

HISTOIRE
DES
RELATIONS DIPLOMATIQUES

ENTRE
LA FRANCE ET LA TRANSYLVANIE

AU XVII^e SIÈCLE (1635-1683)

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

I. HUDITA

Professeur d'Histoire au Lycée " Hasdeu " à Kichenef

PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE, J. GAMBER
ÉDITEUR, 7, RUE DANTON

1927

HISTOIRE
DES
RELATIONS DIPLOMATIQUES
ENTRE
LA FRANCE ET LA TRANSYLVANIE AU XVII^e SIÈCLE
(1635-1683)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

HISTOIRE
DES
RELATIONS DIPLOMATIQUES

ENTRE
LA FRANCE ET LA TRANSYLVANIE
AU XVII^e SIÈCLE (1635-1683)

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR
I. HUDITA

Professeur d'Histoire au Lycée "Hasdeu" à Kicheneff

PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE, J. GAMBER
ÉDITEUR, 7, RUE DANTON

1927



ABBREVIATIONS

<i>M. Aff. Etr.</i>	Archives du Ministère des Affaires Etrangères.
<i>Corresp. Polil.</i>	Correspondance Politique.
<i>Corresp. cons.</i>	Correspondance consulaire.
<i>Mém. et Doc.</i>	Mémoires et Documents.
<i>A. M. Guerre.</i>	Archives du Ministère de la Guerre.
<i>A. Nat.</i>	Archives Nationales.
<i>A. M. Chantilly.</i>	Archives du Musée de Chantilly.
<i>M. Bibl. Ars.</i>	Manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal.
<i>M. Bibl. Inst.</i>	Manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut.
<i>M. Bibl. Maz.</i>	Manuscrits de la Bibliothèque Mazarine.
<i>M. Bibl. Nat.</i>	Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.
<i>Font. rer. Austr. D. A.</i>	Fontes rerum Austriacarum. Diplomataria et Acta.
<i>Ms.</i>	Manuscrits.
<i>Mon. Comil. reg. Transylv.</i> ..	Monumenta Comitalia regni Transylvaniae.
<i>Mon. Hung. Hist.</i>	Monumenta Ungariae Historica.
<i>Mon. Slav. Merid.</i>	Monumenta Slavorum Meridionalium.
<i>Urk. und Act. zur Gesch.</i>	
<i>P. V.</i>	Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friederich Wilhelm von Brandenburg. Politische Verhandlungen.

BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES INÉDITES
DES RECUEILS DE DOCUMENTS
ET
D'OUVRAGES CITÉS DANS CE VOLUME ⁽¹⁾

I

SOURCES INÉDITES

1.

Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

A. — Correspondance politique

a) ALLEMAGNE.

Tomes : 14, 15, 16, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31,
32, 33, 36, 38, 40, 41, 42, 56, 57, 58, 64, 66, 76, 84,
94, 100, 136, 138 ; t. 2 suppl.

b) AUTRICHE.

Tomes : 18, 22, 26, 27, 30, 31, 38, 39, 40, 42, 43, 49,
54 ; t. 5 suppl.

c) BAVIÈRE.

Tomes : 1, 25.

d) DANEMARK.

Tomes : 2, 6, 9.

e) DANTZIG.

Tome : 1.

(1) Voir les explications détaillées concernant cette bibliographie dans notre ouvrage : « *Répertoire des Documents concernant les négociations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII^e siècle (1635-1683).* »

f) HAMBOURG.

Tomes : 1, 5, 8.

g) HOLLANDE.

Tome : 25.

h) HONGRIE-TRANSYLVANIE.

Tomes : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

i) MAYENCE.

Tome : 6.

j) POLOGNE.

Tomes : 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 11, 14, 39, 41, 42, 45, 46, 47,
50, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65,
66, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 74.

k) PRUSSE-BRANDEBOURG.

Tomes : 2 ; t. 17 suppl.

l) SUÈDE.

Tomes : 9, 12, 16, 20, 22, 23, 33, 42, 54.

m) TURQUIE.

Tomes : 3, 4, 5, 7, 11, 12, 13, 14, 16.

Suppléments :

Tomes : 1, 2, 3, 5, 6.

n) VENISE.

Tomes : 53, 54, 83.

B. — Correspondance consulaire

a) CONSTANTINOPLE.

Tomes : 1, 2.

C. — Mémoires et documents

a) FOND ALLEMAGNE.

Tomes : 24, 25.

b) FOND FRANCE.

Tomes : 286, 1418.

2.

Archives du Ministère de la Guerre.

Tomes : 128, 129, 190, 668.

3.

Archives Nationales.

Tomes : K. 1311, K. 1337.

4.

Manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal.

Tomes : 4713, 4771.

5.

Manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut.

a) FOND GODEFROY.

Tomes : 80, 88, 91, 95, 286, 490.

b) MANUSCRITS.

Tome : 66.

6.

Manuscrits de la Bibliothèque Mazarine.

Tomes : 2219, 2221, 2222, 2223, 2224, 2226, 2235,
15426.

7.

Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

a) FOND FRANCE.

Tomes : 6101, 6102, 10638, 10656, 15584, 15934,
15935, 16152.

8.

Manuscrits du Musée de Chantilly.

PAPIERS DE CONDÉ.

Tomes : 24, 25, 26, 58.

II

RECUEILS DE DOCUMENTS PUBLIÉS
EN FRANCE

A.

- 1) *Ambassade extraordinaire de Messieurs les Ducs d'Angoulesme, comte de Béthune et de Preaux Chasteau-Neuf. Envoyez par le Roy Louis XIII vers l'empereur Ferdinand II et les princes potentats d'Allemagne, en l'année 1620.* — 1 vol. in-folio, Paris, 1667.
- 2) AVENEL : *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'Etat du Cardinal de Richelieu.* — Vol. 4^o, Paris, 1853 et suiv. Vol. 5, 6, 8.
- 3) G. D'AVENEL : *Lettres du Cardinal Mazarin.* — Vol. 4^o, Paris, 1872-1906. Vol. 7.
- 4) A. CHÉRUEL : *Lettres du Cardinal Mazarin pendant son Ministère.* — Vol. 4^o, Paris, 1872-1906. Vol. 1, 2, 6.
- 5) N. CLÉMENT : *Mémoires et Négociations secrètes de la Cour de France touchant la paix de Munster...* (publiés par J. Aymon). — 1 vol. in-folio, Amsterdam, 1710.
- 6) J. LE CLERC : *Négociations secrètes touchant la paix de Munster et d'Osnabrug.* — 2 vol. in-folio, La Haye, 1725.
- 7) G. D. DEPPING : *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV.* — Vol. in-4^o, vol. 4, Paris, 1855.
- 8) JEAN DU MONT : *Corps Universel Diplomatique du Droit des Gens, contenant un Recueil des traités d'alliance, de paix, de trêve...* — Vol. in-folio, vol. 6, La Haye, 1728.
- 9) EUGÈNE HALPHEN ET JULES HALPHEN : *Lettres inédites du roi Louis XIII à Monsieur de Césy, ambassadeur de France à Constantinople.* — 1 vol. 8^o, Paris, 1904.
- 10) EMILE MAGNE : *Le Grand Condé et le Duc d'Enghien. Lettres inédites à Marie-Louise de Gonzagues, reine de Pologne, sur la Cour de Louis XIV (1660-1667).* — 1 vol. 8^o, Paris, 1920.

- 11) BARON I. DE TESTA : *Recueil des Traités de la Porte Ottomane*. — Vol. 8^o, vol. 2, Paris, 1865.
- 12) TURENNE : *Collection des lettres et Mémoires trouvés dans les Porte-Feuilles du Maréchal de Turenne* (éd. Grimoard). — 2 vol. in folio, Paris, 1782.

B.

Recueils des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française... — Vol. 8^o.

- 1) BERTRAND AUERBACH : *Diète Germanique*. Paris, 1912.
- 2) LOUIS FARGES : *Pologne*, vol. 1, Paris, 1888.
- 3) MOREL FATIO : *Espagne*, vol. 1, Paris, 1894.
- 4) A. GEFFROY : *Suède*, Paris, 1885.
- 5) GABRIEL HANOTAUX : *Rome*, Paris, 1888.
- 6) ALBERT SOREL : *Autriche*, Paris, 1884.

III

RECUEILS DE DOCUMENTS PUBLIÉS
A L'ÉTRANGER

- 1) *Acta Historica Res Gestas Poloniae Illustrantia*. — Vol. 4^o.
 - a) F. KLUCZYCKI : *Acta Ioannis Sobieski* (1672-1674). Vol. 2, Kracovie, 1878.
 - b) K. WALISZEWSKI : *Acta quae in Archivo Ministerii Rerum Exterarum Gallici ad Ioannis III Regnum illustrandum spectant* (1674-1683). — Vol. 3, 5 et 7, Kracovie, 1879-1884.
- 2) *Archiv für Österreichische Geschichte...* — Vol. 8^o.
 - a) GOTTLIEB BIERMAN : « *Tökölyiana* ». — Vol. 26. Vienne, 1861.
 - b) F. FIRNHABER : *Documents concernant l'Histoire de la Hongrie aux XVII^e et XVIII^e siècles*. — Vol. 8, Vienne, 1852.
 - c) ARTHUR LEVINSON : *Nuntiaturberichte vom Kaiserhofe Léopold's I* (1657-1679). — Vol. 103, II Hälfte et vol. 106, II Hälfte, Vienne, 1913, 1918.

- 3) I. J. BERTHIER : *Innocentii P. P. XI Epistolae ad Principes Annis I-V* (1676-1681), vol. in-folio. — Vol. 1, Rome, 1890.
- 4) *Coleccion de Documentos Inéditos para la Historia de España* par El Marques de la Fuensanta del Valle D. José Sancho Rayon Y. D. Francisco de Zabalburu, vol. 8º. — Vol. 82 (1643-1647), Madrid, 1885.
- 5) DOGIEL : *Codex diplomaticus regni Poloniae et Magni Ducatus Liluaniae...*, vol. in-folio. — Vol. 1, Vilna, 1758.
- 6) *Fontes rerum Austriacarum Diplomataria et Acta*, vol. 8º.
 - a) JOSEPH BECK : *Die Geschichts-Bücher der Wiederläufer in Oesterreich-Ungarn...* — Vol. 43, Vienne, 1883.
 - b) HERMAN HALLWICH : *Briefe und Akten zur Geschichte Wallensteins* (1630-1634). — Vol. 65 et 66, Vienne, 1912.
 - c) A. FR. PRIBRAM et M. LANDWEHR VON PRAGENAU : *Privatbriefe Kaiser Leopold I. an den Grafen F. E. Pölling* (1662-1673). — Vol. 56 et 57, Vienne, 1903.
- 7) *Hugonis Grotii Epistolae ad Axelium Oxenstierna*, vol. in-8º.
 - a) *Tomus prior* (1633-1639), Stockholm, 1889.
 - b) *Tomus posterior* (1640-1645), Stockholm, 1891.
- 8) EUDOXIU DE HURMUZAKI : *Documente privitoare la Istoria Românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. 4º. — Vol. 4, partie I et partie II, Bucarest, 1882, 1884 ; vol. 8, Bucarest, 1894.
- 9) MAGYAR TÖRTÉNELMI TAR : (Magasin historique hongrois). — Vol. 8º, Budapest.
 - a) A. BOPP : (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie pendant la guerre de Trente Ans). — Vol. 1891.
 - b) V. FRAKNOI : (Documents concernant l'histoire de la Hongrie pendant l'époque de 1664 à 1665). — Vol. 1894.

- c) G. SAMU : (Documents concernant l'époque de Georges Rakoczy I). — Vol. 1889, 1890.
- d) G. SAMU : *Emeric Tököly et la Diplomatie française* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie et de la Hongrie). — Vol. 1886, 1887, 1888.
- e) K. WIBLING : (Documents concernant l'histoire de la Hongrie (1628-1641). — Vol. 1892.
- 10) F. MARTENS : *Recueil des Traités et Conventions conclus par la Russie avec les Puissances étrangères...*, vol 4°. — Vol. 1 (1648-1762), St-Pétersbourg, 1874.
- 11) *Monumenta Comitalia regni Transylvaniae*, vol. 8°.
- A. SZILAGYI : (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie) :
- t. 10 (1637-1648) ; Budapest 1884.
- t. 14 (1664-1669) ; » 1889.
- t. 15 (1669-1674) ; » 1892.
- t. 16 (1675-1679) ; » 1893.
- t. 17 (1679-1682) ; » 1894.
- 12) *Monumenta Hungariae Historica. Diplomataria*, vol. 8°.
- A. SZILAGYI : (Archives de Georges Rakoczy I, concernant l'histoire des alliances avec la Suède et la France), vol. 21 ⁽¹⁾, Budapest, 1873.
- A. SZILAGYI : (Archives de Georges Rakoczy II d'après des collections de pièces diplomatiques, 1648-1660), vol. 23, Budapest, 1874.
- A. SZILAGYI : (Documents relatifs à P. Strasburg, ambassadeur de 1631 à 1633, et aux relations diplomatiques avec Georges I Rakoczy), vol. 36, Budapest, 1882.
- 13) *Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium*, vol. 8°.

(¹) Les documents de ce volume ont été publiés par SZILAGYI, dans un ouvrage à part sous le titre suivant : « *Actes et Documents pour servir à l'histoire de l'alliance de Georges Rakoczy, prince de Transylvanie, avec les Français et les Suédois dans la guerre de Trente Ans.* » Budapest, 1874.

- V. BOGISIC : *Acta Coniurationem Petri a Zrinio et Francisci de Frankopan nec non Francisci Nadasdy Illustrantia* (1663-1671), vol. 19, Zagreb, 1888.
- 14) A. F. PRIBRAM : *Venetianische Depeschen vom Kaiserhofe...* (1657-1661). — 1 vol. 8°, Vienne, 1901.
- 15) V. RENNER : *Türkische Urkunden den Krieg des Jahres 1683 betreffend nach den Aufzeichnungen des Marc' Antonio Mamucha della-Torre.* — 1 vol. 8°, Vienne, 1888.
- 16) O. S. RYDBERG : *Sverges Traktater med Främmande Magter...* (Traité de la Suède avec les puissances étrangères), vol. 4°. — Vol. V, 2^e partie (1628-1646), Stockholm, 1890.
- 17) A. SAUER : *Rom und Wien im Jahre 1683. Ausgewählte Actenstücke aus Römischen Archiven zur II. Säcularfeier der Befreiung Wiens.* — 1 vol. 4°, Vienne, 1883.
- 18) *Scriptores Rerum Polonicarum*, vol. 4°.
V. CZERMAK : (Journal de S. Oswiecim), 1643-1651, vol. 19, Kracovie, 1907.
- 19) *Svenska Riksrådets Protokol...*, vol. 8°. — Vol. IX (1642), Stockholm, 1902.
- 20) A. SZILAGYI : *Transylvania et Bellum Boreo-Orientale.* (Acta et Documenta). — Vol. 8°, Budapest, 1890 ; vol. 1 (1648-1655) ; vol. 2 (1656-1660).
- 21) A. THEINER : *Monuments Historiques relatifs aux Règnes d'Alexis Michaélowitch, Féodor III et Pierre le Grand, czars de Russie* (1625-1725). — 1 vol. in-folio, Rome, 1859.
- 22) A. THEINER : *Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae Gentiumque Finitimarum Historiam Illustrantia...*, vol. in-folio. — Vol. 3 (1585-1696), Rome, 1863.
- 23) *Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friederich Wilhelm von Brandenburg. Politische Verhandlungen*, vol. 8°.
a) B. ERDMANNSDÖRFFER : vol. 1, Berlin, 1864.
b) B. ERDMANNSDÖRFFER : vol. 7, Berlin, 1877.
c) F. HIRSCH : vol. 19, Berlin, 1906.

- 24) WARNERI : *Levini Warneri De Rebus Turcicis Epistolae Ineditae* (1645-1665). (G. N. Du Rien) Luguduni Batavorum, 1883. — 1 vol. 8°.

IV

OUVRAGES, MÉMOIRES, ÉTUDES
ET BROCHURES

- 1) G. F. ABBOTT : *Under the Turk in Constantinople. A. Record of Sir John Finch's Embassy 1674-1681.* — 1 vol. 8°, London, 1920.
- 2) DAVID ANGYAL : *Geschichte der Politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England.* (Österreichisch-Ungarische Revue, t. 30.)
- 3) D'ARVIEUX : *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire du Roy à la Porte, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli et d'autres Echelles du Levant*, vol. in-12. — Vol. 6, Paris, 1735.
- 4) BERTRAND AUERBACH : *La Diplomatie française et la Cour de Saxe* (1648-1680), 1 vol. 8°, Paris, 1887.
- 5) BASNAGE : *Annales des Provinces Unies...*, vol. in-folio. — Vol. 2, La Haye, 1726.
- 6) MICHEL BAUDIER DE LANGUEDOC : *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs...* (depuis 1300 jusques en 1640), 1 vol. 4°, 4^e éd., Rouen, 1641.
- 7) BEAUJEU : *Mémoires du chevalier de Beaujeu, contenant ses divers voyages tant en Pologne, en Allemagne qu'en Hongrie, avec des Relations particulières des Affaires de ces Pays-là, depuis l'année 1679*, 1 vol. in-12, 2^e éd., Amsterdam, 1700.
- 8) G. BENAGLIA : *Relazioni del Viaggio fatto à Constantinopoli e ritorno in Germania dell' Ill^{mo} sig. Conte Alberto Caprara...*, 1 vol. in-12, Rome, 1684.
- 9) N. BEREGANI : *Historia delle guerre d'Europa della Comparsa dell'Armi Ottomane Nell'Hungheria l'anno 1683*, vol. in 4°. — vol. 1, Venise, 1698.
- 10) A. BERNARDY : *Venezia e il Turco nella Seconda Meta del Secolo XVII. Con Documenti Inediti*, vol. 8°, Florence, 1902.

- 11) BETHLEM NIKLOS : *Mémoires historiques* (Dans Histoire des Révolutions de Hongrie, t. 6), La Haye, 1739.
- 12) E. BOUGEANT : *Histoire du Traité de Westphalie...*, 3 vol. 4^o, Paris, 1744.
- 13) EMILE BOURGEOIS : *Louvois et Colbert de Croissy. (Les Chambres de Réunion)*. (Revue Historique, Mai-août, 1887).
- 14) EMILE BOURGEOIS ET LOUIS ANDRÉ : *Les Sources de l'Histoire de France, XVII^e siècle (1610-1715)*, 4 vol. 8^o, Paris, 1913-1924.
- 15) BRÉGY (?) : *Mémoires de Monsieur de... pour servir à l'histoire du XVII^e siècle*. (éd. Michaud et Poujoulat : *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, 3^e série, t. 7.)
- 16) J. DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa Politique de 1674 à 1683*, 1 vol. 8^o, Paris, 1894.
- 17) CHARDIN : *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient...* (nouv. éd. L. Langlès), 10 vol. 8^o. — Vol. 1, Paris, 1811.
- 18) DE CHASSEPOL : *Histoire des Grands Vizirs Mohamet Coprogli Pacha et Achmet Coprogli Pacha...*, 3 vol. in-12. — Vol. 3, Paris, 1676.
- 19) A. CHÉRUEL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, 4 vol. 8^o, Paris, 1879.
- 20) A. CHÉRUEL : *Histoire de France sous le Ministère de Mazarin (1651-1661)*, 3 vol. 8^o, Paris, 1882.
- 21) A. CHÉRUEL : *Politique extérieure de Louis XIV au début de son gouvernement personnel, 1661*. (Revue d'Histoire diplomatique, 1890.)
- 22) (COLIGNY) : *Mémoires du comte de Coligny-Saligny* (éd. Monmerqué), 1 vol. 8^o, Paris, 1841.
- 23) L'ABBÉ COYER : *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, 3 vol. in-12, Varsovie, 1761.
- 24) DALERAC : *Les Anecdotes de Pologne ou Mémoires secrets du Règne de Jean Sobieski, III^e du nom*, 2 vol. 8^o, Paris, 1699.

- 25) DE LA CROIX : *Journal du sieur De la Croix, secrétaire de l'ambassade de France à la Porte ottomane.* (Manuscrits, 3 vol. 8^o, M. B. Nat. F. France : t. 6101-6102 ; t. 3, n. acq. t. 1724.)
- 26) DES NOYERS : *Lettres de Pierre Des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzagues...* (1655-1659), 1 vol. 8^o, Berlin, 1859.
- 27) J. C. DOUAIS, évêque de Beauvais : *Forbin-Janson, évêque de Marseille, et l'élection de Jean Sobieski, roi de Pologne.* (Revue d'Histoire de l'Eglise de France, 1910.)
- 28) DU MONT : *Le Cérémonial Diplomatique des Cours de l'Europe* (Rousset), vol. in folio. — Vol. 2, Paris, 1739.
- 29) PHILIPPE DUPONT : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vie et des actions de Jean Sobieski, III^e du nom, roi de Pologne* (éd. J. Janicki), 1 vol. 4^o, Varsovie, 1885.
- 30) LE PÈRE CHRYSOSTOME FAUCHER : *Histoire du Cardinal de Polignac...*, 2 vol. 8^o, Paris, 1777.
- 31) I. A. FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, vol. 8^o. — Vol. IV, Leipzig, 1877.
- 32) G. FLASSAN : *Histoire Générale et raisonnée de la diplomatie française*, 4 vol. 8^o, 2^e édition, Paris, 1811.
- 33) LE COMTE DE FORBIN : *Les Débuts d'une Mission en Pologne au XVII^e siècle : Toussaint de Forbin et l'élection de Jean Sobieski*, 1 vol. 4^o, Paris, 1909.
- 34) LE COMTE DE FORBIN : *Première mission de Toussaint de Forbin en Pologne (1674-1677). Un essai d'alliance.* (Revue d'Histoire Diplomatique, 1911-1912.)
- 35) LE COMTE DE FORBIN : *La seconde mission de Toussaint de Forbin en Pologne (1680-1681).* (Revue d'Histoire diplomatique, 1913.)
- 36) C. GAILLARDIN : *Histoire du règne de Louis XIV. Récits et Tableaux*, vol. 8^o. — Vol. IV, Paris, 1871.
- 37) GALLAND : *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople (1672-1673).* Publié et annoté par Ch. Schefer, 2 vol. 4^o, Paris, 1881.

- 38) *Gazette de Paris*, 1637-1642.
- 39) BRUNO GEBHARDT : *Handbuch der Deutschen Geschichte*, 2 vol. 8°, Berlin, 1891-1892.
- 40) A. DE GERANDO : *La Transylvanie et ses habitants*, 2 vol. 8°, Paris, 1845.
- 41) CH. GÉRIN : *Louis XIV et le Saint-Siège*, 2 vol. 8°, Paris, 1894.
- 42) CH. GÉRIN : *Le Pape Innocent XI et le Siège de Vienne en 1683*. (Revue des Questions Historiques, 1886.)
- 43) E. G. GEYER : *Histoire de Suède*, 1 vol. 8°, Paris, 1839.
- 44) H. GILLOT : *Le Règne de Louis XIV et l'opinion publique en Allemagne*, 1 vol. 8°, Nancy, 1914.
- 45) R. GOOSS : *Österreichische Staatsverträge Fürstentum Siebenbürgen (1526-1690)*, 1 vol. 8°, Wien, 1911.
- 46) G. GUILLOT : *Léopold I^{er}, les Hongrois, les Turcs et le Siège de Vienne. Papiers diplomatiques inédits (1681-1684)*, 1 vol. 8°, Paris, 1911.
- 47) J. DE HAMMER : *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours* (Trad. par J. J. Hellert), vol. 8°, Paris, 1838. — Vol. 8, 9, 10, 11 et 12.
- 48) E. HAUMANT : *La guerre du Nord (1655-1660)*, 1 vol. 8°, Paris, 1893.
- 49) DE HAUTEVILLE : *Relations Historiques de la Pologne...*, 1 vol. 8°, Paris, 1686.
- 50) SAINT-HILAIRE : *Mémoires de Saint-Hilaire* (publiés pour la Société de l'Histoire de France par Léon Lecestre), 6 vol. 8°, Paris, 1903-1916. — Vol. 2.
- 51) *Histoire des Troubles de Hongrie avec le Siège de Neuheusel et une exacte relation du combat de Gran, etc.* (Nouv. éd. Amsterdam, 1722), vol. in-12. — Vol. 2.
- 52) *Historia Diplomatica de Statu Religionis Evangelicae in Hungaria inter periodos Distincta*, 1 vol. in-folio, 1710.
- 53) *Histoire du temps ou Journal Gallant (Histoire de Madame de Serin et du comte Tekeli)*, 1 vol. in-12, Paris, 1685.

- 54) A. HUBER : *Geschichte der Europäischen Staaten... Geschichte Österreichs*, vol. 8°. — Vol. 5, Gotha, 1896.
- 55) E. DE HURMUZAKI : *Fragmente zur Geschichte Der Rumänen*, vol. 8°. — Vol. 3, Bucarest, 1884.
- 56) A. JAL : *Abraham Du Quesne et La Marine de son temps*, 2 vol. 8°, Paris, 1873.
- 57) DE LA JONQUIÈRE : *Histoire de l'Empire Ottoman* (nouv. éd. Paris, 1914), vol. 8°. — Vol. 1^{er}.
- 58) I. KATONA : *Historia critica regum Hungariae...*, vol. 8°, Budapest, 1779-1805. — Vol. 32 et 34.
- 59) ONNO KLOPP : *Das Jahr 1683 und der folgende grosse Türkenkrieg bis zum Frieden von Carlowitz 1699*, 1 vol. 4°, Graz, 1882.
- 60) ONNO KLOPP : *Der Fall des Hauses Stuart und die Succession des Hauses Hannover in Gross-Britanien und Irland...*, 2 vol. 8°, Vienne, 1875.
- 61) KURT KÖHLER : *Die Orientalische Politik Ludwigs XIV, ihr Verhältnis zu dem Türkenkrieg von 1683...*, 1 vol. 8°, Leipzig, 1907.
- 62) FRANZ VON KRONES : *Der Jesuitenorden und seine Rolle im Geschichtsleben Ungarns...* (Österreichisch-Ungarische Revue, 1891-1892.)
- 63) FRANZ VON KRONES : *Zur Geschichte Ungarns (1671-1683)...* (Archiv für Österreichische Geschichte, t. 80, Vienne, 1894.)
- 64) TH. LAVALLÉE : *Des Relations de la France avec l'Orient depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. (Revue Indépendante, 1843-1844.)
- 65) E. LAVISSE : *Louis XIV de 1643 à 1685* (2^e partie) (Histoire de France, t. VII, 2^e partie), vol. 4°, Paris, 1911.
- 66) A. LEFAIVRE : *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie (1526-1722)*, 2 vol. 8°, Paris, 1902.
- 67) LOUIS LÉGER : *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'en 1918*. (Nouv. éd. 1920, 1 vol. 8°.)

- 68) A. LEGRELLE : *Louis XIV et Strasbourg. D'après des documents officiels et inédits.* 1 vol. 8°, Gand, 1878.
- 69) LEIBNIZ : *Œuvres de Leibniz* (éd. A. Foucher de Careil), vol. 8°. — Vol. V, Paris, 1864.
- 70) *Lettres de Monsieur S. L... seigneur polonais à Monsieur le Marquis C. L... à l'assemblée des Etats de l'empire à Ratisbonne sur les affaires présentes de la Hongrie, etc...*, 1 vol. in-12, Ratisbonne, 1683.
- 71) *Stanislai Lysimachi Equitis Poloni Epistola ad Claudium Lentulum Nobilem...*, 1 vol. in-12, Christianopoli, 1683.
- 72) P. LINAGE DE VAUCIENNES : *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède et aux Provinces Voisines depuis l'année 1645 jusques en l'année 1655... Tirés des dépêches de Monsieur Chanut ambassadeur pour le roi en Suède*, 3 vol. in-12, Cologne, 1677. — Vol. 1.
- 73) G. LOCKHARD : *Histoire secrète des Intrigues de la France en diverses Cours de l'Europe*, vol. 8°, Londres, 1713. — Vol. 3.
- 74) (LOUIS XIV) : *L'Esprit de France et les Maximes de Louis XIV découvertes en Europe*, 1 vol. in-12, Cologne, 1688.
- 75) LOUIS XIV : *Œuvres de Louis XIV* (éd. Grimoard, Paris, 1806), 6 vol. in-8°. — Vol. 2.
- 76) DE LUMBRES : *Relations de Antoine de Lumbres... touchant ses Négociations et Ambassades* (éd. G. de Lhomel), 3 vol. 8°, Paris, 1911-1923. — Vol. 2 et 3.
- 77) L. DU MAY : *Discours Politique sur le traité de Paix du 21 octobre 1664 entre Léopold I^{er} et les Turcs.* (Dans le *Recueil Historique contenant diverses pièces curieuses de ce temps*), 1 vol. in-12, Cologne, 1666.
- 78) DE MEZERAY : *Histoire Générale des Turcs*, 2 vol. in-folio, Paris, 1662.
- 79) E. MICHAUD : *Louis XIV et Innocent XI*, 4 vol. 8°, Paris, 1882-1883. — Vol. 2.
- 80) A. MICHIELS : *Histoire secrète du Gouvernement autrichien*, 1 vol. 8°, 2^e éd., Paris, 1859.

- 81) MIGNET : *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV...*, 4 vol. 4^o, Paris, 1835-1862.
- 82) H. MISSAK : *Le Père Olloman (1644-1676)*. (Revue d'Histoire diplomatique, 1903.)
- 83) MONTECUCULI : *Mémoires de Montecuculi, généralissime des troupes de l'Empereur*, 1 vol. 8^o, nouv. éd., Paris, 1760.
- 84) F. OGIER : *Journal du Congrès de Munster, par François Ogier, aumônier du comte d'Avaux (1643-1647)*. Publié par Auguste Bopp. 1 vol. 8^o, Paris, 1893.
- 85) GEORGES PAGÈS : *Le Grand Electeur et Louis XIV (1660-1688)*, 1 vol. 8^o, Paris, 1905.
- 86) POMPONNE : *Mémoires du marquis de Pomponne...* publiés par J. Mavidal, 2 vol. 8^o, Paris, 1860-1861.
- 87) A. F. PRIBRAM : *Franz Paul Freiherr von Lisola (1613-1674) und die Politik seiner Zeit*, 1 vol. 8^o, Leipzig, 1894.
- 88) SAINT-PRIEST : *Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie et sur le commerce français dans le Levant*, 1 vol. 8^o, Paris, 1877.
- 89) G. GUALDO PRIRATO : *L'Histoire des dernières campagnes et Négociations de Gustave Adolphe en Allemagne*, 1 vol. 4^o, Berlin, 1772.
- 90) S. PUFENDORFF : *Comentariorum de rebus Suecicis...*, 1 vol. in-folio, Francfort-sur-le-Mein, 1705.
- 91) S. PUFENDORFF : *Histoire de Suède avant et depuis la fondation de la monarchie*, 3 vol. 8^o, Amsterdam, 1748. — Vol. 2 (1568-1704).
- 92) S. PUFENDORFF : *Histoire du règne de Charles-Gustave, roi de Suède*, 2 vol. in-folio, Nuremberg, 1692. — Vol. 1^{er}.
- 93) P. RICAUT : *Histoire des trois derniers Empereurs des Turcs, depuis 1623 jusqu'à 1677*, 4 vol. in-12, Paris, 1682.
- 94) CAMILLE ROUSSET : *Histoire de Louvois*, 4 vol. 8^o, Paris, 1861-1863.

- 95) DE SACY : *Histoire générale de Hongrie, depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours*, 2 vol. 8°, Paris, 1778.
- 96) N. A. DE SALVANDY : *Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne*, 3 vol. 8°, Paris, 1876.
- 97) E. SAYOUS : *Histoire Générale des Hongrois*, 2 vol. 8°, Paris, 1876.
- 98) E. SAYOUS : *Les Pasteurs Hongrois et les Galères de Naples* (Dans le Bulletin Historique et Littéraire ; collection : Société de l'histoire du protestantisme français, 1875), (1674-1676).
- 99) A. SCHEMPP : *Der Feldzug 1664 in Ungarn...*, 1 vol. 8°, Stuttgart, 1909.
- 100) K. A. SCHIMMER : *Wien's Belagerungen durch die Türken und ihre Einfälle in Ungarn und Oesterreich...*, 1 vol. 8°, Vienne, 1845.
- 101) M^{me} DE SÉVIGNÉ : *Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis* (éd. Monmerqué), vol. 8°, Paris, 1862. — Vol. 3, 4 et 5, Paris, 1862.
- 102) I. SIRBU : *Maleiu-Voda Bassarabas auswärtige Beziehungen, 1632-1654*, 1 vol. 8°, Leipzig, 1899.
- 103) DE SOURCHES : *Mémoires du Marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV* (publiés par le comte de Cosnac et Arthur Bertrand), vol. 8°, Paris, 1882. — Vol. 1^{er} (1681-1686).
- 104) A. SZILAGYI : *Seibenbürgen und der Krieg im Nordosten*. (Ungarische Revue, t. 11-12, 1891-1892.)
- 105) CH. TERLINDEN : *Le Pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669). D'après les archives secrètes du Saint-Siège*, 1 vol. 8°, Paris, 1904.
- 106) DE TERLON : *Mémoires du chevalier de Terlon pour rendre compte au roi de ses Négociations, depuis l'année 1656 jusqu'en 1661*, 2 vol. 8°, Paris, 1681.
- 107) R. THEIN : *Papst Innocenz XI und die Türkengefahr im Jahre 1683*, 1 vol. 8°, Breslau, 1912.
- 108) TÖKÖLY : *Histoire d'Emeric, comte de Tekeli, ou Mémoires pour servir à sa vie...*, 1 vol. in-12, Cologne.

- 109) MARIUS VACHON : *La France et l'Autriche au siège de Vienne en 1683. D'après des documents tirés des Archives du Ministère des Affaires Étrangères.* (La Nouvelle Revue, t. 23.)
- 110) ALBERT VANDAL : *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les Voyages du Marquis de Nointel (1670-1680)*, 1 vol. 8°, Paris, 1900.
- 111) OCTAVE VIGIER : *L'influence politique du Père Joseph. Négociatious avec les Princes d'Allemagne et la Suède.* (Revue des Questions Historiques, 1891.)
- 112) K. WALISZEWSKI : *Marysienka. Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne...* (1641-1716), 1 vol. 8°, Paris, 1898.
- 113) K. WALISZEWSKI : *Polsko-Francuzkie Stosunki w. XVII, wieku. 1644-1667* (Les relations diplomatiques entre la Pologne et la France au xvii^e siècle, 1644-1667), 1 vol. 4°, Kracovie, 1889.
-

PRÉFACE

Les relations diplomatiques entre la France et les Princes de Transylvanie n'ont jamais été étudiées d'une façon méthodique.

Quelques études partielles seulement ont été publiées par différentes revues. Quant aux ouvrages de Bougeant, Mignet, Sayous, Lefavre, Katona, Puffendorf, Fessler, Hammer, et d'autres, ils contiennent fort peu de renseignements concernant ces relations.

Il n'existe aucun travail d'ensemble sur ce sujet. La plupart des historiens n'ont d'ailleurs pas consulté les documents qui y sont relatifs. Ils se sont bornés à consulter *L'Histoire des Révolutions de Hongrie*, *L'Histoire des Troubles de Hongrie et de Transylvanie*, celle d'Emeric Tököly et les *Mémoires du comte Bethlen Niklos*. Par rapport aux sources historiques, il faut reconnaître que ce sont des ouvrages de peu de valeur relativement à notre question.

Dans sa lutte avec la Maison d'Autriche, la France a été amenée plusieurs fois au cours du ^{xvi}e et du ^{xvii}e siècles à chercher l'alliance des Princes de Transylvanie. Nous étudions dans ce volume les relations diplomatiques qui se sont développées entre 1635 et 1683. C'est l'époque la plus importante pour l'histoire des rapports entre la France et la principauté de Transylvanie.

Après avoir « cheminé à voie couverte » plusieurs années, comme disait Richelieu, la France entra directement dans la Guerre de Trente Ans, au printemps de 1635. Elle avait, depuis 1622, essayé à plusieurs moments de pousser les Princes de Transylvanie, Bethlen Gabor et Rakoczy I^{er}, à prendre les armes contre l'Autriche. Mais, comme elle n'était pas encore en hostilité déclarée avec la Maison d'Autriche, la France se contenta de les encourager à envahir la Hongrie, sans contracter aucune alliance avec ces princes. A partir de 1635, n'ayant plus aucune raison de ménager l'Empereur, Louis XIII se décida à « lui tailler de la besogne dans la Hongrie » par l'intermédiaire du Prince de Transylvanie. Pendant toute la période qui s'écoule de 1635 à 1648, la France négocia avec Georges Rakoczy I^{er}, d'un commun accord avec la Suède. En 1643,

le général Torstenson, commandant des armées suédoises en Allemagne, réussit à signer avec le Prince de Transylvanie un traité d'alliance au nom du Roi de France et de la Reine de Suède. La France, se déclarant mécontente de ce traité, refusa de le signer et en négocia un autre qui fut signé en 1645. Rakoczy, ayant fait la paix avec l'Empereur au cours de la même année, on envisagea en 1646 un nouveau projet d'alliance avec la France et la Suède. Mais, les deux Couronnes, ne voulant pas intervenir à Constantinople afin d'obtenir l'autorisation du Sultan pour le Prince de Transylvanie d'attaquer de nouveau l'Autriche, les relations qu'elles continuèrent d'entretenir avec Rakoczy jusqu'à la fin de la Guerre de Trente Ans, n'aboutirent à aucun traité, et le Prince de Transylvanie ne prit plus les armes contre l'Empereur.

De 1648 à 1677, la France eut à plusieurs reprises des relations avec les princes transylvains : Georges Rakoczy II et Michel Apafi. Aucun traité d'alliance n'en résulta.

Ce n'est qu'en 1677 que la France signa un traité régulier d'alliance avec le Prince de Transylvanie, Michel Apafi, et les Mécontents de Hongrie. L'année suivante, elle signa un autre traité avec Michel Teleki, l'homme de confiance d'Apafi, qui devait commander en chef les troupes des Mécontents et du Prince de Transylvanie. La France continua, sur la base de ces deux traités, à poursuivre des rapports avec Apafi et les Mécontents de Hongrie jusqu'en 1683. A partir de cette date, il ne devait plus jamais être question d'alliance entre la France et la Transylvanie.

La délivrance de Vienne marqua le commencement du déclin militaire de la puissance ottomane. Cette défaite eut comme conséquence pour la principauté, quelques années plus tard, la perte définitive de son indépendance politique, au profit de l'Autriche.

On verra dans notre ouvrage en préparation : *La Politique Orientale de Louis XIV depuis le siège de Vienne jusqu'en 1715*, dans quelles conditions le Roi de France eut encore à s'intéresser jusqu'à sa mort à la Transylvanie.

I. H.

LA TRANSYLVANIE
AVANT L'AVÈNEMENT AU TRÔNE
DE GEORGES I^{er} RAKOCZY
en 1630

Après la victoire de Mohacz en 1526, les Turcs s'emparèrent d'une partie de la Hongrie. L'autre partie, la Hongrie supérieure, passa en même temps que la couronne du royaume à la Maison d'Autriche. Encouragé par ces premières victoires, l'Empire ottoman essaya plusieurs fois, au cours du xvi^e et du xvii^e siècles, d'achever la conquête du Royaume de Saint-Etienne.

Pendant les longues guerres du xvi^e et du xvii^e siècle entre les Turcs et la Maison d'Autriche, la principauté de Transylvanie, placée géographiquement entre les deux empires et profitant de leur rivalité, réussit à se créer vis-à-vis des deux puissances une certaine indépendance. Du côté de l'Autriche cette indépendance fut complète quoique l'Empereur, en qualité d'héritier du royaume de Hongrie, revendiquât cette principauté sous prétexte qu'elle avait fait partie de ce royaume avant 1526. A l'égard de l'Empire ottoman, les Princes de Transylvanie étaient des vassaux qui, après avoir été élus par la Diète du pays, demandaient la confirmation du Sultan, lequel, en échange d'un tribut annuel, leur envoyait « le sceptre et la pelisse d'honneur » ⁽¹⁾.

Aux prétentions de l'Autriche sur la principauté de Transylvanie, les Turcs répondaient qu'ils la considéraient comme une province appartenant à l'Empire ottoman qui l'avait conquise par le sabre ⁽²⁾. D'ailleurs la Transylvanie se considérait elle-même « sous la protection immédiate du Sultan », et ne reconnaissait à l'Empereur « aucun droit de s'immiscer dans ses affaires » ⁽³⁾. Les Princes de Tran-

(1) A. DE GERANDO : *La Transylvanie et ses habitants*, t. 1, p. 109.

(2) HAMMER : *Hist. de l'Empire ottoman*, t. 8, pp. 417-418.

(3) *Ibid.*, p. 229.

sylvanie, poussés par leur propre ambition ou le plus souvent par les Turcs, cherchaient soit à s'agrandir dans la Hongrie supérieure aux dépens de la Maison d'Autriche, soit à se procurer la couronne du royaume de Hongrie. Dans ce but ils trouvaient toujours des appuis parmi les habitants de la Hongrie, d'abord à cause de leur mécontentement de l'administration autrichienne, ensuite à cause de leur protestantisme qui leur faisait voir dans ces Princes — passés à la religion réformée dès le xvi^e siècle — des protecteurs de leur religion.

Au cours des guerres religieuses, les Princes de Transylvanie, engagés à côté des Turcs dans de longues guerres avec la Maison d'Autriche, se présentaient donc comme les alliés naturels des protestants en lutte avec les puissances catholiques. Ces raisons déterminèrent les ennemis de l'Autriche à toujours rechercher une telle alliance, quoiqu'elle leur présentât beaucoup d'inconvénients. Car personne ne pouvait se tromper sur le véritable caractère de cette alliance : En qualité de vassaux de l'Empire ottoman, les Princes de Transylvanie n'avaient la liberté de contracter des engagements que dans la mesure où les Turcs le leur permettaient. S'allier avec eux dans ces conditions, cela signifiait qu'on cherchait indirectement l'intervention des Turcs qui ne pouvaient rester indifférents au sort de la guerre qu'ils devaient autoriser.

En France on connaissait très bien cette situation. Et c'est à cause de cette vassalité de la Principauté à l'égard de l'Empire ottoman, que les négociations de la France avec les Princes de Transylvanie, à l'époque des Szapolyai et de Bethlen Gabor, ne purent pas toujours donner les résultats qu'on espérait. Dans ces conditions, un des engagements que la France devait prendre envers les Princes de Transylvanie était de leur promettre son concours à Constantinople afin d'obtenir le consentement du Sultan pour entreprendre une guerre contre l'Autriche. Au cours du xvii^e siècle, la France fut plusieurs fois disposée à passer outre à ce scrupule et à prendre cet engagement.

En 1620, la France, envoyant en Allemagne une ambassade pour offrir la médiation du Roi, entra aussi en négociations avec Bethlen Gabor pour le déterminer à faire

la paix avec l'Empereur ⁽¹⁾. Mais la nouvelle situation créée en Allemagne par la bataille de la Montagne Blanche, et le changement radical de la politique française à l'égard de l'Empire, eurent comme suite le rappel de l'ambassade en 1621 et la fin des négociations engagées avec le Prince de Transylvanie ⁽²⁾.

Ces négociations devaient se renouer néanmoins pour durer jusqu'à la mort de Bethlen Gabor en 1629, mais dans un tout autre but. La France « cheminant à voie couverte », comme disait Richelieu, chercha à encourager le Prince de Transylvanie à attaquer la Maison d'Autriche et à s'allier avec les Protestants qui la combattaient. C'est le comte de Césy, ambassadeur à Constantinople, qui fut chargé de ces négociations. La France promettait au Prince de Transylvanie de grosses sommes d'argent. Mais comme elle n'était pas encore en guerre déclarée avec l'Empereur, Césy ne fut autorisé à conclure aucun traité avec lui.

En 1627, après avoir envahi encore une fois la Hongrie, Bethlen Gabor considérait la France tellement engagée par les promesses de secours que Césy lui avait faites, qu'en les rappelant, il ajoutait que ce n'était qu'en raison de ces engagements qu'il avait attaqué la Maison d'Autriche. Il alla jusqu'à se plaindre aux autres Princes alliés de l'inexécution de cette promesse de la part du Roi de France ⁽³⁾. Le comte de Césy trouvait Bethlen Gabor très influent à Constantinople, à tel point que, « de son conseil dépendait la paix ou la guerre » entre les Turcs et l'Empereur ⁽⁴⁾. Dans ces conditions, en pleine guerre de Trente Ans, la France savait qu'au moment où elle aurait besoin d'un

(1) Toute la correspondance concernant cette négociation a été publiée à Paris en 1667, sous le titre de : *Ambassade Extraordinaire de Messieurs les Ducs d'Angoulême, Comte de Béthune et de Préaux Château-Neuf. Envoyés par le Roi Louis XIII vers l'Empereur Ferdinand II et les Princes potentats d'Allemagne en l'année 1620*, 1 vol. in-folio.

(2) G. FLASSAN : *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie Française*, t. 2, p. 341.

(3) Lettres de Césy au Roi du 13 et du 20 février 1627. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 3, fol. 365 et 367.

(4) Lettre de Césy du 13 juin 1627. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 448-450... « Les Turcs choisiroient, écrivait Césy, plustost la guerre avec l'Empereur par le conseil du Prince de Transylvanie, que de faire la paix contre sa volonté, tant il est puissant à cette Porte, pour la crainte qu'ils ont de le fascher. »

allié contre la Maison d'Autriche, elle pourrait compter sur l'appui de la principauté de Transylvanie. Pour cela, elle devait lui payer une somme d'argent et intervenir en même temps à Constantinople pour lui procurer le consentement du Sultan.

Bethlen Gabor, n'ayant pas réussi à prendre la couronne de Hongrie, demanda aux Turcs de lui permettre de réunir à la Transylvanie, les deux Principautés roumaines de Moldavie et de Valachie, dans l'intention de reconstituer l'ancienne Dacie et de prendre « le titre de roi de Dacie » (1). Ne pouvant pas davantage réaliser ce projet, il dirigea son ambition vers la Pologne, dont il espéra occuper le trône avec l'aide de Gustave-Adolphe (2) avec lequel il était en relations très étroites (3). Il était en même temps le beau-frère de l'Electeur de Brandebourg et il avait négocié avec tous les ennemis de la Maison d'Autriche. Profitant d'autre part du fait que les Turcs, occupés dans la guerre avec les Perses, lui avaient laissé une certaine liberté du côté de l'Autriche, Bethlen Gabor, doué d'une grande habileté politique et d'appréciables qualités militaires, réussit à donner à sa principauté, du point de vue extérieur, un rayonnement qui dépassait de beaucoup sa puissance réelle. A l'intérieur, il avait encouragé les lettres, formé une bonne administration, organisé une puissante armée, et au moment de sa mort, ses finances, bien gérées, laissèrent à la Principauté d'importantes réserves (4).

Quant à la constitution du pays, Bethlen Gabor ne l'avait pas changée. En 1514, après une insurrection de paysans, qui fut terriblement réprimée par les Seigneurs hongrois avec l'aide de Jean Szapolyai, prince de Transylvanie, la Diète de Hongrie avait accepté une compilation faite par Verboeczi — d'après le droit public du pays, et intitulée *Decretum bipartitum juris consuetudinarii*. Selon cette législation, les nobles avaient tous les droits tandis que les paysans étaient réduits à la servitude (5).

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 9, p. 122.

(2) ED. SAYOUS : *Histoire générale des Hongrois*, t. 2, p. 146.

(3) RODERICH GOOSS : *Österreichische Staatsverträge fürstentum Siebenbürgen*, p. 638.

(4) ALBERT LEFAIVRE : *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie*, t. 1, p. 370.

(5) LOUIS LÉGER : *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, p. 240.

En 1545, les Hongrois, les Saxons et les Szeklers s'unirent pour mieux maîtriser la population paysanne dont la grande majorité était composée de Roumains. Cette union se fit à la Diète de Torda en Transylvanie et fut désignée sous le nom de « *Unio trium nationum* » (1). La population roumaine, privée de sa noblesse qui s'était dénationalisée après la conquête de la Transylvanie par les Hongrois, se trouva donc éliminée de la vie politique de la Principauté. Dans ces conditions, l'étranger, qui devait négocier au xvi^e et au xvii^e siècles avec les Princes de Transylvanie, n'eut pas à se préoccuper de cette population qui n'avait aucune influence directe sur la politique du pays.

À la mort de Bethlen Gabor la Transylvanie jouissait à l'extérieur d'un grand prestige, tandis qu'une prospérité et une tranquillité complète régnaient à l'intérieur.

Il avait obtenu dès 1627, de la part des Turcs, la reconnaissance des droits de sa femme au trône de la Principauté après sa mort (2). Malgré tout le concours de l'ambassadeur de France à Constantinople et celui de la Suède, de la Hollande et de l'Electeur de Brandebourg, la veuve de Bethlen Gabor ne réussit pas à se maintenir sur le trône de Transylvanie (3). Un autre prétendant, Etienne Bethlen, son beau-frère, eut le même sort, et le 22 décembre 1630 la Diète de Transylvanie choisit comme prince, Georges Rakoczy, qui devait rester sur le trône de la Principauté jusqu'à sa mort en 1648.

(1) A. DE GERANDO : *Op. cit.*, t. 1, p. 51.

(2) Lettre de Césy du 30 mai 1627. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 3, fol. 433.

(3) ED. SAYOUS : *Histoire générale des Hongrois*, t. 2, p. 147.

II

LES RAPPORTS DE LA FRANCE AVEC LA TRANSYLVANIE

de 1630 à 1635

L'élection de Georges Rakoczy fut faite « au nom du Sultan » et contre le désir de l'Autriche ⁽¹⁾. Etienne Bethlen et ses amis furent même obligés de lui donner leurs suffrages ⁽²⁾. Mais, en dehors de plusieurs rivaux dont il triompha, l'ennemi le plus acharné qu'il eut à combattre fut le Palatin de Hongrie, Esterhazy. Celui-ci s'efforça d'organiser tout un parti contre le nouveau prince de Transylvanie, utilisa toutes les menaces à son adresse ⁽³⁾, et essaya de déterminer l'Empereur à l'attaquer.

Menacé par le Palatin, Rakoczy demanda le secours des Turcs qui, étant en guerre avec les Perses, cherchèrent, tout en le défendant, à aplanir le conflit avec Esterhazy et indirectement, avec l'Empereur ⁽⁴⁾.

Dès le mois de février 1631 Césy trouvait que les rapports entre les Turcs et l'Autriche, à cause de son intervention possible contre le prince de Transylvanie, étaient tellement tendus, « que la rupture de la paix s'ensuivra infailliblement et viendront aux mains à bon escient » ⁽⁵⁾. A la même époque, en France, Louis XIII croyait aussi que les Turcs finiraient par se mêler « des affaires de Hongrie » ⁽⁶⁾, et continua de s'intéresser à la suite de l'affaire ⁽⁷⁾.

(1) LEFAIVRE : *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie*, t. 1, p. 376.

(2) M. B. *Institut. Fonds Godefroy*, t. 490, fol. 184. Lettre d'Etienne Bethlen à Césy du mois de décembre 1630.

(3) Voir les lettres échangées entre les deux, du mois de décembre 1630, dans la *Collection des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, t. 4771, fol. 225.

(4) MEZERAY : *Histoire générale des Turcs*, t. II, p. 125.

(5) Lettre de Césy du 4 février 1631. M. B. *Arsenal*, t. 4.771, fol. 231-232.

(6) E. HALPHEN : *Lettres inédites du roi Louis XIII à Monsieur de Césy* : lettre de Louis XIII à Césy du 6 février 1631.

(7) *Ibid.* : Louis XIII à Césy, du 11 mars 1631.

Les Turcs ayant pris parti pour Rakoczy, toute attaque de l'Autriche contre lui pouvait provoquer une guerre avec l'Empire ottoman, et l'Empereur était trop inquiet par le progrès des Suédois, pour se créer de nouveaux ennemis. D'autre part, à la Cour de Vienne, Rakoczy avait trouvé l'appui du cardinal jésuite Pazmany qui jouissait d'une grande influence dans la Hongrie impériale. Pazmany conseilla à l'Empereur de reconnaître Georges Rakoczy comme prince de Transylvanie, ce qui était le seul moyen de l'empêcher de se jeter dans l'alliance suédoise.

Le cardinal espérait aussi, par cette attitude bienveillante à l'égard de Rakoczy, pouvoir ramener au catholicisme les Magnats calvinistes ⁽¹⁾. L'Empereur finit par se rallier à l'avis de Pazmany et reconnut Georges Rakoczy comme Prince de Transylvanie par le traité de Kaschau, le 3 avril 1631. A la même époque, Gustave-Adolphe envoyait Paul Strasbourg vers Rakoczy avec la mission, en apparence d'intervenir auprès de lui pour le règlement de certaines affaires concernant la veuve de Bethlen Gabor, Ecaterine de Brandebourg, mais, en réalité, pour chercher son alliance et continuer son voyage jusqu'à Constantinople, afin de voir comment les Turcs considéraient l'expédition du Roi de Suède en Allemagne ⁽²⁾.

Les négociations de l'envoyé suédois en Transylvanie et à Constantinople inquiétèrent beaucoup la Maison d'Autriche pendant les années 1632 et 1633 ⁽³⁾.

Dès le mois de septembre 1632, l'envoyé de l'Empereur à Constantinople, Schmidt ⁽⁴⁾, écrivait à son maître que les Turcs étaient disposés à maintenir la paix à condition que l'Autriche ne s'occupât point des affaires de Transylvanie.

(1) FRANZ VON KRONES : *Der Jesuitenorden und seine Rolle im Geschichtsleben Ungarns...* (*Oesterreichisch-Ungarische Revue*, 1891-1892, p. 296.)

(2) L'instruction de Paul Strasbourg du 21 avril 1631. *Monumenta Hung. Hist.*, t. 26. *Diplomataria*, p. 16-24.

(3) HURMUZAKI : *Documents concernant l'Histoire des Roumains*, t. 8. Correspondance de l'ambassadeur de Venise à Vienne, Pietro Vico, pendant l'année 1632. « Il Ragozzi... da grandamente da pensare all'Imperatore... » Lettre du 1^{er} mai 1632, p. 433. *Fontes rerum Austriacarum*, t. 65 et t. 66 : Lettres de Questenberg et de l'évêque Antonius à Wallenstein de 1632 et 1633.

(4) Lettre de Schmidt à Ferdinand II, du 13 sept. 1632. *Font. rer. Austr.*, t. 65, p. 334.

Mais ces nouvelles ne pouvaient pas rassurer la Cour de Vienne. Elle savait que les Turcs faisaient de grands préparatifs à Bude où le pacha avait rassemblé 25.000 hommes de troupes ⁽¹⁾. Et cette guerre, elle la craignait d'autant plus, que les victoires écrasantes du Roi de Suède la facilitaient. En réalité, les Turcs ne voulaient pas la guerre contre l'Autriche, étant trop engagés, d'autre part, avec les Perses. A la suite des victoires suédoises au contraire, à en croire Gualdo Prirato, l'approche possible de Gustave-Adolphe des frontières de l'Empire ottoman inquiétait les Turcs ⁽²⁾.

A Constantinople l'envoyé de Gustave-Adolphe s'engagea à maintenir les anciennes capitulations signées entre la Porte et la Hongrie si le Roi de Suède venait à placer sur sa tête la couronne de Hongrie ⁽³⁾.

Ni la Maison d'Autriche, ni les Turcs n'étaient en état de se faire la guerre.

Dans ces conditions, Rakoczy ne pouvait rien faire. La tentation de s'allier à la Suède était grande, mais il ne voyait pas sa situation assez consolidée pour se hasarder. Il surveillait deux partis qui lui étaient hostiles et qui n'attendaient que l'occasion pour le chasser de la principauté : le parti d'Ecaterine de Brandebourg, la veuve de Bethlen Gabor, protégée par la Maison d'Autriche et appuyée par le parti catholique, et enfin, le parti d'Istvan, le frère de Bethlen Gabor ⁽⁴⁾.

D'autre part, tous ceux qui avaient combattu la Maison d'Autriche pendant le règne de Bethlen Gabor, demandaient à Rakoczy de l'attaquer, lui aussi, en 1632 ⁽⁵⁾. La mort de Gustave-Adolphe calma les esprits en Transylvanie. Georges Rakoczy continua les négociations avec la Suède, et Oxenstiern lui proposa des subsides et l'inclusion dans

(1) MEZERAY : *Hist. générale des Turcs*, t. 2, p. 130.

(2) GUALDO PRIRATO : *Histoire des dernières campagnes et négociations de Gustave-Adolphe en Allemagne*, p. 230. « Le comte Gualdo dit que Paul Strasbourg, ambassadeur de Gustave à la Porte, logea chez lui à son retour de Constantinople et qu'il lui dit que les Turcs n'avaient pas vu sans inquiétude les progrès rapides des Suédois... ». Note du traducteur.

(3) HAMMER : *Hist. de l'Empire ottoman*, t. 9, p. 228.

(4) MEZERAY : *Hist. générale des Turcs*, t. 2, p. 130.

(5) LEFAIVRE : *Les Magyars pendant la domination ottomane...*, t. 1, p. 377.

le traité de paix générale, s'il faisait une diversion contre l'Autriche ⁽¹⁾. Sans aucun espoir de secours de la part des Turcs, toujours occupés par leur guerre avec les Perses, le Prince de Transylvanie fut obligé de traiter avec l'Empereur et il signa avec lui, le 5 avril 1633, le traité d'Epériés par lequel furent réglées toutes les questions encore pendantes entre la Hongrie et la Transylvanie ⁽²⁾.

Pendant toute cette époque, la France fut informée régulièrement par son ambassadeur de Constantinople, le comte de Césy, de la marche des négociations des Suédois avec Rakoczy et les Turcs, et des difficultés qu'elles rencontraient. Césy les appuya, mais se garda d'intervenir directement ⁽³⁾.

Après le traité d'Epériés, Rakoczy fut suspecté de deux côtés : l'Autriche le soupçonnait de continuer à négocier avec la Suède et les protestants d'Allemagne ; les Turcs furent gagnés par son adversaire Etienne Bethlen qui l'accusait d'être l'ami de l'Empereur, et présentait son élection au trône de Transylvanie comme un signe d'indépendance de la principauté à l'égard de l'Empire ottoman ⁽⁴⁾.

Les Turcs lui reprochaient aussi de s'être mêlé aux luttes pour la succession du trône de Valachie, où Rakoczy avait appuyé, contre leur désir, le prince Mateï Bassarab ⁽⁵⁾.

Mais la situation politique et militaire de l'Empire ne permettait pas aux Turcs d'entreprendre une expédition contre le Prince de Transylvanie. La guerre avec les Perses continuait.

Dès 1632 une ambassade russe demandait à Constantinople, au nom du prince Mikhaïl Romanoff, d'attaquer ensemble la Pologne « pendant que l'Empereur d'Allemagne était hors d'état de lui prêter secours » ⁽⁶⁾. On parla d'une guerre turco-polonaise toute l'année de 1633. Après l'inva-

(1) S. PUFENDORFF : *Comentariorum de rebus Suecicis Libri XXVI*, p. 114.

(2) LEFAIVRE : *Op. cit.*, t. 1, p. 378.

(3) Lettres de Césy à la Cour du 16 mars 1632, 22 mars 1633, avril 1633. *A. M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 4, fol. 263-323. Lettre de Césy au Roi du 13 mai 1632. *M. B. Arsenal*, t. 4771, fol. 75.

(4) RICAUT : *Hist. des trois derniers Empereurs des Turcs*, t. 1, p. 244.

(5) *Ibid.*, p. 177.

(6) HAMMER : *Hist. de l'Empire ottoman*, t. 9, p. 228.

sion des Tartares en Pologne au mois d'octobre 1633, le Sultan lui déclara la guerre en avril 1634. Les Polonais, également attaqués par les Russes, furent obligés de signer la paix avec les Turcs au cours de la même année.

Ce qui rendait encore plus difficile une expédition contre Georges Rakoczy, c'était la crainte des complications possibles avec l'Autriche. Menacé par les Turcs, Rakoczy chercha des alliés. Il se rapprocha d'abord de leurs ennemis : les Polonais et les Cosaques. Ensuite, il s'adressa à Vienne ⁽¹⁾. Là, en dehors de Pazmany qui le soutenait toujours contre le Palatin de Hongrie, Esterhazy, il avait trouvé l'appui de Dom Annibal Gonzaga. Celui-ci montra à l'Empereur tout l'intérêt qu'avait l'Autriche à secourir le Prince de Transylvanie. « Les Ministres de la Porte, disait Gonzaga à l'Empereur, sont prudents et dissimulés, ils ne regardent jamais droit... Leurs yeux semblent être sur le Prince lorsqu'ils vont sur la principauté... Leur véritable dessein est de réduire la Transylvanie au même état que la Moldavie et la Valachie... Travaillons donc à défendre l'Autriche dans la Transylvanie... » ⁽²⁾.

L'Empereur, craignant une guerre avec les Turcs, se garda de le secourir. Au mois de juillet 1635, Rakoczy signa un traité d'alliance avec Matei Bassarab, prince de Valachie. En 1636, les Turcs crurent facile l'expédition contre le Prince de Transylvanie. Rakoczy reçut l'ordre, de la part du Sultan, de se démettre. Les pachas de Bude et de Temeswar devaient conduire en Transylvanie le candidat de la Porte, Etienne Bethlen. Rakoczy résista, et les Turcs furent vaincus à la fin d'octobre 1636. Ne pouvant s'engager plus à fond dans une guerre en Transylvanie, le Sultan conclut la paix avec Rakoczy et le reconnut comme Prince de Transylvanie.

Pendant tout ce temps, le comte de Césy continua d'informer la Cour de ce qui se passait en Transylvanie. En avril 1633, il écrivait que l'envoyé du Prince de Transylvanie à Constantinople l'avait informé que son maître négociait avec les protestants d'Allemagne et qu'il était disposé à

(1) Lettre d'Antonio Antelmi, ambassadeur de Venise à Vienne, du 13 mai 1634. HURMUZAKI : *Op. cit.*, t. 8, p. 437.

(2) RICAUT : *Hist. des trois derniers Empereurs...*, t. 1, p. 250-251.

déclarer la guerre à l'Empereur si on pouvait le secourir ⁽¹⁾. Mais le traité conclu avec l'Autriche à la même époque et la menace d'être dépossédé par les Turcs, le décidèrent ensuite à se rapprocher de l'Empereur, avec l'espoir de trouver, au besoin, un appui. Ses négociations avec les Princes protestants furent un moment suspendues. Dès son avènement au trône de Transylvanie en 1630, jusqu'en 1636, Rakoczy travailla à consolider sa situation politique. Les négociations avec les protestants, en vue d'un agrandissement dans la Hongrie impériale, aux dépens de la Maison d'Autriche, furent interrompues en 1633. La France les avait regardées avec intérêt, et son ambassadeur à Constantinople y avait aidé.

Des négociations directes entre la France et la principauté de Transylvanie ne devaient avoir lieu qu'après son entrée dans la guerre de Trente ans, en 1635.

(1) Lettre de Césy à la Cour du mois d'avril 1633. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 4, fol. 304.

III

LES RAPPORTS DE LA FRANCE AVEC LA TRANSYLVANIE

de 1635 à 1648

I.

Les premières relations de la France avec Georges Rakoczy en vue d'une alliance, de 1635 à 1637.

La France entra dans la guerre de Trente Ans au mois de mai 1635. La première campagne fut terminée par un échec complet. Dans cette situation, la conclusion de la trêve entre la Suède et la Pologne à Sthumsdorf, le 12 septembre 1635, fut considérée à Paris comme un éclatant succès pour la diplomatie française ⁽¹⁾. La Suède pouvait maintenant utiliser toutes ses troupes contre l'Empereur et ses alliés. D'autre part, on espérait pouvoir décider la Pologne à faire une diversion contre l'Autriche pour lui reprendre la Silésie ⁽²⁾. Vaincue en Flandre par les Espagnols, la France avait tout intérêt à ce que l'Empereur fût occupé chez lui. Elle s'employa à lui chercher de nouveaux ennemis. Le 5 octobre 1635, Richelieu écrivait au comte d'Avaux, ambassadeur de France en Allemagne, que : « le roy a esté adverty de bonne part que Ragotzi prince de Transilvanie désireroit ardemment faire au printemps une diversion en Hongrie avec cinquante mil chevaux s'il avoit quelque assistance d'argent... ; le dit Sieur d'Avaux essayera d'apprendre ce qu'il pourra de cette affaire avec adresse et secret ». D'Avaux devait s'intéresser aux intentions des Suédois : s'ils étaient disposés « à se servir de cette diversion du dit Ragotzi »... ⁽³⁾.

(1) Lettre de Père Joseph à d'Avaux du 10 octobre 1635. OCTAVE VIGIER : *L'influence politique du Père Joseph...* (*Revue des Questions historiques*, t. 50, p. 490).

(2) LOUIS FARGES : *Instructions données aux ambassadeurs... en Pologne*, t. 1, p. xxv.

(3) Mémoire envoyé à d'Avaux par Richelieu. *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Pologne*, t. 2, fol. 351.

C'était pour la première fois, depuis son élection au trône de la principauté, que la France avait pensé à agir directement auprès de Rakoczy afin de préparer une diversion dans la Hongrie. Mais, à cette époque, le Prince de Transylvanie ne pouvait pas entreprendre une telle action. Les Turcs n'attendaient qu'une occasion favorable pour le déposséder et pour le remplacer par son adversaire Zékély Moyse ⁽¹⁾. La guerre de Perse les empêchait encore. A Constantinople, les envoyés de Rakoczy « étaient continuellement avec le Résident de l'Empire », cela, pour faire voir aux Turcs que leur maître pouvait compter au besoin sur l'appui de l'Empereur.

En réalité, plus les Turcs constataient qu'il était l'ami de l'Autriche, plus ils étaient décidés à le déposséder. Au commencement de l'année suivante, Césy écrivait à Bouthillier que, si les Turcs faisaient la paix avec les Perses, il ne trouverait « pas chose trop difficile, avec quelques dépenses modérées, de faire par le moyen du favori du grand Seigneur et du Caïmacam, que le Ragocy, en se déclarant pour le bon parti et faisant diversion dans la Hongrie, fust conservé dans la Principauté, puisque la seule opinion qu'on a icy de son intelligence avec l'Empereur, fait qu'il est menacé d'un changement à son préjudice... » ⁽²⁾.

En même temps, le Palatin de Hongrie Esterhazy suscita à Rakoczy un nouvel adversaire dans la personne d'Etienne Bethlen qui demanda la protection du Sultan ⁽³⁾.

En présence de cette situation, Richelieu laissa le 15 avril 1636 au comte d'Avaux toute la liberté d'action. « En choses si esloignées et obscures, Sa Majesté ne peut pour le présent que s'en remettre en la bonne conduite de Monsieur d'Avaux », auquel, il donna l'autorisation de dépenser, du fonds qu'il avait à sa disposition, la somme qu'il considérerait nécessaire pour la réussite de la diversion. Le but que Richelieu voulait atteindre était exposé de la manière suivante au comte d'Avaux : « Or, en quelque sorte qu'il arrive du changement dans la Hongrie pour ou contre

(1) Lettre de Césy à Bouthillier du 18 novembre 1635. *Bibl. Nat. Fonds France*, t. 15.584, fol. 144.

(2) Lettre de Césy à Bouthillier du 1^{er} février 1635. *Bibl. Nat. Fonds France*, t. 16.152, fol. 223.

(3) A. LEFAIVRE : *Op. cit.*, t. 1, p. 388.

Ragotzi, il y a grande apparence que l'Empereur s'y trouvera meslé et que ce ne seroit pas une petite diversion pour obtenir plus aisément la paix de la chrétienté. » Seulement, il faut prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'on ne dise pas que c'est la France qui appelle le Turc en Hongrie ⁽¹⁾. Le comte d'Avaux s'était mis en rapport à Dantzic avec un Suisse, Samuel Weiss, ancien officier dans l'armée suédoise et qui se recommandait comme une personne « recherchée depuis beaucoup d'années par le Prince de Transylvanie ». Il déclara à d'Avaux que si la France était disposée à dépenser 40.000 ducats pour une levée de 40.000 chevaux, « on pourroit persuader ledit prince à faire une puissante diversion en Hongrie ». D'Avaux, craignant un piège de la part de l'Autriche, lui répondit froidement : « qu'il n'avoit aucune charge la dessus », mais que « la chose lui sembloit faisable ». Le Suisse quitta Dantzic le 13 février 1636 pour aller trouver Rakoczy, promettant à d'Avaux de lui envoyer des nouvelles dans 7 semaines. D'Avaux mit au courant de cette question le baron Charles d'Avaugour, résident français à Dantzic, et le chargea de s'occuper de cette affaire afin de l'éclaircir et d'en rendre compte à la Cour ⁽²⁾.

Toute l'année 1636, le comte d'Avaux ne changea pas dans l'opinion qu'il s'était faite : que le Prince de Transylvanie ne pouvait rien entreprendre contre la Maison d'Autriche ⁽³⁾. D'autre part, les Suédois qui négociaient en secret avec l'Empereur leur accommodement ⁽⁴⁾ ne s'intéressaient pas à cette diversion, d'autant plus, qu'ils voyaient, qu'elle préoccupait déjà les Français ⁽⁵⁾.

A Constantinople, le comte de Césy fut sollicité par Etienne Bethlen, le rival de Rakoczy, d'intervenir auprès des Turcs pour être remis en possession de la Transylvanie. Césy, qui connaissait Etienne Bethlen comme « très affec-

(1) Mémoire de Richelieu envoyé au comte d'Avaux du 15 avril 1636. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 3, fol. 37.

(2) Mémoire laissé par d'Avaux au baron Charles d'Avaugour, du 31 mai 1636. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 3, fol. 92.

(3) Lettre de d'Avaux à la Cour du 20 décembre 1636. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 3, fol. 124.

(4) E. BOUGEANT : *Histoire des Guerres et des Négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*, t. 1, p. 260.

(5) Lettre de Hugo Grotius à Oxenstiern du 18 avril 1636. *Grotii Epistolae, tomus prior*, p. 173.

tionné à la France », considérait « qu'il est du service du Roi et des intérêts de sa couronne de l'assister... car si le grand Seigneur s'engage à cette mutation ⁽¹⁾, il s'oblige à la maintenir et le Rakocy qui est déclarément tout Impérialiste, ayant à rechercher son appui et sa conservation de ce côté là, apparemment les choses seront pour se brouiller entre les deux Empereurs » ⁽²⁾. Mais, pour que son intervention ne fût pas risquée, Césy attendit que la situation se fût éclaircie davantage. Au mois de septembre, l'autre rival de Rakoczy, Zékély Moyse, qui, dans l'attente d'être prince de Transylvanie, séjournait dans la prison des Sept-Tours à Constantinople, demanda lui-même aux Turcs de mettre Etienne Bethlen, son parent, à la place de Rakoczy. Ce changement lui aurait permis d'ailleurs de sortir de prison ⁽³⁾.

Rakoczy, pour empêcher une expédition turque en Transylvanie, s'efforça de trouver un arrangement avec la Porte. Ses envoyés, accompagnés de son Résident à Constantinople, allèrent porter au commencement d'octobre une lettre de leur maître à Césy et le prièrent « de faire quelque office auprès du Caïmacam pour détourner cet orage ». Césy déclina l'invitation sous le prétexte qu'il n'avait dans ce sens aucun ordre de la Cour, mais qu'il espérait en recevoir un bientôt. Césy ajoute « qu'ils partirent fort satisfaits, leur ayant témoigné beaucoup d'affection pour leur pays » ⁽⁴⁾.

Les démarches des envoyés de Rakoczy, appuyées par l'agent de Matei Bassarab, prince de Valachie ⁽⁵⁾, restèrent sans résultat. A la fin d'octobre, l'armée turque, entrée en Transylvanie avec Etienne Bethlen, fut vaincue. Les Turcs n'avaient pas cru Rakoczy capable d'une telle résistance. Devant cette défaite, et craignant des complications avec l'Autriche, juste au moment où ils avaient besoin de toutes leurs forces pour la guerre avec les Perses, ils acceptèrent

(1) Le changement de Rakoczy, par Etienne Bethlen.

(2) Lettre de Césy à Bouthillier du 21 juin 1636. *Bibl. Nat. F. France*, t. 16.152, fol. 249.

(3) Lettre de Césy à Bouthillier du 20 septembre 1636. *Ibid.*, fol. 264.

(4) Lettre de Césy à Bouthillier du 12 octobre 1636. *Bibl. Nat. F. France*, t. 16.152, fol. 269.

(5) Lettre de Pietro Foscarini, le bail de Venise à Constantinople, au Doge du 8 novembre 1636. HURMUZAKI, t. 4, partie 2, p. 490.

de traiter avec lui, et le Sultan le reconnut comme prince de Transylvanie.

Rakoczy sortit de cette guerre avec un grand prestige. A Paris, la *Gazette* parlait « de grandes victoires du Ragotzki contre les Turcs » ⁽¹⁾. Après avoir donné des informations concernant son conflit avec les Turcs presque dans tous les numéros parus en octobre, novembre et décembre 1636 ⁽²⁾, celui du 22 décembre publiait un long article intitulé : « Les causes et les origines des guerres de Transylvanie. » La victoire qu'il eut sur les armées turques et le traité qu'il avait conclu à Temeswar avec Etienne Bethlen et les Turcs, étaient de nature à lui consolider sa situation dans le pays. Il avait vu en même temps que l'Autriche ne pouvait pas risquer une guerre avec les Turcs pour le secourir. Cette constatation devait peser plus tard sur son orientation en matière de politique étrangère. Au moment où les Turcs se préparaient pour attaquer Rakoczy, Mazarin, envoyé par Richelieu à Rome, exploitait auprès du Pape cette situation, cherchant à lui montrer qu'il ne dépendrait que de la France, que les Turcs attaquassent en Hongrie la Maison d'Autriche : Mazarin devait montrer au Pape « qu'en ce qui concerne le Turc il ne seroit pas mal aisé de luy faire tourner ses pensées vers ce costé-là » ⁽³⁾ où il espereroit plus de succès que dans la Perse ». Que le Sultan est conseillé par son entourage à porter la guerre dans la Hongrie « outre les instances continuelles que lui en font les parens du défunt Bethlen Gabor » ⁽⁴⁾.

En réalité, les Turcs n'étaient pas libres pour s'engager dans une guerre avec l'Autriche. La campagne de 1636 avec les Perses s'était terminée par la défaite complète des troupes ottomanes dans la plaine de Mihreban (19 septembre 1636) ⁽⁵⁾.

Ayant besoin de se préparer pour la nouvelle campagne contre les Perses, et devant le succès que Rakoczy avait remporté sur l'armée turque, le Sultan fut obligé de le

(1) *Gazette* n° 9, du 17 janvier 1636.

(2) Surtout les n°s 192, 195 et 197.

(3) Dans la Hongrie.

(4) AVENEL : *Lettres, instructions diplomatiques et papiers de Richelieu*, t. 5, p. 604. L'instruction pour Mazarin du 7 octobre 1636.

(5) HAMMER : *Hist. de l'Empire ottoman*, t. 9, p. 291.

reconnaître comme Prince de Transylvanie. Les trois pachas qui avaient organisé l'expédition qui devait permettre à Etienne Bethlen d'occuper la Transylvanie, considérés par le Sultan comme responsables de cet échec ⁽¹⁾, furent tous les trois punis. Le gouverneur de Temeswar, Bekir Pacha, fut exécuté. Les gouverneurs de Bude et de Bosnie furent remplacés dans leurs postes. La reconnaissance de Georges Rakoczy comme Prince de Transylvanie et le remplacement de ces pachas étaient les preuves que les Turcs tenaient à avoir la paix avec la Maison d'Autriche. Le gouverneur de Bude, Nassouh-Paschazadé, fut d'ailleurs appelé après quelques mois dans le Divan comme vizir ⁽²⁾, et au commencement de 1638 il reçut le gouvernement de Silistra.

D'autre part, les Tartares ne pouvaient pas les aider dans une expédition contre le Prince de Transylvanie. Le Chan, en très mauvais rapports avec un autre chef tartare, Cantémir, le protégé des Turcs, se trouvait à l'égard du Sultan presque en état de rébellion. Sous prétexte qu'il avait besoin de toutes ses troupes contre son rival Cantémir, le Chan avait refusé d'envoyer du secours aux Turcs contre les Perses. A Constantinople, on craignait même une alliance du Chan des Tartares avec les Moscovites et les Cosaques ⁽³⁾. En Valachie, l'allié de Rakoczy, Matei Bassarab, cherchait à se rapprocher de l'Autriche en espérant un secours pour le cas où il serait attaqué par les Turcs. L'Empereur lui répondit de compter sur son amitié ⁽⁴⁾. Basile Lupu, prince de Moldavie, présentait aux Turcs l'alliance de Matei Bassarab avec Rakoczy comme étant dirigée contre eux ⁽⁵⁾. Dans cette situation, l'Empire ottoman n'avait besoin que de paix du côté de la Hongrie. Pourtant, l'ambassadeur français de Constantinople, le comte de Césy, continua de croire toute l'année 1637 que les Turcs n'attendaient qu'une occasion favorable pour remplacer Rakoczy avec

(1) HAMMER : *Hist. de l'Empire ottoman*, t. 9, p. 297.

(2) *Ibid.*, p. 308.

(3) RICAUT : *Hist. des trois derniers Empereurs des Turcs*, t. 1, p. 197-299.

(4) Lettre de l'Empereur à Matei Bassarab du 31 mars 1637. HURMUZAKI, t. 4, partie I, p. 628.

(5) E. HURMUZAKI : *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, t. 3, p. 101.

Zékély Moyse ⁽¹⁾. Le 1^{er} mai, il écrivait à Bouthillier : « le grand Seigneur est tellement irrité contre le dit Rakoczy que sans l'affaire de Tartarie, Sa Hautesse serait desia à Andrinople pour le faire attaquer avec intention d'establir quelqu'autre prince à sa place, à quoi Zékély Moyse auroit, ce dit-on, bonne part ; c'est pourquoy je continue à l'assister en ce que je puis. »

De toutes les informations que Césy envoyait de Constantinople concernant la Transylvanie, Richelieu avait retenu que les Turcs, occupés dans la guerre de Perse, et ne pouvant se créer de nouveaux ennemis sur le Danube, seraient disposés à se réconcilier avec Rakoczy. On espérait que cette réconciliation lui permettrait de s'engager dans une alliance avec les protestants contre l'Autriche ⁽²⁾.

De son côté, Rakoczy, à la suite du succès qu'il avait remporté sur les Turcs, réussit à consolider sa situation à l'intérieur de la principauté. Il régla le conflit avec son adversaire Etienne Bethlen et chercha à apaiser l'autre rival qui intriguait contre lui à Constantinople, Zékély Moyse, mais, cette fois, sans succès. Celui-ci était en très bons rapports avec le comte de Césy qui, soupçonnant le Prince de Transylvanie d'être l'homme de l'Autriche, regardait d'un bon œil les démarches qu'il faisait auprès des Turcs pour obtenir la principauté, à la place de Rakoczy ⁽³⁾.

Au mois d'octobre 1636, quand celui-ci fut attaqué par les Turcs, il dut leur faire face avec ses propres forces. L'Autriche, quoique sollicitée par lui, se garda d'intervenir dans une lutte qui pouvait l'entraîner dans une guerre avec l'Empire ottoman. Rakoczy se rendit vite compte de la nécessité d'une réconciliation définitive avec les Turcs. Pour cela, le moyen le plus sûr était de leur montrer qu'il n'était pas sous l'influence de l'Autriche comme on l'en avait accusé. Pourtant, l'incertitude dans laquelle il se trouvait, concernant les possibilités de cette réconciliation, ne lui permettait pas encore de rompre avec l'Autriche.

(1) Lettres de Césy à Bouthillier du 1^{er} mai, 13 juin, 20 septembre 1637. *Bibl. Nat. F. France*, t. 16.152, fol. 286-308.

(2) Lettre du Roi à Chaumont et d'Avaux. Juillet 1637. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 14, fol. 434.

(3) Lettres de Césy à Bouthillier du 1^{er} mai, 13 juin, 20 septembre 1637. *Bibl. Nat. F. France*, t. 16.152, fol. 286-308.

Un mois après la mort de l'empereur Ferdinand II, le cardinal Pazmany, celui qui avait toujours soutenu Georges Rakoczy à Vienne contre son ennemi le palatin Esterhazy, était mort lui aussi (19 mars 1637). L'influence que le palatin exerçait maintenant à la Cour de l'Empereur fut une raison de plus pour le Prince de Transylvanie de s'éloigner de l'Autriche. Au cours de 1637, Rakoczy chercha à se rapprocher des protestants et surtout de la Suède. Il avait montré à Henri Meerbot, l'envoyé du Landgraf Wilhelm de Hesse-Kassel, arrivé en Transylvanie au commencement du mois de mars 1637, les conditions suivant lesquelles il serait disposé à attaquer l'Empereur⁽¹⁾. Meerbot alla voir à Hambourg au mois de mai 1637 le marquis de Chaumont, un des ambassadeurs de France en Allemagne. Il se présenta à Chaumont comme « le conseiller et le pensionnaire » de Georges Rakoczy et lui proposa, au nom du Prince de Transylvanie, que si « la France et la Couronne de Suède voulaient s'entremettre pour sa paix avec le Turc, il promettrait d'attaquer la Maison d'Autriche dans ses terres héréditaires avec 50.000 hommes »⁽²⁾.

Le comte d'Avaux prit part lui aussi à cette entrevue. Meerbot n'ayant aucun pouvoir de la part du Prince de Transylvanie, et les ambassadeurs français, trouvant que ces propositions étaient vagues, lui recommandèrent d'aller voir le chancelier de Suède, Oxenstiern, en lui promettant d'informer la Cour de cette affaire. Dans le cas où la Suède et la France accepteraient de négocier, Meerbot s'engageait à faire venir dans deux mois les envoyés de Rakoczy avec un plein pouvoir pour conclure le traité.

Le France reçut bien les propositions de Meerbot et se décida à négocier un traité avec Rakoczy. D'Avaux et Chaumont furent chargés d'éclaircir cette question. La Cour leur laissa toute liberté d'action relativement aux interventions que la France devait faire par son ambassadeur à Constantinople auprès des Turcs, pour les réconcilier avec le Prince de Transylvanie⁽³⁾. Au mois d'août, Meerbot

(1) RODERICH GOOSS : *Oesterreichische Staatsverträge Fürstenthum Siebenbürgen*, p. 700.

(2) Lettre du marquis de Chaumont au Roi du 20 mai 1637. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hambourg*, t. 1, fol. 252.

(3) Lettre du Roi à Chaumont et à d'Avaux. Juillet 1637. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 14, fol. 434.

fut envoyé par Rakoczy pour faire les mêmes propositions à la Cour de Suède. Il y resta jusqu'en décembre ⁽¹⁾. Mais, s'étant présenté dans les mêmes conditions que devant les ambassadeurs français, et n'inspirant aucune confiance ⁽²⁾, il quitta la Suède sans aucun résultat. Pourtant, son voyage fut remarqué. La *Gazette de Paris* du 21 novembre 1637 publiait une lettre de Stockholm du 10 octobre où il était question de l'arrivée d'un « ambassadeur du Prince de Transylvanie », qui devait continuer son voyage en Angleterre et, de là, en France ⁽³⁾. Le numéro du 5 décembre, s'occupant de ce voyage, parlait même d'une « irruption dans la Hongrie du Prince de Transylvanie » qui devait se faire avec le concours des Turcs ⁽⁴⁾.

L'année 1637 s'écoula donc sans aucun résultat concernant la tentative de Rakoczy de se rapprocher des ennemis de l'Autriche. La France était décidée, pour obtenir l'intervention du Prince de Transylvanie, à conclure un traité avec lui. Mais elle ne voulait pas s'engager sans la collaboration de la Suède. Le traité, en cas de conclusion, devait comprendre non seulement une intervention à Constantinople de la part des deux puissances, mais aussi le paiement d'une somme d'argent pour la levée des troupes. La France craignait que la Suède ne lui laissât à elle seule la charge de ces frais ⁽⁵⁾. Le seul résultat pour Rakoczy fut d'avoir mis en discussion la question d'une alliance des puissances ennemies de l'Autriche avec lui.

Il ne pouvait pas s'engager contre l'Autriche tant qu'il n'était pas encore en sûreté du côté des Turcs. Pendant l'automne de 1637, il dut intervenir en Valachie pour protéger son allié Matei Bassarab contre Basile Lupu, le prince de Moldavie, qui avait toute la sympathie des Turcs. L'attaque de Lupu finit par un échec complet pour lui. La situation ne restait pas moins incertaine pour Matei Bassarab et Rakoczy, à cause des intrigues que le Prince de Moldavie faisait à Constantinople. Un événement devait encore l'obliger à être prudent. L'effort tenté par la diplomatie

(1) R. GOOSS : *Op. cit.* p. 700.

(2) S. PUFENDORFF : *Comentariorum de rebus Suecicis*, p. 312.

(3) *Gazette* n° 182, du 21 novembre 1637.

(4) *Gazette* n° 188, du 5 décembre 1637.

(5) Lettre du comte d'Avaux au baron de Rorté du 17 novembre 1637. *Bibl. Nat. F. France*, t. 15.935. fol. 65.

française pour gagner la Pologne à une alliance contre la Maison d'Autriche ne réussit pas. On essaya de marier le Roi de Pologne avec une princesse française, également sans succès. En 1637, le Roi de Pologne épousa Cécile-Renée, fille de l'empereur Ferdinand II ⁽¹⁾. Pour ces motifs, vers la fin de 1637, Rakoczy s'efforça de garder de bons rapports avec l'Autriche ⁽²⁾. Se hasarder contre elle dans ces conditions, c'était perdre la principauté.

2.

La mission en France de Johan Bisterfeld envoyé par Georges Rakoczy, et le voyage en Transylvanie de Charles d'Avaugour, agent français, en 1638.

Projet de traité entre la Transylvanie et les alliés : la France, la Suède et les Provinces-Unies, en 1638.

Au printemps de 1638, les armées turques prirent le chemin de Bagdad. Pour l'Autriche et pour Rakoczy, c'était une certitude qu'ils n'avaient rien à craindre au moins pour une année du côté de l'Empire ottoman. Pourtant, en France, on croyait toujours que Rakoczy était menacé par les Turcs ⁽³⁾, et on voyait dans ce danger une possibilité de complications entre l'Empire ottoman et l'Autriche qu'on s'imaginait intéressée au maintien de Rakoczy en Transylvanie. C'est seulement après le mois de mai qu'on fut certain, en France, que les Turcs étaient engagés à fond dans la guerre de Perse. Le Prince de Transylvanie, dès qu'il vit les Turcs résolus à continuer la guerre en Asie, se décida à entrer en négociations directes avec les ennemis de l'Autriche. Il envoya en France, au mois d'avril ⁽⁴⁾, un agent nommé Johan Bisterfeld, avec la mission de montrer les conditions dans lesquelles il serait disposé à conclure une alliance contre l'Autriche.

(1) LOUIS FARGES : *Recueil des Instructions... Pologne*, p. xxix.

(2) Lettre de Rakoczy au chancelier de l'Empire, du 4 décembre 1637. *Monumenta Comitatus regni Transylvaniae*, t. 10, p. 130.

(3) Mémoire envoyé par la Cour au comte de Césy du 17 février 1638. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 9.

(4) Lettre de Rakoczy à Richelieu du 16 avril 1638. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 82.

Rakoczy demandait une alliance avec la France, la Suède et les Provinces-Unies. Les confédérés devaient s'engager à lui obtenir non seulement le consentement des Turcs pour une guerre contre l'Autriche, mais aussi la promesse du Sultan qu'il l'aiderait au besoin. S'il perdait la Transylvanie, Rakoczy voulait que les Turcs s'engageassent à le rétablir dans sa principauté par leurs propres forces. En plus, il demandait la reconnaissance par les Turcs de l'élection d'un de ses fils par les Etats de Transylvanie, comme son successeur au trône de la principauté. Les confédérés devaient intervenir auprès d'eux pour qu'ils renvoyassent de Constantinople en Transylvanie, son rival, Moïse Székely, auquel Rakoczy promettait la liberté et la restitution de ses biens confisqués.

Aux confédérés, parmi les conditions les plus importantes, le Prince de Transylvanie demandait le paiement de 200.000 Impériales par an, un secours de 6.000 hommes dont l'entretien serait à leur charge, protection pour lui et sa famille et l'aide de leurs forces, s'il était chassé de la principauté par les Autrichiens. Les Alliés ne pouvaient pas conclure de paix avec l'Empereur sans son consentement ⁽¹⁾.

Ces conditions formeront la base de toutes les négociations qui auront lieu entre Rakoczy et les Alliés pendant l'époque de la Guerre de Trente Ans. Ce qui allait les rendre très laborieuses, c'était d'abord la prétention que les Alliés ne fassent pas de paix sans son consentement, et ensuite, l'obligation d'intervenir à Constantinople pour obtenir le consentement des Turcs. S'obliger dans ces conditions envers le Prince de Transylvanie qui était leur vassal, cela signifiait qu'on demandât purement et simplement leur intervention contre l'Autriche. Or, ni la France, ni la Suède n'étaient disposées à prendre un tel engagement. Si la lecture attentive de la correspondance diplomatique, échangée à cette époque entre la Cour et ses ambassadeurs d'Allemagne et de Constantinople, prouve suffisamment que la France désirait cette intervention — sachant d'ailleurs par le passé qu'une expédition entreprise par le Prince de Transylvanie contre l'Autriche avec l'autorisation des

(1) Projet de traité soumis par Bisterfeld au nom de Rakoczy aux Confédérés en 1638. *Monumenta Hungariae Historica (Diplomataria)*, t. 21, p. 25-31.

Turcs devait les engager inévitablement dans cette guerre — elle ne pouvait pas prendre de tels engagements, surtout par écrit. Cela aurait pu permettre à ses ennemis de l'accuser de chercher à amener les Turcs dans la Hongrie. « Ce sont là, disait le comte d'Avaux à Bisterfeld, de ces choses qu'il faut faire et qu'il ne faut pas dire » (1). Quant à la somme que Rakoczy demandait pour organiser une puissante armée, tandis que la France acceptait de payer la moitié, la Suède ne voulait payer le reste que de moitié avec les Provinces-Unies. Pour ces considérations, la Cour, dès le 25 juillet 1638, en informant son ambassadeur à Constantinople, le comte de Césy, de l'arrivée en France de Bisterfeld, lui recommandait de promettre à l'agent du Prince de Transylvanie auprès de la Porte qu'il ferait toutes les démarches nécessaires pour appuyer ses demandes, mais d'être en réalité prudent, et de se contenter de sonder le terrain (2). Devant l'insistance de l'agent de Rakoczy à Paris, et pour entretenir le Prince de Transylvanie dans une si bonne disposition envers les Alliés, jusqu'à ce qu'un traité avec lui fût possible, la France se décida à envoyer en Transylvanie Charles d'Avaugour (3). Son pouvoir se réduisait à montrer à Rakoczy que les Alliés étaient disposés à négocier un traité avec lui sur la base du projet apporté en France par Bisterfeld, et, quant aux subsides, qu'ils pouvaient lui payer une somme de 150.000 Impériales pour la première année de guerre et 100.000 pour les suivantes (4). Rakoczy fut content de cette visite dont il se considéra très honoré (5).

En quittant la Transylvanie, d'Avaugour promit à Rakoczy d'être de retour avant le 1^{er} avril 1639, avec un plein pouvoir pour conclure le traité. Pendant que d'Avaugour faisait le voyage de Transylvanie, la France cherchait à faire entrer dans cette alliance la Suède et la Hollande. La Suède était tenue au courant des négociations de Bis-

(1) E. BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 338.

(2) Mémoire de la Cour envoyé à Césy. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 18.

(3) Lettre du Roi à Rakoczy du 29 juillet 1638. A. SZILAGYI : *Actes et documents pour servir à l'histoire de l'alliance de Georges Rakoczy...* pièce VII.

(4) Mémoire présenté par d'Avaugour à Rakoczy. *Ibid.*, pièce X.

(5) Lettre de Rakoczy au Roi de France du 15 novembre 1638. *Ibid.*, pièce XIII.

terfeld avec la France, par son représentant à Paris, Hugo Grotius (1). Bisterfeld alla lui-même à Hambourg pour voir l'ambassadeur de Suède et le comte d'Avaux. Là, Salvius lui proposa d'aller en Suède pour s'entendre avec le chancelier Oxenstiern. Le comte d'Avaux tenta l'impossible pour le décider à faire ce voyage (2). Mais, plusieurs difficultés l'empêchèrent. L'ambassadeur d'Angleterre le pressait « avec véhémence et menaces s'il ne va en Angleterre » (3). En réalité, ce voyage ne pouvait lui servir à rien parce que, dès le 14 juillet 1638, le Roi d'Angleterre avait écrit à son ambassadeur à Constantinople, Sackville, d'appuyer les démarches de Rakoczy en tant qu'elles pouvaient servir seulement les intérêts de la paix (4). Une autre difficulté était la réserve que le Prince de Transylvanie devait s'imposer pour ménager la Pologne, à propos de laquelle la Maison d'Autriche avait répandu le bruit qu'elle entretrait bientôt dans une alliance avec l'Empereur et le Roi d'Espagne (5). Une alliance avec la Suède sans la participation de la France pouvait être très mal vue par la Pologne qui n'avait pas cessé de voir dans les Suédois, ses ennemis. Rakoczy tenant à conclure un traité avec tous les Alliés, Bisterfeld se garda d'aller en Suède. D'Avaux lui conseilla de chercher à attirer la Hollande dans l'alliance avec le Prince de Transylvanie, plutôt que de voyager en Angleterre, d'où il ne pouvait attendre rien de bon (6). Le comte d'Avaux et Salvius étaient d'accord pour faire entrer la Hollande dans cette alliance. La Suède voyait la possibilité de partager avec elle le paiement de la moitié du subside demandé par Rakoczy. La France y voyait un double avantage. D'abord cette alliance pouvait entraîner la Hollande dans une guerre avec l'Autriche ; ensuite, « si les dits Sieurs Etats peuvent être portés à ce traité, conjointe-

(1) Lettres de Hugo Grotius à Oxenstiern des 10, 16, 24 et 31 juillet 1638. *Hugonis Grotii Epistolae ad Axelium Oxenstierna, tomus prior*, pp. 502-511.

(2) Lettre du comte d'Avaux à Rorté du 16 octobre 1638. *Bibl. Nat. F. France*, t. 15.935, fol. 131.

(3) *Ibid.*

(4) DAVID ANGYAL : *Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England* (*Oesterreichisch-Ungarische Revue*, t. 30, p. 166).

(5) E. BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 307.

(6) Lettre du comte d'Avaux à Rorté du 16 octobre 1638. *Bibl. Nat. F. France*, t. 15.935, fol. 131.

ment avec la France et la Suède, ce pourroit être un moyen d'obliger les Suédois à ne faire point la paix sans eux et ainsi, à insister pour leurs sauf-conduits » (1).

La Suède refusait justement d'appuyer les démarches que la France faisait auprès du Roi d'Espagne, pour donner des passeports aux représentants des Provinces-Unies qui devaient aller négocier la paix.

Tous les efforts tentés auprès de la Hollande restèrent sans résultat. Elle refusa de s'engager dans ce traité. La Suède déclarant qu'elle ne pouvait pas payer seule l'autre moitié des subsides, la négociation traîna en longueur jusqu'à la fin de l'année, et Bisterfeld ne reçut que « des espérances et de vaines promesses » (2).

3.

Suite de la Négociation de Rakoczy avec la France, la Suède en 1639. Projet d'envoyer en Transylvanie Louis Fleutot comme plénipotentiaire de la France.

Le peu d'empressement que la Suède avait montré en 1638 pour l'alliance demandée par le Prince de Transylvanie avait empêché aussi la France de conclure le traité avec lui. La Suède garda la même attitude en 1639. Si elle ne voulait pas payer à Rakoczy une somme égale à celle que lui payerait la France, elle était disposée moins encore à s'engager par un traité avec le vassal des Turcs. Le renouvellement en 1638 du traité entre la France et la Suède avait soulevé de grandes protestations de la part de l'Empereur qui voyait dans ce fait « un nouvel obstacle pour la paix » (3). Les négociations secrètes du général Baner à Prague et de Salvius à Hambourg avec la Maison d'Autriche, obligeaient la Suède d'être réservée envers le Prince de Transylvanie, d'autant plus qu'elle doutait beaucoup de sa bonne foi. Une alliance avec lui, à une époque où la Suède désirait la paix, pouvait lui créer des obstacles.

La France, croyant que l'alliance des deux couronnes avec Rakoczy était possible, continua de travailler pour la

(1) Lettre de Chavigny à d'Avaux du 14 novembre 1638. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 15, fol. 143.

(2) E. BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 337.

(3) E. BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 342.

faire aboutir. La Cour recommanda à son ambassadeur de Constantinople d'appuyer les demandes du Prince de Transylvanie et de faire comprendre au Sultan qu'il serait mieux pour lui de faire la paix avec Venise et de « tourner ses armes vers la Hongrie », parce que « il se pourrait faire que la crainte que la Maison d'Autriche en aurait, l'obligerait à faire la paix » avec la France et la Suède ⁽¹⁾.

Après les événements de Valona ⁽²⁾, on s'attendait à une guerre imminente entre Venise et l'Empire ottoman. Le Sultan avait appris cette nouvelle au moment où il se dirigeait en Asie, à la tête de ses armées, contre les Perses. C'est cette expédition qui sauva Venise d'une guerre avec les Turcs ⁽³⁾. L'année 1638 finit par une victoire complète des Ottomans sur les Perses. Ayant perdu Bagdad, les Perses acceptèrent de négocier la paix.

Le traité, conclu au mois de mai, fut ratifié par le Sultan au mois de septembre 1639. La prise de Bagdad obligea Venise à être plus conciliante. Elle offrit aux Turcs des réparations pécuniaires pour le règlement du conflit de Valona, mais sans aucune certitude qu'elles seraient acceptées, d'autant plus, que leurs victoires en Asie rendaient les Turcs maintenant libres. C'était une idée très courante en Europe, au ^{xvii}^e siècle, que les Turcs ne pouvaient pas rester une longue période en paix. Venise était donc tenue dans l'inquiétude par la crainte d'une guerre avec l'Empire ottoman. La France fit l'impossible de son côté pour l'en empêcher. Son but était simple : un accord avec Venise, après les victoires qu'ils avaient remportées en Asie, rendait aux Turcs la possibilité de s'intéresser aux affaires de Hongrie. Richelieu recommanda à Jean de la Haye, qui partit à Constantinople comme ambassadeur de France, « d'essayer d'obtenir du Grand Seigneur ce que le Transylvain requiert de Sa Majesté pour commencer cette guerre »

(1) Mémoire pour l'ambassadeur de France à Constantinople. *Bibl. de l'Institut, fonds Godefroy*, t. 91, fol. 296.

(2) En 1637, une escadre de Corsaires de Tunis et d'Alger avait essayé de piller le Trésor de Lorette, mais sans succès. Les Barbaresques s'emparèrent d'un bâtiment vénitien en vue de Cattaro. L'année suivante la flotte de Venise punit les Corsaires en leur détruisant toute l'escadre dans le port de Valona, où elle s'était réfugiée. HAMMER : *Op. cit.*, t. 9, p. 375.

(3) AMY A. BERNARDY : *Venezia e il Turco nella Seconda Meta del Secolo XVII*, p. 10.

contre l'Autriche ⁽¹⁾. Mais la politique de la France à l'égard de l'Empire ottoman à cette époque, fut plus clairement exposée dans un mémoire envoyé par Richelieu à Jean de la Haye, le 13 juin ⁽²⁾. « Le Roy, écrivait Richelieu, désireroit généralement que le Grand Seigneur ne tournast point ses pensées ny ses armes vers la chrestienté... et spécialement, Sa Majesté seroit bien aise que les Vénitiens ne fussent point attaqués... »

Mais si les Turcs « sont tout à faict résolus de faire la guerre contre les chrestiens, il faut essayer de détourner l'orage de dessus les Estats de la République de Venise s'il se peut, et le faire tomber ailleurs ». S'ils étaient décidés à faire une entreprise contre le royaume de Naples, la Sicile ou la Candie, ils pourraient obliger Venise, pour le règlement du conflit de Valona, de les assister dans cette expédition. « Le dit Sieur ambassadeur, continuait Richelieu, pourra donner parole au Grand Seigneur que pendant qu'il sera occupé et les Vénitiens avec luy en la susdicte conquête, le Roy tiendra dans la mer Méditerranée une puissante armée navale de galères et galéaces pour empescher les secours que les Espagnols voudroient mener en Sicile ou au dit royaume... » La France continuerait la guerre contre l'Espagne et l'Empereur, lequel, pour être occupé davantage, « le Grand Seigneur peut accorder au Rakocy ce qu'il désire afin de commencer la guerre contre le dit Empereur d'Allemagne... » Richelieu assurait De la Haye que la France ne voulait pas que le royaume de Naples, la Sicile ou la Candie tombent entre les mains du Turc, « mais seulement que l'approche de ses armes contraigne la Maison d'Autriche à faire la paix ».

A la date où Richelieu rédigeait ce mémoire, les Turcs avaient déjà conclu la paix avec les Perses (le 20 mai), et on n'était pas certain que le traité serait ratifié par les deux parties.

*
* *

Dans l'espérance que cette paix lui permettrait d'obtenir le consentement du Sultan pour la guerre contre l'Autriche, le Prince de Transylvanie continua la négociation avec la

(1) Instruction pour Jean de la Haye, du 14 avril 1639. AVENEL : *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. 6, p. 320.

(2) Mémoire du 13 juin, *ibid.*, p. 382.

France et la Suède et chercha, en même temps, à s'assurer du côté de la Moldavie dont le prince Basile Lupu était en très bons rapports avec les Turcs. Dès le mois de septembre 1638, Rakoczy essaya de le réconcilier avec le prince de Valachie Matei Bassarab ⁽¹⁾. S'il ne put pas réussir dans cette tentative, il parvint, malgré la rivalité des deux princes roumains, à se maintenir en alliance avec eux. Le Prince de Transylvanie y gagnait non seulement d'être assuré du côté des principautés roumaines, mais s'il obtenait le consentement du Sultan pour la guerre contre l'Autriche, il pouvait même espérer, avec l'autorisation des Turcs, un secours de la part des deux princes.

Pendant que Rakoczy travaillait à consolider sa situation en Transylvanie, tant par ses négociations avec les princes voisins que par une bonne administration et par l'organisation d'une puissante armée, son agent diplomatique, Bisterfeld, parti en France au printemps de 1638, attendait toujours une réponse définitive aux propositions d'alliance qu'il avait apportées aux Alliés au nom de son maître. Ce retard était dû à l'attitude que la Suède gardait à propos de cette négociation, pour des motifs qui ont été expliqués plus haut. La France espérait toujours de pouvoir la convaincre d'entrer dans cette alliance.

Le 9 mai, la Cour envoya à son ambassadeur en Allemagne, le comte d'Avaux, un long mémoire, comme instruction pour les démarches qu'il devait faire auprès des Suédois à propos de cette négociation, à la réussite de laquelle la France tenait maintenant beaucoup ⁽²⁾.

Etant informée par le baron de Rorté que les Suédois étaient disposés à entrer dans l'alliance avec Rakoczy et même d'envoyer un agent en Transylvanie pour conclure le traité, la Cour annonçait à d'Avaux qu'elle voulait envoyer également quelqu'un dans le même but. Il était autorisé de choisir une personne capable qui se trouverait auprès de lui, pour cette mission et de lui donner une instruction conformément à ce mémoire. Cette personne devait partir en Transylvanie en même temps que le représentant

(1) I. SIRBU : *Maleiu Voda Bassarabas auswärtige Beziehungen*, p. 133-140.

(2) Mémoire envoyé par la Cour au comte d'Avaux à Hambourg du 9 mai 1639. *Bibl. de l'Institut, fonds Godefroy*, t. 95, fol. 262-265.

de la Suède. La Cour recommandait à d'Avaux de se mettre d'accord avec Salvius, l'ambassadeur suédois, sur les « articles du dit traité puisqu'il se doit faire conionctement et que ceux qui seront deputez de la part des deux couronnes pour le conclure, aient des ordres conformes ».

Quant au traité, la France se montrait prête à s'engager de payer comme subside au Prince de Transylvanie, par moitié avec la Suède, une somme de 250.000 Reichsthalers pour la première année et « mesme trois cent mil, s'il ne veut conclure autrement, et deux cent ou cent cinquante mil seulement pour les autres années ». La Cour acceptait aussi que les deux couronnes s'engageassent à donner à Rakoczy un secours de 4.000 hommes dont les frais de leur entretien seraient supportés par elle et la Suède. « Il est absolument nécessaire, continuait le mémoire, que la confédération avec le dit Prince dure jusques à la paix, autrement il est certain qu'il n'y entrera point, ce que le dit Sieur Ambassadeur représentera aux Suédois afin qu'ils ne s'opiniastrent point à ne la faire que pour trois ans, comme celle qu'ils ont avec la France. » D'Avaux pouvait aussi engager la France au paiement d'une modeste somme à Rakoczy s'il arrivait qu'il fût chassé de la principauté par les Autrichiens. Si le Prince de Transylvanie demandait que les deux couronnes lui accordent une « protection perpétuelle » après la paix, comme il l'avait sollicité, le comte d'Avaux devait la réduire à 10 ans. Le mémoire insistait beaucoup sur la nécessité d'obtenir de la part de Rakoczy un article spécial dans le traité, concernant « la conservation de la religion catholique » dans les provinces qui éventuellement seraient occupées par lui pendant la guerre contre l'Autriche. « Pour éviter la contestation de la prénomination entre la France et la Suède, quoy quelle soit due au Roy, il se faudra accomoder à l'humeur des Suédois, ce qui se pourra faire en dressant deux traittés de mesme teneur dans l'un desquels, le Roy sera nommé le premier et celui-la sera signé par l'envoyé du Roy ; et dans l'autre qui sera signé par l'envoyé de Suède on ne s'enquerra pas si la Reine de Suède sera nommée la première. » Celui qui irait de la part de la France en Transylvanie devrait assurer Rakoczy que le Roi avait déjà pris, par son ambassadeur à Constantinople, toutes les mesures, afin que ses demandes soient satisfaites par les Turcs, mais qu'il n'était pas nécessaire

d'inscrire cette obligation dans le traité. Le mémoire finissait en avertissant le comte d'Avaux que « cette affaire requiert toute diligence, afin que vers le mois d'aoust ou septembre, l'on peust tirer quelques fruits de la diversion que le dit Prince pourra faire ».

On voit donc qu'à cette époque la France était fermement décidée à s'allier avec le Prince de Transylvanie, et qu'elle croyait la Suède dans les mêmes dispositions. En même temps que ce mémoire, la Cour envoyait à d'Avaux une lettre de créance ⁽¹⁾ et un plein pouvoir ⁽²⁾ pour le député qu'il enverrait en Transylvanie. Il choisit pour cette mission Louis Fleutot, secrétaire de la chambre du roi, qui devait partir en même temps que le député suédois.

Or, à cause de la Suède qui retardait toujours sous divers prétextes le départ de son délégué, le voyage de Louis Fleutot n'eut pas lieu.

Rakoczy, qui avait eu une correspondance presque régulière avec d'Avaugour après le départ de celui-ci de Transylvanie ⁽³⁾, lui avait promis d'attendre les délégués des deux Couronnes jusqu'au 1^{er} avril, sinon il s'arrangerait avec la Maison d'Autriche. Les victoires suédoises en Allemagne qui eurent une grande influence sur lui ⁽⁴⁾, et les promesses continuelles de d'Avaugour que les deux Couronnes feraient bientôt le traité avec lui, l'avaient empêché de donner suite à cette menace. Le 28 juin, d'Avaugour lui annonçait par un courrier transylvain, Andréas Gaudi, le départ des délégués de la France et de la Suède. Dès la fin du mois de mai, Rakoczy avait envoyé à Hambourg un nouveau courrier, Basile Balintffy, pour se plaindre du retard que les Couronnes mettaient à la conclusion du traité d'alliance. Dans la lettre adressée à d'Avaux le 8 juillet, le Prince exprimait son mécontentement pour n'avoir pas reçu de nouvelles de Bisterfeld depuis environ 4 mois, et déclarait qu'il soupçonnait qu'il y avait « quelque chose de caché sous un tel silence et que si cela estoit ainsi, nous vous laissons juger si cela ne nous offenceroit grandement

(1) Lettre de créance du 11 mai 1639. *Bibl. de l'Institut, fonds Godefroy*, t. 490, fol. 186.

(2) Plein pouvoir du 10 mai. *Ibid.*, t. 80, fol. 114.

(3) Lettres des 8 mars, 16 avril, 15 mai, 24, 28 juin, 8 juillet 1639. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 87-126.

(4) A. FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, p. 238.

et ne nous feroit un grand tort (une grande injure) ». Il se montrait toujours prêt à commencer la guerre dès qu'il recevrait une réponse précise de la part des Alliés, parce que « les sept comtés d'Hongrie (qu'il revendiquait de la Maison d'Autriche) nous appellent et attendent nostre venue, mais il n'est pas expédient de commencer une chose de telle importance sans fondement » (1).

C'est après le départ de cette lettre du 8 juillet, qu'Andréas Gaudi arriva en Transylvanie avec la lettre de d'Avaugour du 28 juin. Rakoczy répondit immédiatement à d'Avaugour le 17 juillet, qu'il était très content que l'alliance puisse enfin se conclure, et recommandait aux délégués de venir en Transylvanie par le chemin de Muncatz. Il lui communiquait aussi qu'entre temps il avait reçu des lettres de Bisterfeld qui revenait en Transylvanie par la voie de Venise (2). Dans les négociations entre les Alliés et Rakoczy en 1639, le baron d'Avaugour joua le rôle le plus important. En attendant que les Suédois se décidassent à conclure le traité avec le Prince de Transylvanie, il fit l'impossible pour le maintenir dans ces bonnes dispositions à l'égard des Alliés, et pour l'empêcher de s'accommoder avec l'Autriche. Dans chaque lettre, il lui présentait l'alliance comme une chose qui allait se faire rapidement, et passait facilement sur les difficultés qui s'y opposaient. En s'imposant cette attitude, il ne risquait absolument rien. Au contraire, la perspective d'une alliance avec lui donnait aux Alliés un moyen de pression de plus, sur la Maison d'Autriche, afin de la rendre plus traitable pour la paix. Le 19 juillet, d'Avaugour expliquait à Rakoczy que c'était à cause de la Suède que les délégués n'étaient pas encore partis pour la Transylvanie, mais qu'ils ne pouvaient pas différer longtemps le départ. Il disait que l'alliance était « une affaire qui ne fut jamais si proche d'une bonne conclusion » qu'à présent et le priait d'attendre « constamment et sans s'impatiser » leur arrivée (3). Il lui écrivit à peu près dans le même sens le 4 août, en l'assurant que le traité serait bientôt signé (4).

(1) Lettre de Rakoczy à d'Avaux du 8 juillet. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 126.

(2) Lettre de Rakoczy à d'Avaugour du 17 juillet 1639. *Ibid.*

(3) Lettre de d'Avaugour à Rakoczy. *Ibid.*, fol. 127.

(4) Lettre de d'Avaugour à Rakoczy. *Ibid.*, fol. 129.

Mécontent que la vérité ne lui fût pas dite, Rakoczy informa d'Avaugour le 26 septembre qu'il ne pourrait plus attendre longtemps l'arrivée des délégués, parce qu'il pouvait s'arranger avec l'Empereur dont les plénipotentiaires étaient sur le point d'arriver en Transylvanie. Il le pria en même temps de mettre au courant de ces choses le comte d'Avaux et l'ambassadeur suédois Salvius ⁽¹⁾.

*
* *

Si Rakoczy continua d'écrire lettres sur lettres à d'Avaugour jusqu'à la fin de l'année, en lui demandant toujours de hâter le départ des délégués, la France, à partir du mois de juillet jusqu'au mois d'octobre, prit moins d'intérêt qu'auparavant à la réussite de cette alliance. Sans perdre de vue la négociation, la France s'en occupa moins. Plusieurs motifs expliquent ce changement.

Sa diplomatie avait travaillé deux ans à convaincre la Suède de conclure le traité avec Rakoczy, mais sans succès. La France commença à s'apercevoir que les Suédois ne se décideraient pas facilement. Comme il n'avait jamais été question pour elle de s'allier seule avec Rakoczy, il ne lui restait qu'à attendre un changement dans la politique de la Suède. Au moment où le Prince de Transylvanie attendait les plénipotentiaires des deux Couronnes, la France était préoccupée d'obtenir de la Suède la prolongation de leur traité d'alliance, jusqu'à la paix ⁽²⁾.

D'autre part, la mort de Bernard de Saxe-Weimar, survenue le 18 juillet, qui libérait la France d'un grand souci, sinon d'un grand danger du côté du Rhin ⁽³⁾, le traité d'alliance avec la veuve du Landgrave de Hesse, conclu le 22 août, et les succès que la France avait eus à la même époque dans le Piémont, rendaient maintenant la diversion de Rakoczy d'autant moins utile, que les événements de Constantinople faisaient prévoir l'intervention directe des Turcs dans la Hongrie.

On a vu plus haut l'intérêt que Richelieu prenait au règlement du conflit de Valona entre l'Empire ottoman et

(1) Lettre de Rakoczy à d'Avaugour. *Ibid.*, fol. 130.

(2) Mémoire envoyé par la Cour à d'Avaux, du 16 juillet 1639. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 2, suppl. fol. 32.

(3) BRUNO GEBHARDT : *Handbuch der Deutschen Geschichte*, t. 2, p. 172-173.

la République de Venise⁽¹⁾. Un mois après, le 16 juillet, les Turcs acceptèrent de signer avec Venise un accord qui mettait fin maintenant à toute question de guerre entre les deux puissances. Le traité de paix, que les Turcs avaient signé avec les Perses le 20 mai, fut ratifié par le Sultan au mois de septembre. Dans ces deux événements, qui les rendaient libres, on voyait, en France, la possibilité pour les Turcs de se jeter dans une nouvelle guerre contre l'Autriche. La Cour de Vienne commença à s'alarmer: Dès le mois de juin, l'Empereur fut mis au courant par Emeric Bercheny des négociations du Prince de Transylvanie avec la Suède, la France et la Hollande en vue d'une alliance⁽²⁾, mais c'est seulement après avoir connu la signature de l'accord entre les Turcs et Venise, que la Cour de Vienne prit au sérieux le danger d'une expédition de Rakoczy⁽³⁾.

L'Empereur envoya en Transylvanie au mois d'août Jean Törös pour examiner sur place la situation. Celui-ci, de retour à Vienne vers la fin du mois, après avoir montré les motifs du mécontentement de Rakoczy contre l'Autriche, déclara l'avoir trouvé en très bons rapports avec les Princes de Moldavie et de Valachie, et que plusieurs personnes en Transylvanie, croyaient que les deux agents Tholdalagy et Körösy⁽⁴⁾, envoyés à Constantinople par Rakoczy à la fin du mois de juillet, avaient la mission de demander le

(1) Mémoire rédigé par Richelieu pour De la Haye, du 13 juin 1639. AVENEL : *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. 6, p. 382.

(2) Rapport d'Emeric Bercheny du mois de juin 1639. *Monumenta Comitalia Regni Transylvaniae*, t. 10, p. 236.

(3) Rapport de l'ambassadeur de Venise à Vienne, Giovanni Grimani, du 13 août 1639. « Le cose del Transilvano a'confini dell Ongaria danno da pensare assai e causano delle consulte frequenti nel consiglio secreto dell Imperatore... » HURMUZAKI : *Op. cit.*, t. 8, p. 480. Voir aussi le rapport de l'évêque Georges I. Iakosith, adressé à l'Empereur, du 23 août. HURMUZAKI : *Op. cit.*, t. 4, partie I, p. 645.

(4) A propos d'eux, la *Gazette de Paris*, du 7 décembre (n° 172), publiait qu'ils arrivèrent à Constantinople le 17 août, et « le lendemain le sieur l'Empereur les fut complimenter de la part du comte de Césy, auquel ils rendirent la visite le jour suivant avec grande satisfaction réciproque... » Passage publié aussi par MICHEL BAUDIER, dans *Inventaire de l'histoire générale des Turcs*, p. 847.

La lettre de recommandation qu'ils avaient de la part de Rakoczy pour l'ambassadeur de France est datée du 22 juillet. *Magyar Történelmi Tar*, 1891, p. 184.

consentement du Sultan pour commencer la guerre de Hongrie ⁽¹⁾. Rakoczy n'étant pas certain que les Turcs accepteraient de s'engager si vite dans cette nouvelle guerre, et voyant que les plénipotentiaires de la France et de la Suède n'arrivaient pas encore, crut nécessaire de tranquilliser l'Empereur, et lui envoya une lettre dans laquelle, en lui déclarant que tous les bruits qui couraient sur son compte n'étaient pas exacts, il l'assurait de sa fidélité ⁽²⁾. Il lui répétait la même chose dans une autre lettre du 21 novembre ⁽³⁾. Mais la Cour de Vienne savait que cette expédition de Rakoczy n'était pas possible tant qu'il n'aurait pas l'autorisation des Turcs. Pour disposer le Sultan à la refuser, l'Empereur lui envoya le baron de Kinsky, qui devait l'assurer de son bon voisinage, et lui présenter des félicitations pour ses victoires d'Asie. Il trouva à Constantinople un accueil assez froid et reçut son congé le 25 novembre ⁽⁴⁾. Les numéros de la *Gazette de Paris* des mois d'octobre, novembre et décembre publiaient des lettres de Vienne ou de Constantinople qui donnaient, comme à peu près certaine, l'intervention prochaine des Turcs dans les affaires de Hongrie. On lit dans une lettre de Vienne du 16 novembre ⁽⁵⁾ que « les Turcs, encouragés par les bons succès qu'ils ont eus dans leurs dernières courses, continuent leurs préparatifs contre les frontières de Hongrie, où est aussi le Prince Ragotski avec une puissante armée composée de diverses nations... », mais qu'on espérait encore que le baron de Kinsky obtiendrait du Sultan « des défenses à ce Prince de Transylvanie d'entreprendre (quelque chose) sur la Hongrie ».

*
* *

Comme on verra plus loin, dans l'exposé de ces négociations, les Alliés, dès qu'ils croyaient possible une intervention directe de l'Empire ottoman dans la Hongrie, se montraient moins pressés pour s'allier avec le Prince de

(1) Rapport de Törös. *Monumenta Comitatus Regni Transylvaniae*, t. 10, p. 244-252.

(2) Lettre de Rakoczy à l'Empereur du 29 août. *Ibid.*, pp. 243-244.

(3) Lettre de Rakoczy à l'Empereur. *Ibid.*, p. 233.

(4) HAMMER : *Op. cit.*, t. 9, p. 351.

(5) Publiée dans la *Gazette* du 17 décembre (n° 176).

Transylvanie, parce que, dans ce cas, celui-ci, en sa qualité de vassal des Turcs, était obligé de les suivre. Vers la fin de l'automne, le comte d'Avaux et Salvius, l'ambassadeur suédois, se rendant compte que les Turcs ne pouvaient rien entreprendre pour le moment contre l'Autriche, s'intéressèrent de nouveau à la négociation avec Rakoczy dont un courrier attendait encore au mois d'octobre, à Dantzig, l'arrivée de leurs plénipotentiaires pour les accompagner en Transylvanie. Cet attermoisement l'ennuyait beaucoup et il déclarait « que son maistre est encore plus en impatience de ce retardement et menace d'accomoder les différens qu'il a avec le Roy de Hongrie » (1). Bisterfeld, parti en France en 1638, était enfin arrivé en Transylvanie au mois de novembre 1639. Mettant Rakoczy au courant de sa négociation et lui montrant que la France désirait son alliance (2), ils expédièrent un nouveau courrier à Hambourg avec la mission d'insister pour le départ en Transylvanie des plénipotentiaires des deux Couronnes. Il informa d'Avaux et Salvius que son maître « est en extrême impatience de l'arrivée des députés de France et de Suède », d'autant plus « qu'il est pressé par le Roy de Hongrie de s'accomoder avec luy à bonnes conditions ». Salvius demanda l'avis du comte d'Avaux, et ils tombèrent d'accord qu'il fallait écrire en Suède parce que le succès de cette négociation ne dépendait plus que d'elle (3).

Malgré toutes les interventions qu'on fit auprès d'elle, la Cour de Suède se garda bien de s'engager. Cela obligea la France d'en faire autant, au grand mécontentement de Rakoczy et de Bisterfeld. Celui-ci écrivait le 3 décembre à d'Avaugour qu'il ne comprenait plus le retard que les Couronnes mettaient à éclaircir leur attitude à propos de l'alliance avec son maître. « Je vous conjure, ajoutait-il, par vostre sincérité si souvent tesmoignée par vos lettres, par le salut du Prince de Transylvanie et de son estat, par la réputation des confederez, que vous nous signifiez franchement tout ce qui en est... J'entends qu'il y a un

(1) Lettre du comte d'Avaux à Fleutot du 8 octobre 1639. *Bibl. Nat. F. France*, t. 15.935, fol. 180.

(2) R. Gooss : *Oesterreichische Staatsverträge Fürstentum Siebenbürgen*, p. 701.

(3) Lettre du comte d'Avaux à Fleutot du 12 novembre. *Bibl. Nat. F. France*, t. 15.935, fol. 186.

bruit en vos quartiers que le Grand Seigneur nous veuille attaquer : ça, sont des mensonges, sans doute inventés par ceux qui nous en veulent » (1).

La Suède continua à garder jusqu'à la fin de l'année cette attitude consistant à faire croire à Rakoczy qu'elle ferait bientôt le traité avec lui, mais sans prendre d'engagements formels. Connaissant le danger auquel était exposé l'Autriche, au cas d'une intervention du Prince de Transylvanie, qui ne pouvait lui faire la guerre qu'avec le consentement des Turcs et avec la probabilité par conséquent d'intervenir eux-mêmes, la Suède trouva dans cette négociation un moyen de pression sur l'Empereur pour l'arrangement de ses intérêts en Allemagne. Tant que la paix lui semblait encore possible, elle ne se pressait pas à conclure le traité avec lui. L'année de 1639 finit donc sans que la négociation aboutit uniquement à cause de la Suède.

Quoique très mécontent qu'on eut méprisé en quelque sorte son alliance, Rakoczy ne se laissa pas décourager. « Je m'estonne extrêmement, écrivait Bisterfeld à d'Avaugour le 29 décembre 1639, que le Prince de Transylvanie, nonobstant sa très sincère affection, ne peut pas seulement avoir l'honneur de recevoir la moindre réponse en une affaire qui touche de si près l'intérêt et la réputation du Roy Très Chrétien et de la Suède. » Bisterfeld montrait que son maître était toujours bien intentionné pour la cause des Alliés, mais il leur demandait de se presser, parce que « si en peu de temps il ne verra point de démonstrations réelles, il songera à ses affaires, protestant devant Dieu et tout le Monde de son innocence » (2).

4.

*Les relations du Prince de Transylvanie
avec la France et la Suède, de 1640 à 1642.*

Georges Rakoczy pensait qu'en matière de politique extérieure, un prince devait « négocier continuellement ». Pour un petit prince, vassal de l'Empire ottoman, c'était

(1) Lettre de Bisterfeld à d'Avaugour. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 4, fol. 142.

(2) Lettre de Bisterfeld à d'Avaugour du 29 décembre 1639. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 133.

un grand honneur d'être connu comme ayant des relations avec la France et la Suède. Pouvoir prétendre que son alliance était recherchée par de si grandes puissances, cela lui donnait un certain prestige qu'il utilisait pour consolider sa situation, non seulement à l'intérieur du pays, mais à l'égard même de ses voisins et surtout à l'égard de la Turquie. Pour lui, il n'y avait que des avantages à continuer la négociation avec les ennemis de la Maison d'Autriche. Si elle aboutissait à un traité, il n'était obligé de commencer la guerre qu'à la condition que les Alliés lui aient obtenu le consentement du Sultan, et, dans ce cas, sous la protection des Turcs, il ne risquait rien. Si elle continuait à ne pas aboutir, en dehors du prestige qu'il en retirait, Rakoczy se faisait craindre à Vienne, d'où il espérait pouvoir obtenir des conditions meilleures pour son pays. Il tenait beaucoup à jouer en Hongrie le rôle de Bethlen Gabor et d'arriver à mettre la main sur les provinces de la Hongrie supérieure que celui-ci avait occupées auparavant. La protection des protestants de Hongrie, persécutés par les catholiques, lui donnait un motif d'intervenir.

A partir de 1640, la négociation continua encore trois ans pour aboutir enfin au traité de 1643. Elle connut pendant ce temps plusieurs moments de lassitude réciproque.

*
* *

Au commencement de janvier 1640, le comte d'Avaux chercha de nouveau à connaître l'intention de la Suède à propos des propositions d'alliance faites par le Prince de Transylvanie. Tout en reconnaissant que « l'affaire ne seroit point à négliger, si l'on estoit assuré de la sincérité de Rakocy », la Suède déclara qu'elle était d'avis de différer encore cette affaire, parce que « le Turc estant à présent en paix avec les Perses, il y a apparence qu'il ne laissera la Hongrie en repos, auquel cas, le dit Racoci seroit contraint de le servir et se déclarer contre le Roy de Hongrie sans y estre incité d'autre part... » ⁽¹⁾.

D'Avaux ne se laissa pas convaincre par ces arguments et le 18 février il posa de nouveau la question à Salvius ⁽²⁾.

(1) Lettre du comte d'Avaux à d'Avaugour du 18 janvier 1640. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 16, fol. 9.

(2) Lettre du comte d'Avaux à Salvius. *Bibl. Nationale, fonds France*, t. 15.935, fol. 205.

Il excusa d'abord Bisterfeld : « il est bien vrai que le style en est un peu haut, mais il est encore plus certain, que l'intention en est très bonne ». Quant à l'alliance, « je dirois, écrivait d'Avaux, que nous laissons perdre une belle occasion de tailler encore de la besogne aux ennemis, et de soulager l'armée de Suède ». Il déclarait, au nom de la France, qu'elle maintenait toujours l'offre de payer la moitié des subsides qu'on accordera à Rakoczy, et qu'en plus, elle fera toutes les démarches possibles en Hollande pour la décider de participer avec la Suède au paiement de l'autre moitié. Il conseillait à Salvius la conclusion du traité avec Rakoczy, « attendu que cette nouvelle diversion dans la Hongrie, capable d'y attirer ensuite un plus grand orage, porteroit bientôt les Impériaux, desia assés incomodés d'ailleurs, à s'appliquer sérieusement à la paix ».

En réalité, la tentative du comte d'Avaux était condamnée d'avance à un échec.

Pour la Suède, le manque de confiance en Rakoczy, la difficulté de payer toute seule l'autre moitié des subsides ou la probabilité de l'intervention turque en Hongrie étaient plutôt des prétextes. Le véritable motif de son attitude réservée à l'égard de cette négociation était maintenant tout autre. Le traité d'alliance qu'elle avait conclu avec la France à Hambourg en 1638 expirait en 1641. Il ne prévoyait pas d'engagement pour les deux puissances de rester alliées jusqu'à la paix. Or, depuis 1639, la France était préoccupée du renouvellement de ce traité, non pour un terme fixe, mais jusqu'à la paix générale.

Au mois de février 1640, la Cour recommandait spécialement à d'Avaux de s'occuper de cette affaire ⁽¹⁾. La Suède, qui connaissait combien la France était intéressée au renouvellement de ce traité, prescrivait à Salvius de traîner la négociation en longueur. Par ce fait, elle gardait son indépendance et pouvait encore penser à un traité particulier avec l'Autriche. Si la chose n'était possible, en se faisant rechercher par la France, elle espérait obtenir des conditions meilleures de sa part ⁽²⁾.

Après de longues négociations, le traité, après avoir été changé conformément au désir de la France, fut enfin conclu le 31 juin 1641.

(1) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 386.

(2) *Ibid.*, p. 389.

Proposer à la Suède, avant cette date, d'entrer dans l'alliance avec le Prince de Transylvanie, c'était lui demander de prendre indirectement l'engagement de renouveler le traité avec la France, vu que Rakoczy posait, comme condition principale aux Alliés, l'obligation que le traité fût valable jusqu'à la paix générale. En plus, il demandait à être protégé par les deux puissances, même après cet événement.

L'alliance donc avec le Prince de Transylvanie n'avait maintenant aucune chance d'aboutir avant le renouvellement du traité entre la France et la Suède. Aux démarches répétées du comte d'Avaux, la Suède se garda de donner une réponse précise, en invoquant toujours, soit la possibilité d'une intervention turque contre l'Autriche, soit l'argument qu'on ne pouvait avoir aucune confiance en Rakoczy. Celui-ci, n'ayant que des avantages à la continuation de cette négociation, ne perdit aucune occasion de l'entretenir. Au mois de février, Rakoczy et Bisterfeld écrivirent de nouveau à d'Avaugour ⁽¹⁾ en lui demandant de presser le départ des plénipotentiaires, parce que, s'ils n'arrivaient pas en deux mois et demi, il serait obligé de signer l'accord avec l'Empereur. Le Prince avait envoyé à Dantzig, dès la fin du mois de janvier, un courrier, Ladislas Vilaki, pour les attendre et les conduire en Transylvanie. Mais toutes ces interventions furent inutiles. Le comte d'Avaux répondit à Bisterfeld le 7 mai qu'il reconnaissait lui-même « que l'affaire va plus lentement qu'elle ne devoit », et sans rien lui promettre de précis, il l'assurait qu'il ferait pourtant tout son possible « pour l'accomplissement de l'affaire » dont le retard n'était dû qu'à la Suède ⁽²⁾.

(1) Lettre de Rakoczy à d'Avaugour du 20 février 1641 ; celle de Bisterfeld est du 14 février. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Dantzig*, t. 1, fol. 92.

(2) Lettre du comte d'Avaux à Bisterfeld. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 139. C'était une lettre de politesse dans laquelle d'Avaux prenait une certaine liberté avec Bisterfeld : « Je vous prie aussi, lui écrivait-il, de croire que ces remises ne me sont moins fascheuses qu'à vous, si ce n'est qu'on les attribue aux affaires de ce monde (c'est-à-dire aux affaires de cette nature) auxquelles il se faut accomoder et lesquelles me fournissent tous les jours matière de phlègme (c'est-à-dire de patience) ce que j'ay appris autrefois à Florence. J'ose prendre la hardiesse de vous conseiller le mesme, comme une chose très utile aux bons succès des grandes négociations... »

Pendant qu'il se montrait si bien intentionné pour « l'avancement de la cause commune », il n'oubliait pas en même temps de traiter avec l'Autriche et de l'assurer qu'il n'avait jamais pensé à l'attaquer ⁽¹⁾. Au mois d'octobre 1369, il avait répondu de même au général polonais, Konicepolski, « qu'il n'a jamais eu envie de prendre les armes contre le Roy de Hongrie... non obstant que certains Ministres Impériaux luy eussent fait beaucoup de tort ». La nouvelle d'une guerre entre lui et l'Autriche, Rakoczy l'attribuait au fait que les protestants de Hongrie, s'étant plaint à l'Empereur « de l'infraction de leur liberté de conscience et de leurs privilèges », ces réclamations avaient été « mal rapportées et interprétées ». Konicepolski fut très content de la déclaration faite par Rakoczy, d'après laquelle il voulait entretenir la paix avec tous ses voisins et l'assurait le 18 novembre « que le Roy de Pologne interposera toujours très volontiers son autorité et ses offices afin que les dits Hongrois protestants fussent contents et la bonne intelligence entre le Roy d'Hongrie et le prince Rakocci entretenue et cultivée » ⁽²⁾.

A ce double jeu, le Prince de Transylvanie ne risquait absolument rien, étant couvert par ses suzerains les Turcs, dont l'autorisation lui était indispensable pour entreprendre une action quelconque contre la Maison d'Autriche.

Au moment où les Alliés espéraient une intervention de l'Empire ottoman dans la Hongrie, la situation changea complètement à Constantinople. Le sultan Mourad IV, malade depuis quelques mois, était mort le 9 février 1640. Sa place fut occupée par son frère Ibrahim, un faible qui ne comprenait rien à la guerre et qui voulait sincèrement la paix. D'autre part, la fatigue que l'Empire ottoman ressentait, après la guerre avec les Perses, ne lui permettait pas d'en entreprendre une nouvelle. Dans ces conditions, les chances pour Rakoczy d'obtenir le consentement des Turcs diminuèrent beaucoup ⁽³⁾.

Dès le commencement du mois de mars, la Cour était informée par son ambassadeur De la Haye « que le Grand

(1) Rapport de Sigismond Forgacs, l'envoyé de l'Empereur en Transylvanie pour négocier avec Rakoczy, du mois de mars 1640. *Monumenta Comitatus Regni Transylvaniae*, t. 10, p. 275.

(2) Lettres résumées par d'Avaugour pour la Cour et envoyées le 10 février 1640. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 138.

(3) R. Gooss : *Op. cit.*, p. 701.

Seigneur n'a point d'inclination pour les armes et les Turcs le meprisent desja et l'appellent poule » (1). D'après les informations qu'il avait recueillies à Constantinople, De la Haye croyait que Rakoczy était très mal vu par les Turcs et était décidé, au cas où celui-ci s'arrangerait avec l'Empereur, d'appuyer son rival, Moyse Zekely, qui voulait le remplacer en Transylvanie (2).

L'avènement au trône d'Ibrahim fut annoncé par le Divan aux puissances de l'Europe. Le tschaousch chargé d'aller en Angleterre, en France et en Hollande, arriva à Paris au commencement du mois d'août et fut très bien reçu (3). D'autres furent envoyés à Venise et à Vienne. L'Empire ottoman avait besoin de paix, au moins pour un moment. Le Sultan proposa à l'Empereur de maintenir la paix à condition qu'il ne se mêlerait pas à ses différends avec les Polonais (4).

Le Prince de Transylvanie était lui-même convaincu que les Turcs désiraient maintenant la paix avec l'Autriche (5). Cela n'empêcha pas Bisterfeld d'écrire à la même date à d'Avaugour que « jamais il n'y a eu si belle conjuction que celle qui s'offre en ce temps ». Il lui reprocha qu'on l'avait laissé sans réponse et sans aucune information sur les négociations de paix des Alliés, en lui ajoutant que « nos gens ne sont pas si simples de ne soupçonner quelquefois qu'on se mocque d'eux » (6). En réalité, devant les intentions pacifiques de l'Empire ottoman, l'alliance de Rakoczy avec les Alliés n'était plus possible.

A partir de cette époque, la correspondance entre le Prince de Transylvanie et la France devient rare, et une année entière, il ne fut plus question de l'expédition des plénipotentiaires, pour la signature du traité. C'est que Rakoczy ne pouvait pas rompre avec l'Autriche tant qu'il

(1) Lettre du Roi à Richelieu du 10 mars 1640. *M. Aff. Etr. Mém. et Doc. F. France*, t. 286, fol. 191.

(2) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 14 avril. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 91.

(3) M. BAUDIER : *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 885.

(4) HAMMER : *Op. cit.*, t. 10, p. 8.

(5) Lettre de Rakoczy à d'Avaugour du 10 juillet 1640. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 140.

(6) Lettre de Bisterfeld à d'Avaugour du 10 juillet 1640. *Ibid.*, fol. 140.

n'était sûr ni des Alliés ni d'obtenir le consentement des Turcs. Connaissant les dispositions pacifiques du nouveau Sultan, il n'osa même pas lui demander l'autorisation. Cette attitude mécontenta De la Haye qui informa la Cour au mois d'août qu'il ne fallait « rien espérer de l'affaire de Transylvanie », et que Rakoczy était « peu disposé pour la ligue » (1). Même le comte d'Avaux commença à douter de sa bonne foi. « S'il pense faire la guerre, écrivait-il à d'Avaugour au mois de septembre, pour s'enrichir au dépens des confederes, il perd le temps, car il est aisé de voir que les Suédois ne s'entendent point à donner un subside pécuniaire. » La France n'était pas davantage disposée à continuer la négociation, s'il ne réduisait pas de beaucoup ses prétentions (2).

*
* *

Ayant la conviction que l'alliance avec le Prince de Transylvanie n'était plus possible tant que les Suédois refusaient de s'engager, et les Turcs, de rompre avec l'Autriche, la France resta indifférente à l'égard de Rakoczy toute l'année de 1641 (3). Après le renouvellement du traité d'alliance entre la France et la Suède (31 juin), Rakoczy envoya de nouveau un courrier à Hambourg pour soumettre aux Alliés ses propositions d'alliance. Cette fois-ci, elles furent mieux reçues par l'ambassadeur suédois que par d'Avaux qui doutait de leur sincérité, sous prétexte que Rakoczy, étant menacé par les Turcs, il voulait « se mettre à couvert sous l'autorité de deux couronnes » (4). Beaucoup de lettres à cette époque, de Vienne ou de Constantinople, parlaient de la mauvaise disposition des Turcs envers Rakoczy, et de leur désir de le remplacer à la première occasion. Salvius se rendit à l'opinion du comte d'Avaux, et celui-ci écrivit à d'Avaugour, qui entretenait une correspondance régulière avec le Prince de Transylvanie, de lui

(1) Lettre envoyée à la Cour par De la Haye du 12 août 1640. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 112.

(2) Lettre du comte d'Avaux à d'Avaugour du 19 septembre. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 16, fol. 50.

(3) Lettres du comte d'Avaux à d'Avaugour du 16 février, *ibid.*, fol. 77 ; du 26 juin, *ibid.*, *Pologne*, t. 4, fol. 264.

(4) Lettre du comte d'Avaux à d'Avaugour du 13 août 1641. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 16, fol. 285.

communiquer que les Alliés n'entendaient plus négocier avec lui, s'il continuait à demander des subsides et des secours en hommes (1).

Comme l'agent de Rakoczy, Bisterfeld, se plaignait dans ses lettres que les Alliés n'avaient pas tenu leurs promesses, d'Avaux répondit à d'Avaugour qu'après avoir négocié « dix ans avec la plupart des Roys et Republiques de la Chrestienté et beaucoup de Princes d'Allemagne » sans aucun résultat, c'était à Rakoczy de s'excuser et non aux Alliés, et « s'il prétend que ce n'est pas sa faute, il a toujours ce desavantage de ne s'estre pu accomoder avec personne » (2).

Par suite de diversions en Portugal et en Catalogne, la France était maintenant moins intéressée à celle du Prince de Transylvanie.

5.

Le Traité d'alliance avec la France et la Suède de 1643.

Par suite du renouvellement du traité d'alliance avec la France au mois de juin 1641, un des motifs qui avait empêché la Suède d'accepter les propositions du Prince de Transylvanie n'existait plus. Pour les Alliés, il ne restait maintenant que la question des subsides et l'engagement d'intervenir à Constantinople pour obtenir le consentement des Turcs. Mais la négociation ne put mieux réussir en 1641, pour plusieurs raisons.

La France, après les diversions en Portugal et en Catalogne, ne regardait plus avec le même intérêt celle de Rakoczy, d'autant plus qu'elle suspectait ses intentions. La nécessité de lui payer un important subside et le peu de chance qu'elle voyait pour obtenir le consentement du Sultan qui se montrait disposé à la paix, la décidèrent à se tenir sur la réserve.

La Suède, dont la situation militaire en Allemagne à la suite de la mort du général Banner était très mauvaise — ce qui lui faisait désirer la paix — (3), resta complètement indifférente. Rakoczy de son côté, quoiqu'il continuât à

(1) Lettre du comte d'Avaux à d'Avaugour du 27 novembre 1641. *Ibid.*, fol. 380.

(2) Lettre du 18 décembre 1641. *Ibid.*, fol. 388.

(3) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 481.

écrire à d'Avaugour, n'insista pas beaucoup, sachant qu'il ne pouvait espérer aucune autorisation du Sultan, à un moment où celui-ci négociait avec l'Autriche le renouvellement du traité de paix. Ce traité fut signé à Szöny au mois de mars 1642. Avec l'année 1642, la négociation des Alliés avec Rakoczý entra dans une phase décisive. Le général Torstenson, nommé à la place de Banner, prit le commandement des troupes suédoises en Allemagne, à la fin de 1641. Au mois de mars, il passa l'Elbe et, après avoir pris plusieurs localités en Silésie et défait l'armée autrichienne, occupa Olmütz en Moravie pendant le mois de juillet. Les avant-postes de ses troupes avancèrent jusque dans le voisinage de Vienne. L'alarme causée en Autriche par les victoires suédoises, détermina Rakoczy à penser sérieusement à l'alliance avec la France et la Suède. La nouvelle situation créée en Allemagne à la suite de ces victoires, et surtout l'approche des armées suédoises de Vienne, firent croire à Rakoczy qu'il pourrait obtenir plus facilement l'autorisation du Sultan d'attaquer l'Autriche malgré le renouvellement du traité de paix du mois de mars.

En Suède, dès le mois de juin, le bruit courait que le Prince de Transylvanie attaquerait prochainement la Maison d'Autriche ⁽¹⁾. Les lettres de Vienne du mois de juin et juillet, publiées dans la *Gazette de Paris*, donnaient comme imminente l'entrée de Rakoczy en Hongrie, d'accord pour cela avec les Suédois ⁽²⁾. Celle du 2 juillet publiait qu'il y avait « une secrète intelligence » entre les protestants de Hongrie, les Suédois et le Prince de Transylvanie. Une autre lettre de Breslau du 19 juillet donnait toutes sortes d'informations sur les motifs qu'avaient les protestants de Hongrie pour se soulever contre la domination autrichienne et pour « assister de tout leur pouvoir » Rakoczy dans son entreprise ⁽³⁾. Tout ce qu'il y avait de vrai dans ces lettres, c'était que les protestants de Hongrie sympathisaient avec les Suédois et n'attendaient que l'intervention du Prince de Transylvanie pour se soulever.

Connaissant bien cette situation, les Suédois, encouragés aussi par leurs derniers succès à continuer la guerre, se

(1) PUFENDORFF : *Comentariorum de rebus Suecicis*, p. 505.

(2) Lettres de Vienne du 18 juin, 2 et 14 juillet 1642. *Gazette*, n^{os} 90, 95 et 103.

(3) Publiée dans la *Gazette* du 23 août.

décidèrent à provoquer la diversion du Prince de Transylvanie. Le 29 juillet, le général Torstenson lui envoya deux délégués, les colonels Georges Derfflinger et Hiéronyme de Plettenberg, pour le déterminer à prendre les armes contre l'Autriche ⁽¹⁾.

L'initiative venait donc des Suédois. Vers la fin du mois d'août, ils passèrent en Transylvanie et trouvèrent un très bon accueil ⁽²⁾. Avant même leur arrivée, Rakoczy faisait annoncer par Bisterfeld à Salvius qu'il n'attendait que les plénipotentiaires suédois chargés de plein pouvoir pour conclure le traité, et qu'il était prêt à commencer la guerre sans plus attendre le consentement du Sultan ⁽³⁾. Il voulait négocier avec les Alliés sur la base de l'ancien projet de traité de 1638, sauf une légère diminution du subside et une réduction du secours en hommes, à trois mille. Le 18 août, Bisterfeld écrivait à d'Avaugour que « s'il venoit un seul plénipotentiaire ou une bonne assurance, il (Rakoczy) se joindroit en 5 semaines à Mr. Torstenson avec 30 mille hommes ». Il conjurait d'Avaugour « d'avancer une affaire si profitable » ⁽⁴⁾. Les délégués suédois prirent connaissance des conditions dans lesquelles Rakoczy voulait faire le traité, et n'ayant aucun pouvoir pour le signer, ils retournèrent auprès de Torstenson avec la conviction que l'alliance était possible. Si on lui donnait comme subside 200.000 Reichsthalers pour la première année et 150.000 pour les autres, Rakoczy promettait d'entrer en campagne avec 50.000 hommes ⁽⁵⁾. Un courrier transylvain partit pour faire connaître ces conditions aux Suédois. Ceux-ci, s'étant mis d'accord avec le baron de Rorté, l'ambassadeur de France à Stockholm ⁽⁶⁾, recommandèrent à Torstenson de promettre à Rakoczy que l'alliance se ferait bientôt ⁽⁷⁾,

(1) Lettre de Torstenson à Rakoczy du 29 juillet 1642. A. SZILAGYI : *Actes et documents pour servir à l'histoire de l'alliance de Georges Rakoczy avec les Français et les Suédois...*, pièce XVI.

(2) Gooss : *Op. cit.*, p. 702.

(3) Lettre de Bisterfeld à Salvius du 6 août 1642. *Bibl. de l'Institut*, F. Godefroy, t. 91, fol. 304.

(4) Lettre de Bisterfeld à d'Avaugour. *Magyar Történelmi Tar*, 1892, p. 596.

(5) Déclaration faite par Rakoczy aux délégués suédois, au mois de septembre 1642. *Bibl. de l'Institut*, F. Godefroy, t. 91, fol. 297.

(6) *Svenska Riksrådets Protokol*, t. IX (1642), pp. 433-435.

(7) Lettre de la Reine de Suède à Torstenson du 23 novembre 1642. *Bibl. de l'Institut*, F. Godefroy, t. 80, fol. 118-119.

Rorté acceptait toutes les conditions du Prince de Transylvanie, sauf l'obligation qu'il demandait, suivant laquelle, les Alliés ne feraient ni paix, ni trêve sans son consentement ⁽¹⁾. Il insista spécialement pour que Rakoczy ménagât l'Eglise catholique dans les régions qu'il occuperait pendant la guerre contre l'Autriche ⁽²⁾.

*
* *

Dans la négociation avec le Prince de Transylvanie, reprise par le général Torstenson, quoique les Suédois aient consulté le baron de Rorté, la France eut en réalité un rôle de second plan. C'est qu'elle ne croyait pas encore à la possibilité d'une alliance avec Rakoczy. Les informations que De la Haye envoyait de Constantinople le présentaient comme étant encore en très mauvais rapports avec les Turcs qui ne cherchaient « que le temps et l'occasion de le dépouiller » du trône de la principauté. A la fin du mois de septembre, l'ambassadeur français avait entretenu le Grand Vizir du désir qu'avait Rakoczy de commencer la guerre avec l'Autriche. Celui-ci reconnut que le Prince de Transylvanie avait demandé au Sultan depuis longtemps la permission de la commencer en s'alliant avec la Suède et la France. « Si les deux couronnes le désiroient, déclara le Grand Vizir, il falloit qu'elles en requissent le Grand Seigneur par leurs ambassadeurs. » De la Haye détourna la question en lui disant : « qu'il n'estoit pas à present question de cela, mais seulement, que le Grand Seigneur eust agreable qu'il fist la guerre au Roy de Hongrie, ce qui seroit avantageux à Sa Hautesse, qui affoibliroit un ennemy voisin et puissant, sans s'en mesler et sans enfreindre les traittés qu'elle a avec luy... » Le Vizir ajouta « que cette affaire estoit de telle conséquence qu'elle méritoit bien que l'on y pensast fort sérieusement ». De la Haye garda de cette conversation l'impression que Rakoczy n'était pas aimé par le Sultan. Chavigny, qui mit au courant de toutes ces choses le baron de Rorté ⁽³⁾, lui recommanda de chercher

(1) Lettre de Rorté du 30 novembre. *Magyar Történelmi Tar*, 1892, pp. 601-602.

(2) Lettre de Rorté du mois de décembre. *Ibid.*, p. 602.

(3) Lettre de Chavigny au baron de Rorté du 20 décembre 1642. *Bibl. Nat. F. France.*, t. 15.934, fol. 733-735.

à convaincre les Suédois de la nécessité d'envoyer quelqu'un de leur part à Constantinople pour solliciter le consentement du Sultan, vu que sans cela « il n'y a rien à faire de solide avec le Ragozzi ». « Mr. De la Haye, continuait Chavigny, assistera de tout son pouvoir celui qu'ils y voudront faire aller. »

La France ne voulait pas prendre seule la responsabilité d'une telle démarche, surtout que l'approche des armées suédoises de la frontière de Hongrie donnait plus de chance à la Suède, de réussir à Constantinople.

*
* *

Le général Torstenson ayant reçu l'approbation de la Cour, ses envoyés en Transylvanie tombèrent enfin d'accord avec Rakoczy sur les conditions de l'alliance (le 26 avril 1643).

Le traité contenait dix points ⁽¹⁾ :

I

Les Alliés, la France et la Suède s'engagent à procurer au Prince de Transylvanie non seulement le consentement des Turcs pour attaquer l'Autriche, mais ces puissances promettent aussi, d'intervenir à Constantinople pour que la Porte le secourât avec ses propres forces s'il est attaqué par l'Empereur en Transylvanie.

II

Les deux Couronnes — et leurs Alliés — promettent au Prince de le secourir elles-mêmes afin qu'il puisse se maintenir dans la Principauté, lui, ses héritiers et ses amis, dans toutes les situations qu'ils occupent et dans tous les biens qu'ils ont, dans le cas où ils seraient menacés par la Maison d'Autriche.

III

Si le Prince ou ses héritiers perdaient la Principauté, les Alliés leur feront payer pour leur subsistance une somme de 40.000 Reichsthalers jusqu'à leur rétablissement.

(1) J. DU MONT : *Corps Universel diplomatique du Droit des Gens...*, t. 6, part. I, pp. 273-274.

IV

Les Alliés prennent sous leur protection le Prince de Transylvanie et le Royaume de Hongrie où ils s'engagent à soutenir la liberté de conscience. Ils doivent intervenir pour que les Protestants de Hongrie soient remis dans la possession de tous leurs biens confisqués depuis 1618.

V

Les Alliés déclarent qu'ils n'auront jamais aucune prétention sur la Principauté de Transylvanie ou le Royaume de Hongrie.

VI

Les Alliés payeront au Prince de Transylvanie, dès qu'il commencera la guerre, une somme de 200.000 écus pour la première année et 150.000 pour les autres, pendant toute la durée de la guerre.

VII

Les Alliés sont obligés d'entretenir à leurs frais, dans l'armée du Prince, pendant toute la durée de la guerre, trois mille hommes qui seront sous son commandement. Ils lui permettront de faire des levées de troupes sur leurs territoires.

VIII

Les Alliés ne feront aucune paix ou trêve avec les ennemis « sans la participation et le consentement exprès » du Prince ou de ses héritiers, ni « sans l'intervention des Etats de Hongrie ». Le traité de paix devra également lui assurer la possession des terres qu'il occuperait pendant la guerre.

IX

Les Alliés s'obligent aussi à maintenir la paix entre le Prince ou ses successeurs, et l'Empire ottoman.

X

Le Roi de France, la Reine de Suède, les Etats des Provinces-Unies des Pays-Bas, les tuteurs et administrateurs du Landgrave de Hesse-Cassel et les autres Alliés, doivent

s'engager à exécuter ce traité et à le signer de leurs propres mains.

*
* *

Ce traité négocié par Torstenson au nom de la Suède engageait aussi la France dont aucun représentant d'ailleurs n'avait assisté à sa conclusion. Elle connaissait depuis longtemps ces conditions, et avait été tenue régulièrement au courant par les Suédois de la négociation avec Rakoczy. Le baron de Rorté avait donné son consentement au projet du traité, dès le mois de novembre 1642, en faisant seulement des réserves sur la demande selon laquelle les Alliés ne devaient conclure la paix sans qu'elle fût acceptée par le Prince. Le traité a été conclu tel que l'avait désiré Rakoczy. Son exécution ne dépendait plus maintenant que de la ratification des Alliés et de l'autorisation du Sultan. Toutes les deux furent très difficiles à obtenir.

*
* *

Le Prince de Transylvanie demanda, le 4 mai, à Torstenson ⁽¹⁾ que ces demandes fussent approuvées le plus tôt possible, au moins par la Suède, en attendant que les autres Alliés se décidassent eux aussi, et qu'on lui envoyât une « ratification solennelle et authentique avec une promesse expresse et positive, dressée en la meilleure forme que faire se pourra ». Il acceptait de recevoir la ratification de la France six mois après celle de la Suède. Bisterfeld écrivit à d'Avaugour que le Prince attendait cette ratification, comme étant le seul moyen d'empêcher « la confirmation de la paix entre le Roy de Hongrie et le Turc », et qu'elle lui était nécessaire pour apaiser les Turcs qui « apprehendent les armes de la France et de la Suède » ⁽²⁾.

Pour ne plus retarder l'entrée en guerre de Rakoczy, Torstenson ratifia lui-même le traité, le 10 juillet ⁽³⁾, et promit de lui envoyer le plus tôt possible la ratification « authentique et solennelle » de la Cour. Il lui offrit, pour

(1) Lettre de Rakoczy à Torstenson. *Ibid.*, p. 274.

(2) Lettre de Bisterfeld à d'Avaugour du 18 mai 1643. *Magyar Történelmi Tar*, 1892, p. 603.

(3) Ratification de Torstenson du 10 juillet 1643. DU MONT : *Op. cit.*, p. 275.

garantie, de lui donner comme otage deux officiers principaux de l'armée suédoise, à son choix, avec le droit de les tenir à sa disposition jusqu'à l'arrivée de la ratification. Le considérant comme « le protecteur de l'Evangile », vu que la guerre à laquelle il s'associait était faite « pour la défense de la liberté et de l'Evangile », Torstenson l'assurait qu'il pensait aux « moiens de porter la guerre jusque dans les pays héréditaires de l'Empereur » ⁽¹⁾. Torstenson ratifia tous les points en précisant, seulement à propos de l'article premier, qu'il le remettait « à la disposition du Roy de France, dont l'ambassadeur réside à Constantinople a déjà travaillé et travaillera encore suivant les ordres exprès qu'il en a de Sa Majesté Très Chrétienne, à obtenir le consentement du Grand Seigneur ». Sans prendre d'engagement précis, il ajoutait que « la Couronne de Suède ne laissera pas de faire de son côté tout ce qu'elle pourra pour le faire obtenir plutôt ». Quant à l'article 10, il déclara que dès que « l'alliance sera solennellement conclue », les plénipotentiaires des deux parties se réuniront pour jurer et promettre « au nom de leurs Maîtres, de faire observer et exécuter fidèlement, constamment et sans fraude tout le contenu des dits articles ». Pour le convaincre de sa bonne foi, Torstenson lui envoya le 11 juillet une personne de confiance, le lieutenant-colonel Jakob Rebenstock, qui devait régler avec lui toutes les difficultés qui pourraient encore l'empêcher de commencer la guerre ⁽²⁾. Cependant, quand il arriva en Transylvanie au mois d'août, il trouva Rakoczy peu disposé à commencer la guerre ⁽³⁾.

L'attitude menaçante de la Pologne, la crainte d'un changement dans la politique de la France, après la mort de Louis XIII, et surtout le manque du consentement turc, le déterminèrent à retarder l'ouverture des hostilités.

* *

Depuis le commencement de la négociation avec la Suède, Rakoczy avait toujours gardé des rapports corrects avec l'Autriche. Quoique l'Empereur connût déjà depuis

(1) Lettre de Torstenson à Rakoczy du 8 juillet 1643. *Ibid.*, pp. 274-275.

(2) Lettre du 11 juillet. *Ibid.*, p. 275.

(3) Gooss : *Op. cit.*, p. 704.

longtemps ses relations avec Torstenson ⁽¹⁾, il n'avait pas refusé son invitation de se faire représenter au mariage de son fils avec Sophie Bathory, le 3 février 1643.

Il envoya l'évêque Georges Jakusith, qui espérait profiter du fait que la fiancée était catholique, pour rapprocher Rakoczy de l'Autriche ⁽²⁾. Le résultat fut une simple lettre de sa part, par laquelle il assurait l'Empereur de sa fidélité et le remerciait de l'attention qu'il lui avait montrée. Quand Sigismond Eörsy arriva au mois de mai en Transylvanie, avec la mission de promettre au Prince, au nom de l'Empereur, que toutes ses demandes recevraient satisfaction ⁽³⁾, Rakoczy avait déjà conclu l'alliance avec les représentants de Torstenson (le 26 avril).

Il avait pourtant à vaincre la résistance de tout un parti en Transylvanie qui voulait la paix avec l'Autriche et dont il ne pouvait venir à bout qu'en l'assurant de la protection du Sultan. Or, justement, la certitude d'avoir ce consentement lui manquait au moment de l'arrivée de Rebenstock. S'il ne voyait que la Suède, du côté des Alliés, qui s'intéressait à son alliance, et s'il n'attendait rien de bon de la Pologne ou du prince Matei Bassarab de Valachie dont une délégation l'accusait à ce moment-là, à Vienne, de négocier secrètement avec les Turcs et les Suédois pour attaquer l'Autriche ⁽⁴⁾, tous ces faits n'avaient pas pour lui beaucoup d'importance s'il obtenait l'autorisation et la promesse du Sultan de le secourir au besoin. Commencer la guerre contre l'Autriche en qualité de vassal de l'Empire ottoman, cela signifiait être à l'abri de toute surprise. La situation de la Principauté à l'égard des Turcs faisait que le sort de l'alliance de Rakoczy avec les Alliés était décidé à Constantinople et non à Alba-Julia. Rakoczy le savait très bien et il n'avait perdu aucune occasion de préparer le terrain à la Porte. Il y avait obtenu — moyennant argent — l'appui de l'inter-

(1) Rapport de Iohan Druget à l'Empereur du 27 août 1642. *Monumenta Comitalia Regni Transylvaniae*, t. 10, p. 339. Voir aussi le rapport de Paul Laszloffi à l'Empereur du 13 septembre 1642, publié par F. FIRNHABER dans *Archiv. für Kunde Österreichischer Geschichts-Quellen*, t. 8, pp. 53-67.

(2) Gooss : *Op. cit.*, p. 703.

(3) Instruction de Sigismond Eörsy du 16 avril 1643. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 10, pp. 378-379.

(4) Les demandes de Matei Bassarab à l'Empereur du 19 août 1643. HURMUZAKI : *Op. cit.*, t. 4, partie I, p. 676.

prête Soulfikar (1). Chaque fois qu'il envoyait des représentants à Constantinople, il les chargeait de cadeaux pour les personnes influentes de l'entourage du Sultan. Les grands préparatifs militaires que l'Empire ottoman faisait à ce moment, ne lui donnaient pas la possibilité de s'occuper sérieusement de la demande de Rakoczy. L'ambassadeur de France, Jean de la Haye, promettait au Prince de Transylvanie de travailler, d'accord avec son représentant, pour obtenir l'autorisation du Sultan (2). En réalité, il était très prudent dans ses démarches et ne voulait engager en rien le nom de la France.

Au mois d'avril, il continuait toujours à suspecter la sincérité de Rakoczy et à croire que le Sultan n'était pas encore disposé à lui donner le consentement. Il croyait aussi que la somme de 30.000 piastres, que les Alliés voulaient dépenser à Constantinople pour cette autorisation, n'était pas suffisante (3).

Rakoczy avait recommandé à son résident à Constantinople de ne pas employer devant les Turcs le mot « alliance » avec la France et la Suède, mais de demander seulement la permission de faire la guerre à l'Empereur. De la Haye fut prié par le Résident de faire la même chose (4).

Malgré la conclusion de l'alliance et sa ratification par Torstenson, les Turcs persistèrent dans leur refus. C'est au mois d'août que De la Haye fut enfin convaincu que Rakoczy désirait cette autorisation pour commencer la guerre, mais il trouvait qu'elle était difficile à obtenir (5). Au Prince de Transylvanie, il la présentait comme facile en envoyant un délégué à la Porte avec des propositions précises (6).

Les Turcs attendaient une démarche directe de l'ambassadeur français, mais celui-ci n'avait pas le droit de la faire.

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 10, p. 13.

(2) Lettre de Jean de la Haye à Rakoczy du 19 avril 1643. SZILAGYI : *Actes et documents...* pièce XXI.

(3) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 24 avril 1643. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 1, suppl. fol. 261.

(4) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 7 juin 1643. *Ibid.*, fol. 269.

(5) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 8 août 1643. *Ibid.*, t. 5, fol. 176.

(6) Lettre de Jean de la Haye à Rakoczy du 6 septembre. DU MONT : *Op. cit.*, p. 276.

L'article premier du traité que le Prince de Transylvanie avait conclu avec Torstenson précisait que les Alliés devaient eux-mêmes demander à Constantinople le consentement du Sultan, ce qui fut rappelé à De la Haye par le Résident du Prince. Comme il n'avait pas d'instruction dans ce sens, il se garda de toute intervention. « Il me semble, écrivait-il, qu'il n'est pas raisonnable de nous engager plus avant à cette Porte au nom du dit Prince en une négociation dont l'exécution dépend de luy et que cependant il demeure en sa liberté selon les temps et les occasions et selon qu'il luy tourneroit » de la désavouer ⁽¹⁾. Cependant le Prince de Transylvanie s'adressa directement au Sultan en lui demandant non seulement le consentement pour attaquer l'Autriche, mais aussi le secours des Pachas des frontières, et des Princes de Moldavie et de Valachie. A la fin du mois d'octobre, Rakoczy fut informé que les Turcs étaient disposés à accepter ses demandes sauf le secours des Pachas, sous prétexte qu'ils ne pouvaient pas entrer en guerre pendant l'hivir.

Pour disposer la Porte si favorablement pour lui, Rakoczy fut beaucoup aidé par l'interprète Soulfikar ⁽²⁾.

*
* *

La dernière difficulté qui empêchait l'exécution du traité avec les Alliés étant sur le point de disparaître, Rakoczy se décida enfin à le ratifier ⁽³⁾.

Tous les efforts que firent Torstenson et Rebenstock jusqu'à ce moment, depuis le mois de juillet, n'avaient pu le convaincre de prendre cette décision ⁽⁴⁾. Après avoir encore laissé à Rakoczy une déclaration au nom de la Couronne de Suède, que le traité serait exécuté dans tous

(1) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 8 octobre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 1, suppl. fol. 287.

(2) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 29 novembre. *Ibid.*, fol. 299.

(3) Le 16 novembre 1643. RYDBERG : *Sveriges Traktater*, t. V, partie II, pp. 539-542.

(4) Toute la correspondance de cette époque échangée à ce sujet entre Rakoczy et Bisterfeld d'une part et le général Torstenson et Rebenstock de l'autre est publiée par SZILAGYI : *Actes et Documents...* pièces 35-52.

ses articles, Rebenstock partit avec les délégués du Prince à Constantinople, afin de lui rapporter une autorisation formelle du Sultan pour la guerre contre l'Empereur. Ils arrivèrent à la Porte le 4 décembre portant le tribut de la principauté et des cadeaux pour diverses personnes influentes. Jusqu'à leur départ de Constantinople, Rebenstock habita chez le Résident de Hollande et voulut passer pour Hollandais ⁽¹⁾. Les délégués retournèrent en Transylvanie complètement satisfaits. Le Sultan avait accordé à Rakoczy la permission d'attaquer l'Autriche et avait donné l'ordre au Prince de Moldavie et de Valachie de le secourir, chacun avec deux mille hommes.

6.

La guerre de Georges Rakoczy avec l'Autriche en 1644.

Lorsque Rebenstock arriva en Transylvanie, il trouva Rakoczy prêt à commencer la guerre avec une armée de 30.000 hommes ⁽²⁾. Il était inquiet seulement du côté de la Pologne d'où il craignait une diversion en Transylvanie au moment où il s'éloignerait avec ses troupes en Hongrie. Il écrivit à Torstenson afin que la Suède fasse une intervention dans ce sens auprès du Roi de Pologne. Il annonçait le 7 janvier qu'il commencerait les hostilités dans quelques semaines et qu'il n'attendait maintenant que l'exécution du traité par la Suède et la France ⁽³⁾.

« Je prie votre Excellence, écrivait Bisterfeld à d'Avau-gour, le 15 janvier, par le bien public, par la réputation des deux couronnes, par nostre salut et vostre vertu, que de leur part aussi l'alliance soit exécutée, . . . l'argent envoyé le roy de Pologne dehorté, la conjonction avancée, le diplôme des deux couronnes envoyé, et le Serenissime Prince de Transylvanie, qu'il y puisse envoyer ses justes demandes » ⁽⁴⁾.

(1) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 3 janvier 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 1, suppl. fol. 303.

(2) Lettre de Rebenstock à Torstenson du 6 janvier 1644. *Magyar Történelmi Tar*, 1892, p. 605, 606.

(3) Lettre de Rakoczy à Torstenson. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 157.

(4) Lettre de Bisterfeld à d'Avau-gour. *Ibid.*, *Suède*, t. 8, fol. 9.

Pendant qu'il faisait les derniers préparatifs, le Palatin de Hongrie, Esterhazy, s'efforçait à Vienne de convaincre l'Empereur de faire à Rakoczy les concessions qui pouvaient l'empêcher de prendre les armes. La Cour de Vienne connaissait déjà depuis l'automne de 1643 les demandes précises du Prince de Transylvanie. Malgré la disposition de Rakoczy à négocier avec l'Autriche, la tentative d'Esterhazy échoua complètement. Le clergé catholique, dont l'Empereur craignait la puissance, ne voulait accepter aucune discussion avec Rakoczy concernant les revendications des protestants de Hongrie.

Toutes les informations qu'il avait sur le mauvais état des troupes et des forteresses du côté de la Transylvanie et tous les renseignements qu'il possédait sur l'état d'esprit de la population protestante de Hongrie, prête à se soulever pour appuyer l'entreprise de Rakoczy, ne réussirent pas à déterminer l'Empereur à chercher un accord. Dès le mois de décembre, toujours sous l'influence du clergé catholique, Ferdinand III commença à prendre des mesures contre une éventuelle attaque de Rakoczy. Celui-ci ayant maintenant l'autorisation formelle du Sultan et voyant qu'un accord n'était pas possible, convoqua la Diète du pays à Weissembourg le 3 janvier 1644. Elle lui vota avec enthousiasme tous les crédits de guerre. Même ses adversaires, Etienne Bethlen et son fils, approuvèrent la guerre, et lui offrirent leurs services.

Au commencement de février, il partit avec les troupes vers la frontière de Hongrie. Le 9 février son avant-garde était déjà à Hegyalja, et le 16 il occupa Kallo ⁽¹⁾. Le 17 il adressa un long manifeste à la population de Hongrie dans lequel, en lui montrant les raisons de cette guerre, il l'invitait à prendre les armes à ses côtés. Il se présentait comme le protecteur des protestants de Hongrie et il les assurait qu'il avait commencé la guerre pour les libérer de la domination de l'Autriche. « Vous savez avec quelle adresse les Jésuites se sont insinués dans ce royaume au grand préjudice de sa liberté et pour l'oppression de la religion protestante qu'ils tachent d'extirper par tous les moyens publics et possibles, et comme on veut ôter aux Seigneurs protestants les droits de patronat de leurs temples... » Il promet-

(1) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, p. 243.

tait la liberté religieuse pour tous les habitants et le rétablissement de l'ancienne constitution du royaume. « Nous ne ferons, continuait-il, aucun tort... aux libertés, privilèges et immunités d'aucun de ses habitants... et nous protestons devant Dieu et les Anges que nous ne serons point les auteurs de leurs pertes » ⁽¹⁾.

A ce manifeste, l'Empereur répondit par un autre le 23 février, réfutant toutes les accusations que lui avait apportées Rakoczy, et l'accusant, qu'après avoir demandé l'intervention des Turcs dans la Hongrie, il s'était allié avec ses ennemis, la France et la Suède, pour troubler la paix du royaume et pour transformer avec leur concours le régime électif de la principauté en régime héréditaire, à l'avantage de sa famille. Il l'accusait aussi de s'être engagé envers les Suédois à les introduire dans la Hongrie et à leur céder plusieurs places et notamment les villes de Tirnau et de Presbourg. Le manifeste promettait l'amnistie à tous ceux qui avaient aidé Rakoczy, si, à l'avenir, ils ne lui prêtaient plus de secours ⁽²⁾.

Le manifeste de Ferdinand III ne servit à rien. La population reçut partout le Prince de Transylvanie comme son libérateur. Ses troupes, parmi lesquelles se trouvaient aussi celles envoyées par les Princes de Moldavie et de Valachie, ne rencontrèrent presque aucune résistance. Les garnisons de plusieurs places passèrent à lui ouvertement. L'exemple de Kaschau, qui capitula le 11 mars, fut suivi par Epéries, Zeben, Bartfeld, Leutschau et Kesmark et un peu plus tard par Szendro, Putnok, Ond et Diosgyer ⁽³⁾. Rakoczy se vit en très peu de temps maître de toute la Haute-Hongrie. Tous les comitats qui avaient appartenu à la Transylvanie, à l'époque de Bethlen Gabor, étaient maintenant en sa possession ⁽⁴⁾.

Pendant ce temps, les Turcs entreprenaient des courses sur la frontière, et le Pacha de Bude faisait de grands préparatifs de guerre. L'Autriche craignait même une intervention directe de l'Empire ottoman. Après le renouvellement

(1) Le Manifeste de Georges Rakoczy. *M. Aff. Etr. Hongrie*, t. 1, fol. 186-190.

(2) Manifeste de l'Empereur du 23 février 1644. *Ibid.*, *Hollande*, t. 25, fol. 120-125.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 244.

(4) LEFAIVRE : *Op. cit.*, t. 1, p. 403.

du traité de paix à Szöny en 1642, les Turcs avaient demandé à l'Autriche d'envoyer à Constantinople une grande ambassade. L'Empereur se contenta de remplacer seulement le résident Schmidt par Alexandre Greifenklau de Wollrath, en lui attachant en même temps, pour le règlement des affaires de Transylvanie, Georges de Szeleptsényi, abbé de Foeldwar. Ils arrivèrent à Constantinople avec des cadeaux de peu de valeur, ce qui mécontenta les Turcs. Toutes leurs démarches pour décider le Sultan à refuser le consentement au Prince de Transylvanie restèrent sans effet.

Devant l'attitude menaçante des Turcs et après la conquête rapide de toute la Haute-Hongrie par les armées de Rakoczy, l'Empereur expédia Szeleptsényi — revenu pendant ce temps de Constantinople — avec une mission pour Mousa, le Pacha de Bude, afin de lui demander de refuser tout concours à Rakoczy. Dans sa réponse hautaine, le Pacha chercha à présenter cette guerre comme justifiée, et fit comprendre aux délégués de l'Autriche que le grand nombre des troupes ottomanes, concentrées sur la frontière, lui faisait regarder sans aucune crainte toute possibilité de rupture avec l'Empereur (1).

Mais, si la situation restait inquiétante du côté de l'Empire ottoman, l'invasion du Danemark par les Suédois permit aux armées autrichiennes d'arrêter l'avance de Rakoczy.

*
* * .

Dès le mois de mai 1643, le chancelier de Suède informait en secret le général Torstenson de l'intention qu'avait la Cour d'attaquer le Danemark pendant l'hiver prochain. Il était autorisé de sonder Gallas pour voir s'il n'était pas possible « de conclure un armistice pour trois semaines, par exemple jusqu'à ce que vous puissiez connaître l'opinion du ministre français ». Dans le cas où l'armistice ne serait pas possible, on lui laissait la liberté de prendre toutes les mesures qu'il jugerait utiles pour diriger son armée vers le Danemark. « L'ennemi, continuait le chancelier, ne vous suivra pas bien loin de Leipzig parce que cette ville est en

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 10, p. 64.

vosre pouvoir et que tous les environs sont ruinés » (1). Un autre moyen pour rendre cette poursuite encore plus difficile était de provoquer la diversion de Rakoczy qui pouvait en même temps « donner des affaires à l'Empereur », pendant qu'il serait occupé en Danemark.

C'est cette raison qui décida Torstenson à ratifier au mois de juillet le traité avec Rakoczy et à lui promettre l'exécution complète de tous les articles. L'approche des armées suédoises des frontières de la Hongrie avait beaucoup facilité sa conclusion.

Or, lorsque Rakoczy demanda l'autorisation du Sultan, et se décida enfin, lui aussi, à ratifier le traité au mois de novembre, il ne soupçonnait rien des projets de la Suède. Torstenson avait retiré ses forces vers le Nord sans éveiller aucun soupçon. Quand il apprit l'ouverture de la guerre avec le Danemark, il avait déjà obtenu le consentement du Sultan et ne pouvait plus arrêter la sienne.

Au mois de décembre, les troupes de Torstenson entrèrent dans le Holstein afin « de se défaire en même temps d'un Médiateur (le Roi de Danemark) injuste, qui par toutes ses négociations n'avait fait qu'embrouiller les affaires des Suédois » (2).

*
* *

Les troupes autrichiennes, de Silésie, devenues libres après le départ des Suédois, rentrèrent en Hongrie pour s'opposer à l'avance de Rakoczy. Les généraux Götz et Puchaim amenèrent avec eux 14.000 hommes et 24 pièces d'artillerie.

Privé de l'appui suédois, et dans l'attente d'un secours turc, qu'il demandait par son agent à Constantinople, Rakoczy évita d'engager avec les Autrichiens une lutte décisive, et fut obligé de quitter une partie du territoire conquis, en se rapprochant de la Transylvanie. Füleket Szendro lui furent reprises par les troupes impériales.

(1) Lettre du chancelier à Torstenson du 25 mai 1643. E. G. GEYER : *Histoire de Suède*, pp. 400-402. Il faut, lui écrivait le chancelier, « vous porter vers l'automne du côté de la Baltique et prendre vos quartiers d'hiver dans le Holstein et le Jutland. Tout cela doit être tenu secret et nous nous préparerons, chacun de notre côté, à cette expédition... »

(2) PUFENDORFF : *Histoire de Suède avant et depuis la fondation de la Monarchie*, t. 2, p. 338.

Même Kaschau fut assiégée, mais, devant la résistance des habitants, les Autrichiens se retirèrent ⁽¹⁾.

Cette offensive se termina sans avoir obtenu de grands succès, et Rakoczy resta encore maître d'une bonne partie de la Hongrie. Les deux armées, ravagées par la disette et les maladies, continuèrent à se faire la guerre, mais sans aucun succès décisif, de part ou d'autre.

Les Turcs ne voulant pas intervenir directement dans cette guerre, et Rakoczy craignant une diversion du côté de la Pologne où deux de ses ennemis, Homonnay et Csaky, levaient des troupes pour l'Empereur, le Prince de Transylvanie, pour gagner du temps jusqu'au retour en Allemagne de Torstenson, chercha à négocier la paix avec l'Autriche.

Malgré l'ouverture des hostilités, le Palatin de Hongrie, Esterhazy, espérait toujours pouvoir arriver à un accord avec Rakoczy.

Ses efforts furent contrecarrés par l'évêque catholique de Gran, Georges Lippay, très influent à la Cour et parmi le clergé catholique, et qui ne voulait faire aucune concession aux protestants de Hongrie. Les négociations entre le Prince de Transylvanie et le Palatin, continuées pendant tout le printemps et l'été de 1644, n'aboutirent à aucun résultat ⁽²⁾.

Une assemblée convoquée par Rakoczy à Kaschau le 1^{er} août, où participèrent aussi les délégués des régions occupées par lui, prit la résolution de demander à l'Empereur de fixer la date et le lieu où devaient s'ouvrir les négociations de paix. Ferdinand III accepta la date de 14 septembre et fixa comme lieu la ville de Tyrnau. Il nomma comme délégués le Palatin Esterhazy, l'évêque Georges Lippay et les conseillers Tiefenbach et Questenberg. Rakoczy et la ville de Kaschau en déléguèrent plusieurs, parmi lesquels : Sigismond Lonyay, Andréas Klobusiczky, Etienne Körösy, etc.....

Mais les délégués des deux partis ne s'entendirent point. Rakoczy demanda la liberté complète pour les protestants de Hongrie et la restitution de leurs églises et de leurs biens confisqués par les catholiques. Comme indemnités de guerre, il voulait que l'Empereur lui cédât 14 comitats et

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 245.

(2) GOOSS : *Op. cit.*, pp. 716-718.

6 villes impériales. Les plénipotentiaires de l'Autriche trouvèrent ces demandes absolument inacceptables. L'Empereur ne voulait lui céder pas même un seul des 7 comitats qui avaient appartenu autrefois à Bethlen Gabor ⁽¹⁾. Les deux délégations restèrent fermes sur leurs positions sans d'ailleurs aucun désir de se faire des concessions réciproques.

C'est dans ces conditions que se trouvait la négociation au moment où Torstenson, revenu du Danemark, commença une nouvelle offensive contre les armées autrichiennes.

7.

La mission de Croissy-Fouquet en Transylvanie en 1644.

La nouvelle guerre que les Suédois entreprirent avec les Danois fut une fâcheuse surprise pour la France. De médiateur qu'il était, le Roi du Danemark devenait maintenant un ennemi qui pouvait être d'autant plus dangereux que la France craignait une alliance entre lui, la Pologne et les Moscovites sous le patronage de l'Empereur et de l'Espagne.

Le 15 janvier 1644, Mazarin croyait que si cette alliance n'était pas encore conclue, la négociation était au moins très avancée ⁽²⁾. Dès le commencement du mois, le Résident de Pologne en France lui avait laissé entendre que « si la Reyne permettoit au Roy son maistre de s'entremettre d'une tresve generale à longues années, il se faisoit fort de la faire réussir en fort peu de temps » ⁽³⁾. Mazarin avait décliné nettement l'invitation, en lui recommandant de communiquer à son maître qu'il ne devait pas prendre part à une affaire qui était sur le point d'être réglée ⁽⁴⁾. Il laissa aux plénipotentiaires la liberté d'employer tous les moyens qu'ils jugeraient bons pour empêcher cette alliance. Lui, tout en étant assuré par le Résident de Pologne que son pays ne ferait rien de nature à fortifier la Maison d'Autriche, ne cessa pas d'être préoccupé par la crainte de cette

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 247.

(2) Lettre de Mazarin aux plénipotentiaires d'Avaux et Servien. A. CHÉRUEL : *Lettres du Cardinal Mazarin pendant son ministère*, t. 1, p. xciv.

(3) Instruction rédigée par Mazarin pour les plénipotentiaires du 23 janvier 1644. *Ibid.*, p. lviii.

(4) *Ibid.*, p. xci.

nouvelle ligue. « Les Impériaux, écrivait-il à Thuillerie le 14 mars 1644, ne veulent aussi rien oublier pour mettre de la partie la Pologne et la Moscovie comme auxiliaires du roi de Danemark. » ⁽¹⁾

En dehors de ce danger, la guerre de Danemark rendait maintenant libres les forces impériales qui pouvaient attaquer soit le Prince de Transylvanie et l'obliger à la paix, soit entreprendre une offensive contre la France. Celle-ci avait donc intérêt que cette guerre cessât le plus tôt possible.

Mazarin chargea, au mois de mars, Cognet de la Thuillerie d'intervenir auprès des belligérants pour les réconcilier parce que cette paix c'était « l'affaire la plus importante qui soit maintenant pour le service du Roi et pour le bien du parti confédéré » ⁽²⁾. La négociation de cette paix fut très difficile, et, malgré les efforts accomplis par la diplomatie française, elle ne devait aboutir qu'en 1645. Elle ne perdit rien de vue pendant ce temps pour hâter cette paix qui pouvait empêcher non seulement la réussite de la ligue entre le Roi de Danemark, les Polonais et les Moscovites, mais aussi la paix de Rakoczy avec l'Autriche.

Un des arguments que la France utilisa continuellement auprès des Suédois pour les décider à retourner en Allemagne, était que le Prince de Transylvanie, resté seul devant les forces de l'Autriche, ne pouvait pas leur résister longtemps. Le manque de confiance qu'on avait en lui et surtout ses négociations ininterrompues avec le Palatin de Hongrie, faisaient croire aux Alliés que sa réconciliation avec l'Autriche était toujours possible. Mazarin était sûr que le meilleur moyen pour le déterminer à continuer la guerre en Hongrie était le retour de Torstenson en Allemagne.

En attendant cet événement, la France sera obligée de lui promettre l'exécution du traité conclu par Torstenson et entrera en négociation directe avec lui, pour qu'il ne fasse pas la paix avec l'Autriche.

*
* *

(1) Lettre de Mazarin à Thuillerie. A. CHÉRUEL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, t. 1, p. 273.

(2) Lettre de Mazarin à Thuillerie. *Ibid.*, p. 272.

Pendant le printemps de 1644, le Prince de Transylvanie garda des rapports directs avec l'ambassadeur français à Constantinople, Jean de la Haye, et avec Charles d'Avau-gour, résident français à Dantzig. La Cour était aussi informée de la situation de Rakoczy et de ses prétentions par le baron de Rorté qui, représentant maintenant la France à Osnabrück, était mis au courant par les Suédois. Mais avec l'ouverture des négociations pour la paix générale, à Munster et à Osnabrück, ce furent les plénipotentiaires, le comte d'Avaux et Servien qui se chargèrent également de l'affaire de Rakoczy.

Jusqu'en 1648, ils seront régulièrement consultés par la Cour sur cette question, et presque toujours leurs suggestions seront acceptées par elle.

C'est à La Haye que les plénipotentiaires français apprirent l'entrée des Suédois dans le Holstein. « Sy l'espérance, écrivaient-ils à la Cour le 12 janvier, qu'ils ont en la diversion du Rakotsqui réussit, la nouvelle guerre qu'ils ont commencée ne donnera pas beaucoup de relasche à l'Empereur » (1). Le baron de Rorté communiquait d'Osnabrück le 28 janvier « que les Suédois font un grand fondement la-dessus, se promettant que cette diversion donnera moyen au dit Torstenson et de ranger à la raison les Danois et ensuite de retourner avec plus de forces vers son ancienne route » (2).

Au moment où les armées de Rakoczy entraient à Kallo, les plénipotentiaires français n'étaient pas encore sûrs s'il allait commencer la guerre. Ils savaient seulement que les Suédois la croyaient certaine. « Sy cella est vrai, écrivaient-ils à la Cour, nous aurons moyen de dire hautement nos raisons à Munster » (3).

Malgré les bruits qui circulaient sur l'entrée en guerre du Prince de Transylvanie, de Brienne, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, doutait encore le 27 février de la réalité de ce fait, et, personnellement, n'était pas trop convaincu de l'utilité de cette diversion. « Sy j'apprends, écrivait-il aux plénipotentiaires, qu'il ayt donné commence-

(1) Lettre du comte d'Avaux et de Servien à la Cour. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 21, fol. 203.

(2) Lettre de Rorté aux plénipotentiaires. *Ibid.*, t. 26, fol. 38.

(3) Lettre des plénipotentiaires à la Cour du 16 février 1644. *Ibid.*, t. 21, fol. 335.

ment à ce dessein, je vous en tiendray advertis, puisque vos lettres m'apprennent qu'il seroit profitable à la cause commune » (1). Dans une autre lettre envoyée à Brienne le 8 mars, les plénipotentiaires communiquaient que si les informations, qui donnaient comme certaine l'entrée en Hongrie de Rakoczy, étaient exactes, « ce Prince aura pris sa résolution bien à propos pour la couronne de Suède ». Dans ce cas, ils exprimaient l'avis, qu'au traité conclu avec lui par Torstenson, « il sera peutestre bien aisé d'avoir part ». Ils demandaient en même temps des instructions précises « sur ce sujet pour apprendre qu'elles sont ses interests et ses pretentions contre l'Empereur et de quelle sorte les couronnes de France et de Suède les doivent appuyer dans la négociation » (2). C'est seulement vers la fin du mois de mars que la Cour fut convaincue que le Prince de Transylvanie avait commencé la guerre.

Le traité de 1643 l'engageait envers Rakoczy au même titre que la Suède. Si le général suédois l'avait déjà ratifié, la France n'avait encore pris aucune décision. A la suite de cette guerre, elle sera amenée, sur l'insistance de Rakoczy et des Suédois, à préciser son attitude.

Quelques jours après l'ouverture des hostilités, Rakoczy avait demandé à Torstenson de lui envoyer le secours de trois mille hommes, promis par le traité, et de prendre les mesures nécessaires à Constantinople pour que les Turcs lui maintiennent le consentement (3).

Il écrivait à la même date à d'Avaugour, qu'il attendait l'exécution du traité par les Alliés et sa ratification par la France (4). A la fin du mois de mars, quoique ses armées aient fait de grands progrès dans la Hongrie, Rakoczy commença à s'inquiéter.

Après l'assassinat du Grand Vizir qui le protégeait, il craignait maintenant un changement dans la politique de la Porte. D'autre part, il avait appris par un de ses

(1) Lettre de Brienne aux plénipotentiaires. *Ibid.*, t. 22, fol. 325.

(2) Lettre des plénipotentiaires à de Brienne. *Ibid.*, fol. 332.

(3) Lettre de Rakoczy à Torstenson du 20 février 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 184. Il avertissait le général suédois que « status rerum Turcicarum et Constantinopolis valde sunt mutabiles ».

(4) Lettre de Rakoczy à d'Avaugour du 20 février. *Ibid.*, Suède, t. 8, fol. 55.

délégués, envoyé à Torstenson, que le général suédois n'avait pas l'intention de retourner en Allemagne avant le mois d'avril. Rebenstock, le représentant de la Suède, qui résidait auprès du Prince de Transylvanie, informa Torstenson qu'il était indispensable que la France donnât des instructions à son ambassadeur à Constantinople pour « qu'il voulust assister celui du Prince avec bons conseils et argent comptant pour tascher de gagner le nouveau grand Vizir et le Srilictir Bassa, puisque tout se peut à la Porte avec de l'argent » (1).

Pressé par les demandes de Rakoczy, Torstenson pria d'Avaugour, qui l'accompagnait comme attaché militaire de la France, d'insister auprès de son gouvernement pour exécuter ce traité. Il pensait même lui envoyer un secours de troupes sous le commandement de Houbald, « le commandeur de la garnison de Dantzik » (2). D'Avaugour, connaissant très bien les affaires d'Allemagne et surtout la situation des Suédois, appréciait beaucoup la diversion de Rakoczy. Dès qu'il connut sa déclaration de guerre à l'Empereur, il écrivit en France qu'il était absolument nécessaire de l'appuyer. En envoyant le 25 mars aux plénipotentiaires une copie du traité conclu avec Rakoczy en 1643, d'Avaugour insistait sur la nécessité d'intervenir en Pologne pour qu'elle n'attaquât pas la Transylvanie (3). A ce moment-là, deux de ses ennemis, Homonnay et Csaky, faisaient des levées de troupes en Pologne pour le service de l'Empereur. Le 28 mars il s'adressait à Mazarin pour l'inviter « de considérer les affaires de Transylvanie ainsi que le font les Suédois de leur côté » (4).

En réalité, la Cour ne s'était pas encore occupée de savoir si elle devait ratifier ou non le traité avec Rakoczy. C'est seulement après avoir vu que Torstenson retardait

(1) Lettre de Rebenstock à Torstenson du 25 mars 1644. *Ibid.*, fol. 74.

(2) Lettre de d'Avaugour aux plénipotentiaires du 27 mars. *Ibid.*, fol. 76. « Je me suis employé, écrivait-il, pour conserver la bonne affection du dit Houbald et du Sieur Baudiss, le dernier, chef de cavalerie, il a esté camarade de Rakoci ès guerres de Bethlen Gabor en Hongrie dont il scait la langue. »

(3) *Ibid.* « D'ailleurs, écrivait-il, le Prince Dominique, les Ratzivils, le Palatin de Cracovie et plusieurs seigneurs Polonnois de ma connaissance, sont parfaitement bons amys du dit Rakoci. »

(4) Lettre de d'Avaugour à Mazarin. *Ibid.*, fol. 66.

son retour en Allemagne et que Rakoczy pouvait se réconcilier avec l'Autriche que la France pensa sérieusement à l'exécution du traité.

A la suite de ses victoires en Hongrie, De la Haye lui-même, qui avait soupçonné jusqu'au dernier moment les intentions de Rakoczy, présentait à la Cour cette diversion comme ayant une telle importance, que la France devait lui accorder tout ce qu'on lui avait promis dans le traité ⁽¹⁾.

Mazarin, craignant toujours une alliance du Roi de Danemark avec les Polonais et les Moscovites, était décidé, au mois d'avril, à envoyer le comte de Brégy en Pologne afin de l'empêcher d'entrer dans cette ligue et de la rapprocher, s'il était possible, de la Suède ⁽²⁾. A l'occasion de cette mission, qui d'ailleurs ne s'accomplit que plus tard, les plénipotentiaires de Munster proposèrent à Mazarin, de charger Brégy de prier le Roi de Pologne de ne pas attaquer Rakoczy, tant qu'il sera en guerre avec l'Autriche. « Cela, écrivaient-ils à Mazarin, ne seroit pas à négliger, c'est une des conditions que ce Prince a le plus affectée quand il a traité avec les Suédois et dont il demande aujourd'hui plus vivement l'exécution par ses lettres, n'ayant presque à craindre que de ce côté-là » ⁽³⁾.

Ce furent toujours eux qui réussirent à décider la Cour à s'intéresser à l'affaire de Rakoczy. D'Avaugour leur avait envoyé une copie du traité conclu par Torstenson, et ils se rendirent vite compte qu'on ne pouvait retarder plus longtemps de prendre une attitude précise à l'égard de ce traité. Ils répondirent à d'Avaugour, au commencement du mois de mai que leur avis était que la France pouvait l'exécuter, mais sans le ratifier, et qu'il devait presser Torstenson à retourner en Allemagne, comme étant le seul capable d'empêcher le Prince de Transylvanie de faire la paix. « Car, continuaient-ils, il n'y a point de doute que cette grande levée que Rakoczy a faite en Hongrie, servirait en ce cas aux Impériaux qui l'attireroient à eux... » Ils trouvaient que, dans ces conditions, Torstenson devait

(1) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 23 avril 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 2, suppl. fol. 18.

(2) Instruction pour Brégy du 22 avril. *Ibid.*, *Pologne*, t. 5, fol. 104.

(3) Lettre des plénipotentiaires à Mazarin du 22 avril. *Bibl. Mazarine, Ms.*, t. 2.221, fol. 59.

« plus apprehender son accomodement que fonder des espérances sur sa fermeté » (1).

Ils étaient convaincus que le traité avec le Prince de Transylvanie ne pouvait pas « subsister avec la guerre de Danemark, si Torstenson ne retournait pas le plus tôt possible en Allemagne » (2). Dans une longue lettre du 13 mai 1644 (3) les plénipotentiaires exposaient à la Cour leurs observations sur ce sujet. Ils appréciaient hautement l'importance de la diversion de Rakoczy et croyaient qu'il ne fallait « rien obmettre pour conserver ce Prince dans l'alliance où l'on l'a fait entrer ». Sa diversion était arrivée « si à propos pour occuper les forces de l'Empereur autant que les Suédois ont comme abandonné l'Allemagne pour leur guerre de Danemark, qu'on peut dire, que sans cela, tous leurs succès se fussent peut estre esvanouis cette campagne ». Ils étaient d'avis que le traité ne pouvait pas être ratifié. Personne n'avait représenté la France à sa conclusion et ensuite « la couronne de Suède s'y est toujours fait nommer la première, et puis, il y a des engagements de faire agir le Turc pour secourir le Ragostki, auquel nous scavons que la piété de votre Majesté ne lui permettra pas d'entendre, moins encore de s'y obliger par un traité ». D'après eux, la situation de la France n'était pas si mauvaise pour l'obliger à appeler les Turcs contre des chrétiens, quoique envers les Autrichiens les scrupules étaient superflus. Il suffirait de demander aux Turcs de ne pas se mêler du différend de Rakoczy avec l'Empereur et de lui maintenir le consentement pour la guerre de Hongrie. La Cour pourrait envoyer des ordres à De la Haye et lui donner les moyens « de travailler efficacement auprès des Grands de la Porte pour en obtenir l'effect ». Si la ratification n'était pas possible, les plénipotentiaires recommandaient à la Cour de l'exécuter partiellement, en lui envoyant quelqu'un avec l'argent qui représentait la part de la France dans le

(1) Lettre des plénipotentiaires à d'Avaugour du 3 mai 1644. *Archives Nationales*, K. 1337, n° 9.

(2) Instruction rédigée par les plénipotentiaires pour la Thuillerie du 3 mai 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Danemark*, t. 6, fol. 77.

(3) Lettre des plénipotentiaires à la Cour. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 32, fol. 126-217, et t. 22, fol. 519, 520. Publiée par LE CLERC dans *Négociations secrètes touchant la paix de Munster et d'Osnabrüg...*, t. 2, partie 2, p. 45.

traité et qui pourrait promettre à Rakoczy qu'on ne ferait pas de paix « sans l'y faire comprendre ». La personne qui serait envoyée pourrait même lui dire que la France, sans prendre des engagements par écrit, fera tout son possible pour appuyer ses demandes à Constantinople. Ils proposaient pour cette mission soit Boix de Lagroix, le frère du baron d'Avaugour qui se trouvait à Rouen, soit Croissy-Fouquet, conseiller au Parlement de Paris, « qui est homme de lettres et de bon sens, qui peut faire de la dépense et qui se trouverait avancé mi-chemin pour gagner du temps » (1).

La Reine répondit à cette lettre le 28 mai (2).

Elle accepta toutes les suggestions des plénipotentiaires et se déclara prête à supporter même les frais nécessaires pour appuyer, à Constantinople, les demandes de Rokoczy. « S'il est besoin, écrivait-elle, d'y contribuer, je n'y épargnerai pas mon argent et bien que je deusse éviter toute sorte de dépense estant obligée d'en supporter d'extremes, celle-cy me semble si utile, que je la feray gayement. » La Reine chargeait les plénipotentiaires de rédiger eux-mêmes l'instruction pour la personne qui devait partir en Transylvanie, et leur envoyer aussi les lettres de créances. L'envoyé français devant passer en Transylvanie par la Pologne, la Reine choisit pour cette mission Croissy-Fouquet parce qu'elle craignait que le choix de Boix de Lagroix ne mécontentât pas le Roi de Pologne, qui s'était plaint à la Cour de l'attitude de son frère, le baron Charles d'Avaugour (3). La Reine autorisait Croissy de « lui faire espérer » qu'elle tiendrait compte de ses intérêts à la paix générale, « mais cela soit néanmoins dit de bouche sans qu'il soit rien touché par escript et en des termes qui ne m'assujettissent à ne la pouvoir faire que de son consentement... »

Dans la lettre de créance à son « cousin » le Prince de Transylvanie, le Roi le félicitait de la bonne action qu'il avait entreprise pour la « cause commune » et, sans rien préciser sur la ratification qu'il attendait, le Roi le priait

(1) Il se trouvait à Munster à ce moment-là.

(2) Lettre de la Reine aux plénipotentiaires. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 27, fol. 84-96.

(3) Lettre de Mazarin aux plénipotentiaires du 6 février 1644. CHÉRUEL : *Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère*, t. 1, p. xcviij.

« d'entendre favorablement Croissy et adjouter créance à tout ce qu'il aura à vous dire de ma part » (1).

D'autre part, de Brienne attirait directement l'attention de Croissy pour qu'il évitât de prendre des engagements écrits et n'oubliât pas de rappeler à Rakoczy « combien la parole des Roys est plus précieuse que les écrits... » (2).

Mais plusieurs difficultés retardèrent le départ de Croissy jusqu'au mois de septembre 1644.

*
* *

Devant les troupes autrichiennes devenues libres après le départ de Torstenson vers le Danemark, le Prince de Transylvanie fut obligé de se replier, en leur cédant plusieurs places. Pour gagner du temps jusqu'à son retour de Danemark, Rakoczy avait commencé à négocier avec l'Autriche par l'intermédiaire du Palatin de Hongrie. Au cours des mois de mai et de juin, ses adversaires faisaient répandre le bruit que ses troupes se trouvaient en très mauvais état et que, étant donné les conditions de paix favorables, de l'Autriche, il était prêt à les accepter. ❧

On exagérait aussi beaucoup l'importance de la médiation que le Roi de Pologne lui avait proposée pour le réconcilier avec l'Autriche (3). Si le Roi de Pologne était intervenu pour chercher un accord entre le Prince de Transylvanie et l'Empereur (4), il n'avait pas eu les moyens de l'imposer. La perspective de nouvelles conquêtes turques dans la Haute-Hongrie inquiétait beaucoup la Pologne qui craignait l'approche des forces ottomanes de ses frontières (5). Mais tant que la guerre entreprise par Rakoczy était faite

(1) Lettre de créance du 28 mai 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 205.

(2) Lettre de Brienne à Croissy-Marsilly du 28 mai. *Ibid.*, fol. 206.

(3) Lettres de Hugo Grotius à Oxenstiern du 7, 14 mai, 11, 18 et 25 juin 1644. *Grotii epistolae, tomus posterior*, pp. 421-441. Il écrivait le 18 juin : « Audimus Poloniae regem multum laborare ut pax fiat inter Imperatorem et Ragozium. »

(4) *JOURNAL D'OSWECIM, Scriptores rerum Polonicarum*, t. 19, pp. 33-56.

(5) Lettre de Peter Bergman à Conrad de Burgsdorf du 26 avril 1644. B. ERDMANNSDÖRFFER : *U. und A. zur Gesch. des Kurfürsten Fr. Wilhelm von Brandenburg, Politische Verhandlungen*, t. 1, p. 141.

avec le consentement du Sultan, la Pologne ne pouvait rien entreprendre contre lui, sans risquer une guerre avec les Turcs. Après les victoires de Hongrie, les Turcs lui promirent même le secours des Pachas de Silistre et de Bosnie ⁽¹⁾. Lorsque Rakoczy mit au courant la Porte du désir qu'avait le Roi de Pologne de le voir réconcilié avec l'Autriche, le Sultan lui interdit de faire la paix et lui promit que le Pacha de Bude lui donnerait encore un secours de 2.000 hommes ⁽²⁾. C'était d'ailleurs Rakoczy lui-même qui exagérait la valeur de cette médiation pour décider les Alliés à exécuter le traité et surtout Torstenson à retourner en Allemagne. Il écrivait au général suédois au mois de mai que s'il ne l'aidait pas bientôt avec ses troupes, il pourrait « facilement s'accomoder avec l'Empereur par le moyen de la Pologne qui a assez d'intérêt de s'entendre pour cela » ⁽³⁾. Dès les premiers jours du mois de juin, Servien et le comte d'Avaux commencèrent à se demander si tous ces bruits, relatifs à l'accord prochain de Rakoczy avec l'Autriche, n'étaient pas sans fondement ⁽⁴⁾.

Lorsqu'é l'Empereur envoya un mémoire à la Diète de Francfort, où il reprochait à la France et à la Suède d'avoir conclu un traité avec le Prince de Transylvanie pour « appeler le Turc en l'Empire contre Sa Majesté Impériale et ensuite contre toute la chrestienté », le comte d'Avaux répondit le 9 juin que quoique le traité eût été conclu seulement par les Suédois et que la France n'eût eu « aucune part en cette affaire ny directement ny indirectement, elle assistera volontiers Rakoczy pour obliger enfin les Impériaux d'entendre à la paix » ⁽⁵⁾.

Torstenson avait mis en garde les plénipotentiaires contre ces bruits répandus par l'Autriche, en les assurant que

(1) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires du 25 mai 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 203.

(2) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires du 22 juin. *Ibid.*, fol. 208. Auparavant le Sultan lui avait promis un secours de 600 hommes.

(3) Lettre de d'Avaugour à Brienne du 2 juin 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 8, fol. 112.

(4) Lettre de Servien à Brienne du 3 juin. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 22, fol. 593. Il craignait dans ce cas que les affaires des Suédois en Allemagne « ne fussent bientôt reduites à une dernière extrémité... ».

(5) Mémoire de d'Avaux touchant la proposition faite par l'Empereur à la Diète de Francfort du 9 juin 1644. *Ibid.*, fol. 611.

« tous les traités du Ragotsky, qu'on publie, ne sont que de faux semblans qu'il fait pour amuser l'Empereur et avoir le loisir d'être secouru ». Les lettres envoyées à Contarini par l'ambassadeur de Venise à Vienne, présentaient la situation de Rakoczy comme étant si mauvaise que l'Autriche pouvait conclure la paix avec lui à tout moment et à des conditions très favorables pour elle. Tout en tenant compte que Vienne était intéressée à répandre de tels bruits, quand ils reçurent la lettre de la Reine du 28 mai, les plénipotentiaires se trouvaient dans une complète incertitude (1).

Servien, en répondant à cette lettre, le 11 juin, fit partager à la Cour ses inquiétudes. Si Rakoczy avait fait la paix, il estimait que ce n'était pas « convenable à la dignité du Roy qu'on l'allast trouver de la part de Sa Majesté pour luy faire de nouvelles propositions ». Si on voulait négocier avec lui pour le décider à recommencer la guerre, il jugeait « qu'il faudrait bien mieux que ce fust par l'entremise des Suédois, que d'exposer un envoyé du Roy non seulement à un refus mais à quelques mauvais traitements... ». Il promettait que l'instruction serait rédigée dans quelques jours, et proposait à la Cour d'envoyer Croissy, d'abord jusqu'en Pologne, en lui ordonnant de passer en Transylvanie, seulement quand il aurait appris que Rakoczy n'avait pas fait son traité avec l'Empereur. Il attirait en même temps l'attention de la Cour sur le fait que si Croissy allait auprès de Rakoczy il devait absolument lui porter l'argent dû par le traité. Sinon, il croyait « qu'il seroit peut estre plus à propos de n'aller point jusqu'à luy et laisser encore cette négociation entre les mains des Suédois qu'après un si long temps y arriver pour ne lui porter que des paroles ».

Servien calculait que si la Cour se décidait à envoyer Croissy, il ne pourrait arriver en Transylvanie que dans l'espace de deux mois ; il faudrait encore deux mois pour informer la Cour où Rakoczy voudrait toucher l'argent, « et autant, pour en recevoir les ordres, toute l'année sera passée de cette sorte ».

Ni la Cour, ni les plénipotentiaires n'étaient donc décidés à cette époque à exécuter sincèrement le traité. L'instruction de Croissy ne fut pas rédigée dans le temps fixé par

(1) Lettre de Servien à Brienne. *Ibid.*, fol. 616-618.

Servien, et le 18 juin les plénipotentiaires écrivaient à Brienne qu'il serait toujours mieux de différer son voyage que d'aller en Transylvanie sans porter l'argent à Rakoczy. Ils expliquaient que s'ils avaient recommandé le frère du baron d'Avaugour pour cette mission, ils l'avaient fait parce qu'ils avaient considéré que sa qualité d'homme d'épée lui donnait la possibilité de mieux réussir en Transylvanie, que Croissy « qui est homme de robe et conseiller au Parlement » (1).

Pendant ce temps, la diplomatie française faisait de grands efforts auprès des Suédois pour les réconcilier avec le Danemark et pour les décider à retourner en Allemagne. « Nous n'avons rien à présent de plus important à désirer, écrivait Mazarin aux plénipotentiaires, que la fin de cette guerre de Danemark, parce que Ragosky s'accommode... » (2). Mazarin insista de nouveau auprès d'eux dans le même sens le 25 juin (3). D'autre part, de la Thuillerie, qui était chargé de cette mission, n'oubliait rien pour presser Torstenson de retourner avec ses troupes en Allemagne (4). Il était secondé dans cette mission par le baron d'Avaugour qui insistait toujours dans ses lettres sur la nécessité que la France exécutât le traité avec Rakoczy.

Il eut l'imprudence d'écrire à Brienne le 14 juin que les Suédois étaient décidés à appuyer Rakoczy « quand ils le devroient faire tous seuls et sans l'ayde mesme de la France, ce qui m'est tesmoigné de si bon lieu que je le puis hardiment donner pour vérité seure et certaine » (5).

Informée de toutes parts que la négociation de Rakoczy avec l'Empereur était très avancée sinon terminée, étant donné l'information que les Suédois pensaient sérieusement à l'aider, la Cour se rallia aux opinions des plénipotentiaires. Le 25 juin, Brienne leur écrivait de hâter le départ de Croissy, mais si avant son arrivée en Transylvanie, il apprenait que Rakoczy avait fait la paix, il ne devrait plus insister parce que « il seroit hors de temps de le faire rechercher

(1) Lettre des plénipotentiaires à Brienne. *Ibid.*, fol. 623.

(2) Lettre de Mazarin aux plénipotentiaires du 18 juin 1644. *Ibid.*, fol. 652.

(3) Lettre de Mazarin aux plénipotentiaires. CHÉRUEL : *Lettres du Cardinal Mazarin pendant son ministère*, t. 1, p. 767.

(4) Lettre envoyée par de la Thuillerie à Brienne du 24 juin. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Danemark*, t. 2, fol. 43.

(5) Lettre de d'Avaugour à Brienne. *Ibid.*, Suède, t. 8, fol. 118.

et hors de raison de luy donner de l'argent ». Si plus tard on jugeait qu'on pouvait renouer la négociation avec lui, Brienne partageait l'idée de Servien, de la laisser à la charge de la Suède ⁽¹⁾.

A toute éventualité, la Cour envoya 100.000 livres à Des Hameaux, banquier à Venise, pour les tenir à la disposition des plénipotentiaires, pour Rakoczy, au cas où il ne ferait pas la paix avec l'Autriche. Il écrivit en même temps à La Thuillerie d'informer les Suédois que la France avait déjà expédié l'argent nécessaire à Venise et envoyé vers Rakoczy « un homme de dignité », pour l'assurer que « l'on exécutera de bonne foy ce qui luy a esté promis ». Il exprimait seulement la crainte que peut-être ces mesures avaient été prises trop tard et il rejetait toute la responsabilité sur les Suédois ⁽²⁾.

Pendant ce temps les plénipotentiaires avaient appris que la situation de Rakoczy n'était pas aussi mauvaise qu'on l'avait cru et qu'il lui restait encore une armée de 38.000 hommes. Quant à sa négociation avec l'Autriche, les plénipotentiaires estimaient maintenant que, d'après les conditions qu'il demandait à l'Empereur pour faire la paix, il prouvait qu'il n'avait pas « tout à fait envie de quitter les armes » ⁽³⁾.

Au commencement du mois de juillet il circulait déjà des bruits à Paris et à Munster que les Turcs, loin de refuser la prolongation du consentement à Rakoczy, lui promettaient des secours, et concentraient des forces sur la frontière de Hongrie. Dans ces conditions, le Prince de Transylvanie pouvait encore continuer la guerre. La diversion devenait d'autant plus nécessaire que les Suédois continuaient encore à guerroyer en Danemark et laissaient le temps à l'Autriche de se fortifier. Il fut même question pour

(1) « Et quand il faudroit, écrivait-il, essayer de le rembarquer, il seroit plus honneste de l'en faire rechercher par ceux qui ont desia négocié avec luy, que par un Ministre de Sa Majesté, laquelle entre pour ce regard en vostre sens. Il ne se peut départir des premières considérations qui l'ont obligé de marcher fort retenu en cette affaire. » Lettre de Brienne aux plénipotentiaires. *M. Aff. Etr. Mém. et. Doc. F. France*, t. 1.418, fol. 175.

(2) Lettre de Brienne à Thuillerie du 25 juin. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Danemark*, t. 2, fol. 89.

(3) Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 25 juin. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 22, fol. 633.

un moment que l'envoyé de la France fût accompagné en Transylvanie par un représentant de la Suède ⁽¹⁾.

Le 2 juillet, Brienne insistait de nouveau auprès des plénipotentiaires pour envoyer Croissy, ou, s'il ne voulait pas faire ce voyage, de le remplacer par un autre ⁽²⁾, mais ceux-ci persistaient toujours dans l'idée qu'il ne pouvait pas partir sans porter l'argent dû par le traité, considérant comme insuffisantes les dispositions prises par la Cour de lui faire tenir l'argent à Venise. Ensuite, ils trouvaient qu'il serait impossible de négocier avec Rakoczy sans lui promettre que la France ne ferait pas de paix sans son consentement. Ils croyaient que cette obligation à laquelle le Prince de Transylvanie tenait beaucoup, était « plus avantageuse que préjudiciable aux intérêts du Roy ».

Salvius, l'ambassadeur suédois à Osnabrück, était complètement d'accord avec eux sur ce point ⁽³⁾.

Les plénipotentiaires informèrent la Cour, le 11 juillet, que Croissy, « qui avoit fait paroître quelque irresolution et aversion pour ce voyage », était enfin décidé à le faire, seulement, ils doutaient beaucoup de la bonne réussite de cette affaire s'il arrivait en Transylvanie « sans luy porter aucune lettre de change » ⁽⁴⁾. Quelques jours plus tard, ayant appris que l'armée de Rakoczy continuait à se trouver en un bon état, et que celle de l'Empereur qui le combattait en Hongrie se détruisait « à veue d'œil par les maladies et la nécessité » ⁽⁵⁾, ils prirent la résolution de hâter le départ de Croissy. Ils espéraient pouvoir l'annoncer à la Cour comme un fait accompli par le prochain courrier. Etant donné les bruits, que l'Empereur faisait de grands efforts à Constantinople pour obtenir du Sultan l'annulation du

(1) Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 9 juillet 1641. *Ibid.*, fol. 687.

(2) Lettre de Brienne aux plénipotentiaires. LE CLERC: *Op. cit.*, t. 2, p. 82.

(3) Lettre des plénipotentiaires à Mazarin du 2 juillet. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 22, fol. 654.

(4) Lettre des plénipotentiaires à Mazarin. *Ibid.*, t. 27, fol. 375.

(5) « Ce qui nous fait admirer, écrivaient-ils, combien cette diversion est arrivée heureusement pour les Suédois et pour nous qui eussions eu beaucoup de peine cette campagne si outre les forces que l'Empereur et Bavière ont conjointement en Allemagne, nous eussions eu encores à supporter l'effort de celles que Góntz est allé ruiner en Hongrie. » Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 16 juillet 1644. *Ibid.*, fol. 376.

consentement accordé à Rakoczy, ils demandèrent à la Cour d'envoyer des ordres précis à De la Haye pour faire échouer ces prétentions. « Si M. Le la Haye, écrivaient-ils à Brienne, y a fait une contre-batterie et qu'elle ait produit quelque effet, nous ne desespérons pas de nous prevalloir heureusement de cette diversion, soit dans la guerre, soit dans le traité de paix. »

Le 30 juillet, Brienne leur répondait qu'on donnerait des ordres à De la Haye pour aider Rakoczy à obtenir des Turcs qu'ils lui gardent encore l'autorisation de continuer la guerre, mais, « sans demander qu'il soit assisté des forces ottomanes, afin que devant Dieu comme devant le Monde nous soyons justifiez de ne les avoir pas attirez en la chrestienté » ⁽¹⁾.

Lorsqu'ils reçurent l'autorisation de la Cour de pouvoir promettre à Rakoczy « que l'on traitera la paix conionctement avec, et qu'on y prendra soin de tous ses interests » ⁽²⁾, ils avaient appris que le Prince de Transylvanie devait commencer à négocier avec l'Autriche à Tyrnau et que le Roi de Pologne intervenait de nouveau comme médiateur⁽³⁾.

En réalité, si les négociations de Tyrnau devaient commencer officiellement au mois de septembre, il n'y avait pourtant aucune certitude qu'elles réussiraient. D'autre part, les mesures que la France prenait pour intervenir à Constantinople étaient complètement inutiles, parce que, à cette époque, les Turcs étaient encore fermement résolus à appuyer Rakoczy. Le nouveau Pacha de Bude, Osman, reçut l'ordre de la Porte de lui donner un secours de 6.000 hommes au plus et le Sultan avait écrit au Roi de Pologne de ne pas se mêler du différend de Rakoczy avec l'Empereur, s'il ne voulait pas que l'Empire ottoman rompit les relations avec la Pologne ⁽⁴⁾. La ferme résolution des Turcs d'appuyer Rakoczy rendait impossible toute intervention efficace du Roi de Pologne. Roncalli, son résident à Paris, disait à Mazarin que son pays était très intéressé à la cessa-

(1) Lettre envoyée par Brienne aux plénipotentiaires. *Bibl. Mazarine, Ms.*, t. 2.222, fol. 200.

(2) Lettre de Mazarin aux plénipotentiaires du 17 juillet. *M. Aff. Etr. Mém. et Doc. France*, t. 1.418, fol. 213.

(3) Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 30 juillet. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 29, fol. 403.

(4) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires du 27 juillet. *Ibid.*, *Turquie*, t. 5, fol. 212.

tion de la guerre de Rakoczy, parce qu'elle « lui ostoit tout le commerce de Hongrie. » On disait aussi que l'Empereur faisait espérer au Roi de Pologne, d'élire un de ses fils comme Roi de Hongrie⁽¹⁾. Mais ce qui alarmait le plus la Pologne c'était la rumeur qui donnait comme possible le mariage de l'Electeur de Brandebourg avec la Reine de Suède. Au cas où ce projet réussirait, Roncalli menaçait d'une rupture des relations de la Pologne avec la Suède⁽²⁾.

Mazarin et Brienne, dans les conversations qu'ils avaient avec Roncalli, lui conseillaient d'écrire au Roi de Pologne de se garder d'intervenir dans le conflit du Prince de Transylvanie, et ils l'assuraient que celui-ci n'entreprendrait absolument rien contre son pays.

D'ailleurs, en France, on ne s'inquiétait pas beaucoup de ces menaces, se rendant bien compte que le Roi de Pologne n'était pas en état de les réaliser : « Roncalli voudroit bien, écrivait Brienne le 6 août, nous faire croire que son Maistre est maistre de la République, mais cela est difficile »⁽³⁾. Mais pour le ménager et pour voir s'il n'était pas possible de le rapprocher de la France, surtout maintenant que sa femme Cécile-Renée, la fille de Ferdinand III, était morte, on se décida à lui envoyer le comte de Brégy. Les plénipotentiaires rédigèrent son instruction le 5 août et le chargèrent de faciliter le passage de Croissy par la Pologne, en indiquant qu'il serait même mieux de le faire passer inaperçu. Il devait assurer le Roi que Rakoczy n'entreprendrait rien contre la Pologne, et lui proposer en même temps de conclure avec la France « une ligue défensive et offensive pour procurer conjointement la liberté de l'Empire et la paix générale... »⁽⁴⁾.

Brégy ne partit pas tout de suite, et le 14 août Mazarin écrivait aux plénipotentiaires qu'il le croyait déjà parti en même temps que Croissy. Il insistait surtout pour le départ de ce dernier afin qu'il pût arriver en Transylvanie avant l'ouverture de la conférence de Tyrnau. Le comte d'Avaux,

(1) Lettre de Mazarin aux plénipotentiaires du 14 août. CHÉRUÉL : *Lettres du Cardinal Mazarin pendant son ministère*, t. 2, p. 30.

(2) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 583.

(3) Lettre de Brienne aux plénipotentiaires. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 28, fol. 21.

(4) Instruction de Brégy. K. WALISZEWSKI : *Polsko-Francuzkie Stosunki w. XVII wieku*, p. 197.

qui vivait en très mauvais rapports avec Servien, rejeta toute la responsabilité de ce retard sur son collègue. Dans un mémoire à la Cour où il répondait aux attaques de Servien, d'Avaux l'accusait d'avoir employé « un mois de temps » à faire sa réplique, c'est ce qui a retardé l'expédition de Pologne et celle de Transylvanie. Il reprochait aussi à son collègue d'avoir écrit en secret à la Cour « qu'il n'estoit pas d'avis qu'on donnast cette commission au dit sieur de Croissy » (1).

En réalité, ce retard était dû au fait que la France gardait encore des scrupules à négocier directement avec le Prince de Transylvanie. Sa qualité de prince vassal de l'Empire ottoman donnait la possibilité aux adversaires de la France de l'accuser de vouloir appeler indirectement les Turcs en Hongrie contre un Etat chrétien. L'Empereur l'avait accusée à la Diète de Francfort, à propos du traité conclu en 1643 par Torstenson, de faire une politique antichrétienne en s'alliant avec un prince qui faisait la guerre à l'Autriche avec l'appui des armées turques. Chaque fois qu'elle était mise en cause, la France expliquait, tout en cherchant à légitimer cette alliance, que c'était seulement les Suédois qui avaient négocié et signé le traité avec lui. Au moment où Mazarin pressait les plénipotentiaires d'expédier Croissy en Transylvanie, la Cour leur recommandait de ne pas parler de Rakoczy dans la réponse qu'ils devaient faire aux accusations de l'Autriche. « On estime, disait le mémoire de la Cour, qu'en mesme temps que l'on combattrait la croyance que les Ennemis ont voulu donner de l'affaire du Turc, il est à propos d'éviter de parler du Ragotski » (2).

Tout le mois d'août passa sans que Croissy pût partir de Munster.

Vers le commencement du mois de septembre, la Cour apprit que le Prince de Transylvanie avançait vers la Silésie et que Königsmark, qui remportait des succès dans l'archevêché de Brême, pourrait le rejoindre avec ses troupes (3). D'autre part, les renseignements qu'elle avait

(1) Mémoire du comte d'Avaux du 6 août. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 38, fol. 37-43.

(2) Mémoire de la Cour pour les plénipotentiaires du 14 août 1644. *Ibid.*, t. 40, fol. 29.

(3) Lettres de Mazarin au duc d'Enghien du 2 et 4 septembre. CHÉRIEL : *Lettres du Cardinal Mazarin pendant son ministère*, t. 2, p. 48-57.

sur l'instabilité de la politique ottomane, lui faisaient craindre un changement à Constantinople, qui pourrait obliger Rakoczy à conclure la paix avec l'Autriche. Il fallait donc l'encourager à continuer la guerre et lui en donner les moyens tant que les Turcs soutenaient encore son entreprise.

Le 3 septembre, la Reine, reprochant aux plénipotentiaires leur querelle, leur ordonna d'expédier Croissy et Brégy aussitôt qu'ils recevraient la lettre. Comme elle soupçonnait qu'ils pourraient faire des difficultés pour partir avant d'être sûrs qu'on leur restituât les frais du voyage, la Reine leur assurait la restitution parce que, disait-elle, « ce n'est pas l'usage de ce royaume que l'on serve à ses dépens » (1).

Lorsque cette lettre arriva à Munster, Brégy était enfin parti pour la Pologne. Quant à Croissy, son départ fut retardé encore quelque temps par les plénipotentiaires. D'après les ordres de la Cour, ils devaient rédiger son instruction, et ils voulaient savoir auparavant qu'elles étaient les intentions des Suédois à l'égard du traité de 1643.

A la lettre du 14 août, par laquelle ils demandaient des précisions aux plénipotentiaires de la Suède, ils n'avaient pas encore reçu de réponse précise (2). Le 3 septembre ils expliquaient à Mazarin que le départ de Croissy « n'a été différé jusques ici que pour n'avoir pû découvrir encore certainement la part que Mrs les Suédois veulent prendre dans cette négociation ». Un des plénipotentiaires devait partir le lendemain à Osnabrück « pour être assuré de leur resolution, de crainte que si nous etions une fois embarqués sans eux en cette affaire, ils ne fussent bien aises de nous laisser le soin de la depense » (3).

Ce fut Servien qui fit ce voyage. Les plénipotentiaires suédois ne purent lui donner aucun renseignement précis sous prétexte que la Cour de Suède avait chargé le général Torstenson de toute la négociation avec le Prince de Transylvanie.

(1) Lettre de la Reine aux plénipotentiaires. LE CLERC: *Négociations secrètes touchant la paix de Munster et d'Osnabrug*, t. 2, p. 130.

(2) Lettre des plénipotentiaires français aux plénipotentiaires suédois. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hollande*, t. 25, fol. 227.

(3) Lettre des plénipotentiaires à Mazarin. LE CLERC: *Op. cil.*, t. 2, p. 134.

Ils exprimèrent seulement l'avis que l'envoyé français pourrait aller voir Torstenson pour lui demander toutes les informations dont il aurait besoin avant de partir pour la Transylvanie ⁽¹⁾.

Très embarrassés par le manque de renseignements certains sur les intentions de la Suède, mais pressés par les ordres de la Cour du 3 septembre, les plénipotentiaires se décidèrent à rédiger l'instruction de Croissy.

*
* *

Cette instruction porte la date du 15 septembre 1644, et fut signée seulement par les plénipotentiaires ⁽²⁾. « La guerre, disait l'instruction, commencée depuis peu par le Prince de Transylvanie, est une des plus favorables diversions qui pouvait arriver pendant la conjoncture présente. Et plus capable, si on la peut faire durer de porter l'empereur et ses adhérents à une paix raisonnable. » Pour les conditions dans lesquelles Croissy devait négocier avec le Prince de Transylvanie, l'instruction n'était pas complète. Les plénipotentiaires se sont réservé le droit de lui envoyer des précisions après son arrivée auprès du Prince. Ils considéraient les demandes de Rakoczy comme exagérées et savaient en même temps que la Cour n'était pas disposée à les accepter. D'autre part, ils n'avaient pas obtenu d'éclaircissements suffisants de la part des Suédois, ce qui leur faisait craindre « qu'après avoir engagé la France à exécuter une partie de ce qui a été promis au dit Prince, leur intention ne soit de se décharger sur elle du paiement de toute la somme qui lui doit être fournie ». Pour éviter ce risque, Croissy pouvait négocier un traité direct entre la France et Rakoczy. Il devait déclarer au Prince que le traité de 1643 ne pouvait pas être ratifié par la France. La Suède s'était fait nommer toujours la première ; le traité engageait la France à demander à Constantinople l'appui des Turcs, ce qu'elle ne pouvait accepter, et, de plus, elle ne voulait prendre aucun engagement pour soutenir les

(1) Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 10 septembre 1644. *Ibid.*, p. 135.

(2) Instruction rédigée par les plénipotentiaires pour Croissy, du 15 septembre 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hollande*, t. 25, fol. 231-243.

revendications des protestants de Hongrie contre les catholiques.

Croissy était autorisé à engager la France au paiement de la même somme que la Suède. Quant à l'obligation prise par Torstenson de lui envoyer un secours de 3.000 hommes, il pouvait promettre à Rakoczy que la France lui paierait l'entretien de 1.500 hommes ; elle interviendrait auprès des Suédois pour qu'ils lui donnent en troupes leur part de 1.500 hommes. Pour cette somme la Cour lui enverra des ordres plus tard et il pourrait au besoin l'engager jusqu'à 50.000 Reichsthalers par an. Si Rakoczy voulait prendre l'engagement de ne pas traiter avec l'Autriche pendant « toute l'année prochaine ny mesme de la suivante, s'il est possible », et si Croissy arrivait à conclure le traité avec lui conformément au désir de la France, il pourrait écrire à Des Hameaux, banquier à Venise, de lui payer 100.000 Reichsthalers.

Croissy devait faire l'impossible pour engager le Prince à ne traiter avec l'Autriche qu'avec le consentement de la France, sans qu'elle se fût engagée à la même obligation, car, tandis que la France pouvait renier un tel engagement, le Prince de Transylvanie se trouvait dans l'impossibilité de le faire à cause de sa dépendance à l'égard de l'Empire ottoman. Autrement « on nous accuseroit d'avoir mis au moins indirectement la paix de la chrestienté en la disposition des Infidelles ».

L'instruction prévenait Croissy « que le plus grand service qu'il puisse rendre à leurs Majestés, est d'engager le dit Prince à ne faire point de paix sans leur consentement et néantmoins n'obliger point leurs Majestés à la mesme chose ».

Mais dans le cas où le Prince s'obstinerait à demander la réciprocité « il vaudrait encore mieux entrer en cette obligation que de perdre une diversion si favorable et se priver de l'esperance qu'elle donne de reduire plus facilement l'Empereur à une paix juste, mais cela ne doit estre fait qu'à la dernière extremité et en apportant s'il est possible, des precautions qui empeschent qu'on ne demeure obligé que raisonnablement et que le dit Prince ne puisse pas user de cet avantage pour rompre tout à fait la négociation de la paix ».

Croissy pouvait engager aussi la France à lui payer une pension s'il venait à perdre la principauté et à le prendre

sous sa protection pour une période de 10 ans à partir du jour où on signerait la paix générale.

L'instruction insistait spécialement sur la question religieuse. « Mr. de Croissy, disait-elle, n'entrera donc en aucun traité ny en aucune convention avec le Prince de Transylvanie sans y insérer un article exprès par lequel il soit dit qu'en tous les lieux qui ont esté occupez depuis cette nouvelle guerre ou qui le pourront estre à l'avenir par le dit Prince, l'exercice de la Religion Catholique y demeurera aussy libre comme il l'est à present et que les églises, couvents, biens et personnes des Ecclesiastiques seront en la spéciale protection du Roy sans qu'on y puisse toucher pour quelque cause et occasion que ce soit. »

Les plénipotentiaires mirent à la disposition de Croissy une somme de 3.000 Reichsthalers pour les distribuer aux personnes les plus influentes de la cour de Rakoczy.

*
* *

Le 17 septembre ils annoncèrent à la Cour que l'instruction de Croissy était prête et qu'il partirait dans quelques jours. Si la Cour trouvait des objections à faire, ils s'engageaient à les lui faire parvenir avant son arrivée en Transylvanie ⁽¹⁾. N'ayant pas pu être copiée à temps, l'instruction fut envoyée à la Cour après le départ de Croissy. « Nous sommes obligés, écrivaient-ils à Bienne le 1^{er} octobre, de vous représenter que n'ayant pas eu une assez particulière connaissance des intentions de la Reyne pour les conditions du traité qu'il doit faire avec le Prince de Transylvanie, nous sommes demeurés un peu retenus en quelques endroits de son instruction » ⁽²⁾.

La lettre de créance pour Rakoczy et l'instruction de Croissy étaient signées seulement par les plénipotentiaires. Craignant que le Prince pût faire des difficultés pour négocier avec lui dans ces conditions, ils demandèrent à la Cour

(1) Lettre des plénipotentiaires à la Cour. *Bibl. Mazarine, Ms.*, t. 2.221, fol. 397.

(2) Lettre des plénipotentiaires à Bienne. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 24, fol. 359.

de leur envoyer, à toute éventualité, un « pouvoir en meilleure forme » ⁽¹⁾, ce qui leur fut expédié le 30 novembre ⁽²⁾.

Mais, pendant que les plénipotentiaires avaient chargé Croissy de conclure un traité avec Rakoczy et au besoin même d'engager la France à ne faire la paix sans son consentement, la Cour ne voulait pas aller si loin.

Le 15 octobre, Bienne leur écrivait que, si la France trouvait absolument nécessaire la continuation de la guerre de Rakoczy et si elle était disposée pour cela à lui payer toute la somme à laquelle Torstenson l'avait engagée, elle ne voulait pas « y estre assujettie par un traité » ⁽³⁾.

Dans une autre lettre du 22 octobre, Bienne tint aux plénipotentiaires le même langage, tout en reconnaissant que la diversion de Rakoczy était très importante et qu'elle ne coûtait pas beaucoup ⁽⁴⁾. La Cour ne fut pas très contente de cette instruction quoique les plénipotentiaires n'eussent pas dépassé les ordres qu'ils avaient reçus auparavant. Ils se pressèrent d'informer Croissy de la difficulté que faisait la Cour à accepter de ne faire la paix qu'avec le consentement de Rakoczy, et dans l'espérance qu'elle adopterait leur point de vue, sur leur propre responsabilité, ils ne changèrent rien à l'instruction du 15 septembre ⁽⁵⁾. Ils insistèrent auprès de la Cour sur la nécessité de cette concession pour le cas où Rakoczy y tiendrait absolument, parce qu'ils la considéraient moins grave que la paix qu'il pourrait faire autrement, avec l'Autriche ⁽⁶⁾.

(1) Lettre des plénipotentiaires à Bienne du 8 octobre. *Ibid.*, fol. 422.

(2) Plein pouvoir à Croissy pour traiter avec Rakoczy, du 30 novembre. *Ibid.*, Hongrie, t. 1, fol. 241.

(3) « Enfin on acquiesce, écrivait-il, d'exécuter son traité fait avec le dit Sieur Tortenson en tous ses points qui nous concernent à la reserve de celui ou de ceux qu'y establiront une absolue liaison et dependance de nous à luy, à ne pouvoir faire de paix ny de trêve que conjointement avec luy. » Lettre de Bienne aux plénipotentiaires. *Ibid.*, fol. 230.

(4) Lettre de Bienne aux plénipotentiaires. *LE CLERC: Op. cit.*, t. 2, p. 161.

(5) Lettre des plénipotentiaires à Croissy du 4 novembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polii. Hongrie*, t. 1, fol. 233.

(6) « Si toutesfois, ajoutaient-ils à Bienne, au preiudice des sentimens que nous avons creu pouvoir et devoir prendre, vous jugez qu'il faille retrancher quelque chose en cet endroit à l'instruction de Mr. de Croissy, il vous plaira de nous le faire scavoir au plustost et sans considerer les inconveniens qui en peuvent arriver, nous obeirons punctuellement à ce qui nous sera ordonné. » Lettre des plénipotentiaires à Bienne du 6 novembre. *Ibid.*, Allemagne, t. 25, fol. 21-22.

Malgré leur insistance la Cour refusa jusqu'à la fin de l'année de prendre cet engagement ⁽¹⁾.

*
* *

Tandis que Croissy allait rencontrer le général Torstenson, Brégy était déjà arrivé en Pologne. Le 28 octobre il informait les plénipotentiaires qu'il avait assuré le Roi de Pologne de ne rien craindre de la part de Rakoczy, et qu'on pouvait compter sur la neutralité polonaise surtout si le Prince de Transylvanie ne se servait des Turcs et ne mettait aucune garnison dans les villes frontières ⁽²⁾. Il continua d'envoyer les mêmes avis à la Cour ainsi qu'aux plénipotentiaires pendant tout l'hiver de 1644 ⁽³⁾.

Arrivé au camp suédois le 10 novembre, Croissy demanda à Torstenson si la Suède avait payé à Rakoczy les sommes qu'elle lui devait par le traité de 1643. Le général suédois lui répondit qu'il avait retardé le paiement dans l'espoir de pouvoir le faire plus facilement en s'approchant de lui avec son armée, ce qu'il n'avait pas pu faire à cause de Gallas qui le menaçait toujours avec ses troupes. Il lui déclara qu'il avait tous les fonds nécessaires et qu'il payerait Rakoczy dès qu'il recevrait sa demande. Croissy lui ayant dit que la France ne pouvait pas ratifier le traité de 1643 et qu'elle tenait à obliger Rakoczy par un article spécial à protéger les catholiques des régions conquises, Torstenson se déclara très sceptique sur la possibilité d'obtenir du Prince cette concession, d'autant plus difficile qu'il s'était procuré le concours des calvinistes de Hongrie sous le prétexte qu'il luttait pour la liberté de conscience et pour le rétablissement de leurs temples, et que « si l'on ostoit ce pretexte de la religion au Ragoski, ils se trouveroit abandonné de toutes les troupes et de l'assistance que ce fondement luy acquiert aupres de tous les calvinistes de Hongrie ».

(1) Lettres de Brienne aux plénipotentiaires du 26 novembre, *ibid.*, t. 36, fol. 345 ; et du 31 décembre, *ibid.*, t. 31, fol. 459.

(2) Lettre de Brégy aux plénipotentiaires. *Ibid.*, Pologne, t. 5, fol. 189.

(3) Lettre de Brégy du 11 janvier 1645. *Ibid.*, fol. 202.

Croissy, malgré sa réponse « que l'on ne faisait point une guerre de religion mais purement politique et que l'honneur du Roy et l'intérêt de sa conscience prevauldroit toujours à toute considération », trouva l'argument de Torstenson assez important pour demander aux plénipotentiaires de nouveaux ordres concernant ce point, s'ils étaient d'accord avec lui sur la valeur de cette objection ⁽¹⁾.

Croissy avait quitté Torstenson avec la conviction que celui-ci n'était pas trop décidé à payer à Rakoczy la part de la Suède ⁽²⁾. Il arriva en Transylvanie au mois de janvier 1645.

8.

La situation de Rakoczy pendant l'hiver de 1644.

Lorsque Croissy arriva auprès de Rakoczy, il le trouva en négociations avec l'Autriche. Depuis le commencement de la guerre, ces relations n'avaient jamais complètement cessé. Seulement, il n'y avait aucune chance de tomber d'accord.

L'Empereur trouvait ses demandes d'autant plus impossibles que la situation de ses armées s'était beaucoup améliorée après le départ de Torstenson pour le Danemark. De son côté, Rakoczy ne se faisait aucune illusion que ses conditions pouvaient être acceptées tant que Torstenson ne revenait pas en Allemagne et tant que les Turcs ne voulaient pas intervenir directement avec leurs forces. Les nouveaux espoirs réveillés à Vienne par la guerre de Danemark, d'une part, et la conviction, d'autre part, que c'était à Constantinople que l'Autriche devait chercher les conditions de l'accord avec lui, rendirent impossibles toutes concessions au Prince de Transylvanie.

En continuant la négociation, celui-ci prouvait à la population de Hongrie son désir de paix et laissait tomber sur l'Autriche toute la responsabilité des malheurs de la

(1) Lettre de Croissy aux plénipotentiaires du 22 novembre 1644. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 31, fol. 215.

(2) Lettre de Croissy aux plénipotentiaires du 14 décembre. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 1, fol. 248.

guerre. Au fond, il voulait gagner du temps ⁽¹⁾, afin de pouvoir consolider ses conquêtes de Hongrie et pour attendre les secours des Suédois et des Turcs.

Toute l'année de 1644, il avait demandé des secours à Torstenson et l'exécution du traité fait avec lui, en le menaçant qu'autrement il ferait la paix. C'était une simple menace, parce que la paix ne pouvait se conclure que d'accord avec les Turcs, et ceux-ci ne la voulaient pas encore.

L'Autriche envoya le baron de Czernin à Constantinople pour demander aux Turcs d'obliger Rakoczy de cesser la guerre.

L'ambassadeur français De la Haye, informant les plénipotentiaires le 5 septembre de l'arrivée de Czernin, disait que les cadeaux apportés étant de peu de valeur, le Sultan était mécontent et que dans ces conditions tout accord était difficile ⁽²⁾.

Malgré ces informations, les démarches de l'Autriche à Constantinople inquiétèrent beaucoup la France pendant tout l'automne de 1644. De la Haye fut chargé « de traverser » la négociation de Czernin et, sans engager la France, de faire l'impossible pour que le Prince de Transylvanie ne soit pas empêché par les Turcs à continuer la guerre ⁽³⁾. Il ne lui répugnait pas de voir l'Empire ottoman s'engager dans une guerre contre l'Autriche, mais pour cela, elle ne voulait prendre aucune responsabilité. « Si les Suédois, écrivait Brienne aux plénipotentiaires le 17 septembre, n'en font point de scrupule, nous ne les transverserons point. Mais d'en chercher l'Empereur ottoman, il faut droit que nous fussions réduits à une grande misère... » ⁽⁴⁾.

D'après tous les renseignements que la France avait sur les négociations de Rakoczy avec la Maison d'Autriche,

(1) Ce que Servien et le comte d'Avaux avaient bien compris. Ils écrivaient à la Cour le 9 octobre 1644 : « On ne croit pas que le Transylvain traite sans la Suède, bien est vray qu'il y a quelques fois fait semblant de s'accommoder avec l'Empereur et consenty à la nomination du lieu des Deputez pour la conference, mais pour amuser le tapis et gagner le temps. La correspondance entre ce Prince et Tortenson continue... » Lettre des plénipotentiaires à la Cour. *Bibl. Mazarine, Ms.*, t. 2.219, fol. 159.

(2) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 223.

(3) Lettre de Brienne aux plénipotentiaires du 1^{er} octobre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 31, fol. 21-23.

(4) *Ibid.*, t. 33, fol. 366.

elle ne fut certaine qu'il ne voulait signer la paix qu'à partir du printemps de 1645. Pendant tout ce temps, en dehors des mesures prises à Constantinople par De la Haye, la France ne vit que deux moyens capables de faire durer cette diversion : encourager Rakoczy à la résistance en lui faisant espérer le paiement des subsides dus par le traité de 1643, et décider les Suédois à quitter le Danemark pour porter la guerre en Allemagne.

Dès le mois de juillet, Des Hameaux, le représentant de la France à Venise, envoya en Transylvanie un agent, Charles Budé, pour assurer Rakoczy qu'on avait déjà reçu de la Cour 100.000 Reichsthalers, et pour lui demander en même temps de préciser s'il voulait toucher cet argent à Venise ou à Constantinople.

Rakoczy fut très content de cette visite et demanda que le paiement soit fait à Constantinople ⁽¹⁾.

Quant aux Suédois, pour les presser à rentrer en Allemagne, la France alla jusqu'à les menacer de leur supprimer les subsides en invoquant la raison qu'ils avaient été accordés seulement pour leur servir à la guerre contre la Maison d'Autriche ⁽²⁾.

Rakoczy d'autre part n'avait pas cessé depuis le commencement des hostilités de demander le secours des Suédois faisant voir à Torstenson qu'il lui serait impossible d'attendre encore longtemps. Le général suédois, appréciant beaucoup l'importance de la diversion de Rakoczy, informa les plénipotentiaires français le 20 septembre qu'il partirait avec ses troupes pour le rejoindre en Moravie ⁽³⁾.

Pendant toutes ces négociations, la guerre avait continué en Hongrie où Rakoczy, malgré la poussée des forces impériales, avait réussi à se maintenir. Les deux armées étaient d'ailleurs décimées par les maladies et par le manque de provisions ⁽⁴⁾. Mais, tant que les Turcs ne lui retiraient pas le consentement, le Prince de Transylvanie pouvait résister sans aucun danger.

A l'approche de l'hiver, loin de penser à la paix, il fit de grands préparatifs pour continuer la guerre. Il demanda

(1) Lettre de Des Hameaux à Brienne du 19 novembre. *Ibid.*, Venise, t. 53, fol. 407-408.

(2) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, p. 76.

(3) Lettre de Torstenson aux plénipotentiaires. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 207.

(4) DE SACY : *Hist. générale de Hongrie*, t. 2, p. 206.

aux Turcs, par son représentant à la Porte, d'obliger d'abord le Prince de Valachie à ne pas rappeler les troupes qui luttèrent à côté des siennes et d'ordonner ensuite au Prince de Moldavie de lui envoyer de nouveau les troupes qu'il avait appelées depuis quelque temps ⁽¹⁾.

À Vienne, afin de le forcer à la paix, on discuta même les moyens pour provoquer contre lui la révolte des Roumains de Transylvanie ⁽²⁾.

Craignant le retour de Torstenson, la diplomatie autrichienne redoubla d'efforts à Constantinople pour en finir avec la diversion de Rakoczy. Elle faisait publier que l'accord était presque conclu et que les Turcs promettaient de lui interdire la continuation de la guerre. Tous ces bruits et le fait que les négociations pour la paix générale à Munster et à Osnabrück n'avançaient pas beaucoup, déterminèrent De la Haye à proposer à la Cour de provoquer une intervention directe des Turcs dans la Hongrie. Cette nouvelle diversion donnerait la possibilité à la France de réorganiser l'Empire en mettant à sa tête un Prince français, et de commencer après, une grande guerre contre l'Empire ottoman. La chrétienté n'aurait qu'à gagner de ce fait ⁽³⁾. Il ne reçut pas de réponse à ce projet.

Pendant que Rakoczy se préparait à continuer la guerre et que l'Autriche négociait à Constantinople, la situation changea radicalement en Allemagne.

La tentative de Gallas d'enfermer Torstenson dans le Holstein échoua complètement. Il en sortit avec toutes ses troupes « sans perdre un seul chariot ». Les Impériaux n'osèrent pas l'attaquer. Ils se séparèrent des Danois « mécontents les uns des autres et s'accablant mutuellement de reproches » ⁽⁴⁾.

Torstenson avança en Allemagne sans rencontrer aucune résistance de la part de Gallas et le 13 novembre, rencontrant son armée près de Jüterbogk, le général suédois la détruisit

(1) Lettre de Rakoczy à son représentant à Constantinople du 9 octobre. KATONA : *Historia Critica Regum Hungariae...*, t. 32, p. 300.

(2) Lettre de Ferdinand III au Palatin de Hongrie du 28 novembre. HURMUZAKI : *Op. cit.*, vol. IV, part. I, p. 696.

(3) Lettre de Jean de la Haye du 5 novembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 2, suppl. fol. 92.

(4) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 1, p. 587.

complètement. Gallas se réfugia avec le peu de troupes qui lui restait sous les murs de Magdebourg pour en perdre d'ailleurs encore une partie, faute de vivres ⁽¹⁾.

Cette défaite obligea l'Autriche à retirer le général Götz avec une partie des troupes qui étaient en Hongrie et de l'envoyer pour organiser la résistance en Bohême contre l'avancement de Torstenson. L'autre général qui commandait en Hongrie, Puchaim, reçut l'ordre d'occuper la ligne du Vaag ⁽²⁾.

La nouvelle victoire suédoise et l'approche de Torstenson des frontières de la Moravie, réduisirent encore davantage les chances pour l'Autriche de pouvoir se réconcilier avec le Prince de Transylvanie.

9.

*Le traité d'alliance du 22 avril 1645
entre Georges Rakoczy et la France.*

Au mois de janvier 1645, lorsque Croissy arriva en Transylvanie, la situation de Rakoczy était encore bonne à Constantinople. Les Turcs non seulement lui avaient laissé la liberté de continuer la guerre, mais ils lui avaient même promis de l'aider s'il en était besoin ⁽³⁾. Or, tant que l'Empire ottoman ne changeait pas sa ligne de conduite à l'égard de l'Autriche, il n'y avait aucune possibilité sérieuse pour qu'il fit la paix. A Vienne, on espérait pourtant à cette époque que la négociation engagée à Constantinople par Czernin aboutirait à un accord. En attendant la fin de cette négociation, l'Empereur ne se pressait pas d'accepter les revendications de Rakoczy et des protestants de Hongrie, qui furent maintenues par eux avec d'autant plus d'intransigeance que la victoire de Torstenson du mois de novembre avait placé de nouveau l'Autriche dans une position difficile.

Dès son arrivée, Croissy avait demandé à Rakoczy de cesser toute négociation avec l'Autriche et de rappeler les députés qui le représentaient à Tyrnau ⁽⁴⁾. Malgré la

(1) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, p. 96-97.

(2) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, p. 247.

(3) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires du 7 janvier 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 242.

(4) Lettre de Croissy aux plénipotentiaires du 12 mars. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 1, fol. 255.

promesse qu'il fit de se conformer à ce désir, Rakoczy continua les pourparlers encore quelque temps. « Il s'excuse, écrivait Croissy aux plénipotentiaires, sur l'obligation qu'il a de mesnager ce peuple tres inconstant de son naturel et duquel il espere tirer plus de secours et l'engager plus avant à la guerre sy l'Empereur luy refuse les conditions qu'il luy demande. »

Quant aux relations avec la France, il s'en tenait au traité conclu avec Torstenson en 1643, et en attendait une exécution complète. Il demandait en plus, le paiement d'une somme de trente mille Reichsthalers qu'il avait dépensée à Constantinople pour obtenir le consentement du Sultan, et ne voulait faire absolument aucune concession sur le point concernant l'obligation que ni la France, ni la Suède ne pouvaient conclure la paix sans son consentement. « Il dispute, écrivait Croissy, toutes les silables des autres articles avec une opiniastreté incroyable et m'allègue sans cesse ou un passage de la Bible, ou un texte de droit, comme une décision dans les affaires que je traite avec luy. »

Craignant qu'à la suite des nouvelles victoires remportées par les Suédois sur l'armée autrichienne, l'Empereur pût lui faire de grandes concessions, Croissy obligea Rakoczy de prendre par écrit l'engagement de continuer la guerre même si ses délégués à Tyrnau acceptaient les conditions de l'Autriche. Il n'avait d'ailleurs obtenu cette déclaration qu'après l'avoir menacé de cesser la négociation avec lui et de quitter la Transylvanie.

Mais ce qui décida Rakoczy à rompre définitivement les négociations avec l'Autriche, ce fut la victoire suédoise de Jankowitz. Le 6 mars 1645, l'armée autrichienne fut complètement écrasée par les forces de Torstenson. Le général Götz fut tué avec 4.000 hommes, et le général Hatzfeldt avec plus de 4.000 hommes furent faits prisonniers. Toute l'artillerie tomba entre les mains des Suédois (1).

Cette victoire de Moravie ouvrit de nouveau à Torstenson le chemin de Vienne. L'Empereur quitta Prague avec une telle hâte que ses bagages furent pris par le général suédois Douglas (2).

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 248.

(2) GEYER : *Histoire de Suède*, pp. 413-414.

Dans ces conditions, il ne fut pas difficile à Croissy de finir la négociation avec Rakoczy. Le 22 avril, il signa avec lui à Muncacz, au nom de la France, un traité par lequel le Prince de Transylvanie s'engageait à continuer la guerre avec l'Autriche ⁽¹⁾.

Il contient 16 articles :

I

Le traité commence d'abord par un long préambule qui précise que l'alliance avec la France a été demandée depuis longtemps par le Prince de Transylvanie et qu'enfin, elle lui a été accordée pour obliger la Maison d'Autriche à faire la paix.

La France prend sous sa protection le Prince de Transylvanie, sa femme, ses successeurs et tous ses sujets de Transylvanie et de Hongrie qui lui sont attachés, en leur promettant de les secourir pour qu'ils se maintiennent dans leurs situations, s'ils venaient à être attaqués par l'Autriche ou ses alliés.

II

La France déclare n'avoir aucune prétention sur la principauté de Transylvanie ou le royaume de Hongrie.

III

Si le Prince ou ses successeurs étaient chassés de la principauté, en perdant leurs biens, la France s'oblige à leur payer, jusqu'à leur rétablissement, une somme de 20.000 Reichsthalers par an.

IV

La France lui paiera comme subside 100.000 Reichsthalers pour la première année (1^{er} février 1644-1^{er} février 1645), et 75.000 pour les autres années. Le paiement aura lieu par moitié, le 1^{er} février et le 1^{er} août.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 334 et suiv. Publié par LE CLERC : *Op. cit.*, t. 1, partie I, pp. 359-364; par DU MONT : *Op. cit.*, t. 6, partie I, p. 310; par RYDBERG : *Op. cit.*, t. V, partie II, pp. 559-561; par SZILAGYI : *Op. cit.*, pièce 136; etc., etc...

V

Pour l'entretien de 1.500 hommes, la France s'engage à lui payer une somme de 48.000 I eichsthalers par an, aux mêmes dates que le subsidé.

VI

La France ne fera aucune paix ni trêve avec la Maison d'Autriche ou ses alliés « sans le sceu et l'avis et au préjudice » du Prince ou de ses successeurs.

VII

Pour le cas où l'Autriche voudrait attaquer le Prince de Transylvanie, après la paix générale, la France promet d'intervenir auprès de ses Alliés « pour qu'on convienne à des conditions raisonnables d'une seureté qui aura lieu après la paix générale » en sa faveur.

Les conditions de cette garantie seront précisées dans le traité de la paix générale.

VIII

La France promet de faire tous ses efforts pour assurer au Prince de Transylvanie la paix avec ses voisins, non seulement pendant la guerre, mais même après la paix générale.

IX

Le Prince de Transylvanie s'engage à continuer la guerre contre l'Empereur Ferdinand III et ses alliés jusqu'à la paix générale, et il cherchera à l'attaquer le plus tôt possible, dans ses terres héréditaires.

X

Ni lui ni ses successeurs ne pourront faire la paix avec la Maison d'Autriche sans le consentement de la France. Il pourra signer une suspension d'armes, mais pour trois semaines au plus. Si les Turcs lui interdisent de continuer la guerre et le menacent de l'attaquer, malgré toutes ses démarches, il sera libre de faire la paix avec l'Autriche.

XI

Le Prince promet que, s'il est obligé de faire la paix, il n'entreprendra rien contre les intérêts de la France ou de ses Alliés, et celle-ci s'engage à le comprendre, même dans ce cas, dans le traité de la paix générale.

XII

Le Prince s'engage à conserver aux catholiques des régions qui seront sous sa domination le libre exercice de leur religion, leur liberté et la possession de leurs églises et de leurs biens. Les mêmes droits sont reconnus aux protestants et aux calvinistes.

XIII

Les 1.500 hommes, qui seront entretenus avec l'argent de la France, seront placés sous le commandement du Prince de Transylvanie, qui s'engage à les entretenir dans de bonnes conditions.

XIV

Le présent traité conclu entre la France et le Prince de Transylvanie ne change rien au traité de celui-ci avec la Suède.

XV

Si le Prince meurt pendant cette guerre, son successeur la continuera jusqu'à la paix générale qui contiendra pour lui aussi les dispositions de l'article 7.

XVI

La France s'oblige à exécuter toutes ces obligations en vertu du présent traité.

« Le Roy promet par sa parole royale et par la bonne foy chrétienne et son nom et celui de ses successeurs, de les observer et accomplir sincèrement, religieusement et sans aucun défaut. »

Croissy s'engage à fournir au Prince de Transylvanie la ratification du Roi de France dans un délai de quatre mois à partir du 22 avril 1645.

Par rapport au traité conclu par Torstenson en 1643, le traité négocié par Croissy présentait pour la France plusieurs avantages.

D'abord, il n'y avait aucune obligation écrite sur les démarches à faire à Constantinople pour que les Turcs ne révoquassent pas le consentement à Rakoczy. Tant que les Turcs accepteraient son entreprise contre l'Autriche, le Prince de Transylvanie n'avait pas le droit de par le traité, de faire la paix avec l'Autriche sans le consentement de la France, sans toutefois que l'obligation soit réciproque. Le Roi de France devait seulement le mettre au courant des négociations pour la paix générale et ne pas conclure le traité au préjudice de ses intérêts.

Il y avait en outre l'article 12, d'après lequel Croissy avait obtenu du Prince une déclaration favorable pour les catholiques de Hongrie. La Cour et les plénipotentiaires, Servien et le comte d'Avaux, avaient beaucoup tenu à ce point qui leur permettait de rejeter les accusations de l'Empereur que la France sacrifiait partout les intérêts de l'Eglise catholique. Cette déclaration, en réalité, sans aucune valeur pratique pour les catholiques, était d'autant plus nécessaire pour la France, qu'elle s'était alliée avec un prince qui attaquait un Etat chrétien avec le consentement et le concours de l'Empire ottoman.

Le point faible de ce traité, qui fut d'ailleurs reproché à Croissy plus tard, c'était l'article 10. Pour Rakoczy, il représentait un véritable succès, car il lui donnait la possibilité de sauver son honneur s'il venait à conclure la paix avec l'Autriche. Il suffisait que le Prince fût menacé d'être attaqué par les Turcs, s'il continuait la guerre, pour qu'il pût signer la paix avec la Maison d'Autriche ⁽¹⁾.

(1) Prévoyant qu'on lui reprocherait cet article, Croissy chercha à le justifier dans un long mémoire où il expliquait dans quelles conditions il avait négocié ce traité : « Sy le Prince de Transylvanie, écrivait Croissy, observe toutes les conditions que j'ay apportées en cet article, il aura en ce cas une excuse fort legitime de s'accomoder car on ne scauroist trouver mauvais que ne pouvant resister à deux si puissans ennemis, et n'estant pas secourru de ses allies, il face la paix avec celuy qui est chrestien pour se defendre de l'Infidel, auquel cas il seroit contraint de recevoir de l'Empereur les conditions telles qu'il luy plairoit imposer... » *Mémoire de Croissy. M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 319-321.

Si Croissy lui avait fait cette concession à l'article 10 du traité qui devait être publié, il se procura en échange une « déclaration particulière » de la part de Rakoczy, par laquelle celui-ci s'obligeait à faire toutes les interventions nécessaires à Constantinople et d'envoyer des cadeaux aux personnes influentes à la Cour du Sultan pour que le consentement lui fût maintenu (1).

Il se montra d'une grande prudence dans la rédaction de ce traité surtout pour les questions qui regardaient les relations du Prince avec les Turcs.

Malgré la signature du traité, il y avait encore un bon nombre de personnes influentes à la Cour de Rakoczy, qui combattaient cette alliance et recommandaient au Prince de maintenir la paix avec la Maison d'Autriche. Mais Croissy trouva l'appui de Bisterfeld, ennemi juré de l'Autriche et personnage très considéré par le Prince de Transylvanie. Il se rendit vite compte que la ratification et l'exécution^{ms} du traité par la France étaient de bons moyens pour affaiblir le parti autrichien et consolider l'alliance avec Rakoczy.

« C'est le moyen, écrivait-il à Mazarin (2), de ruiner toutes les pratiques de ses corrompus conseillers qui luy crient sans cesse qu'il quitte le certain de la part de l'Empereur pour suivre les simples promesses de France qui ne seront suivies d'aucun effet. Ils entretiennent toujours leurs correspondances à Vienne, sur l'espérance qu'ils ont qu'au premier degoust qu'il aura de nous, ils luy persuaderont de s'accomoder. »

Croissy demanda en même temps à la Cour de l'autoriser à payer quelques pensions aux personnes les plus influentes et de distribuer quelques gratifications à ceux « qui ne savent encore s'ils sont François ou Impériaux ».

A la demande de Rakoczy, Croissy lui promit de rester encore quelque temps en Transylvanie, « quoy que la vie d'un conseiller à la Cour, écrivait-il à Mazarin, ne s'accomode pas fort bien à la Hongroise et que cet employ demande une personne d'une autre profession ».

Il accepta de prolonger son séjour d'autant plus facilement qu'il voulait presser le Prince à commencer l'offensive contre l'Autriche.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 320.

(2) Lettre de Croissy à Mazarin du 1^{er} mai 1645. *Ibid.*, fol. 347-348.

Immédiatement après la conclusion du traité, Rakoczy avait pris des mesures pour qu'au commencement du mois de mai, une partie de ses forces pût se réunir avec l'armée de Torstenson. Il y avait des conseillers qui recommandaient au Prince d'assiéger des places de moindre importance qu'il n'avait pas pu occuper pendant la campagne de 1644. Croissy considérait ceux-ci comme étant au service de l'Autriche et intéressés par conséquent à ce que la nouvelle campagne fût moins dangereuse pour l'Empereur.

D'accord avec Torstenson, Croissy poussait Rakoczy à diriger ses forces du côté de Vienne et à assiéger Presbourg d'où il pourrait facilement passer en Autriche. Seulement, il craignait déjà depuis cette époque un changement dans la politique de la Porte qui pouvait se méfier de la jonction des troupes transylvaines avec les Suédois.

Croissy fit partager ses craintes à Torstenson et lui demanda d'envoyer quelqu'un de sa part à Constantinople pour assurer les Turcs qu'ils n'avaient rien à craindre de cette jonction ⁽¹⁾.

Rakoczy fit voir lui-même dans une lettre à Mazarin du 7 mai que toute sa campagne dépendait de l'attitude des Turcs. Il le pria en même temps de nommer à la place de Croissy, quand celui-ci partirait, le baron Charles d'Avau-gour qu'il avait connu lors de son voyage en Transylvanie en 1638 ⁽²⁾.

*
*
*

C'est vers la mi-juin que les plénipotentiaires français à Munster apprirent la conclusion du traité avec le Prince de Transylvanie. Ils furent très contents de la manière dont il avait été conclu. « Nous croyons, écrivaient-ils à Bienne le 18 juin ⁽³⁾, que la Cour trouvera que M. de Croissy s'est bien acquitté de sa commission en toutes ses parties, sa conduite ayant esté très exacte et judicieuse, ce qui se veoid par la simple lecture du traitté où il n'y a rien d'obmis, soit pour la dignité du Roy, soit pour les avantages de France et pour la conservation de nostre Religion... »

(1) Lettre de Croissy aux plénipotentiaires du 1^{er} mai 1645. *Ibid.*, fol. 331.

(2) Lettre de Rakoczy à Mazarin. *Ibid.*, fol. 360.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 41, fol. 480-482.

Ce qui les contentait surtout, c'était l'article sur la religion catholique. Ils écrivirent à Croissy de « disposer » les catholiques de Hongrie à informer le Pape du grand intérêt que la France leur avait témoigné dans la négociation avec Rakoczy, parce que c'était un fait qui « méritait bien d'estre relevé ».

Les plénipotentiaires insistèrent spécialement auprès de la Cour sur la nécessité de ratifier le traité et de l'exécuter sans retard, d'autant plus que Rakoczy était très mécontent au sujet des Suédois qui n'avaient pas encore exécuté celui de 1643.

La France n'avait pas cessé depuis le commencement de 1644, soit par les plénipotentiaires de Munster, soit par le baron de Rorté, ou par La Thuillerie, de presser les Suédois de donner satisfaction à Rakoczy.

Le 11 juin 1645, les plénipotentiaires français et suédois avaient présenté à Munster et à Osnabrück des déclarations écrites sur les conditions dans lesquelles les deux pays étaient disposés à conclure la paix avec la Maison d'Autriche et ses alliés. La France ne disait rien sur les intérêts du Prince de Transylvanie, tandis que la Suède le présentait comme son allié et demandait qu'il fût satisfait ⁽¹⁾. Trois jours après, Servien et le comte d'Avaux, ayant reçu les lettres de Croissy et le traité conclu avec Rakoczy, firent une nouvelle déclaration écrite comme explication de l'article 14 ⁽²⁾ de la proposition du 11 juin, par laquelle ils précisaient que la France considérait aussi le Prince de Transylvanie comme son allié, et demandait un passeport

(1) Proposition des plénipotentiaires de Suède du 11 juin, art. XII. BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, p. 283. Les Suédois reprochèrent d'ailleurs aux plénipotentiaires français d'avoir omis Rakoczy. Lettre de Rorté aux plénipotentiaires. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 41, fol. 499-500.

(2) L'article 14 de la déclaration du 11 juin était rédigé de la manière suivante : « Qu'il sera aussi pourvu à la satisfaction raisonnable de Madame la Landgrave de Hesse et des autres Alliés des deux couronnes qui sont aujourd'hui en guerre conjointement avec elles ; et que tous leurs autres alliés et adhérents seront compris dans le présent traité pour jouir en sureté de tout ce qui sera accordé par icelui. » BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, p. 274.

pour les députés qu'il devait envoyer au congrès de la paix ⁽¹⁾.

Cette démarche en faveur de Rakoczy donna lieu à de nouvelles accusations contre la France : qu'elle ne voulait pas la paix, puisque au traité de Hambourg, où on avait réglé les conditions de la négociation pour la paix générale, on n'avait pas parlé de lui. Non seulement les Impériaux, mais même les Médiateurs en furent mécontents ⁽²⁾. Les plénipotentiaires de l'Empereur répondirent que Rakoczy n'était pas membre de l'Empire et qu'on ne pouvait pas s'occuper à Munster des intérêts de la Hongrie qui était un Etat entièrement séparé de l'Empire. Contarini, un des Médiateurs, exposa même qu'il craignait que Rakoczy envoyât à Munster, sous le nom des députés, de véritables espions, pour informer le Sultan, son suzerain, de l'état des chrétiens ⁽³⁾.

Les plénipotentiaires français, rejetant toutes ces attaques, persistèrent à demander le passeport pour les députés de Rakoczy. La Cour approuva leur conduite et fut très satisfaite du traité conclu par Croissy. Elle le ratifia le 31 juin ⁽⁴⁾, et prit en même temps des dispositions pour payer à Dantzig, au Prince de Transylvanie, les subsides auxquels l'obligeait le traité.

« M. de Croissy, écrivait Brienne aux plénipotentiaires le 1^{er} juillet, mérite louange d'avoir si bien menagé la bourse de Sa Majesté et engagé le dit Prince à la protection des catholiques, ce qui nous servira de bouclier à nous défendre contre ceux qui ont voulu blâmer l'alliance qu'on avait projetée de faire avec lui... » ⁽⁵⁾.

(1) Déclaration en faveur du Prince de Transylvanie du 14 juin : « Pour plus ample explication de l'article 14^e de la proposition de paix délivrée dimanche dernier, les plénipotentiaires de France déclarent qu'entre les Alliés et adhérents de deux couronnes qui sont aujourd'hui en armes conjointement avec elles, M. le Prince de Transylvanie est particulièrement compris, en conséquence de quoi les dits plénipotentiaires demandent un passeport de l'Empereur pour les Députés que le dit Sieur Prince veut envoyer en l'Assemblée. Fait à Munster le 14 juin 1645. » *Ibid.*, p. 290.

(2) Lettre de Saavedra au Marquis de Castel-Rodrigo du 17 juin. *Collecion de Documentos Ineditos par la Historia de España*, t. 82, p. 550.

(3) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, p. 290-291.

(4) Ratification du traité avec le Prince de Transylvanie, du 31 juin. *Bibl. de l'Institut*, F. Godefroy, t. 88, fol. 86-89.

(5) LE CLERC : *Op. cit.*, t. 2, partie II, p. 86.

Le 9 juillet, Mazarin, adressant des lettres de remerciements à Croissy, à Bisterfeld et à Rakoczy, insistait spécialement pour l'exécution de l'article concernant la religion catholique ⁽¹⁾. Il annonçait en même temps à Croissy que Charles d'Avaugour partirait bientôt en Transylvanie pour le remplacer. Celui-ci devait porter des présents pour la femme de Rakoczy et pour son fils.

Les plénipotentiaires, mettant au courant Croissy de la proposition qu'ils avaient faite à Munster en faveur du Prince de Transylvanie, lui recommanda de proposer à Rakoczy d'envoyer aussi parmi ses députés un catholique fidèle à ses intérêts ⁽²⁾.

Pendant que la France pensait sérieusement à exécuter le traité et à soutenir à Munster ces revendications, Rakoczy continuait la guerre dans la Haute-Hongrie.

*
* *

Dès le mois d'avril, Rakoczy avait recommencé la campagne contre l'Autriche. Après avoir occupé plusieurs localités, il envoya vers la fin du mois de mai son général Kemeny et son fils Sigismond avec un corps de 14.000 hommes et huit canons pour aider Torstenson au siège de Brünn en Moravie ⁽³⁾.

Une autre partie de ses troupes sous le commandement du général Bakos Gabor s'était approchée dès le 10 mai du général suédois Douglas ⁽⁴⁾.

Le général Souches, qui avait autrefois quitté l'armée suédoise, se défendait à Brünn en désespéré. Le siège fut prolongé jusqu'au mois d'août, lorsque Torstenson, resté seul, après le départ des troupes transylvaines, dut le lever. Il ne fut pas très content des troupes de Rakoczy, composées « de gens mal disciplinés avec lesquels on ne pouvait pas faire de grands progrès et qui désolaient misérablement toute la campagne ». Mais, lorsqu'il apprit la défaite des Français à Marienthal, il fit l'impossible pour les retenir ⁽⁵⁾.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 6, fol. 380.

(2) Lettre du 27 juin 1645. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 1, fol. 392.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 249.

(4) JOSEFF BECK : *Die Geschichts-Bücher der Wiedertläufer in Oesterreich-Ungarn* (*Fontes rerum Austriacarum*, t. 43, p. 470).

(5) PUFENDORFF : *Histoire de Suède avant et depuis la fondation de la Monarchie*, t. 2, p. 351.

Tous ces efforts furent inutiles, parce que Rakoczy, forcé par les Turcs à cesser la guerre, se réconcilia avec l'Autriche au mois d'août et ses troupes se séparèrent de Torstenson.

10.

*La paix du 22 août 1645
entre le Prince de Transylvanie et l'Empereur.*

En 1645, les Turcs se décidèrent à attaquer la République de Venise pour occuper l'île de Candie. Ils considéraient l'affaire d'autant plus facile que les puissances chrétiennes, engagées à fond dans la guerre de Trente Ans, ne pouvaient lui envoyer des secours importants. Pour des raisons commerciales et politiques, l'Empire ottoman tenait beaucoup à la possession de cette île, qui pouvait servir à tout moment comme base d'opération à ses ennemis.

Au mois de septembre 1644, les chevaliers de Malte s'étaient emparés d'une galère turque qui transportait en Egypte un riche eunuque entouré d'un grand nombre d'esclaves. Les chevaliers trouvant après, un bon accueil dans l'île de Crète où ils s'approvisionnèrent, ce fait donna aux Turcs le prétexte de l'attaquer. Ils gardèrent le secret sur leurs intentions jusqu'au dernier moment. Presque tout le monde s'attendait à une guerre avec les chevaliers de Malte, tandis qu'ils se préparaient pour attaquer l'île de Crète ⁽¹⁾.

Venise, inquiétée par ces préparatifs, prit des mesures, elle aussi. Soranzo, son ambassadeur à Constantinople, l'avait régulièrement tenue au courant de ses soupçons ⁽²⁾.

Les courses des chevaliers de Malte créaient toujours des difficultés aux Etats chrétiens dans leurs rapports avec l'Empire ottoman. La grande victime était toujours la République de Venise qui s'était plaint plusieurs fois à Paris. Les Turcs n'ignoraient pas les relations étroites qui existaient entre les chevaliers de Malte et la France. « Car, écrivait De la Haye à la Cour pendant l'hiver de 1644, tous ceux qui sont faits esclaves par les Maltois et qu'on

(1) RICAUT : *Histoire des trois derniers Empereurs des Turcs*, t. 2, p. 77-79 ; CH. TERLINDEN : *Le pape Clément IX et la guerre de Candie*, pp. 7-11.

(2) H. MISSAK : *Le Père Ottoman* (*Revue d'Hist. diplomatique* 1903, p. 359).

rachette, quand ils retournent icy et qu'on leur demande par qui ils ont esté pris, ils crient tous, France... » De la Haye exprima l'avis qu'il serait dans l'intérêt de la France d'interdire aux chevaliers de continuer à faire des armements sur ses côtes. « Car, écrivait-il, quand on nous reproche que les Français fournissent Malthe de corsaires nous pourrions dire que ce sont libertins et volontaires que le Roy ne peut retenir, mais quand on nous reproche qu'ils font leurs armements aux ports de France, qu'ils y sont reçus et qu'ils partent de là pour aller en cours ⁽¹⁾, je ne scay quelle excuse donner, et vous supplie très humblement de me dire quelques bonnes paroles pour répondre à cette objection » ⁽²⁾.

Le 22 février 1645, le chevalier de Grémonville informa la Cour que l'ambassadeur de Venise à Rome avait fait part au Pape, au nom de la République, de la crainte qu'elle avait d'être attaquée par les Turcs, et il lui demanda la permission de lever quatre mille hommes dans l'Etat ecclésiastique, et en même temps, le secours de toutes ses galères. Il pria aussi le Pape d'exhorter « le roy de Pologne à ce que conjointement avec le Transylvain avec lequel on dit qu'il est ligué, il portast la guerre contre le Turc, affin que par ceste diversion il fust detourné de celle dont il menace les chrétiens... ». Par ce moyen, Rakoczy n'étant plus secouru par les Turcs, le Pape, disait l'ambassadeur de Venise, ne sera plus importuné par des demandes d'assistance de la part de l'Empereur. Le Pape lui répondit « que pour les sus dites instances, elle ne s'en mettoit pas en peine », et quant à l'intervention auprès du Roi de Pologne, il refusa toute démarche sous le prétexte qu'il ne voulait pas se « rendre incapable de la médiation de la paix... » ⁽³⁾.

(1) « Aller en cours », comme on disait en ce temps-là, au lieu de « aller à la course ».

(2) Cité par H. MISSAK : *Ibid.*, p. 357.

(3) *Archives du Ministère de la guerre*, t. 128, lettre de Grémonville du 22 février 1645. A propos du fait que le Pape avait refusé le « secours d'hommes et d'argent qui luy avoit esté demandé par l'Empereur sous prétexte de la guerre qui luy est faicte par le Transylvain dont les troupes sont fortifiées de celles du Turc selon le dire des Impériaux », Brienne écrivait aux plénipotentiaires le 6 avril 1645 : « Sa Sainteté ayant plus craint de des-penser de l'argent que de nous desplaire, nous ne croyons pas luy en avoir obligation... » *M. Aff. Etr. Mém. et Doc. Allemagne*, t. 24, fol. 155.

Le conflit avec les chevaliers de Malte et surtout la perspective d'une guerre entre l'Empire ottoman et la République de Venise, ne pouvaient pas servir les intérêts de la diplomatie française. La France désirait voir les Turcs en paix avec tout le monde si c'était possible, sauf la Maison d'Autriche et l'Espagne. Au lieu de les voir s'intéresser à la guerre de Hongrie, les Turcs allaient ouvrir une guerre qui pouvait mettre la France, si la paix était conclue à Munster, dans une situation difficile, ou de rester neutre et, dans ce cas, garder de bons rapports avec l'Empire ottoman, tout en risquant les reproches des chrétiens, ou aider Venise, et, dans cette éventualité, fâcher davantage le Sultan. Mais l'inconvénient le plus grand et le plus immédiat, si cette guerre éclatait, c'était que le Prince de Transylvanie devait faire la paix avec l'Autriche. L'Empire ottoman ne pouvait pas s'engager à la fois contre la Maison d'Autriche et la République de Venise. Dans leurs intentions, la guerre qu'ils avaient autorisé Rakoczy à commencer en Hongrie, devait finir non seulement par l'affaiblissement de l'Autriche, mais aussi par l'obligation pour elle de chercher un accord avec le Sultan et de ratifier le traité de Szöny (du 9 mars 1642).

Les efforts faits par la France pour réconcilier les Turcs avec Venise, furent inutiles parce qu'ils croyaient le moment très propice pour la réussite du coup de Candie ⁽¹⁾.

D'autre part, l'Autriche se montrait non seulement disposée à garder de bons rapports avec l'Empire ottoman pendant la guerre avec Venise, mais elle était prête même à lui payer un tribut pour avoir la paix et pour obtenir la promesse du Sultan d'interdire à Rakoczy la guerre.

Depuis l'été de 1644, le baron de Czernin, ambassadeur d'Autriche, demandait au Sultan l'échange des ratifications de la paix de Szöny, l'envoi réciproque d'une ambassade solennelle, l'ordre à Rakoczy de cesser la guerre et la nomination d'une commission chargée de régler tous les conflits qui pourraient surgir sur les frontières des deux Empires ⁽²⁾.

Les Turcs ne se pressèrent pas de prendre une décision à propos de ces propositions, et donnèrent ainsi à Rakoczy

(1) CH. TERLINDEN : *Le pape Clément IX et la guerre de Candie...*, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 67 ; HAMMER : *Op. cit.*, t. 10, p. 67.

la possibilité de continuer la guerre. Ils savaient que l'accord avec l'Autriche ne dépendait que d'eux, et, pour un moment, ils n'étaient pas intéressés à le conclure. Le consentement qu'ils avaient accordé au Prince de Transylvanie pour commencer la guerre et le bruit qu'ils avaient laissé répandre sur la possibilité de leur intervention directe contre la Maison d'Autriche, pouvaient tranquilliser la République de Venise et leur permettre de la surprendre plus facilement. Ensuite, le Sultan ne pouvait retirer le consentement à Rakoczy tant que celui-ci n'était pas assuré que l'Empereur lui céderait une partie de la Hongrie supérieure comme un dédommagement pour frais de guerre.

Au moment où Czernin présentait ces propositions, l'Empereur n'était nullement disposé à accepter les conditions du Prince de Transylvanie.

Les Suédois, occupés au Danemark, avaient permis à l'Autriche d'arrêter l'offensive de Rakoczy et de lui reprendre plusieurs localités occupées par lui auparavant.

L'année de 1644 s'écoula sans que l'Autriche pût arriver à un accord avec la Porte. Pendant le printemps de l'année suivante, la situation changea complètement.

D'abord, l'Autriche, à la suite de la défaite de Juterbock (13 novembre 1644) et surtout après celle de Jankowitz (6 mars 1645), se trouvait de nouveau dans une situation difficile. La Cour et la famille impériale furent même obligées de quitter Vienne et de se réfugier à Gratz. Les troupes de Torstenson, pendant ce temps, s'approchaient de Vienne par la Moravie. L'Empereur qui en 1644 ne voulait entendre parler d'aucune concession à Rakoczy, à la suite de ces événements, devint plus traitable, et dès la fin du mois de mars 1645, il se décida à chercher un accord avec lui ⁽¹⁾.

De leur côté, les Turcs avaient terminé les préparatifs contre la République de Venise et à la fin du mois d'avril leur flotte quitta Constantinople sous le commandement de Yousouf Pacha. Elle arriva au mois de mai dans le port de Navarin où les Turcs simulèrent encore de prendre des mesures en vue de l'attaque de Malte. C'est seulement le 20 juin, lorsque la flotte partit de Navarin et avant d'avoir atteint la haute mer, que Yousouf communiqua aux capi-

(1) R. Gooss : *Op. cit.*, p. 745.

taines de la flotte que le but de l'expédition était la conquête de l'île de Crète. Après quelques jours, la flotte turque était déjà entrée dans le port de Canée et le 27 les troupes commencèrent le siège de la ville ⁽¹⁾.

La guerre avec la République de Venise obligeait maintenant l'Empire ottoman à reprendre de bons rapports avec la Maison d'Autriche. Le moyen était d'interdire à Rakoczy la continuation des hostilités. Lorsqu'au printemps de 1645, le baron de Czernin retourna à Vienne, il fut accompagné par un ambassadeur de la Porte, Ibrahim-Pacha, auquel l'Empereur fit un très bon accueil ⁽²⁾. Pour l'échange des ratifications du traité de Szöny, les Turcs montrèrent à Czernin qu'ils attendaient de l'Empereur le paiement d'une somme de 200.000 piastres, le menaçant qu'autrement, ils attaqueraient l'Autriche avec une armée de 300.000 hommes ⁽³⁾. Par cette menace, loin d'avoir l'intention de la réaliser, les Turcs cherchaient seulement à intimider l'Autriche et à la décider d'accepter leurs conditions.

Le Prince de Transylvanie avait déjà recommencé les hostilités lorsque le Sultan lui envoya un tschaousch qui lui porta l'ordre de faire la paix avec l'Autriche et de se contenter seulement des sept comitats de la Hongrie, occupés auparavant par Bethlen Gabor ⁽⁴⁾.

Le tschaousch le trouva en pleine campagne, à Rimaszbath. Au lieu d'obéir à l'ordre de la Porte, Rakoczy continua quelque temps encore les hostilités. Il informa immédiatement les Suédois et leur demanda d'envoyer un délégué à Constantinople pour intervenir auprès du Sultan afin qu'il ne lui retirât pas le consentement. Mais ceux-ci ne donnèrent aucune suite à cette demande ⁽⁵⁾. Son représentant à Constantinople s'adressa à De la Haye pour intervenir dans le même sens.

L'ambassadeur français informa Croissy que le Grand Vizir était depuis longtemps d'avis que, pour se réconcilier avec l'Autriche, il fallait que la Porte interdise à Rakoczy la continuation de la guerre.

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 10, pp. 96-98.

(2) *Ibid.*, pp. 67-68.

(3) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires du 12 avril 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 252.

(4) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 248.

(5) KATONA : *Op. cit.*, t. 32, p. 325.

Mais De la Haye croyait encore que, par le paiement d'une somme importante, le Prince pourrait obtenir le renouvellement du consentement ⁽¹⁾.

Quelque temps après, l'ambassadeur français ayant obtenu une longue audience du Grand Vizir, ils discutèrent ensemble l'affaire de Rakoczy ⁽²⁾. Le Grand Vizir lui déclara que le Prince de Transylvanie avait reçu l'ordre de la Porte de s'opposer aux Suédois si ceux-ci voulaient entrer dans les sept comitats qu'il occupait en Hongrie. De la Haye lui demandant de permettre à Rakoczy de se réunir avec les Suédois dans une autre région où les Turcs ne seraient pas intéressés, le Grand Vizir lui répondit « qu'il ne pouvait permettre au Prince de se joindre avec eux jusqu'à ce qu'on sceut s'ils étoient amis du Grand Seigneur ». Toutes les assurances qui lui furent données par De la Haye, que l'Empire ottoman ne devait rien craindre de la part des Suédois et que s'ils n'avaient jusqu'à présent envoyé des ambassadeurs au Sultan, cela était dû au fait qu'ils avaient été très occupés par la guerre du Danemark et celle d'Allemagne, et qu'ils ne tarderaient pas à les envoyer, le Grand Vizir persista dans son refus, en lui disant que si la Suède envoyait des ambassadeurs à Constantinople, ils seraient bien reçus. « Je suppliai cependant, écrivait l'ambassadeur français à Croissy, avec toutes les instances possibles, de permettre au Prince de faire la guerre et de se joindre avec eux. Mais je ne pus rien obtenir sinon que le Grand Seigneur accorderoit à cet ambassadeur ce qu'il demanderoit et mesme leur donneroit secours s'ils avoient besoin. »

Quant au renouvellement du consentement, De la Haye croyait qu'il serait encore possible de l'obtenir après le retour de l'ambassadeur turc qui était à Vienne. Mais l'ambassadeur français se trompait, parce que les Turcs étaient si décidés à lui refuser l'autorisation de continuer la guerre que les pachas des frontières de la Transylvanie avaient reçu l'ordre de l'obliger à la paix, même par la force de leurs armes.

Croissy, qui résidait auprès du Prince, fit l'impossible pour convaincre la Cour et les Suédois de la nécessité absolue

(1) Lettre de Jean de la Haye à Croissy du 16 juin 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 413.

(2) Lettre de Jean de la Haye à Croissy du 3 juillet 1645. *Ibid.*, fol. 413.

d'intervenir pour lui, à Constantinople. « Vous savez, Monseigneur, écrivait-il à Mazarin le 13 juillet, qu'il y a longtemps que je vous ay escrit qu'on ne pouvoit rien faire de solide sans ce fondement ; je n'ay pas perdu une occasion d'en advertir ceux qui pouvoient maintenir nos affaires auprès du Grand Seigneur » (1). Il avait écrit plusieurs fois à Torstenson d'envoyer un délégué à Constantinople, surtout qu'il craignait que l'Autriche aurait pu faire croire aux Turcs que les Suédois, en réunissant leurs troupes avec celles du Prince de Transylvanie, pourraient les attaquer.

Il essaya de décider Rakoczy à continuer la guerre malgré les ordres de la Porte, en l'assurant que devant les prochaines démarches de la France et de la Suède, le Sultan lui accorderait de nouveau la permission. Le Prince, en lui laissant l'impression qu'il se rendrait à ses arguments, continua la guerre encore quelque temps, en réalité, pour la simple raison qu'à ce moment, l'Empereur n'acceptait pas toutes ses demandes.

Les traités qu'il avait signés avec la France et la Suède ne l'avaient pas empêché de négocier avec l'Autriche.

Depuis la victoire suédoise de Jankovitz, l'Empereur était déjà décidé à chercher un accord avec le Prince de Transylvanie et de lui faire quelques concessions. Seulement, entre les demandes de Rakoczy et ce que l'Autriche voulait lui céder, il y avait une grande différence. L'Empereur, sans perdre de vue la négociation, attendit d'abord le résultat des interventions de Czernin à Constantinople. Sa diplomatie chercha d'autre part à inciter à Rakoczy un rival dans la personne d'Etienne Csaky, un noble transylvain qui devait occuper la principauté avec l'aide de l'Autriche et du Prince de Moldavie, Basile Lupu (2). Ce fut un projet qui n'eut pas de jour. C'est seulement lorsque l'Empereur comprit que les Turcs appuyaient ses demandes sur la cession des sept comitats de la Hongrie qu'il prit le parti de céder. Déjà à la fin du mois de juin la négociation avec lui était très avancée. Elle continua tout le mois de juillet et une partie du mois d'août (3). Menacé par les

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 405.

(2) HURMUZAKI : *Op. cit.*, vol. IV, part. 1, p. 698-699 ; I. SIRBU : *op cit.*, p. 233.

(3) Voir cette négociation dans l'ouvrage de Gooss : *Op. cit.*, pp. 737-762.

Turcs et même par la Pologne ⁽¹⁾, Rakoczy fut obligé de réduire ses demandes et de conclure la paix avec l'Autriche. Avant de la signer, il avait tenu à se retirer d'une façon honorable de l'alliance avec la France et la Suède.

Dès qu'il reçut l'ordre de la Porte de cesser la guerre, il avait régulièrement tenu au courant Croissy et les Suédois de ses interventions auprès des Turcs pour lui permettre de la continuer. Il proposa au Pacha de Bude un cadeau de 10.000 Reichsthalers s'il voulait intervenir auprès du Sultan pour lui renouveler le consentement. Le Pacha ne voulut rien entendre et le menaça d'entrer avec ses forces en Transylvanie, s'il ne cessait pas les hostilités ⁽²⁾. Au mois de juillet, il déclara ouvertement à Croissy que, devant l'attitude menaçante de la Porte, il était obligé de faire la paix et qu'il était dans l'intérêt des Alliés de lui permettre de la conclure maintenant dans de bonnes conditions, plutôt que de se voir ensuite à la discrétion de l'Autriche lorsque les Turcs et les Tartares l'attaqueraient. Il demanda à Croissy et à Torstenson de prendre l'engagement que les deux pays l'aideraient avec leurs troupes pour résister aux Turcs et, dans ce cas, il s'engageait à continuer la guerre. Autrement, il ne voyait pas d'autre solution ⁽³⁾.

(1) L'approche des armées suédoises des frontières de la Hongrie et surtout leur union avec celles du Prince de Transylvanie, inquiétaient beaucoup le Roi de Pologne. Rakoczy lui ayant reproché qu'il permettait à ses adversaires de faire des levées sur son territoire, le Roi, sous le prétexte que le Prince avait maltraité ses sujets catholiques du comté de Sebusie, avait pris des mesures pour envoyer des troupes sur la frontière de la Transylvanie. Ce conflit durait depuis le mois de juin et préoccupa beaucoup la diplomatie française pendant tout l'été de 1645. Brégy en Pologne et Croissy auprès de Rakoczy furent chargés par Mazarin d'aplanir le conflit, « de peur, écrivait-il à Croissy le 15 juillet, que de ce commencement de brouillerie, il ne se formast une guerre ouverte entre ces deux princes ; à quoy il n'y auroit que trop de disposition si l'on ne prenoit soin de l'estouffer dans sa semence, et ce seroit un bien grand malheur si l'argent que nous donnons pour estre employé contre l'Empereur, estoit destourné pour faire la guerre à un Prince avec lequel nous sommes en amitié ». Lettres de Mazarin à Croissy, à Brégy et à Roncalli du 15 juillet ; au Roi de Pologne et à Brégy du 22 juillet. CHÉRUEL : *Lettres du Cardinal Mazarin*, t. 2, pp. 666-668. Lettres de Brégy à Mazarin du 22 juin, 11 et 25 août 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Dantzig*, t. 1, fol. 129-152.

(2) ALFONS HUBER : *Geschichte Österreichs*, t. 5, p. 574.

(3) Mémoire de Croissy à Mazarin du mois d'août 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 362-366.

Ni Croissy ni Torstenson ne purent prendre un tel engagement. Dès lors, le sort de son alliance en fut décidé. On chercha seulement à gagner quelque temps dans le vague espoir que les Turcs reviendraient sur leur décision. Il n'en fut rien et le 20 août Rakoczy se rencontra avec le général Torstenson à Eisgrub en Moravie, pour 'prendre congé avec ses troupes ⁽¹⁾. Croissy fut présent à l'entrevue.

« Il faut que j'advoue Monseigneur, écrivait Croissy à Mazarin ⁽²⁾, qu'en cette entrevue M. le Mareschal Torstenson usa de toute l'adresse possible pour le retenir, mais il ne s'esbranla seulement pas ; plust à Dieu qu'il eust esté tousjours aussi constant qu'il nous parut en ce rencontre. Il nous representa la dependance que toute la Transylvanie a à l'égard du Turcq qui en crée les princes et qui prétend par la mesme raison les deposseder à sa volonté ; il nous fit considerer sa situation qui le rend de necessité obeïssante à ses mandemens, estant environnée de trois costez ou de ses terres ou de celles de ses vassaux ⁽³⁾, qui sont obligés d'entreprendre la guerre au premier ordre qu'ils reçoivent de Son Hautesse et contre qui il luy plaist, et nous tesmoigna que quand mesme il auroit dessein de la continuer, qu'il se trouveroit abandonné de toutes ses forces sitost qu'elles apprendroient que leur patrie seroit en peril contre un si puissant ennemi. »

Croissy et Torstenson n'eurent qu'à se rendre devant ces arguments et devant ses déclarations qu'il resterait toujours attaché à la France et à la Suède et qu'il n'attendait que la permission de la Porte pour recommencer la guerre. « Nous avons trouvé à propos, écrivit Croissy à Servien le 25 août ⁽⁴⁾, sans approuver son dessein, de le souffrir avec patience, pour l'obliger de rompre plustost en bonne amitié avec nous qu'en haine, avec cette espérance que si nous le perdions pour un temps nous le pouvions par ce moyen mesnager pour l'advenir. » Croissy et Torstenson lui proposèrent de leur donner une déclaration écrite qu'il ne faisait la paix que contraint par les Turcs et qu'il recommencerait la guerre dès qu'il aurait la permission de la

(1) Gooss: *Op. cit.*, p. 761.

(2) Voir la note 3 de la page 127.

(3) C'est-à-dire les Princes de Moldavie et de Valachie.

(4) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 411.

Porte. Rakoczy se déclara prêt à la donner, mais sous deux conditions : il recommencerait la guerre si l'Empereur n'exécutait pas le traité conclu avec lui et si les Alliés s'obligeaient à exécuter les traités qu'il avait avec eux. Il ajouta qu'il ne pouvait pas la donner sous d'autres conditions, « sans se déclarer luy mesme un parjure ». Il se contenta de leur assurer, qu'il lui serait très facile de reprendre les hostilités parce qu'il avait la certitude que l'Empereur ne pouvait pas exécuter le traité dans tous ses articles.

Avec cette déclaration verbale, il se sépara des Suédois, et le 22 août, il confirma définitivement le traité avec l'Autriche, dont les conditions étaient déjà arrêtées depuis le 8 août. Immédiatement après, ses troupes se retirèrent vers la Transylvanie.

Rakoczy sortit de la guerre avec l'Autriche avec un traité qui lui accordait de grands avantages. Pressé de plus en plus par les Suédois qui allaient devenir plus forts encore après la paix de Broemsebrö avec le Danemark, Ferdinand III fut obligé de finir avec lui pour diriger contre les Suédois les forces qui étaient engagées dans la guerre avec lui. Il lui céda les districts de Tokay, de Tarczal et de Regecz à plein titre de propriété. Il recevait en même temps les sept comitats occupés autrefois par Bethlen Gabor, dont cinq, Albauj, Zemplin, Borsod, Bereg et Ugocsa, reviendront à l'Autriche après sa mort, et deux, Szabolcs et Szatmar, seront transmissibles à ses enfants. La ville et la forteresse de Szatmar-Nemeti restera dans la propriété de la Transylvanie tant que la dynastie de Rakoczy aurait le gouvernement de la principauté.

Rakoczy s'engageait à évacuer la Hongrie et à renoncer à l'alliance avec la France et la Suède. Des négociations concernant les revendications des protestants de Hongrie devaient commencer au mois de septembre ⁽¹⁾.

11.

Le voyage à Constantinople projeté par Croissy en 1645.

A l'entrevue d'Eisgrub avec le Prince de Transylvanie, Torstenson proposa à Croissy d'aller lui-même à Constanti-

(1) FESSLER: *Op. cit.*, t. 4, p. 249.

nople pour se rendre compte si véritablement les Turcs l'avaient menacé de l'attaquer s'il ne faisait pas la paix avec l'Autriche et de chercher à lui procurer une nouvelle permission de la part du Sultan pour recommencer la guerre. Torstenson s'engageait à lui donner une instruction pour représenter la Couronne de Suède, et à prendre part aux dépenses occasionnées par cette négociation ⁽¹⁾.

Croissy se laissa convaincre et demanda à la Cour l'autorisation de faire ce voyage, et une instruction pour ce qu'il devait négocier à la Porte au nom de la France. Il était toujours informé par De la Haye qu'avec de l'argent, et surtout si la Suède envoyait un ambassadeur, on pouvait lui procurer facilement cette permission ⁽²⁾.

Quant à Rakoczy, Croissy croyait, malgré quelques soupçons sur sa sincérité, qu'il avait cessé la guerre forcé par les Turcs et qu'il était de son intérêt de la recommencer. « Rakoczy, écrivait-il à Servien le 25 août, nous en a fait des sermens si grands qu'il faut qu'il passe pour le plus meschant et impudent de tous les hommes, s'il les a controuvés pour colorer son accommodement et laisser perdre l'occasion de prendre par les armes tous les avantages possibles contre l'empereur des Romains que la jonction des deux armées lui devoit apparemment promettre » ⁽³⁾.

Il exposa, encore d'une façon plus précise, aux plénipotentiaires, le 9 septembre, son projet ⁽⁴⁾. Pendant la durée de son voyage à Constantinople, il proposait que le baron d'Avaugour, dont il avait été question pour le remplacer en Transylvanie, devait attendre à Cracovie le résultat de la négociation et d'entretenir de là la correspondance avec le Prince de Transylvanie. Pour le cas où il réussirait à Constantinople, il recommandait de promettre à Rakoczy qu'on lui paierait toutes les sommes dues dès qu'il recommencerait la guerre. La Cour devrait accorder aussi quelques pensions aux conseillers de Rakoczy, les plus influents, parmi lesquels Kaminianus, qu'il considérait comme ayant une grande influence sur le Prince. Sa négociation à Constan-

(1) Lettre de Croissy à Servien du 25 août 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 411.

(2) Lettres de Jean de la Haye à Croissy du 22 juillet et du 18 août. *Ibid.*, fol. 414.

(3) *Ibid.*, fol. 411.

(4) *Ibid.*, fol. 442.

tinople, il ne la trouvait pas difficile du moment que Rakoczy ne demandait pas au Sultan d'être assisté pendant la guerre, mais seulement son consentement.

Dans ce cas, la guerre aurait lieu entre des princes chrétiens et personne ne pourrait reprocher à la France et à la Suède une telle démarche. Il avait proposé à Torstenson d'envoyer à Constantinople un délégué suédois, mais celui-ci lui répondit qu'il n'avait personne auprès de lui pour le charger de cette mission. Et comme on ne pouvait pas différer longtemps le voyage, Rakoczy lui ayant déclaré qu'il voulait connaître le résultat de cette négociation dans un délai de trois mois, Croissy se déclara prêt à le faire. Il lui fallait seulement l'autorisation de la Cour.

Le Prince de Transylvanie l'encouragea beaucoup à persister dans l'idée du voyage, lui présentant toujours la situation comme favorable pour la réussite de son projet. Quelques jours après son arrivée en Transylvanie, il déclara à Croissy qu'il lui était facile de rompre le traité, parce que l'Autriche lui avait déjà donné des motifs et que son agent à Constantinople l'informait que le Sultan souhaitait déjà « qu'il recommence la guerre pour ce vanger de l'Empereur qui s'excuse maintenant de luy payer 200.000 Risdals qu'il avoit promis à condition qu'il feroit mettre bas les armes à ce Prince et qu'il a renvoyé son ambassadeur qui estoit à Vienne sans aucune satisfaction » (1).

Le projet de Croissy ne présentait que des avantages pour Rakoczy qui se trouvait à peu près dans les mêmes conditions qu'en 1643 : si les Turcs lui accordaient la permission, il ne risquait rien en commençant la guerre, étant sûr de leur appui en cas de besoin. Sinon, il profiterait pendant cette négociation, non seulement de l'honneur de continuer à avoir des relations avec de si grandes puissances, mais aussi du fait que la présence en Transylvanie d'un représentant de la France lui donnait la possibilité de s'imposer à ses voisins et de forcer en même temps l'Autriche à exécuter le traité et éventuellement à lui arracher d'autres concessions.

*
* *

(1) Lettre de Croissy aux plénipotentiaires du 10 septembre 1645. *Ibid.*, fol. 448.

C'est seulement à la fin du mois de septembre que la paix de Rakoczy avec l'Autriche fut connue en France. Depuis que les plénipotentiaires français et suédois avaient demandé au mois de juin à Munster et à Osnabrück un passeport pour les délégués de Rakoczy, il n'était intervenu aucun fait important à ce sujet. Ils attendirent la réponse de Rakoczy pour insister davantage auprès des plénipotentiaires de l'Empereur. Or, le Prince recevant l'ordre de la Porte de cesser les hostilités ne pensa plus à envoyer des représentants au Congrès de la Paix. Loin de se douter qu'il était si près de conclure la paix, la France pendant les mois de juillet et d'août fit des pressions sur les Suédois pour exécuter leur traité avec Rakoczy, craignant qu'ils ne veuillent lui laisser toute la charge des dépenses ⁽¹⁾. La France dut intervenir en même temps auprès d'eux pour leur demander de rassurer Rakoczy qu'ils n'avaient aucune intention sur la ville de Presbourg. Le bruit qui s'était répandu que Torstenson voulait occuper cette ville et y installer une garnison suédoise inquiéta pour un moment le Prince de Transylvanie. Croissy en avertit la Cour et les plénipotentiaires qui chargèrent De la Thuillerie d'en parler aux Suédois. Le chancelier Oxenstiern l'assura que ce bruit non seulement était faux, mais qu'au contraire, si Rakoczy voulait attaquer Presbourg, Torstenson « l'ayderoit de tout son pouvoir » ⁽²⁾.

Il s'était passé à peu près trois semaines depuis que Rakoczy avait conclu la paix avec l'Autriche, et les plénipotentiaires n'avaient pas encore reçu les lettres de Croissy ⁽³⁾. Le 9 septembre, ils écrivaient à Brienne qu'on

(1) Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 15 juillet 1645. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 42, fol. 98. Lettre de Brienne aux plénipotentiaires du 29 juillet. *Bibl. Mazarine*, *Ms*, t. 2.224, fol. 36-39 ; lettre des plénipotentiaires à Brienne du 12 août. *Ibid.*, *Ms*., t. 2.223, fol. 202 ; lettre de Brienne aux plénipotentiaires du 26 août. *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Allemagne*, t. 57, fol. 24.

(2) Lettre de la Thuillerie aux plénipotentiaires du 9 juillet. *Ibid.*, *Danemark*, t. 6, fol. 317.

(3) La correspondance avec Croissy en Transylvanie se faisait dans des conditions très difficiles. Les courriers étaient toujours menacés d'être dévalisés en passant par l'Allemagne. Ils étaient aussi exposés s'ils allaient par la Pologne. Le 29 septembre, Brégy informait de Dantzig le cardinal Mazarin qu'un courrier envoyé par les plénipotentiaires en Transylvanie avait perdu tous ses paquets en route et qu'ils étaient tombés entre ses mains.

parlait déjà à Munster que la négociation de Rakoczy avec l'Autriche avait abouti à un traité, mais qu'ils n'y croyaient pas. « Nous espérons, ajoutaient-ils, que le courrier qui lui a porté la ratification et l'argent, donnera moyen au Sieur de Croissy de rompre cette négociation » (1).

Le 14 octobre, ils informaient Brienne que, d'après les ordres de la Cour, ils avaient pris des dispositions à Dantzig « pour empêcher qu'on ne délivre aucune somme d'argent au Ragosky ». Ils avaient appris pendant ce temps qu'il avait bien fait la paix et que Croissy voulait aller à Constantinople, « ce qui nous fait espérer qu'il voit quelque jour à rompre le traité de l'Empereur avec ce Prince ». Ils croyaient, d'après les lettres qu'ils avaient reçues de la part de Jean De la Haye, qu'il n'était pas difficile d'obtenir du Sultan une nouvelle permission (2).

Lorsque Brienne connut ce projet, il se déclara très sceptique. « Je doute, écrivait-il aux plénipotentiaires, que le voyage qui a été entrepris par M. de Croissy (3) produise aucun effect. Je loue son zele et c'est la seule excuse qu'on lui peut donner. » Son opinion était que la guerre commencée par l'Empire ottoman avec la République de Venise l'obligeait à garder de bons rapports avec l'Autriche. Pourtant, si Croissy réussissait, il trouvait que la France pourrait exécuter toutes les conditions de l'ancien traité. « L'argent qu'il a touché, disait-il, a toujours été bien employé, l'ayant empêché de conclure avec l'Empereur pendant un an » (4). Mais les plénipotentiaires ne partagèrent pas son point de vue. Le 30 octobre, il arriva à Munster un courrier envoyé de Transylvanie par Croissy, apportant beaucoup de détails qu'ils ignoraient (5). Ils considérèrent le voyage de Croissy à Constantinople comme nécessaire, « Veu que non seulement par ses lettres et celles du sieur d'Avaugour,

M. Aff. Etr. Corresp. polit. Dantzig, t. 1; fol. 160. D'autre part, Brienne écrivait aux plénipotentiaires le 23 septembre qu'il n'avait plus reçu de lettre de Croissy depuis celles par lesquelles il lui annonçait la conclusion du traité avec Rakoczy. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 42, fol. 333.

(1) *Ibid.*, fol. 258.

(2) *Ibid.*, fol. 366.

(3) Il le croyait déjà parti à Constantinople.

(4) Lettre du 28 octobre 1645. *Ibid.*, fol. 452.

(5) FRANÇOIS OGIER : *Journal du Congrès de Munster*, p. 139 (publié par AUGUSTE BOPPE).

mais aussy par celles de M. De la Haye et par les tesmoignages des Suédois, il appert clairement que le Ragosky, ne s'est porté à faire la paix que par les ordres exprès et réitérés de la Porte, jusques là mesmes, que desia les troupes du Turc s'assembloient sur les frontières pour le faire obéir ».

Ils invoquaient comme preuve que le Prince de Transylvanie avait été sincère, le fait qu'il s'engageait maintenant à contribuer avec une somme importante pour obtenir la permission du Sultan, « luy, qui est avare comme vous scavez » (1).

Dans un long mémoire où les plénipotentiaires donnaient leurs avis sur tous les points auxquels Croissy demandait des précisions, son voyage à Constantinople fut chaleureusement recommandé par eux à la Cour (2). Ils approuvèrent tout le projet de Croissy exposé dans sa lettre du 9 septembre 1645 (3).

Dans le cas où les Turcs demanderaient à Croissy de leur donner une déclaration au nom de la Suède et de la France que les deux puissances garderaient la neutralité pendant la guerre qu'ils avaient avec la République de Venise, les plénipotentiaires exprimaient l'avis qu'on pouvait lui permettre de la faire dans ces termes : « que la Couronne de Suède tant pour elle que pour la Couronne de France promettra d'entretenir l'amitié et bonne intelligence avec le Grand Seigneur, de ne rien entreprendre contre ses Estats ni ses sujets du costé de la Hongrie ni aux environs, et que l'alliance faite avec les Turcs par les dites couronnes avec le Prince de Transylvanie pour le favoriser dans la guerre qu'il a entreprise contre l'Empereur des Romains, ne fera prejudice directement ni indirectement à Sa Hautesse. »

Mais ils estimaient qu'avant de prendre aucun engagement avec le Sultan, Croissy devait se mettre d'abord d'accord avec Rakoczy sur tous les détails de l'alliance avec la France.

Malgré les recommandations des plénipotentiaires, Brienne persista à considérer comme inutile le voyage de Croissy. Il s'était fait la conviction que Rakoczy voulait négocier avec la France et la Suède seulement pour obliger davantage

(1) Lettre du 11 novembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 42, fol. 460.

(2) Mémoire du 21 novembre. *Ibid.*, t. 49, fol. 107-109.

(3) Voir plus haut, pp. 130 et 131.

l'Empereur envers lui, et qu'il n'avait aucune intention sérieuse de recommencer la guerre ⁽¹⁾. Enfin, le 23 décembre, les plénipotentiaires lui annoncèrent que Croissy avait renoncé d'aller à Constantinople et qu'il attendait maintenant en Transylvanie les ordres de la Cour ⁽²⁾.

*
* *

Depuis le 9 septembre, lorsqu'il exposa aux plénipotentiaires le projet de son voyage à la Porte, Croissy attendit l'approbation de la Cour jusqu'au mois de décembre, quand il renonça définitivement à cette idée. Entre temps, Rakoczy avait réglé avec l'Autriche toutes les questions qui n'avaient pas été résolues par le traité du 22 août. Ce traité et les nouvelles concessions faites par l'Empereur aux protestants de Hongrie furent confirmés à Linz le 16 décembre ⁽³⁾. Le fait que Rakoczy se réconciliait avec l'Autriche était une preuve pour Croissy que son projet n'était pas réalisable, au moins pour un moment. D'autre part, De la Haye lui laissa voir qu'il était inutile de demander la persion du Sultan pour Rakoczy, qui, à ses yeux, avait fait la paix grâce aux grands avantages que l'Autriche lui avait accordés et non pas aux menaces des Turcs.

Le danger turc, d'après lui, n'avait été qu'un prétexte destiné à lui donner le moyen de sauver l'honneur de son alliance avec la France et la Suède ⁽⁴⁾.

Il exprima la même opinion dans une lettre du 7 octobre ⁽⁵⁾. De la Haye était d'avis qu'on pouvait avoir le consentement du Sultan, mais que Rakoczy ne voulait pas recommencer la guerre. En réalité, il se trompait, parce que les Turcs étaient bien décidés à garder des rapports pacifiques avec la Maison d'Autriche tant qu'ils seraient en guerre avec la République de Venise. Il était d'ailleurs mal informé sur la situation de Rakoczy. Le 18 novembre, il proposa à la Cour de lui permettre de traiter avec son adversaire,

(1) Lettre de Brienne aux plénipotentiaires du 9 décembre 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 57, fol. 201.

(2) *Ibid.*, t. 42, fol. 636.

(3) Gooss: *Op. cit.*, pp. 762-764.

(4) Lettre de Jean de la Haye aux plénipotentiaires du 30 septembre 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 266.

(5) *Ibid.*, t. 2, suppl. fol. 199.

Moyse Szekely, qui avait été mis par les Turcs dans la prison des Sept Tours. De La Haye espérait qu'avec le concours de la France, celui-ci pourrait obtenir l'aide du Sultan pour chasser Rakoczy de la principauté de Transylvanie et occuper sa place. Pour réussir, il déclarait avoir besoin d'une somme d'argent et d'une autorisation de la part du Roi ⁽¹⁾.

Ce projet était tellement irréalisable qu'il ne fut plus question de son exécution. L'ambassadeur français s'était basé sur un conflit de peu d'importance qui existait à cette époque entre Rakoczy et la Porte. Les Turcs lui demandaient, en plus du tribut de la principauté, une somme de 20.000 Reichsthalers, que celui-ci lui avait promis en 1644. Rakoczy refusa de les payer, alléguant que cet argent avait été promis uniquement dans le cas où les Turcs lui donneraient la possibilité de rester maître des 14 comitats de la Hongrie. Loin de là, il fut obligé par eux de faire la paix et de se contenter seulement de 7, et que dans ces conditions il se considérait dégagé de sa promesse.

Or, ce n'était pas une question de si grande importance pour que le Sultan soit obligé de remplacer Rakoczy par un autre. En tout cas, ni les Turcs n'étaient disposés à faire une guerre pour si peu de chose, ni Rakoczy à leur résister pour 20.000 Reichsthalers.

Croissy demanda à De la Haye d'intervenir à la Porte pour le règlement de cette question ⁽²⁾. Il pourrait montrer au Grand Vizir tous les avantages que l'Empire ottoman aurait à permettre à Rakoczy de recommencer la guerre qui devait affaiblir l'Autriche et la mettre dans l'impossibilité de lui nuire.

En même temps, en occupant d'autres comitats de la Hongrie, le Prince de Transylvanie pourrait lui payer les 20.000 Reichsthalers. « Il est, écrivait Croissy à De la Haye, de traiter cette matière avec retenue, de ne pas faire paroître le dessein que nous aurions d'obtenir une nouvelle permission, afin que le propre intérêt du Grand Seigneur le portant à offrir, nous puissions mesnager l'argent des couronnes. »

Croissy le pria également de le tenir au courant d'une façon précise de la situation à Constantinople, pour savoir

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, fol. 230.

(2) Lettre du 20 novembre. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 1, fol. 452.

s'il devait ou non faire le voyage. S'il n'y avait aucune chance de réussir, Croissy préférait renoncer d'avance et rompre avec Rakoczy sous un prétexte quelconque.

Les informations qu'il reçut par la suite de Constantinople et les dispositions pacifiques de Rakoczy, d'une part, et, d'autre part, le peu d'empressement des Suédois et de la France pour engager avec les Turcs cette négociation, toutes ces considérations décidèrent Croissy à renoncer au voyage et à attendre les nouveaux ordres de la Cour.

12.

*L'accord du 22 février 1646
entre la France et Georges Rakoczy.*

En prolongeant son séjour en Transylvanie, Croissy avait fini par croire lui aussi, comme De la Haye, que Rakoczy, s'il avait voulu, aurait pu continuer la guerre malgré la défense du Sultan, et qu'il avait fait la paix seulement pour les grandes concessions que l'Empereur lui avait faites. Il l'accusait maintenant ⁽¹⁾, « que 15 jours après avoir signé le traité que j'ay faict avec luy (le 22 avril 1645), il a receu l'ambassadeur de l'Empereur avec lequel il a toujours négocié jusqu'à la conclusion de la paix », quoiqu'il avait promis formellement de le renvoyer ⁽²⁾. Enfin, il était sûr que Rakoczy n'avait pas été sincère. Au moment où il avait reçu l'ordre de la Porte de cesser les hostilités, Croissy trouvait que le Prince ne s'était guère efforcé de convaincre le Sultan d'annuler cette décision.

Il avait ensuite conclu la paix avec l'Autriche sans en informer la Cour de France comme il y était obligé par le traité du 22 avril. Croissy pouvait donc invoquer plusieurs prétextes pour rompre avec lui et quitter la Transylvanie,

(1) Mémoire envoyé par Croissy aux plénipotentiaires pendant l'hiver de 1645. Il n'a pas de date exacte. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. I, fol. 438.

(2) « Il m'avoit toujours promis, continuait-il, de le renvoyer et enfin protesté sur son honneur qu'il ne le retenoit que pour pouvoir plus facilement attirer à la guerre les Etats de Transylvanie et d'Hongrie, sous pretexte de la paix dont la présence de cet ambassadeur augmentoit l'esperance et pour faire connoistre aux Turcs qu'il n'estoit pas elloigné de s'accommoder, pour l'obliger davantage à rompre toute intelligence avec la Maison d'Austriche. »

« ce pays barbare » ⁽¹⁾. Mais il pensa qu'il était mieux de se séparer de lui d'une manière qui permettrait à la France de renouer la négociation avec lui lorsqu'elle le jugerait nécessaire.

Au commencement de janvier, Brienne le rappela de Transylvanie, mais tout en lui laissant la liberté de prolonger son séjour tant qu'il pourrait espérer faire quelque chose avec Rakoczy. En tout cas il ne devait rien conclure avec lui et on lui recommanda de venir faire le rapport à la Cour ⁽²⁾.

Mais, pour son prestige, Croissy tenait à se présenter en France avec la conscience d'avoir fait tout son devoir. Il tomba d'accord avec le Prince de Transylvanie sur les conditions dans lesquelles celui-ci pouvait recommencer la guerre. L'accord fut conclu le 22 février à Fogaras en Transylvanie. Il ne comprenait que deux déclarations : une de Rakoczy par laquelle il s'engageait à recommencer la guerre sur la base de l'ancien traité, et une autre de Croissy, qui l'assurait, au nom de la France, de l'exécution de ce traité ⁽³⁾.

Rakoczy mettait deux conditions pour entrer en guerre : l'exécution des traités conclus avec la Suède et la France, puis enfin, l'obligation de lui obtenir la permission du Sultan. « Nous promettons, disait-il dans sa déclaration, lorsque nous aurons obtenu le consentement du Turc, qui servira de fondement à cette alliance, de recommencer la guerre contre la Maison d'Autriche, dans l'espace d'environ trois mois et même le plus tôt qu'il sera possible, et d'exécuter tous les articles de la ligue que nous avons faite ci devant, avec les dites Sérénissimes couronnes. » Il prétendait que c'était les deux Couronnes qui devaient lui procurer le

(1) Il écrivait le 8 janvier 1646 à Mazarin, qui lui avait demandé de lui procurer des livres pour sa bibliothèque : « Je remercie très humblement Vostre Eminence de la commission qu'il luy plaisoit de me donner de luy chercher des livres. Le desplaisir que j'ay de servir dans ce pais barbare s'est augmenté de la moitié, depuis que j'ay veu que le mespris qu'on y fait des lettres, m'oste quasi toute esperance de satisfaire à sa curiosité. J'ay mis néanmoins des gens en queste pour trouver quelque chose. » *Ibid.*, fol. 460.

(2) Lettre du comte de Brienne aux plénipotentiaires du 6 janvier 1646. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 58, fol. 18.

(3) Promesses de Rakoczy et de Croissy du 22 février 1646. DU MONT : *Op. cit.*, t. 6, part. I, pp. 333-334.

consentement de la Porte. Il s'engageait à supporter le quart de la somme qui serait dépensée à Constantinople dans ce but. D'autre part, Croissy, sans prendre aucun engagement par écrit concernant la question du consentement du Sultan, déclarait « au nom du Roi très chretien, que si son Altesse (Rakoczy) recommence la guerre, et qu'elle observe les conditions de la Ligue, Sa Majesté la renouvellera et la retablira dans sa première vigueur et l'exécutera dans tous ses points et articles ».

Il lui promettait aussi que la France ferait des démarches auprès du Roi et de la République de Pologne « pour les porter à une mutuelle correspondance avec son Altesse, ou du moins les engager à garder la neutralité, de manière que l'on ne fasse de ce côté là aucune irruption contre son Altesse ni contre ses Confédérez pourvu qu'elle ne leur en donne aucun juste sujet ».

Rakoczy et Croissy se promettaient enfin de garder secrètes ces déclarations jusqu'à leur réalisation. Pour obtenir cette déclaration de Rakoczy, Croissy avait été obligé de céder à ses demandes, et de lui donner auparavant la ratification du traité du 22 avril 1645.

Dans une longue lettre du 23 février, adressée par le Prince à Mazarin ⁽¹⁾, il lui expliqua les motifs pour lesquels il avait fait la paix avec l'Autriche et il demanda le paiement des sommes dues par le traité. « Le souvenir, continuait Rakoczy, de la sincérité toute particulière que Sa Majesté très Chrétienne nous a témoignée, est gravé si profondément dans nôtre mémoire, que nous sentons d'autant plus accroître par là, les obligations que nous avons à vôtre Eminence. » Quant à la religion catholique, il déclara ne l'avoir jamais persécutée comme il en avait été accusé par ses ennemis. Il terminait en lui recommandant Croissy, « aux soins et aux services duquel nous espérons que le Roi Très Chrétien et Vôtre Eminence auront égard ».

Ces déclarations donnèrent au Prince de Transylvanie le moyen de se séparer de Croissy en bons termes et de garder en même temps avec la France la possibilité de nouvelles négociations. Il espérait aussi pouvoir obtenir plus facilement par cet accord l'argent que la France ne lui avait pas encore payé.

(1) DU MONT : *Op. cit.*, p. 335.

Mais le plus grand avantage pour lui, c'était la crainte qui inspirait à la Maison d'Autriche, le fait que son alliance était recherchée par la France et la Suède. Cela l'obligeait à être conciliante envers Rakoczy et à exécuter le traité conclu avec lui. Ce fut le seul résultat de cet accord.

Quant à la France, Croissy, qui n'était plus au courant des intentions de la Cour, ne voulut pas quitter la Transylvanie sans un acte qui pouvait lui permettre de renouer au besoin la négociation. La déclaration qu'il avait faite au Prince n'avait pas eu en réalité d'autre but. Si la Cour ne voulait plus de son alliance, elle n'aurait qu'à se désintéresser et à ne faire aucune intervention à Constantinople, parce que la base de l'accord était que la France et la Suède devaient lui procurer la permission du Sultan pour recommencer la guerre.

*.
*.

Trois semaines après la conclusion de cet accord, un courrier de Rakoczy arrivait à Munster pour demander aux plénipotentiaires, qui avaient toujours la direction de la négociation avec son maître, le paiement de l'argent dû en vertu du traité de Munckatz. Il devait leur annoncer aussi les bonnes dispositions de Rakoczy pour recommencer la guerre.

Or, ni la Cour, ni les plénipotentiaires n'étaient pas encore au courant de la situation exacte du Prince de Transylvanie. On devait donc attendre le retour de Croissy pour pouvoir prendre une décision définitive à propos des relations avec Rakoczy. Les plénipotentiaires se rendirent vite compte de l'avantage que présentait pour leur négociation avec l'Empereur la présence à Munster d'un tel courrier. Ils voulaient montrer à Ferdinand III que la France pouvait à tout moment lui provoquer de nouvelles complications en Hongrie, s'il ne voulait pas accepter ses conditions de paix. Pour cette raison ils gardèrent ce courrier à Munster plusieurs mois, même après l'arrivée de Croissy.

Le 17 mars, ils écrivaient à Brienne que, par l'envoi de ce courrier, Rakoczy cherchait plutôt à se faire payer l'argent qu'il avait demandé que de leur faire connaître ses dispositions pour rompre la paix avec l'Autriche ⁽¹⁾. Ils trouvaient

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 64, fol. 107.

que ce courrier donnait déjà « beaucoup de jalousie aux Impériaux ». Ils annonçaient en même temps à la Cour que dans quelques jours l'ambassadeur suédois, Salvius, viendrait d'Osnabrück à Munster pour discuter avec eux la réponse à donner au Prince de Transylvanie. Quant au courrier, « nous essayerons, écrivaient-ils, sans engager le Roy, de tenir les choses en estat que nous puissions tous-jours donner cette crainte à nos parties et laisser une porte ouverte pour traiter de nouveau avec ce Prince s'il estoit jugé qu'on le deust faire ».

La conversation avec Salvius fit voir aux plénipotentiaires français, que les Suédois n'avaient plus aucune confiance en Rakoczy. De Brienne partageait aussi le même sentiment ⁽¹⁾.

D'ailleurs, à cette époque, la politique générale de la France ne lui permettait plus de penser à l'alliance avec le Prince de Transylvanie. Depuis qu'il avait conclu la paix avec l'Autriche par l'ordre de la Porte, personne en France ne douta plus du véritable caractère de l'alliance avec lui. C'était en réalité une alliance indirecte avec les Turcs. Tout en sachant qu'il était le vassal du Sultan, on ne le croyait pas en France si peu libre dans ses relations avec les puissances étrangères.

« Autrefois j'avois creu, écrivait Brienne aux plénipotentiaires, le 28 octobre 1645, que les commendemens de la Porte n'estoient pas si pressants qu'ils deussent obliger le Prince de Transylvanie à faire la paix » ⁽²⁾.

Chercher donc à renouveler l'alliance avec lui, cela signifiait à accepter de négocier avec les Turcs. Or, la France ne se trouvait pas dans une situation si mauvaise pour arriver à cette extrémité.

La guerre que l'Empire ottoman avait commencée avec la République de Venise et surtout ses conquêtes rapides dans l'île de Crète, obligeaient la France à se tenir très réservée à son égard. L'ambassadeur de Venise à Munster qui était médiateur, faisait de grands efforts pour hâter la conclusion de la paix générale dans l'espérance qu'elle pourrait permettre aux puissances chrétiennes de secourir

(1) Lettre de Brienne aux plénipotentiaires du 14 avril 1646. *Ibid.*, fol. 237.

(2) *Ibid.*, t. 42, fol. 452.

son pays ⁽¹⁾. Pendant l'été et l'automne de 1645, il fut même question d'un armistice entre la France et l'Espagne, pour que celle-ci puisse secourir la République de Venise ⁽²⁾.

Pour disposer Contarini à soutenir les revendications de la France, les plénipotentiaires lui faisaient toujours espérer un important secours pour la République, après la conclusion de la paix. La Cour était d'accord avec eux que, par cette promesse, l'ambassadeur de Venise deviendrait plus favorable à la France ⁽³⁾.

Pour le cas où l'Espagne voudrait conclure un armistice en Méditerranée, la Cour voulait même connaître l'avis des plénipotentiaires sur une rupture éventuelle avec l'Empire ottoman ⁽⁴⁾.

Dans ces conditions, le projet de Croissy, qui supposait une intervention de la France auprès du Sultan, devenait irréalisable. Ses adversaires ne perdaient aucune occasion pour l'accuser de chercher à amener les Turcs en Hongrie. L'ambassadeur de l'Empereur à Rome, en demandant au Pape de secourir son maître, lui déclara que la France, pour forcer les Turcs à appuyer le Prince de Transylvanie, était allée jusqu'à les menacer qu'autrement, elle aiderait la République de Venise ⁽⁵⁾. Grémonville, l'ambassadeur de France à Venise, combattit avec énergie le projet de Croissy

(1) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, pp. 406-408.

(2) Réponse du Roi d'Espagne du mois d'août. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 1, fol. 380. Le 17 novembre, la France fit savoir à l'ambassadeur de Venise qu'elle lui donnerait un secours de 400.000 fr. et qu'elle lui permettrait de faire des levées de troupes sur son territoire. Elle déclarait en même temps être disposée à conclure un armistice avec l'Espagne dans la Mer Méditerranée, mais à condition que la réponse lui fût donnée pendant le mois de décembre parce que « Sa Majesté ne regarde qu'à la substance des choses et non aux apparences, n'y aux applaudissements du peuple, la différence entre nous et nos ennemis estant que nous voudrions faire beaucoup et qu'il fût peu seü et que les Espagnols font peu avec beaucoup de pompe et d'ostentation ». La France prenait cette précaution seulement pour ne pas fâcher les Turcs. « Papier communiqué à l'Ambassadeur de Venise » le 17 novembre 1645. *Ibid.*, *Venise*, t. 54, fol. 125.

(3) Mémoire envoyé par la Cour aux plénipotentiaires le 21 novembre 1645. *Ibid.*, *Allemagne*, t. 56, fol. 302-306.

(4) « Sa Majesté désire avoir l'avis des dits Seigneurs plénipotentiaires sur la rupture de la France avec le Turc avant qu'on puisse faire la paix. » Mémoire du Roi aux plénipotentiaires du 9 décembre 1645. *LE CLERC* : *Op. cit.*, t. 2, part. 2, p. 226.

(5) Lettre de Grémonville du 2 septembre 1645. *A. M. Guerre*, t. 128.

d'aller à Constantinople ⁽¹⁾. Son avis était qu'on donnerait seulement des motifs aux ennemis pour accuser davantage la France, sans aucun profit, « ne pouvant me persuader, écrivait-il à Brienne le 20 janvier, que cet envoyé puisse estre d'aucun effect aupres du Grand Turc, lequel bien loing de se payer de ces sortes d'apparences et demonstrations, est pour s'en tenir offensé » ⁽²⁾. Il savait que le secours que la France prêtait en secret à la République de Venise ne pouvait pas rester inconnu aux Turcs. « L'on a vu icy grand nombre d'officiers français qui ont traité publiquement pour des levées avec ces Messieurs et qui sont passez en France pour les faire. Il est hors de tout doute que cela se scait maintenant à Constantinople comme nous le scavons icy. » Grémonville recommandait à Brienne de prendre plus de précautions avec ce secours, d'autant plus qu'il soupçonnait que la France avait même une alliance secrète avec les Turcs ⁽³⁾.

En dehors de toutes ces considérations, ce qui allait décider du sort de la négociation avec le Prince de Transylvanie, c'était la conviction que le cardinal Mazarin avait, au commencement de l'année 1646, de pouvoir conclure la paix à Munster ⁽⁴⁾. Ce n'était donc pas le moment de se compromettre à Constantinople si on pouvait faire la paix. Si ses demandes ne pouvaient pas être admises, la France se montrait disposée à accepter une longue suspension d'armes. Le 3 mars, Mazarin recommandait aux plénipotentiaires de faire espérer aux Médiateurs que la France donnerait un grand secours à la République de Venise, s'ils réussissaient à décider l'Empereur pour la paix ou pour un long armistice ⁽⁵⁾. Si l'Espagne se décidait aussi,

(1) Lettre de Grémonville à Brienne du 6 janvier 1646. *Ibid.*, t. 129.

(2) *Ibid.*, t. 129.

(3) Lettre à Brienne du 13 janvier 1646. *Ibid.*, t. 129.

(4) « Nous avons Messieurs, écrivait-il aux plénipotentiaires le 22 janvier, de divers endroits, la confirmation de l'avis que je vous ay donné, que l'Empereur veut en toute façon conclure la paix dans l'Allemagne. Le correspondant de Vienne le mande pour certain. » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 58, folio 22.

(5) « On pourrait faire espérer aux Médiateurs, écrivait Mazarin, que cette paix de l'Empire venant à se conclure, nous consentirions que l'on formast une armée de partie des troupes qui sont aujourd'hui sous le commandement de M. le mareschal de

on pourrait voir, disait Mazarin, tous les chrétiens réunis contre « l'ennemi de la foy ».

Le 17 mars, il conseillait de nouveau aux plénipotentiaires d'insister surtout auprès de Contarini et de le « chatouiller sur les offres d'assistance contre le Turc » (1). Le Prince de Longueville, chef de la délégation française à Munster, eut une longue discussion avec Trautmansdorff, le plénipotentiaire de l'Empereur, dont il rendit compte dans une lettre à Mazarin du 6 avril (2). Lui ayant montré que la France ne pouvait jamais « se relâcher de l'Alsace », Trautmansdorff lui répondit que dans ce cas « l'Empereur seroit contraint de s'accommoder avec le Turc ». Longueville lui fit voir que si les Impériaux « se portoient à des resolutions extremes », la France et la Suède pourraient encore plus facilement s'accorder avec les Turcs. « J'ay creu necessaire, écrivait Longueville, de luy tenir ce discours voyant bien que la seule crainte du Turc peut porter l'Empereur à contenter la France, et que si en donnant quelque chose au Grand Seigneur, ils se pouvoient asseurer de ce costé là, ils ne marchanderoient point à la faire ; c'est ce qui me fait croire qu'il ne seroit pas inutile d'avertir M. De la Haye d'y avoir l'œil. »

Or, juste à ce moment-là, les rapports entre la France et l'Empire ottoman étaient très tendus. Les Turcs avaient appris que la France appuyait en secret la République de Venise. De la Haye envisageait même de fuir de Constantinople pour échapper à la vengeance du Sultan (3).

Turenne et d'autres que nous pourrions y faire joindre pour l'employer contre le Turc sous le Roy de Pologne que nous scavons qui s'engageroit bien volontiers en cette guerre, accordant secrètement quelque somme d'argent pour leur subsistance et faisant sous main que les chefs et les Officiers y prissent party. Ainsy sans qu'il pust nous en arriver du mal parce que nous ferions aucune déclaration, on pourroit par le moien du Roy de Pologne, d'un costé, de l'Empereur et Bavières de l'autre, et peut estre mesme des Suédois, qui pour faciliter leur satisfaction, se porteroient à faire quelque chose de semblable de leur part, donner bientost de quoy penser à l'ennemi commun et tourner contre luy conjointement toutes les armes, ou du moins la plus grande partie de celles qui deschirent aujourd'hui l'Allemagne. » *Ibid.*, t. 64, fol. 11-12.

(1) LE CLERC: *Op. cit.*, t. 3, p. 130.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 76, fol. 41.

(3) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 12 avril 1646. *Ibid.*, *Turquie*, t. 2, suppl. fol. 258.

A Munster, les plénipotentiaires continuèrent à discuter avec ceux de l'Empereur la question de l'assistance à donner contre les Turcs non seulement à la République de Venise, mais même à l'Autriche, si la paix était conclue. Les Impériaux désiraient le secours en argent tandis que la France le préférait dans un corps de troupes qui lui permettrait d'avoir toujours une armée prête à intervenir au cas où l'Empereur, en faisant la paix avec les Turcs, voudrait secourir l'Espagne. La France ne devait donner aucun secours, si elle venait à rompre avec l'Empire ottoman⁽¹⁾.

Au commencement du mois de juin, les plénipotentiaires précisèrent que la France pouvait donner à l'Empereur un secours de 100.000 Reichsthalers par an pendant qu'il serait menacé par les Turcs, et en plus, elle enverrait un corps de 10.000 hommes, entretenus à son compte, si elle venait à rompre ouvertement avec la Porte. Elle voulait prendre ces engagements pour une période de trois ans⁽²⁾.

C'est dans ces conditions que se trouvait la négociation entre les plénipotentiaires français et impériaux sur la question de l'assistance, lorsque Croissy arriva de Transylvanie.

*
* *

Croissy arriva à Munster le 6 mai 1646⁽³⁾. Il était d'avis que, vu la mauvaise foi des ennemis, la France devait se servir du Prince de Transylvanie « qui fait une diversion aux Portes de Vienne et qui a moien de passer le Danube quand il luy plaist ». C'était l'intérêt de la République de Venise et celui de la France, disait Croissy, de pousser les Turcs à attaquer la Maison d'Autriche pour l'obliger à conclure la paix à Munster⁽⁴⁾. Quelques jours après son arrivée, il alla à Osnabrück pour mettre au courant les plénipotentiaires de Suède de ce qu'il avait négocié en Transylvanie, et pour voir en même temps quelle était

(1) Mémoires du Roi aux plénipotentiaires du 21 et 26 avril. JEAN AYMON : *Mémoires et Négociations secrètes de la Cour de France touchant la paix de Munster*, pp. 158-163.

(2) Mémoires des plénipotentiaires à la Cour du 4 juin. *Bibl. Mazarine*, Ms., t. 2.235, fol. 131.

(3) FRANÇOIS OGIER : *Journal du Congrès de Munster*, p. 154 (éd. Boppe).

(4) Lettre de Croissy à Mazarin du 14 mai. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Bavière*, t. 1, fol. 571.

leur opinion au sujet de l'alliance avec Rakoczy. Le baron d'Avaugour, qui résidait auprès de Torstenson, avait communiqué à Brienne, le 3 mai, que le général suédois agréait la négociation avec le Prince de Transylvanie et qu'il « disposera indubitablement la Cour de Suède à tout ce qui pourrait estre souhaité d'elle, dès que la France se déciderait » ⁽¹⁾.

Lorsque les plénipotentiaires suédois connurent les déclarations de Rakoczy et de Croissy du 22 février, ils furent d'avis qu'on pouvait se servir de son alliance. Mais ils voulaient laisser à la France la charge de la négociation. « Quant à nous, écrivaient les plénipotentiaires français à Brienne, veu la conduite des Impériaux envers nous, sur le fait de Brisack et la peine qu'ils ont eue de se resoudre à donner ceste satisfaction à la France, nous avons tenu l'affaire en sursceance, estans bien aises de leur donner de la jalousie et de la crainte. La presence du sieur de Marcilly (Croissy), qu'ils connaissent et du voyage duquel ils scavent le sujet, aydent à les y maintenir » ⁽²⁾. Ils gardaient toujours à Munster dans le même but le courrier de Rakoczy, arrivé là depuis le mois de mars.

Dans un long mémoire adressé à Mazarin le 5 juin, Croissy lui donna toutes les explications sur l'accord du 22 février et lui conseilla de continuer la négociation avec Rakoczy ⁽³⁾.

Mais la Cour, croyant toujours la paix possible, refusa de prendre tout nouvel engagement envers le Prince de Transylvanie et recommanda aux plénipotentiaires de différer le plus longtemps possible la réponse qu'on lui devait faire ⁽⁴⁾.

Les plénipotentiaires exécutèrent si bien l'ordre de la Cour que le courrier de Rakoczy ne put partir de Munster

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 8, fol. 495.

(2) Lettre du 4 juin. *Bibl. Mazarine, Ms.*, t. 2.226, fol. 191-192. « Et nous avons assez fait comprendre aux Médiateurs, continuaient-ils, que nous avions des moyens en main pour faire la guerre en nos parties dans leurs Etats. »

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Bavière*, t. 1, fol. 605-607.

(4) « Si on peut tarder encores à luy faire response, écrivait le Roi aux plénipotentiaires le 22 juin, il sera très à propos non pour croire que dans l'estat où sont aujourd'hui les affaires, il faille renouveler aucun traité avec ce prince, mais pour en donner l'apprehension aux ennemis et les porter à ce qui est de la raison. » *Ibid., Allemagne*, t. 66, fol. 91.

que vers la fin du mois de septembre. Sa présence leur donnait toujours un moyen de pression sur les plénipotentiaires de l'Empereur et même sur les Médiateurs ⁽¹⁾.

Le 27 août, ils écrivaient à Brienne qu'il faudrait maintenant penser à lui donner une réponse pour son maître et à le laisser partir, parce qu'il les « pressait extrêmement » ⁽²⁾. La Cour leur envoya le 7 septembre les lettres pour Rakoczy et son fils. « Celle du Père, leur écrivait Brienne, sera en créance sur vous qui pourrez la lui expliquer selon que vous le jugerez utile au service de Sa Majesté et sur la connoissance que vous aurez eue de ce qu'on peut espérer de lui » ⁽³⁾.

A cette époque les négociations entre les plénipotentiaires français et ceux de l'Autriche étaient très avancées. Le 17 septembre, ils annonçaient à la Cour que l'Empereur s'était enfin décidé à donner satisfaction aux plus importantes demandes de la France, dont la cession des deux Alsaces et de Brisack ⁽⁴⁾. Pour la conclusion de la paix générale en Allemagne, il ne restait plus pour la France qu'à régler des questions secondaires et à attendre que les revendications de ses Alliés fussent satisfaites elles aussi.

Il n'y avait donc plus de motif sérieux pour retarder le départ du courrier transylvain. Quelques jours après, il quitta Munster emportant de simples lettres de courtoisie pour son maître et pour son fils.

Voyant la France se désintéresser de l'alliance avec le Prince de Transylvanie, la Suède n'insista guère. Depuis le mois de février 1646, elle s'était même engagée à donner un secours de quelques vaisseaux à la République de Venise ⁽⁵⁾. Dans ces conditions, il lui était difficile de s'engager toute seule dans une négociation qui pouvait lui apporter de nou-

(1) Mémoire des plénipotentiaires envoyé à la Cour le 9 juillet 1646. JEAN AYMON : *Op. cit.*, p. 249.

(2) *Ibid.*, p. 272.

(3) « Bien qu'il soit d'un esprit léger, continuait Brienne, qu'on ne puisse faire fondement sur ses propositions et qu'il soit si soumis à la Porte qu'il en espouse aveuglement les ordres, il ne laisse pas d'estre craint par l'Empereur, et la jalousie qu'il en prend, le rend toujours disposé à la paix. » *Bibl. Mazarine, Ms.*, t. 2.219, fol. 139.

(4) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, pp. 566-568.

(5) P. LINNAGE DE VAUCIENNES : *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède et aux provinces voisines depuis l'année 1645 jusques en l'année 1655*, t. 1, p. 7.

veau les reproches de ses ennemis, qu'elle voulait pousser les Turcs à attaquer la Maison d'Autriche, malgré l'opinion très courante parmi ses diplomates qu'il n'y avait que ce moyen pour obliger l'Empereur à accepter la paix ⁽¹⁾.

Et en plus, elle ne croyait pas que Rakoczy était disposé à recommencer la guerre ⁽²⁾.

Pendant le mois de juillet, un envoyé de Rakoczy en Pologne avait déclaré à l'ambassadeur français de Brégy que son maître était mécontent de l'Autriche qui ne voulait pas exécuter le traité, et qu'il n'attendait que le consentement de la Porte pour l'attaquer. Brégy, le considérant de mauvaise foi, ne s'engagea à rien. Il avait la conviction que Rakoczy était très opportuniste, étant connu, écrivait-il à Bienne, « le vice commun à sa nation de manquer de parole lorsqu'il y a la moindre apparence d'utilité » ⁽³⁾.

L'envoyé de Rakoczy insista auprès de Brégy, mais il ne reçut aucun encouragement. « J'ay estimé, écrivait-il à Bienne le 16 août, que l'on se pourroit plustost servir de la bonne disposition de ce Prince pour donner jalousie à l'Empereur, que pour luy faire un grand mal, puisqu'il est dangereux de traicter et de donner son argent à une personne qui dépend de la bizarrerie et de l'humeur d'un plus puissant Seigneur que luy, comme l'expérience l'a faict veoir » ⁽⁴⁾.

Bienne, qui partageait les mêmes sentiments sur Rakoczy, se déclara d'accord avec Brégy ⁽⁵⁾, et cette nouvelle ouverture n'eut aucune suite.

A partir du mois de septembre et jusqu'à la fin de 1646, il ne fut plus question d'aucune négociation entre la France et le Prince de Transylvanie.

(1) P. LINNAGE DE VAUCIENNES: *Op. cit.*, p. 82.

(2) PUFENDORFF : *Comentariorum de rebus Suecicis*, p. 669.

(3) Lettre du 28 juillet 1646. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 7, fol. 205.

(4) *Ibid.*, fol. 229.

(5) Lettre de Bienne aux plénipotentiaires du 21 septembre. *M. Aff. Etr. Mém. et Doc. Allemagne*, t. 25, fol. 166. « Il n'a pas été jugé, leur écrivait-il, de devoir appuyer sur cette ouverture, parce qu'elle est conditionnée de luy en moyennant la liberté à la Porte et... parce que son but est d'obtenir seulement quelque course en la Hongrie ou quelque liberté d'exercice de religion pour les Calvinistes schismatiques dont il fait profession. »

*Les relations entre la France et Georges Rakoczy,
pendant les années 1647 et 1648.*

L'accord conclu par Croissy avec le Prince de Transylvanie le 22 février 1646 ne fut pas pris en considération par la Cour. Lorsqu'il fut connu en France — après le retour de Croissy de Transylvanie — la Cour espérait pouvoir conclure, sinon la paix, au moins un long armistice avec l'Empereur. Contarini faisait de grands efforts pour amener les belligérants à un accord qui aurait pu leur permettre de secourir la République de Venise.

A Munster, on discutait même la question du secours que la France pourrait prêter à l'Empereur, si, après avoir signé la paix en Allemagne, il venait à commencer la guerre avec les Turcs.

Or, l'accord conclu par Croissy avec Rakoczy supposait l'obligation pour la France d'intervenir à Constantinople afin de lui procurer le consentement du Sultan. En faisant cette démarche, la France pouvait être accusée par ses adversaires, que ses propositions à Munster relatives à un secours contre les Turcs, n'étaient pas sincères. On trouva donc qu'il était préférable d'attendre le résultat des négociations de Munster et de ne pas risquer une telle démarche.

En continuant de garder des relations avec le prince de Transylvanie pendant l'année 1647, la France ne voulait en réalité qu'exploiter ce fait pour forcer les Impériaux à la paix.

De son côté, Rakoczy ne pensa plus à prendre les armes contre la Maison d'Autriche. Pendant ces deux années, ce fut lui qui garda l'initiative de toutes les relations avec la France. Il demanda à la France et à la Suède, tantôt le paiement de l'argent dû par les traités de Torstenson et de Croissy, tantôt son inclusion comme leur allié, dans le traité de la paix générale. S'il ne se faisait aucune illusion sur la réussite de ces demandes, il en profitait, en négociant avec de si grandes puissances, pour se faire craindre par l'Autriche — à laquelle il avait toujours à demander des concessions en faveur des protestants de Hongrie — et à consolider la situation de sa famille à l'intérieur d'une principauté dont le trône était électif.

A partir du moment où l'Autriche avait admis la plupart des revendications de la France, celle-ci intervint plusieurs fois auprès des Suédois pour les décider à des conditions de paix « raisonnables ». L'Autriche trouvait leurs conditions très exagérées. Les succès que les Alliés remportèrent en Bavière pendant l'automne de 1646 avaient rendu les Suédois encore moins traitables ⁽¹⁾.

Sans les mécontenter, la France chercha à les convaincre de réduire leurs prétentions, pour faciliter la paix.

Lorsque au mois de janvier 1647 Rakoczy envoya à Stockholm un courrier pour demander à la Suède le paiement d'une dette de 40.000 écus, et « qu'elle ne fasse point de paix sans y stipuler que les églises ostées aux Protestants de Hongrie leur seront rendues », Chanut, le résident de la France, craignant « qu'il eust quelques nouveautés à proposer qui destournassent les pensées de Suède du désir de la paix », alla voir la Reine, qui l'assura qu'il ne s'agissait pas d'autres demandes ⁽²⁾.

Le 9 février il informait de Brienne que le courrier du Prince de Transylvanie offrait l'alliance de son maître pour le cas où la guerre continuerait encore. « On luy a fait sentir, ajoutait-il, qu'il ne pouvait espérer autre chose qu'une bonne assistance lorsqu'il seroit en campagne contre l'Empereur, sans alliance formée » ⁽³⁾.

Quelques jours après, le courrier partit sans aucune satisfaction ⁽⁴⁾. Lorsqu'il avait demandé à la Cour de Suède de comprendre son maître comme son allié dans le traité de la paix générale, on lui avait répondu « qu'il avoit assez tiré de fruit de l'alliance, par les bonnes conditions qu'il a obtenues de l'Empereur et qu'on ne luy auroit point accordées s'il n'eust esté attaché à la France et à la Suède » ⁽⁵⁾.

(1) BOUGEANT : *Op. cit.*, t. 2, pp. 578-580.

(2) Lettre de Chanut aux plénipotentiaires du 26 janvier 1647. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 12, fol. 18.

(3) *Ibid.*, t. 9, fol. 175.

(4) SZILAGYI : *Op. cit.*, p. 398.

(5) Lettre de Chanut à Brienne du 16 février. « Monsieur le Chancelier m'a dict, continuait Chanut, qu'il croyait que la véritable fin de sa legation n'estoit point pour obtenir ce qu'il demandoit, mais pour faire voir au monde et particulièrement à l'Empereur, qu'il a commerce et intelligence avec la couronne de Suède, afin qu'il en soit plus considérable. » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 12, fol. 31.

La France ne voulait aucune nouvelle alliance susceptible de retarder la paix en Allemagne, et qui, en même temps, pourrait encourager les Suédois à persister dans leurs demandes. Dans le passé, Rakoczy avait toujours été poussé par la France à prendre les armes contre l'Empereur ; maintenant, il ne trouvait aucun encouragement, malgré les informations que la Cour possédait sur ses dispositions à recommencer la guerre, pour le motif que l'Empereur n'acceptait pas toutes les demandes des protestants de Hongrie ⁽¹⁾.

Au mois de mars 1647, De la Haye communiquait à la Cour que Bisterfeld, l'homme de confiance de Rakoczy, avait écrit une lettre à Crolles, le secrétaire du résident de Hollande, par laquelle il le chargeait de s'intéresser auprès de l'ambassadeur français afin de savoir s'il avait reçu de la Cour les ordres nécessaires pour lui procurer le consentement de la Porte. Rakoczy se déclarait prêt à commencer la guerre en Hongrie avec une armée de plus de 25.000 hommes. De la Haye lui répondit qu'il n'avait reçu aucune instruction dans ce sens et qu'il informerait la Cour de ses dispositions pour la guerre. Quelques jours plus tard, le Résident de Rakoczy à Constantinople demanda à De la Haye d'intervenir auprès de la Porte pour la décider de renoncer à l'augmentation du tribut que le Sultan demandait à la principauté. Mais l'ambassadeur français se garda d'intervenir et prétexta une indisposition ⁽²⁾.

Le 25 février, Rakoczy résolut d'envoyer en France un courrier nommé François Jarmy. Il devait aller voir, d'abord, les plénipotentiaires à Munster, et, s'il était nécessaire, d'aller jusqu'à la Cour. Il avait pour mission de demander le paiement de l'argent en vertu du traité conclu par Croissy, et que son maître fût compris dans le traité de paix, comme l'allié de la France ⁽³⁾. Rakoczy offrait de nouveau ses services au Roi de France et protestait de sa sincérité ⁽⁴⁾.

(1) Lettre de Brégy du 24 janvier 1647. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 7, fol. 374.

(2) Lettre de Jean de la Haye du 28 mars 1647. *Ibid.*, *Turquie*, t. 3, suppl. fol. 25.

(3) Instruction pour François Jarmy. SZILAGYI : *Op. cit.*, p. 390 et suiv.

(4) Lettre de Rakoczy au Roi de France du 25 février. *Ibid.*, p. 401.

Le courrier transylvain passa par la Pologne où il porta des lettres pour l'ambassadeur français de Brégy, auquel il donna des explications sur les raisons de son voyage en France ⁽¹⁾. Il arriva à Munster le 25 mai. On trouve des détails curieux sur son voyage dans le journal de Douleur, le secrétaire de Théodore Godefroy ⁽²⁾.

Le lendemain de son arrivée, il eut une audience des plénipotentiaires français. « Il était vêtu, écrit Ogier dans son journal, fort extravagamment et comme à la Hongroise » ⁽³⁾.

Les plénipotentiaires lui promirent de nommer son maître dans le traité avec l'Empereur « parmi les autres princes amis et alliez de la France ». Quant aux subsides demandés, ils lui firent comprendre qu'il était inutile d'insister. Le courrier déclara alors qu'il devait aller à la Cour pour demander satisfaction sur ce point ; les plénipotentiaires cherchèrent à l'en empêcher, mais à la fin, pour ne pas le fâcher, ils le laissèrent partir. Au cours de son séjour à Munster, il était allé voir les plénipotentiaires suédois à Osnabrück, qui l'avaient très bien reçu. Le fait aussi qu'un autre courrier de Rakoczy était parti en Suède pour demander les mêmes

(1) Lettres de Brégy du 26 avril et 3 mai. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 8, suppl. fol. 261-269.

(2) *Bibl. de l'Institut, F. Godefroy*, t. 286, fol. 136. « Le 25 mai, écrit Douleur, arriva ici un député de Rakoczy. Le 26, Son Altesse (le duc de Longueville) l'envoya quérir dans son carrosse du corps. Le 27, M. d'Avaux. Le 31, Son Altesse lui donna à dîner, où le grand buffet de vermeil doré était dressé. A une petite table, du côté de la cheminée étoient assis Son Altesse, une place vide, M. de Saint-Romain, de l'autre côté, vis à vis de son Altesse le Rakoczy, M. de Marcilly (Croissy), et au bout, au milieu, le baron de la Ferté. Le 2 juin, le Rakoczy dîna chez M. d'Avaux, où il ne reçut point tant d'honneur, car le vermeil doré ne se voyoit point et à la table il n'eut pas un rang si honorable. Car M. d'Avaux tenait seul le haut bout de la table ; au milieu, à sa droite, Rakoczy ; à sa gauche, un capitaine de M. de Turenne, puis des gens de son logis. Le 4 Ragozky disna chez M. de Marcilly où il fut soulé de telle façon qu'il ne put aller à l'audience qu'il avoit demandée aux Hollandais et dégoûilla même dans le carrosse de M. d'Avaux. Le secrétaire hollandais, dit que quand il voudroit venir, que son ambassadeur droit qu'il n'a pas le loisir. Le 14 juin le Ragozy s'en est allé d'ici pour (la France), conduit dans un carrosse de M. d'Avaux. » Ce passage a été publié aussi par AUGUSTE BOPPE dans une note au *Journal du Congrès de Munster* par FRANÇOIS OGIER, pp. 188-189.

(3) *Journal d'Ogier* (éd. Boppe), p. 188.

choses, donnait aux plénipotentiaires de la France l'occasion de presser à nouveau l'Empereur à conclure la paix ⁽¹⁾.

Brienne, informé que le courrier voulait se rendre à la Cour, recommanda aux plénipotentiaires de l'en empêcher. « Votre lettre... leur écrivait-il, nous fait apprehender la venue du député du transylvain. S'il y avoit moi en de le destourner de cette envie, vous nous feriez bien du plaisir, y ayant toujours de la peine de refuser les choses demandées quoyqu'injustes. » Il leur apprenait en même temps que la Cour approuvait la promesse qu'ils lui avaient faite de citer dans le traité son maître parmi les alliés de la France ⁽²⁾.

Ayant appris qu'il persistait toujours d'aller en France, Brienne leur déclara qu'il serait bien reçu. « C'est bien à mon sens, écrivait-il, le fruit qu'il recueillera de son voyage, car... quand il fait rechercher ou la France ou la Suède, c'est à dessein de donner de la jalousie à l'Empereur pour améliorer ses conditions, sans estre touché du désir de faire quelque chose qui tourne à l'avantage de la cause commune » ⁽³⁾.

Mais, lorsqu'il écrivait cette lettre, le courrier transylvain était déjà parti de Munster par la Hollande pour aller à la Cour. « Nous avons fait ce qui s'est peu, écrivaient les plénipotentiaires à Brienne, pour retarder au moins son voyage, espérans qu'il arriveroit quelque chose qui l'en détourneroit du tout, mais il a dit avoir l'ordre de son Maistre et lettres de croyance » ⁽⁴⁾.

L'envoyé du Prince de Transylvanie n'obtint en France aucune satisfaction et retourna en Transylvanie avec la seule promesse que son maître serait cité parmi les alliés de la France dans le traité avec l'Empereur.

*
* *

(1) Lettre des plénipotentiaires à Brienne du 3 juin 1647. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 84, fol. 30. « Cela pourra servir encore de quelque chose, écrivaient-ils, dans la conjoncture présente des affaires, pour tenir les Impériaux en crainte de quelque nouvelle confederation. »

(2) Lettre du 16 juin. *Ibid.*, t. 100, fol. 301.

(3) Lettre du 22 juin. *Ibid.*, fol. 346.

(4) Lettre du 24 juin. *Ibid.*, t. 94, fol. 135.

L'échec de la mission de François Jarmy découragea Rakoczy qui n'osa plus répéter ses demandes ⁽¹⁾.

En 1648, son attention fut dirigée d'ailleurs du côté de la Pologne, où il aspirait au trône, resté vacant par la mort du roi Ladislas IV. Il envoya même en Suède un agent nommé Etienne Dalmady afin de demander le secours de la Reine, soit pour sa candidature, soit pour celle de son fils ⁽²⁾. Mais, la Suède s'était déjà engagée à soutenir le prince Jean-Casimir, le frère du Roi défunt, et Oxenstiern avait montré à Chanut que la France était aussi intéressée que la Suède à faciliter cette élection. Chanut lui promit le concours de la France ⁽³⁾.

Les Alliés ne voulaient pas que le trône fût occupé par un partisan de l'Autriche. Le prince Casimir leur convenait non seulement parce qu'il avait plus de chances de réussite, mais aussi à cause de son esprit pacifique qui rassurait davantage la Suède contre une attaque polonaise ⁽⁴⁾.

(1) Au commencement du mois d'août 1645, le général Torstenson avait payé à Rakoczy, en exécution du traité de Munster, 36.000 Reichsthalers dont la moitié revenait à la France. En lui avançant toute la somme, il avait espéré pouvoir le décider de continuer encore quelque temps les hostilités contre l'Autriche. Croissy, le représentant de la France, s'y était opposé sous le prétexte qu'il était sur le point de conclure la paix avec l'Empereur. (Lettre de Croissy à d'Avaugour du 13 août 1645. *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Hongrie*, t. 1, fol. 394.)

La France, malgré toutes les demandes de Rakoczy, ne lui versa plus l'argent dû par le traité de Munkacz et refusa aussi de restituer à Torstenson sa part de 18.000 Reichsthalers. Celui-ci ne cessa pas de la demander jusqu'à sa mort en 1651. (Lettre de Chanut à Lionne du 23 juillet 1650. *Ibid.*, *Suède*, t. 16, fol. 312.) Dans la suite, sa femme la réclama encore jusqu'en 1655. (Lettre de d'Avaugour du mois de juillet 1655. *Ibid.*, t. 20, fol. 521.) Lors de la présence de Pomponne en Suède en 1667, le fils de Torstenson adressa lui aussi des demandes à Louis XIV. « Monsieur le comte Torstenson, écrivait Lionne à Pomponne le 15 avril 1667, renouvelle de temps en temps les instances de sa vieille prétention. On luy a aussy donné de temps en temps de bonnes paroles et des excuses sur les nécessités présentes. Et vous en ferez s'il vous plaist de mesme. » (*Ibid.*, t. 33, fol. 419.) En 1673 il en revint de nouveau à la charge, mais il paraît pour la dernière fois, n'ayant obtenu aucune satisfaction. (Lettre de Pomponne à Feuquières du 29 juin 1673. *Ibid.*, t. 42, fol. 307.)

(2) PUFENDORFF : *Comentariorum de rebus Suecicis*, p. 913.

(3) LINAGE DE VAUCIENNES : *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède et aux provinces voisines...*, t. 1, p. 338.

(4) *Ibid.*, p. 339.

C'est à titre d'intéressée à l'élection du Roi de Pologne que la diplomatie française eut à s'occuper de Rakoczy en 1648.

Le 7 août, Brégy, ambassadeur français en Pologne, informa la Cour que la candidature du Prince de Transylvanie avait des partisans, et que, si le prince Casimir n'avait pas assez de suffrages, il y avait plusieurs personnes qui demandaient à élire Rakoczy, uniquement pour empêcher l'élection du prince Charles de Lorraine, le candidat de l'Autriche. « On m'a desia sondé, écrivait Brégy, pour tâcher d'apprendre sy la France ne l'aymeroit pas mieux que le Prince Charles. Je n'ay rien respondu parce que je n'en avois pas ordre » (1).

La France ne changea pas son attitude, et Brégy continua de travailler à l'élection du prince Casimir. Pendant les mois de septembre et d'octobre, Brégy et Darpajon, agent français à Dantzig, furent très inquiétés par la candidature de Sigismond, le fils de Rakoczy. Le voyage surtout d'Etienne Dalmady en Suède leur faisait craindre que Rakoczy pût obtenir des concours à l'étranger. On le savait en même temps en relations étroites avec le général des Cosaques. « Le Duc de Transylvanie, écrivait Darpajon à Brienne le 4 septembre, ne néglige pas à faire des caballes dans le royaume, à y verser de l'argent et mesme à envoyer à ce qu'on m'a asseuré, en Suède et en Danemark » (2). Le 9 octobre, Brégy écrivait à Servien, qu'il ne savait pas encore d'une façon précise si Rakoczy poserait la candidature de son fils et quels seraient les concours sur lesquels il pourrait compter. « Nous savons bien qu'il arme, ajoutait-il, qu'il est puissant, qu'il souhaiteroit la Couronne pour Sigismond son fils, qu'il a envoyé en Suède, à l'électeur de Brandebourg, en Curlande, aux Cosaques et à quelques principaux Seigneurs de Pologne, mais le progrès que ses soins auront fait, c'est ce qui demeure indecis et incognu jusqu'à cette heure » (3).

Mais le 11 octobre 1648, Georges Rakoczy étant mort, tout danger d'une candidature de son fils fut écarté. Il restait maintenant en présence deux candidats sérieux :

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 10, fol. 71.

(2) *Ibid.*, *Dantzig*, t. 1, fol. 203.

(3) *Ibid.*, *Pologne*, t. 9, fol. 411.

le prince Casimir et le candidat de l'Autriche, Charles de Lorraine. Lorsque Casimir fut élu Roi de Pologne, Brégy exprima l'avis que son élection avait été facilitée par la mort du Prince de Transylvanie ⁽¹⁾.

(1) Lettre adressée par Brégy à Servien le 11 décembre 1648.
Ibid., fol. 453.

IV

LES RELATIONS DIPLOMATIQUES ENTRE LA FRANCE ET LA PRINCIPAUTÉ DE TRANSYLVANIE

de 1664 à 1668

1.

La France et la Transylvanie à l'époque de Georges Rakoczy II (1648-1660). L'alliance de Rakoczy avec la Suède et son expédition en Pologne en 1657.

Pendant l'époque de 1647 à 1664 il ne fut plus question d'alliance entre la France et la principauté de Transylvanie. La France, se trouvant en rapports pacifiques avec l'Autriche, n'eut plus besoin de cette alliance. Comme en 1648, elle fut amenée, par son alliance avec la Suède et par ses intérêts en Pologne, à s'intéresser plusieurs fois pendant cette période au Prince de Transylvanie, mais jamais avec l'intention de chercher son alliance. Une seule fois, en 1657, il fut question de traiter avec le prince de Transylvanie, mais seulement d'après les sollicitations des Suédois, qui furent d'ailleurs refusées. Après la mort de Georges Rakoczy I, les Etats de Transylvanie élirent à sa place son fils, Georges, qui prit le nom de Georges Rakoczy II.

Peu de temps après son installation, il demanda à l'ambassadeur français de Constantinople de « l'assister du credit de l'ambassade » et de lui rendre les mêmes services qu'à son père. De la Haye lui répondit qu'il devait s'adresser à la Cour, d'où il pourrait obtenir satisfaction. Il informa la Cour en même temps que la situation du jeune Prince à Constantinople était mauvaise en raison de ce qu'il refusait d'accepter l'augmentation du tribut pour la principauté ⁽¹⁾.

A la lettre qu'il envoya à Louis XIV, le Roi de France lui répondit le 20 juin 1649, l'assurant de ses « bonnes dis-

(1) Lettre de Jean de la Haye à la Cour du 9 janvier 1649. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 3, suppl. fol. 216.

positions » et du plaisir qu'il aurait d'entretenir avec lui « une parfaite correspondance et intelligence » (1).

Georges Rakoczy II se rendit rapidement compte que les mauvaises relations qui existaient à ce moment-là entre la France et l'Empire ottoman rendraient inutiles toutes interventions françaises auprès de la Porte, pour ses intérêts, et il n'insista plus.

L'alliance des Princes de Transylvanie n'était nécessaire pour la France que si elle était dirigée contre la Maison d'Autriche. Or, pendant la période de 1648 à 1657, Rakoczy II vivait en bons termes avec l'Empereur, toutes ses préoccupations en politique étrangère étant concentrées sur la question du trône polonais.

Dès l'année suivante, le Prince régla le différend avec les Turcs en leur payant le tribut qu'ils avaient demandé. En échange, la Porte le confirma comme Prince de Transylvanie et s'engagea à défendre la principauté contre toute incursion des voisins (2).

Assuré du côté des Turcs, il s'occupa d'organiser ensuite une puissante armée. La révolte des Cosaques et l'impuissance de la Pologne à les maîtriser attirèrent dès le commencement du règne son attention.

Par de longues négociations avec les voisins, il voulut se ménager des relations qui pouvaient lui faciliter l'accès au trône de Pologne, le jour où il serait de nouveau vacant. Il négocia avec les Princes de Valachie et de Moldavie, avec les Cosaques, les Tartares et avec la Pologne même. Rakoczy, d'accord avec le Prince de Valachie, Matei Bassarab, appuya le rival de Basile Lupu, Georges Etienne, et l'installa comme Prince de Moldavie en 1653. La Porte, quoique très mécontente de l'intervention de Rakoczy, fut obligée de confirmer le nouveau prince. Il continua à négocier avec les Tartares, les Cosaques et les Polonais. En 1654, la Diète polonaise lui accorda l'indigénat qui comportait les mêmes droits qu'avait un noble polonais, sauf la liberté de participer à l'élection du Roi (3).

Dans son désir de se faire des relations utiles, il alla jusqu'à correspondre avec Cromwell qui lui montra d'ailleurs

(1) SZILAGYI : *Op. cit.*, lettre du 20 juin 1649.

(2) HAMMER : *Op. cit.*, t. 10, p. 225.

(3) DOGIEL : *Codex diplomaticus*, t. 1, pp. 525-529. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 11, fol. 33-35.

beaucoup de sympathie ⁽¹⁾. Toutes ces relations de Rakoczy ne plaisaient pas à la Porte. Elle était surtout inquiétée par celles qu'il entretenait avec la Pologne ⁽²⁾. Mais, occupée par la guerre avec la République de Venise, elle ne pouvait pas intervenir, se gardant seulement d'interdire à Rakoczy de troubler la paix. L'ouverture des hostilités entre la Suède et la Pologne allait précipiter les choses.

En 1654, après l'abdication de Christine, le trône de Suède fut occupé par Charles-Gustave. Le roi de Pologne, Jean-Casimir, continuant de revendiquer la couronne de Suède en qualité de membre de la famille Vasa, protesta contre l'avènement au trône de Charles-Gustave. En 1655, le Roi de Suède attaqua la Pologne juste au moment où elle était déjà épuisée par les guerres avec les Cosaques.

Cet événement inattendu ouvrait de nouveaux espoirs à Rakoczy pour le trône polonais. Il avait deux moyens d'y arriver : ou s'entendre avec la Pologne et dans ce cas lui prêter secours contre les Suédois, ou s'allier avec la Suède et conquérir la couronne par la force des armes.

C'est par le premier moyen qu'il commença. Il acceptait même de se faire catholique et de joindre toutes ses forces à celles de Pologne si le Roi voulait « adopter son fils et le faire élire son successeur » ⁽³⁾.

Tout en cherchant à s'entendre avec la Pologne, il ne négligea pas les avantages d'une négociation avec la Suède, dans laquelle il voyait un moyen de réaliser plus facilement son projet. Dès le printemps de 1655, il commença avec Charles-Gustave une négociation qui aboutit à un traité d'alliance avec lui, et à son entrée dans la guerre de Pologne, en 1657 ⁽⁴⁾.

(1) DAVID ANGYAL : *Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England*. (Oester.-Ung. Revue, t. 30, pp. 167-170). Lettre de Schlezer à l'Electeur de Brandebourg du 14 décembre 1655. ERDMANNSDÖRFER : *Urkunden und Actenstücke...*, t. 7, p. 730.

(2) SZILAGYI : *Siebenbürgen und der Krieg im Nordosten* (Ungarische Revue, t. 12, p. 629).

(3) Lettre de Pierre des Noyers du 23 novembre 1655. *Lettres de Pierre des Noyers secrétaire de la Reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague*, p. 18.

(4) Voir les documents concernant cette négociation dans SZILAGYI : *Transylvania et Bellum Boreo-Orientale. Acta et Documenta*, 2 vol.

Depuis le commencement de la guerre, la France s'efforça d'amener les deux Etats à faire la paix. Elle était intéressée au maintien de la Pologne et voulait se servir de la Suède pour combattre la Maison d'Autriche qui, contrairement au traité de Westphalie, avait envoyé plusieurs fois des secours aux Espagnols ⁽¹⁾.

La Suède s'engageait dans une guerre qui pouvait occuper pour longtemps ses forces. Non seulement elle privait la France d'un important appui pour forcer l'Empereur à exécuter le traité de Westphalie, mais elle donnait en même temps la possibilité à l'Autriche de secourir davantage l'Espagne. Le 8 janvier 1655, Mazarin recommandait à d'Avaugour de faire tous ses efforts pour réconcilier la Pologne avec la Suède afin que Charles-Gustave puisse « s'appliquer tout entier aux affaires d'Allemagne, où sont ses plus véritables et plus essentiels intérêts, aussy bien que les nostres ». Préoccupée de voir cette paix signée le plus tôt possible, la France ne voyait pas d'un bon œil les négociations de la Suède avec d'autres puissances qui pourraient l'engager plus à fond dans la guerre avec Jean-Casimir et la rendre, par conséquent, moins traitable. « Vostre plus grand soin, continuait Mazarin, sera de destourner à quelque prix que ce soit la ligue de la Suède avec la Moscovie qui apparemment seroit fatale à la Pologne » ⁽²⁾. Pour les mêmes raisons la France ne voulait pas encourager la négociation que Charles-Gustave avait entamée avec le Prince de Transylvanie. Mais, pour ne point fâcher les Suédois, elle ne fit rien pour empêcher cette alliance.

Rakoczy, connaissant les relations étroites qui existaient entre la France et la Suède, et comme il était déjà entré en négociation avec celle-ci pour la question polonaise, pensa reprendre les relations avec la France au printemps de 1655. Il s'adressa à l'ambassadeur français de Constantinople, mais ne trouva aucun encouragement. De la Haye se contentant de lui envoyer une simple lettre de courtoisie ⁽³⁾.

(1) A. CHÉRUEL : *Histoire de France sous le Ministère de Mazarin*, t. 2, p. 273, et t. 3, p. 77.

(2) CHÉRUEL : *Lettres du Cardinal Mazarin*, t. 6, pp. 421-423.

(3) Lettre de Jean de la Haye à Rakoczy du 3 juin 1655. *Mon. Hung. Historica*, t. 23, p. 189.

Malgré les efforts de la France, l'année 1655 s'écoula sans qu'elle ait pu réconcilier les belligérants. Au contraire, la Suède s'était fâchée des interventions pressantes qu'on avait faites auprès d'elle, et avait fini par l'accuser de « froideur égoïste » (1).

En 1656, la France garda la même attitude envers la guerre de Pologne. Ayant perdu l'espoir de les réconcilier, la Cour avait recommandé à d'Avaugour de suivre les Suédois et de « veiller à ce que la guerre eût un caractère moins violent » (2).

Les grandes victoires obtenues par les Suédois en Pologne ne pouvaient pas laisser indifférents ses voisins qui craignaient l'accroissement de leur puissance. La France se rendit compte de ce danger, et le 29 octobre 1655 Mazarin écrivit à d'Avaugour d'attirer l'attention de Charles-Gustave sur la nécessité de se restreindre plutôt dans « certaines bornes, que dans le cours étendu des entreprises fort vastes qui excitent des jalousies et font naître des traverses qui les interrompent quelques fois » (3).

La France désirait tellement la paix entre la Suède et la Pologne qu'au mois de mars 1656 elle était disposée à augmenter, pour cela, la somme qu'elle voulait lui accorder pour le renouvellement de l'alliance. « Surtout il est nécessaire, écrivait Mazarin à d'Avaugour le 17 mars, d'emporter l'ajustement du roi de Pologne comme un point des plus importants du Traité et comme la base et le fondement des autres » (4).

Mais la France ne devait pas réussir, en 1656, à amener les belligérants à la paix, et le danger qu'elle avait prévu pour la Suède allait se réaliser en partie.

L'Autriche commença à chercher des alliés pour la Pologne. Elle arriva à la réconcilier avec les Moscovites (5), et négocia l'entrée dans la coalition contre Charles-Gustave, du Danemark et de l'Electeur de Brandebourg. L'Empereur, connaissant les négociations du Prince de Transylvanie avec

(1) A. GEFFROY : *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs de France... Suède*, p. XLVIII.

(2) CHÉRUÉL : *Histoire de France sous le Ministère de Mazarin*, t. 2, p. 279.

(3) GEFFROY : *Recueil des Instructions, Suède*, p. XLVII.

(4) *Ibid.*, p. 15-20.

(5) THEINER : *Monuments historiques*, pp. 6-27.

les Suédois, le menaça de l'attaquer s'il prenait leur part dans la guerre de Pologne.

Jean-Casimir, qui s'était réfugié en Silésie, rentra en Pologne au commencement de 1656. L'organisation de la résistance par les Polonais d'une part, et la négociation entreprise d'autre part par l'Autriche pour former une grande coalition contre la Suède, allaient mettre Charles-Gustave dans une situation difficile.

A la coalition que l'Autriche préparait, le Roi de Suède pensa lui opposer les Cosaques et le Prince de Transylvanie. Depuis 1655 il négociait avec Rakoczy, mais sans tenir absolument à son alliance. Charles-Gustave voulait utiliser cette négociation pour obliger l'Empereur à garder la neutralité, et en même temps pour forcer Jean-Casimir à accepter ses conditions de paix ⁽¹⁾. Rakoczy s'était déjà aperçu de cette indifférence qui lui coûtait d'autant plus qu'il voyait les Suédois maîtres de toute la Pologne ⁽²⁾.

Devant la nouvelle situation créée par la résistance polonaise et surtout lorsqu'il apprit que le Danemark faisait des préparatifs pour l'attaquer, Charles-Gustave se décida à conclure l'alliance avec Rakoczy.

Au mois d'août 1656 les plénipotentiaires suédois arrivèrent en Transylvanie. Presque toutes les demandes du Prince de Transylvanie furent acceptées par la Suède et, au mois de décembre, le traité d'alliance était conclu. Rakoczy recevait tout le côté méridional et oriental de la Vistule entre Sanoc et la rivière de Boug, et en plus la Podolachie. Pour toute cette partie de la Pologne, la Suède lui accordait le titre de roi. Au fond, le Roi de Suède « ne faisait libéralité que du bien d'autrui » et ses envoyés en Transylvanie « considéroient que ce qu'on cedioit

(1) PUFENDORFF: *Histoire du règne de Charles-Gustave, roi de Suède*, t. 1, p. 234.

(2) Il se plaignait le 7 mars 1656 au général suédois Wirtz que les ambassadeurs de Charles-Gustave n'arrivaient pas encore en Transylvanie comme il avait été convenu. Rakoczy se croyait déjà l'arbitre de la situation et s'étonnait que la Suède ne fût pas pressée de s'allier avec lui « surtout lorsque l'Orient et l'Occident ont les yeux ouverts pour voir de quel costé nous pencherons. Il nous seroit bien sensible, continuait Rakoczy, qu'on se jouast ainsi de nostre sincérité, que l'on trompast nos espérances et que nostre bonne volonté ne fust pas récompensée d'une semblable, qui est le seul prix que nous nous proposons ». *Mém. du chevalier de Terlon*, vol. 1, pp. 10-11.

à ce prince, n'étoient pas des choses que la Suède pût garder ». L'Ukraine était réservée aux Cosaques ⁽¹⁾. Le Prince de Transylvanie avait négocié en même temps avec les Suédois et avec les Polonais, en utilisant les offres des uns pour en obtenir des autres de plus grandes. En fin de compte ce furent les Suédois qui lui offrirent davantage. Les Polonais s'étaient contentés de lui faire de vagues promesses et de lui promettre même le trône ⁽²⁾. Mais Rakoczy ne les croyait plus sincères.

Il était maintenant convaincu qu'il n'obtiendrait ce qu'il désirait qu'en les forçant par les armes. Malgré l'opposition de son entourage et surtout du clergé et de sa propre famille qui le déconseillait de se mêler à la guerre de Pologne ⁽³⁾, Rakoczy passa outre, et au mois de janvier 1657, il passa avec son armée en Pologne. Ses alliés, le Prince de Moldavie, Etienne-Georges, et celui de Valachie, Constantin Serban, lui envoyèrent chacun un secours de 2.000 hommes. Pendant que les envoyés de Charles-Gustave négociaient en Transylvanie l'alliance avec Rakoczy, on ne croyait pas en Pologne qu'il oserait l'attaquer ⁽⁴⁾, surtout qu'il avait des relations avec Jean-Casimir et entretenait correspondance avec un grand nombre de nobles polonais.

Ce fut une véritable consternation lorsque les Polonais apprirent l'invasion du Prince de Transylvanie ⁽⁵⁾.

*
* *

Le baron d'Avaugour et de Lumbres qui travaillaient toujours au nom de la France à hâter la paix avec la Pologne, tout en sachant que les Suédois négociaient avec le Prince de Transylvanie, doutèrent jusqu'au moment de son entrée en Pologne du succès de cette négociation ⁽⁶⁾. Au

(1) PUFENDORFF : *Hist. du règne de Charles-Gustave*, t. 1, pp. 235-239.

(2) *Ibid.*, p. 236.

(3) *Ibid.*, pp. 237-238. *Mém. historiques du comte BETHLEN NIKLOS*, pp. 97-98.

(4) Lettre de des Noyers du 5 sept. 1656. « Je crois, écrivait-il, que le transilvain ne se remuera pas et qu'il regardera la fin de la guerre. » *Lettres de des Noyers...*, p. 239.

(5) E. HAUMANT : *La guerre du Nord*, p. 164.

(6) Lettre du baron d'Avaugour du 13 décembre 1656. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Prusse*, t. 2, fol. 189-191 ; lettres de de Lumbres du 15 et 29 décembre. *Ibid.*, Dantzig, t. 1, fol. 264-272.

commencement de janvier 1657, les représentants de la France proposèrent à Charles-Gustave d'accepter au moins une réunion où les délégués de la Pologne se rencontreraient avec ceux de la Suède pour discuter les conditions de la paix. Le Roi de Suède, se considérant de nouveau maître de la Pologne à la suite des secours qu'il recevait de la part de Rakoczy et des Cosaques, refusa leurs propositions. « Nous reconnaissons, M. d'Avaugour et moy, écrivait de Lumbres, que le Roi de Suède se flatte fort de l'appuy du prince de Transylvanie et des Cosaques » (1).

Avant de prendre tout engagement envers la Suède, le Prince de Transylvanie lui avait demandé d'envoyer un délégué à Constantinople pour assurer les Turcs qu'ils ne devaient rien craindre de son alliance avec Charles-Gustave. Les plénipotentiaires suédois lui promirent de faire cette intervention. Dès que le traité fut conclu, le Roi de Suède écrivit à son ambassadeur en France, Tott, de montrer à Mazarin que son alliance avec le Prince de Transylvanie « regardoit le bien des deux couronnes » et qu'elle ne lui « devoit point être suspecte ». Tott fut chargé de demander à Mazarin l'appui de la France auprès de la Porte, pour tout ce qui regardait l'alliance avec Rakoczy (2).

Cromwell, qui sympathisait beaucoup avec le Prince de Transylvanie et qu'il appuya à Constantinople (3), fit, lui aussi, une intervention dans le même sens auprès de Mazarin (4).

Mais la France se garda d'intervenir. D'ailleurs, à cette époque, elle était en trop mauvais rapports avec les Turcs pour que ses démarches aient pu être utiles au Prince de Transylvanie. Malgré toutes les précautions que la France avait prises, les Turcs n'ignoraient point qu'elle envoyait des secours à la République de Venise, et l'accusait de perfidie. Son ambassadeur intervenait continuellement pour les accommoder, mais sans aucun succès. Les Turcs rejetèrent ses propositions avec mépris. Lorsque De la Haye fit part au Grand Vizir, en 1654, de la victoire que les troupes

(1) Lettre du 12 janvier 1657. *Ibid.*, fol. 290.

(2) PUFENDORFF : *Hist. du règne de Charles-Gustave*, t. 1, p. 240.

(3) D. ANGYAL : *Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England*. (*Oester.-Ung. Revue*, t. 30, pp. 171-172.)

(4) S. PUFENDORFF : *Histoire du règne de Charles-Gustave*, t. 1, p. 241.

françaises avaient remportée sur les Espagnols à Arras, Derwisch Mohammed-Pacha lui répondit « qu'il importait peu au Grand Seigneur que les chiens dévorassent les porcs, ou que les porcs dévorassent les chiens » (1).

Dans ces conditions, la France déclina l'invitation des Suédois qui en furent très mécontents. Elle refusa en même temps d'envoyer en Transylvanie un agent pour encourager Rakoczy, comme la Suède le lui avait demandé. Charles Gustave s'en plaignit à d'Avaugour. « Sa Majestém'ayant dit avec quelques ressentiments, écrivait d'Avaugour à Brienne, qu'elle voyoit bien par icelles (2) que la France ne faisoit pas toujours estat de ses amis, à quoy j'ay repondu en termes doux et civils, mais selon les instructions et les ordres expres qui me sont donnés » (3).

Lorsque la France apprit l'entrée en Pologne des Cosaques et de Rakoczy, elle trouva une excuse pour son refus d'intervenir à Constantinople. Le fait que le Prince de Transylvanie, le vassal de l'Empire ottoman, était aidé par les deux autres princes, de Valachie et de Moldavie, qui étaient eux aussi les tributaires de la Porte, était une preuve pour la France qu'ils avaient obtenu l'autorisation du Sultan, d'aller au secours des Suédois, et que, si la guerre continuait, les Turcs ne les abandonneraient pas (4).

Mazarin chargea de Lumbres, le 28 mars, d'invoquer auprès du Roi de Pologne, pour le rendre plus traitable, la crainte que les Turcs, ayant permis aux trois princes tributaires de l'attaquer, pourraient prendre une part encore plus grande à la guerre de Pologne. « La raison en est fort claire, continuait Mazarin, d'autant qu'il n'est pas possible que le Grand Seigneur ayt peu apprendre le traité des Polonois avec l'Empereur et avecque les Moscovites sans une extreme jalousie, que la succession à la couronne de Pologne soit à la disposition de l'un ou de l'autre de ces

(1) HAMMER: *Op. cit.*, t. 10, p. 390 ; G. FLASSAN: *Hist. générale et raisonnée de la Diplomatie française*, t. 3, p. 248 ; TH. LAVALLÉE: *Des relations de la France avec l'Orient depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. (*Revue Indépendante*, t. 11, 1843, p. 243.)

(2) Les lettres qu'il recevait de son ambassadeur en France, Tott.

(3) Lettre du 1^{er} février 1657. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 23, fol. 35.

(4) Instruction de la Cour pour d'Avaugour, du 23 février 1657. *Ibid.*, t. 22, fol. 18.

deux Princes, dont la puissance ne luy est que trop suspecte..... » ⁽¹⁾.

Mais, Mazarin se trompait, parce que ses informations à ce sujet n'étaient pas exactes. Les Turcs avaient défendu plusieurs fois à Rakoczy de se mêler à la guerre de Pologne. Les Princes de Moldavie et de Valachie, lorsqu'ils lui envoyèrent des secours en vertu de l'alliance qu'ils avaient avec lui, s'excusèrent auprès de la Porte, prétextant que les troupes étaient parties sans leur autorisation, comme un fait d'indiscipline. Dès que les Turcs connurent l'entrée de Rakoczy en Pologne, ils prirent des mesures sévères pour le contraindre à se retirer ⁽²⁾. Ils persistèrent dans cette résolution ⁽³⁾.

C'est que l'Empire ottoman à cette époque voulait garder des rapports pacifiques avec la Maison d'Autriche et la Pologne. Ensuite, il était dans son intérêt de s'opposer à un trop grand changement dans la situation de la Pologne. « Le Turc et les Tartares, écrivait des Noyers le 2 avril 1657, craignent fort que le gouvernement de la Pologne ne change, parce que en l'état qu'il est, on ne leur peut guère faire de mal. Mais s'il était un peu plus absolu, on leur ferait bien du mal » ⁽⁴⁾.

Même Rakoczy avait dû excuser auprès des Turcs son expédition de Pologne, leur disant qu'il avait été appelé par les Polonais qui lui avaient offert la couronne ⁽⁵⁾. Si son affirmation n'était pas exacte, il espérait qu'après le succès, il lui serait facile de s'entendre avec eux. Pour attirer les nobles polonais dans son parti, il déclara dès son entrée en Pologne qu'il ne se présentait pas comme ennemi des Polonais, mais pour les aider à mettre de l'ordre dans leur pays. Mais, quelques semaines après, il fut déçu. Les nobles polonais refusèrent de prendre son parti. « Rakoczi, écrivait des Noyers le 4 février 1657, avait aussi envoyé des universaux à la noblesse polonaise de Premyslie, qui s'étant assemblée pour en voir le contenu, les déchirèrent en présence de son envoyé bien qu'elles fussent dans les

(1) D'AVENEL: *Lettres du Cardinal Mazarin...*, t. 7, pp. 449-450.

(2) Lettre de Levinus Warnerus, consul hollandais à Constantinople, du 20 février 1657. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, fol. 558.

(3) Lettre de Warnerus du 31 mars. *Ibid.*, fol. 559.

(4) *Lettres de des Noyers*, p. 309.

(5) *Histoire des Troubles de Hongrie*, t. 1, p. 7.

termes les plus flatteurs que l'on puisse concevoir » (1). Les partisans même qu'il avait, furent mécontents de son intervention armée en Pologne, parmi lesquels son parent, le grand maréchal Lubomirski « qui ne le veut absolument plus pour successeur, quand même il se ferait catholique » (2). Mais Rakoczy ne désespéra pas.

Tout le temps qu'il resta en Pologne, il chercha d'entretenir les meilleures relations avec les Polonais, autant que son alliance avec Charles-Gustave le lui permettait. Il continua d'espérer que, par un accord avec eux, il obtiendrait plus facilement la couronne pour son fils François. Dans le même but, il éluda la ratification du traité conclu avec les Suédois, bien qu'il se fût rencontré avec Charles-Gustave, et « quoyque le roy de Suède l'eût souvent offerte et qu'il sût fait presser bien des fois le Prince Rakoczy de la donner » (3). Il voulait garder sa liberté d'action en vue de l'éventualité d'un accord séparé avec les Polonais.

Une fois convaincu qu'ils étaient bien décidés à le combattre, le Prince de Transylvanie fut obligé de s'approcher des Suédois et le 11 avril il se rencontra avec Charles-Gustave dans « un village nommé Molibozice près Racow où ce prince l'est venu trouver avec quelque cavalerie à 4 ou 5 lieues de son camp » (4). Il fut très bien reçu par Charles-Gustave. « Le Roy de Suède, continuait d'Avaugour, aiant fait mettre son armée en bataille et aiant esté recevoir Ragoci à la portée du canon de son camp, d'où il le mena en son quartier pour le regaler de toute sorte de bonne chere... »

Le Prince de Transylvanie fut salué par Charles-Gustave « en qualité de roy de Pologne » (5).

Le baron d'Avaugour et le chevalier de Terlon se trouvaient dans le camp suédois lors de cette rencontre (6).

(1) *Lettres de des Noyers*, p. 295.

(2) Lettre de des Noyers du 19 février 1657. *Ibid.*, p. 299.

(3) *Mémoire du chevalier de Terlon*, vol. 1, pp. 74-75.

(4) Lettre de d'Avaugour à Brienne du 15 avril 1657. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 23, fol. 96.

(5) *Relations de Antoine de Lumbres... touchant ses Négociations et Ambassades*, t. 2, p. 114. (Publiées par GEORGES DE LHOMEL.)

(6) « Le lendemain de son arrivée, le comte d'Avaugour et moy, écrit le chevalier de Terlon, dînâmes avec le Prince chez le roy de Suède et dans le temps que nous estions à table, le Prince Racoti receut des nouvelles par la Transylvanie de la mort de l'Empereur. » *Mémoires du chevalier de Terlon*, t. 1, p. 55.

Ils furent priés par le Prince de Transylvanie et le Roi de Suède d'intervenir à la Cour pour que l'ambassadeur de France à Constantinople appuyât l'envoyé de Suède qui était allé demander la permission du Sultan pour l'expédition de Rakoczy en Pologne. D'Avaugour fut obligé d'écrire dans ce sens à De la Haye, mais sans beaucoup insister. « J'ay escrit, écrivait-il à Brienne le 15 avril, selon le désir du roy de Suède et de ce prince à Monsieur De la Haye pour luy recommander les intérêts qu'ils ont à la Porte et de favoriser celui qu'ils ont envoyé » ⁽¹⁾.

Entre les deux belligérants qu'elle devait ménager afin de pouvoir les réconcilier, la France se trouvait en réalité dans une position très délicate, car chacun d'eux attendait qu'elle se déclarât ouvertement pour lui. Or, son attitude étant dictée par la seule préoccupation de voir la paix signée le plus tôt possible, elle ne voulait pas se départir d'une neutralité correcte à l'égard des deux parties. Mais, cette conduite mécontenta aussi bien les Suédois que les Polonais. Les derniers lui reprochèrent d'avoir fait des interventions à Constantinople pour appuyer les intérêts du Prince de Transylvanie, leur ennemi, en appuyant la négociation des envoyés suédois. « La Reyne de Pologne, écrit de Lumbres dans ses Relations, m'en fit de grands reproches, accusant la France de se montrer trop partiiale en faveur des Suédois, ayant fait passer des offices pour eux à Constantinople, en Moscovie, et en Danemark et venant encore de faire offrir à M. de Brandebourg 200.000 risdales contant et une pension de 400.000 livres pourveu qu'il demeurât dans l'alliance de la Suède » ⁽²⁾.

D'autre part, les Suédois l'accusèrent que non seulement elle n'avait pas voulu appuyer les démarches de leurs envoyés à la Porte, mais qu'au contraire, son ambassadeur les avait empêchées en insinuant que les Suédois voudraient bien, après avoir envahi la Pologne, attaquer l'Empire ottoman ⁽³⁾.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 23, fol. 96.

(2) *Relations d'Antoine de Lumbres...*, t. 2, p. 132 (G. DE LHO-MEL).

(3) « De la Haye, écrit Pufendorff, fit dire par son truchement qu'il falloit se garder des Suédois et que le génie de cette nation étoit tel que dès qu'ils avoient une fois le bout du doigt quelque part, ils y passoient bientôt tout le corps..., qu'ils avoient déjà

Ce qui est certain dans tous ces reproches, c'est que la France n'avait rien fait à Constantinople, ni pour le Prince de Transylvanie, ni pour la Suède. D'ailleurs, Pufendorff reconnaît lui-même que l'ambassadeur français « n'avait pas grand crédit à la Porte parce qu'il favorisoit secretement les Venitiens, jusques là, que Coprogli ⁽¹⁾ avait voulu détourner Rolamb ⁽²⁾ de le visiter » ⁽³⁾.

Tant que les Suédois restèrent maîtres de la Pologne, la France ne fut pas contente de leur alliance avec le Prince de Transylvanie, qui pouvait les encourager à continuer la guerre. Mais lorsque la France vit la Suède s'engager dans une autre guerre, avec le Danemark, et la Maison d'Autriche signer un traité d'alliance avec la Pologne au mois de mai 1657, le danger dans lequel elle voyait maintenant les Suédois l'obligea de considérer avec sympathie leur alliance avec le Prince de Transylvanie. Dans ces conditions, de Lumbres se demanda même un instant si c'était dans l'intérêt de la France de chercher à accommoder les belligérants ⁽⁴⁾.

Mazarin, continuant de croire que la paix était possible, tout en reconnaissant que l'alliance des Suédois avec Rakoczy leur était utile, se garda de faire aucune démarche à Constantinople pour l'appuyer. D'ailleurs, quelque temps après, il ne fut plus question de cette alliance.

Le Prince de Transylvanie, resté seul après le départ de Charles-Gustave pour la guerre de Danemark, devant les armées polonaises et autrichiennes, et n'ayant pu se réconcilier avec les Turcs qui étaient indignés à cause de la guerre

envahi la Pologne et que s'ils pouvoient la garder, il leur prendroit bientôt envie d'envahir la Valchie et la Moldavie et de passer le Danube. Que les Polonois étoient des voisins plus commodes et qu'il étoit de l'intérêt des Turcs de travailler à chasser les Suédois de la Pologne. » PUFENDORFF : *Histoire du règne de Charles-Gustave*, t. 1, p. 324.

(1) Le Grand Vizir.

(2) L'envoyé suédois à la Porte.

(3) PUFENDORFF : *Histoire du règne de Charles-Gustave*, t. 1, p. 324.

(4) « Comme les affaires, écrivait-il à Brienne le 10 juillet 1657, ont icy changé de face par la jonction des armes du Roy de Hongrie avec celles de Pologne... je ne scay pas bien si je dois continuer de presser la paix de Pologne avec la mesme chaleur qu'auparavant... » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 11, fol. 277.

qu'il avait entreprise sans leur consentement ⁽¹⁾, fut obligé de capituler. Il signa le 22 juillet un traité avec les Polonais. par lequel, il renonçait à l'alliance avec la Suède, restituait toutes les localités qu'il occupait encore et s'engageait à payer une importante indemnité de guerre ⁽²⁾.

La fin de son expédition en Pologne fut un véritable désastre. Pressé de gagner la Transylvanie avant que la nouvelle de son traité ne soit connue, il fut conduit par une escorte polonaise jusqu'à la frontière. Son armée, qui se retirait plus lentement, fut rencontrée et écrasée par les Tartares qui avaient reçu l'ordre du Sultan de punir Rakoczy. La plupart de ceux qui restèrent vivants furent pris prisonniers par les Tartares.

La défaite du Prince de Transylvanie privait la Suède d'un allié juste au moment où elle avait besoin de lui pour occuper les armées polonaises et autrichiennes pendant la guerre du Danemark. La France commença de nouveau à s'inquiéter. Lorsque Lionne et le maréchal de Grammont, les ambassadeurs français en Allemagne, connurent cette nouvelle, ils la considérèrent comme très mauvaise. « Les ennemis, écrivaient-ils à Servien, nous affligent de tant de mauvaises nouvelles de tous costés, comme de la levée du siège d'Alexandrie, de la prise de Cracovie ⁽³⁾, de la retraite de Ragokki, de l'accommodement de Brandebourg avec eux... » ⁽⁴⁾.

Mazarin fut du même avis. Le 20 septembre, il écrivit à d'Avaugour de « ne rien oublier pour porter le roi de Suède à l'accommodement avec le Danemark..... car, continuait-il, si le Ragotsky est accommodé et Cracovie rendue, je ne doute pas que Brandebourg ne s'ajuste avec la Pologne, et que ce roi-là avec toutes ses forces et celles de la maison d'Autriche qui seront renforcées de celles qu'elle avoit destinées contre le Transylvain, ne vienne en Poméranie et en Prusse et n'y fasse de progresz, et qu'en mesme temps, cela ne releve le cœur des Danois, et ne donne lieu à un

(1) G. N. DU RIEN : *Levini Warneri. De rebus Turcicis. Epistolae Ineditae*. Lettre du 9 juin 1657, p. 37.

(2) DOGIEL : *Codex diplomaticus*, t. 1, pp. 529-533.

(3) Qui avait été occupée auparavant par le Prince de Transylvanie.

(4) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 138, fol. 35.

changement de la face des affaires au préjudice du roi de Suède » (1).

Pendant que d'Avaugour travaillait à la paix avec le Danemark, de Lumbres ne perdait pas de vue celle avec la Pologne. La retraite précipitée de Rakoczy lui avait donné un motif de plus de pousser Jean-Casimir à faire la paix. Il savait que les Polonais commençaient à s'inquiéter du fait que les Turcs pensaient à châtier Rakoczy et à le chasser de la principauté. Les Polonais craignaient que la punition de Rakoczy ne fût qu'un prétexte pour les Turcs de s'installer en Transylvanie et de s'approcher davantage, par conséquent, de leurs frontières (2). Avant la défaite de Rakoczy, de Lumbres avait utilisé cet argument pour convaincre le Roi de Pologne de faire la paix, mais sans aucun résultat (3).

L'attaque de son armée par les Tartares, malgré le traité qu'il avait conclu avec les Polonais le 22 juillet, leur fit voir que les Turcs persistaient dans l'idée de le punir et peut-être de mettre la main sur la Transylvanie. De Lumbres chercha de nouveau à exploiter auprès de Casimir ce danger, pour le disposer à la paix qui lui aurait permis d'empêcher les Turcs de soumettre complètement la Transylvanie. « Je ne laisse point passer cette apprehension, écrivait-il à Brienne le 11 août, sans en profiter et représenter la nécessité que la Pologne a de faire la paix et de remontrer qu'elle n'a guères moins à craindre des secours qu'on luy donne, que de ses ennemis, si la guerre continue » (4).

Mais le danger de voir les Turcs s'installer en Transylvanie n'était pas un motif suffisant pour Jean-Casimir de faire la paix avec la Suède, et de Lumbres eut l'occasion de le répéter encore plusieurs fois jusqu'à la fin de l'année 1657.

*
* *

(1) D'AVENEL : *Lettres du Cardinal Mazarin*, t. 8, p. 165.

(2) « Cela ne donne pas icy peu à songer, écrivait de Lumbres à Brienne le 8 mai 1657, car encore que pour se venger du Prince de Transylvanie, on en souhaite sa perte si neantmoins il est despoillé de son Estat et que le Turc se l'approprie comme aussi la Valachie et la Moldavie, il n'y aura plus de barrière entre celuy-cy et la Pologne qui aura tousjours à craindre d'un voisin si dangereux. » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 11, fol. 237.

(3) Lettre du 25 mai. *Ibid.*, fol. 255.

(4) *Ibid.*, fol. 298.

Pendant l'automne de 1657, la Suède essaya encore une fois d'engager la France à s'intéresser au Prince de Transylvanie.

Après son retour de Pologne, Rakoczy fit l'impossible pour se réconcilier avec la Porte. Les Turcs, voulant en finir avec un prince qui n'avait pas obéi à leurs ordres et dont on disait qu'il n'attendait que l'occasion pour s'allier avec leurs ennemis ⁽¹⁾, utilisèrent le prétexte de son expédition en Pologne pour le destituer, et demandèrent aux Etats de Transylvanie d'élire un nouveau prince. Quelque temps après, les Princes de Moldavie et de Valachie, qui l'avaient aidé dans cette expédition, furent destitués eux aussi. Le Khan des Tartares menaça d'envahir la principauté si elle n'exécutait pas les ordres de la Porte. Les Etats de Transylvanie furent obligés de se soumettre et, au commencement du mois de novembre, ils élirent, comme prince, François Rhédey. Il s'était engagé à se retirer le jour où Rakoczy obtiendrait le consentement du Sultan pour réoccuper le trône ⁽²⁾. De l'exécution de ces ordres, le Grand Vizir Mohamed Koeprilü avait fait une question de prestige pour l'Empire ottoman, même si cela devait l'entraîner dans des complications avec la Maison d'Autriche.

Koeprilü voulait montrer en même temps que l'Empire ottoman, quoique occupé depuis 1645 dans la guerre avec la République de Venise, n'avait rien perdu de sa puissance, et qu'il entendait garder intacts tous ses droits sur la principauté de Transylvanie.

On n'avait pas compris tout d'abord combien était ferme la résolution de Koeprilü d'empêcher le retour de Rakoczy comme prince de Transylvanie. On croyait à l'époque — et c'était une grande exagération — qu'avec de l'argent on pouvait tout obtenir à Constantinople. En 1645, les promesses d'argent ne furent pas suffisantes pour obtenir le consentement du Sultan pour la guerre de Georges Rakoczy I contre la Maison d'Autriche. En 1657, la prétendue corruption des Turcs n'avait pas servi davantage. Rakoczy avait pourtant espéré pouvoir obtenir le pardon de la Porte. En dehors de ses démarches directes auprès des Turcs, il demanda aussi l'appui de la Suède.

(1) *Lettres de des Noyers*, p. 324. Lettre du 9 mai 1657.

(2) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 284.

Charles-Gustave se sentait obligé moralement d'aider son ancien allié. De plus, il croyait que Rakoczy en se réconciliant avec la Porte pourrait ensuite attaquer la Maison d'Autriche pour se venger de l'inimitié qu'elle lui avait montrée pendant son expédition en Pologne. Il était d'avis que la France avait le même intérêt que la Suède à l'appuyer à Constantinople. « Le roy de Suède, écrivait le chevalier de Terlon à Mazarin le 9 octobre ⁽¹⁾, désireroit que Vostre Eminence luy ⁽²⁾ fit escrire pour tenir ferme et au Grand Seigneur affin qu'il ne s'opposat pas à son dessein. »

Or, à ce moment-là, Rakoczy n'était pas en état de se permettre d'attaquer l'Autriche. La Cour de Vienne, tout en n'ayant aucune sympathie pour lui, était pourtant intéressée à son maintien comme prince de Transylvanie, pour empêcher la principauté de tomber complètement sous l'influence des Turcs. L'Empereur recommanda même à son représentant à Constantinople de ne plus insister pour le châtimement de Rakoczy ⁽³⁾.

Les Suédois cherchèrent tout le mois d'octobre à convaincre la France d'entrer en relations avec lui ou au moins d'intervenir à Constantinople pour le réconcilier avec le Sultan.

Le 23 octobre, les plénipotentiaires français en Allemagne, Lionne et le maréchal de Grammont, mettant au cou ant Brienne des interventions des Suédois au sujet du Prince de Transylvanie, exprimèrent l'avis que la France ne devait pas se mêler de son différend avec les Turcs, et ils en donnèrent les raisons ⁽⁴⁾. Les ambassadeurs suédois en Allemagne leur avaient montré que, d'après leurs informations, Rakoczy « ne méditait que la vengeance » contre la Maison d'Autriche et que, dès qu'il s'arrangerait avec la Porte, « il ne perdra pas un moment de temps à se remettre en campagne contre eux ⁽⁵⁾ et à les inquiéter autant qu'il pourra ». Les Suédois insistèrent beaucoup sur la nécessité qu'avait la France, aussi bien qu'eux, de voir l'Autriche

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Danemark*, t. 9, fol. 81.

(2) A. Rakoczy.

(3) Lettre de Battista Nani au doge du 3 octobre 1657. A. PRIBRAM : *Venetianische Dapeschen vom Kaiserhofe*, t. 1, p. 61.

(4) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Allemagne*, t. 136, fol. 369.

(5) Les Autrichiens.

attaquée en Hongrie, et ils demandèrent aux ambassadeurs français d'envoyer quelqu'un auprès de Rakoczy « pour l'inciter à cette nouvelle sortie ».

Lionne et Grammont n'ayant guère confiance dans la réussite de ce projet, et craignant que Rakoczy ne demandât pas d'argent dès qu'il verrait la France s'intéresser à lui, refusèrent de prendre tout engagement envers les ambassadeurs suédois. « Il se sont à la fin réduits à nous prier, continuaient les plénipotentiaires français, que le Roy veuille écrire à son ambassadeur à Constantinople ce que le roy jugera plus à propos et plus efficace pour venir à ce but. »

Au moment où la Suède demandait à la France cette intervention, Rakoczy était déjà destitué par le Sultan, et, quelques jours après, les Etats de Transylvanie élisaient à sa place, François Rhédey.

Lorsque le Roi de Suède connut la destitution de Rakoczy, il demanda à la France, au commencement de l'année 1658, d'appuyer à Constantinople les démarches que ses envoyés faisaient auprès du Sultan pour le rétablissement de Rakoczy, « qui n'a pas mal mérité de la cause commune » (1).

La France, tenant compte des mauvais rapports qu'elle avait à ce moment-là avec l'Empire ottoman, et considérant la démarche comme délicate, préféra s'abstenir.

A partir de l'élection de François Rhédey comme prince de Transylvanie, commence dans l'histoire de la principauté une période de troubles qui finiront par provoquer une guerre directe entre les Turcs et la Maison d'Autriche.

*
* *

En janvier 1658, Rakoczy, prétextant que les Turcs voulaient soumettre complètement la Transylvanie, en y occupant plusieurs forteresses, contraignit François Rhédey à abdiquer et se fit de nouveau élire par la Diète. Il chercha à se rapprocher de l'Autriche. L'Empereur lui promit même d'intervenir pour lui à Constantinople (2). Le pardon qu'il demanda au Sultan lui fut refusé et, pendant l'été, les Turcs

(1) Lettre de Courtin à Mazarin du 18 janvier 1658. *Ibid.*, Suède, t. 24, fol. 25.

(2) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, p. 286.

entrèrent en Transylvanie. Rakoczy fut de nouveau obligé de quitter la principauté. La Diète élit à sa place, François-Daniel Barczay, qui lui avait été imposé par les Turcs.

Ayant perdu l'espoir de réoccuper le trône par ses propres forces, il se tourna vers l'Autriche et lui demanda son appui. La Cour de Vienne, malgré tout l'intérêt qu'elle avait d'empêcher les Turcs de fortifier leur position en Transylvanie, n'était pas prête pour se risquer dans une guerre avec eux. Rakoczy n'obtint que des promesses.

En France, on se rendit rapidement compte que les événements de Transylvanie pouvaient entraîner l'Autriche dans une guerre avec l'Empire ottoman ⁽¹⁾.

Cette perspective convenait d'autant mieux à sa politique qu'elle présentait le double avantage, non seulement de voir l'Autriche occupée en Hongrie, mais aussi l'Empire ottoman dont Mazarin craignait pendant l'été de 1658 l'alliance avec l'Espagne ⁽²⁾.

Cette crainte et l'espoir de voir les Turcs s'engager dans une guerre avec l'Autriche furent les véritables raisons qui obligèrent la France à ne pas rompre les relations avec l'Empire ottoman lors de l'insulte faite à l'ambassadeur français au mois de mai, et de l'emprisonnement de son fils et de son neveu par l'ordre du Grand Vizir. Lorsque Blondel fut envoyé à Constantinople, la lettre du Roi, du 19 septembre, lui recommandait « de rétablir la parfaite amitié et l'Union qui a été au passé professée entre mes prédécesseurs et moi et les empereurs ottomans, ou bien de la rompre si l'orgueil du Levant ne peut être amoli ». Mais, en vue de cette éventualité, le roi attirait son attention à redoubler de prudence ⁽³⁾.

Arrivé à Constantinople au mois de décembre 1658, il retourna à Paris au mois d'avril 1659, sans avoir obtenu aucune satisfaction de la part des Turcs. La guerre avec l'Espagne continuant et les événements de Transylvanie faisant toujours croire à la possibilité de complications entre les Turcs et l'Autriche, la France ne se décida pas

(1) Lettre de Mazarin à Grammont et à Lionne du 22 juillet 1658. D'AVENEL : *Lettres du Cardinal Mazarin*, t. 8, p. 529.

(2) A. CHÉRUÉL : *Histoire de France sous le Ministère de Mazarin*, t. 3, p. 381.

(3) *Ibid.*

davantage cette fois-ci à rompre les relations avec la Porte, et se contenta seulement de rappeler De la Haye.

La paix que la France avait conclue, au mois de novembre 1659, obligea les Turcs à changer d'attitude. En 1658, le Sultan avait ordonné à De la Haye de quitter Constantinople. Craignant maintenant une guerre avec la France, il ne voulut plus le laisser partir ⁽¹⁾.

Par suite du traité des Pyrénées, les événements de Transylvanie perdirent beaucoup de leur importance pour la France pendant l'année de 1660. Mais, à partir de 1661, le conflit s'étant aggravé entre les Turcs et la Maison d'Autriche, les événements de Transylvanie commencèrent à l'intéresser de nouveau.

En 1659, Rakoczy repassa en Transylvanie et le prince Barcsay, ne pouvant lui résister, appela les Turcs à son secours. L'Empereur, auprès duquel on avait fait de grandes pressions pour le secourir, se contenta de renforcer les troupes sur la frontière, et de mettre des garnisons, contrairement au traité qu'il avait avec la Porte, dans les places de Kallo et de Szatmar. Les Turcs entrèrent encore une fois en Transylvanie et, après avoir défait Rakoczy à Maros-Vazarhély, ils prirent des quartiers d'hiver dans le pays. Au cours de la campagne de l'année suivante, il fut blessé mortellement dans un combat avec les Turcs, et il mourut à Groswardein, le 6 juin 1660.

Quelque temps après, ils assiégèrent l'importante forteresse de Groswardein, qui capitula le 27 août.

2.

La France et la Transylvanie à l'époque de Jean Kemeny et Michel Apafi, 1660-1664. — Les événements de Transylvanie et la candidature du duc d'Enghien au trône de Pologne, 1661-1662. — La France et la Ligue projetée par le Pape contre les Turcs comme suite aux guerres de Transylvanie.

Après la mort de Rakoczy, son parti ne déposa pas les armes. Jean Kemeny, son ancien général, se décida à continuer la lutte contre les Turcs, et, après qu'il eut obligé

(1) A. CHÉRUEL : *Op. cit.*, t. 3, p. 382.

Barcsay à abdiquer, la Diète le reconnut comme prince de Transylvanie, le 1^{er} janvier 1661. S'attendant à être attaqué par la Porte, il demanda formellement le secours de l'Empereur ⁽¹⁾. L'Autriche, pressée de tous les côtés de ne pas laisser la Transylvanie tomber complètement sous la domination ottomane, prit la résolution de l'aider. Les troupes autrichiennes occupèrent plusieurs places sur la rive gauche de la Tissa, et, pendant la campagne de 1661, elles en occupèrent d'autres à l'intérieur de la Transylvanie. Sous la pression des Turcs et des Tartares, la diète du pays, convoquée à Bistritz, élit au mois de septembre 1661 un nouveau prince, Michel Apafi. Kemeny fut en réalité très peu soutenu par l'armée autrichienne commandée par Montecuculi qui voulait empêcher les Turcs de prendre possession de la Transylvanie, et qui était moins intéressé à son maintien comme prince ⁽²⁾.

Il fut tué dans un combat contre les Turcs au mois de janvier 1662. La possession par les Autrichiens des places, dans une province que les Turcs considéraient comme appartenant à leur Empire, et le refus de retirer les garnisons, entraînaient la guerre entre les deux Etats.

Après l'élection d'Apafi, le grand vizir Mohamed Koeprilü avait déclaré formellement à Reninger, le résident impérial, « que l'empire ottoman ne souffrirait pas l'intervention de l'empereur dans le choix du prince de Transylvanie », et que l'armée turque ne pouvait pas évacuer la principauté⁽³⁾. Les Turcs continuèrent donc la campagne de Transylvanie pour aider Apafi à prendre possession de toutes les places qui avaient été occupées par les Autrichiens. Le Grand Vizir étant mort au mois de novembre 1661, son fils Achmed, qui fut nommé à sa place, se fit un point d'honneur de continuer la politique de son père.

Au mois de juillet 1662, après avoir rejeté les propositions de paix de l'Autriche, les Turcs décidèrent d'entreprendre la guerre en Hongrie, au printemps de 1663.

*
* *

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 296.

(2) *Ibid.*, p. 299.

(3) HAMMER : *Op. cit.*, t. 11, p. 118.

Jusqu'à la paix d'Oliva (1660), la France n'avait pas oublié d'utiliser auprès des Polonais, pour les décider à la paix, les événements de Transylvanie, en exploitant leur crainte de voir les Turcs s'approcher de leurs frontières. En réalité, pour la Pologne, c'était un danger dont l'importance avait été beaucoup exagérée par de Lumbres, car les Polonais savaient que la Maison d'Autriche était plus intéressée qu'eux-mêmes à empêcher les Turcs de s'installer en Transylvanie.

A partir de 1661, les affaires de Transylvanie allaient intéresser la France pour deux raisons : la candidature du duc d'Enghien au trône de Pologne, et la ligue que le pape Alexandre VII projetait contre les Turcs.

Appuyée par la Reine de Pologne, la candidature du duc d'Enghien était combattue par l'Autriche qui ne pouvait pas rester indifférente à la succession du trône polonais, d'autant plus qu'il s'agissait d'un candidat français.

Le grand maréchal du royaume, Georges Lubomirski, soutenu par un grand nombre de partisans et par l'Autriche, sous prétexte que la constitution du pays s'opposait à ce que le successeur de la Couronne — qui était élective — fût élu avant l'ouverture de la succession, combattait en réalité la candidature de la France, qui, soutenue par la Cour de Pologne, avait beaucoup de chances de réussir.

La reine Marie-Louise exigea que la Diète de 1661 désignât le duc d'Enghien comme successeur au trône de Pologne, mais elle ne put pas réussir à cause de l'opposition de Lubomirski ⁽¹⁾.

Pourtant, elle crut, au commencement de la lutte engagée avec le Grand Maréchal, pouvoir le vaincre d'autant plus facilement qu'elle espérait que les événements de Transylvanie pourraient empêcher la Maison d'Autriche de le secourir. Le 12 juin, Caillet Desnonville, un agent français envoyé par le prince de Condé pour travailler à l'élection de son fils, le duc d'Enghien, écrivait à Condé que, si les événements de Transylvanie provoquaient une guerre entre l'Autriche et l'Empire ottoman, elle serait très utile « pour les affaires de Pologne ». « Si l'Empereur, ajoutait-il,

(1) EMILE MAGNE : *Le Grand Condé et le Duc d'Enghien. Lettres Inédites à Marie-Louise de Gonzague...*, p. xxii ; A. CHÉRUÉL : *La Politique extérieure de Louis XIV au début de son gouvernement personnel*. (*Revue d'Histoire diplomatique*, 1890, pp. 170-171.)

n'est pas occupé avec le Turc, il s'appliquera fort à nous traverser » (1).

Depuis le mois de juillet, Condé crut à la possibilité de cette guerre (2). Un mois après, de Lumbres était du même avis. « Il semble, écrivait-il le 5 août, que la Transylvanie va estre le premier théâtre de la guerre qui se prepare entre l'empereur et le Turc, Aly Bassa y ayant fait entrer une armée et l'empereur envoyant des troupes pour secourir Chemin Janus (3), qu'il a pris en sa protection » (4).

Mais Lubomirski était trop fort pour que le conflit, qui s'aggravait de plus en plus entre l'Autriche et l'Empire ottoman, pût affaiblir son parti ; l'année 1661 finit donc par un échec pour le duc d'Enghien. Il obtint le même résultat en 1662. Dès le mois de mars, de Lumbres et Caillet s'étaient aperçus que le parti de Lubomirski était assez puissant pour empêcher l'élection, même sans le concours de l'Autriche (5). A partir de ce moment, sans perdre de vue ce qui se passait en Transylvanie, ils n'exagérèrent plus l'importance du conflit turquo-autrichien pour la réussite de leur négociation. Depuis 1661, ils furent inquiétés par la candidature du prince Rakoczy, le fils de Rakoczy II, qui se présentait comme le candidat de l'Autriche. « La Reyne, écrivait Caillet à Condé le 4 avril 1661, a seu que Isola luy (à Lubomirski) a proposé de faire eslire le jeune Ragotsky qui offre d'employer aux affaires de la Pologne dix ou douze millions qu'il a, et que ainsy, la Pologne et l'Empereur feroient la guerre au Turc et que ce seroit le Grand Mareschal qui gouverneroit tout... » (6).

Marie-Louise continua de croire que Lubomirski avait le projet de soutenir la candidature de Rakoczy. Mais ce

(1) *A. M. Chantilly, papiers de Condé*, t. 24, fol. 387.

(2) Lettre de Condé à Caillet du 9 juillet 1661. *Ibid.*, fol. 454.

(3) C'est-à-dire Jean Kemeny.

(4) *A. Nat. K.* 1.311, *Pologne*.

(5) « Nos affaires à la vérité, écrivait Caillet à Condé le 17 mars 1662, sont fort embarrassées, l'on voit tous les jours mieux les mauvaises impressions et l'animosité que M. le Grand Mareschal et les autres ont mis dans les esprits d'icy, contre la cour de Pologne et contre la France. Tout cela est à présent dans sa force et quelque soing (*sic*), quelques promesses et quelque argent que l'on voulut employer à présent pour ramener ces gens la, je croy qu'il seroit impossible de les faire tourner si court... » *A. M. Chantilly, papiers de Condé*, t. 26, fol. 358.

(6) *Ibid.*, t. 24, fol. 181.

n'était pas l'avis de Caillet qui soupçonnait le Grand Maréchal de vouloir être lui-même candidat ⁽¹⁾. Le 2 août, il informa Condé que le Sultan s'opposait à la candidature du prince Rakoczy et menaçait la Pologne d'une guerre, s'il était désigné comme le successeur de Jean-Casimir. Caillet espérait que la Porte ferait peut-être la même opposition à la candidature d'un prince appartenant à la Maison d'Autriche, « à présent qu'il commence de faire la guerre à l'Empereur » ⁽²⁾.

Le bruit d'une candidature de Rakoczy persista aussi en 1662, toujours comme étant appuyée par Lubomirski, son parent. On prétendait qu'il voulait le marier avec la nièce de Marie de Gonzague. Mais la candidature de Rakoczy, en raison de sa jeunesse et surtout de l'hostilité que la Porte lui montrait, malgré le concours du Grand Maréchal, ne paraissait pas sérieuse ⁽³⁾.

Pourtant, Caillet ne cessa pas de s'occuper dans ses lettres à Condé de cette candidature et de tous les bruits qui couraient sur les rapports de Rakoczy avec Lubomirski.

(1) « La Reyne croit, écrivait-il à Condé le 3 juillet 1661, que son dessein (de Lubomirski) est pour le Ragotsi, mais il me semble que pouvant trouver des avantages aussy grands et aussy solides que l'on luy en offre pour favoriser l'eslection de M. le Duc (d'Enghien) il prendroit ce party là, s'il n'avoit pas de pensée pour luy mesme et je croy que sy il n'a de pensée que pour le Ragotsi il aura bien revenu a nous. » *Ibid.*, fol. 432.

(2) *Ibid.*, t. 25, fol. 10.

(3) « L'on a sceu, écrivait Caillet à Condé le 17 mars 1662, que M. le Grand Mareschal a receu de l'argent de la vefve (*sic*) du Ragotski, et que, c'est de là que viennent les despenses qu'il fait parmy les conféderez et parmy les Nonces d'icy. L'on scait certainement qu'il cabale pour le jeune Ragosty dont est parent assez proche et qui est un assez pauvre homme pour qu'il se doive asseurer de gouverner à sa place si il estoit esleu, il dit à quelques uns de ses amis, et le vice chancelier le dit aussy, qu'il n'est pas besoin de celuy que l'on veut eslire ayt de l'esprit que c'est assez qu'il sache donner les vacances à la recommandation des grands Seigneurs. La plus part des gens d'icy mesestiment tout à fait le Ragotski croyant que cela attireroit la guerre avec le Turc, et disent que c'est un sujet auquel il ne faut pas penser... L'on scait que depuis peu, il (Lubomirski) a empesché le Ragotsy de se marier à une dame hongroise qu'il estoit prest d'epouser et je crois qu'il souhaiteroit fort que la Reine voulut entendre aux propositions qu'il fait et qu'Elle voulut donner sa niece au Ragotsy car, il voit qu'il ne peut avancer aucun dessein tant qu'il aura le roy de Pologne et la Reyne contraires... » *Ibid.*, t. 26, fol. 358.

Le 24 mars, il enregistrait la version que le Grand Maréchal avait l'intention de marier son fils avec la veuve de Rakoczy II, « qui a environ 35 ans et qui a plus de 200.000 livres de rente en fondz de terre, et beaucoup d'argent comptant ». Il donnait cette information comme un simple bruit « dont l'on n'est pas assuré » (1). Le 29 mars, le bruit persistait que Lubomirski voulait marier Rakoczy avec la nièce de la Reine, et ensuite soutenir sa candidature (2).

Mais, de plus en plus, le bruit concernant les chances de son élection diminua, et, à partir du printemps de 1662, Caillet s'était convaincu que la candidature de Rakoczy ne pouvait pas incommoder celle du duc d'Enghien, et il ne fit plus aucun crédit aux versions qui circulèrent encore quelques temps sur ses relations avec Lubomirski. Marie-Louise n'avait pas réussi davantage au cours de 1662 à faire désigner par la Diète le duc d'Enghien comme successeur au trône de Pologne.

*
* *

Ce ne fut pas seulement à propos de la candidature du duc d'Enghien en Pologne que la diplomatie française eut à s'intéresser aux événements de Transylvanie.

Georges Rakoczy II, dans sa lutte avec l'Empire ottoman, n'avait pas cessé de déclarer partout que les Turcs, sous prétexte de le punir de son expédition de Pologne, ne cherchaient en réalité qu'à mettre la main sur la principauté, en occupant les places les plus importantes qui devaient leur permettre ensuite la conquête de la Haute-Hongrie. Pour reconquérir son trône, il s'était présenté aux Transylvains comme luttant pour l'indépendance de la principauté. Ce rôle lui avait amené beaucoup de sympathies à l'étranger et un grand nombre de partisans en Transylvanie, qui lui facilitèrent plusieurs fois l'élection, malgré la conscience qu'ils avaient d'exposer la principauté aux dévastations des Turcs et des Tartares. L'Empereur fut sollicité de l'appuyer en lui faisant voir l'intérêt qu'il avait de s'opposer aux projets de l'Empire ottoman. Seulement,

(1) Lettre à Condé. *Ibid.*, fol. 367.

(2) Lettre de Caillet à Condé. *Ibid.*, fol. 378.

la Cour de Vienne n'était ni convaincue de ce danger, ni dans la situation de se permettre une guerre avec les Turcs. Rakoczy fut vaincu, et seulement après sa mort (6 juin 1660), l'Autriche commença de prendre au sérieux le projet des Ottomans, surtout après l'occupation au mois d'août de la place de Grosswardein. Par la pacification du Nord, après la paix d'Oliva (mai 1660), l'Autriche pouvait maintenant envisager avec moins de crainte l'éventualité d'un conflit avec la Porte.

Le pape Alexandre VII considéra cette situation comme propice à l'organisation d'une ligue des Etats chrétiens contre l'Empire ottoman. C'était aussi le meilleur moyen pour venir en aide à la République de Venise, toujours en guerre avec les Turcs depuis 1645.

Il espérait que maintenant, ni l'Espagne, ni la France ne refuseraient plus d'entrer dans cette ligue. Quant à l'Autriche, la question lui paraissait facile à trancher parce qu'elle était menacée par les progrès des Turcs en Transylvanie.

Alexandre VII s'adressa donc de nouveau à la France au mois d'avril 1661. Dès le printemps de 1660, Mazarin organisait une expédition contre les Turcs, destinée à secourir Venise et à réprimer les pirateries des Etats barbaresques ⁽¹⁾.

Cette expédition eut lieu au cours de l'année. La flotte, composée de 16 vaisseaux, fut commandée par le chevalier Paul, lieutenant général des armées navales. Elle transporta dans l'île de Candie 4.000 soldats qui furent mis sous le commandement d'un prince étranger, Almeric de Modène, parce que la France ne voulait pas rompre ouvertement avec les Turcs. La flotte conduisit les troupes jusque dans les Iles Ioniennes, d'où elles furent transportées dans l'île de Candie par des vaisseaux vénitiens. On répandit même le bruit que ces troupes, commandées par Almeric de Modène, avaient été levées par ordre du Pape ⁽²⁾.

Malgré les insultes reçues dans la personne de son ambassadeur à Constantinople, et l'échec de la mission de Blondel (1658), la France ne voulut pas de guerre avec l'Empire ottoman, ni même après le traité des Pyrénées. Mazarin

(1) A. CHÉRUEL : *Histoire de France sous le Ministère de Mazarin*, t. 3, p. 307.

(2) *Ibid.*, pp. 383-384.

s'était contenté seulement de secourir la République de Venise (1).

Lorsque le Pape présenta sa demande par l'intermédiaire du Nonce en France, le Roi lui répondit qu'il acceptait d'entrer dans la Ligue contre les Turcs et qu'il ferait en même temps des démarches auprès des membres de la Ligue du Rhin pour les déterminer à y entrer, eux aussi (2). Au mois de mai, le Roi envoya d'Aubeville à Rome pour discuter à propos de cette ligue. Il devait montrer au Pape les grands inconvénients qui s'opposaient à l'entrée de la France dans la Ligue : la ruine de son commerce dans le Levant, la nécessité pour les catholiques qui se trouvaient en Orient d'être protégés par l'ambassadeur français à Constantinople, et surtout la crainte qu'avait la France de contribuer par cette ligue à un agrandissement de la Maison d'Autriche au détriment des Princes d'Allemagne, les alliés du Roi de France. « L'Empereur pouvant, disait le Roi dans l'instruction de d'Aubeville, à un coup prêt et à la faveur des avantages qu'il aurait acquis par notre assistance, faire un accommodement avec le Turc, et, trouvant sa puissance de beaucoup accrue, retomber avec toutes ses forces sur les bras des dits princes et Etats de l'Empire ». Mais, malgré tous ces inconvénients, d'Aubeville était chargé de déclarer au Pape que la France acceptait l'idée de la Ligue.

(1) L'historien Vittorio Siri a soutenu que Mazarin avait pensé à une croisade contre les Turcs, qui devait lui permettre d'arriver à la papauté. « Il y songeait, écrit Vittorio Siri, dès l'époque de la paix des Pyrénées, et il voulait s'ouvrir de ce projet à Don Louis de Haro ; mais après les premières conférences, il ne trouva pas au ministre espagnol un esprit capable d'écouter de semblables propositions, et il renonça à lui en parler. » Vittorio Siri s'était trompé. Rien dans la correspondance de Mazarin ne confirme cette affirmation. *Ibid.*, pp. 377-378.

Bulgarini, l'auteur d'une histoire du « Padre Ottomano », soutint aussi la thèse que Louis XIV pensait attaquer les Turcs en 1660 et occuper les îles de l'Archipel pour fermer la mer aux escadres turques. Il dit qu'en 1660 le Père Ottoman, ce prétendu fils du Sultan, arrivant à Rome, Mazarin avait eu l'intention de proposer à Louis XIV de l'utiliser contre les Turcs. La mort du Cardinal aurait empêché la réalisation de ce projet. H. MISSAK : *le Père Ottoman (1644-1676)*. *Revue d'Histoire diplomatique* 1903, pp. 363-364.

(2) Instruction donnée au sieur d'Aubeville, du 5 mai 1661. G. HANOTAUX : *Recueil des Instructions... à Rome*, pp. 67-72.

En réalité, le Roi n'avait aucune intention de commencer une guerre avec l'Empire ottoman, et, par la mission du sieur d'Aubeville, il ne voulait que gagner du temps, et, sans prendre la responsabilité d'un refus, empêcher l'organisation de cette ligue par divers obstacles (1).

La France n'avait aucun intérêt à contribuer à l'agrandissement de la puissance de son ennemi, la Maison d'Autriche. Quant aux arguments concernant le commerce français dans le Levant, et à celui concernant les catholiques, ils n'étaient que des prétextes. Le commerce français dans le Levant était à cette époque peu important. La Porte avait réduit les droits de douane à 3 pour cent pour les Anglais et les Hollandais, tandis que pour les Français elle maintenait encore la taxe de 5 %. « Ces deux nations, écrit De la Haye, dans le rapport de 1662 sur son ambassade en Turquie, peuvent donner leur draps et autres marchandises à meilleur compte que les Français et ainsi font presque tout le commerce du Levant, où l'on sait qu'il n'y a plus que les draps d'Angleterre et de Hollande qui aient cours, ceux de France, au débit desquels consistait autrefois le plus grand profit des marchands français, étant si avilis qu'il ne s'en vend presque plus, ou s'il s'en vend, c'est à si bas prix qu'il n'y a rien à gagner » (2).

La protection des catholiques se trouvait dans la même situation. Elle était illusoire, l'ambassadeur français ne pouvant pas les défendre des avanies continuelles qui leur étaient faites par les Turcs (3).

Le Roi connaissait bien cette situation et ce ne fut pas les questions du commerce et de la protection des catholiques qui l'empêchèrent de rompre les relations avec la Porte. Malgré le fait qu'à cette époque la France se trouvait en paix avec l'Autriche et qu'elle avait par conséquent moins besoin de la Turquie, Louis XIV ne put s'affranchir de la tradition qui était très puissante en matière de politique étrangère. C'était un axiome pour la France, « de ne jamais rompre entièrement avec la Turquie », pour toujours s'assurer, le cas échéant, son appui (4).

(1) G. HANOTAUX : *Op. cit.*, p. 72 ; CH. GÉRIN : *Louis XIV et le Saint Siège*, t. 1, p. 223.

(2) Cité par GÉRIN : *Op. cit.*, p. 228.

(3) *Ibid.*, p. 227.

(4) A. VANDAL : *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les Voyages du Marquis de Nointel...*, p. 9.

Toujours dans l'intention d'empêcher cette ligue, Louis XIV fit longtemps opposition au paiement d'une somme de 200.000 écus (600.000 livres) que Mazarin avait laissée au Pape avec l'obligation d'être dépensée au service d'une expédition contre les Turcs ⁽¹⁾. Cela ne l'empêcha pas d'écrire dans ses Mémoires qu'il avait donné « pouvoir au cardinal Antoine Barberini et à d'Aubeville..... de faire une Ligue contre le Turc », et qu'il avait offert « de contribuer de mes deniers et de mes troupes, beaucoup plus que pas un des autres princes chrétiens... » ⁽²⁾.

Lorsque le Pape apprit l'entrée des Turcs en Transylvanie contre Jean Kemeny, il demanda à Louis XIV la somme laissée par Mazarin. Le Roi, tout en lui promettant de la libérer dans « peu de jours », mit plusieurs mois à se décider.

Quant à la nouvelle entrée des Turcs en Transylvanie, Louis XIV fit semblant de ne la pas prendre comme un événement si grave, qu'elle dût provoquer la guerre avec l'Autriche. « Les affaires, répondit-il au Pape, au mois d'octobre 1661, étaient en bon train de s'accommoder par la déclaration qu'avait faite le Grand Seigneur, qu'il laisserait en repos la Transylvanie, pourvu que les peuples fissent élection d'un autre prince qui reconnut cet Etat de la Porte, et lui payât le tribut accoutumé, à quoi il semblait que ces peuples se disposaient..... » ⁽³⁾.

Le Roi promit en même temps au Nonce d'envoyer des ordres à Barberini et à d'Aubeville de conclure la Ligue contre les Turcs. Ces ordres partirent en effet, mais au lieu de permettre la conclusion de la Ligue, ils prescrivaient à d'Aubeville de ne rien signer et l'obligeaient à garder le plus grand secret. « J'ay déchiffré, répondit-il à ces lettres, le 1^{er} novembre 1661, deux lettres du roi à M. le Cardinal Antoine ; j'ai déchiffré aussi deux lettres que j'ai reçues de Sa Majesté, sans la participation de personne. Je cacherai le secret du roi avec un si grand soin, que, de ma part, il

(1) Pour motiver le don de cette somme au Pape, Mazarin avait écrit « qu'il n'y a rien si important que de s'opposer fortement aux entreprises du Turc contre la chrétienté, lequel ayant eu le bonheur de faire des progrès la campagne passée, fait tous ses efforts pour en faire encore de plus grands... » Cité par GÉRIN : *Op. cit.*, t. 1, p. 225.

(2) Cité par GÉRIN : *Op. cit.*, t. 1, p. 223.

(3) *Ibid.*, p. 230.

ne sera pas su. Ce qu'on a donc ici à faire est de ne pas engager le roi dans une ligue qui serait aussi préjudiciable au bien de la chrétienté qu'aux intérêts de Sa Majesté ; de faire connaître le zèle du roi pour l'intérêt de la religion ; d'éluder la signature du traité ; faire des difficultés qui amusent l'affaire ; demander du temps pour savoir les intentions de Sa Majesté dans de certaines rencontres et enfin de se tenir dans ses limites... »

Le 26 novembre, Lionne répondit à d'Aubeville à propos de cette lettre : « Je vois... que vous aviez parfaitement compris l'intention du roi sur l'affaire dont il parle... » ⁽¹⁾.

D'Aubeville s'acquitta si bien de cette mission en « amusant l'affaire » ⁽²⁾ qu'au mois de juin 1662, lorsqu'il retourna en France, la Ligue n'était pas conclue.

D'ailleurs, sa tâche avait été facilitée par l'attitude des autres princes chrétiens. Au commencement d'avril 1662, l'ambassadeur d'Espagne avait déclaré « que le roi d'Espagne ne voulait point de ligue et que, s'il avait une Ligue à faire, ce serait contre le Portugal » ⁽³⁾. D'Aubeville étant rappelé, le duc de Créqui fut envoyé à sa place. Son instruction porte la date du 17 avril 1662. Mais il reçut en même temps une autre instruction secrète ⁽⁴⁾. « Sur le fait de la Ligue, disait le mémoire du Roi, qui se traite à Rome entre les Princes chrétiens contre l'ennemi commun, il est nécessaire que le dit sieur duc soit informé que Sa Majesté n'estime pas du bien de ses affaires et de son service, d'entrer présentement dans la dite Ligue, quand elle viendrait à se conclure entre les autres Princes et que la condescendance

(1) GÉRIN : *Op. cit.*, p. 231 ; en Espagne, l'archevêque d'Ambrun, l'ambassadeur de France, avait l'autorisation de déclarer que Louis XIV acceptait d'entrer dans la Ligue contre les Turcs. « Le dit sieur Archevêque, disait son instruction du 10 juin 1661, s'enquêtera soigneusement et des Ministres du dit Roi (d'Espagne) et du Nonce même, en quel état est cette affaire-là dans la Cour d'Espagne et de ce qui s'y est fait jusqu'ici pour l'avancer, et ne fera point de difficultés de déclarer que le Roi a toute disposition d'entrer dans la dite Ligue et de donner en une rencontre pareille, des marques de sa piété et de son zèle pour la défense de la chrétienté et le bien de la religion... » A. MOREL-FATIO : *Recueil des Instructions... en Espagne*, t. 1, p. 181.

(2) CH. GÉRIN : *Op. cit.*, pp. 232-255.

(3) *Ibid.*, p. 234.

(4) Mémoire secret du roi pour servir d'addition à l'instruction du sieur duc de Créqui... G. HANOTAUX : *Recueil des Instructions... Rome*, pp. 135-142.

qu'elle a eue d'envoyer des pouvoirs et d'en donner encore aujourd'hui un nouveau au dit sieur duc pour la traiter, n'a eu autre motif que de complaire en cela à Sa Sainteté, sans dessein de passer plus avant. » Même si elle était conclue, le Roi ne croyait pas qu'elle donnerait les résultats qu'on espérait à cause de la divergence des intérêts des Etats chrétiens qui en feraient partie. « Sa Majesté n'est donc pas résolue de s'engager dans cette ligue, à moins que quelque nouvelle forte considération qui ne lui paraît point encore, ne l'oblige à changer de sentiment. » Si le Pape arrivait à la conclure avec les autres princes chrétiens, le Roi voulait se réserver la possibilité de la secourir, mais « sans en venir à une rupture formelle avec la Porte ». Il pourrait, en ce cas, donner un secours aux Princes, ses alliés d'Allemagne, « lesquels pourront vraisemblablement dans la diète prochaine, prendre la résolution d'assister l'empereur en cas que l'accommodement qu'il traite tous les jours avec la dite Porte, n'ait pu se conclure ». Le Roi précisait encore mieux sa pensée, qu'il ne voulait pas donner à l'Empereur la possibilité d'utiliser cette ligue pour accroître sa puissance. Le duc de Créquy devait cacher ce but « en sorte que personne ne puisse s'apercevoir, ni même, s'il est possible, soupçonner quel est le véritable sentiment de Sa Majesté ». Le moyen, c'était d'employer toutes sortes d'obstacles, « et Sa Majesté, (à mesure qu'il rendra compte au roi de ce qui se passera), lui suggérera elle-même les meilleurs moyens de se conformer à ses intentions et par quel chemin il devra marcher ».

Le mémoire mettait aussi Créquy au courant relativement à l'argent laissé au Pape par Mazarin, pour être utilisé contre les Turcs. Le Roi avait refusé le paiement de cette somme parce que l'Autriche n'était pas en guerre ouverte avec eux, et elle pouvait toujours s'arranger avec la Porte pour les affaires de Transylvanie. Mais, au mois de mars 1662, « le Roi ayant appris la défaite de Kimin Ianos ⁽¹⁾, et du corps de cavalerie impériale, dont il était assisté, par l'Abaffi que les Infidèles protègent, Sa Majesté..... de son propre mouvement » avait communiqué au Nonce que la somme lui sera payée « sans plus de délai » et à condition que le Pape ne la donnerait à l'Empereur que si l'Autriche

(1) C'est-à-dire Jean Kemeny, prince de Transylvanie.

était « effectivement en guerre ouverte et déclarée contre le Turc ».

En dehors de la question de cette ligue, le duc de Créquï était chargé de demander satisfaction au Pape sur un grand nombre d'autres sujets, destinés à rendre l'accord encore plus difficile.

Mais Créquï n'eut pas le temps de continuer cette négociation, parce que, après le conflit avec la garde corse du mois d'août 1662, les relations entre la France et le Saint-Siège furent interrompues. La réconciliation n'eut lieu qu'au mois de février 1664 (traité de Pise).

*
* * *

Pendant qu'à Rome, la France travaillait en secret pour empêcher l'organisation de la Ligue contre les Turcs, à Constantinople, elle essayait de renouer des relations avec eux.

Après le conflit de 1658, la France avait été de nouveau inquiétée. Son ambassadeur, De la Haye, fut emprisonné au mois d'octobre 1660, et il ne sortit des Sept Tours qu'après avoir payé la somme de 30.000 piastres, dont le refus de paiement avait provoqué son arrestation. Son maintien comme ambassadeur ne fut plus possible. Rappelé en France depuis 1659, il quitta Constantinople en juillet 1661. Pendant qu'il était en prison, les affaires de l'ambassade furent gérées par un négociant français de Constantinople, nommé Roboly. Celui-ci continua de remplir les mêmes offices après le départ de Jean de la Haye (1).

Or, à ce moment, d'Auberville s'efforçait à Rome à faire échouer le projet du Pape. Louis XIV, loin de rompre les relations avec l'Empire ottoman, désigna dans la même année comme ambassadeur à Constantinople le fils de Jean de la Haye, Denis de la Haye-Ventelet.

Dans la lettre par laquelle le Roi demandait au Sultan, en janvier 1662, d'agréer le nouvel ambassadeur, il l'assurait de son amitié et de son désir de vivre en bons rapports avec la Turquie. Il cherchait aussi à ne pas exagérer l'importance des conflits qui avaient eu lieu, les considérant comme

(1) SAINT-PRIEST : *Mémoires sur l'Ambassade de France en Turquie et sur le commerce français dans le Levant*, p. 219.

clus « à l'instigation de quelques personnes qui voudraient rompre la bonne correspondance qui a été si longtemps » entre les deux Etats (1).

Le Grand Vizir répondit que le Sultan agréait De la Haye-Ventelet et qu'il « sera honoré de la part de l'Empereur et traité selon la coutume ». La Porte acceptait aussi à renouveler les capitulations (2).

La lettre de Louis XIV au Sultan avait été envoyée à un moment, où en France on craignait que l'Autriche pût encore conclure l'accord avec les Ottomans au sujet de leurs conflits de Transylvanie. Cette démarche n'était en réalité qu'un encouragement pour les Turcs à persister dans leur attitude qui devait les engager dans une guerre avec l'Empereur. Au cas d'une telle éventualité, la Turquie pouvait comprendre qu'elle n'aurait aucun obstacle de la part de la France. Mais, peu de temps après, la situation changea.

Au mois de mars, le Roi connaissait déjà la défaite de Jean Kemeny qui avait été aidé par les Impériaux. La ferme résolution avec laquelle les Turcs l'avaient combattu, était une preuve qu'ils étaient bien décidés à ne pas permettre à l'Autriche de se mêler dans le choix des Princes de Transylvanie. Il ne restait plus maintenant à l'Autriche, pour avoir la paix, qu'à retirer toutes ses garnisons des places qu'elle avait occupées en Transylvanie, et voir par conséquent la principauté tomber complètement sous l'influence de la Porte. C'était une attitude à laquelle la Maison d'Autriche ne pouvait pas se décider facilement.

Louis XIV déclara lui-même que ce fut la nouvelle de la défaite de Jean Kemeny qui l'avait déterminé à renoncer à l'opposition qu'il faisait pour le paiement au Pape de la somme laissée par Mazarin (3).

En même temps, il n'ignorait pas qu'à Vienne, l'Empereur était pressé de tous les côtés, de ne pas laisser les Turcs s'installer en Transylvanie. « Les princes d'Allemagne, écrivait de Lumbres le 27 janvier 1662, font des plaintes contre l'Empereur de ce qu'ils laissent perdre cette pro-

(1) Lettre de Louis XIV au Sultan du 12 janvier 1662. I. DE TESTA : *Recueil des Traités de la Porte Ottomane*, t. 2, p. 149.

(2) Lettre du Grand Vizir à Louis XIV, 1662. *Ibid.*, pp. 150-151.

(3) L'instruction pour le duc de Créquy, du 17 avril 1662. HANOTAUX : *Recueil des Instructions... Rome*, t. 1, p. 142.

vince », et Léopold leur répondait que n'en ayant pas les moyens, il lui était impossible de s'y opposer ⁽¹⁾.

En réalité, les progrès des Turcs l'inquiétaient beaucoup et ce fait n'était pas inconnu de la France ⁽²⁾.

Pourtant, tout en se rendant compte que le conflit était sérieux et qu'il y avait beaucoup de chances de voir les deux Empires dans une guerre directe, Louis XIV n'en eut la certitude qu'en 1663 ; un accord jusqu'à cette époque lui avait toujours paru possible.

Malgré la réponse favorable de la Porte, le Roi considéra qu'il était préférable d'attendre encore quelque temps pour voir comment la situation s'éclaircirait, et De la Haye retarda son départ pour Constantinople où la France continuait à être représentée par Roboly.

Après la défaite de Kemeny, le Prince de Transylvanie, Apafi, aidé par les Turcs, chercha à prendre possession des places occupées par l'armée autrichienne. Dans ces conditions, le conflit entre les deux Empires s'aggrava. Sur le refus de l'Autriche à évacuer ces places, les Turcs décidèrent, au mois de juillet 1662, de l'attaquer au cours de la campagne prochaine.

En 1663, les Turcs, sous le commandement du grand vizir Achmet Koeprilü, attaquèrent l'Autriche dans la Hongrie Impériale avec une armée de 120.000 hommes. Secondés par les Tartares, ils ravagèrent la Moravie et la Haute-Hongrie jusque dans les environs de Presbourg.

Montecuculi, n'étant pas en mesure de leur résister avec les troupes dont il disposait, avait évité la lutte. Les Turcs finirent la campagne de 1663 en occupant un grand nombre de places, parmi lesquelles, Neuhaüsel, une des forteresses les plus importantes de la Hongrie Impériale ⁽³⁾.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 14, fol. 172.

(2) « Le Turc a occupé Varadin, écrivait Léopold à l'Electeur de Mayence le 8 février 1662, qui a été cédée au Prince de Transylvanie avec de certaines conditions, et a, par là, trouvé l'occasion qu'il cherche, il y a desia longtemps, de bloquer et enfermer la principauté de Transylvanie et les belles provinces de Valachie et de Moldavie, qui luy sont contigues, en sorte que non seulement toute l'espérance qui leur pouvoit rester de se délivrer un jour du danger imminent de tomber dans la cruelle servitude dont elles sont menacées leur est ostée par la prise de la dite place. » *Ibid.*, *Autriche*, t. 18, fol. 286.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, pp. 307-311.

La chute de cette place provoqua une grande consternation en Hongrie et en Allemagne ⁽¹⁾. L'Empereur fut accusé de n'avoir pas secouru la place et d'avoir permis aux Turcs de ravager la Hongrie sans que ses armées intervinsent.

Le fait que la Maison d'Autriche n'avait pas cessé de négocier avec les Turcs, fit qu'en France, même au mois de juillet 1663, on n'était pas encore certain si les événements de Transylvanie provoqueraient une guerre entre les deux Empires.

On savait que les Turcs ramassaient de grandes forces en Europe, mais on soupçonnait qu'elles étaient destinées à intimider l'Autriche et à la forcer d'accepter toutes leurs conditions pour être jetées ensuite contre la République de Venise. On disait même que l'Empereur promettait aux Turcs de leur laisser libre passage par ses Etats pour aller contre Venise ⁽²⁾. « Les affaires de Hongrie, écrivait Lionne au duc de Créqui le 6 juillet, sont toujours au même état d'incertitude sur qui ira fondre l'orage des armes ottomanes qui menace la chrétienté. Il faut encore pour le moins quinze jours de temps pour avoir l'éclaircissement de ce doute... » ⁽³⁾.

Quelques jours après, ce doute disparut et on vit les Turcs attaquer l'Autriche avec toutes leurs forces.

Ils n'avaient pas besoin d'être encouragés par la France pour entreprendre la guerre de Hongrie, et Louis XIV crut que ce n'était pas le moment de reprendre les relations avec eux. De la Haye-Ventelet ne partit donc pas à Constantinople en 1663. S'il ne pouvait pas leur envoyer un ambassadeur au moment où ils attaquaient une puissance chrétienne, le Roi de France garda une attitude réservée qui devait leur faire comprendre qu'ils n'avaient pas à craindre de se voir, en commençant la guerre avec la Maison d'Autriche, devant une Ligue des Etats chrétiens. Son conflit avec le Pape était d'ailleurs pour eux une garantie. Toujours pour la même raison, Louis XIV refusa en même temps tout secours à la République de Venise en invoquant, comme prétexte, ce conflit. Le 15 septembre, Lionne écrivait à de

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 11, p. 146.

(2) V. BOGISIC : *Acta Coniurationem Petri a Zrinio et Francisci de Frankopan nec non Francisci Nadasdy Illustrantia. Mon. Spect. Historiam Slav. Meridionalium*, t. 19, p. 230.

(3) CH. GÉRIN : *Louis XIV et le Saint-Siège*, t. 1, p. 432.

Bonsy, ambassadeur de France à Venise, que les audiences de son envoyé à la Cour se passaient presque toujours de la manière suivante : « demandes d'assistances pour la République et excuses de notre part sur l'embarras que nous donne l'affaire de Rome ; quelques questions sur la même affaire sans propositions d'aucuns expédients et lamentations du préjudice que ce différend cause à la République et puis, adieu » (1).

Les conditions dans lesquelles s'était achevée la campagne de 1663, rendaient maintenant certaine la continuation des hostilités entre l'Empire ottoman et l'Autriche. Cette guerre devait entraîner la France en 1664, à envoyer d'abord un secours de troupes à l'Empereur, et, après une paix précipitée avec les Turcs (le traité de Vasvar), à s'intéresser de nouveau à l'alliance avec le Prince de Transylvanie.

3.

Les relations de la France avec les Mécontents de Hongrie et la Transylvanie pendant la guerre austro-turque de 1664.

Au printemps de 1663 on croyait en France qu'un accord entre l'Autriche et l'Empire ottoman n'était pas encore impossible. On disait même que les négociations étaient avancées et que l'Empereur était disposé pour obtenir la paix à permettre aux Turcs de faire passer leurs troupes sur son territoire pour aller contre la République de Venise. Or, Louis XIV désirait ardemment une guerre entre les deux Empires. En occupant la Maison d'Autriche en Hongrie, il l'empêcherait « de traverser » ses projets. Dans sa politique italienne, dans l'affaire espagnole, dans ses intérêts d'Allemagne (la Ligue du Rhin) et de Pologne (la candidature du duc d'Enghien), la France rencontrait partout l'opposition de l'Autriche. Si cette guerre n'éclatait pas, il fallait trouver à l'Autriche des adversaires prêts à lui donner des « affaires » dans ses propres Etats selon les besoins de la France.

Comme par le passé, le Prince de Transylvanie s'offrait en allié capable de jouer ce rôle. La France considérait la chose d'autant plus facile, qu'Apafi, qui était prince de

(1) Cité par GÉRIN : *Op. cit.*, p. 433.

Transylvanie depuis 1661, se maintenait avec l'appui des Turcs, et qu'il était combattu par l'Autriche. Ce prince avait donc intérêt à ce que la principauté rentrât en possession des places qui lui avaient appartenu et qui étaient maintenant occupées par des garnisons autrichiennes. Il pouvait aussi être encouragé à aspirer à la couronne du royaume de Hongrie. Ce projet n'était que la répétition de ce qui s'était passé à l'époque de Bethlen Gabor et de Georges Rakoczy I. Seulement, Apafi n'était pas si ambitieux que ses prédécesseurs et la principauté, d'autre part, à la suite des nombreuses dévastations qu'elle avait subies de la part des Turcs et des Tartares depuis 1658, ne se trouvait plus dans un état aussi florissant qu'auparavant.

Dans la partie de la Hongrie qui était soumise à la Maison d'Autriche, la situation était à peu près la même qu'à l'époque de la guerre de Trente Ans : les magnats toujours prêts à la révolte pour maintenir leurs privilèges menacés par la Maison d'Autriche, et les protestants se plaignant toujours de la persécution des catholiques, soutenus par la Cour de Vienne. Les protestants étaient si mécontents de la Maison d'Autriche qu'en 1662, leurs délégués à la Diète de Presbourg refusèrent de discuter tout projet pour la défense du royaume et pour empêcher les Turcs de soumettre complètement la Transylvanie avant que leurs doléances n'aient été satisfaites.

Conjurés de présenter leurs griefs une autre fois et de ne discuter que sur les moyens de défendre le royaume contre les Turcs, les délégués se retirèrent de la Diète après qu'un des leurs, Martin Szuhay, eut déclaré qu'ils préféraient « la liberté des âmes à celle des corps » (1).

Dans ces conditions, comme Bethlen Gabor et Rakoczy I, Apafi, résolu à attaquer l'Autriche, pouvait compter sur le concours de ces Mécontents de Hongrie.

Dès le commencement de 1663 la France était au courant du mécontentement des protestants de Hongrie et de l'inimitié qui existait entre Apafi et la Cour de Vienne. L'incertitude, dans laquelle se trouvait la France à cette époque sur la continuation de la guerre en Hongrie, la détermina à s'informer de plus près de la situation d'Apafi et des Mécontents de Hongrie. Le 27 mars 1663, Lionne

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 303.

demanda à de Bonsy, évêque de Béziers et ambassadeur de France à Venise, de s'enquérir sur ce qui se passait en Transylvanie et en Hongrie ⁽¹⁾. « Il me semble, écrivait Lionne, qu'il peut y avoir de bonnes choses à faire en ces quartiers là pour le bien public, d'où le roy..... tirerait avec le temps grand avantage soit à l'esgard de l'Abaffi qui est très mal satisfait de l'Empereur, soit des protestants Hongrois qui ont grande disposition à résister à toutes ses volontés. » De Bonsy fut chargé de songer « à loisir à la matière » et d'écrire à la Cour son opinion. Il répondit à Lionne le 21 avril ⁽²⁾. « L'empereur, écrivait-il, fait tout ce qu'il peut sous mains contre la France..... La conjoncture serait bonne pour luy procurer des affaires, pour l'empescher de restablir les siennes..... » Quant aux Mécontents de Hongrie, il confirmait qu'ils étaient en très mauvais rapports avec l'Empereur : « Ils ont le venin dans le cœur contre lui », mais la crainte des Turcs leur faisait endurer sa domination. « Ils ont offert leur couronne, continuait de Bonsy, au comte Esdrin, gouverneur de Carliston, qui l'a refusée et s'ils se voiaient apuiés une seconde, ils luy donneroient bien des affaires, mais on ne peut pas faire grand fondement sur cette nation inconstante, sans discipline et aisée à mettre en fuite. »

En ce qui concerne Apafi, de Bonsy communiqua qu'il avait entendu qu'il était « en quelque mésintelligence avec le Turc pour le tribut qu'il n'y paye pas ponctuellement » ⁽³⁾.

Dans la lettre adressée au Roi le même jour, de Bonsy soutenait que la diversion contre l'Autriche était possible avec le concours du Prince de Transylvanie qui pourrait favoriser la révolte des protestants de Hongrie. « Si on pouvait mettre, écrivait-il, dans l'esprit du prince de Transylvanie de prétendre à la couronne de Hongrie, et faire entrer les Suedois en Poméranie, l'empereur se trouveroit

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Venise*, t. 82, fol. 381-382.

(2) *Ibid.*, t. 83, fol. 28-33. Publié par V. BOGISIC. *Mon. Spect. Hist. Slav. Méridi.*, t. 19, pp. 223-225.

(3) En 1662, après la mort de Jean Kemeny, Apafi demanda aux Turcs en même temps qu'aux Impériaux de quitter la principauté. Sa démarche n'eut aucun résultat. Il se plaignit aussi à la Porte contre le Pacha de Varadin qui avait occupé une grande étendue de terrain appartenant à la Transylvanie et sollicita vainement une diminution de tribut. Le 25 septembre, Apafi demanda même l'intervention de l'ambassadeur anglais à Constantinople, le comte Winchelsey, pour appuyer ses demandes. RICAUT : *Histoire des trois derniers Empereurs des Turcs*, t. 2, p. 417.

bien des affaires sur les bras, en mesme temps les Hongrois se prevaudroient de la conjoncture pour faire ce qu'ils souhaitent avec passion pour la seureté de leurs privilèges, principalement les protestants... » (1).

Le 22 mai, lorsque le Roi répondit à de Bonsy concernant sa lettre du 21 avril, il ne fit plus aucune allusion à l'affaire de Hongrie. Il savait désormais qu'une diversion en Hongrie avec l'appui du Prince de Transylvanie était possible. Mais, elle n'était nécessaire à la France que dans le cas où la Maison d'Autriche serait en paix avec l'Empire ottoman. Il fallait donc attendre le résultat des négociations, qu'on disait avancées, entre les deux Empereurs. La certitude qu'on eut quelque temps après, que la guerre allait continuer, fit que la France ne pensa plus à la diversion de Hongrie jusqu'en 1664.

Mais elle ne cessa point de s'intéresser pendant ce temps de tout ce qui se passait en Transylvanie et en Hongrie. En février 1664, de Bonsy était déjà informé directement de Hongrie (2).

Les frères Zrinyi, chefs des Mécontents de Hongrie, sachant l'intérêt que la France prenait à leur conflit avec la Maison d'Autriche, se décidèrent au printemps de 1664 à s'adresser à Louis XIV. Ils prirent toutes les mesures pour que la Cour de Vienne ne pût pas soupçonner leur démarche.

Nicolas Zrinyi, étant ban de Croatie, laissa agir son frère Pierre. Celui-ci entra d'abord en relations avec le confident de l'Electeur de Mayence, le chanoine Reiffenberg, qui depuis le mois d'avril avait été nommé par Jean-Georges, électeur de Saxe, président de son Conseil d'Etat pour les relations avec la France. Reiffenberg arriva à Paris au mois de juin, envoyé par l'Electeur de Saxe pour examiner avec la France les mesures à prendre dans l'affaire d'Erfurt (3). Il fut chargé par Zrinyi de porter à Louis XIV une

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Venise*, t. 83, fol. 26.

(2) Lettre de Bonsy à Lionne du 23 février. *Ibid.*, t. 84, fol. 81.

(3) BERTRAND AUERBACH : *La Diplomatie française et la Cour de Saxe*, pp. 146, 162. Le 29 mai, Gravel, ambassadeur de France en Allemagne, avait déjà mis en garde la Cour contre « les fantaisies » de Reiffenberg. « Il n'y aura point de mal, écrivait-il, d'aller avec retenue pour les autres affaires dans lesquelles peut-être il chercherait à s'intriguer. » Et le 25 juillet, le Roi, répondant à Gravel, lui disait qu'il n'avait pas été étonné lorsque à l'audience, Reiffenberg lui avait parlé « de cinquante affaires différentes ». *Ibid.*, p. 163.

lettre de sa part et de le mettre au courant des affaires de Hongrie et du désir qu'avaient les Mécontents de faire une alliance avec la France. Arrivé à Paris, Reiffenberg proposa à la Cour ses bons offices comme intermédiaire entre la France et le comte Zrinyi ⁽¹⁾. La lettre qu'il avait apportée de la part de ce comte était du 12 mai et nous savons par une dépêche envoyée par le Roi à de Bonzy, le 17 octobre 1664, qu'elle contenait des propositions pour une alliance ⁽²⁾. Louis XIV répondit à Pierre Zrinyi le 25 juillet ⁽³⁾. La lettre lui fut portée par Reiffenberg, « auquel, écrivait le Roi à Zrinyi, vous m'avez prié de donner toute créance à ce que vous l'aviez chargé de me dire et que je ne réplique pas ici de crainte que cette lettre ne s'égare et ne tombe en d'autres mains ».

Le Roi ayant envoyé un corps de troupes au secours de l'Empereur, se garda de prendre aucun engagement, lui faisant voir que les relations qu'il avait maintenant avec Léopold, l'en empêchaient. Reiffenberg fut chargé de déclarer à Zrinyi que cette alliance était possible, dès que l'Empereur entreprendrait quelque action contre la France.

Pendant que la Cour était en rapports avec Pierre Zrinyi par l'intermédiaire de Reiffenberg, le marquis de Ruigny correspondait de Paris avec le comte Nicolas Bethlen, le fils du chancelier d'Apafi, Jean Bethlen. Ruigny était mis au courant par Bethlen des mauvais rapports qui existaient entre les Hongrois et la Cour de Vienne et il informait à son tour le vicomte de Turenne ⁽⁴⁾.

(1) BERTRAND AUERBACH : *Op. cit.*, p. 163.

(2) V. BOGISIC : *Op. cit.*, pp. 241-244. On trouve les conditions dans lesquelles Zrinyi entendait conclure l'alliance, dans un « Mémoire secret pour Monsieur de Lionne » du 16 juillet, et signé par Romarini de Weicha. Le comte Zrinyi était disposé « d'armer au nombre qu'il plaira au roi », et d'envoyer son fils « en ostage à Paris ». Il pouvait mettre à la disposition de la France quelques places sur la côte de la Mer Adriatique, parmi lesquelles, le port de Boucari. « Jusqu'à ce que Sa Majesté aye besoin de luy et de ses places, Elle luy baillera quelque pension réglée si luy plait. » Le mémoire ajoutait que le baron de Reiffenberg « peut faire le traité présentement et en fournir la ratification. » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Mayence*, t. 6, fol. 35.

(3) V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 231.

(4) Lettres du marquis de Ruigny à Turenne du 15 au 22 juillet 1664. *Collection des lettres et Mémoires trouvés dans les Porte-Feuilles du Maréchal de Turenne*, t. 1, pp. 634-636, (éd. GRIMOARD).

Dès l'arrivée des troupes françaises en Hongrie, envoyées au secours de l'Empereur, la Cour en fut informée par le comte de Coligny, leur commandant (1). Lorsque le comte Zrinyi apprit la venue du comte de Coligny, il lui envoya un homme de confiance pour le saluer et le mettre au courant de la situation en Hongrie. « Il m'a dit, écrivait Coligny à la Cour, le 8 juillet, beaucoup de choses et m'a fait connoître qu'il y a une très grande division entre tous les généraux et que le comte de Serin a sujet de se plaindre de tous..., que les Hongrois et les Allemands ont une grande aversion les uns pour les autres et qu'enfin les choses sont en un estat tel que le prince de Locowitz, chef du Conseil de guerre de l'Empereur, a dit à un homme de condition, qu'il n'y avoit plus que le roy qui pust restablir les affaires en Allemagne » (2).

Presque toutes ses lettres, envoyées de Hongrie, étaient remplies d'informations concernant la haine qu'avaient les Hongrois pour les Allemands (3).

Louis XIV savait donc en automne de 1664 qu'il n'avait qu'à encourager ces Mécontents pour « donner de l'occupation » à l'Empereur en Hongrie. Et l'occasion ne tarda pas à se présenter.

*
* *

A la bataille de Saint-Gothard, qui eut lieu le 1^{er} août 1664, l'armée chrétienne s'était présentée devant les Turcs, divisée, en armée de l'Empereur, armée de l'Empire et armée de la Ligue du Rhin. Le commandement en chef était assumé par le général des Impériaux, Montecuculi. Léopold s'était d'abord opposé à ce que la Ligue envoyât un corps séparé parce que cela signifiait une sorte de consécration publique de cette ligue (4). Mais, pressé par les Turcs, il fut obligé d'accepter.

(1) Lié par le traité de la Ligue du Rhin à défendre l'Empire, Louis XIV envoya en 1664 à l'Empereur un secours de 6.000 hommes sous le commandement du comte de Coligny. On verra plus loin les véritables motifs qui l'ont déterminé à agir ainsi et la manière dont il justifia ce fait auprès des Turcs.

(2) *A. M. Guerre*, t. 190, fol. 149.

(3) Lettres de Coligny du 1^{er} août et du 5 septembre 1664. *Ibid.*, fol. 177, p. 269-273.

(4) E. LAVISSE: *Histoire de France*, t. VII, 2^e partie: *Louis XIV de 1643 à 1685*, p. 273.

Profitant de la défaite que les Turcs subirent lorsqu'ils essayèrent de passer la rivière de Raab, l'Empereur signa avec eux la paix à Vasvar le 10 août, et ratifia le traité à la fin de septembre. La nouvelle de cette paix causa une surprise générale. En réalité, Léopold n'avait pas cessé de désirer la paix avec l'Empire ottoman, et les négociations, malgré la guerre, n'avaient jamais été interrompues. Elles ne purent réussir avant Saint-Gothard, seulement à cause de l'intransigeance des Turcs. On a beaucoup écrit sur les motifs qui avaient déterminé l'Autriche à conclure cette paix d'une façon si précipitée et qui n'avait été avantageuse que pour les Ottomans.

D'abord, l'armée n'était pas capable de continuer une longue guerre. C'était l'avis de son commandant en chef Montecuculi. « L'armée, écrit-il dans ses Mémoires, en partie ruinée par la mort, par la désertion et la maladie des soldats, et en partie séparée, déconcertée et désunie, sans vivres, sans fourages, sans munitions, sans convois, les principaux commissaires des vivres et les trésoriers de l'armée toujours absents, les pointilles, les jalousies, les divisions entre tant de généraux et des corps si différens par leurs dépendances, leurs religions et leurs intérêts ; ce sont des difficultés qu'on apperçoit aisément, pour peu qu'on y fasse d'attention... » (1).

L'Autriche ne pouvait guère compter sur le secours des princes de l'Empire et encore moins sur des concours étrangers (2).

Mais, les véritables raisons qui avaient décidé l'Empereur à conclure la paix, étaient de politique extérieure.

L'Autriche n'ignorait pas que depuis 1661 Louis XIV cherchait à annuler l'acte de renonciation de la Reine à la succession espagnole. Depuis 1663, le Gouvernement français avait même découvert le droit de « dévolution ». On savait que le Roi d'Espagne, Philippe IV, était malade et qu'il ne vivrait pas longtemps. Léopold avait donc le plus

(1) *Mémoires de Montecuculi, généralissime des troupes de l'Empereur*, p. 494. Le comte de Coligny fut du même avis, que l'Autriche était incapable de continuer la guerre. Lettre du 1^{er} octobre 1664. *Archives du M. de la Guerre*, t. 190, fol. 326.

(2) LOUIS DU MAY : *Discours politique sur le traité de paix conclu en 1664 entre l'Empereur Léopold et les Turcs*, publié dans le *Recueil Historique contenant diverses pièces curieuses de ce temps*, chapitre IV, pp. 315-317.

grand intérêt à être libre à tout prix, du côté des Turcs, pour pouvoir s'opposer plus facilement aux projets du Roi de France. Lui-même reconnu que ce fut ce motif qui l'avait obligé à faire la paix avec les Turcs ⁽¹⁾. A la fin du mois de septembre, le parti qui désirait la paix était si puissant à Vienne que l'Empereur n'hésita plus à ratifier le traité ⁽²⁾. Déjà, dès le commencement du mois de septembre, les princes protestants d'Allemagne le menaçaient de retirer leurs troupes envoyées en Hongrie, pour s'opposer à l'entreprise de Louis XIV sur la ville d'Erfurt ⁽³⁾.

L'Autriche tenait aussi à faire échouer le projet de candidature du duc d'Enghien au trône de Pologne, où le conflit entre la Cour et le grand maréchal Lubomirski s'était aggravé. Au mois d'août, une commission, composée des personnages les plus importants du royaume, avait décidé de citer Lubomirski devant la Diète au mois d'octobre ⁽⁴⁾. Sa condamnation signifiait la guerre civile en Pologne, et l'Autriche voulait être libre afin de pouvoir aider au besoin l'adversaire de la Cour de Pologne et par conséquent travailler indirectement contre la France. En Hongrie, pendant le mois de septembre, le bruit, qui était d'ailleurs faux, persista, que les troupes commandées par Coligny pourraient passer en Pologne pour appuyer l'élection du duc d'Enghien ⁽⁵⁾.

D'autre part, les relations entre la Cour de Vienne et les Mécontents de Hongrie avaient empiré à tel point,

(1) A. PRIBRAM : *Franz Paul Freiherr von Lisola* (1613-1674) *und die Politik seiner Zeit*. Lettre de Léopold à son ambassadeur en Espagne, le comte de Pötting, du 25 octobre 1664, p. 225. Voir aussi les lettres de Léopold à Pötting du 3 septembre, 1^{er} et 14 octobre 1664, publiées par A. FR. PRIBRAM et M. LANDWEHR VON PRAGENAU, dans les *Fontes Rerum Austriacarum*, t. 56-57, partie 1, pp. 68-76.

(2) ADOLF SCHEMPF : *Der Feldzug 1664 in Ungarn...*, p. 225.

(3) Lettre de Gravel au Roi du 11 septembre, citée par B. AUERBACH : *La Diplomatie française et la Cour de Saxe*, p. 173.

(4) *Relations de Antoine de Lumbres...*, t. 3, pp. XXIII-XXIV (éd. G. DE LIHOMEL).

(5) Lettres de Coligny à la Cour du 5 septembre et 1^{er} octobre. *A. M. Guerre*, t. 190, fol. 269, 326. « On me dit hyer, écrivait-il le 5 septembre, que si les françois proposoient de passer le Danube, qu'il ne le falloit pas souffrir parce qu'il étoit assuré qu'on avoit resolu d'eslire Monseigneur le Duc d'Anguin roy de Pologne, et que nous pourrions nous retirer en ce pays là pour appuyer cette eslection... »

à la suite de la longue occupation du pays par les armées autrichiennes, que l'Empereur craignait d'armer les milices de la Hongrie. « Pour les milices de la basse Hongrie, écrivait Coligny le 5 septembre, de l'autre costé du Danube d'où nous venons, l'empereur n'oseroit leur faire prendre les armes tous ensemble parce qu'ils sont si mal affectionnez et si mal satisfaitz des Allemands, qu'on apprehende que s'ilz avoient une fois les armes à la main, ils ne prissent quelque party fascheux pour l'empereur et qu'ilz ne se missent peut estre soubz la protection du Turk dans le desespoir où ils sont du mauvais traitement qu'on leur a fait cette campagne-cy. »

On savait à Vienne que le mécontentement était grand en Hongrie, et le comte Nicolas Zrinyi, ban de Croatie, ne cachait plus son indignation contre la Cour ⁽¹⁾.

Ce mécontentement fut encore plus grand lorsque la paix fut connue. Les Hongrois en restèrent très fâchés. Ils reprochèrent à l'Autriche d'avoir négocié et conclu la paix sans avoir été consultés, et surtout, d'avoir cédé aux Turcs presque toutes les places qu'ils avaient occupées pendant la guerre, appartenant au Royaume de Hongrie ⁽²⁾.

A l'étranger, la nouvelle de cette paix fit une mauvaise impression. Venise resta mécontente parce qu'elle devait maintenant se trouver de nouveau seule devant les Turcs. Le Pape fut déçu lorsqu'il vit que son idée de croisade n'avait pas réussi. En Pologne, la Cour regretta cette paix qui pouvait permettre à l'Autriche de se mêler à l'affaire de la succession, en appuyant Lubomirski. « Cela fit dire à la Reine, écrit de Lumbres dans ses Relations, qu'elle eut souhaitté que la valeur des troupes françaises, qu'on publioit avoir esté la principale cause du traité accordé

(1) Lettres du comte Caraffa du 16 août, 13 et 17 septembre 1664, publiées par FRANKOI VILMOS dans le *Magyar Történelmi Társulat* de 1894, pp. 590-592.

(2) Les points les plus importants du traité étaient les suivants : les deux puissances se retiraient de Transylvanie qui restait gouvernée par le prince Apafi, reconnu aussi par l'Empereur. L'Autriche gardait Szatmar et Szabolcz tandis qu'elle laissait aux Turcs plusieurs places importantes parmi lesquelles Grosswardein et Neuhaeusel. Elle s'engageait de payer aussi un tribut de 600.000 écus. RICAUT : *Histoire des trois derniers Empereurs des Turcs*, t. 3, pp. 283-287.

par les Turcs, n'eût pas été si considerable et n'eût pas pour lui un si grand effet » (1).

Mais ce fut en France qu'elle produisit la plus mauvaise impression. Au mois de septembre, Louis XIV avait décidé de rappeler les troupes qui étaient en Hongrie avant même de connaître le traité conclu par l'Autriche (2).

Il les avait rappelées avec l'intention de leur donner la possibilité de se refaire en France, car il avait été informé qu'elles « périssaient en Hongrie de faim et de misère », et de les envoyer de nouveau pour la campagne de 1665. En même temps, dans son orgueil, Louis XIV « voulait se donner le plaisir de les accorder une seconde fois aux pressantes sollicitations de l'Empereur » (3).

Lorsque la paix fut connue en France, on se rendit immédiatement compte à la Cour de sa signification.

Par la paix précipitée que l'Empereur avait conclue avec la Porte, écrivait Lionne à de Bonsy le 17 octobre, « l'Empereur veut se mettre en estat de causer des embarras à sa Majesté et de s'opposer aux justes desseins qu'elle peut avec le temps avoir droit de former » (4).

Le prince de Condé voyant maintenant dans cette paix une nouvelle difficulté pour l'élection de son fils, le duc d'Enghien, au trône de Pologne, la considéra comme « honteuse » pour l'Empereur (5). Louis XIV cacha son mécontentement et fit semblant de se « réjouir du repos de la chrétienté ». Le duc de Créquy, son ambassadeur à Rome, n'avait pas compris le sens de cette réjouissance. « Vostre Majesté, écrivait-il au Roi le 11 novembre, me fait l'honneur de me mander qu'elle se réjouit du repos que la paix de l'empereur avec la Porte va procurer à la chrétienté ; mais Sire, Vostre Majesté me pardonnera si je lui dis que je doute que la chrétienté en puisse retirer aucun fruit... »

(1) *Relations de Antoine de Lumbres*, t. 3, p. 263 (éd. LHOMEL).

(2) *Mémoires du Comte de Coligny-Saligny*, p. 100 (éd. MONMERQUÉ).

(3) CAMILLE ROUSSET : *Histoire de Louvois*, t. 1, p. 66.

(4) V. BOGISIC : *Op cit.*, p. 241.

(5) Lettre de Condé à la Reine de Pologne du 16 octobre 1664. E. MAGNE : *Le Grand Condé et le duc d'Enghien. Lettres Inédites à Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, sur la Cour de Louis XIV*, p. 79.

« Je vous ai mandé, répondit Louis XIV le 5 décembre, ce qu'il était bon que mes ministres au dehors dissent de la paix de Hongrie plutôt que ce que j'en pense. » Certainement les Turcs vont se jeter maintenant avec toutes leurs forces sur la République de Venise, mais du moment que la paix a été conclue, « pourquoi en faire paraître du déplaisir qui ne serait attribué qu'à intérêt particulier » (1).

Inquiété par l'attitude de l'Autriche qui était maintenant libre de s'opposer à ses projets, Louis XIV se décida « à lui tailler de la besogne chez elle », et entra immédiatement en relations avec les Mécontents de Hongrie.

4.

*Les relations de la France avec la Transylvanie
et les Mécontents de Hongrie depuis le traité de paix entre
la Porte et l'Autriche en 1664, jusqu'en 1668.*

Le 17 octobre 1664, Louis XIV écrivait à Gravel, son ambassadeur en Allemagne : « Je vous dirais, pour votre information particulière, que mon dessein est de m'appliquer plus que jamais aux affaires d'Allemagne et pour cela je me propose quelques objets principaux : 1. Faire subsister l'alliance (de la Ligue du Rhin), par tous les moyens possibles; 2. Empêcher que l'Empereur ne puisse entretenir des forces considérables » (2). Un des moyens pour remplir ce but était de susciter à l'Autriche des troubles dans la Hongrie.

La paix avec les Turcs étant conclue, la France pouvait maintenant écouter les propositions que le comte Pierre Zrinyi lui avait faites au mois de juillet par l'intermédiaire du baron de Reiffenberg.

Dès le 27 septembre, de Bonsy avait informé le Roi que la femme du comte Pierre Zrinyi lui avait communiqué, par l'intermédiaire d'un capucin français, que les deux frères étaient tellement mécontents de la Cour de Vienne qu'ils voulaient « se mettre sous la protection du roi s'il agréait leurs services » et d'aller à Boucari, port qui se

(1) CH. GÉRIN : *Op. cit.*, t. 1, p. 557.

(2) *Ibid.*, p. 556.

trouvait sur leurs possessions dans la Mer Adriatique, pour conclure avec la France un traité secret ⁽¹⁾.

Louis XIV lui répondit le 17 octobre qu'il était disposé à accepter leurs propositions, mais qu'il ne conclurait pas avec eux un traité qui l'incommoderait s'il venait à être publié un jour, et qu'il préférerait prendre des engagements sur lesquels on tomberait d'accord, seulement par de simples lettres ⁽²⁾. De Bonsy fut chargé d'examiner d'abord quelles étaient exactement leurs conditions, leurs buts et leurs moyens, et de leur dire d'envoyer une personne de confiance pour traiter avec lui, non pas à Boucari, mais à Venise. Dès la conclusion de l'accord, les frères Zrinyi pourraient aller à Boucari pour en prendre la ratification. Après l'accord, Pierre Zrinyi pourrait envoyer son fils en France sous prétexte de voyager et d'apprendre la langue française. Une fois les conditions de l'accord établies, le Roi lui enverrait un plein pouvoir pour le conclure.

De Bonsy devait s'enquérir en même temps quel serait le candidat que les frères Zrinyi voudraient pour la couronne de Hongrie, et « quelle part on y pourroit faire prendre à Abaffi et si les dits comtes ont quelques moyens de lier intelligence avec lui ».

« Le principal obiet, ajoutait la lettre du Roi, que le dit Ambassadeur se doit proposer en ceste négociation, sans quoy Sa Majesté ne feroit pas grand cas de l'affaire, c'est d'engager les dits comtes à exciter des troubles et des révolutions dans la Hongrie par le moyen des chrestiens mescontents du gouvernement de la Cour de Vienne, toujours néanmoins à l'exclusion des Turcs que la piété de Sa Majesté ne luy permettra jamais de vouloir mesler en quelque façon que ce soit dans cette affaire et cela seulement, afin que si l'Empereur se porte un jour à causer des embarras au Roy, Sa Majesté ayt un moyen en mains de luy en faire perdre l'envie de les occasionner en donnant de l'occupation à ses armes dans ses propres estats... »

La France n'avait pas eu de relations directes avec Apafi depuis qu'il avait été élu prince de Transylvanie. Le 3 octobre, Louis XIV répondit à une lettre qu'Apafi lui avait adressée le 1^{er} janvier 1664 par l'intermédiaire du résident

(1) V. BOGISIC : *Op. cit.*, t. 19, pp. 239-240.

(2) *Ibid.*, pp. 241-244.

français de Constantinople ⁽¹⁾. Le Roi lui promettait l'intervention de son ambassadeur à la Porte pour la diminution du tribut qu'il demandait et pour « la cessation des hostilités et des incursions dans la Transylvanie », qui d'ailleurs, à cette époque, avait cessé à la suite de la paix conclue entre l'Empire ottoman et l'Autriche ⁽²⁾.

La France savait qu'une diversion importante en Hongrie contre l'Empereur ne pouvait avoir lieu qu'avec l'appui du Prince de Transylvanie qui pouvait être toujours intéressé, soit par l'espoir de s'agrandir aux dépens de l'Autriche, soit par l'ambition d'arriver à la couronne du royaume de Hongrie détenue par les Habsbourg. Et même les Mécontents de Hongrie pouvaient être plus intransigeants dans leurs demandes et faire plus d'opposition à la Cour de Vienne, s'ils se sentaient appuyés par le Prince de Transylvanie qui « les animera d'autant plus qu'il leur fera connoître qu'il est appuyé d'amitié et d'alliance étrangère ».

A s'allier avec le Prince de Transylvanie, il y avait aussi l'avantage pour la France de pouvoir par son intermédiaire « faire agir la Porte pour l'intérêt commun... » ⁽³⁾.

Ce fut à cause de ces considérations que de Bonsy avait été chargé de communiquer à la Cour des précisions sur les rapports des frères Zrinyi avec le Prince de Transylvanie et sur le rôle que celui-ci pourrait jouer dans les affaires de Hongrie. Dès le mois d'août 1664 le Roi de France avait décidé d'envoyer comme résident à Vienne le chevalier de Grémonville. Mais, lorsqu'il arriva à Ratisbonne au mois d'octobre, la situation étant complètement changée à la suite de la paix conclue par Léopold avec les Turcs, il demanda à la Cour de nouvelles instructions ⁽⁴⁾. Il arriva à Vienne sans avoir reçu de la Cour aucune indication sur l'attitude qu'il devait garder concernant les affaires de Hongrie.

Au commencement du mois de novembre, il fut visité par Nicolas Bethlen de Transylvanie qui le mit au courant

(1) Lettre de Roboly à Lionne du 20 juin 1664. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 7, fol. 141.

(2) V. BOGISIC : *Op. cit.*, pp. 226-240.

(3) Mémoire sur les affaires de Transylvanie, 1664. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 86-90. Publié par V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 235-238.

(4) ALBERT SOREL : *Recueil des Instructions...*, Autriche, p. 67.

du mécontentement des frères Zrinyi et de l'archevêque de Presbourg contre la Maison d'Autriche ⁽¹⁾. Ils voulaient absolument, lui avait dit Bethlen, se libérer du joug de l'Autriche et en voyaient deux moyens : ou de se soumettre aux Turcs ou de s'allier avec les Princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, et de résister en même temps aux Ottomans et à l'Autriche. « Mais quand je voulus approfondir, écrivait Grémonville, les moyens de parvenir à ce dessein, je les trouve si faibles que je tiens presque impossible qu'ils en puissent jamais venir à bout. Je le porte néanmoins toujours à s'attacher à ce parti. »

Ils avaient eu en même temps l'idée de s'adresser au Roi de Suède pour appuyer leur projet. « Jamais l'occasion, continuait Grémonville, ne fut plus belle de ménager dans la Hongrie quelque grand changement. » D'après lui, c'était l'intérêt de la France d'écouter leurs propositions parce que l'Empereur n'avait conclu la paix avec les Turcs que pour s'opposer au projet que la France avait sur la Flandre et qu'il tenait une armée toute prête de 40.000 hommes pour intervenir. Si on pouvait les engager dans une telle entreprise, Grémonville était persuadé que l'Empereur serait de nouveau entraîné en des complications avec l'Empire ottoman. A la suite de la discussion qu'il eut avec Bethlen, étant sûr qu'il recevrait des propositions plus précises de la part des Mécontents, Grémonville demanda à la Cour des ordres sur la réponse à leur donner.

Il informa aussi le Roi que l'ambassadeur de Venise à Vienne lui avait dit qu'il voulait provoquer le comte Zrinyi à se déclarer roi de Hongrie pour obliger les Turcs à envoyer des troupes sur les frontières de ce royaume. « Je luy ai répondu, continuait Grémonville, qu'il estoit de l'intérêt de la République de maintenir toujours dans la Hongrie quelque soupçon de guerre. » Il continua à avoir des relations avec l'ambassadeur de Venise qui correspondait avec l'évêque de Strigonie et cherchait à encourager les Mécontents dans leur entreprise. Il avait même déclaré à Grémonville qu'il attendait l'arrivée à Vienne du comte Zrinyi

(1) Lettre de Grémonville à la Cour du 6 novembre 1664. V. BOGIC : *Op. cit.*, pp. 3-6.

pour conclure un accord avec lui, destiné « à ménager une nouvelle guerre dans la Hongrie » (1).

Jusqu'à la fin du mois de novembre, Grémonville ne reçut aucune instruction de la Cour sur l'affaire des Mécontents, parce qu'elle attendait le résultat de la négociation de de Bonsy. Celui-ci, ayant reçu l'instruction du 17 octobre, informa le Roi, le 15 novembre (2), que les frères Zrinyi étaient très disposés à conclure l'alliance mais qu'ils prétendaient que la France envoyât des troupes à Boucari et que Louis XIV acceptât d'être élu par les Mécontents, roi de Hongrie. Dans ces conditions, ils espéraient pouvoir entreprendre quelque chose de très important contre les Turcs.

Dès que le Roi eût connu ces prétentions, il s'empressa d'écrire à de Bonsy qu'il devait les rejeter entièrement. Louis XIV ne voulait pas la couronne de Hongrie et encore moins une entreprise contre les Turcs (3). De Bonsy n'avait été chargé au mois d'octobre que d'éclaircir la négociation, le Roi s'étant réservé le droit de lui envoyer un plein pouvoir pour conclure l'accord lorsqu'il aurait besoin de leur alliance. Tant qu'il était en paix avec la Maison d'Autriche, la France ne pouvait pas accepter leurs conditions qui, nécessairement devaient l'entraîner à une rupture avec elle, et c'était justement cette éventualité que la France voulait éviter.

D'ailleurs, plusieurs raisons l'obligèrent au commencement du mois de décembre à s'imposer une attitude plus réservée à l'égard des Mécontents de Hongrie.

*
* *

La France ne pouvait accepter à aucun prix d'envoyer un secours de troupes aux frères Zrinyi, surtout si elles

(1) Lettre de Grémonville à la Cour du 13 novembre 1664. *Ibid.*, pp. 7-8. Le Roi, ayant trouvé « curieuses » les confidences de cet ambassadeur, demanda à de Bonsy le 5 décembre de lui communiquer s'il était « tenu à Venise pour habile homme et si ses sentiments peuvent porter quelques coups auprès de la République ». *Ibid.*, p. 249. Le 12 décembre Louis XIV lui recommandait d'être très prudent à l'égard de cet ambassadeur qui pourrait peut-être informer l'Empereur. *Ibid.*, pp. 15-16.

(2) *Ibid.*, pp. 244-246.

(3) Lettre du 5 décembre. *Ibid.*, p. 249.

devaient les aider dans une entreprise contre les Turcs. S'engager dans une guerre avec l'Empire ottoman c'était tout ce qu'il y avait de plus contraire aux intérêts de la politique française à la fin de 1664.

Au mois d'avril 1664, lorsque Louis XIV prit la décision d'envoyer un secours de troupes à Léopold, il envoya un agent secret, La Fontaine, à Constantinople pour expliquer aux Turcs qu'il aidait l'Autriche en qualité de prince de la Ligue du Rhin et qu'il n'avait aucune intention de rompre avec eux. De plus, La Fontaine était chargé de les assurer que l'ambassadeur De la Haye-Ventelet ne tarderait pas à arriver ⁽¹⁾. Mais cet agent n'arriva pas à Constantinople parce qu'en route, il avait été fait prisonnier par des corsaires d'Alger ⁽²⁾.

Dès que le Roi apprit cette nouvelle, il expédia à la Porte un nouvel agent, Du Pressoir, avec la même mission. Il devait aussi montrer aux Turcs les raisons pour lesquelles la France avait entrepris une expédition contre les corsaires d'Afrique au courant de l'année. « Sa Majesté, écrivait Lionne au Grand Vizir, irritée de voir que tous les jours les corsaires d'Afrique, au préjudice des traités prennent les vaisseaux marchands et les biens de ses sujets... est résolue de remédier à ce desordre en se rendant maistre de quelque poste considerable en Afrique pour faciliter le commerce, ce qui sera également avantageux aux subjects des deux Empires... » ⁽³⁾.

Du Pressoir arriva à Constantinople au commencement de janvier 1665 ⁽⁴⁾. Le 14 novembre, Lionne chargea Roboly de parler au Vizir dans le même sens que Du Pressoir, et de lui déclarer que la France avait aidé l'Empire « en qualité de landgrave d'Alsace ». Il devait insister sur le désir

(1) Lettre de Lionne au Grand Vizir du 6 avril 1664. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 7, fol. 124. Dans son instruction du 9 avril, le Roi lui recommandait de déclarer aux Turcs, qu'en donnant ce secours à l'Empereur, il n'avait « rien fait effectivement qui soit contraire ny à l'amitié... avec la Porte ny aux anciens traités d'alliance que nostre couronne a avec les grands seigneurs ». *Ibid.*, fol. 126-127.

(2) Lettre de Roboly, résident français à Constantinople, à Lionne du 20 août 1664. *Ibid.*, fol. 144-145.

(3) Lettre de Lionne au Grand Vizir du 14 septembre. *Ibid.*, fol. 148.

(4) Lettre de Roboly du 20 janvier 1665. *Ibid.*, fol. 167.

qu'avait la France de vivre avec la Porte « en amitié et bonne correspondance » ⁽¹⁾. L'intention qu'avaient les frères Zrinyi, d'engager la France dans une action contre l'Empire ottoman, contrastait donc complètement avec la politique de rapprochement qu'elle faisait à cette époque à l'égard de la Porte.

Au mois de décembre 1664, la grosse affaire d'Erfurt était enfin réglée. L'émotion causée par l'entreprise française avait été si grande à la Diète de Ratisbonne qu'il avait fallu toute l'habileté de Lionne pour réussir à calmer les esprits ⁽²⁾. Louis XIV avait conclu de cet événement qu'il ne pouvait pas aller trop loin dans l'Empire. « Il se traça dès lors le plan d'une politique de moderation et de sagesse en Allemagne » ⁽³⁾.

A ces considérations qui obligèrent la France à ne pas s'engager plus à fond avec les Mécontents de Hongrie, il faut ajouter aussi l'affaire de Pologne.

Cédant aux sollicitations de la France, la Cour de Pologne avait pris la décision de finir enfin avec Lubomirski, le grand adversaire de l'élection du duc d'Enghien. Cité devant la Diète au mois de novembre, il refusa de se présenter et, condamné par défaut à la peine de mort et à l'infamie, il se réfugia en Silésie pour préparer le soulèvement contre la Cour ⁽⁴⁾. C'était le commencement de la guerre civile en Pologne.

Le Roi, ayant besoin d'un homme capable en Pologne, envoya comme ambassadeur de Bonsy, évêque de Béziers. « Les affaires de Pologne, lui écrivait Louis XIV le 28 novembre, sont aujourd'hui celles de toute l'Europe que j'ay le plus d'interet de regarder et d'y prendre part par toutes les raisons qui vous sont cognues » ⁽⁵⁾. Il devait presser son voyage pour arriver à Varsovie avant le mois de mars, date où s'ouvrait la Diète générale.

Le même jour, le Roi écrivait à Grémonville en lui recommandant toute la prudence dans les discussions qu'il pou-

(1) *Mém. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 7, fol. 156-159.

(2) C. ROUSSET : *Histoire de Louvois*, t. 1, p. 70.

(3) B. AUERBACH : *La Diplomatie française et la Cour de Saxe*, p. 177.

(4) K. WALISZEWSKI : *Marysienka, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne*, p. 123.

(5) V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 248.

vait avoir avec les Mécontents, parce que « le dessein qu'on a résolu (à Vienne) de soumettre entièrement les Hongrois et de faire dans tout le pays un grand changement d'Estat et de religion, pourrait rencontrer des difficultés et susciter des nouveautés considérables. Vous vous informerez, ajoutait le Roi, exactement de ce qui s'y passera, sans donner jamais dans aucun piège » ⁽¹⁾.

Par le départ de de Bony en Pologne, la négociation qu'il avait engagée à Venise avec les frères Zrinyi prenait fin. Grémonville à Vienne, au lieu de la continuer, reçut des ordres au mois de décembre d'éviter toute « correspondance » avec les Mécontents et de leur conseiller de s'accommoder avec l'Empereur. Il devait leur montrer que la France ne les aiderait pas tant qu'elle se trouvait en paix avec la Maison d'Autriche et qu'il était de leur intérêt d'attendre « des conjonctures plus favorables » pour leur révolte comme, par exemple, le jour où l'Empereur serait « embarqué à d'autres desseins et notamment si c'étoit contre la France ».

S'aventurer, maintenant que l'Empire ottoman désirait la paix en Hongrie, et que l'Empereur était « puissamment armé », c'était risquer d'être complètement écrasés ⁽²⁾.

Le Roi répéta à Grémonville les mêmes instructions le 12 décembre. Il lui recommanda en même temps d'utiliser le comte Bethlen de Transylvanie pour faire échouer les projets qu'avait l'Empereur d'engager Apafi à ne donner aucun secours aux Mécontents de Hongrie. « Mais pour cela, écrivait le Roi à Grémonville, il faudrait parler vous mesme au dit Bethlen et ne rien fier la dessus à des lettres qui pourroient estre interceptées, deschiffrées » ⁽³⁾.

Sans engager aucune négociation avec les Mécontents, Grémonville continua à se renseigner sur leur situation et à informer régulièrement la Cour. Le 23 novembre, il proposa à Louis XIV de lui permettre d'entrer en relations avec les Moldaves et les Valaques qui pourraient aider éventuellement l'entreprise des frères Zrinyi. « Mais, ajoutait-il, quand je considère que ces nations ne peuvent rien d'elles-mêmes sans le soustien d'une puissance étrangère, ce sont

(1) Lettre du 28 novembre 1664. *Ibid.*, p. 11.

(2) Lettre du Roi à Grémonville du 5 décembre. *Ibid.*, pp. 12-13.

(3) *Ibid.*, pp. 15-16.

des projets qui ne peuvent aboutir qu'à les rendre plus misérables » (1).

La politique de rapprochement que Louis XIV faisait à cette époque à l'égard des Turcs, l'empêcha d'entrer en relations avec leurs tributaires, et il refusa la proposition de Grémonville (2).

Pendant ce temps, le chef des Mécontents, le comte Nicolas Zrinyi, ban de Croatie, était mort. « Il n'y avoit que lui, écrivait Grémonville, annonçant à la Cour la nouvelle de sa mort, qui pût servir au dessein qu'on pourroit avoir pour brouiller la Hongrie et pour y faire un parti, car tous les autres Seigneurs n'ont point assez de réputation ny de moyens... » (3).

Quelque temps après, il entra en relations avec Georges Lippay, archevêque de Strigonie, qui essaya pour un moment de jouer le rôle de chef des Mécontents. Dès le commencement, celui-ci demanda à Grémonville d'intervenir auprès de Louis XIV pour lui donner « quelque assistance » dont il aurait besoin pour entretenir l'hostilité des Mécontents à l'égard de la Cour de Vienne. En recommandant au Roi cette demande, l'ambassadeur français exprimait l'avis que l'archevêque était maintenant la seule personne capable d'entreprendre quelque chose en Hongrie contre l'Autriche (4). Ce projet, qui ne supposait pas une action immédiate et qui cherchait seulement à organiser un parti prêt à agir au moment voulu, convenait mieux aux intérêts de la politique française. Louis XIV répondit à Grémonville, le 10 janvier 1665, qu'il avait envoyé des ordres à de Bonsy, nommé à l'ambassade de Pologne, de le rencontrer pendant son passage par l'Autriche, et, comme il avait eu déjà des relations avec les Mécontents, d'analyser ensemble leur situation et de lui communiquer leur opinion (5). Pour ne donner lieu à aucun soupçon, le Roi lui recommanda que lorsqu'il partirait de Vienne pour rencontrer de Bonsy, qu'il déclarât qu'il allait le voir par simple amitié et qu'il

(1) Lettre du Roi à Grémonville. *Ibid.*, pp. 8-9.

(2) Lettre du Roi à Grémonville du 19 décembre 1664. *Ibid.*, p. 18.

(3) *Ibid.*, pp. 9-11.

(4) Lettre de Grémonville au Roi du 18 décembre. *Ibid.*, pp. 16-18.

(5) *Ibid.*, pp. 22-23.

n'avait aucun ordre pour cela. Dans le plus grand secret, il devait utiliser toutes les circonstances qui se présentaient pour fortifier le parti des Mécontents et pour les empêcher en sous-main de se réconcilier avec l'Autriche. Quant à la grosse affaire de la restitution aux protestants de Hongrie des temples confisqués par les catholiques, Grémonville ne devait faire aucune démarche capable de faciliter le règlement de cette question, qui était une des sources les plus importantes pour alimenter le mécontentement des Hongrois contre la Cour de Vienne. « Gardez-vous, lui écrivait le Roi, de parler, ny aux jésuites confesseurs de l'empereur, ny à aucun ministre sur l'affaire des temples des protestants de Hongrie; un pareil office donneroit à cognoistre qu'on se veut trop mesler de leurs affaires et seroit plus capable de haster la resolution de la restitution des temples que d'en destourner l'effet... »

Avant l'arrivée en Autriche de de Bonsy, Grémonville eut en janvier 1665 une entrevue avec Pierre Zrinyi, le frère de l'ancien ban de Croatie, Nicolas Zrinyi. Pour mieux organiser le parti des Mécontents, Grémonville lui conseilla de chercher à obtenir toute la confiance de l'Empereur et de lui demander la charge de son frère. Zrinyi trouva le projet très bon et lui promit de garder le secret. Quelques jours après, il vit de nouveau Grémonville pour le mettre au courant d'un projet qu'il avait de provoquer des conflits entre la Cour de Vienne et les Turcs. L'Empereur lui avait donné la permission d'empêcher les courses des Turcs sur la frontière; il pouvait donc profiter de cette autorisation pour infliger aux Turcs une « défaite sanglante » capable « d'engager les affaires » en Hongrie. Grémonville se déclara tout à fait d'accord avec lui et l'encouragea à réaliser ce projet. Mais, comme l'archevêque de Strigonie, Zrinyi avait besoin lui aussi de « quelque assistance » de la part du Roi de France, « pour acheminer avec plus de secret ce petit dessein ou quelque autre de cette nature ». Il lui fallait une somme « de quoy maintenir 300 chevaux et 500 hommes de pied » à 20 florins pour le cavalier et 5 florins pour l'homme de pied. Grémonville lui promit d'écrire en France (1).

Louis XIV refusa le subsidé (2).

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 15 janvier 1665. *Ibid.*, pp. 23-24.

(2) Lettre de Lionne à Grémonville du 6 février. *Ibid.*, p. 26.

Vers la fin du mois de janvier, l'archevêque de Strigonie envoya à l'ambassadeur français un homme de confiance pour l'entretenir d'un projet dans le même sens. Il projetait d'attaquer les Turcs par surprise et de leur prendre la place de Neuhaeusel. « Je luy respondis, écrivait Grémonville au Roi le 29 janvier, que c'estoit le meilleur moyen du monde (pour) restablir les affaires en Hongrie. » Mais pour cela, l'archevêque demandait de nouveau une assistance.

En réalité, Grémonville considérait les Mécontents comme incapables d'entreprendre quelque chose d'important en Hongrie, sans un puissant concours étranger. Le jour où la France pourrait les aider à se révolter contre l'Autriche, il était d'avis « qu'il sera toujours aysé de réveiller l'esprit de ces peuples et des principaux seigneurs qui ne vivent que dans l'espérance de la nouveauté... » (1).

Lorsque Grémonville se rencontra au mois de février avec de Bonsy, ils furent vite d'accord qu'on ne pouvait rien faire pour le moment en Hongrie. Il fallait seulement fortifier le parti des Mécontents et, dans ce but, ils recommandèrent au Roi d'accorder un petit subside au comte Zrinyi pour lui permettre d'avoir quelques troupes capables « d'engager les Turcs à faire des courses et donner de nouveaux embarras à l'empereur. Nous croyons Sire, écrivaient-ils au Roi, qu'il est à propos et même nécessaire en ces natures d'affaires de jeter quelque petite chose pour hasarder d'en recevoir de grandes avantages » (2).

Comme réponse à cette lettre, Louis XIV accepta le 20 mars 1665 de payer au comte Pierre Zrinyi une pension annuelle de 4.000 écus, mais dans le plus grand secret (3). Pour le reste, Grémonville fut autorisé à continuer les relations avec les Mécontents sur la même base, mais toujours avec la plus grande prudence.

*
* *

Avec la Transylvanie, depuis la lettre de Louis XIV à Apafi, du 3 octobre 1664, il n'y avait plus eu de relations directes avec la France. Toutes les informations que le chevalier de Grémonville possédait sur la possibilité d'une

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 29 janvier. *Ibid.*, pp. 24-25.

(2) Lettre du 29 février 1665. *Ibid.*, pp. 28-29.

(3) Lettre du Roi à Grémonville. *Ibid.*, p. 31.

collaboration entre les Mécontents et le Prince de Transylvanie, il se les était procurées, soit par les Mécontents, soit par l'intermédiaire du comte Bethlen. A la Cour on avait pensé à l'utiliser à travailler en Transylvanie pour un rapprochement entre Apafi et les Mécontents de Hongrie. Mais, Grémonville n'avait pas assez de confiance en lui, le soupçonnant que du fait qu'il était fils du chancelier d'Apafi, son père étant susceptible d'être gagné par l'Autriche, l'Empereur pourrait être mis au courant de ces projets.

Il se décida à lui demander seulement de l'informer de Transylvanie de tout ce qu'il croyait pouvoir l'intéresser ⁽¹⁾. Bethlen, sans être au service de l'Autriche, n'était pas capable de garder le secret. Louis XIV avait appris, par une lettre de Suède, qu'il prétendait avoir reçu une instruction de la part de la France pour travailler à rallumer en Hongrie la guerre entre les Turcs et la Maison d'Autriche. Cette prétention était d'ailleurs absolument fausse ⁽²⁾. Grémonville continua d'avoir des relations avec lui, mais sans lui confier aucun secret. Sur la somme de 2.000 écus que la Cour lui avait consentie comme pension annuelle, avant de connaître ses indiscretions, Grémonville lui paya 1.000 fr. au commencement du mois d'août, désirant le voir partir de Vienne le plus tôt possible. « Je le croy, écrivait-il au Roi, mieux en Transylvanie qu'icy. Ce jeune homme a de l'esprit mais fort brouillon et menteur » ⁽³⁾. Il porta à Apafi une lettre de la part du Roi de France, à laquelle le Prince de Transylvanie répondit le 22 mai, remerciant l'ambassadeur français de l'attention que la France lui avait montrée et le priant de continuer à correspondre avec le comte Bethlen ⁽⁴⁾.

Pendant son séjour à Vienne, il avait entretenu Grémonville d'un projet pour « exécuter une guerre dans la Hon-

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 1^{er} janvier 1665. *Ibid.*, p. 19.

(2) « Vous voyez de là, écrivait le Roi à Grémonville le 27 février 1665, combien il est dangereux de souffrir les moindres communications avec des gens ou qui ne savent pas se taire, ou qui ont des demangeaisons de faire cognoistre qu'ils sont employés en de grandes affaires, quoy qu'il ne soit pas vray que j'ay jamais donné aucune instruction au dit Bethlen ny que je l'ay mesme requis d'agir en rien en son pays. » *Ibid.*, p. 28.

(3) Lettre de Grémonville au Roi du 9 avril. *Ibid.*, p. 33.

(4) Lettre de Grémonville à la Cour du 5 juillet. *Ibid.*, p. 43.

grie ». L'ambassadeur français trouva ses propositions « vaines et ridicules » et lui déclara d'attendre encore jusqu'au moment où la France serait en conflit avec l'Empereur ⁽¹⁾.

Jusqu'à la fin de l'année 1665, Grémonville continua de recevoir des informations de la part du comte Bethlen, de Transylvanie. Au mois de mai, il rencontra à Vienne Denis Banffy, envoyé d'Apafi, venu pour régler diverses affaires concernant les rapports de la Transylvanie avec l'Autriche. Banffy l'informa que la principauté n'était contente, ni de l'Empereur, ni des Turcs qui étaient devenus « insupportables », et qu'elle verrait avec plaisir l'installation sur le trône de Pologne d'un prince français. Aidée par la Pologne et par la France, il était persuadé que la principauté pourrait se libérer facilement du joug des Turcs ⁽²⁾. Le 27 juin, le comte Bethlen écrivit à Grémonville pour le prier d'intervenir en France afin que le Roi acceptât de donner à l'agent d'Apafi à Constantinople une somme de 10.000 écus. L'ambassadeur lui répondit que le Prince pouvait s'adresser directement au Roi pour de telles questions ⁽³⁾. Lionne chargea Grémonville de communiquer à Bethlen que De la Haye, qui était parti pour l'ambassade de Constantinople, avait « ordre de tenir correspondance avec le Prince Abaffi et de lui rendre dans ses affaires, tous les offices qui seront en son pouvoir, auprès des ministres de la Porte » ⁽⁴⁾.

L'ambassadeur français ne perdit aucune occasion de s'intéresser aux affaires de Transylvanie pour savoir si Apafi pourrait secourir les Mécontents dans leurs entreprises contre l'Autriche. Ce but était la seule raison de ses relations avec Bethlen.

Lorsque l'Empereur proposa au comte Zrinyi d'aller dans la Haute-Hongrie pour apaiser un conflit entre la princesse Rakoczy, veuve de Georges II, et le Prince de Transylvanie, Grémonville fut le premier à lui conseiller d'accepter cette invitation qui, d'après son avis, pourrait

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 7 avril. *Ibid.*, p. 32.

(2) Lettre de Grémonville au Roi du 28 mai. *Ibid.*, pp. 37-38.

(3) Lettre de Grémonville au Roi du 30 juillet. *Ibid.*, p. 44-45.

(4) Note par Lionne en marge de la lettre de Grémonville du 30 juillet ; lettre du Roi à Grémonville du 21 août 1665. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 22, fol. 39.

lui permettre de voir ses amis pour consolider le parti des Mécontents, de faire agréer aux protestants le mariage de sa fille avec François Rakoczy qui était catholique, et enfin « d'avoir occasion de pénétrer les sentiments du prince Abafi, en cas que les Hongrois voulussent entreprendre quelque chose, s'il seroit disposé à s'unir à leurs desseins » (1).

Louis XIV accepta la manière de voir de son ambassadeur (2). Au mois de novembre, Apafi étant malade, Bethlen fit voir à Grémonville qu'il devait penser à lui donner comme successeur une personne qui fût « dans les intérêts de la France ». L'ambassadeur lui demanda des précisions sur les candidats éventuels et les moyens par lesquels ils entendaient être appuyés par la France pour réussir (3).

Mais, Apafi étant guéri, il ne fut plus question de cette affaire.

*
* *

Les relations entre la France et le Prince de Transylvanie, à cette époque, étaient en fonction des rapports qu'elle avait avec les Mécontents de Hongrie. Or, Louis XIV, tout en travaillant par l'intermédiaire de son ambassadeur à Vienne à fortifier leur parti et à entretenir leur mécontentement à l'égard de l'Autriche, n'avait pas l'intention de s'engager plus avant avec eux tant qu'il se trouvait encore en paix avec l'Empereur.

Il se réservait de négocier avec le Prince de Transylvanie, dont il considérait toujours l'appui indispensable aux Mécontents, le jour où il n'aurait plus de raisons de se cacher de l'Autriche. En attendant, Grémonville devait préparer le terrain en cherchant à rapprocher les Mécontents d'Apafi. Il ne se départit jamais de cette préoccupation pendant tout le temps qu'il négocia avec eux.

Au cours de 1665, les Mécontents s'étaient montrés très pressés de conclure un accord écrit avec la France. Grémonville fut obligé de toujours leur conseiller la modération. Le 1^{er} juin, ils lui présentèrent même un projet de traité, rédigé par un zélé protestant, Etienne Vitnyédy (4).

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 27 août 1665. *Bogisic: Op. cit.*, pp. 47-48.

(2) Lettre à Grémonville du 18 septembre. *Ibid.*, p. 50.

(3) Lettre de Grémonville au roi du 24 décembre 1665. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 22, fol. 281.

(4) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 99.

Ce projet comportait une alliance avec la France « perpétuelle, tant défensive qu'offensive contre tous leurs ennemis ». La France devait s'engager à les appuyer pour rentrer dans la possession de toutes les provinces qui avaient appartenu autrefois au royaume de Hongrie, et entretenir pour cela en Hongrie un corps de troupes à ses frais. Ils s'engageaient à « faire en quelque sorte » que le grand maréchal de Pologne, Lubomirski, et son fils soient mis « en la puissance d'une personne telle qu'il plaira au roy très chrestien d'ordonner », à condition de l'enfermer dans une prison « pour y mourrir avec son fils ». « Et en cas qu'on ne le puisse prendre vif avec son fils, continuait le projet, l'on s'en defaira par quelque moyen que ce soit, afin qu'eux n'estant plus, la raison d'estat le voulant ainsy, le roy très chrestien puisse venir à bout de ce qu'il desire » ⁽¹⁾.

Les Mécontents demandèrent que le traité fût signé au moins par Grémonville. Celui-ci leur conseilla d'attendre encore quelque temps, la France ne pouvant pas pour le moment prendre des engagements envers eux. « Je luy fis cependant toucher au doigt (à Vitnyédy), écrivait-il au Roi le 30 juin, que les affaires de la chrestienté estoient si variables, que dans peu de temps il pourroit arriver des choses qui serviroient à leur dessin... » ⁽²⁾.

(1) Depuis le commencement du mois de mai, Vitnyédy avait proposé à Grémonville de se saisir de la personne du Grand Maréchal « mort ou vif ». Il promit le plus grand secret. L'ambassadeur recommanda cette proposition à la Cour, la considérant comme sérieuse. (Lettre du 7 mai, Bogisic : *Op. cit.*, pp. 35-37.) Ce projet fut communiqué à la Reine de Pologne qui l'agréa. Louis XIV se déclara disposé à financer l'opération en secret, et sans que son nom y fût mêlé. « L'advis de la Reyne (de Pologne), écrivait l'évêque de Béziers au Roi le 19 juin, est que ces Hongrois tuent Lubomirski, mais s'ils le prenoient vif, elle n'a pas hésité à se déclarer qu'on luy coupera la teste aussytot qu'on l'aura conduit en Pologne... La Reyne n'estant pas encore fixée sur la place où l'on le pourra conduire, me chargea de demander au chevalier de Grémonville que les Hongrois le tuent. » (*Ibid.*, p. 256.) Le 11 septembre, Louis XIV recommandait à Grémonville de « continuer à l'eschauffer (Vitnyédy) dans l'exécution du projet qu'il a formé contre Lubomirski... » (*Ibid.*, p. 49.) Le 15 avril 1666 le Roi constatait avec regret qu'il n'entendait plus rien de ce projet. « Il se voit à present, écrivait-il à Grémonville, que Visniédi n'a eu dessein que d'avoir de l'argent en donnant de fausses esperances, puisque ce qu'il avoit promis d'exécuter estant si facile on n'entend point parler de luy. » (*Ibid.*, p. 60).

(2) V. Bogisic : *Op. cit.*, Op. 39.

L'occasion ne s'étant pas présentée, Louis XIV ne cessa pas de leur recommander d'attendre « une conjoncture plus favorable » (1).

*
* *

Pendant l'année 1666, les rapports de la France avec l'Empereur n'étant pas changés, Louis XIV garda envers les Mécontents et le Prince de Transylvanie la même attitude que l'année précédente. Depuis 1663, l'empereur Léopold était marié avec la seconde infante du Roi d'Espagne, Marguerite-Thérèse, qui n'avait alors que douze ans. Elle ne fut envoyée à Vienne qu'en juillet 1666. Philippe IV, mort le 17 septembre 1665, lui avait reconnu par testament le droit de succession, si l'infant Don Carlos mourait sans héritier mâle. Léopold était donc directement intéressé à la question de la succession espagnole. Son diplomate, Lisola, le poussait à une alliance avec l'Espagne et l'Angleterre. Celle-ci le sollicitait déjà à se déclarer contre les Provinces-Unies, avec lesquelles elle se trouvait en guerre depuis le mois de mars 1665. Mais, se déclarer contre les Provinces-Unies, cela signifiait rompre les relations aussi avec la France, leur alliée. Léopold, qui « répugnait aux grandes entreprises », ne voulait pas s'engager avec l'Angleterre tant que l'Espagne ne se décidait pas à entrer dans cette alliance (2).

Louis XIV, qui « préparait ses armes » en 1666 pour pénétrer en Flandre, savait qu'il devait compter avec l'opposition de Léopold. Il avait donc tout intérêt à lui « procurer des affaires chez lui », pour l'empêcher de « traverser les siennes ».

« J'entretenois aussi, écrit Louis XIV dans ses Mémoires, pour l'année 1666, une secrète intelligence avec le comte de Serin, pour faire naître quelque émotion dans la Hongrie, si j'entrois en guerre avec l'empereur » (3).

Pendant toute l'année 1666, Grémonville regut des ordres de la Cour de travailler à fortifier le parti des Mécontents et de les entretenir toujours dans l'espoir d'un secours important de la part du Roi de France. « Vous devez arriver, lui

(1) Lettres du Roi à Grémonville du 27 juillet et 11 septembre 1665. *Ibid.*, pp. 44-50.

(2) E. LAVISSE : *Op. cit.*, pp. 283-286.

(3) *Œuvres de Louis XIV* (éd. GRIMOARD, t. 2, p. 35).

écrivait le Roi le 9 avril, à fomentier et allumer par toute sorte de moyens ceste estincelle qui pourroit avec le temps prendre son autre nom, ordonner assez d'embarras à l'Empereur dans ses propres Estats, pour ne luy laisser pas lieu d'en causer à d'autres » (1).

Ce parti devint d'ailleurs très puissant au courant de cette année. Vers la fin de l'été de 1665, la famille de Pierre Zrinyi s'était rencontrée aux bains de Trencsin avec la veuve de Rakoczy II, qui était venue avec son fils François. Le Palatin de Hongrie, Veseleny, fut présent lui aussi (2). Le résultat de cette entrevue fut le rapprochement de ces trois familles. Le 1^{er} mars 1666, François Rakoczy épousa la fille du comte Zrinyi, ban de Croatie, et, un mois après, Veseleny adhéra également au parti des Mécontents (3). A la suite de l'intervention de Zrinyi, la princesse Rakoczy se réconcilia avec les protestants qu'elle avait persécutés sur ses domaines, et leur restitua les temples confisqués (4). Lorsque Grémonville annonça au Roi, le 12 avril, que Zrinyi lui avait écrit qu'il avait conclu un accord secret avec le palatin Veseleny et que celui-ci avait obtenu d'Apafi la promesse de « toute sorte d'assistance », et qu'il demanderait bientôt la protection du Roi de France (5), Lionne lui répondit le 30 avril : « Que cela est bon si la chose est véritable et que ce n'ayt pas esté une tentative du palatin pour sonder les sentiments du comte » (6).

Zrinyi avait dit la vérité. Quelques jours après, il arriva à Vienne accompagné d'un représentant du palatin Veseleny, et, tous deux, ils proposèrent à Grémonville de se mettre sous la protection du Roi de France. Ils voulaient absolument secouer le joug de l'Autriche, et, si le Roi de France n'acceptait pas de les aider, ils déclaraient qu'ils seraient obligés de s'arranger avec les Turcs. Ils demandèrent que la France fit un traité spécial avec Zrinyi et lui donnât une somme pour entretenir une armée de 15.000 chevaux et de 15 à 20.000 hommes de pied. En échange, ils

(1) V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 58.

(2) *Histoire d'Emeric, comte de Tekeli, ou Mémoire pour servir à sa vie*, p. 47.

(3) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, pp. 323-324.

(4) *Histoire d'Emeric, comte de Tekeli...*, p. 48.

(5) BOGISIC : *Op. cit.*, p. 59.

(6) *Ibid.*, p. 65.

mettaient la couronne du royaume à la disposition d'un prince français que le Roi indiquerait.

Grémonville, se rendant compte que l'entrée de Veseleny dans le parti des Mécontents avait une importance considérable, fut d'avis que les paroles ne suffiraient plus pour les maintenir dans de si bonnes dispositions pour la France, et qu'il fallait leur donner « quelques avances plus solides » ⁽¹⁾. Louis XIV, tout en appréciant l'affaire comme « capitale » et capable de « donner le dernier eschec » à la puissance de la Maison d'Autriche, refusa de conclure le traité et recommanda à Grémonville de leur conseiller d'attendre une occasion plus favorable ⁽²⁾.

Le Roi ne changea pas d'attitude pendant toute l'année 1666 et Grémonville dut rejeter plusieurs fois leurs demandes d'assistance, leur faisant toujours espérer qu'en s'organisant, ils pourraient obtenir un secours lorsque la France ne serait plus en paix avec l'Empereur. Mais, depuis que le palatin Veseleny avait adhéré au parti, les Mécontents ne voulaient plus différer longtemps la révolte contre la Maison d'Autriche. Veseleny entra en relations avec le Prince de Transylvanie qui lui envoya, au mois de mai, Nicolas Bethlen; fils de son chancelier, et Michel Teleki, pour discuter avec lui sur les conditions dans lesquelles Apafi pourrait appuyer leur entreprise. Pour ne pas éveiller les soupçons de la Cour de Vienne, il fut décidé qu'Apafi enverrait lui-même un agent à Constantinople pour demander l'assistance de la Porte. Le Prince de Transylvanie

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 23 avril 1666. *Ibid.*, pp. 61-64.

(2) » J'ay fort considéré, écrivait-il à Grémonville le 24 mai, tout ce que vous m'escrivez sur cette matière, c'est à dire... l'engagement du palatin de Hongrie dans les ressentiments qu'ils en veulent prendre et dans leur résolution de secouer le joug de la Maison d'Autriche, la disposition du comte de Serin de concourir à cela de tout son pouvoir, celle du comte Balaski, les dix ou douze mille hommes de secours qu'ils se promettent que le prince Abaffi leur donnera, les liaisons qu'ils peuvent prendre avec les Croates, les Valaques et les Moldaves, comme aussi l'appuy qu'ils peuvent attendre de la Porte, quoy qu'ils ne se soient pas expliqués sur ce point si clairement que sur les autres, et tout cela, joint ensemble, je le considère comme une affaire capitale, laquelle estant bien mesagée et en ne précipitant rien, mais attendant avec prudence la faveur des conjonctures pour (plus) aisement reussir et causer de grands embarras à la maison d'Autriche et peut estre donner le dernier eschec à sa puissance... » *Ibid.*, pp. 66-69.

accepta cette mission, et, au mois d'août, il expédia à Constantinople Ladislas Ballo.

Mais les Turcs, étant encore en guerre avec la République de Venise, ne voulurent pas s'engager dans une nouvelle expédition contre l'Autriche, et Ballo retourna en Transylvanie sans aucun résultat ⁽¹⁾.

N'ayant obtenu ni l'appui de la France ni celui des Turcs, les Mécontents furent obligés de retarder encore la réalisation de leurs projets. A partir du mois d'octobre, Louis XIV, sans s'ouvrir encore à Zrinyi, commença à s'intéresser de plus près à l'affaire des Mécontents. Le premier octobre, il écrivit à Grémonville de toujours continuer à se « deffendre » contre les demandes d'argent du comte Zrinyi et lui déclarer que peut-être au printemps prochain il y aurait quelque chose, parce que « les affaires de la chrestienté se brouilloient ». Le Roi envisageait déjà la possibilité de conclure le traité avec eux et de leur envoyer même un secours de troupes. Grémonville devait s'informer si les Mécontents disposaient d'un port sur la Mer Adriatique ⁽²⁾.

Au mois de décembre, Zrinyi et le palatin Veseleny, arrivés à Vienne sous prétexte de saluer la jeune impératrice Marguerite-Thérèse ⁽³⁾, se présentèrent chez Grémonville et lui déclarèrent qu'ils étaient disposés à attendre encore quelque temps. Ils lui laissèrent par écrit leurs demandes et sollicitèrent du Roi de France une somme de 50 jusqu'à 60.000 Reichsthalers pour pouvoir s'organiser en secret. « Ils voulurent mettre dans le dit escrit, écrivit Grémonville au Roi le 23 décembre, que cet argent serviroit encore pour gagner le Bassa de Bude affin qu'il ne les empeschast pas dans leurs desseins, mais je les conseilé de ne mesler en cela les Turcs » ⁽⁴⁾.

En réalité, cette recommandation n'était qu'une mesure de précaution de sa part pour le cas où la négociation avec les Mécontents pourrait être connue un jour par la Cour de Vienne. La France avait tout intérêt à les voir appuyés par

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, pp. 325-326.

(2) Lettre du Roi à Grémonville du 1^{er} octobre 1666. V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 77.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 326.

(4) V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 78.

les Turcs, mais la prudence lui dictait de se défendre de vouloir les amener en Hongrie.

*
* *

Malgré la mort du palatin Veseleny au mois de mars, le parti des Mécontents continua à se fortifier au cours de l'année 1667. Il obtint l'adhésion de plusieurs magnats puissants parmi lesquels, François Nadasdy, Erasme Tattenbach et François Frangipani.

Le ban de Croatie, Zrinyi, et Nadasdy qui désirait la place de palatin de Hongrie, vacante depuis la mort de Veseleny, eurent la direction du mouvement ⁽¹⁾.

Leurs rapports avec la France continuèrent exactement dans les mêmes conditions que les années précédentes : demandes pressantes d'assistance de leur part, et assurances de Grémonville que bientôt peut-être la France aurait l'occasion de les aider puissamment.

Au fond, par le maintien du mécontentement en Hongrie, Louis XIV ne cherchait qu'à empêcher l'Autriche de secourir l'Espagne, lorsqu'il entrerait en Flandre. Mettre l'Empereur dans l'impossibilité de lui envoyer des secours, était la préoccupation dominante de la politique française à cette époque ⁽²⁾.

En Allemagne, par ses alliances secrètes avec les électeurs de Mayence et de Cologne, avec le duc de Neubourg et l'évêque de Munster, la France avait obtenu d'eux non seulement l'engagement de renouveler la Ligue du Rhin, mais aussi, celui d'interdire à l'Empereur le passage des troupes sur le territoire de ces princes.

Mais, la France n'était pas assez garantie par ses alliances. Pouvoir susciter à l'Empereur des troubles dans ses propres Etats, c'était donc encore un moyen, et peut-être plus sûr, pour atteindre ce but.

Pendant que Grémonville continuait à maintenir les Mécontents dans leur hostilité à l'égard de la Cour de Vienne, Louis XIV faisait une première tentative auprès de l'Empereur par l'intermédiaire du comte Guillaume de

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 327.

(2) MIGNET : *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, t. 2, p. 21.

Fürstenberg, pour l'associer au partage de l'héritage espagnol. Le comte de Fürstenberg arriva à Vienne le 7 janvier 1667 et fit cette proposition à Léopold, comme venant de la part de l'Electeur de Cologne. L'Empereur refusa la proposition qu'il trouva trop générale, et Fürstenberg quitta Vienne au commencement du mois de mars ⁽¹⁾.

Malgré les préparatifs que le Roi de France faisait pour attaquer l'Espagne en Flandre — événement qui eut lieu au mois de mai —, pendant le printemps de 1667, ses relations avec les Mécontents de Hongrie n'aboutirent encore à aucun accord précis. Grémonville garda envers eux une attitude réservée. C'est que les événements de Pologne firent croire à la France pour un moment qu'elle pourrait trouver là un appui contre la Maison d'Autriche plus important et moins compromettant que celui des Mécontents qui sollicitaient toujours le concours des Turcs.

Au mois de janvier, la Cour de Pologne, d'accord avec l'ambassadeur français de Bonsy, envoya en France le grand référendaire, Morsztyn, pour prier Louis XIV de secourir la Pologne qui était menacée par les Turcs et les Tartares. Le 31 janvier mourut le grand adversaire du parti français, Lubomirski. Le Roi promit à la Pologne de lui envoyer un secours de troupes commandées par le prince de Condé en personne ⁽²⁾.

« La mort de Lubomirski, écrivait le duc d'Enghien à la Reine de Pologne le 25 février, est la chose du monde la plus considérable qui pouvait arriver pour l'élection... » ⁽³⁾. On croyait en France que Pomponne obtiendrait facilement en Suède un secours de troupes pour le candidat français. Mais tous les efforts furent inutiles parce que les Suédois, qui jalousaient déjà la France pour la grande influence dont elle jouissait en Allemagne, ne voulaient pas lui permettre de l'accroître encore par l'accession au trône de Pologne d'un prince français ⁽⁴⁾.

Lorsque Louis XIV promit à Morsztyn de secourir la Pologne avec un corps de troupes, il s'adressa à l'Electeur de Brandebourg pour permettre le passage de ces troupes

(1) MIGNET : *Op. cit.*, t. 2, pp. 325-335.

(2) G. PAGÈS : *Le Grand Electeur et Louis XIV*, pp. 150-151.

(3) E. MAGNE : *Le Grand Condé et le duc d'Enghien...*, pp. 328-329.

(4) MIGNET : *Op. cit.*, t. 2, p. 278.

sur son territoire, et d'appuyer en même temps la candidature de Condé. Millet fut chargé de cette mission. Or, l'Electeur avait toujours combattu l'idée de voir un prince français sur le trône de Pologne ; il n'avait donc aucun intérêt à faciliter cette élection. Il fut pourtant prudent, et, le 17 mai, il répondit à Millet qu'il acceptait le passage des troupes « si les autres Etats de l'Empire ne le refusaient point et si le Roi et la République de Pologne le demandaient ». Frédéric-Guillaume ne risquait rien, parce qu'il savait déjà que Marie de Gonzague, la reine de Pologne, était morte depuis le 10 mai (1).

La mort de Marie de Gonzague allait changer complètement la situation du parti français en Pologne. On se rendit aisément compte en France que le succès de la candidature de Condé n'était plus facile. Au commencement du mois de juin, Louis XIV informa Frédéric-Guillaume qu'il renonçait à envoyer des troupes en Pologne, et, qu'en retirant la candidature d'un prince français, il voulait maintenant appuyer celle du duc de Neubourg (2). En réalité, le Roi de France conserva encore l'arrière-pensée de poser la candidature de Condé, lorsque l'occasion en serait favorable (3).

Mais, tandis qu'après la mort de Lubomirski, on avait cru l'élection de Condé presque certaine, au commencement de l'été, elle était devenue très peu sûre et l'espoir qu'on avait eu un instant, de pouvoir trouver en Pologne un appui contre la Maison d'Autriche, n'était maintenant plus possible. Dans ces conditions, l'affaire de Hongrie devenait de nouveau intéressante pour la France.

Grémonville ne l'avait jamais perdue de vue et pendant tout le printemps et l'été de 1667 il n'avait pas cessé d'encourager les Mécontents, et de leur faire croire que la France pourrait accepter leurs propositions. La guerre de dévolution lui donnait maintenant la possibilité de les maintenir et de les pousser en même temps à s'organiser,

(1) G. PAGÈS : *Le Grand Electeur et Louis XIV*, pp. 151-155. Louis XIV avait aussi demandé aux Princes d'Allemagne le passage des troupes destinées à secourir la Pologne contre les Turcs, mais la demande était faite dans le but d'être rejetée, pour leur permettre de refuser aussi à l'Empereur s'il voulait leur demander la même chose, lorsqu'il désirerait envoyer des troupes au secours de l'Espagne en Flandre. MIGNET : *Op. cit.*, t. 2, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 279.

(3) G. PAGÈS : *Op. cit.*, p. 190.

en exploitant auprès d'eux l'imminence de l'intervention de l'Autriche en Flandre contre la France.

Pendant qu'il entretenait ces relations avec les Mécontents, Grémonville employait toute son habileté pour décider la Cour de Vienne à ne pas assister l'Espagne. Il disait à l'Empereur que son intervention contre la France serait de nature à provoquer une guerre universelle et il lui rappelait que Louis XIV avait des amis puissants en Allemagne, et qu'alors il ne serait pas seul à défendre les clauses du traité de Munster. Lionne était très content de Grémonville. Entre les menaces du Roi de France, qui lui recommandait la paix, et les sollicitations de l'Espagne de la secourir, la Cour de Vienne éprouvait de grandes difficultés à fixer son choix ⁽¹⁾. Cette hésitation continua jusqu'au mois de septembre, lorsque parvint à Vienne la nouvelle de la prise de Lille par les troupes françaises. Cette nouvelle victoire de Louis XIV en Flandre provoqua à Vienne une véritable consternation. L'ambassadeur d'Espagne fit de grandes instances auprès de Léopold en lui faisant voir que c'était seulement lui qui pouvait encore « préserver les pays bas d'une ruine totale » ⁽²⁾.

À partir du mois de septembre, la France commença à craindre une intervention de l'Autriche. Le moment était donc venu de penser plus sérieusement aux affaires de Hongrie. Depuis le mois de juin déjà, Grémonville avait informé la Cour que le ban de Croatie, Zrinyi, et François Nadasdy lui avaient demandé une réponse précise de la part de la France, lui ayant déclaré qu'ils ne pouvaient attendre davantage. L'ambassadeur français leur avait demandé un délai de trois mois, mais ils n'en avaient accordé que deux ⁽³⁾.

Vers la fin du même mois, Nadasdy déclara à Grémonville que, si la France ne voulait pas les aider, ils seraient obligés de s'adresser à la Porte, à quoi Grémonville répondit que, si leurs intérêts l'exigeaient, ils étaient libres de le faire, et que Louis XIV les aiderait certainement « pourvu qu'ils ne s'engageassent point avec les Turcs. Surquoy Nadasdy me dit, écrivait-il au Roi le 30 juin, que la France n'avoit

(1) MIGNET : *Op. cit.*, t. 2, pp. 204-205.

(2) *Ibid.*, p. 228.

(3) Lettre de Grémonville au Roi du 16 juin 1667. V. BOGISIC : *Op. cit.*, pp. 92-94.

pas eu scrupule de traiter avec le Ragoski qui avoit les mesmes liaisons qu'ils pouvoient prendre avec la Porte » (1). Il fut décidé finalement d'attendre la réponse du Roi.

Le 22 septembre, Louis XIV accepta enfin de conclure le traité avec les Mécontents (2). « Il sera bien presentement, écrivait-il à Grémonville, que vous entriez plus avant en matière avec les comtes de Serin et de Nadasti et leurs amys, pour disposer toutes choses en sorte que si au printemps prochain l'empereur (comme il y a grande apparence) viole le traité de Munster... que je puisse par le moyen des Hongrois, me ressentir de cette infraction et lui donner affaires et des embarras dans ses propres pays. » Il fut chargé d'éclaircir toutes les conditions du traité, mais de ne rien signer avant de recevoir de nouveaux ordres. Louis XIV comptait traîner cette négociation en longueur jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. En même temps que cette instruction, le Roi envoya à Grémonville un plein pouvoir « de faire tels traités et conventions qu'il advisera bon estre pour le bien de son service, soit avec le corps de la noblesse hongroise ou avec tels particuliers d'icelle... » (3).

Au commencement de novembre, Grémonville se rencontra avec Zrinyi et Nadasdy dans les environs de Vienne. Ils sollicitèrent l'intervention du Roi à Constantinople pour que les Turcs « n'entrassent dans la Hongrie quand ils se déclareront » pour la France, parce qu'ils avaient été informés que la Porte avait assuré l'Empereur, par l'intermédiaire du dragoman Panaioti, qu'elle s'opposerait aux ennemis de l'Autriche. En dehors d'un secours en argent, ils demandèrent aussi à la France de leur procurer un secours de trois mille hommes, soit de Pologne, soit de la part d'un prince d'Allemagne. Grémonville trouva leurs prétentions trop exagérées et leur déclara, toujours par précaution pour le cas où cet accord serait connu par la Cour de Vienne, que la France ne pouvait entrer encore « en aucune exécution du projet... tant que l'Empereur n'eut commencé le premier, quelque contravention à la paix » (4).

(1) V. BOGISIC: *Op. cit.*, p. 95.

(2) Lettre du Roi à Grémonville. *Ibid.*, pp. 99-100.

(3) Plein pouvoir du 22 septembre. *Ibid.*, p. 100.

(4) Lettre de Grémonville au Roi du 3 novembre 1667. *Ibid.*, pp. 102-103.

Malgré la pression des Mécontents, Grémonville refusa de signer aucun traité, et pendant le mois de novembre et de décembre, tout en continuant à négocier avec eux, il ne chercha en réalité qu'à gagner du temps, conformément à l'instruction du 22 septembre. Le 13 décembre, Lionne informa Grémonville que le Roi n'acceptait pas la proposition de leur procurer un secours de trois mille hommes, et lui recommanda de continuer toujours à gagner du temps ⁽¹⁾.

*
* *

En 1667, pendant que les Mécontents étaient en négociation avec la France, ils n'avaient pas cessé de demander l'appui de la Porte par l'intermédiaire du Prince de Transylvanie. Les Turcs, toujours occupés dans la guerre avec la République de Venise, refusèrent leurs propositions. Grémonville n'ignorait pas ces démarches. Dans ses conversations avec eux, il avait toujours combattu l'idée de faire appel aux Turcs, quoique en réalité il le désirait ardemment.

Depuis qu'il savait que les Mécontents étaient en relations avec Apafi et qu'ils pouvaient compter sur son appui, Grémonville trouvait qu'il n'était plus nécessaire d'entretenir des rapports avec lui. Il continua pourtant à s'intéresser à tous les événements de Transylvanie qui pouvaient inquiéter l'Autriche du côté de l'Empire ottoman.

Parmi les conditions qu'ils demandaient pour conclure le traité avec la France, il y avait aussi celle d'appuyer le gendre de Pierre Zrinyi, François Rakoczy, à devenir prince de Transylvanie à la place d'Apafi. Dans ces conditions, disaient-ils, Rakoczy pourrait mieux servir leur cause ⁽²⁾.

Pendant tout l'été de 1667, le bruit circula que les Turcs voulaient destituer Apafi et mettre à sa place le comte Zoliomy. On disait même que la Cour de Vienne s'opposerait à ce changement. Si Apafi refusait de se soumettre aux ordres de la Porte, comme on le présumait, on pouvait s'attendre à de nouvelles complications entre l'Autriche et l'Empire ottoman ⁽³⁾.

(1) Lettre de Grémonville au Roi. *Ibid.*, p. 108.

(2) *Ibid.*, p. 94.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 26, fol. 375.

Le 25 août, Grémonville écrivait à la Cour que, d'après les nouvelles reçues de Transylvanie, Apafi se préparait à résister au comte Zoliomy, qui, prétendait-on, avait déjà obtenu le consentement du Sultan à occuper le trône de la principauté. Il informait aussi la Cour qu'Apafi demandait le secours de l'Empereur, « mais j'ay sceu, ajoutait Grémonville, qu'on prend la voie de la négociation à la Porte, pour empescher une pareille nouveauté qui seroit de dangereuse conséquence pour les affaires de la Hongrie » ⁽¹⁾.

Trois semaines après, il communiquait à la Cour que le conflit entre Apafi et Zoliomy était enfin aplani « moiennant une somme d'argent et la restitution de quelques chasteaux et terres qui luy avoient esté confisquées... » ⁽²⁾. Un conflit entre l'Empereur et les Turcs à propos de la Transylvanie n'était donc plus possible. Avant de connaître le règlement de cette affaire, Louis XIV écrivit à Grémonville le 22 septembre que, si la destitution d'Apafi pouvait provoquer des complications entre les Ottomans et l'Autriche, il l'autorisait à recommander à De la Haye tout ce qu'il devait faire à Constantinople pour arriver à ce but. Le Roi considérait cette action comme permise du moment que l'Empereur se préparait à l'attaquer en envoyant des troupes au secours de l'Espagne en Flandre. « Le soin que je dois avoir de mes estats et de mes peuples, écrivait-il, me met en droit de repousser ses injustices et ses violences par toute sorte de voyes » ⁽³⁾.

Mais le conflit entre le Prince de Transylvanie et le comte Zoliomy étant réglé lorsque cette instruction arriva à Vienne, Grémonville n'eut plus l'occasion de l'exécuter. D'ailleurs, le changement radical qui devait se produire quelques mois plus tard dans les relations de la France avec la Maison d'Autriche, allait rendre complètement inutiles, pour plusieurs années, tous rapports entre la France et le Prince de Transylvanie.

*
* *

Pendant que Grémonville cherchait à gagner du temps avec les Mécontents de Hongrie, il déployait en même temps

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 27, fol. 137.

(2) Lettre de Grémonville du 15 septembre 1667. *Ibid.*, fol. 177

(3) Lettre du Roi à Grémonville, V. Bogisic: *Op. cit.*, p.100.

une grande activité à Vienne pour empêcher l'Empereur de secourir l'Espagne. La Cour était très satisfaite de son habileté ⁽¹⁾.

La tentative faite par Louis XIV au commencement de l'année 1667, par l'intermédiaire du comte de Fürstenberg, d'associer Léopold au partage de l'héritage espagnol avait échoué. Il fut décidé de charger Grémonville de cette négociation lorsqu'il se présenterait une occasion pour la reprendre. Au mois d'octobre, le ministre de l'Empereur en France, Vicka, laissa entendre que Léopold serait disposé à discuter avec Louis XIV la question de l'héritage espagnol. Le 28 octobre, la Cour chargea Grémonville de sonder le terrain pour voir quelles étaient en réalité les dispositions de l'Empereur. Grémonville devait convaincre la Cour de Vienne qu'un accord avec la France dans l'affaire espagnole était dans l'intérêt même des Espagnols, car « il faudrait seulement, lui écrivait Lionne, les traiter comme des malades à qui l'on fait prendre par force une médecine qui sert après à leur guérison » ⁽²⁾. Léopold accepta d'entrer en négociation à ce sujet avec la France, et, le 19 janvier 1668, fut conclu un traité secret pour le partage de la succession d'Espagne. Il fut ratifié le 2 février par Louis XIV et le 28 par l'Empereur. Quelques modifications, peu importantes d'ailleurs, furent ratifiées à la fin du mois de mars. L'article premier disait : il y aura « une paix et une amitié ferme et constante et une alliance éternelle... » ⁽³⁾.

Ce traité changeait complètement les rapports entre la France et la Maison d'Autriche. Louis XIV n'avait donc plus besoin d'une diversion en Hongrie.

Les Mécontents, qui ignoraient l'existence de ce traité, continuaient à presser toujours Grémonville de conclure le traité avec eux. L'ambassadeur français se défendait continuellement en leur répondant que la France ne pouvait

(1) Lettre de Lionne à Grémonville du 25 octobre 1667, citée par MIGNET : *Op. cit.*, t. 2, p. 245. « Le roi, lui écrivait Lionne, vous trouve le ministre de toute la terre le plus effronté (et en cela Sa Majesté vous donne la plus grande louange que vous puissiez jamais désirer), de vous être mis en tête d'empêcher par votre persuasion et par vos menaces qu'un empereur, successeur de tous les Césars, n'ose pas faire des recrues à ses troupes... »

(2) Lettre de Lionne à Grémonville du 28 octobre. MIGNET : *Op. cit.*, t. 2, p. 337.

(3) *Ibid.*, pp. 440-460.

prendre encore aucun engagement envers eux, tant que l'Empereur garderait la paix. Nadasdy insistait moins. En échange, Zrinyi se montrait très pressé de déclancher la révolte ⁽¹⁾.

Le 22 mars, le Roi approuva complètement l'attitude de son ambassadeur à Vienne, et il lui fit voir que les Mécontents ne pouvaient plus compter sur son appui, du moment qu'il n'avait plus besoin de leur diversion contre l'Autriche. « Je ne voudrais pas leur nuire en rien, écrivait le Roi à Grémonville, après la confiance qu'ils ont prise en moy, mais je ne voudrais pas non plus causer par leur moyen aucun embarras à l'empereur qui non seulement en use si bien à mon esgard, mais dont les interets doivent à l'advenir être si conformes et si conjoints aux miens propres... » ⁽²⁾.

Sans interrompre les relations avec les Mécontents, la France fut bien décidée à ne plus les encourager à la révolte, après la conclusion du traité secret du 19 janvier avec Léopold. Dans les rapports qu'elle eut encore quelque temps avec eux, la France ne chercha qu'à se dégager lentement et d'une façon honorable de toutes les promesses de secours qu'elle leur avait fait espérer depuis 1664. Grémonville se retrancha dans son ancienne réponse, que la France ne pouvait rien faire pour eux avant que l'Empereur ne lui en donnât un prétexte.

Vers la fin du mois de mars, Zrinyi, devant l'attitude réservée de Grémonville, le menaça même d'interrompre ses négociations avec la France ⁽³⁾. En réalité, ce n'était que du zèle de sa part pour justifier la pension annuelle que la France lui payait régulièrement, parce que les Mécontents n'avaient pas encore les moyens nécessaires pour déclancher le mouvement de révolte contre la Cour de Vienne.

Au commencement du mois d'août, il fut de nouveau question de réaliser leur projet. Zrinyi informa Grémonville qu'en septembre, la Hongrie connaîtrait probablement des troubles et qu'il attaquerait la Silésie peut-être même avec

(1) Lettre de Grémonville au Roi du 16 février 1668. V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 111. « Nadasdy, écrivait-il, est un homme fort sage et bien informé, conçoit fort bien mon raisonnement ; mais le comte Serin qui est plus emporté, témoigna que les Hongrois ne pourroient plus se dispenser de secouer le joug. »

(2) V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 112.

(3) Lettre de Grémonville au Roi du 29 mars 1668. *Ibid.*, p. 113.

le secours des Turcs. L'ambassadeur français lui déconseilla nettement cette entreprise en lui faisant voir qu'elle serait désapprouvée par Louis XIV. Il lui promit d'écrire à la Cour pour lui payer la pension, seulement à la condition qu'il ne dirait jamais à personne que la France avait eu un rôle quelconque dans la préparation de leur soulèvement. Grémonville l'avertit en même temps que, si l'Empereur venait à connaître ces relations, il serait « obligé de faire des déclarations qui ne luy serviroient pas ».

A la fin, Zrinyi déclara qu'il se retirerait en Croatie et il laisserait agir les autres Mécontents ⁽¹⁾.

Lorsque la Cour connut cette disposition des Mécontents à se révolter, elle approuva entièrement l'attitude de Grémonville. Lionne lui écrivit de leur montrer que le traité de Munster empêchait la France de prendre leur parti contre l'Empereur ⁽²⁾. Le même jour, le Roi lui adressa une lettre qui devait prouver au besoin son attitude correcte dans cette affaire. Grémonville fut chargé de chercher par tous les moyens à obliger Zrinyi « à se tenir chez luy en repos et à y laisser les autres. Le bien général de la chrestienté, ajoutait le Roi, et mon interest particulier (s'il vouloit le favoriser), ne requerant pas qu'il y suscite aucun nouveau trouble. Et s'il le faisoit, non seulement il ne doit attendre de moy aucun appuy, mais je le donnerois contre luy à l'empereur » ⁽³⁾.

Le 13 septembre, Grémonville informa la Cour que Zrinyi, se voyant désapprouvé par la France, renonçait à son entreprise et se déclarait prêt « à n'agir pour l'avenir que par les ordres » du Roi de France. En échange, il insistait beaucoup pour qu'on lui payât la pension.

Il fut en même temps déconseillé par l'ambassadeur français d'aller en Pologne comme il le projetait, pour travailler à l'élection de son gendre Rakoczy au trône de Pologne ⁽⁴⁾.

(1) Lettre de Grémonville à la Cour du 2 août 1668. *Ibid.*, pp. 114-115.

(2) Lettre de Lionne à Grémonville du 24 août. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 30, fol. 338.

(3) *Ibid.*, fol. 337.

(4) *Ibid.*, t. 31, fol. 41-43. « Je ne crois, ajoutait Grémonville, le dit comte Serin capable de descouvrir icy nostre secret, quand mesme je n'aurois pas de ses lettres qui feroient assez voir son inquiétude des amusemens que je luy donnois et j'aurois beau champ en ce cas la de faire voir à l'empereur la sincérité avec laquelle vostre Majesté auroit agy dans le cours de cette affaire. »

Louis XIV, qui n'avait pas renoncé à l'idée de soutenir le prince de Condé ou son fils le duc d'Enghien, malgré l'engagement pris à l'égard du prince de Neubourg, fut très content que Grémonville n'eût pas encouragé Zrinyi à faire le voyage de Pologne ⁽¹⁾.

Depuis la signature du traité secret du 19 janvier, la France avait renoncé à son projet de diversion en Hongrie. Pressée plusieurs mois encore par les Mécontents à les secourir, elle finit par les convaincre au mois de septembre de ne plus rien entreprendre contre la Cour de Vienne. C'était la fin d'une période de quatre ans de relations entre la France et les Mécontents de Hongrie. La diversion que ceux-ci avaient préparée contre l'Autriche devait s'appuyer sur le Prince de Transylvanie et indirectement sur les Turcs.

La politique de la France pendant cette époque, à l'égard du Prince de Transylvanie et de l'Empire ottoman, avait continuellement cherché à préparer le terrain dans ce sens, mais sans jamais se compromettre par une démarche directe. Elle avait toujours réservé cette éventualité pour le moment où la diversion de Hongrie pouvait lui être indispensable. Cette occasion ne s'étant pas présentée, et Léopold s'étant mis d'accord avec Louis XIV sur la question du partage de l'héritage espagnol, la France laissa « tomber l'affaire de Hongrie » en 1668.

(1) « Vous avez très bien fait, lui écrivait le Roi le 9 octobre, d'oster de l'esprit du comte de Serin la chimere qu'il s'y estoit mise, que le Ragoski son beau-fils, pût donner une atteinte à la couronne de Pologne, et de le destourner du voyage qu'il vouloit faire en Pologne pour ce beau dessein. » V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 117.

LES RELATIONS DIPLOMATIQUES
ENTRE LA FRANCE
ET LA PRINCIPAUTÉ DE TRANSYLVANIE
de 1674 à 1683

1.

La France et la Transylvanie de 1669 à 1674. La révolte des Mécontents de Hongrie. Ses conséquences pour les relations franco-transylvaines.

Louis XIV s'étant mis d'accord avec Léopold sur la question de l'héritage espagnol, par le traité du 19 janvier 1668, il n'eut plus besoin de diversion contre la Maison d'Autriche. Il se décida à ne plus encourager les Mécontents de Hongrie, en leur faisant dire par l'intermédiaire de Grémonville qu'ils ne devaient espérer aucun appui de sa part, tant que l'Empereur respecterait le traité de Munster. Ce fut toujours par cet argument que la France refusa leurs demandes au cours de 1668 et 1669.

A partir du moment où avait été conclu ce traité et jusqu'en 1674, lorsque l'Empire d'Allemagne déclara la guerre à la France, Louis XIV se garda de « fomenter des troubles » en Hongrie.

La France pendant cette période n'a eu aucune relation diplomatique avec la principauté de Transylvanie. Les événements qui se déroulèrent en Hongrie entre 1669 et 1673, devaient lui permettre de reprendre des relations directes avec le prince Apafi en 1674.

Les Mécontents, qui ignoraient totalement l'existence du traité secret du 19 janvier 1668, firent encore une démarche en 1669 auprès de Louis XIV pour le décider à les appuyer. Leur délégué envoyé en France repartit sans avoir rien obtenu. Louis XIV s'était dérobé avec l'ancien argument que le traité de Munster l'empêchait de prendre leur parti tant que l'Empereur ne lui en donnait pas le motif.

Au contraire, le Roi leur conseilla de chercher à régler le différend qu'ils avaient avec Léopold, « leur souverain légitime » ⁽¹⁾.

Le refus de la France ne les découragea pas. Ils continuèrent d'organiser le soulèvement contre la Maison d'Autriche. Pendant que Zrinyi se préparait en Croatie, son gendre, François Rakoczy, cherchait à gagner les comitats de la Haute-Hongrie. Les Mécontents espéraient toujours pouvoir trouver un appui en Transylvanie et à Constantinople.

En réalité, Apafi ne cherchait qu'à maintenir de bonnes relations avec eux sans trop désirer la réussite de leur entreprise. Apafi se méfiait surtout de Rakoczy qui continuait à s'intituler le « prince élu de Transylvanie ». En 1667, les Mécontents avaient déjà demandé à la France de soutenir Rakoczy pour remplacer Apafi comme prince de Transylvanie, situation qui aurait pu lui permettre d'appuyer d'une façon plus efficace leur entreprise contre la Maison d'Autriche ⁽²⁾.

Devant leurs insistances, Apafi céda, et au commencement du mois d'octobre, il envoya à la Porte David Rosnayay, afin de solliciter le concours des Turcs pour les Mécontents ⁽³⁾.

Le ban de Croatie, Zrinyi, envoya lui aussi à Constantinople, vers la fin de l'année 1669, un homme de confiance, François Bucovacsky. Celui-ci fut chargé de demander au nom des Mécontents le secours des Turcs « afin de se soustraire à la tyrannie des Allemands et des jésuites ». En échange, ils s'engageaient à leur payer un tribut annuel de 60.000 écus. Les Turcs, qui ne voulaient pas s'engager dans une guerre avec la Maison d'Autriche, se contentèrent de répondre à Zrinyi « que sa proposition ne pourrait être accueillie tant que son territoire serait occupé par les troupes impériales ».

Au cours de 1670, les Mécontents et le Prince de Transylvanie firent de nouvelles démarches auprès de la Porte, mais sans arriver à aucun résultat ⁽⁴⁾. Se rendant compte

(1) Réponse donnée par Louis XIV au délégué des Mécontents le 7 juillet 1669. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 130.

(2) Lettre de Grémonville au Roi du 16 juin 1667. V. BOGISIC: *Op. cit.*, pp. 92-94.

(3) FESSLER: *Op. cit.*, t. 4, p. 330.

(4) HAMMER: *Op. cit.*, t. 11, pp. 352-353.

que les Turcs étaient intéressés à soutenir leur entreprise, les Mécontents se décidèrent à déclancher le mouvement avec l'espoir que, par la suite, ils pourraient les engager à les appuyer. Tous leurs chefs attendaient des avantages personnels de cette révolte. Le ban de Croatie, Zrinyi, songeait à la Hongrie royale, Rakoczy à la principauté de Transylvanie, Nadasdy voulait devenir palatin de Hongrie ⁽¹⁾, et le comte Tattenbach de Styrie, qui avait de vastes propriétés en Carniole, en échange de son concours et des dépenses qu'il avait supportées pour l'enrôlement des troupes, devait recevoir en fief la Carniole ⁽²⁾.

La révolte, mal préparée et surtout très mal dirigée, fut vite maîtrisée par les armées impériales. Zrinyi, aidé par Tattenbach et par Frangipani son beau-frère, convoqua d'abord les Etats de Croatie à Agram, et exigea leur serment personnel de fidélité. Les Etats déclinèrent l'invitation et mirent au courant la Cour de Vienne, qui envoya immédiatement des troupes sous le commandement du général Spankau. Tattenbach fut arrêté, et Zrinyi, après avoir essayé de résister un moment avec Frangipani, se voyant dans l'impossibilité de continuer la lutte avec succès, ils prirent le parti de se rendre à Vienne pour chercher à se réconcilier avec l'Empereur. Au lieu d'obtenir leur pardon, ils furent emprisonnés.

Dans la Haute-Hongrie, la révolte dirigée par Rakoczy eut le même sort. Après quelques succès, il fut obligé de se retirer devant les troupes autrichiennes commandées par les généraux Spork et Heister. Ses troupes s'étant dispersées, il se réfugia dans la ville de Munkacz, possession héréditaire de sa famille où habitait sa mère. Etant zélée catholique et jouissant d'une grande influence auprès de Léopold, elle réussit à réconcilier son fils avec la Cour de Vienne. Rakoczy fut obligé d'accepter des garnisons autrichiennes dans ses châteaux, renoncer à ses dignités et payer une amende de 35.000 florins ⁽³⁾.

Le gouvernement de Vienne, après être entré dans la possession de la correspondance échangée entre les Mécon-

(1) ED. SAYOUS : *Histoire générale des Hongrois*, t. 2, p. 163.

(2) ALBERT LEFAIVRE : *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie*, t. 2, pp. 57-58.

(3) *Ibid.*, p. 59.

tents, trouvée dans la maison de la veuve du palatin Vesseleny (le château de Mucrany), apprit aussi la part que Nadasdy avait eue dans la préparation de la révolte ⁽¹⁾. On l'arrêta, lui aussi, au commencement de septembre 1670.

Le procès des révoltés fut instruit par onze membres du Conseil d'Etat sous la présidence de Hocher. Les débats avaient fait une lumière complète sur les moindres détails de leurs relations avec la France, les Turcs et les Transylvains. Condamnés à mort pour haute trahison, Zrinyi, Frangipani et Nadasdy furent décapités le 30 avril 1671, et le comte Tattenbach le 1^{er} décembre de la même année.

Tous ceux qui se sentirent compromis dans cette affaire, et presque toute la haute noblesse de Hongrie avait participé à l'organisation de la révolte ⁽²⁾, s'enfuirent en Transylvanie où ils trouvèrent un bon accueil à la Cour d'Apafi ⁽³⁾.

*
* *

Dès le commencement de la révolte des Mécontents, la France fut accusée par la Cour de Vienne d'avoir pris une part importante dans la préparation de ces troubles. L'accusation n'était exacte que pour l'époque de 1664 à 1668. A partir du traité du 19 janvier 1668, jusqu'en 1670, lorsque les Mécontents prirent les armes, la France n'avait pas cessé de leur recommander de se réconcilier avec l'Empereur. Nadasdy espérant obtenir le pardon de l'Empereur, rejeta toute la responsabilité sur le ban de Croatie, Zrinyi. Il fit des aveux sur toutes leurs relations avec le Prince de Transylvanie, les Turcs et la France. La connaissance des rapports qu'ils avaient eus avec Louis XIV créa une situation très difficile à son ambassadeur à Vienne, le chevalier de Grémonville. « L'on me mesle, écrivait-il au Roi le 16 janvier 1670, dans toutes ces affaires, ce qui fait que les gens mesme les plus esloignés de soupçon, tas-

(1) *Mémoires de Monsieur de (Brégy?) pour servir à l'histoire du XVII^e siècle* (éd. MICHAUD ET POUJOULAT, troisième série, t. 7, p. 617). L'auteur de cette compilation ne peut pas être Brégy. L'opinion la plus accréditée est qu'elle a été faite par Meusnier de Querlon. EMILE BOURGEOIS ET LOUIS ANDRÉ : *Les Sources de l'histoire de France, XVII^e siècle*, t. 2, p. 87.

(2) A. LEFAIVRE : *Op. cit.*, t. 2, p. 60.

(3) *Histoire d'Emeric, comte de Tekely, ou Mémoire pour servir à sa vie*, p. 86.

chent de m'éviter, ce qui est certainement encore un artifice de ceux avec les Espagnols qui voudroient me faire perdre le credit ou me rendre si odieux que je ne puisse quasi plus demeurer icy pour la dignité du caractère dont je suis honoré » (1). Grémonville se défendit énergiquement devant l'Empereur d'avoir fomenté ces troubles, lui faisant voir que la France avait toujours refusé de prendre aucun engagement envers eux tant qu'il respecterait le traité de Munster. Malgré ces explications, Grémonville continua d'être attaqué à Vienne encore longtemps. « Je ne rapporte point, Sire, écrivait-il au Roi le 27 mars 1670, toutes les impertinences qui se publient touchant la part qu'on me veut donner dans un si meschant dessein que l'on dit estre un escoulement de mes négociations » (2).

Pour montrer à Léopold combien la France désapprouvait leur action, Grémonville lui fit espérer que Louis XIV pourrait lui envoyer un secours pour les affaires de Hongrie. L'Empereur refusa, se déclarant capable de maîtriser les Mécontents avec ses propres forces (3).

Après l'arrestation de Nadasdy, au commencement du mois de septembre, les attaques contre Grémonville recommencèrent avec plus de vigueur encore (4).

Des libelles comme « *Hungaria vindicta* » et « *Anniversarius 12^{us} Imperii Leopoldi primi* » le présentaient comme le véritable auteur des troubles de Hongrie (5).

Grémonville fit l'impossible afin de prouver la fausseté de ces accusations, étant intéressé à montrer à Léopold qu'au contraire, la France avait gardé une attitude très correcte dans l'affaire des Mécontents. Toute la politique de Louis XIV pendant ce temps à l'égard de l'Empereur cherchait à l'empêcher de se rallier à la Triple Alliance de La Haye. Or, les adversaires de la France voulaient exploi-

(1) V. BOGISIC : *Op. cit.*, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 135.

(3) Lettre de Grémonville au Roi du 18 mai 1670. *Ibid.*, p. 156.

(4) Lettre de Grémonville à Pomponne du 14 septembre 1670. *M. B. Arsenal*, t. 4713, fol. 167. « L'histoire de Nadasti, écrivait-il, en effet, très scandaleuse, fait bien du bruit icy, dans laquelle on me mesle à tort bien avant, car si le public scavoit comme toutes les choses se sont passées on ne pourroit qu'admirer en cela comme en toute autre chose la bonne foy et l'incomparable générosité du roy. »

(5) Lettre de Grémonville à Pomponne du 28 septembre. *Ibid.*, fol. 170.

ter, en exagérant l'importance du rôle que Grémonville y avait joué, l'affaire de Hongrie, pour décider l'Empereur d'entrer dans cette ligue.

L'affaire de Lorraine allait contribuer, elle aussi, à refroidir les rapports entre la Cour de Vienne et Louis XIV ⁽¹⁾. Grémonville fut chargé de se plaindre de l'attitude peu amicale de Léopold et de lui faire voir qu'il ne dépendait que de la France de lui susciter des difficultés en Pologne et en Hongrie « où l'on était toujours prêt à se révolter » ⁽²⁾.

Vers la fin de l'année 1670, la Cour de Vienne inclinait à entrer dans la garantie du traité d'Aix-la-Chapelle ⁽³⁾. Grémonville, qui craignait une telle décision, était d'avis que l'affaire de Hongrie, qui pouvait engager les Turcs à intervenir, et celle de Pologne ⁽⁴⁾, pourraient bien décider Léopold à garder la neutralité. « Je remarque très bien, écrivait-il au Roi le 25 décembre, que ses affaires là (de Hongrie) donnent icy de l'embarras et je voudrois encore que celles de Pologne continuassent un peu dans le désordre pour l'avantage qui en reviendrait aux interests de vostre Majesté » ⁽⁵⁾.

Mais, pendant que Grémonville s'efforçait de décider l'Empereur à garder la neutralité, son ambassadeur Lisola prenait déjà à La Haye l'engagement, en son nom, de rompre les relations avec la France, si elle attaquait la Hollande. Le 22 janvier 1671, Lisola fut désavoué par tous les ministres du Conseil de l'Empereur. Lobkowitz déclara même à Grémonville que l'Autriche verrait avec plaisir une attaque de la France contre les Hollandais, « car,

(1) Au mois d'août 1670 la France avait occupé la Lorraine pour empêcher les Espagnols de communiquer directement avec la Franche-Comté, les Pays-Bas et le Luxembourg. L'intervention de Léopold, comme médiateur entre la France et le duc Charles IV, fâcha Louis XIV qui trouva « étrange » la prétention de l'Empereur.

(2) Lettre de Lionne à Grémonville du 20 novembre 1670. MIGNET : *Op. cit.*, t. 3, p. 491.

(3) MIGNET. *Ibid.*, p. 499.

(4) Après l'élection de Michel Korybut Wisniowiecki (le 19 juin 1669), contrairement au désir du parti français, celui-ci n'ayant pas désarmé, avait proposé à la France d'appuyer après le détronement de Wisniowiecki la candidature du comte de St-Pol, le fils du duc de Longueville. En 1670 le parti français travaillait pour organiser ce complot. LOUIS FARGES : *Recueil des Instructions... Pologne*, p. 11.

(5) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 38, fol. 363.

disait-il, il faut que la France venge sur eux l'Espagne ; mais que surtout votre roi ne manque pas son coup ; nous le laisserons faire tout à son aise » (1).

Depuis que l'Angleterre avait refusé au mois de février 1671 d'accéder à l'obligation d'une défense réciproque entre tous les garants de la paix d'Aix-la-Chapelle, la France ne craignait plus l'entrée de Léopold dans la Triple Alliance (2).

Grémonville continua pourtant à demander à Léopold une déclaration écrite d'après laquelle il ne devait pas entrer dans la Ligue, ou au moins ne pas aider les Hollandais contre la France. Mais il ne devait réussir que vers la fin de l'année 1671.

Pendant qu'un conseil instruisait à Vienne le procès des chefs des Mécontents qui étaient arrêtés, Grémonville recommanda au Roi d'intervenir auprès de l'Empereur pour leur libération (3).

Accusé d'avoir fomenté ces troubles en Hongrie, Louis XIV se trouvait dans une situation trop délicate pour se permettre cette démarche. Le procès finit par des condamnations à mort pour Zrinyi, Nadasdy et Frangipani qui furent exécutés le 30 avril et le comte de Tattenbach au mois de décembre 1671.

Mais ces exécutions ne devaient pas mettre fin aux troubles de Hongrie. Tous ceux qui avaient pris part à cette révolte et avaient réussi à s'enfuir en Transylvanie ne cessaient pas de préparer une intervention armée en Hongrie et de solliciter l'appui de la Porte. On commença à s'inquiéter à Vienne. Les partisans de l'Espagne, qui cherchaient par tous les moyens à décider l'Empereur de prendre position contre la France, continuèrent encore quelque temps à attaquer Louis XIV et à le rendre en partie responsable de ce qui se passait en Hongrie (4). En organisant des cabales contre le chevalier de Grémonville, ils voulaient l'obliger à quitter Vienne pour être plus sûrs de pouvoir

(1) Lettre de Grémonville du 22 janvier 1671. MIGNET : *Op. cit.*, t. 3, pp. 503-504.

(2) *Ibid.*, p. 510.

(3) Lettre de Grémonville du 16 avril 1671. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 39, fol. 337.

(4) Lettre de Grémonville du 14 mai. *Ibid.*, t. 40, fol. 25.

gagner l'Empereur à leur cause ⁽¹⁾. Louis XIV fut très fâché de ces attaques et du conflit qui survint entre Grémonville et Lobkowitz. Le 14 juin 1671, il demanda satisfaction à l'Empereur en lui faisant voir que, non seulement il n'avait pas aidé les Mécontents à se révolter mais qu'au contraire, il les avait toujours dissuadés d'entreprendre quoi que ce soit contre la Cour de Vienne ⁽²⁾.

Léopold accorda à Grémonville la réparation demandée. Lobkowitz lui fit des excuses publiques ⁽³⁾. A partir de ce moment on accusa moins la France pour le rôle qu'elle avait joué dans la préparation de la révolte des Mécontents. Les rapports entre la Cour de Vienne et Louis XIV commencèrent à s'améliorer, si bien que le 1^{er} novembre 1671 Léopold accepta de signer avec la France un traité qui privait la Hollande de son appui. L'échange des ratifications eut lieu le 18 décembre ⁽⁴⁾.

*
* *

Si par le traité du 1^{er} novembre 1671 l'Empereur s'était engagé à maintenir le traité de Munster et celui d'Aix-la-Chapelle, et à laisser la France libre d'attaquer la Hollande, c'était à cause du fait qu'il ne se sentait pas assuré du côté de la Hongrie où il craignait à tout moment un soulèvement qui pouvait être appuyé par le Prince de Transylvanie et par l'Empire ottoman. La Cour de Vienne n'avait aussi aucun intérêt, en refusant de prendre cet engagement envers

(1) Lettre de Grémonville à Pomponne du 31 mai 1671. *M. B. Arsenal*, t. 4713, fol. 315.

(2) Lettre de Louis XIV à Léopold du 14 juin 1671. MIGNET : *Op. cit.*, t. 3, p. 525. » Il est question aussi de mon propre honneur, écrivait Louis XIV, car si depuis nôtre traité, votre Majesté a quelque plainte à faire de sa conduite (de Grémonville) touchant les Hongrois, qui ont été si justement punis de leur détestable crime, je m'offre en m'en fournissant des preuves, à le faire châtier exemplairement comme il le mériterait sans doute pour avoir contrevenu à mes ordres et à mes intentions. Mais sachant, au contraire, que toutes les fois que ces scélérats ont pu s'adresser à lui, il les a dissuadés autant qu'il a été en son pouvoir, de rien faire contre la fidélité et l'obéissance qu'ils devaient à leur légitime souverain, dont même les preuves par écrit se seront trouvées dans leurs procès, je demande à Votre Majesté d'en rendre témoignage au monde comme je voudrais lui rendre la même justice en pareil cas. »

(3) *Ibid.*, p. 527.

(4) *Ibid.*, pp. 548-558.

la France, à l'obliger de chercher un rapprochement avec les Turcs, précisément à un moment où les rapports franco-turcs étaient très tendus.

Le fort mauvais accueil que les Turcs avaient réservé au nouvel ambassadeur, le marquis de Nointel, fit croire que Louis XIV ne souffrirait pas cette arrogance et qu'il pourrait entreprendre une action militaire contre l'Empire ottoman ⁽¹⁾. On disait même à Constantinople que la France faisait équiper une flotte à Toulon et qu'elle se préparait à une guerre dans le Levant. Le Grand Vizir commença à s'inquiéter et il demanda aux résidents des autres puissances si un tel bruit était fondé. On lui répondit qu'en vérité, la France faisait des préparatifs militaires, mais qu'on ne savait pas s'ils étaient destinés contre les Turcs ou contre les Hollandais ⁽²⁾.

En réalité ces bruits étaient faux, la France n'ayant aucune intention de s'engager dans une guerre avec l'Empire ottoman ⁽³⁾. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de rappeler Nointel qui n'était pas bien traité et auquel les Ottomans refusaient de signer le projet des capitulations. Il était arrivé à Constantinople en octobre 1670. Lorsqu'il parla au Grand Vizir de l'ancienne amitié qui avait existé entre les deux Etats, celui-ci lui répondit en faisant allusion aux secours que la France avait envoyé à Saint-Gothard et en Candie : « Les Français sont peut estre d'anciens amis, mais nous les trouvons toujours avec nos ennemis. » Et quand il lui demanda le libre passage par la Mer Rouge pour les marchands français, le Vizir lui répondit ironiquement : « Se peut-il faire qu'un empereur aussi grand que vous dites qu'est le vôtre, ait si fort à cœur une affaire de marchands ? » ⁽⁴⁾.

Devant l'attitude des Turcs, Louis XIV consulta en 1671 les négociants de Marseille pour connaître leur opinion sur l'éventualité d'une rupture des relations avec la Porte. Les uns réclamèrent la guerre, les autres deman-

(1) A. VANDAL : *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les Voyages du Marquis de Nointel*, p. 81.

(2) *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient* (éd. L. LANGLÈS, t. 1, p. 62).

(3) A. VANDAL : *Op. cit.*, p. 81.

(4) *Voyages du chevalier Chardin en Perse...*, t. 1, p. 59; HAMMER : *Histoire de l'Empire ottoman*, t. 11, p. 346.

dèrent le rappel de l'ambassadeur et son remplacement par un résident. D'autres, enfin, furent d'avis de laisser Nointel à Constantinople. Colbert adopta une solution intermédiaire. Il envoya à Nointel une lettre de rappel, mais dont il ne devait se servir que si, après un second essai d'obtenir le renouvellement des capitulations, les Turcs s'obstinaient à le refuser. Cette lettre lui fut envoyée par le chevalier d'Arvieux qui partit au commencement du mois d'octobre 1671 ⁽¹⁾. En attendant les ordres de la Cour, Nointel, depuis le mois de décembre 1671 jusqu'au printemps qui suivit, conserva le titre d'ambassadeur sans en remplir la charge auprès de la Porte ⁽²⁾.

La Cour de Vienne était au courant des mauvais rapports qui existaient entre Louis XIV et les Turcs. C'est en tenant compte de cette situation que Leibniz crut au commencement de l'année 1672 le moment propice de pousser la France à une guerre avec eux, afin de conquérir l'Égypte. Ce fut le baron de Boinebourg, le ministre en France de l'Électeur de Mayence, qui demanda au Roi le 20 janvier 1672 une audience pour Leibniz, qui devait lui présenter le fameux projet de la conquête d'Égypte. Louis XIV accorda l'audience, mais on ne donna en France aucune importance à ce projet ⁽³⁾.

Toutefois, si ces considérations ne pouvaient pas être négligées par Léopold, la raison principale, qui l'avait déterminé à signer le traité du 1^{er} novembre 1671 avec Louis XIV, était la crainte d'une intervention turque en Hongrie.

La Cour de Vienne ne s'était pas contentée de la punition des chefs de la révolte, Zrinyi, Nadasdy, Frangipani et Tattenbach. Une commission spéciale de douze membres, sous la présidence du comte Rottal, avait été instituée à Leutschau pour juger tous ceux qui avaient joué un rôle quelconque dans cette révolte. Elle eut un grand travail

(1) La lettre de la Cour envoyée au Grand Vizir par l'intermédiaire de d'Arvieux porte la date du 16 août 1671. I. DE TESTA : *Recueil des Traités de la Porte ottomane*, t. 2, p. 167.

(2) A. VANDAL : *Op. cit.*, pp. 68-78.

(3) *Ibid.*, pp. 79-84. « Je ne vous dis rien, écrivait Pomponne le 21 juin 1672 à Feuquières, ambassadeur de France auprès de l'Électeur de Mayence, sur les projets d'une guerre sainte : mais vous savez qu'ils ont cessé d'être à la mode depuis Saint Louis. » FOUCHER DE CAREIL : *Œuvres de Leibniz*, t. 5, p. 359.

à faire, parce que la plus grande partie de la noblesse de Hongrie avait été compromise. La commission prononça deux condamnations à mort, celle de François Bonis et d'André Nagy, et un grand nombre de confiscations de biens. Elle alla même jusqu'à condamner des personnes qui étaient déjà mortes, pour avoir fait partie de la conspiration, l'ancien palatin Vesseleny, François Csaky, Etienne Tököly, Michel Bory, Etienne Vitnyédy et André Dobay. Leurs biens furent adjugés au fisc.

A ces condamnations s'ajoutèrent des persécutions religieuses contre les protestants hongrois. L'occupation d'un très grand nombre de places en Hongrie par des garnisons autrichiennes contribua aussi à augmenter davantage le mécontentement de la population. L'agitation était aussi entretenue par le grand nombre de réfugiés qui s'étaient enfuis en Transylvanie dès 1670, parmi lesquels les plus importants : Etienne Bocskay, Etienne Petroczy, Paul Vesselenyi, Michel Vay, Melchior Kecser, Gabriel et Martin Kende, Nicolas Forgach, Ladislas Jyulaffy, Matthias Szuhay, Paul Csernel, Wolfgang Fabian, etc., etc... (1).

Ces réfugiés, dont certains avaient des propriétés en Transylvanie, et d'autres étaient apparentés à des familles du pays, faisaient de grands efforts pour décider Apafi à se déclarer pour eux et à leur donner le secours dont ils avaient besoin pour attaquer l'Autriche (2). Mais, le Prince de Transylvanie ne pouvait prendre une telle décision sans la permission de la Porte.

Au mois de juin 1671, les réfugiés envoyèrent à Constantinople Etienne Petroczy et Paul Szepesi pour demander l'appui des Turcs. Ils déclarèrent que les Mécontents pouvaient mettre sur pied une armée de 18.000 hommes, et, en échange du secours qu'on leur donnerait, qu'ils étaient disposés à soumettre la Hongrie à l'Empire ottoman en lui payant un tribut de 50.000 écus. Les Turcs, tout en rejetant leurs propositions, ordonnèrent à Apafi de leur permettre de séjourner en Transylvanie. Au moment où les délégués des Mécontents quittèrent Constantinople, un tschaousch fut envoyé à Vienne pour « sommer l'empereur d'évacuer toutes les places que ses troupes occupaient

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, pp. 337-346.

(2) *Mémoires historiques du comte Bethlen Niklos*, p. 266.

en Hongrie, à moins qu'il ne préférât la guerre contre la Porte » (1).

Pendant l'année 1671, Grémonville et Nointel donnèrent presque dans toutes leurs dépêches, de Vienne et de Constantinople, des informations à la Cour sur les grands préparatifs militaires que les Turcs exécutaient sur le Danube. Seulement, ils ne pouvaient pas savoir si les troupes que les Turcs concentraient vers les frontières du Nord étaient destinées à attaquer l'Autriche ou la Pologne.

Au mois de juillet, on croyait à Vienne que les délégués des Mécontents, envoyés à la Porte, avaient déjà obtenu des Turcs la promesse de les aider et que les Princes de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie avaient reçu l'ordre de les appuyer (2). Le 25 juillet, Nointel communiquait de Constantinople « qu'infailiblement la Hongrie seroit attaquée la campagne prochaine », et que tout en tenant compte du fait que les Turcs « tiennent leurs affaires secrètes, la commune opinion est néantmoins qu'ils songent à porter leurs armes en Hongrie » (3).

Ces bruits persistèrent pendant toute l'année de 1671. Vers la fin du mois de novembre, trois semaines avant la ratification du traité conclu entre Léopold et Louis XIV, on croyait à Vienne que les Mécontents avaient obtenu la protection des Turcs « et que les princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie ont ordre du grand Seigneur de leur donner les assistances dont ils auront besoin et de favoriser toutes leurs entreprises » (4).

Devant le mécontentement de la population de Hongrie et les efforts que les réfugiés en Transylvanie faisaient pour décider les Turcs à les assister, Léopold préféra s'assurer de la neutralité de la France dans l'éventualité de complications avec l'Empire ottoman, et il signa le traité du 1^{er} novembre, qu'il ratifia le 18 décembre (5).

*
* *

(1) HAMMER : *Histoire de l'Empire ottoman*, t. 11, pp. 354-355.

(2) Lettres de Grémonville du 9 et 29 juillet 1671. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 40, fol. 195, 258.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. consulaire, Constantinople*, t. 1, fol. 200.

(4) Lettre de Vienne à la Cour du 26 novembre 1671. *M. B. Mazarine*, t. 15.426. *Affaires de Turquie*, p. 4.

(5) A.-F. PRIBRAM : *Franz Paul Freiherr von Lisola und die Politik seiner Zeit*, pp. 494-529 ; G. FLASSAN : *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française*, t. 3, p. 407.

Une nouvelle phase dans l'histoire des troubles de Hongrie commence avec l'année 1672.

La décapitation des chefs des Mécontents, la confiscation des biens d'un grand nombre d'entre eux, et la persécution des protestants, créèrent un tel mécontentement en Hongrie qu'on s'attendait à ce moment à une révolte contre la domination autrichienne.

On ne parlait que de vengeance contre la Cour de Vienne. Les réfugiés en Transylvanie, dont le nombre s'augmentait continuellement de nouvelles arrivées, conjointement avec les efforts qu'ils faisaient à Constantinople pour obtenir l'intervention du Sultan, ramassaient des troupes pour passer en Hongrie. Ils étaient appuyés par Michel Teleky, capitaine de Kövar, beau-frère d'Apafi et personnage très influent à la Cour du Prince de Transylvanie ⁽¹⁾.

Avec l'aide indirecte des Turcs qui leur permettait de s'organiser sur le territoire d'une principauté qui leur était tributaire, et même avec le concours militaire des pachas des frontières, les réfugiés passèrent au cours de 1672 en Hongrie avec leurs forces, et engagèrent les hostilités avec l'Autriche. Cette guerre entre les Mécontents et la Cour de Vienne devait finir, après 10 ans de combat, par en provoquer une autre, directe, entre l'Autriche et l'Empire ottoman. Pendant toute cette période, l'Autriche fut inquiétée par l'affaire de Hongrie, non point tant par les propres forces des Mécontents que par la crainte des appuis qu'ils pouvaient trouver en Transylvanie, en Pologne, en France ou en Turquie. Cette crainte paralysa en grande partie sa liberté d'action en matière de politique extérieure. D'abord, l'incertitude du côté de l'Empire ottoman obligea la Cour de Vienne à s'engager avec prudence dans le conflit avec la France à propos de la guerre de Hollande. C'est seulement lorsqu'elle vit le danger turc s'éloigner de ses frontières vers la Pologne, que l'Autriche commença à se rapprocher des Provinces-Unies. Elle ne pouvait encore prendre aucun engagement, toujours dans la crainte que les Turcs, malgré leur guerre avec les Polonais, pourraient conclure la paix avec eux, et jeter leurs armées en Hongrie. Les réfugiés se vantaient déjà d'avoir obtenu la promesse du Sultan de les secourir, et que l'intervention directe des

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 346.

Turcs n'était qu'une question de temps. Le fait qu'ils étaient libres de s'organiser en Transylvanie, et celui d'être aidés par les pachas des frontières dans leurs entreprises contre l'Autriche, constituaient des indications suffisantes que les Turcs s'engageraient davantage. La Cour de Vienne se rendait bien compte que l'Empire ottoman avait intérêt à utiliser cette occasion favorable pour achever la conquête de toute la Hongrie avec le concours même des Mécontents hongrois. Par le fait d'occuper ses forces dans une guerre avec la France, l'Autriche craignait de faciliter l'entreprise des Turcs en Hongrie. Ces considérations expliquent les continuelles hésitations de l'Empereur à prendre des engagements envers les Provinces-Unies et l'Espagne pendant l'année de 1672 et une partie de 1673.

*
* *

La France déclara la guerre aux Provinces-Unies au mois d'avril 1672. On ne savait pas encore à Vienne, à ce moment-là, si les Turcs dirigeaient leurs forces vers la Hongrie ou vers la Pologne. Le 31 mars, Grémonville communiquait à la Cour qu'il était « fortement persuadé » que les Turcs avaient l'intention d'attaquer l'Autriche et de s'emparer de Vienne « ou au moins de Presbourg » ⁽¹⁾. Ce bruit ne persista pas beaucoup. Dès le mois de mai, on commença à croire qu'ils attaqueraient plutôt la Pologne que l'Autriche, mais on n'avait encore aucune certitude. Grémonville croyait toujours que le règlement du conflit entre la Pologne et la Porte à propos de l'affaire des Cosaques était possible ⁽²⁾. A la fin du mois de mai, on parlait en Hongrie d'une médiation du Prince de Transylvanie auprès du Roi de Pologne pour le décider à conclure la paix avec la Porte. On disait même qu'il avait reçu l'ordre de la

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 42, fol. 77.

(2) Lettre du 12 mai. *Ibid.*, fol. 149. A la date du 17 avril 1672, GALLAND écrit dans son *journal* : « C'est contre leur volonté que les Turcs veulent faire la guerre en Pologne, où ils ne peuvent tenir la campagne qu'environ deux mois, à scavoir, juillet et aoust parce que les pluies et le froid commencent dès le mois de septembre... Ils aimeroient mieux se tourner vers la Hongrie où ils ont tout à souhait pour la commodité de leurs armes... » CHARLES SCHEFER : *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*, t. 1, p. 109.

Porte d'attaquer la Hongrie avec le concours des pachas des frontières, des Moldaves et des Valaques et que, par conséquent, le Sultan recherchait la paix ⁽¹⁾.

Lorsque, le 13 juillet, l'Empereur ratifia le traité conclu le 23 juin avec l'Electeur de Brandebourg, destiné en apparence à protéger l'Allemagne, mais au fond à opérer une diversion en faveur des Hollandais, le chancelier Hocher expliqua à Grémonville que cette convention n'était qu'un acte purement défensif ⁽²⁾.

L'Autriche ne voulait pas encoré rompre avec la France. Le 13 juillet, Lisola conclut au nom de l'Empereur, à La Haye, avec les Etats Généraux, un traité par lequel les troupes de l'Autriche et de l'Electeur de Brandebourg devaient se réunir sur la frontière de Hollande à une armée des Etats, forte de 20.000 hommes, pour défendre les Provinces-Unies. Le traité, conclu pour dix ans, obligeait les Etats Généraux à ne traiter la paix avec la France que d'accord avec l'Empereur et l'Electeur de Brandebourg ⁽³⁾.

Ce traité ne fut ratifié par Léopold que le 17 octobre. C'est seulement au mois d'août qu'on eut la certitude à Vienne que les Turcs s'étaient enfin engagés dans la guerre de Pologne. L'armée impériale reçut l'ordre de se diriger vers le Rhin, et le 12 septembre elle se réunit avec les troupes de l'Electeur de Brandebourg. Turenne fut chargé de surveiller les forces alliées et de chercher à ne pas les attaquer le premier. Il réussit à les empêcher de faire leur jonction avec Guillaume d'Orange, et vers la fin du mois de décembre, elles se retirèrent en prenant des quartiers d'hiver en Westphalie.

Après la ratification par l'Empereur du traité conclu à La Haye par Lisola, la guerre avait commencé avec la France, sans déclaration et sans rupture. Pendant les mois d'octobre, novembre et décembre 1672, Montecuculi, qui commandait les forces impériales, avait plutôt paralysé que secondé les mouvements de l'armée brandebourgeoise. En décembre, la Cour de Vienne se montrait disposée à chercher un accord

(1) Lettre de Lubienetz à la Cour du 22 juin 1672. *M. Aff. Etr. Corresp. polit.*, *Hambourg*, t. 5, fol. 225.

(2) Lettres de Grémonville du 12 et 17 juillet. *MIGNET : Op. cit.*, t. 4, pp. 81-89.

(3) *Ibid.*, p. 89.

avec la France, et les ministres de l'Empereur firent même des avances à Grémonville ⁽¹⁾.

C'est que, depuis le mois de septembre, la situation était de nouveau changée à Vienne.

La guerre entre les Turcs et les Polonais n'avait pas duré longtemps. La Pologne ne pouvant plus la continuer, fut obligée de signer une paix très défavorable, en l'automne de 1672 (le traité de Buczacz). Elle céda aux Turcs la Podolie et aux Cosaques l'Ukraine. En outre, elle s'engagea à payer à la Porte un tribut annuel de 22.000 ducats et une contribution de guerre de 80.000 écus, à payer en une fois pour la ville de Lemberg ⁽²⁾.

L'Empire ottoman était donc de nouveau libre de s'intéresser aux affaires de Hongrie, juste au moment où d'une part, les forces de l'Autriche étaient sur le point de s'engager sur le Rhin dans une guerre avec la France, et d'autre part, dans la Hongrie impériale, l'Empereur se voyait attaqué par les troupes des Mécontents.

Les réfugiés purent s'organiser en Transylvanie avec la complicité d'Apafi et des Turcs. Vers la fin du mois d'août, leurs chefs passèrent en Hongrie avec 800 cavaliers. Le Pacha de Groswarden leur envoya un secours de 500 hommes. La population, mécontente de l'Autriche, fit cause commune avec les réfugiés. Persécutés par les catholiques qui étaient appuyés par la Cour de Vienne, les protestants furent les premiers à se ranger de leur côté. Ils trouvèrent très peu de partisans parmi les catholiques. Dès le commencement des hostilités avec l'Autriche, la guerre prit un caractère religieux ⁽³⁾. Les troupes des réfugiés étaient composées de Hongrois, de Valaques, de Moldaves, de Tartares et des Turcs ⁽⁴⁾.

Avec le concours qu'ils trouvèrent en Hongrie, ils furent bientôt 15.000. Le général autrichien Spankau, qui essaya de s'opposer à leur avance, fut battu et obligé de se retirer vers Kaschau. Plusieurs places importantes tombèrent entre leurs mains, parmi lesquelles, Tokay, Patak, Onod, Szendrö, etc. Ils assiégèrent même Kaschau. Teleky,

(1) MIGNET : *Op. cit.*, pp. 113-182.

(2) HAMMER : *Op. cit.*, t. 11, pp. 388-389.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 347.

(4) Lettres de Varsovie du 8 et 11 octobre 1672. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 39, fol. 436.

le beau-frère d'Apafi, essaya de s'emparer de Szatmar, mais il fut repoussé. A la fin d'octobre, les armées autrichiennes réussirent à leur reprendre une partie des conquêtes et à les repousser vers les frontières de Transylvanie ⁽¹⁾.

Le fait important pour l'Autriche, dont elle s'inquiéta beaucoup, était la protection que les Turcs accordaient aux Mécontents de Hongrie. Les réfugiés avaient eu, non seulement la possibilité de s'organiser en Transylvanie, mais ils avaient été en outre appuyés par le Pacha de Grosswardein, lorsqu'ils passèrent en Hongrie. La paix que la Porte avait conclue avec la Pologne, la rendait maintenant libre de s'intéresser davantage à l'affaire de Hongrie. Devant l'éventualité d'une telle intervention, l'Autriche ne voulait pas encore rompre avec la France.

Grémonville, chargé de travailler à obtenir la neutralité de l'Empereur dans la guerre de Hollande, informa régulièrement la Cour des troubles de Hongrie, dans lesquels il voyait un moyen de parvenir à son but. Il n'eut pourtant aucun rapport avec eux. Par le fait que les Mécontents « donnaient des affaires » à l'Autriche en Hongrie, leurs entreprises servaient indirectement les intérêts de la France. Leurs chefs laissèrent même répandre le bruit qu'ils étaient d'accord avec la France dans leur guerre contre l'Autriche. « Il est constant que ces Hongrois mécontents, écrivait Grémonville à la Cour le 20 septembre, se vantent d'avoir intelligence avec la France et de vouloir venger leur liberté par son autorité. La vraisemblance qui paroît en cela, irrite les esprits » ⁽²⁾.

Pendant l'automne de 1672, on compta beaucoup en France sur les troubles de Hongrie et surtout sur la possibilité d'une intervention turque contre l'Autriche, ce qui l'aurait empêchée de se mêler à la guerre de Hollande ⁽³⁾.

*
* *

Les avances faites par les Ministres de l'Empereur vers la fin de 1672, pour un accord avec la France, furent froide-

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 348.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 43, fol. 163.

(3) Lettres de Louvois à Turenne du 15, 18, 26 octobre et 4 novembre 1672. *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les Porte-Feuilles du Maréchal de Turenne*, t. 2, pp. 74-84 (éd. GRIMOARD).

ment accueillies par Grémonville. En réalité, l'Autriche ne voulait que gagner du temps pour en finir avec les Mécontents de Hongrie, et pour voir aussi quelles seraient les intentions des Turcs pour l'année 1673.

Les Mécontents, dans les premiers jours de janvier 1673, furent de nouveau défaits par les troupes autrichiennes. Mais cette victoire n'eut aucune conséquence pour la pacification de la Hongrie, parce que les insurgés avaient trouvé un appui chez le Pacha de Grosswardein. Leur envoyé à la Porte, Paul Szepeszy, continuait à demander l'intervention des Turcs. Le Grand Vizir lui répondit que, pour le moment, la Porte ne pouvait les aider qu'en sous-main, mais que dès que ses préparatifs militaires seraient prêts, elle attaquerait l'Autriche ⁽¹⁾. Etant donc toujours sûrs de pouvoir trouver un refuge et de l'appui, soit en Transylvanie, soit dans la Hongrie occupée par les Turcs, les Mécontents pouvaient continuer la lutte. De son côté, la Cour de Vienne, par les mesures administratives qu'elle prit en Hongrie, au cours de 1673, et surtout par les terribles persécutions dirigées contre les protestants hongrois, arriva, loin de pacifier le pays, à provoquer un mécontentement encore plus grand ⁽²⁾. Cette situation favorisa beaucoup la propagande des réfugiés.

Mais, tant que les Turcs ne pouvaient pas intervenir directement, les secours que les Mécontents trouvaient en Transylvanie et chez les pachas des frontières, n'étaient pas suffisants pour leur permettre d'embarrasser sérieusement l'Autriche.

Or, au cours du printemps et de l'été de 1673, la Cour de Vienne était informée par son résident à Andrinople, que les Turcs étaient inquiétés par les préparatifs militaires que les Polonais faisaient sur la frontière de la Moldavie ⁽³⁾. On disait ouvertement à Varsovie que les Polonais, considérant comme humiliant le traité de Buczacz, ne voulaient pas l'exécuter, et avaient l'intention de recommencer la guerre contre la Porte. Le nonce pontifical en Pologne, Buonvisi, proposa au Pape, dans ce but, une quadruple

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 350.

(2) *Ibid.*, p. 351.

(3) Rapports du résident Jean Christophe Khindtsperg à l'Empereur. E. HURMUZAKI : *Fragmente zur geschichte der Rumänen*, t. 3, pp. 288-291.

alliance, entre la Perse, la Moscovie, la Pologne et l'Empire allemand (1).

La Cour de Vienne traita même avec un ambassadeur moscovite, Paul Menès, la question d'une guerre contre les Turcs (2).

Dans ces conditions, n'ayant plus à craindre une attaque turque, Léopold se décida à signer avec les Provinces-Unies un traité par lequel il s'engageait à le secourir avec 30.000 hommes. Le même jour (le 30 août), l'Espagne signa, elle aussi, un traité avec les Provinces-Unies. Si les négociations engagées à Cologne n'aboutissaient à la paix, l'Empereur et l'Espagne devaient entrer en guerre ouverte contre la France (3).

Le 16 septembre, Grémonville quitta Vienne et retourna en France. Au moment où les troupes de l'Empereur, après avoir opéré leur jonction avec Guillaume d'Orange, occupaient Bonn, le grand maréchal de Pologne Sobieski infligeait une grande défaite aux Turcs à Khotin en Bessarabie (11 novembre 1673). C'était maintenant une certitude pour la Cour de Vienne que les Turcs étaient occupés, la campagne prochaine, avec les Polonais.

Quant aux Mécontents, ils devaient se contenter des petits secours que leur donnaient les pachas des frontières et le Prince de Transylvanie.

Pendant toute l'époque de 1669 à 1673, la France n'a aucune relation avec le Prince de Transylvanie. Les rapports de paix que Louis XIV avait entretenus avec l'Empereur, l'empêchèrent d'avoir des rapports avec un prince qui recevait sur son territoire les Mécontents de Hongrie. Par le fait qu'il les avait appuyés, le Prince de Transylvanie avait servi indirectement la politique française qui avait eu tout intérêt à voir l'Empereur engagé en Hongrie, afin d'obtenir plus facilement sa neutralité dans la guerre de Hollande.

(1) Rapports de Buonvisi du 3 mai et 12 juillet 1673. AUGUSTIN THEINER : *Monuments historiques relatifs aux règnes d'Alexis Michaëlovitch, Féodor III et Pierre le Grand, czars de Russie*, p. 72.

(2) Rapports du Nonce de Vienne du 30 avril, 21 et 28 mai 1673. *Ibid.*, pp. 70-71. Cet ambassadeur moscovite traita aussi cette question avec la République de Venise et le Pape. *Ibid.*, pp. 73-76.

(3) MIGNET : *Op. cit.*, t. 4, p. 207.

La Cour avait été tenue au courant par Grémonville de la protection que les Mécontents avaient trouvée en Transylvanie et en Turquie. On savait donc à la Cour, à la fin de 1673, que, dans la protection des Mécontents par le Prince de Transylvanie et l'Empire ottoman, il y avait les éléments nécessaires d'une diversion importante qui pouvait être organisée en Hongrie contre l'Autriche.

L'Empereur entrant en guerre avec la France, Louis XIV n'eut plus de motif de le ménager, et, au cours de 1674, il décida d'entrer en rapports avec les Mécontents et le Prince de Transylvanie.

2.

La mission de Beaumont en Transylvanie en 1674.

Au cours de 1674, la France se trouva dans une situation très difficile. D'abord, le 19 février, la Grande-Bretagne fit la paix avec les Provinces-Unies. Ensuite, tout son système d'alliances en Allemagne s'écroula complètement. Le 28 mai, la Diète de Ratisbonne déclara la guerre à Louis XIV, au nom de l'Empire, et, peu de temps après, l'Electeur de Brandebourg, malgré le traité de Vossem, se rangeait lui aussi du côté des adversaires de la France. Louis XIV avait donc contre lui l'Espagne, les Provinces-Unies et l'Empire d'Allemagne, sauf l'Electeur de Bavière et le duc de Hanovre.

La Suède, qui ne voulait pas déclarer la guerre à l'Empereur, se décida enfin, après de longues négociations, à prendre, le 27 septembre, l'engagement de la déclarer à l'Electeur de Brandebourg et au duc de Zell et Wolfenbüttel pour avoir contrevenu au traité de Westphalie. Elle ne commença d'ailleurs les hostilités contre l'Electeur qu'en janvier 1675 ⁽¹⁾.

Dans ces conditions, l'élection de Jean Sobieski au trône de Pologne, le 21 mai, fit naître de grands espoirs en France ⁽²⁾. Le roi Michel Koribut Wisniowiecki était mort depuis le mois de novembre 1673. Pour cette élection, la

(1) MIGNET : *Op. cit.*, t. 4, pp. 269-341.

(2) LE COMTE DE FORBIN : *Les Débuts d'une Mission en Pologne au XVII^e siècle : Toussaint de Forbin et l'élection de Jean Sobieski*, p. 19.

France envoya en Pologne, comme ambassadeur, Forbin-Janson, évêque de Marseille, qui arriva à Varsovie le 8 mai 1674. Il devait travailler, d'accord avec le grand maréchal Sobieski et Morstyn, pour l'élection du fils du duc de Neubourg. Si celui-ci n'avait aucune chance d'être élu, il pouvait appuyer la candidature de Condé ou de tout autre qui pourrait empêcher la réussite du candidat de l'Autriche, le prince Charles de Lorraine ⁽¹⁾. Dès qu'il arriva en Pologne, il se rendit compte que ni Condé, ni Neubourg n'avaient beaucoup de chance. Par contre, Charles de Lorraine était soutenu par un puissant parti. Forbin-Janson soupçonna même la bonne foi de Morstyn avec lequel il devait collaborer pour la réussite du projet français. « J'ai appris de différents endroits, écrivait-il à la Cour, avant l'élection, que c'est un homme qui se ménage beaucoup et qu'il a déjà pris ses mesures avec tout le monde » ⁽²⁾.

L'ambassadeur français était autorisé à promettre à Sobieski et à Morstyn une somme de 400.000 livres pour faire échouer le candidat de l'Autriche. Sobieski, qui était marié avec une Française, Marie d'Arquien, était un des personnages les plus importants du parti français. Il recevait depuis 1665, de la part du Roi de France, une pension annuelle de 20.000 livres ; cette faveur, on l'étendit aussi à sa femme, à partir de 1669. Le 11 mai, Forbin-Janson écrivait au Roi que la femme de Sobieski lui avait déclaré que si Neubourg ne pouvait pas être élu, « que l'on pourra proposer Monsieur son Mari », dont on disait qu'il était appuyé par les Turcs. « Monsieur le grand mareschal et Madame, continuait Forbin, attendent le retour d'une personne de confiance qu'ils ont envoyée au grand vizir..... Si le Grand Mareschal est élu, la paix se rétablira entre la Sublime Porte et la République de Pologne, circonstance, grâce à laquelle, le nouveau Roy compte ramener tous les esprits..... » Forbin n'encouragea pas Sobieski à poser sa candidature ⁽³⁾. C'est seulement vers le 19 mai, quelques

(1) Instruction donnée à Forbin-Janson, du 30 mars 1674. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica. Res Gestas Poloniae Illustrantia*, t. 3, pp. 7-18.

(2) LE COMTE DE FORBIN : *Les Débuts d'une Mission...*, p. 13.

(3) LE COMTE JEAN DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa politique de 1674 à 1683*, pp. 1-4.

jours avant l'élection, que l'ambassadeur français se déclara nettement pour Sobieski ⁽¹⁾.

Appuyé par Forbin-Janson et par tout le parti français, Sobieski fut élu le 21 mai ⁽²⁾.

Pour la France, son élection ne fut pas une surprise. Dès qu'on avait connu à Paris la victoire qu'il avait remportée sur les Turcs à Khotin, en Bessarabie (novembre 1673), ainsi que la mort du roi Wisniowieski, on commença à croire qu'il avait des chances d'être élu. « Cette victoire est si grande, écrivait Madame de Sévigné le 22 décembre 1673, qu'on ne doute point qu'il ne soit nommé roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée et que la fortune est toujours pour les gros bataillons... » ⁽³⁾.

L'élection de Sobieski signifia la victoire du parti français en Pologne contre le parti autrichien. Forbin-Janson la présenta à la Cour comme un événement d'une importance considérable pour les intérêts de la politique française. « Cet événement, Monsieur, écrivait-il à Colbert le 22 mai, pourra faire changer de conduite à la Maison d'Autriche, par les suites qu'elle a lieu d'en craindre dès à présent, et le calme se trouvant rétabli dans le royaume par une élection qui s'est faite dans toutes les formes et sans violence, les choses s'y mettront d'elles mêmes dans une situation que la France en pourra tirer divers avantages en paix et en guerre que je vous marquerai en son temps..... » ⁽⁴⁾.

Avant même l'élection de Sobieski, Forbin-Janson conseillait aux Polonais de conclure la paix avec les Turcs. La France pouvait tirer de cette paix un double avantage : d'abord, elle rendait les Turcs libres pour s'occuper davantage des affaires de Hongrie, et, ensuite, elle pouvait espérer une intervention polonaise contre la Maison d'Autriche. L'ambassadeur français leur fit voir que

(1) J.-C. DOUAIS : *Forbin-Janson, évêque de Marseille, et l'élection de Sobieski, roi de Pologne.* (*Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 1910, p. 267.)

(2) Voir les diverses circonstances favorables qui ont facilité son élection, dans l'ouvrage de HAUTEVILLE : *Relation historique de la Pologne...*, pp. 148-175.

(3) Lettre à Madame de Grignan : *Lettres de Madame de Sévigné...*, t. 3, p. 360 (éd. MONMERQUÉ).

(4) DEPPING : *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, t. 4, p. 748.

Louis XIV était assez influent à Constantinople pour « leur moyenner une paix honorable avec le Turc... » (1).

Dès que Sobieski fut élu, on commença à parler à Varsovie sérieusement de cette paix. On disait même que les Transylvains et les Mécontents avaient attaqué l'Autriche et que les Turcs étaient disposés à entrer dans la Hongrie (2).

L'ambassadeur français discuta cette question avec Sobieski, et celui-ci se montra « très disposé » à faire la paix avec les Turcs. De plus, il se déclara prêt à attaquer l'Empereur en Silésie et à protéger les Mécontents de Hongrie. Pour réaliser ce projet, Sobieski déclara à Forbin-Janson qu'il avait besoin d'importantes sommes d'argent (3). Pendant l'été de 1674, Louis XIV ne se montra pas disposé à accepter cette demande d'argent. Il avait déjà donné à Sobieski, à l'occasion de son élection, une somme de 400.000 fr., et il ne voulait plus engager de dépenses tant qu'il ne faisait pas la paix avec les Turcs. Au mois de juillet, il décida d'écrire à son ambassadeur à Constantinople, le marquis de Nointel, d'intervenir auprès du Grand Vizir pour la paix avec les Polonais. On ne lui envoya pas, de crainte d'un refus, l'ordre exprès d'offrir sa médiation (4).

En attendant les résultats des démarches faites en Pologne et à Constantinople dans ce but, Louis XIV ne voulait encore contracter aucun engagement avec Sobieski pour l'affaire de Hongrie, étant convaincu que ce dernier ne pouvait rien faire d'intéressant dans cette question, tant qu'il était en guerre avec les Turcs. Pour la même raison, il refusa de prendre au sérieux le projet du prince Lubomirski qui aurait voulu attaquer l'Empereur du côté de la Hongrie. Forbin-Janson fut chargé de faire traîner cette négociation en longueur, de préciser avec Lubomirski toutes les conditions

(1) Mémoire de Forbin-Janson à la Cour. DOUAI : *Forbin-Janson... et l'élection de Jean Sobieski*. (*Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 1911, t. 11, p. 66.)

(2) Lettre de Lubienietz à la Cour du 8 juin, d'après des nouvelles reçues de Varsovie du 26 mai 1674. A. M. Chantilly. *Lettres de Condé*, série P., t. 58, fol. 49.

(3) Mémoire pour le Roi du 1^{er} juin 1674. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 3, pp. 59-68.

(4) Lettre à Nointel du 13 juillet. Elle fut envoyée d'abord à Forbin-Janson, et c'est lui qui l'expédia à Constantinople. M. Aff. Etr. *Corresp. polit. Turquie*, t. 12, fol. 105.

du traité éventuel, et de faire approuver le projet par Sobieski, « pour engager ce roy dans cette entreprise lorsqu'il seroit deslvré de la guerre du Turc ». Mais ce qui intéressait surtout Louis XIV, c'était la négociation même. « Il sera difficile, écrivait-il à son ambassadeur en Pologne, qu'il ne s'en répande quelque bruit, et le simple soupçon qui en passeroit à Vienne, me pourroit estre avantageux. » Il croyait pouvoir intimider l'Empereur, seulement par la crainte que le Roi de Pologne pourrait « embrasser les intérêts » de la France. « Sans que vous manquiez au secret que l'on demande de vous, écrivait le Roi à Forbin-Janson, vous ne devez point trop détruire les bruits qui se respan-deroient des mesures que je prendrois par vous en Pologne » (1).

Avant de recevoir les ordres de la Cour sur l'affaire de Lubomirski, Forbin-Janson lui avait écrit d'assurer les Mécontents de Hongrie de la protection du Roi de France, « afin de les encourager et leur faire perdre toute pensée de se soumettre et d'accepter les conditions que la Cour de Vienne pourroit se résoudre de leur accorder..... » (2).

Aussitôt mis au courant de l'affaire de Hongrie, il comprit qu'on ne pouvait pas organiser une diversion importante contre l'Autriche sans le concours des Turcs et du Prince de Transylvanie. Forbin demanda le 14 août à la Cour une instruction précise à ce sujet (3). Peu de temps après, il eut l'occasion de constater que Sobieski considérait, lui aussi, nécessaire d'entrer en relations avec le Prince de Transylvanie pour l'affaire des Mécontents. Ils furent d'accord pour envoyer aux Mécontents et au Prince de Transylvanie un officier français, Nicolas Beaumont, ancien lieutenant au régiment de Piémont et devenu lieutenant-colonel de dragons, en Pologne, qu'ils trouvaient « capable d'esbaucher cette affaire et d'y donner un bon commencement ». Le Roi de Pologne promit de lui donner des lettres de recommandation pour Apafi. « Il suffira de dire à vostre Majesté, écrivait Forbin le 24 août, qu'il me paroît..... qu'il y a une liaison étroite entre eux (Apafi et Sobieski), qui me persuade que non seulement ses offices et sa recommandation

(1) Lettre du Roi à Forbin-Janson du 3 août 1674. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*. t. 41, fol. 14.

(2) Lettre de Forbin au Roi du 11 août 1674. *Ibid.*, fol. 50.

(3) Lettre de Forbin à Pomponne. *Ibid.*, fol. 72.

pourront estre d'un grand effet auprez de luy pour le bien de l'affaire dont il s'agist, mais qu'il ne seroit pas facile d'y réussir indépendamment de luy et sans sa participation...»⁽¹⁾.

Pour envoyer cet agent en Transylvanie, Forbin n'attendait que les ordres de la Cour.

Le 7 septembre, Louis XIV se décida enfin à augmenter la somme que Sobieski demandait pour faire une diversion contre l'Autriche. Au cas où la Pologne signerait la paix avec la Porte, « la première chose » que le Roi désirait, c'était d'obtenir une intervention polonaise en Prusse. Il était prêt pour cela à lui donner un subside annuel de 200.000 écus.

Quant à l'affaire de Hongrie, le Roi approuva le projet de Forbin d'envoyer un agent en Transylvanie ainsi qu'aux Mécontents, et recommanda pour cette mission, Roger Akakia, ancien secrétaire du comte d'Avaux au Congrès de Munster. Il devait leur promettre un secours de 100.000 fr. et les encourager à continuer la lutte contre l'Autriche. Forbin fut chargé de rédiger son instruction ⁽²⁾.

Le même jour où Louis XIV recommandait Akakia pour cette mission, Forbin écrivait à la Cour que la Reine de Pologne n'avait aucune confiance en lui et qu'il serait préférable de l'employer ailleurs. Toutes ses démarches auprès d'elle, pour la convaincre qu'elle se trompait sur Akakia, restèrent sans effet ⁽³⁾.

Etant informé par Vesselenyi, l'envoyé des Mécontents en Pologne, de leur situation et du désir qu'ils avaient de se voir protéger par la France, Forbin n'attendit plus la réponse de la Cour, et décida d'envoyer en Transylvanie Beaumont. Son instruction porte la date du 13 septembre ⁽⁴⁾.

*
* *

Beaumont devait voir d'abord le Prince de Transylvanie et ensuite, les Mécontents. Il était chargé d'assurer Apafi

(1) Lettre de Forbin à Pomponne. *Ibid.*, fol. 113.

(2) Lettre du Roi à Forbin du 7 septembre. *Ibid.*, fol. 171.

(3) *Ibid.*, fol. 186.

(4) Instruction donnée à Beaumont par Forbin-Janson, évêque de Marseille. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 140-142. Publiée par GERGELY SAMU : *Thököly Imre es a Franciaia Diplomacia*, dans *Magyar Történelmi Társ.*, 1886, pp. 333-337.

que le Roi de France « contribuera toujours volontiers, non seulement à son affermissement, mais aussi à sa plus grande élévation ». Beaumont l'informerait de la puissance de la France pour diminuer la crainte qu'il pourrait avoir de celle de la Maison d'Autriche. Il tâchera de savoir si Apafi n'avait pas « quelque pensée pour la couronne de Hongrie » et il pourra « l'exciter » à la désirer, lui rappelant l'exemple de Bethlen Gabor, et lui faisant voir que maintenant, le succès était plus sûr, vu que les forces de l'Empereur étaient engagées avec la France. S'il n'ambitionnait pas la couronne de Hongrie, Beaumont devait lui montrer qu'il avait tout intérêt à favoriser celui que les Mécontents voudraient appuyer, « quand ce ne seroit qu'en considération de la conformité de religion ». Apafi était de la religion réformée, comme la plupart des Mécontents.

L'agent français ne pouvait prendre aucun engagement, ni envers le Prince de Transylvanie, ni envers les Mécontents. Après avoir vu Apafi, il devait lui montrer qu'il était chargé d'aller voir les Mécontents « pour leur donner la consolation de l'espérance d'une si puissante protection ». Quant à eux, il était autorisé à leur promettre l'appui de la France. En même temps, Beaumont devait se procurer toutes les informations utiles sur leur organisation, leurs relations avec les Turcs et le Prince de Transylvanie et surtout, se renseigner sur la personne qu'ils seraient disposés à soutenir pour la couronne de Hongrie.

Après avoir rempli cette mission, « il s'en reviendra au plus vite, tant afin de mieux persuader les dits Mécontents par son empressement à venir faire son rapport que pour en faire prendre tant plus d'alarme à la Cour de Vienne qui ne pourra ignorer son arrivée auprès d'eux, parmy lesquels il peut y avoir quelques faux-frères qui luy en donnera avis..... ».

Beaumont ne partit pour la Transylvanie que le 26 septembre. Sobieski lui donna un passeport, sous le prétexte qu'il allait chercher dans les provinces voisines, des soldats fugitifs « qui luy avoient volé une somme considérable d'argent » ⁽¹⁾. Le Roi de Pologne lui donna en même temps des lettres de créance pour Apafi, Paul Beldy et Michel

(1) Relation du voyage de Beaumont. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 283-286.

Teleki, personnages très influents à la Cour du Prince de Transylvanie ⁽¹⁾.

Sobieski lui recommanda de prendre surtout l'avis de Teleki pour tout ce qu'il aurait à négocier en Transylvanie. Avant même d'être élu roi de Pologne, il avait eu des relations avec Apafi ⁽²⁾. Au commencement de l'année 1674, les Mécontents lui avaient demandé d'accepter d'être leur candidat à la couronne de Hongrie. Le fait qu'ils étaient appuyés par Apafi, avait obligé Sobieski d'entrer en rapports avec lui ⁽³⁾. Le Prince de Transylvanie avait pensé un moment à la couronne de Pologne, après la mort de Wisniewski, promettant, pour le cas où il serait élu, d'entretenir une armée de 15.000 hommes, à ses frais, d'unir la principauté à la couronne de Pologne et de payer en plus, une somme de 15 millions d'écus ⁽⁴⁾.

Beaumont passa donc en Transylvanie avec la qualité d'envoyé français et recommandé en même temps par le Roi de Pologne.

Il arriva en Transylvanie chez le comte Teleki le 13 octobre. Lorsqu'il lui exposa le but de sa mission, Teleki « l'ayant fait engager par serment de luy estre fidele, luy déclara que le prince Abaffi n'a nul dessein pour la couronne de Hongrie, que naturellement il n'est ni assez hardi ni assez entreprenant pour se prevaloir des troubles de ce pays là ; qu'il ne s'embarrassera point à protéger les Mécontents d'Hongrie, qu'il sera ravy s'ils ont du secours de quelque prince chrestien à l'exclusion des Turcs dont il

(1) Lettres de Sobieski à Apafi, Beldy et Teleki, septembre 1674. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 15, pp. 425-428.

(2) *Ibid.*, pp. 355-364.

(3) Lettre de Marie d'Arquien à Pomponne du 31 janvier. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 3, p. 3.

(4) L'ABBÉ COYER : *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, t. 2, p. 8. En février 1674 il courait le bruit qu'il offrait 20 millions. (Lettre de Baluze du 16 février. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hambourg*, t. 8, fol. 74.) On parla de sa candidature jusqu'avant l'élection. « Le transylvain offre, dict-on, écrivait Forbin-Janson à Louis XIV au mois de mai, cinq millions, l'union de sa principauté aux estats de Pologne et d'entretenir 13.000 hommes durant la guerre contre les Turcs ; mais il est hérétique ; il est marié ; ses estats ne sont pas voisins de la Pologne et ce seroit pour elle une semence éternelle de guerre contre le Turc... » DOUAI : *Forbin-Janson et l'élection de Jean Sobieski. (Revue d'Histoire de l'Eglise de France, 1911, p. 66.)*

apprehende l'entrée en Hongrie » (1). Il lui montra ensuite qu'il ne pourrait pas voir Apafi qui se trouvait dans une situation très délicate. A ce moment, la principauté était partagée sur l'affaire des Mécontents en deux partis : l'un, ayant à sa tête Teleki, beau-frère d'Apafi, demandait au Prince d'appuyer les Mécontents et de déclarer la guerre à l'Empereur ; l'autre, dirigé par Dionyse Banffy, le parent du Prince, et par Paul Beldy, le commandant des Szeklers, prétendait que la principauté ne pouvait pas commencer cette guerre sans le consentement de la Porte (2).

Or, ils savaient que les Turcs ne pouvaient pas lui donner cette autorisation formelle tant qu'ils n'avaient pas l'intention d'attaquer eux-mêmes l'Autriche. En invoquant ce prétexte, ce parti ne faisait en réalité que le jeu de la Cour de Vienne.

Teleki mit Beaumont au courant de cette situation, lui recommandant de ne pas encore voir Apafi qui se trouvait sous l'influence de Banffy, et de le laisser, lui, s'occuper de cette question. C'est Teleki qui donna à l'agent français toutes les informations concernant les Mécontents et s'engagea à leur communiquer les bonnes dispositions de la France pour leur cause. Il prit en même temps l'engagement de se présenter à leur réunion qui devait avoir lieu à Alba-Julia le 7 novembre, où il les encouragerait à continuer la lutte et « à prendre quelque résolution vigoureuse ». Teleki lui conseilla de repartir en Pologne pour informer Sobieski et l'ambassadeur français de ce qu'on pouvait faire dans l'affaire de Hongrie. Il assura Beaumont « qu'on ne peut rien faire d'avantageux qu'avec le consentement du Prince de Transylvanie, qu'il s'engage de le faire consentir à tout, avec quelque médiocre present pour Bamf son ministre ».

Quant à une diversion contre l'Autriche, Teleki déclara à Beaumont qu'il avait besoin d'un secours de 20.000 écus par mois pour être bientôt « maistre en Hongrie ». Il lui déclara que les Mécontents avaient déjà 7.000 hommes « de bonnes et vieilles troupes » commandées par Paul Vesselenyi, le frère de celui qu'ils avaient envoyé comme leur représentant en Pologne.

(1) Lettre de Forbin-Janson à la Cour du 17 novembre 1674. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 42, fol. 136-139.

(2) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, pp. 357-358.

Il s'engageait qu'en moins de deux mois, il pouvait arriver avec ce secours à recruter une armée de plus de trente mille hommes, disant à l'agent français que les Mécontents étaient très populaires dans la Hongrie où la population n'attendait qu'à les voir avec une puissante armée afin de se déclarer pour eux.

Ayant obtenu ces informations, Beaumont n'alla plus voir les Mécontents comme il était obligé par son instruction, et retourna en Pologne au mois de novembre 1674.

Dans le rapport qu'il fit à Forbin-Janson sur son voyage en Transylvanie, il recommanda Teleki comme étant une personne « très propre pour pousser les affaires de Hongrie ».

3.

La mission de Roger Akakia en Transylvanie en 1675.

Les relations de la France avec Apafi et les Mécontents de Hongrie jusqu'à la paix polono-turque de Zurawno (16 octobre 1676).

Beaumont avait promis à Teleki que la France enverrait en Transylvanie une personne qualifiée pour conclure un accord définitif. Jusqu'à son arrivée, Teleki devait, d'une part, pousser les Mécontents à continuer la lutte contre l'Autriche, et, d'autre part, chercher à décider le Prince de Transylvanie à les appuyer ouvertement.

Pendant que Beaumont se procurait des informations en Transylvanie, Forbin-Janson traitait de Varsovie avec les Mécontents par l'intermédiaire de leur envoyé en Pologne, Vesselenyi (1).

Mais, malgré les efforts que faisait Forbin-Janson pour convaincre la Cour de s'occuper avec plus d'attention de l'affaire des Mécontents, Louis XIV n'était pas décidé à conclure un accord avec eux. Il en resta, jusqu'à la fin de l'année de 1674, aux décisions du 7 septembre, c'est-à-dire, de ne s'engager avec eux par aucun traité et de se contenter seulement de les encourager à continuer la guerre, en leur faisant espérer d'importants secours d'argent, mais de leur donner très peu. Le Roi de France croyait qu'on ne pouvait organiser aucune diversion importante en Hongrie, tant que Sobieski se trouvait en guerre avec

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 146-187.

la Porte ⁽¹⁾. Il aurait préféré traiter cette question avec le Roi de Pologne, et le voir prendre la direction du parti des Mécontents. Dans ce cas, Louis XIV était très disposé à lui donner de l'argent.

En attendant la paix polono-turque à laquelle la France travaillait par ses ambassadeurs de Varsovie et de Constantinople, Louis XIV tenait à empêcher les Mécontents de se réconcilier avec la Cour de Vienne. C'était en réalité ce but que la diplomatie française voulait atteindre en envoyant en Transylvanie Nicolas Beaumont. La guerre polono-turque continuant, la France garda au cours de 1675 la même attitude envers le parti des Mécontents et du Prince de Transylvanie.

À Varsovie et à Constantinople, ses ambassadeurs travaillèrent toute l'année de 1675 à porter les deux Cours à la paix. Depuis le mois d'octobre 1674, Forbin-Janson avait expédié à la Porte, d'accord avec Sobieski, une personne de confiance, Sauvans, pour sonder le terrain et voir si les Turcs accepteraient la médiation de la France ⁽²⁾. En même temps, il devait prendre des renseignements sur l'intention qu'ils avaient à l'égard des Mécontents de Hongrie, et informer le Sultan que le Roi de France ne voudrait pas les « abandonner à la vengeance et à la fureur de l'Empereur ».

Comme à ce moment, Vesselenyi, leur délégué en Pologne, s'était plaint d'Apafi à l'ambassadeur français, disant qu'il ne les appuyait pas suffisamment, Sauvans fut chargé « d'insinuer au Sultan la crainte où sont ces Rebelles que le Prince Abaffy n'aye intelligence à Vienne contre eux ». Forbin espérait que par ce moyen on pourrait décider la Porte à remplacer Apafi par un de ses adversaires, Zoliomy, duquel, les Mécontents espéraient un appui plus grand.

Sauvans revint en Pologne au mois de mars 1675 sans avoir obtenu aucun résultat ⁽³⁾. Le Grand Vizir lui avait même refusé l'audience, et il ne lui donna qu'une réponse « générale et fière » ⁽⁴⁾.

(1) Lettre du Roi à Forbin-Janson. *Ibid.*, Pologne, t. 41, fol. 171.

(2) Lettre de Forbin-Janson au Roi du 16 octobre 1674. *Ibid.*, t. 42, fol. 29.

(3) Lettre de Forbin à la Cour du 29 mars 1675. *Ibid.*, t. 47, fol. 328.

(4) Lettre de Nointel, ambassadeur à Constantinople, à Forbin, du 7 mars 1675. *Ibid.*, Turquie, t. 12, fol. 165.

La France, sans tenir compte de ce premier échec, essaya plusieurs fois au cours de 1675 de décider les Turcs à conclure la paix avec la Pologne. On verra plus loin que ces tentatives échouèrent complètement.

*
* *

Beaumont, en quittant Teleki, lui avait déclaré que la France enverrait quelqu'un en Transylvanie pour conclure un accord au sujet de l'affaire des Mécontents. En faisant cette déclaration, Beaumont prenait un engagement que Louis XIV n'avait pas l'intention d'exécuter. Dans toutes les lettres que le Roi avait envoyées à Forbin-Janson en 1674, il lui avait montré clairement qu'il ne voulait conclure aucun accord ni avec le Prince de Transylvanie, ni avec les Mécontents. Tout ce qu'il voulait faire, c'était de leur donner quelques gratifications, et de leur faire espérer d'autres secours d'argent plus importants.

Le 21 septembre, avant de connaître le départ de Beaumont et la lettre de Forbin du 7 du même mois, qui expliquait la raison pour laquelle il n'avait pas envoyé Akakia, Louis XIV autorisa son ambassadeur en Pologne à envoyer à l'agent expédié en Transylvanie 20.000 écus pour les distribuer aux Mécontents ⁽¹⁾. Forbin-Janson profita de cette disposition du Roi pour lui demander d'assister davantage les Mécontents et même, d'accorder une avance à Sobieski. Louis XIV repoussa nettement ces propositions ⁽²⁾. Il approuva seulement qu'Akakia fût envoyé en Transylvanie pour distribuer quelques gratifications, encour-

(1) Lettre du Roi à Forbin. *Ibid.*, Pologne, t. 41, fol. 239.

(2) Lettre du Roi à Forbin du 7 février 1675. K. WALISZEWSKI: *Acta Historica...*, t. 3, pp. 189-190. « L'usage que j'ay envisagé, lui écrivait le Roi, de quelque gratification que j'ay bien voulu répandre parmy les principaux des Mécontans de Hongrie, a esté de les eschauffer encore d'avantage dans un parti qu'ils ont déjà pris mais dont il ne leur est plus libre de se retirer. Ma pensée n'a point esté de leur donner des sommes capables de fournir à la subsistance de leurs troupes. Une guerre s'y esloignée pourroit difficilement estre conduite avantageusement pour mes interets et le peu d'inspection qu'on pourroit avoir sur cette dépense la rendroit trop infructueuse. Aussi quand cette diversion auroit à réussir, ce ne pourroit estre que par l'appui et la conduite du roy de Pologne sans s'abandonner aveuglement à celle des Mécontans... »

rager les Mécontents à continuer la lutte, et alarmer, par sa présence parmi eux, la Cour de Vienne ⁽¹⁾.

Le voyage d'Akakia en Transylvanie était décidé déjà depuis la fin de 1674 ⁽²⁾, mais il ne partit qu'au mois de février de l'année suivante.

Forbin-Janson lui confia deux missions : une pour le Prince de Transylvanie et les Mécontents, et l'autre pour la Porte où il devait aller, afin de travailler avec Nointel à la paix avec la Pologne.

Depuis le départ de Beaumont, la situation avait changé à la Cour du Prince de Transylvanie. Banffy, le chef du parti hostile aux Mécontents, accusé d'être à la solde de l'Autriche, et de vouloir remplacer Apafi avec le concours de l'Empereur, fut condamné à mort et exécuté. Teleki était devenu par la suite très influent à la Cour d'Apafi et prit en ses mains la direction des affaires de la principauté ⁽³⁾.

Il expédia en Pologne un courrier pour porter à Beaumont un projet de traité au sujet des Mécontents, mais il fut rencontré dans le chemin par Akakia et retourna avec lui à Saint-Peter où demeurait Teleki ⁽⁴⁾.

Akakia fut accompagné en Transylvanie par Beaumont et par un envoyé du Roi de Pologne, Ghiza. Pour ne pas éveiller de soupçons, il passa la frontière comme faisant partie de la suite de l'envoyé polonais.

Arrivé en Transylvanie, il travailla plusieurs semaines à rapprocher Teleki des Mécontents dont un grand nombre ne voulait pas lui céder le commandement en chef. Au mois d'avril, il fut reçu à Fogaras par Apafi avec de grands honneurs. « Il m'envoya, écrivait Akakia dans le rapport sur son voyage en Transylvanie, un quart de lieu de Fogaras, un des principaux officiers de sa Maison avec son carrosse

(1) « Il suffit donc, continuait-il, que le voyage du Sieur Akakia serve à fortifier les principaux de ce party, qu'il leur fasse concevoir des espérances qui les animent de plus en plus, et qu'il fasse craindre à l'Empereur que je n'appuye sous main dans ses Etats un party qu'il doit sy justement appréhender. »

(2) Mémoire du marquis de Béthune pour Sobieski, du mois de décembre 1674. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 42, fol. 289.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 358.

(4) Lettre de Forbin au Roi du 12 mai, d'après une dépêche reçue de la part d'Akakia du 22 mars 1674. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 45, fol. 18.

pour me mener dans l'appartement qu'on avoit préparé pour moy à costé de celui où estoit M. Ghisa (l'envoyé polonais). Je fus conduit à l'audience par le mesme officier jusques au premier appartement où le mareschal de Sa Cour ou Grand Maistre m'y vint recevoir et m'accompagna dans celui où estoit M. le Prince de Transilvanie qui après m'avoir fait l'honneur de me donner la main et à ceux qui m'avoient suivi, me fit asseoir vis à vis de luy et me donna une audience très favorable... » ⁽¹⁾.

Apafi connaissait déjà par Teleki l'objet de sa mission. Akakia lui parla de la grande puissance de la France, de ses victoires et de la situation très favorable qui se présentait pour lui, d'appuyer les Mécontents en attaquant l'Autriche, « suivant le louable exemple de trois de ses predecesseurs... ». Le Prince, se déclarant très honoré de l'amitié que lui témoignait le Roi de France, se montra disposé à conclure avec lui un traité dans lequel entraient aussi les Mécontents. Comme à l'époque de Rakoczy, le Prince demandait à la France de lui procurer le consentement de la Porte pour commencer la guerre contre l'Autriche. Akakia, n'ayant pas de pouvoir d'engager une telle négociation, répondit qu'en trois mois, au plus tard, ils auraient la réponse du Roi de France. En attendant cette réponse et la permission de la Porte pour que le Prince puisse attaquer l'Autriche avec toutes ses forces, Apafi accepta que Teleki prit le commandement des Mécontents, dans l'espoir que les Turcs pourraient plus facilement approuver cette solution. Teleki s'engageait à commencer les hostilités avec une armée de 12.000 hommes, mais il demandait à la France le paiement d'une somme de 40.000 livres par mois et l'envoi d'un secours, de Pologne, de 6.000 hommes. Teleki et les Mécontents comptaient sur un soulèvement général de la Hongrie impériale. Pour établir une liaison directe avec la Pologne, ils promettaient d'occuper plusieurs localités sur la frontière. Ce projet de traité proposé à Akakia dans la ville de Fogaras par Teleki, au nom des Mécontents et du Prince de Transilvanie, porte la date du 28 avril 1675 ⁽²⁾. Akakia l'envoya à Forbin-

(1) Relation du voyage d'Akakia du 31 mai 1675. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 2, fol. 201-218.

(2) *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 123-124 ; *Mémoire de Beaumont* du 17 juin 1675. *Ibid.*, t. 15, pp. 429-430.

Janson et promit que la France leur répondrait au plus tard dans trois mois. Par la suite, ce projet de traité reçut le nom d'Accord de Fogaras.

Le 29 avril, Apafi écrivit à Forbin-Janson pour le remercier des lettres qu'il lui avait adressées et pour l'assurer en même temps de son profond attachement aux intérêts de la France ⁽¹⁾.

*
* *

Avant de se rendre à la Porte, comme il avait été chargé par Forbin-Janson, Akakia demanda l'avis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople ⁽²⁾. Nointel lui répondit qu'il ne devait pas se déranger, sa présence pouvant être interprétée comme une nouvelle preuve de la faiblesse des Polonais ⁽³⁾. Nointel n'était pas content de Forbin-Janson qui chargeait d'autres personnes de démarches auprès de la Porte qu'il pouvait faire lui-même. Il lui écrivit, le 8 avril, qu'il pouvait négocier aussi bien qu'Akakia, relativement à ce qu'il voulait obtenir de la Porte ⁽⁴⁾.

D'ailleurs, avant de recevoir la lettre d'Akakia, Nointel avait déjà fait proposer à la Porte par son secrétaire, De la Croix, la médiation de la France pour la paix avec la Pologne. Le Grand Vizir, invoquant le fait que la paix se négociait à ce moment par l'intermédiaire du Khan des Tartares, remercia pour « la bonne volonté » du Roi de France et le pria « de la conserver dans une autre occasion ».

Nointel resta avec l'impression que les Turcs étaient disposés à conclure la paix et que les grands préparatifs militaires qu'ils faisaient pourraient bien être destinés pour la Hongrie ⁽⁵⁾.

Au mois de mars, il envoya en Pologne De la Croix, pour porter à Sobieski les conditions de paix des Turcs. Celui-ci passa par la Transylvanie où il rencontra à Fogaras,

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit.*, t. 2, fol. 197.

(2) Lettre du 19 mars 1675. *Ibid.*, *Turquie*, t. 12, fol. 168.

(3) « Les Turcs, lui écrivait Nointel le 8 avril, se sont peut être trop flatté de la foiblesse des Polonois, s'apuyans sur l'empressement dans lequel ils les croient d'un accommodement et la pensée qu'ils en avoient, s'est fortifiée par l'envoy du sieur Sauvans, qu'ils attribuent plustost à Sa Majesté Polonoise qu'à sa véritable cause... » *Ibid.*, fol. 169.

(4) *Ibid.*, fol. 171.

(5) Lettre de Nointel du 27 mars 1675. *Ibid.*, fol 172.

le 29 mars, Akakia qu'il mit au courant de la situation et de la mission qu'il avait. Il repartit de Pologne au mois d'avril, portant aux Turcs la réponse de Sobieski à leurs conditions de paix, et repassa par la Transylvanie, où il communiqua à Ghiza l'ordre du Roi de Pologne, de suspendre la négociation engagée avec Apafi, qui avait été sollicité d'intervenir pour la paix avec les Turcs. De la Croix arriva à Andrinople au mois de mai ⁽¹⁾. A la suite des conversations avec De la Croix, Akakia renonça définitivement à l'idée d'aller à la Porte, et au mois de mai il rentra en Pologne.

*
* *

Dans le rapport qu'il fit sur son voyage en Transylvanie, Akakia exprimait l'avis qu'on pouvait conclure un traité avec le Prince de Transylvanie, dont l'appui était indispensable pour organiser une puissante diversion en Hongrie. « Sa Majesté, écrivait-il, donnera par ce Prince autant d'affaires à l'Empereur sous le nom des Mescontans que Bethlen Gabor en a donné à son grand-père et Ragotski à son père... » ⁽²⁾.

Lorsque Forbin-Janson connut les bonnes dispositions d'Apafi et de Teleki de conclure un traité avec la France, il insista beaucoup auprès de Louis XIV pour le décider à accepter. Il lui montra qu'on pouvait faire le traité avec le Prince de Transylvanie et stipuler par un article secret que la France n'exécuterait le traité qu'à partir du jour où elle aurait la certitude que la Porte donnerait son consentement. Quant aux Turcs, il était d'avis que la France pourrait obtenir cette permission en les assurant qu'elle n'avait d'autres prétentions « que de donner une diversion à l'Empereur comme elle avoit fait par Ragoci en 1645 ». Il fit ces recommandations à Louis XIV, d'accord avec Sobieski ⁽³⁾.

(1) *Journal du Sieur de la Croix, secrétaire de l'Ambassade de France à la Porte ottomane. Ms., part. I, pp. 260-293. Bibl. Nat. F. France, t. 6.102.*

(2) *Relation du voyage..., du 31 mai 1675. M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie, t. 2, fol. 201-218.*

(3) *Lettre de Forbin au Roi du 2 juin 1675. Ibid., Pologne, t. 45, fol. 39.*

Or, Louis XIV, depuis la lettre du 7 février ⁽¹⁾, n'avait pas changé son point de vue à l'égard de cette affaire. Il répéta le 29 mars à Forbin-Janson les mêmes ordres. Il ne voulait prendre aucun engagement par écrit. Tout ce qu'il attendait du voyage d'Akasia, c'était d'empêcher les Mécontents de se réconcilier avec l'Autriche, jusqu'au moment de la paix polono-turque, « parce qu'alors, le Roy de Pologne sera en estat de choisir pour son action, les dispositions favorables qui se présenteront en mesme temps en Hongrie et en Prusse... » ⁽²⁾.

Lorsqu'il prit connaissance du projet de traité qui avait été donné par le Prince de Transylvanie et Teleki à Akasia, Louis XIV le refusa d'une façon catégorique le 16 juillet. « Il ne me reste sur cela, Sire, répondit Forbin-Janson le 23 août, qu'à ménager suivant ses ordres, autant que je le pourrais les bonnes intentions du Prince de Transylvanie et celles des Mécontents... » Mais il craignait qu'en ne se voyant pas appuyés, ils pourraient cesser les hostilités et se réconcilier avec la Cour de Vienne ⁽³⁾. L'Empereur faisait des efforts à ce moment pour pacifier la Hongrie. Il avait été alarmé par la présence en Transylvanie d'un agent français. Le bruit s'était répandu qu'Akasia avait déjà conclu un traité avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents. Au mois de juin, le représentant de l'Autriche à Constantinople procura à l'Empereur une copie de ce prétendu traité ⁽⁴⁾.

Si Apafi pouvait prendre des engagements envers la France, cela signifiait pour l'Autriche qu'il avait obtenu le consentement de la Porte, sans lequel il n'était pas libre de s'engager. Comme, d'autre part, on disait toujours que les Turcs étaient sur le point de conclure la paix avec les Polonais, la Cour de Vienne commença à s'inquiéter. Mais, toujours sous l'influence des catholiques, l'Empereur n'était pas libre d'accepter les conditions des Mécontents pour la pacification de la Hongrie. Ils lui demandaient la suppression des peines et la restitution des biens et des charges qu'ils avaient eus avant la révolte, la cessation des persécutions contre les protestants, la convocation de

(1) Voir plus haut les notes 2 (p. 262) et 1 (p. 263).

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 47, fol. 325.

(3) *Ibid.*, t. 45, fol. 60.

(4) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 359.

la Diète, et l'élection d'un palatin, l'éloignement des troupes autrichiennes et la nomination de fonctionnaires hongrois. Même les magnats et les évêques, qui étaient restés fidèles à l'Empereur, lui déclarèrent qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour pacifier le pays que le rétablissement de la constitution du royaume. De plus, Apafi demandait les comitats de Szatmar et de Szabolcs.

L'Empereur refusa d'accepter ces conditions et se contenta de faire espérer quelques concessions aux protestants et une amnistie aux révoltés ⁽¹⁾.

Depuis 1674 surtout, les persécutions contre les protestants de Hongrie avaient pris de telles proportions que des centaines de pasteurs avaient été chassés, les uns emprisonnés et forcés d'abjurer leur religion et d'autres vendus pour servir sur les galères de Naples. Les quelques survivants furent libérés par Ruyter, le commandant de la flotte hollandaise ⁽²⁾.

Le mécontentement de la population était trop grand et Léopold, toujours sous l'influence des catholiques, était disposé à lui faire trop peu de concessions pour qu'on pût arriver à un accord avec les réfugiés.

Les tentatives de la Cour de Vienne n'eurent donc aucun résultat. Les hostilités avec les Mécontents continuèrent toute l'année de 1675. Après l'accord de Fogaras, les Turcs refusèrent de nouveau à Apafi l'autorisation d'entrer en guerre avec l'Autriche ⁽³⁾. Il y prit part pourtant indirectement, en donnant un secours de troupes à Teleki, qui avait pris le commandement des Mécontents. Mais, ne disposant pas d'un nombre suffisant de troupes, il fut rejeté partout. La campagne de 1675 prouva encore une fois que les Mécontents, réduits à leurs propres forces, n'étaient point capables d'entreprendre rien d'important contre l'Autriche. Ils pouvaient devenir dangereux pour elle seulement au cas où ils trouveraient des concours soit à Constantinople, soit à Varsovie.

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 359.

(2) BASNAGE : *Annales des Provinces-Unies*, t. 2, pp. 639-642 ; EDOUARD SAYOUS : *Les Pasteurs Hongrois et les Galères de Naples* (*Bulletin Historique et Littéraire*, dans la collection : *Société de l'histoire du protestantisme français*, 1875, pp. 49-50 ; *Historia Diplomatica de Statu Religionis Evangelicæ in Hungaria inter periodos distincta*, 1710, pp. 75-82.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 358.

C'était en vertu de cette considération que Louis XIV avait refusé le projet de traité de Fogaras dont une copie lui avait été envoyée par Akakia.

A partir de ce moment (juillet 1675), jusqu'au traité de Zurawmo du 26 octobre 1676, la France, parallèlement avec les grands efforts qu'elle fit auprès des Turcs et des Polonais pour les amener à la paix, n'eut de relations avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents que dans la mesure où elles étaient nécessaires pour les empêcher de se réconcilier avec la Cour de Vienne. A aucun moment de cette époque, elle ne pensa s'engager par un traité quelconque envers eux.

*
* *

Lorsque Akakia quitta la Transylvanie au mois de mai, avec le projet de traité de Fogaras, il assura Apafi et les Mécontents que, dans un délai maximum de trois mois, Louis XIV leur enverrait la réponse par son ambassadeur de Pologne. Pendant tout l'été de 1675, Forbin-Janson continua la correspondance avec eux, leur faisant toujours espérer une réponse favorable. L'ambassadeur français ne connut la décision de la Cour que le 23 août. Le délai de trois mois ayant passé sans qu'une réponse précise leur fût parvenue de la part du Roi de France, le Prince de Transylvanie, Teleki et les Mécontents envoyèrent en Pologne, vers la fin du mois d'août, un agent, Daniel Absalon, qui devait montrer à Forbin-Janson qu'ils étaient toujours disposés à conclure le traité avec la France ⁽¹⁾.

Forbin-Janson lui fit voir que Louis XIV ne pouvait signer aucun traité avec Apafi « sans estre informé auparavant si la Porte y donneroit son consentement, de crainte qu'il ne luy arrivast le mesme inconvenient qu'à George Ragoski... en 1645... » ⁽²⁾. Ce fut sous ce prétexte que le Roi refusa le projet de traité de Fogaras, sans pourtant cesser les relations avec Apafi et les Mécontents.

La campagne de 1675 s'était terminée par un échec complet pour les Mécontents. Louis XIV écrivait à Forbin

(1) Lettre de Teleki à Forbin du 28 août 1675. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 189-190.

(2) Lettre de Forbin au Roi du 13 septembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit.*, t. 45, fol. 62.

le 20 décembre qu'il « n'en seroit pas de mesme si le Roy de Pologne se fust mis en estat d'en profiter pour la couronne de Hongrie... Je verrois, continuait-il, avec plus de peine ce que vous me mandez du mauvais estat des affaires des Mecontans d'Hongrie, si j'avois creu que sans l'appui du roi de Pologne il eut esté possible de les soutenir... » (1).

Le Prince de Transylvanie et surtout Teleki furent très fâchés de ce que la France avait refusé de s'engager envers eux par un traité (2). L'automne et l'hiver de 1675, Forbin-Janson n'échangea avec eux que quelques lettres sans importance.

Au mois de mars 1676, Apafi et Teleki envoyèrent de nouveau en Pologne Absalon avec des lettres pour Sobieski et l'ambassadeur français (3). Il lui demanda encore une fois en leur nom si Louis XIV persistait dans la résolution de ne pas conclure de traité avec eux. Forbin lui donna la même réponse qu'en septembre 1675, à savoir que la France ne pouvait le faire, tant que le Prince de Transylvanie n'avait pas obtenu le consentement de la Porte pour attaquer l'Autriche. Absalon lui déclara que son maître avait déjà reçu des ordres de la part du Grand Vizir pour se préparer afin d'aller au secours des Mécontents pendant la campagne prochaine avec toutes ses forces. C'était donc le moment, ajouta Absalon, d'entreprendre quelque chose de très important contre la Maison d'Autriche, mais pour cela, Apafi aurait besoin d'un « peu de secours » de la part du Roi de France (4).

Sobieski, qui favorisait les relations de la France avec Apafi et les Mécontents, fut d'avis qu'on pouvait « faire un bon usage de l'offre de ce Prince » et lui donner un

(1) *Mém. Aff. Etr. Corresp. polit.*, t. 46, fol. 172.

(2) Lettre de Forbin au Roi du 16 février 1676. *Ibid.*, t. 45, fol. 98.

(3) *Magyar Történelmi Tá.*, 1886, pp. 339-340.

(4) « Absalon m'a dit, écrivait Forbin au Roi le 5 avril 1676, — à cette condition, après luy avoir promis que je ne le découvrirais à personne —, que le Grand Vizir avait envoyé un expres au prince de Transylvanie son maistre avec ordre d'amasser le plus de monde qu'il pourroit afin de se mettre en campagne dès que les herbes commenceront à paroistre et de marcher au secours des Hongrois Mecontans et les assister de tout son pouvoir, que cet ordre sera assurément executé mais que sans un peu de secours de Vostre Majesté, il n'aura pas tout le succès qu'il seroit à souhaiter... » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 45, fol. 109.

secours d'argent, parce qu'il n'était plus possible de l'entretenir « de paroles ». Apafi insistait d'autant plus qu'il prétendait avoir fait des dépenses pour les préparatifs militaires « sur les esperances qu'on luy avoit données de l'assistance de la France lorsqu'il seroit prest d'agir en faveur des exilés » (1).

Malgré l'insistance de Forbin et de Sobieski, Louis XIV refusa les demandes de secours du Prince de Transylvanie. Depuis qu'il avait conclu avec le Roi de Pologne le traité de Iawarow (11 juin 1675) par lequel celui-ci s'engageait, moyennant un subside de 200.000 écus, à attaquer soit l'Autriche en Hongrie, soit l'Electeur de Brandebourg en Prusse — dès qu'il aurait signé la paix avec les Turcs — il ne voulait plus faire de dépenses pour l'affaire de Hongrie que si Sobieski prenait personnellement la direction (2). Le marquis de Béthune, le beau-frère de Sobieski, nommé à l'ambassade de Pologne à la place de Forbin-Janson, qui avait demandé son rappel, devait travailler d'abord à la paix polono-turque et ensuite chercher à pousser Sobieski à exécuter le traité de Iawarow.

Quant à l'affaire de Hongrie, Béthune était chargé de l'inviter à utiliser une occasion si favorable où « appelé par les peuples, soutenu par un parti déjà puissamment armé, favorisé par le prince de Transylvanie... », il pouvait joindre à la Pologne la couronne de Hongrie, « ou de la faire tomber dans sa maison ou en la personne du Prince son fils... » (3).

(1) Lettre de Forbin au Roi du 19 avril 1676. *Ibid.*, fol. 117.

(2) Instruction donnée au marquis de Béthune s'en allant ambassadeur en Pologne, du 10 avril 1676 : « Sa Majesté en a connu les avantages mais parce que cette affaire (de Hongrie) est si éloignée et si séparée d'elle qu'elle ne pourroit pas y donner elle même toute l'application capable de la faire réussir, elle n'a pas cru y devoir employer les sommes d'argent qui lui étoient particulièrement demandées, sans être assurée qu'elles fussent employées utilement. C'est ce qui lui a fait juger que pour tirer un avantage solide des Mécontents de Hongrie, il seroit nécessaire que le roi de Pologne les assistât et les conduisît sous main, ou se déclarer pour eux ouvertement et c'est en ce cas qu'elle a bien voulu s'engager à lui fournir le subside qui est porté dans le traité signé par le sieur évêque de Marseille et le sieur marquis de Béthune et qui lui doit être payé également, soit qu'il porte la guerre en Prusse, soit qu'il agisse en Hongrie... » LOUIS FARGES : *Recueil des Instructions... Pologne*, p. 145.

(3) *Ibid.*, p. 147.

Béthune n'arriva en Pologne qu'au mois d'août 1676. Forbin-Janson resta encore à Varsovie jusqu'en juin 1677 ⁽¹⁾.

Apafi et les Mécontents, se rendant compte qu'il n'y avait rien à espérer du Roi de France tant que continuait la guerre polono-turque, n'insistèrent plus. C'est seulement à la fin du mois de septembre 1676, lorsque cette paix était presque certaine, qu'ils se décidèrent à solliciter de nouveau le secours de la France.

*
* *

Par le traité de Iawarow du 11 juin 1675, Sobieski avait pris l'engagement de chercher à conclure la paix avec les Turcs le plus tôt possible. La démarche de Nointel auprès de la Porte pour lui offrir la médiation de la France n'avait pas réussi. Sachant que les conditions capables de faciliter cette paix étaient très dures pour la Pologne, Nointel fut d'avis que la France ne devrait pas intervenir, quoiqu'il se rendait compte que cette paix ne pouvait être que nuisible à l'Empereur ⁽²⁾.

Mais Louis XIV ne le suivit pas. Au mois de mai, il lui écrivit de nouveau de faire l'impossible pour hâter cette paix et de lui communiquer si les Turcs avaient l'intention d'intervenir directement dans l'affaire de Hongrie ⁽³⁾. Nointel dut se soumettre. Le 4 octobre, il écrivait à la Cour qu'il était maintenant lui aussi d'accord « qu'en conscience on peut susciter à l'Empereur un ennemi qu'il doit avoir et deslvrer Sa Majesté de celui qui la vient chercher mal à propos... d'autant que cette diversion contribue au soulagement de son allié le roy de Pologne... ». Mais il croyait que la paix n'était pas encore possible, les Turcs voulant absolument rester dans la possession de Kamenietz, condition que les Polonais ne pouvaient accepter à aucun prix. « Les Turcs, ajoutait-il, raisonnent aussi bien politique que les autres et d'autant mieux que leur maxime est l'expérience... » Quant à l'affaire de Hongrie,

(1) COMTE DE FORBIN : *Première Mission de Toussaint de Forbin en Pologne...* (*Revue d'Histoire diplomatique*, 1912, pp. 130-197.)

(2) « Si honteuse que soit la paix aux Polonois, écrivait-il le 9 mai 1675, elle sera toujours nuisible à l'Empereur et il sera glorieux que les ministres de Sa Majesté n'y aient point participé... » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 12, fol. 182.

(3) Lettre du Roi à Nointel du 23 mai 1675. *Ibid.*, fol. 188.

il ne pouvait donner aucun renseignement précis sur l'intention de la Porte. « Le secret qui s'y garde, continuait-il, est un obstacle presque invincible à une pénétration positive de ce qui s'y meditte... » Il savait seulement que les Turcs désiraient une guerre contre l'Autriche, qu'ils se préparaient, et que le Grand Vizir était « absolument intéressé à la guerre de Hongrie... » (1).

Malgré les efforts de la diplomatie française, l'année de 1675 passa sans que la paix turquo-polonaise ait pu se conclure.

La France continua les mêmes efforts au cours de l'année suivante. Elle espérait toujours de grands avantages de cette paix. D'abord, elle pouvait permettre à la Pologne d'entreprendre une diversion contre l'Autriche en Hongrie ou contre l'Electeur de Brandebourg en Prusse. Quant à la Turquie, la France partageait l'opinion très répandue en Europe à cette époque que c'était une nécessité vitale pour elle de guerroyer continuellement, afin de donner toujours de l'occupation à ses troupes (2).

Les Mécontents de Hongrie sollicitaient depuis 1671 son intervention contre l'Autriche. Si les Turcs pouvaient conclure la paix avec la Pologne, c'était donc presque une certitude pour la France qu'ils jetteraient leurs forces en Hongrie. « En l'estat où sont aujourd'huy les affaires générales, écrivait Pomponne à Nointel le 3 février 1676, cette paix bien que dans des pays si esloignez, seroit d'un interest extreme à Sa Majesté. Elle pourroit tourner en Sa faveur deux puissances si considérables dont la Pologne, par les assistances qu'elle seroit capable de donner à Sa Majesté, la Porte, par la guerre qu'elle pourroit porter en Hongrie... » Il lui recommandait en même temps de continuer à travailler dans ce sens et d'offrir de nouveau aux Turcs la médiation de la France, s'il les trouvait disposés à l'accepter (3).

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 11, fol. 117-124.

(2) ALBERT VANDAL : *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel*, p. 183. A la fin du XVII^e siècle cette idée avait encore des partisans. « La Monarchia Ottomana è come il mare, che ritrova la sua conservazione nel moto... », écrivait NICOLAS BEREGANI dans son *Historia delle guerre d'Europa dalla comparsa dell'Armi Ottomane Nell'Hungheria l'anno 1683*, publiée en 1698 à Venise.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 28.

Pendant ce temps, les Turcs, qui étaient conscients de la faiblesse des Polonais et de leur grand désir de finir la guerre, sondèrent le terrain pour voir si la France serait disposée à conclure avec eux une alliance contre l'Autriche. Ils firent voir à Nointel que, si Louis XIV voulait prendre l'engagement de ne faire la paix avec l'Empereur que d'accord avec le Sultan, ils seraient prêts à envahir la Hongrie ⁽¹⁾.

Cette proposition fut discutée le 15 avril dans un conseil sous la présidence de Louis XIV. Pomponne, Le Tellier et Colbert furent d'accord qu'on ne pouvait pas faire une alliance avec le Sultan, mais seulement lui donner une assurance solennelle que le Roi de France s'abstiendrait de secourir l'Empereur. D'après eux, Louis XIV ne pouvait passer aucune convention écrite avec le Sultan. Louvois seul était d'avis d'accepter la proposition de la Porte, mais il n'assistait pas au conseil ⁽²⁾. En attendant d'autres renseignements, la Cour ne répondit à Nointel que le 10 juin. Entre temps, elle fut informée que les Turcs ne maintenaient plus leur proposition. Pomponne communiqua à l'ambassadeur français la décision prise dans le conseil du 15 avril, pour lui servir d'instruction au cas où les Turcs lui répéteraient la proposition d'alliance avec la France. « Ainsy, ce que le Roy peut dans une affaire si éloignée, continuait Pomponne, est d'attendre le conte que vous lui rendrez des suites qu'auront eu ces premières ouvertures du grand vizir. Sa Majesté jugera si elle en pourra tirer

(1) Lettre de Nointel à la Cour du 27 janvier 1676. *Ibid.*, fol. 25. Dans son « *Abrégé des Affaires de Hongrie sur les dernières révolutions...* », Nointel donne des précisions sur ces discussions. Ce fut l'interprète de la Porte qui lui avait écrit le premier pour lui proposer d'engager une correspondance avec lui, à ce sujet. Nointel envoya à Andrinople, où se trouvait à ce moment là la Cour du Sultan, son secrétaire De la Croix pour discuter plus à fond cette question. « Le Kheaia, écrit Nointel, voulant marquer davantage sa sincérité et son empressement et exciter aussy l'ardeur du secrétaire, luy confia que la Porte vouloit de bonne foy contracter une nouvelle alliance avec la France ; mais qu'il falloit que l'amitié fut constante et sincère et que l'on ne vit plus les troupes et les vaisseaux de Sa Majesté au secours des ennemis du Musulman ; que le Grand Seigneur de sa part empêcheroit tous les sujets de plaintes et leveroit tous les obstacles à une amitié sincère et permanente... » *Manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut*, Ms., t. 66, fol. 151-179.

(2) J. DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa politique...*, pp. 20-21.

quelque avantage... » ⁽¹⁾. Le Roi écrivait en même temps au Grand Vizir qu'il faisait « un fondement particulier » sur l'affection qu'il avait montrée en travaillant pour le maintien de l'alliance entre le Sultan et la France ⁽²⁾.

Parallèlement avec l'activité qu'il dépensait pour pousser les Turcs à signer la paix avec la Pologne, Nointel n'oubliait pas de leur montrer que c'était une admirable occasion d'attaquer l'Empereur à un moment où ses forces étaient engagées contre la France. Il appuya fortement les démarches qu'André Radici, l'envoyé des Mécontents et le résident du Prince de Transylvanie, faisaient auprès de la Porte pour la décider sinon à intervenir directement dans la Hongrie, au moins de permettre à Apafi de les appuyer ouvertement. A toutes leurs demandes, les Turcs répondaient qu'ils ne pouvaient pas s'engager dans une guerre avec l'Autriche tant que celle avec la Pologne n'était pas encore terminée. Sans prendre des engagements formels envers eux, la Porte leur faisait pourtant espérer d'intervenir en Hongrie dès qu'elle serait en paix avec ses autres voisins ⁽³⁾.

Au mois de juin, Nointel envoya de nouveau en Pologne, son secrétaire De la Croix, pour porter les conditions de paix de la Porte... Lorsqu'il arriva dans le camp turc, il trouva les commissaires polonais, venus pour discuter la paix, et il ne passa plus en Pologne... De la Croix ne rentra à Andrinople qu'au commencement de novembre, lorsque la paix était enfin conclue ⁽⁴⁾.

Nointel faisait tous ces efforts, plutôt en exécution des ordres de la Cour, que par conviction de réussir. Il a été un des rares ambassadeurs à Constantinople qui ne partageait pas l'opinion courante de l'époque qui prétendait qu'on pouvait tout faire à la Porte avec de l'argent. Il était convaincu que ce n'était pas avec ce moyen qu'on pouvait obtenir son intervention en Hongrie. « Il eust été préjudiciable, écrivait-il le 29 août 1676, de m'efforcer à gagner la Porte par des présents considérables, car, dans une affaire

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 88.

(2) *Ibid.*, fol. 87.

(3) Lettre de Nointel du 2 juillet 1676. *M. Aff. Etr. Corresp. consulaire Constantinople*, t. 2.

(4) *Journal du Sieur De la Croix...*, part. II, pp. 306-321, *Ms. Bibl. Nat. F. France*, t. 6.101.

de l'importance de celle dont il s'agit, qui est différée depuis sept ans, la dépense ne l'avanceroit pas... » (1).

La même chose arriva en ce qui concerne la paix polono-turque.

Ce ne furent ni Forbin-Janson, ou le marquis de Béthune en Pologne, ni Nointel à Constantinople, qui l'avaient facilitée. Forbin-Janson s'est vanté par la suite d'avoir joué un rôle très important dans les négociations de Zurawno (2). Or, deux jours avant sa conclusion, Forbin avait voulu, ainsi que le marquis de Béthune et un envoyé de l'Angleterre, pénétrer dans le camp où avaient lieu les négociations. Le trompette qui fut envoyé pour demander cette permission eut la tête tranchée par les Turcs. Lorsqu'ils réussirent à arriver jusqu'au Roi de Pologne, l'armée ottomane repliait déjà ses tentes (3). La Pologne, épuisée et n'ayant plus aucun espoir d'occuper les provinces perdues, désirait la paix.

De leur côté, les Turcs tenaient absolument à terminer cette guerre. Ils commençaient à être inquiets des préten-

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 11, fol. 283. Sur la politique de l'Empire ottoman, à l'époque du Grand Vizir Kœprilü II, on peut citer le passage suivant du tome premier des *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient* (éd. L. LANGLEËS) : « J'ai ouï dire à M. Quirini (baile de Venise) en des visites que j'ai eu l'honneur de lui faire, que la politique des Turcs passoit de beaucoup celles des Européens; qu'elle n'étoit pas enfermée en des maximes et des règles : qu'elle consistoit toute dans le bon sens, sur lequel elle étoit uniquement fondée et sur les mouvemens duquel elle se regloit uniquement ; que cette politique n'ayant ni art ni principes, étoit comme inaccessible ; et qu'il avouoit de bonne foi que la conduite du vizir étoit un abîme pour lui, qu'il n'en pouvoit sonder le jugement, la prévoyance, la pénétration, le secret, l'artifice et tous les détours. Il assuroit que s'il avoit un fils, il ne lui donneroit point d'autre école de politique que la Cour ottomane où il ne se lassoit point d'admirer le vizir, qui, sans parler, sans écrire, sans se remuer beaucoup, gouvernoit un des plus puissans empires du monde et en étendoit les limites en plusieurs lieux... », p. 91.

(2) « La paix de Pologne, écrivait Madame de Sévigné le 18 novembre 1676, est faite, mais romanesquement... C'est la plus grande nouvelle que le Roi pût recevoir et qui achemine la paix par les ennemis que le Roi de Pologne et le Grand Seigneur nous vont ôter de dessus les bras. Le Marseille a déjà mandé qu'il avoit eu bien de la peine à conclure cette paix ; il souffle, il s'essuie le front comme le médecin de la comédie qui avoit eu tant de peine à faire parler cette femme qui n'étoit point muette. Dieu sait quelle bavarderie. Cette peine est égale à celle qu'il eut quand on élut ce brave roi » (éd. MONMERQUÉ, 1862, t. 5, lettre n° 598).

(3) N. A. SALVANDY : *Histoire du roi Jean Sobieski...*, t. 2, p. 64.

tions des Moscovites dans l'affaire des Cosaques et on disait même que leur armée se dirigeait vers l'Ukraine au secours de la Pologne ⁽¹⁾. Les Turcs ne se trompaient pas sur l'éventualité d'une intervention moscovite parce que, à cette époque, l'Autriche négociait avec les Moscovites une convention relative à la Pologne, destinée à « sauvegarder les libertés de la nation polonaise contre toute agression de quelque part qu'elle vînt » ⁽²⁾.

Ibrahim Pacha, le commandant des forces ottomanes, reçut l'ordre précis de terminer cette guerre le plus avantageusement qu'il pourrait. La menace d'envahir encore une fois la Pologne devait lui servir de moyen pour obtenir de l'adversaire des concessions encore plus grandes ⁽³⁾.

Les deux parties étant donc intéressées à conclure la paix, les négociations aboutirent le 16 octobre 1676, au traité de Zurawno.

4.

Le traité de Fogaras du 27 mai 1677, entre la France, le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie.

La paix turquo-polonaise provoqua en France une grande joie. « Je vous parleray, écrivait Pomponne à Vitry le 20 novembre 1676, de la joie avec laquelle le Roy a appris cette semaine la conclusion de la paix de Pologne. Cette nouvelle luy a esté d'autant plus agreable qu'entre les effets avantageux qu'elle peut produire, elle est capable de contribuer beaucoup à soulager les affaires de Suède en Poméranie... » ⁽⁴⁾.

(1) L'ABBÉ COYER : *Histoire de Jean Sobieski...*, t. 2, p. 142.

(2) F. MARTENS : *Recueil des Traités et Conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères. Traités avec l'Autriche*, t. 1, p. XXI.

(3) DE CHASSEPOL : *Histoire des Grands Vizirs Mahomet Coprogli Pacha et Achmet Coprogli Pacha...*, t. 3, pp. 273-275 ; L'ABBÉ COYER : *Histoire de Jean Sobieski...*, t. 2, p. 143.

(4) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Suède*, t. 54, fol. 360. « Je n'ay pas besoin de vous dire, écrivait Pomponne le même jour à Colbert, d'Estrades et d'Avaux, que la nouvelle de la paix de Pologne a été reçue avec beaucoup de joie de Sa Majesté. Vous connaissez aisément qu'elles en peuvent être les conséquences qu'elle attend à l'égard de l'électeur de Brandebourg, et quelle jalousie la Porte, dégagée d'une grande guerre, peut causer à la Cour de Vienne. » Cité par MIGNET : *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, t. 4, p. 681.

La France espérait maintenant que la Pologne pourrait faire une diversion, soit en Prusse, soit en Hongrie. Elle croyait aussi que les Turcs, libérés de la guerre polonaise, pourraient aller au secours des Mécontents ou au moins permettre au Prince de Transylvanie de les secourir. Comme à la fin de l'année, le congrès de la paix devait se réunir à Nimègue, c'était le meilleur moment pour organiser une diversion en Prusse ou en Hongrie dans le but de forcer les adversaires à accepter ses conditions de paix. Louis XIV chargea Béthune, son ambassadeur en Pologne, de chercher à décider Sobieski à entreprendre une diversion contre l'Electeur de Brandebourg ou l'Empereur. Il lui laissa pour cela la liberté d'employer tous les moyens qu'il jugerait bons. « Pour ce qui touche la guerre qui se peut porter à l'Empereur dans la Hongrie, lui écrivait le Roi le 11 décembre, je la regarde d'une telle utilité dans l'estat présent des choses que vous ne devez rien oublier de tout ce qui peut la déterminer au plustost, soit par les Hongrois seuls, soit par les troupes, licenciées de Pologne, soit par le Prince de Transylvanie, soit par les seigneurs Polonois, qui pourroient ouvertement se joindre à eux ou favoriser leur party... » ⁽¹⁾.

Pendant qu'il prenait ces dispositions pour attirer Sobieski dans les intérêts de la France, Louis XIV était décidé à empêcher toute ligue chrétienne contre les Turcs, pour leur permettre d'intervenir en Hongrie. Le 30 octobre 1676, son ambassadeur à Rome, d'Estrées, l'avait informé que le pape Innocent XI, ancien nonce en Pologne, désirait la paix entre les chrétiens, mais la guerre contre les Turcs. Louis XIV qui ne voulait pas le fâcher dès le commencement de son pontificat — Innocent XI venait d'être élu pape en septembre 1676 — écrivit le 5 novembre à d'Estrées d'éviter avec prudence de prendre aucun engagement au nom de la France. « Je trouve bon, lui écrivait le Roi, que vous louiez une pensée si chrétienne et si digne de sa piété, mais sans entrer en rien de particulier. Il suffira que vous la louiez en termes généraux, d'autant plus qu'en l'état présent des choses l'on toucheroit inutilement les moyens particuliers d'y travailler » ⁽²⁾.

(1) K. WALISZEWSKI : *Acta Historica Res Gestas Poloniae Illustrantia*, t. 3, p. 346.

(2) E. MICHAUD : *Louis XIV et Innocent XI*, t. 2, pp. 72-73.

Le Pape reçut « avec déplaisir » la nouvelle de la paix polono-turque. Toutes les tentatives qu'il fit au cours de 1677 pour organiser une ligue contre les Turcs trouvèrent Louis XIV dans les mêmes sentiments ⁽¹⁾. Depuis le commencement de la guerre avec l'Empire, la France désirait une diversion turque en Hongrie. Au cours de 1676 surtout, on la considéra plusieurs fois en France comme très probable. « Que dites-vous, écrivait Madame de Sévigné le 29 avril, de notre bonheur qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie ? » ⁽²⁾. Et quelques semaines après, la campagne ayant commencé dans de bonnes conditions, elle écrivait à Madame de Grignan : « Notre campagne commence si heureusement que je ne crois pas que nous ayons besoin de la bénédiction, c'est-à-dire de la diversion de notre saint Père le Turc » ⁽³⁾.

Avant de recevoir la lettre du Roi, par laquelle il lui recommandait de travailler à organiser une diversion en Hongrie, Béthune avait déjà commencé les négociations avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie.

Vers le commencement du mois d'octobre 1676, Apafi, considérant la paix turquo-polonaise comme très probable, et ayant appris l'arrivée en Pologne du nouvel ambassadeur français, le marquis de Béthune, décida d'envoyer Absalon pour mettre au courant le Roi de Pologne de la situation des Mécontents et montrer en même temps à Béthune que le Prince était toujours disposé à conclure un traité avec la France, au sujet de la diversion de Hongrie ⁽⁴⁾.

Béthune connaissait bien l'affaire des Mécontents depuis le temps où il avait été envoyé en Pologne pour féliciter Sobieski de son élection au trône en 1674.

Le 9 octobre 1676, il écrivit au Roi qu'on ne pourrait rien faire avec les Mécontents sans le concours du Prince

(1) E. MICHAUD : *Op. cit.*, pp. 74-75.

(2) Lettre à Mme de Grignan, éd. MONMERQUÉ, t. 4, n° 529.

(3) Lettre du 19 mai, n° 539. *Ibid.*

(4) Lettre d'Apafi à Béthune du 3 octobre. *Magyar Történelmi Társ.*, 1886, p. 341. A la même époque, à Constantinople, l'agent du Prince de Transylvanie fit des ouvertures à Nointel en lui faisant voir que son maître était prêt à s'entendre avec la France dans cette question. Il ajouta que le Prince voudrait même envoyer un délégué en France pour cela, par la voie de Constantinople, et demanda à l'ambassadeur français de lui faciliter ce voyage. Lettres de Nointel du 7 septembre et 21 octobre 1676. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 130, 137-138.

de Transylvanie qui, en prenant leur commandement, était le seul capable de mettre fin aux querelles qui les divisaient. « Car, ajoutait-il, une petite diversion ne seroit point utile et elle ne peut estre grande que par la jonction de l'armée des Hongrois avec les troupes que fourniroit le Prince de Transylvanie... » (1).

En novembre, Akakia de son côté envoya au Roi un long mémoire dans lequel il lui exposait tous les avantages qu'il pouvait tirer d'une diversion en Hongrie surtout au moment où les négociations de Nimègue devaient commencer et où les Suédois étaient complètement vaincus en Poméranie par l'Electeur de Brandebourg. D'après lui, la situation était très favorable pour « donner des affaires à l'empereur dans la Hongrie » et le succès de l'entreprise ne pouvait plus être douteux, maintenant que le Roi de Pologne était libre du côté des Turcs. Son mémoire fut accompagné d'un projet de traité qui, avec de légères modifications, deviendra le traité du 27 mai 1677 (2).

Mais, comme on le verra dans la suite, la diplomatie française se trompait beaucoup lorsqu'elle considérait la Pologne capable d'une intervention directe contre l'Autriche. Et c'est plus tard que Béthune se rendit compte de cette erreur.

Il travailla de tout son pouvoir pour organiser une puissante diversion en Hongrie. A la fin d'octobre, il la considérait comme très avantageuse pour la France et facile à organiser, surtout que les Turcs et les Tartares paraissaient disposés à appuyer cette diversion. Béthune était informé que le Khan voulait même envoyer « une ambassade considérable » en France pour demander son alliance (3).

« L'alliance que le Kham desire avec la France, écrivait-il à Pomponne le 26 octobre, peut estre utile soit pour la diversion de Hongrie, soit pour empescher les Moscovites d'accabler les Suédois du costé de la Livonie et mesme à l'avenir pour les Polonois. On fait agir les Tartares

(1) *Bibl. Nat. F. France*, t. 10.638, fol. 179.

(2) Mémoire au Roy sur les affaires de Hongrie, novembre 1676. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 230.

(3) Lettre de Béthune au Roi du 26 octobre 1676. *Ms. de la Bibl. Nat. F. France*, t. 10.638, fol. 180.

pour peu d'argent, ils sont fort fidèles à ceux qui les emploient... » (1).

Lorsque Absalon, le représentant du Prince de Transylvanie, arriva en Pologne, il trouva Béthune travaillant à convaincre Louis XIV de s'intéresser de plus près à l'affaire de Hongrie. Absalon ne voulait plus traiter avec Forbin-Janson qui se trouvait encore en Pologne, sous prétexte qu'il ne s'était pas suffisamment efforcé d'arriver à un accord avec Apafi et les Mécontents (2). On a vu au chapitre précédent qu'au contraire, Forbin avait fait l'impossible pour décider la Cour à accepter le projet d'accord de Fogaras, et ce fut seulement à la suite des ordres précis du Roi qu'il n'avait plus continué la négociation.

A l'audience qu'Absalon avait obtenue de la part du Roi de Pologne, Béthune et Forbin-Janson furent présents eux aussi. Il fit un rapport détaillé à Sobieski de tout ce qu'Apafi avait fait pour organiser les Mécontents et les empêcher de se réconcilier avec l'Empereur. Il ajouta que le Prince avait réussi à décider les chefs des Mécontents, Vesselenyi et Petroczy, d'accepter le commandement de Teleky, auquel il avait donné quelques troupes pour aller les secourir, et qu'il était toujours disposé à conclure un traité avec la France à propos de cette affaire.

Sobieski conseilla à Béthune et à Forbin-Janson de donner dès à présent au Prince une somme de 15 ou 16 mille écus et de lui promettre que la France négocierait bientôt avec lui la question du traité. N'ayant pas d'ordres de la Cour à ce sujet, ils refusèrent, se contentant de donner seulement à Absalon un projet de traité pour le porter en Transylvanie, en le priant de revenir en Pologne avec la réponse avant la fin de l'année. Béthune envoya ce projet à la Cour et demanda de nouvelles instructions (3). Le même jour, Forbin-Janson écrivait lui aussi au Roi qu'il était d'avis d'accepter de traiter avec Apafi et les Mécontents. « Il semble, écrivait-il, que l'intérêt du Prince de Transylvanie dans la conjoncture présente et les vœux particulières du comte Teleky doivent servir de sureté de la bonne foy de tout ce party » (4).

(1) *Ms. de la Bibl. Nat. F. France*, t. 10.638, fol. 180.

(2) Lettre de Béthune à Pomponne du 17 novembre 1676. *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Pologne*, t. 52, fol. 83.

(3) *Ibid.*, fol. 84.

(4) *Ibid.*, t. 45, fol. 142.

Le projet de traité donné à Absalon et qui fournira la base du traité du 27 mai 1677 prévoyait l'obligation pour le Prince de Transylvanie et les Mécontents de constituer une seule armée commandée par Teleki, et qui serait sous l'autorité d'Apafi. Ils devaient commencer l'action avec une armée de 20.000 hommes, dont 12.000 chevaux et 8.000 hommes, avec 20 pièces de canons. Cette armée ne pouvait en aucun cas avoir moins de 15.000 hommes. Ils ne pouvaient traiter la paix avec l'Empereur qu'avec le consentement du Roi de France. Teleki sera secondé d'un conseil de douze personnes, choisies parmi les chefs des Mécontents. Dans ce conseil siégera aussi une personne nommée par la France pour la représenter. Le Roi de France gardait la liberté de leur fixer s'ils devaient porter la guerre en Moravie, en Silésie ou dans la Hongrie impériale. Si la Porte les contraignait à ne plus continuer les hostilités, ils seraient obligés de ne cesser la guerre que 6 mois après en avoir informé la France. Le traité qui se ferait, resterait secret tant que le voudrait le Roi de France. Le projet prévoyait aussi les conditions dans lesquelles leur seraient payés les subsides dont le chiffre devait être fixé au moment de la signature définitive du traité. Si la France envoyait des troupes en Hongrie, on diminuerait, dans la proportion de leur importance, le subside accordé ⁽¹⁾.

Louis XIV approuva le projet dans tous ses points et autorisa Béthune à l'engager jusqu'à 200.000 écus de subsides par an pour une armée de 20.000 hommes, pourvue de toute l'artillerie nécessaire. « Vous pourrez, lui écrivait-il le 18 décembre, exciter le prince de Transylvanie et les Mécontans aux conquêtes et à la liberté qu'ils doivent se promettre de leurs armes et de ma protection... » ⁽²⁾.

Le fait que Louis XIV acceptait de signer un traité avec eux, cela impliquait un changement dans son attitude à leur égard. Car, depuis le voyage de Beaumont en Transylvanie (1674) jusqu'au mois de décembre 1676, il n'avait jamais voulu accepter de conclure avec eux un traité, tant que le Roi de Pologne ne pouvait assurer personnellement la direction de cette affaire. Pendant tout ce temps,

(1) Projet de traité entre la France, le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie. *Ibid.*, fol. 146.

(2) *Ibid.*, t. 52, fol. 207.

Louis XIV avait beaucoup compté sur la paix polono-turque. Elle était maintenant conclue et la France n'attendait que sa ratification pour voir ce que Sobieski pouvait faire pour elle. A la suite de la défaite subie par les Suédois en Poméranie, une diversion contre l'Electeur de Brandebourg était aussi nécessaire que celle de Hongrie contre l'Autriche. On pouvait donc réserver Sobieski pour cette entreprise contre le Brandebourg et traiter directement avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents pour celle contre l'Autriche. En dehors de cette considération, il y a d'autres encore qui déterminèrent Louis XIV à changer son attitude. Les Mécontents, malgré leur manque de moyens, avaient continué la lutte contre l'Autriche, et toutes les tentatives faites pour la réconciliation avec eux n'arrivèrent à aucun résultat. Ils avaient résisté plusieurs années avec leurs propres forces et avec le peu de secours qu'ils avaient obtenu de la part des Turcs et du Prince de Transylvanie. Ce qui les avait maintenus surtout, ce fut l'espoir que la Porte les soutiendrait ouvertement. La paix avec la Pologne étant conclue, les Mécontents pouvaient maintenant compter davantage sur l'intervention turque. Toute l'année 1676, ils avaient continué les hostilités avec l'Autriche ⁽¹⁾.

D'après toutes les informations que la France possédait sur leur situation, elle était persuadée que pour un moment ils ne pouvaient pas se réconcilier avec l'Empereur. En leur donnant un secours en argent et en troupes, c'était un moyen encore plus sûr de s'assurer qu'ils continueraient la lutte. Mais, ce qui décida surtout Louis XIV à conclure un traité avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents, ce fut une autre considération.

Il connaissait les rapports étroits qui existaient entre les Mécontents et Apafi. D'autre part, Nointel l'avait régulièrement tenu au courant des nombreuses démarches que les Mécontents avaient faites à Constantinople pour demander l'intervention de la Porte ou au moins la permission pour le Prince de Transylvanie de les secourir avec toutes ses forces. Dans la pensée de Louis XIV, leur donner la possibilité d'organiser une puissante armée qui pouvait leur permettre d'entreprendre une action plus importante

(1) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, pp. 360-361.

contre l'Autriche, c'était le meilleur moyen de faciliter l'intervention des Turcs en Hongrie. Sans leur demander formellement cette intervention, la diplomatie française fit, comme on le verra plus loin, tous les efforts au cours de 1677 en vue de les pousser à une guerre avec l'Autriche. « Comme le prince de Transylvanie, écrivait Pomponne à Nointel le 3 avril 1677, est estreitement uni avec les Mescontens de Hongrie, l'on pourroit croire que la Porte favoriseroit ce parti, et qu'ayant fini la guerre avec le Roy de Pologne, elle voudroit apuyer celle qui s'offre naturellement contre l'Empereur... » (1).

*
* *

Le Roi, ayant approuvé le 18 décembre 1676 le projet de traité envoyé par Béthune, lui donna un plein pouvoir le 7 janvier de l'année suivante pour conclure avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie « tels articles et conventions que le dit sieur Marquis de Béthune advisera bon estre..... » (2).

Lorsque Absalon quitta la Pologne au mois de novembre 1676, il avait promis à Béthune de revenir à Noël avec la réponse au projet de traité qu'il lui avait donné. Ce voyage n'eut pas lieu parce qu'entre temps, Apafi fut obligé de s'imposer une attitude plus réservée à l'égard des Mécontents. Le grand vizir Achmet Koeprilü, qui avait toujours protégé le Prince, étant mort quelques jours après la signature du traité de Zurawno, avait eu comme successeur Kara Moustafa. Apafi ne voulait pas s'engager avec la France tant qu'il ne connaissait pas la politique que suivrait le nouveau grand vizir, dont on disait qu'il favorisait son adversaire Zoliomy. « La mort du vizir, écrivait Forbin-Janson au Roi, ayant osté au Prince de Transylvanie un protecteur et ayant mis en sa place le Caimakam son ennemi, il a tout sujet de craindre pour luy mesme et en auroit encore davantage s'il avoit entrepris une action en faveur des Mécontents, sans les nouveaux ordres de ce nouveau vizir, cela a obligé le Prince de Transylvanie à suspendre l'action pour laquelle le prince Teleki avoit desja disposé toutes choses..... » (3).

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 180.

(2) Plein pouvoir du 7 janvier 1677. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 2, fol. 260.

(3) Lettre du 15 janvier. *Ibid.*, *Pologne*, t. 45, fol. 157.

A la fin de décembre, s'était répandu le bruit que Teleki était en très bons termes avec Kara Moustafa et qu'il avait toutes les chances d'être nommé prince de Transylvanie si la Porte se décidait à remplacer Apafi (1).

D'autre part, la Cour de Vienne, sous prétexte qu'un petit groupe de Mécontents s'était soumis, répandit le bruit, pour empêcher la France de continuer la négociation, que tout le parti s'était réconcilié avec l'Autriche. Teleki mit immédiatement au courant Béthune, lui montrant la fausseté de ce bruit et l'assurant qu'Apafi espérait toujours obtenir le consentement de la Porte (2).

Malgré tous ces bruits, Béthune, ayant reçu le plein pouvoir, envoya au mois de février en Transylvanie son secrétaire, l'abbé Dominique Révérend, « homme propre à l'intrigue politique », et Forval, un gentilhomme de Normandie, « personnage doué également de beaucoup d'adresse » (3). Dans le passeport qu'ils avaient obtenu de Sobieski pour passer en Transylvanie, il était dit qu'ils allaient acheter du vin pour lui. Révérend partit avec plusieurs blancs-seings et un cachet aux armes de Béthune, pour écrire des lettres aux personnes dont il aura besoin pendant sa négociation, comme si elles étaient écrites par l'ambassadeur français en Pologne (4).

Ils étaient chargés d'informer Apafi, Teleki et les Mécontents que Béthune avait reçu le plein pouvoir et qu'il n'attendait que leurs délégués pour conclure avec eux un traité sur la base du projet qu'il avait donné à Absalon en novembre 1676. En même temps, ils devaient les encourager à continuer la lutte et les assurer du secours de la France.

(1) Lettre de Béthune à Pomponne du 27 décembre 1676. *Ibid.*, t. 52, fol. 254.

(2) Lettre du 28 janvier 1677. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 355-356. Lettre de Forbin-Janson à Pomponne du 12 février. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 45, fol. 159.

(3) G. FLASSAN : *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française...*, t. 3, p. 425. L'abbé Dominique Révérend séjourna en Transylvanie plusieurs années. Lorsqu'il rentra en France, il fut très bien reçu par Louis XIV qui lui « témoigna combien il étoit content de sa conduite et de ses services et l'assura de sa bienveillance ». Il devint par la suite doyen du Chapitre de St-Cloud. LE PÈRE CHRYSOSTOME FAUCHER : *Histoire du Cardinal de Polignac*, t. 1, pp. 75-78.

(4) G. FLASSAN : *Op. cit.*, t. 3, p. 426.

Lorsqu'ils arrivèrent en Transylvanie, ils trouvèrent Apafi et Tekeli en mauvais rapports avec les Mécontents de Hongrie. Lors du voyage d'Akakia en 1675, celui-ci les avait trouvés presque dans la même situation. Il leur avait recommandé, et ce conseil leur fut depuis, plusieurs fois répété par Forbin-Janson et Béthune, de mettre fin à leurs dissensions comme étant le seul moyen leur permettant de continuer la lutte et d'obtenir un secours de la part de la France.

Les Mécontents accusaient Apafi de ne pas les aider suffisamment et de ne pas faire tous les efforts nécessaires pour obtenir le consentement de la Porte ⁽¹⁾. En même temps, comme ils ne voulaient pas reconnaître Teleki pour leur commandant, celui-ci ne s'empressait pas de leur donner tout le secours qu'il pouvait. Quant à Apafi, il avait vu passer plusieurs années sans que les Mécontents lui aient proposé encore la couronne de Hongrie. Or, il n'y avait que cette perspective qui pouvait l'intéresser au succès de leur entreprise. D'ailleurs Apafi, personnellement, n'avait pas de si hautes ambitions. C'était plutôt son entourage, sa femme et Teleki, son beau-frère, qui l'encourageaient et lui présentaient ce projet comme facile à réaliser. Teleki, depuis la mort de Banffy, était devenu tout puissant à la Cour d'Apafi, et c'était lui qui cherchait un rapprochement entre les Mécontents et le Prince de Transylvanie. Seulement, il ne trouvait pas le bénéfice qu'il ambitionnait, les Mécontents ne voulant pas accepter son commandement en chef. Il espérait pourtant les amener à cette concession avec l'aide de la France.

Lorsque Révérend et Forval arrivèrent en Transylvanie, les rapports entre les Mécontents d'une part, Apafi et Teleki d'autre part, étaient froids. Il leur avait fallu plus

(1) Pendant toute l'année de 1676, Nointel avait écrit à la Cour et à Forbin-Janson que le Prince de Transylvanie n'avait aucun intérêt à voir les Turcs en guerre avec la Maison d'Autriche. Il préférait les savoir loin des frontières de sa principauté qui n'avait qu'à perdre, d'une entrée de l'armée ottomane dans la Hongrie impériale. « Il aime mieux, écrivait Nointel le 1^{er} mars 1676, la puissance de la Porte occupée du côté de Kaminiék que vers la Hongrie, il seroit dans l'appréhension de sa propre fortune, par le remuement de quelque faction qui songeroit à le débusquer, en voyant le vizir si proche et dans le besoin d'argent, il craindroit encore la perte de quelque place... » Lettre à Forbin-Janson. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 11, fol. 265; lettres de Nointel des 8 mars, 9 juin 1676. *Ibid.*, t. 13, fol. 42, 81.

d'un mois pour les décider à envoyer ensemble en Pologne leurs délégués pour conclure le traité avec Béthune. Les Mécontents, devant l'attitude réservée d'Apafi et de Teleki, voulaient passer outre à leur volonté et envoyer séparément leurs délégués. Révérend et Forval, sachant que la France entendait ne traiter avec eux que par l'intermédiaire du Prince de Transylvanie, s'y opposèrent ⁽¹⁾. Apafi promit aux envoyés français de secourir ouvertement les Mécontents si la Porte lui en accordait la permission ; sinon, il ne pouvait les aider qu'en secret.

Ils réussirent à décider les deux partis à envoyer ensemble les délégués. Révérend devait les accompagner, et Forval rester encore quelque temps en Transylvanie ⁽²⁾.

La délégation, qui comprenait 60 personnes, quitta Fogaras, accompagnée de Révérend, au commencement d'avril. Bathazar Markacsy représentait le Prince de Transylvanie, Fabian Farkas, Pierre Faigel et Absalon Daniel-Lilienberg, les Mécontents ⁽³⁾.

Retardés plus d'un mois par Teleki, sous le prétexte des formalités nécessaires pour leur passeport, mais en réalité par le fait qu'il n'était pas content des conditions dans lesquelles s'engageait la négociation avec la France, lui, désirant que Béthune négociât en dehors du traité avec Apafi et les Mécontents, un autre spécial avec lui, les délégués n'arrivèrent à Varsovie que vers le 20 mai.

Quelques jours après leur départ de Fogaras, où se trouvait le Prince, Forval obtint d'Apafi une longue audience pendant laquelle il lui demanda toutes sortes d'informations sur les intentions de la France à propos de l'affaire de Hongrie ⁽⁴⁾. Il lui déclara dès le commencement qu'il attendait avec « une impatience extrême » la conclusion du traité avec la France. Mais, il voulait savoir si Louis XIV se proposait d'organiser seulement une diversion contre l'Autriche ou, aller peut-être plus loin et, vouloir « faire un changement entier en Hongrie ». S'il commençait la guerre contre l'Autriche, et, entre temps la France faisait la paix

(1) Lettre de Révérend et Forval à Béthune du 2 avril 1677. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 2, fol. 273.

(2) *Ibid.*

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 361.

(4) Lettre de Forval à Béthune du 15 avril 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 284.

avec elle, Louis XIV continuera-t-il de l'assister ? « Sur cela je luy ay respondu, écrivait Forval à Béthune, qu'il ne devoit pas douter que Sa Majesté assistant les Hongrois, ne voulust pousser les choses en leur faveur aussy loin qu'elles pourroient aller, mais qu'il me paroist une grande difficulté du costé de la Porte dans les mesures que l'on pourroit prendre estant apparant que la Porte ne voudroit jamais voir un Roy absolu en Hongrie. » Apafi lui répondit que ce n'était pas difficile et que la Porte « laisseroit faire les Hongrois en luy payant régulièrement le tribut de cent mille francs dont il estoit convenu ».

Quant à son entrée en guerre, le Prince ajouta qu'il avait déjà demandé le consentement de la Porte « plustost par forme qu'autrement » et qu'il était prêt de se mettre en campagne dès qu'il connaîtrait la signature du traité.

On verra plus loin qu'en faisant cette déclaration, Apafi exagérait de beaucoup l'importance de la liberté que l'Empire ottoman lui laissait dans sa qualité de prince tributaire. « Ensuite, continuait Forval, il m'a parlé de l'ingratitude des Hongrois vers luy et que vostre Excellence ne l'esprouveroit pas moindre si vous n'agissiez de concert avec luy pour les tenir dependans..... » Apafi exprima le désir d'envoyer un agent en France après la signature du traité pour se lier avec elle « entièrement » et pour entrer ensuite en rapports avec la Suède, l'Angleterre et l'Electeur de Bavière. Il insista sur la nécessité de donner le commandement à Teleki dans lequel il avait une confiance entière et de placer sous ses ordres les chefs des Mécontents, Vesselenyi, Petroczy et le jeune comte Eméric Tököly. Il enverra d'abord son armée commandée par Teleki faire la jonction avec celle des Kurucz ⁽¹⁾; et, peu de temps après, il ira en personne se mettre à la tête de l'armée.

Après lui avoir montré de si bonnes dispositions pour la guerre, il déclara à Forval qu'il attendait maintenant que Béthune obligeât les Mécontents à lui être fidèles et de l'aider sincèrement dans la réalisation de ses projets. « Enfin, écrivait Forval à Béthune, j'ay compris que le dessein du Prince de Transylvanie seroit de se faire Roy de

(1) Depuis le commencement des hostilités en Hongrie, les Mécontents avaient pris le nom de Kurucz (croisés) tandis que leurs adversaires, qui faisaient partie de l'armée autrichienne, étaient désignés par eux sous celui de Labancz (valet de pied).

Hongrie par l'appui de la France à l'exemple d'un de ses prédécesseurs et de faire Teleki palatin de tout le royaume, et comme il scait la haine que les Hongrois ont pour les Transylvains et que la confiance qu'ils ont tesmoignée pour votre Excellence et la dépendance qu'ils tesmoignent pour le Roi de Pologne, luy est suspecte, il voudroit obliger les dits Hongrois par vostre Excellence à désirer son élévation et les rendre plus traittables, lorsqu'ils n'auroient plus d'appui de la Pologne par votre Excellence..... »

Forval lui répondit qu'il pouvait avoir pour cela toute confiance dans le marquis de Béthune.

*
* *

L'arrivée comme ambassadeur de France en Pologne du marquis de Béthune, beau-frère de Sobieski, la signature au mois d'octobre 1676 de la paix de Zurawno qui rendait de nouveau les Turcs libres, et la présence, quelques mois après en Transylvanie, de deux agents français, alarmèrent beaucoup la Cour de Vienne. Elle fit de nouvelles propositions de paix aux Mécontents, qui, trouvées inacceptables, furent rejetées (1).

Pour s'assurer du côté de la Pologne, Léopold entra en négociation avec Sobieski et, le 24 avril 1677, il signa avec lui un traité par lequel les deux parties s'engageaient à une neutralité réciproque (2).

Pour la France, ce traité était la fin de tout espoir d'une diversion polonaise en Hongrie. Il restait maintenant à voir si le Roi de Pologne pourrait au moins entreprendre celle de Prusse. Déjà, depuis le mois de février, Louis XIV avait commencé à en douter. Il recommanda à Béthune de demander à Sobieski, pour le cas où il ne voudrait pas attaquer l'Electeur de Brandebourg, de permettre à la France d'organiser sur son territoire une armée destinée à faire une diversion en Prusse en faveur des Suédois (3).

En réalité, l'opinion publique en Pologne était absolument hostile à une guerre contre l'Autriche (4). Tous les adver-

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 361.

(2) DOGIEL : *Codex Diplomaticus*, t. 1, pp. 331-337.

(3) Lettre du Roi à Béthune du 22 février 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 54, fol. 147.

(4) J. DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa politique...*, p. 24.

saïres de Sobieski — et il en avait beaucoup — l'accusaient d'avoir trahi les intérêts de la Pologne en signant le traité « honteux » de Zurawno et de vouloir commencer une guerre « impie » contre l'Empereur et l'Electeur de Brandebourg, « les alliés constants de la nation ». Ils lui reprochaient qu'au lieu de combattre les Turcs il voulait attaquer des chrétiens, « pour asservir ses concitoyens à la France au lieu de les affranchir des infidèles ». L'accusation la plus grave pour le Roi de Pologne était qu'il préméditait de se faire roi absolu avec le concours de la France (1).

Malgré toutes ces accusations, la Diète ratifia au mois de février le traité de Zurawno. Gninski, le palatin de Kulm, fut désigné pour aller porter la ratification à Constantinople. Mais ce fut seulement en avril qu'il commença les préparatifs. Il n'arriva à Constantinople qu'au mois d'août. Dès le mois de mars, la Diète avait réduit l'armée de 30.000 hommes qu'elle avait eue pendant la guerre avec les Turcs à 12.000, et, au commencement d'avril, elle obligea Sobieski d'entrer en négociations avec l'Empereur pour le renouvellement de l'alliance (2). Le 24 avril, ils signèrent un traité de neutralité.

Sobieski ne pouvant donc plus intervenir contre l'Autriche, la France fut obligée de conclure un traité direct avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents.

Leurs délégués furent regus en audience solennelle par Sobieski, en présence du Sénat, sous prétexte qu'ils étaient venus le féliciter pour la conclusion de la paix avec la Porte. Il leur accorda ensuite une audience secrète.

Le Roi promit « qu'il leur accorderoit en considération de la France une protection secrète, une retraite aux principaux d'entre eux dans ses Etats et permission de sortir des troupes de Pologne en cas qu'ils agissent sincèrement et de bonne foy » (3). Apafi et Teleki étaient intervenus spécialement auprès de Sobieski pour l'engager à prendre part, au moins indirectement, à la conclusion de leur traité avec la France (4). Sur ce point, ils étaient

(1) SALVANDY : *Histoire du roi Jean Sobieski...*, t. 2, pp. 75-77.

(2) J. DE HAMEL DE BREUIL : *Op. cit.*, p. 24.

(3) Lettre de Béthune à la Cour du 23 mai 1677. *M. Aff. Etr. C orresp. polit. Pologne*, t. 55, fol. 165-166.

(4) Lettres d'Apafi et de Teleki à Sobieski du 11 avril. *Magyar Történelmi Tár*, 1886, pp. 347-349.

d'accord avec Béthune qui voulait la même chose. Lorsque Sobieski lui recommanda de conclure le traité avec eux, d'après la demande de Béthune, il permit à Voiensky, évêque de Kamienietz, de prendre part à la négociation. Sur tous les points du traité, ils se concertèrent avec Forbin-Janson qui se trouvait toujours en Pologne.

Après quelques jours de négociations, Béthune signa, le 27 mai, le traité suivant avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie ⁽¹⁾.

*
* *

I

Le traité est conclu entré la France d'une part, le Prince de Transylvanie et les Confédérés de Hongrie ⁽²⁾ d'autre part. Ceux-ci s'engagent à entretenir une armée de 15.000 hommes dont 9.000 cavaliers et 6.000 fantassins, disposant de tout le matériel de guerre nécessaire. Cette armée devra être prête pour commencer l'action contre l'Autriche au mois de juillet prochain et elle sera commandée par le comte Teleki. Pour les troupes que Béthune enverra de Pologne, le Prince de Transylvanie leur accordera libre passage par son pays ; si elles ne peuvent pas se maintenir pendant l'hiver en Hongrie, il leur donnera des quartiers d'hiver en Transylvanie et Béthune payera leurs frais de logement.

II

Teleki, comme commandant en chef, prendra toujours l'avis d'un conseil qui sera formé de 10 délégués des Confédérés et un représentant du Roi de France.

III

La somme que le Roi de France leur donnera sera payée selon le nombre de troupes qui ne sera pas inférieur à 10.000. La France ne pourra pas demander le remboursement des dépenses qu'elle fera pendant cette guerre.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 303, publié dans *Magyar Történelmi Tár* 1890, pp. 519-524.

(2) Les Mécontents sont désignés dans le présent traité sous le nom de Confédérés.

Pour sûreté, l'argent sera déposé dans une ville de Pologne voisine de la Hongrie ou de la Transylvanie.

IV

Béthune prend toute la responsabilité du transport de l'argent en territoire polonais ; pour la Transylvanie et la Hongrie cette responsabilité sera prise par Apafi ou par Teleki.

V

Ni Apafi ni Teleki ni les Confédérés ne pourront diminuer le nombre de 15.000 hommes de troupes qu'après la fin de la guerre, ou avec le consentement du Roi de France, et ils pourront encore moins diminuer les troupes que le marquis de Béthune enverra de Pologne.

VI

Pour que les troupes soient commandées par de bons officiers, Béthune est prié de faire venir des Français.

VII

Si, à la suite des ordres formels de la Porte dont il dépend, le Prince de Transylvanie est obligé de ne plus continuer la guerre contre l'Autriche, il promet d'appuyer en secret les Confédérés par l'intermédiaire de Teleki qui ne quittera pas le commandement.

VIII

Ni le Prince de Transylvanie, ni les Confédérés ne pourront faire la paix avec l'Autriche que du consentement du Roi de France. Lorsque celui-ci conclura la paix avec l'Empereur, il fera tous ses efforts pour y comprendre ceux-là, eux aussi. S'il ne réussit pas, il continuera à leur payer la somme d'argent prévue dans ce traité.

IX

Si, à cause de cette guerre, le Prince se crée des difficultés avec la Porte, le Roi de France s'engage à l'appuyer par son ambassadeur à Constantinople. Le présent traité ne pourra pas préjudicier à l'amitié ou aux obligations des Confédérés envers la Porte.

X

Le Roi s'engage à leur payer 100.000 écus par an, afin de leur permettre d'entretenir une armée de 15.000 hommes. Dans les premiers six mois les Confédérés dépenseront en plus une somme de 20.000 écus et ils se réservent le droit d'envoyer un délégué en France pour demander au Roi l'augmentation de l'assistance.

XI

Le Roi fera agir cette armée, là où il voudra, en Moravie, en Silésie ou dans la Hongrie impériale. Le présent traité sera tenu secret tant qu'il plaira au Roi.

XII

Les deux parties se promettent une exécution fidèle du présent traité.

XIII

Le Roi de France leur enverra la ratification dans un délai de 15 semaines ; le Prince de Transylvanie et les Confédérés en 10 semaines. Ils enverront en France un délégué pour remercier le Roi de tout ce qu'il a fait pour eux et l'informer en même temps de leurs besoins et de leurs intentions.

Le traité fut signé par Béthune, pour le Roi de France, par Balthazar Markacsy, pour le Prince de Transylvanie, et par Fabian Farkas, Pierre Faigel et Absalon Daniel-Lilienberg pour les Confédérés.

*
* *

Dans ce traité, Béthune avait réussi à rapprocher les Mécontents de Hongrie du Prince de Transylvanie, au moins en apparence ; ils ne faisaient dans le traité qu'une seule partie. Il les avait obligés à constituer une seule armée sous le commandement de Teleki non seulement pour des raisons militaires, mais aussi, pour des considérations politiques. Si la Porte ne pouvait pas permettre au Prince de Transylvanie d'intervenir ouvertement contre l'Autriche, il croyait qu'il lui était plus facile d'accepter son intervention indirecte par l'intermédiaire de Teleki, qui, au besoin, serait désavoué. En même temps, il espérait contenter

Teleki par le fait qu'il était reconnu par les Mécontents comme leur chef. Après la signature du traité, les délégués quittèrent la Pologne « contents et avec quelques presans pour eux et pour le Prince et la Princesse de Transylvanie et pour M. le comte Teleki et sa femme ». Révérend qui les avait accompagnés en Pologne fut envoyé de nouveau en Transylvanie avec l'argent dû de par le traité pour le premier mois, et avec ordre de chercher un accord avec Teleki qui avait déclaré qu'il ne pouvait pas prendre le commandement des troupes « sans quelque somme d'argent et des suretez pour sa personne et sa famille » (1). Béthune avait autour de lui un certain nombre d'officiers et il travaillait déjà à réunir des troupes pour les faire passer en Transylvanie dès qu'il obtiendrait l'autorisation du Roi de Pologne.

Depuis son arrivée à Varsovie comme ambassadeur, Béthune voulait profiter de ce que Sobieski était son beau-frère pour se créer une situation personnelle. Il avait sous les yeux l'exemple de sa belle-sœur Marie d'Arquien qui, malgré son origine modeste, était devenue reine de Pologne. Les diversions de Prusse et de Hongrie, auxquelles la France s'intéressait, offraient à Béthune une bonne occasion. Celle de Prusse était toujours à l'état de projet. Louis XIV attendait la ratification du traité de Zurawno pour voir si Sobieski pourrait se charger personnellement de cette diversion. Sinon, il envisageait depuis le mois de février d'organiser lui-même une armée en territoire polonais pour la faire passer ensuite en Prusse. Si cette diversion n'avait encore rien de certain, celle de Hongrie, après la signature du traité du 27 mai, était en bonne voie. Béthune conçut un grand projet. Les mauvais rapports qui existaient en fait entre le Prince de Transylvanie et les chefs des Mécontents, semblaient l'aider à le réaliser facilement. Ils ne voulaient pas d'Apafi à leur tête et moins encore l'accepter comme leur candidat à la couronne de Hongrie. En même temps, ils n'avaient encore pris à ce sujet, aucun engagement envers personne. Béthune pensa un instant à être ce candidat. Au banquet qui eut lieu après la signature du traité du 27 mai, les délégués des Mécontents burent à la santé du Roi de Hongrie, c'est-à-dire du marquis de Béthune (2). Ils

(1) Lettre de Forbin-Janson et de Béthune au Roi du 2 juin 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 45, fol. 170-172.

(2) ONNO KLOPP : *Das Jahr* 1683, p. 54.

ui demandèrent de se mettre à leur tête et de poser sa candidature au trône de Hongrie.

D'après l'intérêt qu'il attacha à ce projet, on peut soupçonner Béthune de l'avoir lui-même suggéré aux Mécontents par l'intermédiaire de ses hommes de confiance, Révérend et Forval.

Le 11 juin, il mit au courant Pomponne de cette affaire, en lui précisant qu'il avait refusé l'invitation des Mécontents pour ne pas empêcher le Prince de Transylvanie et Teleki de les secourir, mais qu'il était sûr que les Mécontents ne se contenteraient pas de ce refus et insisteraient auprès de lui pour l'amener à accepter ⁽¹⁾. En demandant l'avis de Pomponne, Béthune lui faisait voir qu'il inclinait à jouer ce rôle en Hongrie. « Car enfin, écrivait-il, je crois nécessaire de prendre un party et mon honneur ne me permet point de songer à rentrer en France sans un établissement que je dois chercher par des voies extraordinaires, puisque rien ne me peut frapper après tant d'occasions que j'ay vëu passer depuis un an que je suis hors de la cour... »

Dans la réalisation de ce projet, il faisait comprendre à Pomponne qu'il comptait sur le secours de la Cour de Pologne, d'autant plus que la Reine voulait qu'il démissionnât de sa qualité d'ambassadeur de France pour demander à Louis XIV de nommer à sa place le marquis d'Arquien, son père.

Louis XIV refusa de prendre en considération ce projet, et le 2 juillet, sans dire un mot sur cette question, se contenta de féliciter Béthune pour le traité avantageux qu'il avait conclu avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents, et de l'informer qu'il l'approuvait entièrement. Le Roi aurait préféré que les dispositions de l'article 8, concernant l'obligation pour la France de les aider même après la signature de son traité de paix avec l'Empereur, aient été comprises dans un article secret, et il recommanda à Béthune d'essayer d'obtenir ce changement, si la chose était encore possible ⁽²⁾.

Quelques jours après, il ratifia le traité avant même le délai prévu, et en envoya à Béthune la ratification en deux

(1) K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 3, pp. 400-402.

(2) Lettre du Roi à Béthune du 2 juillet 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 56, fol. 20.

exemplaires, un pour le Prince de Transylvanie et l'autre pour les Mécontents (1).

Quant à la candidature possible de Béthune au trône de Hongrie, elle fut vite connue à Vienne et à Constantinople. La diplomatie autrichienne, sans la prendre au sérieux, l'exploita auprès des Turcs pour les décider à ne plus favoriser les Mécontents. Elle savait que l'Empire ottoman n'avait aucun intérêt à faciliter un tel changement en Hongrie. Le résident de l'Autriche à Constantinople reçut l'ordre de porter ce fait à la connaissance de la Porte. « Ce ministre allemand, écrivait Nointel au Roi le 22 juillet, voulant mettre toute intrigue en usage, a, Sire, semé le bruit que Vostre Majesté estoit dans le dessein de faire couronner Roy de Hongrie M. le Marquis de Béthune, croyant par là destourner la Porte de secourir les Hongrois, l'induire à les abandonner, puisqu'elle ne voudroit pas dans son voisinage la puissance de Vostre Majesté..... » (2).

Devant le refus de la Cour d'entrer dans les vues de Béthune, celui-ci ne répéta plus la proposition. Au mois d'octobre, lorsqu'il demanda à Louis XIV son opinion sur la question de l'union de la Hongrie avec la Pologne, ce qui, d'après lui, convenait à Sobieski, il lui montrait que dans le cas où la France n'accepterait pas d'appuyer une telle politique, elle pourrait pousser les Mécontents à élire roi de Hongrie ou le fils de Sobieski, ou le Prince de Transylvanie, ou même le noble polonais Lubomirski (3).

Béthune n'osa plus se recommander comme candidat éventuel. Un mois après, la situation des Mécontents étant très mauvaise, il ne perdit pas l'occasion de rappeler à Pomponne que, si la Cour avait accepté sa proposition du 11 juin, elle aurait pu tirer plus de profit de la diversion de Hongrie. « Vous aurez la bonté de vous souvenir, Monsieur, lui

(1) Lettre à Béthune du 12 juillet. *Ibid.*, fol. 61. La ratification porte la date du 10 juillet. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 363-364. Louis XIV décida aussi d'envoyer Roger Akakia en Transylvanie afin de surveiller de près Apafi et les Mécontents pour l'exécution fidèle du traité. Son instruction porte la date du 23 juillet. Elle est publiée par L. FARGES dans le *Recueil des Instructions... Pologne*, t. 1, p. 154. Mais Akakia ne fit pas ce voyage et Béthune chargea de sa mission l'abbé Révérend.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 236.

(3) Lettre du 18 octobre 1677. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 3, p. 445.

écrivait-il le 20 novembre, que sy j'avois passé en Hongrie avec les troupes, les affaires du Roy en auroient mieux esté et que sy cette entreprise là manque, ce ne sera jamais que manque d'un chef d'assez d'autorité pour contenir les Hongrois et empescher leur division qui sera leur dernière ruine » (1).

Ce qui l'avait empêché surtout de répéter sa proposition, ce fut le fait que quelque temps après la signature du traité du 27 mai, la situation ne se présenta plus sous le même jour favorable qu'au moment où elle avait été faite.

*
* *

Lorsque le Prince de Transylvanie déclarait en avril à Forval qu'il pouvait s'engager dans la guerre avec l'Autriche, sans même le consentement de la Porte (2), c'est qu'il s'attendait à être obligé par les Turcs à secourir ouvertement les Mécontents. La signature du traité de Zurawno et les informations qu'il recevait de Pologne sur la décision de Sobieski de le ratifier, lui faisaient croire que la paix turquo-polonaise était définitive. Dans ces conditions, il calculait que les Turcs seraient libres de s'occuper davantage de l'affaire de Hongrie, surtout que le nouveau grand vizir, Kara Moustapha, était partisan d'une intervention de l'Empire ottoman contre l'Autriche (3).

Mais, contrairement à ses calculs, la Porte ne pouvait pas encore intervenir en Hongrie. L'attitude des Moscovites dans l'affaire des Cosaques l'inquiétait beaucoup. Au commencement de l'année 1677, Doroszensko, l'hetman des Cosaques, avait quitté le protectorat turc pour se soumettre aux Russes. La Porte le destitua immédiatement et nomma à sa place le fils de Bodgan Chmielnicki (4). Par ce fait, la Porte devait s'engager dans une guerre de plusieurs années avec les Russes.

Tout d'abord, l'ambassadeur de France à Constantinople, Nointel, communiqua à la Cour que la guerre avec les

(1) K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 3, p. 453.

(2) Lettre de Forval à Béthune du 15 avril. Voir plus haut la note 4, p. 287.

(3) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, p. 6.

(4) *Ibid.*, p. 3.

Moscovites n'était pas sûre ⁽¹⁾. Mais, à partir du mois de mai, il commença à se rendre compte que les grands préparatifs que les Turcs faisaient, étaient destinés contre les Moscovites. Sachant le grand intérêt qu'avait la France à les voir intervenir en Hongrie, Nointel essaya par tous les moyens de les décider à chercher un accord avec les Russes à propos de l'affaire des Cosaques ⁽²⁾.

« Je tasche adroitement, écrivait-il à Béthune le 5 mai, de convaincre les Ministres, qu'il seroit plus avantageux de ramener les cosaques par douceur qu'à force ouverte et enfin par la considération que le temps presse pour les engager..... » Il montra au Grand Vizir que la Porte ne risquait absolument rien en permettant au Prince de Transylvanie et aux pachas des frontières d'appuyer les Mécontents qui, également aidés par la France, pourraient faire des progrès en Hongrie. Dans ses lettres envoyées à Forval qui se trouvait en Transylvanie, à Béthune ou à la Cour, Nointel parle toujours des efforts qu'il faisait à cette époque pour pousser les Turcs à s'occuper davantage de l'affaire de Hongrie. En réalité, son influence à Constantinople était nulle. Devant les Turcs, il avait perdu son prestige depuis qu'il avait demandé l'appui de la Porte pour forcer les marchands de Smyrne à lui payer une somme représentant ses appointements. Louis XIV, qui fut très fâché de cette procédure, après l'avoir laissé plusieurs mois sans lui envoyer aucune lettre ⁽³⁾, décida de le remplacer.

Au commencement du mois de mai, se présentant pour la première fois à Kara Moustapha, afin de le féliciter en raison de ce qu'il avait été nommé grand vizir, l'audience s'était terminée par un conflit de cérémonial ⁽⁴⁾.

(1) Lettres de Nointel du mois de mars et d'avril 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 174-192.

(2) *Ibid.*, t. 11, fol. 310.

(3) ALBERT VANDAL : *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du Marquis de Nointel*, pp. 233-234.

(4) Nointel avait refusé de s'asseoir sur le tabouret tant qu'il ne serait pas mis sur l'estrade (sopha) où s'élevait, sur des coussins, le siège du Grand Vizir. Voulant replacer le tabouret, deux Tchaouschs le jetèrent en bas de l'estrade lui disant : « Décampe Giaour ! » Il partit de l'audience sans avoir vu Kara Moustapha. Lorsque ce conflit fut réglé, Nointel accepta de se présenter à l'audience au bas de l'estrade. *Ibid.*, p. 231 ; HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, p. 8 ; G. F. ABBOTT : *Under the Turk in Constantinople. A Record of Sir John Finch's Embassy 1674-1682*, pp. 197-200.

Dans ces conditions, ses démarches en faveur des Mécontents et du Prince de Transylvanie ne pouvaient avoir aucun succès. Il mit pourtant beaucoup de bonne volonté à les servir. Il appuya la délégation des Mécontents avec des conseils et même avec de l'argent. A l'égard du Prince de Transylvanie, Nointel garda des relations amicales avec son résident et l'assura par l'intermédiaire de Forval qu'il pouvait toujours compter sur son concours. Lorsqu'il apprit le bruit que la Porte voulait remplacer Apafi par son rival Zoliomy, il se déclara prêt à travailler pour empêcher ce changement ⁽¹⁾.

En interceptant une lettre adressée par le Grand Vizir au Pacha de Varadin, il constata que la Porte n'était pas encore décidée à intervenir en faveur des Mécontents. « Il semble, écrivait-il au Roi le 24 mai, que l'on aye très peu de dispositions à les considérer autrement qu'en qualité de misérables, indignes d'un secours formel et méritans seulement une assistance secrète qui serve à maintenir la réputation que la Porte est ouverte à tout le Monde... » ⁽²⁾. En même temps, le Grand Vizir promettait à l'Empereur de ne pas les appuyer.

Au moment où, à Varsovie, Béthune signait le traité avec Apafi et les Mécontents, leurs délégués envoyés à la Porte, n'avaient pas encore obtenu une réponse précise à leur demande. Les Turcs cherchaient à gagner du temps pour attendre les résultats de l'expédition qu'ils préparaient contre les Moscovites. Sans refuser, ils faisaient toujours espérer aux Mécontents sinon une intervention directe, au moins une permission pour le Prince de Transylvanie de les secourir. A la fin du mois de mai, Nointel était d'avis que les Mécontents pouvaient continuer la lutte avec l'appui de la France et qu'Apafi finirait par intervenir lui aussi. « Si Vostre Majesté, écrivait-il au Roi le 27 mai, les protège de se soustenir d'eux mêmes et d'attaquer sans les Turcs ni le Transylvain, je demeure toujours dans la conviction que celui-ci s'en doit mesler et qu'il ne le fera pas sans la permission de la Porte à qui il l'a demandée..... » ⁽³⁾.

(1) Lettre de Nointel à Forval du 17 mai 1677. *Bibl. Nat. F. France*, t. 10.656, fol. 39.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 206.

(3) *Ibid.*, fol. 210-211.

Tous les efforts de Nointel et des Mécontents pour engager les Turcs à intervenir contre l'Autriche furent vains ⁽¹⁾.

La Cour ottomane refusa tout l'été de 1677 de leur donner une réponse précise. L'expédition organisée contre les Russes se termina au mois d'août par un échec complet pour les Turcs. Après avoir été obligé de lever le siège de Cehrin, l'armée ottomane se retira à Bender en Bessarabie, et perdit dans la retraite toute son artillerie et tous ses bagages. Dès que la nouvelle de ce désastre fut connue à Constantinople, la Porte commença à faire de grands préparatifs pour une nouvelle campagne contre les Russes ⁽²⁾.

La question d'une intervention ottomane en Hongrie ne pouvait donc plus se poser pour le moment. A la fin du mois de septembre, le Grand Vizir donna enfin aux délégués des Mécontents la réponse que ceux-ci attendaient depuis plusieurs mois. Il leur déclara que la Porte ne pouvait pas encore les aider, mais leur conseilla d'attendre jusqu'au printemps de 1678, lorsque « l'invincible empereur les secoureroit aseurement ». En attendant, ils furent assurés que les pachas des frontières et le Prince de Transylvanie leur accorderaient en secret toute protection possible. Le fait que la Porte n'avait pas trop insisté sur l'obligation qu'avait Apafi de ne pas intervenir avec ses forces en Hongrie, fit croire à Nointel que les Turcs, au fond, ne seraient pas fâchés d'une telle intervention. « La Porte, écrivait-il à Forval le 31 septembre, ne deffendant pas absolument des entreprises militaires, il pourroit sembler qu'elle ne seroit pas faschée qu'il s'en fist quelqu'une, qui

(1) Lettres de Nointel au Roi et à Forval pendant les mois de juin, juillet et août 1677. *Ibid.*, fol. 214-245. « Je dois néanmoins, écrivait-il au Roi le 12 septembre, luy protester mon regret de me trouver si peu en estat d'exciter les Turcs par leur avarice et que si je vois qu'ils agissent serieusement en s'engageant d'une façon à ne plus reculer, je n'oubliroy rien à contenter cette passion qui les domine... » *Bibl. de l'Institut, Ms.*, t. 66, fol. 256-257.

A propos de cette lettre, Pomponne lui répondit le 2 octobre : « Il est fort à souhaiter que vous ayez pu y réussir. Vous voyez, continuait-il, quelles seroient les suites d'une guerre que l'Empereur auroit à soustenir de ce costé et à quel point elle seroit de le porter à la paix lorsqu'elle le necessiteroit a rappeler pour sa deffence une partie des troupes qu'il occupe sur le Rhin. » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 13, fol. 290.

(2) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, pp. 12-13.

ne l'engageant point, elle seroit en estat d'en profiter, ou la desdire selon l'évenement ».(1).

S'ils ne pouvaient pas s'engager dans une guerre avec l'Autriche tant qu'ils continuaient celle avec les Moscovites, les Turcs étaient cependant intéressés à la continuation des troubles de Hongrie. Dans les relations que les Mécontents et le Prince de Transylvanie entretenaient avec la France et dont ils avaient connaissance, ils voyaient un moyen pour les faire subsister jusqu'au moment où ils seraient libres du côté des Moscovites. Leur traité du 27 mai était arrivé juste à une époque où les Turcs ne pouvaient pas rompre les relations avec l'Autriche. Après l'échec de Cehrin, ils étaient obligés d'être encore plus prudents avec les Mécontents. Pour décider la France à les appuyer davantage, la Porte fit comprendre à Nointel qu'elle ne renonçait pas à l'idée d'intervenir en Hongrie et qu'elle serait disposée à se mettre d'accord avec Louis XIV pour une guerre contre l'Autriche. A la fin du mois de septembre, Nointel eut un long entretien avec un haut fonctionnaire turc, ami intime du grand vizir Kara Moustapha (2). « Il s'est expliqué, écrivait Nointel au Roi, que si je n'avois escrit ni parlé ouvertement de l'ingression des Turcs dans la Hongrie, on ne laissoit pas de conclure indirectement de mes discours et de mes lettres que je desirois cette entreprise..... » La Porte pouvait maintenant, lui déclara le Turc, discuter avec la France les moyens d'une intervention ottomane en faveur des Mécontents de Hongrie. « Je luy ay tesmoigné, continuait Nointel, qu'il ne m'en paroissoit aucun plus propre que de secourir les Hongrois persécutés qui, depuis tant d'années, recouroient inutilement à la protection de la Porte et qu'en cela, le ministère ottoman feroit une chose agréable à votre Majesté et capable de fortifier l'amitié..... ». Lorsque l'ambassadeur français lui demanda des précisions sur les conditions dans lesquelles la Porte voulait attaquer l'Autriche, le Turc lui répondit que le Sultan pourrait se décider à cette guerre si la France s'engageait à lui payer une somme d'argent et à conclure la paix avec l'Empereur d'accord avec lui (3).

(1) *Bibl. Nat. F. France*, t. 10.656, fol. 68.

(2) Lettre du 1^{er} octobre 1677. *Bibl. de l'Institut, Ms.*, t. 66, fol. 267-271.

(3) « Il a réfléchi, continuait Nointel, que pour l'entreprendre, il falloit trouver dans le tresor quinze cent mille escus et que cette

Nointel évita une réponse précise à ces propositions et demanda l'avis de la Cour. Mais, cette discussion n'ayant pas eu de suites, la lettre de Nointel resta sans réponse.

*
* *

Comme par le passé, l'année 1677 s'écoula sans que les Mécontents obtinssent des Turcs autre chose qu'une protection secrète. Ils refusèrent aussi au Prince de Transylvanie la permission de les secourir ouvertement. Dans ces conditions, Apafi se trouvait presque dans l'impossibilité d'exécuter le traité conclu avec la France. Ce qui rendait l'exécution du traité encore plus difficile, c'était le fait que Teleki, le véritable maître de la politique de la principauté, ne voulait pas signer ce traité. Il aurait voulu conclure un accord spécial avec la France, et demandait pour cela, non seulement le paiement d'une somme de 10.000 ducats, mais aussi l'assurance formelle de la part des Rois de France et de Pologne de le prendre sous leur protection ⁽¹⁾.

Béthune, préoccupé par l'idée de rapprocher le Prince de Transylvanie des Mécontents afin de constituer un seul parti, voulait éviter de conclure un accord spécial avec Teleki. Dans toute cette affaire, la France désirait une seule chose : que le parti soit puissant pour être capable d'inquiéter sérieusement la Cour de Vienne. Toutes les divisions qui existaient, d'une part, entre les chefs des Mécontents, d'autre part, entre ceux-ci et Teleki, ne l'intéressaient que dans la mesure où elles pouvaient affaiblir le parti. Pour prendre une décision définitive à ce sujet, Béthune attendait le retour de la délégation des Mécontents, envoyée à Constantinople pour solliciter l'intervention de la Porte.

En attendant le résultat de cette démarche, l'abbé Révérend et Forval, qui étaient toujours en Transylvanie, furent chargés d'obtenir la ratification du traité du 27 mai et

entreprise devant opérer une diversion si avantageuse à Vostre Majesté, deux choses paroissent nécessaires, la première, la contribution d'une somme une fois payée pour les frais, et que Vostre Majesté ne feroit point la paix sans le consentement de la Porte... »

(1) Lettre de Forval à Béthune du 10 juillet 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit.*, t. 2, fol. 319.

l'adhésion de Teleki. Béthune leur recommanda de lui promettre une somme d'argent qui lui serait payée deux mois après le commencement de l'action ⁽¹⁾. Il voulait le ménager d'autant plus que, d'après les informations qu'il recevait de la part de Nointel, il le soupçonnait de travailler à prendre la succession d'Apafi le jour où la Porte se déciderait à le remplacer. « Il faut, leur écrivait Béthune, d'autant plus lier cet homme qu'il me paroist donner beaucoup à ses veües et à ses desseins cachez à l'esgard du prince de Transylvanie selon ce qui me paroist par les avis de M. de Nointel. »

Depuis le commencement du mois de juillet, les Mécontents avaient décidé d'agir même sans le secours de la Porte. Conformément au traité du 27 mai, la France devait leur envoyer de Pologne un corps de troupes. Béthune travailla tout l'été à recruter des soldats avec l'aide de Lubomirski. Quoiqu'il eut pour cela l'autorisation de Sobieski, il dut faire tous ses préparatifs en secret pour ne pas mettre le Roi de Pologne dans une position délicate à l'égard de l'Autriche.

La Cour de Vienne, étant au courant de ces préparatifs, essaya par tous les moyens d'empêcher, d'abord le recrutement et ensuite, le passage de ses troupes en Hongrie. Elle fut aidée dans cette tâche par le parti autrichien et surtout par le Grand Général de Pologne, le prince Dimitre Wisnowietski ⁽²⁾.

Aux difficultés qu'il rencontrait en Pologne, pour le recrutement des troupes, s'ajoutaient celles qu'avaient suscitées Teleki et même Apafi qui ne pouvait pas exécuter le traité tant que la Porte lui refusait son consentement. Vers la fin du mois d'août, la situation paraissait si difficile que Béthune prit la décision de diminuer les troupes qu'il avait recrutées, jusqu'au jour où il saurait exactement si Apafi et Teleki voulaient ou non exécuter le traité. « Du reste, Sire, écrivait-il à Louis XIV le 26 août, j'ay desja marqué plusieurs fois à Vostre Majesté que les choses estoient sy incertaines que je la suppliois de n'estre pas

(1) Lettre de Béthune à Révérend et à Forval de la fin du mois de juillet 1677. *Ibid.*, fol. 314.

(2) Lettre de Béthune à la Cour du 6 août 1677. *Ibid.*, *Pologne*, t. 56, fol. 123.

surprise sy selon les occurences j'estois obligé souvent de changer de conduite et de resolution, nul pays au monde n'approchant de la Pologne pour l'incertitude » (1).

Pendant qu'il écrivait cette lettre, Forval était déjà tombé d'accord avec les Mécontents pour commencer l'action entre le 10 et le 15 septembre. Ils espéraient qu'avant cette date, leurs délégués à Constantinople seraient de retour avec la réponse de la Porte, et les troupes recrutées par Béthune seraient prêtes à passer en Hongrie. Forval était d'avis que si les Turcs ne permettaient pas à Apafi d'intervenir, et si Teleki ne voulait pas exécuter le traité, les Mécontents pourraient ouvrir la campagne seulement avec le concours des troupes envoyées par Béthune. Il informa aussi ce dernier que Vesselenyi serait très heureux de pouvoir remplacer Teleki au commandement des troupes et que le jeune comte Emeric Tököly se déclarait très affectionné pour la France (2).

Béthune, ayant pris les dernières mesures, plaça les troupes sous le commandement du comte de Boham, et vers la fin du mois de septembre, elles passèrent, sans plus attendre la permission d'Apafi, dans le nord de la Transylvanie, et de là, allèrent se joindre à l'armée des Mécontents.

Lorsque les troupes voulurent entrer en Transylvanie, elles trouvèrent les passages barricadés, mais le comte Teleki, ne pouvant plus s'y opposer, fut obligé de leur accorder libre passage (3).

Forval, le 8, et Révérend, le 11 septembre, avaient informé le Prince de Transylvanie que les troupes se préparaient à passer par la principauté (4). Pourtant, Apafi aurait désiré retarder le passage jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse de la Porte. Ayant appris que les troupes étaient passées malgré lui, il se montra très fâché. Teleki accusa Forval d'être responsable de cette action et demanda au Prince de lui permettre d'arrêter le comte Tököly sous prétexte que c'était avec lui que Forval s'était concerté pour forcer le passage.

(1) K. WALISZEWSKI : *Acta Historica*, t. 3, p. 429.

(2) Lettre de Forval à Béthune du 24 août. *M. Aff. Etr. Corresp. polii. Hongrie*, t. 2, fol. 334.

(3) Lettre de Boham à Béthune du 28 septembre 1677. *Ibid.*, fol. 368.

(4) *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 389-391.

Il lui demanda aussi de chasser de Transylvanie Forval dans lequel Teleki commençait à voir un obstacle à la réalisation de ces projets. Il était très inquiet de l'intimité qui existait entre Forval et le comte Tököly, en qui, quoique très jeune, il voyait un dangereux rival. Apafi, sans aller si loin, se contenta de refuser à Révérend l'audience qu'il lui avait demandée pour lui donner des explications, et ne voulut même pas répondre à sa lettre. Lorsque Tököly alla voir le Prince, il fut reçu très froidement et il lui fallut plusieurs jours pour se réconcilier avec lui.

L'attitude que Tököly avait eue dans cette circonstance, inspira beaucoup de confiance, non seulement à Forval, mais aussi à Révérend. « Theokeoli, écrivait Révérend à Béthune, est le plus grand seigneur et le plus honnête homme qui soit en Hongrie, que toute la noblesse regarde avec respect et qui dans cet âge (25 ans) n'a pas moins de prudence et de fermeté qu'un homme de cinquante... »⁽¹⁾.

D'après les conseils de Révérend et surtout de Forval, Béthune décida de s'entendre directement avec les deux chefs des Mécontents, Tököly et Vesselenyi, et de garder des rapports avec le Prince de Transylvanie et Teleki seulement pour ne pas s'aliéner leur sympathie et leur permettre de se rallier au parti lorsqu'ils le voudraient ⁽²⁾. Le 18 octobre, en faisant connaître cette décision à la Cour, Béthune exposa dans un long mémoire tout un projet à propos de l'affaire de Hongrie. Il informa la Cour que les troupes envoyées par lui de Pologne étaient au nombre de trois mille ; en réalité il n'y en avait que deux mille ⁽³⁾.

Il voulait savoir si Louis XIV entendait se tenir au traité du 27 mai ou accepter d'augmenter l'effectif des

(1) Lettre du 10 octobre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit.*, t. 2, fol. 372.

(2) « Ayant cognu visiblement, écrivait Béthune à la Cour le 18 octobre, les mauvaises intentions de Teleki par l'obstacle qu'il a apporté au passage des troupes dès le mois d'aoust j'ay creu devoir prendre le party de traiter avec les Hongrois seuls (les Mécontents), les comtes Theokeoly et le général Vesseliny sans toute fois me departir des liaisons prises avec le prince et le mesme Teleki, tant pour ne pas les avoir entièrement contraires que pour leur laisser tousjours la liberté de rentrer dans l'affaire que leur jonction rendroit beaucoup plus considérable. » *Ibid.*, fol. 392.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 363 ; *Mémoires historiques du comte BETHLEN NIKLOS*, p. 283.

troupes jusqu'à 20.000 hommes, et obliger dans ce cas l'Empereur à retirer une partie de ses forces du front du Rhin. La chose ne paraissait pas à Béthune trop difficile si le Roi se décidait à dépenser pour cette affaire une plus grande somme ⁽¹⁾.

Le comte Tököly s'était déjà offert à recruter en Transylvanie, dans un délai de deux mois, jusqu'à 3.000 hommes de troupes. Mais, pour organiser une diversion importante en Hongrie sans le concours des Turcs et du Prince de Transylvanie, il fallait beaucoup d'argent.

S'adressant directement à Louis XIV, il lui demanda de lui préciser à quel point il pouvait « pousser les choses en Hongrie », car il était d'avis — et Sobieski avait la même opinion — qu'après l'échec que les Turcs avaient subi à Cehrín, ils continueraient la guerre avec les Moscovites, et donc, on ne pouvait plus se baser sur leur intervention en Hongrie. Béthune voyait plusieurs solutions : une, consistait à pousser les Mécontents à demander l'union avec la Pologne; une autre, de les laisser élire un roi, soit dans la personne du fils de Sobieski, soit du Prince de Transylvanie ou même de Lubomirski ⁽²⁾.

Ce projet ne fut pas pris en considération par Louis XIV qui continuait de croire que la diversion de Hongrie ne pouvait embarrasser sérieusement l'Empereur, tant qu'elle n'était pas appuyée par la Porte ⁽³⁾.

En plus, il n'avait pas l'intention de prendre des engagements de nature à rendre sa paix avec l'Autriche encore plus difficile. Pour cette raison, il entendait soutenir la

(1) « Trois choses, écrivait-il, sont à appréhender, la mauvaise foy du comte Teleki, la jalousie et la dissention entre les Hongrois et les ordres de la Porte, et trois difficultés se rencontrent considérables et le défaut des lieux de faire subsister les troupes et donner des quartiers, la peine extreme de faire passer seurement en Hongrie de l'argent, et les traverses que le Grand Général (de Pologne, le prince Dimitre) continue d'apporter à la levée et à la sortie des troupes polonoises. Mais je me ferois fort de vaincre ces trois dernieres oppositions si le Roy me permettoit d'employer jusques a dix mille escus pour ramener le prince Dimitre... »

(2) Lettre de Béthune au Roi du 18 octobre. K. WALISZEWSKI: *Acta Historica...*, t. 3, p. 445.

(3) Lettre de Louis XIV à Béthune du 29 septembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 56, fol. 271 ; lettre de Pomponne à Béthune du 15 octobre. *Ibid.*, t. 57, fol. 51.

diversion, plutôt par les troupes qu'il avait envoyées de Pologne que par les Mécontents eux-mêmes ⁽¹⁾.

Tandis que la France avait ratifié le traité du 27 mai, depuis le 10 juillet, le Prince de Transylvanie et les Mécontents ne l'avaient pas encore fait à cause de l'attitude de la Porte.

Les succès que les Mécontents et l'armée du colonel de Boham avaient obtenus en Hongrie depuis le commencement du mois d'octobre, et les troubles qui se produisirent en Transylvanie pendant l'hiver de 1677-1678, devaient avoir comme résultat non seulement la ratification du traité par les Mécontents et le Prince de Transylvanie, mais aussi la signature d'un accord spécial avec Teleki.

5.

Le traité conclu entre la France et Michel Teleki le 17 février 1678. La ratification du traité du 27 mai 1677 par le Prince de Transylvanie (le 13 avril 1678).

L'armée envoyée par Béthune sous le commandement du colonel de Boham, après avoir traversé la Transylvanie par la province de Maramures, continua sa marche en suivant la vallée de la Tissa, pour se rencontrer avec les troupes des Mécontents dont le centre principal était Debreczen. A quelques lieues de Munkacs, eut lieu la jonction de l'armée de Boham avec une partie de l'armée des Mécontents. Forval n'avait pas réussi à mettre en mouvement toutes leurs troupes. Avant d'engager toute action militaire, Boham et Forval décidèrent d'attendre la jonction avec le reste de cette armée. Pour faciliter cette rencontre, ils descendirent la Tissa jusqu'à Nyalab, non loin de Szatmar. Schmidt, le commandant de cette place, disposait de forces supérieures à celle de Boham. Dans ces conditions, le général autrichien avait d'autant plus intérêt à engager l'action qu'il pouvait perdre l'avantage, s'il attendait l'arrivée des Kurucz commandés par le général Vesselenyi. Malgré sa supériorité numérique, l'armée de Schmidt fut complètement défaite à Nyalab par les troupes

(1) Lettre de Béthune au Roi du 28 décembre. *Ibid.*, t. 57, fol. 220.

de Boham, le 10 octobre 1677. Elle eut plus de 1.000 tués et plusieurs centaines de ses soldats furent faits prisonniers. La lutte avait été dirigée par Boham avec beaucoup de tact. Forval, qui prit part comme commandant d'un petit groupe, se distingua aussi par son grand courage ⁽¹⁾.

Malgré ce succès, Boham n'osa pas assiéger Szatmar et préféra continuer la marche vers Debreczen. Après avoir fait sa jonction avec les troupes de Vesselenyi, Boham remporta encore quelques succès sur l'armée autrichienne, et fut obligé ainsi que les Kurucz, par l'approche de l'hiver, de cesser toute activité militaire et de se retirer en quartiers d'hiver.

Le succès de Nyalab avait prouvé au Prince de Transylvanie que l'Autriche était si mal préparée en Hongrie que les Mécontents, réduits à leurs propres forces et au secours envoyé par la France, étaient assez puissants pour pouvoir continuer la lutte et remporter même des succès.

Lorsque Révérend alla le voir pour s'entretenir avec lui de cette victoire, Apafi se déclara très content de la défaite des Impériaux. La fête publique qu'il donna à toute sa Cour, fut suivie par une autre, donnée par Révérend ⁽²⁾.

Apafi se rendit vite compte que si la France exécutait le traité du 27 mai, et surtout, si elle augmentait pour la campagne prochaine le nombre de troupes de Pologne, les Mécontents seraient capables de faire en Hongrie de grands progrès. Il avait donc tout intérêt à exploiter une telle situation, et pour cela, il suffisait d'exécuter le traité du 27 mai au moins partiellement, en permettant à Teleki de prendre le commandement de l'armée. Mais, pour prendre une telle décision, Apafi voulait connaître l'opinion de la Porte. Les délégués des Mécontents, qui arrivèrent enfin

(1) BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, pp. 285-293. Relations du combat de Nyalab du 11 octobre 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 2, fol. 378.

(2) Bethlen Niklos fut aussi parmi les invités de la fête organisée par Révérend. « Nos transilvains, écrit-il dans ses Mémoires, furent étonnés de la diversité des services et des différens mets que l'on y servit et qui leur étoient pour la plupart inconnus, mais qu'ils ne trouvèrent pas moins à leur goût. Ils y trouvèrent néanmoins le défaut de n'être pas aussi épicés et salés que ceux que l'on prépare à la manière hongroise, mais ils n'eurent pas lieu de se plaindre ni de la bonté ni de la quantité du vin qui leur fut donné avec prodigalité aussi bien qu'aux domestiques... » *Ibid.*, p. 297.

en octobre de Constantinople, aussi bien que son résident, étaient d'avis que les Turcs admettraient cette solution.

Si le succès de Nyalab lui avait ouvert la perspective de conquêtes faciles dans la Hongrie, ce qui le décida surtout à penser à l'exécution du traité du 27 mai, ce furent les troubles de Transylvanie, suscités par la Cour de Vienne.

Depuis que l'Autriche avait commencé à craindre une intervention du Prince de Transylvanie en Hongrie, elle pensait à lui susciter toutes sortes de troubles de nature à l'empêcher d'appuyer les Mécontents. Elle trouva des concours dans le parti autrichien qui était puissant en Transylvanie et dont le chef, Paul Beldy, était justement le général en chef de l'armée de la principauté. Il fut gagné par l'Autriche avec la promesse d'un secours pour remplacer Apafi lorsque celui-ci interviendrait en Hongrie. Ses partisans se recrutaient parmi tous ceux qui n'étaient pas satisfaits du gouvernement d'Apafi et surtout parmi les Szeklers catholiques qui sympathisaient avec l'Autriche.

Dès que le Prince connut les agissements de Paul Beldy, il le déposa de sa charge, et l'emprisonna avec tous ceux qui étaient soupçonnés de faire partie du complot. Lorsque les troupes de Bõham traversèrent la Transylvanie à la fin du mois de septembre, Beldy était en liberté. Il profita de ce fait pour accuser le Prince de vouloir engager la principauté dans une guerre avec l'Autriche, et lui demanda de destituer Teleki de ses fonctions, pour avoir permis le passage des troupes par son gouvernement de Maramures. On a vu, au chapitre précédent, que ce passage avait eu lieu, en réalité, en dépit de sa volonté de s'y opposer. Son double jeu le plaça dans une situation très difficile. Il n'était maintenant bien, ni avec les Mécontents, ni avec l'Autriche qui le soupçonnait d'avoir été gagné par la France (1). N'ayant plus de motifs de le ménager, la Cour

(1) Lettre de Béthune au Roi du 23 février 1678. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 58, fol. 246. « Vostre Majesté, écrivait Béthune, scaura que lorsque j'ay signé le traité avec les Hongrois et le Prince de Transylvanie et que je commencay à lever des troupes, que les choses ne purent se faire sy secretement que la cour de Vienne ne fust avertie du traitté par quelqu'un des Hongrois mesme, et de Pologne, par leurs partisans, qui ne sont pas en petit nombre et que pour rompre mon proiet de tous costés, ils traitèrent avec le Grand Général de Pologne pour s'opposer à la levée des dites troupes et avec Teleki pour leur empescher le

de Vienne poussa Beldy à demander la punition de Teleki. Il se retira chez les Szeklers, où il commença à organiser ouvertement une révolte contre le Prince qui soutenait Teleki. Un de ses partisans, Pasko, alla à Constantinople accuser Apafi de vouloir jeter le pays dans une guerre avec l'Autriche et d'avoir dans ce but permis à des troupes étrangères de passer par son territoire vers la Hongrie ⁽¹⁾.

Apafi savait que la révolte que Beldy fomentait contre lui, était appuyée en secret par la Cour de Vienne. Ce fait l'obligea de chercher à se rapprocher davantage des Mécontents et par conséquent de la France qui ne cessait pas de lui demander par son agent en Transylvanie, l'abbé Révérend, d'exécuter le traité du 27 mai.

Pour réfuter les accusations de Pasko, il fut obligé d'envoyer à la Porte un agent spécial, Kapy, et sollicita aussi, par l'intermédiaire de Révérend, l'appui de Nointel ⁽²⁾.

Vers la fin du mois de décembre, les proportions que prenait la révolte de Paul Beldy dans la région des Szeklers commencèrent à inquiéter Apafi. A Vienne, circulait déjà le bruit qu'il avait été remplacé par Beldy et qu'il s'était réfugié parmi les Mécontents de Hongrie ⁽³⁾.

Apafi oublia le mécontentement qu'il avait eu lors du passage des troupes par le Maramures sans son autori-

passage, ce que le dit Teleki fit de tout son pouvoir. Mais les Hongrois ayant reconnu en mesme temps son intention, prirent leurs mesures si justes à son insu que l'ayant amusé de paroles dans le temps qu'il les vouloit tromper, ils traversèrent brusquement son gouvernement de Marmaros et se joignirent, de sorte que la Cour de Vienne se croiant trompée par un secret concert de Teleki avec Eux, employa depuis toutes sortes de moyens pour le perdre et l'avoir peut estre réduit à se donner à Nous présentement de bonne foy. »

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 364.

(2) Lettre de Révérend à Nointel du 21 décembre 1677. *Bibl. Nat. F. France*, t. 10.656, fol. 114. « On ne doute point icy, lui écrivait Révérend, que le dit Pascau — personne tout à fait factieuse, entièrement oberrée de dettes et qui n'a plus rien à perdre — ne débile beaucoup de calomnies contre le prince de Transilvanie et ses conseillers les plus fidèles. C'est pourquoy Monsieur, on a jugé à propos que je priasse votre Excellence qu'elle se fit informer des démarches du dit Pascau et de joindre son credit aux instances de Mr. Capi ambassadeur de Transilvanie, et du resident ordinaire qu'elle tient à la Porte pour prévenir, s'il est possible, les mauvais effets qu'un homme tel que celui-là, est capable de produire... »

(3) Lettre de Denis de la Haye, de Munich, du 29 décembre 1677. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Bavière*, t. 25, fol. 403.

sation, et se réconcilia avec Révérend. Leurs rapports étaient devenus si intimes qu'ils ne passaient pas trois jours sans avoir Révérend à dîner ⁽¹⁾. Mais l'agent français ne tarda pas à deviner le but de ces attentions. Apafi voulait s'assurer du concours des troupes de Boham et même de celles des Mécontents en cas d'une nécessité.

Au commencement du mois de janvier, Teleki demanda au nom du Prince à Révérend d'écrire à Béthune dans ce sens ⁽²⁾. Quelques jours après, il informa Boham et les Mécontents qu'il était disposé à se joindre à eux conformément au traité du 27 mai, s'ils prenaient l'engagement de secourir le Prince de Transylvanie lorsqu'il en aurait besoin pour maîtriser la révolte des Szeklers ⁽³⁾.

*
* *

Le rapprochement d'Apafi et de Teleki, des Mécontents et de la France, se produisit à un moment où Béthune rencontrait de grandes difficultés en Pologne à recruter des troupes. Dès le mois d'octobre 1677, sous l'influence du parti autrichien et surtout du Grand Général, le prince Demetrius Wisnowieski, tous les officiers passés de Pologne en Hongrie avec Boham, furent condamnés « à perdre la teste, les services deus par la République et leurs biens confisqués » ⁽⁴⁾.

L'attitude équivoque de Teleki, qui l'empêchait en même temps de correspondre en sûreté avec Boham et les Mécontents, l'obligeait à chercher soit un accord avec lui, soit une autre voie de communication avec eux que la Transylvanie ⁽⁵⁾. Pour prendre une décision définitive à ce sujet, Béthune attendait voir si le Prince de Transyl-

(1) L'abbé Révérend s'était fait un costume hongrois, et Apafi lui avait donné une ceinture. Quelques fois, le Prince lui proposait des parties « de boire tête à tête avec lui dans son cabinet ». BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, p. 323.

(2) Lettres de Révérend à Béthune du 1^{er} et du 5 janvier 1678. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 1-2.

(3) Lettre de Forval à Béthune du 19 janvier 1678. *Ibid.*, fol. 8.

(4) Lettre de Béthune au Roi du 10 octobre. *Ibid.*, *Pologne*, t. 57, fol. 104. « Ainsy, Vostre Majesté... pourra cognoistre, écrivait Béthune, jusque où va le crédit de la faction de Vienne qui donne toute son application présente à exciter des affaires au Roy de Pologne pour l'empescher de rien executer pour les dits interets de Vostre Majesté. »

(5) *Ibid.*

vanie et le comte Teleki persisteraient dans la résolution de ne pas exécuter le traité.

Lorsque l'envoyé des Mécontents, Daniel Absalon, arriva en Pologne au mois de novembre 1677 avec la ratification du traité du 27 mai, comme il était chargé de la porter lui-même en France, Béthune l'obligea de retarder son départ jusqu'à ce qu'il connût si Apafi voulait le ratifier à son tour. Tant qu'il n'avait pas encore cette certitude, il tenait à le ménager et à ne lui donner aucun motif d'accuser la France de vouloir traiter séparément avec les Mécontents ⁽¹⁾.

En attendant des informations plus précises à ce sujet de la part de Révérend, Béthune travailla tout le mois de décembre à recruter des troupes pour la campagne prochaine ⁽²⁾. Lorsqu'il reçut les lettres de l'abbé Révérend qui lui annonçaient les bonnes dispositions du Prince de Transylvanie et de Teleki et leurs demandes, il se décida immédiatement à utiliser la crainte qu'ils avaient de la révolte de Beldy, pour les déterminer enfin à exécuter le traité. Il leur répondit que, lié par le traité du 27 mai 1677, il ne pouvait pas mettre les troupes de Boham à la disposition du Prince sans le consentement des Mécontents. Mais, il se déclara prêt à faire passer de Pologne en Transylvanie 1.500 hommes dont le Prince pourrait se servir à condition de leur donner des quartiers et de leur permettre d'aller joindre, au commencement de la campagne, les troupes de Boham en Hongrie.

En même temps il écrivit à Révérend de chercher à conclure avec Teleki le traité que celui-ci désirait et surtout d'obtenir de lui l'autorisation de pouvoir mettre des troupes dans son château de Hust ⁽³⁾.

Cette réponse n'était pas encore arrivée en Transylvanie, qu'Apafi avait déjà réprimé la révolte de Paul Beldy. Dès que

(1) Lettre de Béthune au Roi du 27 novembre 1677. *Ibid.*, fol. 168.

(2) Lettres de Béthune au Roi du 24 et 28 décembre 1677. *Ibid.*, fol. 220, 237.

(3) « J'ordonne secrettement à l'abbé Reverend, écrivait Béthune au Roi le 1^{er} février 1678, de se servir utilement de la crainte presente et du retour de Teleki pour l'obliger pour seureté de sa parole à me laisser mettre des troupes dans son chasteau de Hust, lesquelles m'asseureront pour toujours du dit Teleki et du passage de Transilvanie... » *Ibid.*, *Pologne*, t. 58, fol. 155.

son envoyé à Constantinople, Georges Capy, fut de retour, il fit marcher ses troupes contre les révoltés et força leur chef à passer en Valachie, d'où ils allèrent à Constantinople. Pour arriver à ce résultat, le Prince n'avait pas eu besoin de l'intervention des troupes de Boham. Mais s'il en avait fini avec la révolte en Transylvanie, ses adversaires, qui s'étaient réfugiés à Constantinople, n'étaient pas moins dangereux. Apafi craignait, qu'appuyés par l'Autriche, et avec des promesses d'augmentation de tribut, ils pourraient obtenir du Sultan sa destitution. Entretenir donc dans une telle circonstance des rapports étroits avec la France et les Mécontents, c'était faire comprendre aux Turcs, que, s'ils voulaient le remplacer, il pourrait trouver des appuis pour leur résister.

Dès la fin du mois de janvier, l'abbé Révérend mettait au courant Nointel de ce qui s'était passé en Transylvanie avec la révolte de Beldy, pour lui permettre de montrer aux Turcs qu'en réalité, les adversaires du Prince n'étaient que les instruments de la Cour de Vienne. En même temps, il l'informait que la Porte avait de nouveau interdit au Prince, par un tschaousch arrivé en Transylvanie au cours du mois, toute intervention contre l'Autriche ⁽¹⁾.

N'ayant pas pu obtenir le consentement de la Porte pour appuyer ouvertement les Mécontents de Hongrie, Apafi se décida à les favoriser en secret, permettant à Teleki de prendre leur commandement. Cette décision, connue seulement par Teleki, fut gardée secrète jusqu'au mois d'avril. Pendant ce temps, le Prince réussit, comme on le verra plus loin, à régler définitivement avec la Porte la question des réfugiés.

Le fait que les révoltés avaient attaqué Teleki avec une grande violence, obligea le Prince de simuler un refroidissement vis-à-vis de lui, pendant les mois de février et de mars. Pour mieux cacher son jeu, il fit semblant d'ignorer la négociation qui était engagée entre la France et le comte Teleki. Il alla même jusqu'à empêcher l'abbé Révérend d'aller le voir dans son château de Kövar où il vivait depuis quelque temps ⁽²⁾.

(1) Lettre de Révérend à Nointel du 31 janvier 1678. *Bibl. Nat. F. France*, t. 10.656, fol. 126-133.

(2) Lettre de Révérend à Nointel du 28 février 1678. *Ibid.*, fol. 151.

Révérénd ne pouvant pas quitter Fogaras, ce fut Forval qui alla à Kövar négocier le traité avec Teleki. La signature eut lieu le 17 février.

Le traité confirme dans tous ses points celui du 27 mai 1677. Il précise que Teleki prendra dès le commencement de la campagne le commandement en chef de toutes les troupes des Mécontents et qu'il sera reçu avec tous les honneurs dus à sa fonction. Au cas où il serait vaincu et obligé de quitter la Transylvanie, le Roi de France le prendra sous sa protection, lui et sa famille. S'il était fait prisonnier, le Roi interviendrait pour sa libération. Pendant toute la durée de la guerre, la France lui paiera une pension de 1.000 florins par mois. Lorsque le Prince de Transylvanie ou Teleki auront besoin des troupes que la France a en Hongrie, elles pourront aller à leur secours seulement avec le consentement des Mécontents. Le traité fut approuvé par Béthune le 16 avril ⁽¹⁾. Le 8 mars, Teleki ratifia enfin le traité du 27 mai 1677 ⁽²⁾.

*
* *

Le marquis de Béthune ne fut pas très content de ce traité qui ne lui donnait pas une complète certitude sur la fidélité de Teleki. Il aurait voulu mettre des troupes dans ses châteaux de Kövar et de Hust pour s'assurer définitivement un passage par la Transylvanie. Mais, devant l'impossibilité dans laquelle se trouvait Apafi d'appuyer directement les Mécontents, Forval avait été obligé de céder sur ce point, et il conclut le traité tel que Teleki le voulait. Béthune espéra un moment pouvoir introduire quelques changements lors de la ratification ⁽³⁾, mais, se rendant compte peu de temps après que Teleki n'accepterait pas une telle condition, il n'insista plus et approuva le traité le 16 avril. D'ailleurs, au cours du mois de mars, la situation des troupes de Boham était devenue si critique que seulement le traité conclu avec Teleki pouvait l'améliorer. La Porte, après avoir interdit au Prince de Transyl-

(1) Traité entre la France et le comte Michel Teleki. *Magyar Történelmi Társ.* 1890, pp. 336 et suiv. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 17.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. Pologne*, t. 58, fol. 286.

(3) Lettre de Béthune à Pomponne du 15 mars 1678. *Ibid.*, fol. 305.

vanie de se mêler à la guerre de Hongrie, avait ordonné au Pacha de Bude et de Waradin de faire sortir les troupes de Boham de la Hongrie appartenant à l'Empire ottoman⁽¹⁾. Teleki leur donna des quartiers dans son gouvernement de Maramures. Ses adversaires l'attaquèrent violemment à la Diète de Transylvanie, et même le Prince fut obligé, pour sauver les apparences, de protester auprès de Boham d'être passé en Transylvanie sans son autorisation⁽²⁾.

Béthune, qui croyait toujours qu'Apafi ignorait l'existence du traité conclu par Forval avec Teleki, décida de le forcer à préciser son attitude. Il le menaça de rendre public le traité du 27 mai s'il ne voulait pas l'exécuter. Révérend reçut l'ordre de quitter sa cour au cas où le Prince refuserait encore de ratifier le traité. Depuis qu'il était assuré d'un passage par le Maramures, Béthune ne se sentait plus si obligé de ménager le Prince de Transylvanie, auquel il faisait appréhender que les troupes de Boham pourraient maintenant, s'il ne renonçait pas à son hostilité, aider ses adversaires⁽³⁾.

Pour ne pas rompre avec la France, juste à un moment où il ne savait pas encore quel serait le règlement de l'affaire des réfugiés avec la Porte, le Prince fut obligé de ratifier enfin le traité le 13 avril 1678⁽⁴⁾. D'ailleurs la ratification ne l'engageait pas beaucoup, parce qu'il prenait l'obligation de l'exécuter seulement si la Porte lui en donnait la permission. Il promit d'autoriser Teleki à prendre le commandement des troupes des Mécontents.

(1) Nointel, l'ambassadeur de France à Constantinople, avait fait l'impossible pour décider la Porte de leur accorder des quartiers d'hiver sur son territoire. Il expliqua au Grand Vizir que ces troupes constituaient un seul corps avec les Mécontents et qu'on ne pouvait donc pas les séparer d'eux. Le Grand Vizir refusa nettement toute concession en lui recommandant d'écrire à Béthune que la décision de la Porte était irrévocable. Lettre de Nointel à Béthune du 23 février 1678. *Ibid.*, *Turquie*, t. 14, fol. 87.

(2) Lettre de Révérend à Teleki du 29 mars. *Magyar Történelmi Társ.*, 1890, pp. 534-535.

(3) Lettre de Béthune au Roi du 1^{er} avril. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 13.

(4) *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 497-498.

L'exécution des traités du 27 mai 1677 et du 17 février 1678 par Apafi et Michel Teleki. Les relations de la France avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie pendant la campagne de 1678.

Quelques jours après la ratification du traité par Apafi, ses délégués envoyés à Constantinople depuis le commencement du mois de mars, pour demander la punition des réfugiés, réussissaient complètement dans leur mission ⁽¹⁾. Depuis que Beldy avait été obligé de quitter la Transylvanie, il s'était réfugié avec ses amis à Constantinople ⁽²⁾, où il espérait pouvoir obtenir, avec le concours de l'Autriche, la destitution d'Apafi. Ils montrèrent à la Porte que la population de la Transylvanie était hostile à l'idée d'une guerre avec l'Autriche et que le Prince, se trouvant sous l'influence de la France, n'était plus maître chez lui pour empêcher le passage des troupes vers la Hongrie. « Ils ont porté de grandes plaintes, écrivait Nointel à Forval, le 22 avril, contre Mr Thelechy et contre les François, disant les uns nettement et les autres à la sordine, que Sa Majesté nostre Maistre est toute puissante en Transylvanie, dont par son autorité elle veut soustraire le prince de la subjection de la Porte... » ⁽³⁾.

Les réfugiés accusèrent également Apafi d'une mauvaise administration et n'oublièrent rien de ce qui pouvait le compromettre aux yeux des Turcs ⁽⁴⁾.

Mais leur procès était perdu d'avance. La Porte, qui favorisait en secret les Mécontents de Hongrie, se rendait très bien compte que Beldy et ses amis, sous prétexte de vouloir assurer la tranquillité du pays, ne faisaient en réalité que servir les intérêts de l'Autriche. Elle fit pourtant

(1) Les délégués étaient les suivants : Wolfgang Bethlen, Clément Mikes, Valentin Silnasi, Sigismond Boer, Johannes Székhalomi, Alexandre Gyulai et Johannes Sarosti. HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, p. 17.

(2) Paul Beldy, graf Ladislas Czaky, Christophe Pasko, Thomas Domonkos, Sigismond Bellino et Valentin Kalnoki. *Ibid.*, p. 18.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 5, suppl. fol. 246.

(4) Le rapport des réfugiés adressé au Grand Vizir, du 28 mars 1678. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, pp. 469-470.

semblant de les écouter. Cette attitude lui permit d'obtenir de la part d'Apafi une importante somme d'argent pour le règlement de cette affaire. La délégation que le Prince avait envoyée à Constantinople dans les premiers jours du mois de mars, avait mission de demander à la Porte — moyennant argent — la punition des réfugiés et de se renseigner également si les Turcs accepteraient que Teleki prit le commandement des troupes des Mécontents. Les ordres formels que le Prince avait reçus en janvier par un envoyé du Grand Vizir de ne pas se mêler de l'affaire des Mécontents, rendaient inutile une nouvelle démarche dans ce sens. D'ailleurs les personnes qui faisaient partie de la délégation étaient hostiles à toute intervention en faveur des Mécontents. « Je crois tous ces Messieurs très bons serviteurs de leur Prince, écrivait Révérend à Nointel le 28 février, mais ils ont paru jusqu'icy fort contraires à l'affaire des Hongrois, soit qu'ils en aient des raisons particulières soit qu'en effet ils croient qu'il ne seroit pas utile à leur estat de s'engager dans une guerre qui ne leur semble pas nécessaire... » (1).

Après des négociations qui avaient duré plusieurs semaines, les délégués d'Apafi réussirent vers la fin du mois d'avril à régler avec la Porte la question des réfugiés. Ils s'engagèrent au nom du Prince à lui payer dans un délai de deux mois et demi une somme de 100.000 écus, dont 50.000 pour le Sultan, 15.000 pour le Grand Vizir, et le reste pour les médiateurs et les autres personnes qui avaient joué un rôle dans le règlement de cette affaire. En échange, la Porte s'engagea à ne plus écouter les réfugiés et à les arrêter. Elle n'avait pas voulu leur faire couper la tête, comme l'avaient demandé les délégués d'Apafi (2). Le 22 avril, les réfugiés furent enfin arrêtés et transportés dans la prison des Sept-Tours (3).

(1) *Bibl. Nat. F. France*, t. 10.656, fol. 143.

(2) « Mais la Porte ne voulant point de sang, écrivait Nointel au Roi le 22 avril, ny détruire une matiere qui peut encore une autre fois lui attirer de l'argent, on se contentera qu'ils soyent exilés dans quelqu'Isle vers Candie ou detenus dans une prison perpetuelle... » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 14, fol. 157-158.

(3) Lettre de Nointel à Béthune du 24 avril. *Ibid.*, t. 5, suppl. fol. 252.

Quant à Teleki, il avait envoyé à la fin du mois de mars un délégué spécial, Radici, afin de demander une autorisation formelle de la part du Sultan pour se mettre à la tête des troupes des Mécontents. La Porte, tout en refusant de lui donner le consentement par écrit, fit comprendre à son envoyé qu'elle acceptait sa proposition. « Le vizir, écrivait Nointel à Révérénd le 28 avril, est bien aise de son engagement, et, comme sa politique ne luy permet pas encore de l'approuver publiquement, il se faut contenter d'une approbation tacite... » ⁽¹⁾.

Tous les efforts de Radici pour obtenir une autorisation écrite furent inutiles. A l'audience du 29 avril, le Grand Vizir lui déclara que le Sultan approuvait la demande de Teleki, « pourveu qu'il n'attire point d'ennemis à Sa Hautesse et qu'il ne les introduise pas dans son royaume de Transylvanie ». Quant aux troupes que Béthune faisait passer par la Transylvanie, le Grand Vizir se contenta d'attirer l'attention d'Apafi « de ne point introduire la guerre dans ses estats » ⁽²⁾.

Pendant tout le temps qu'avait duré à Constantinople la dispute entre les réfugiés et les délégués d'Apafi, l'ambassadeur de France, Nointel, avait pris parti en faveur du Prince de Transylvanie, bien que le croyant très peu disposé à secourir sincèrement les Mécontents. Ses délégués s'étaient même tenus sur une grande réserve à son égard. « Les Ambassadeurs transylvains, écrivait Nointel au Roi le 27 avril, ne sont pas fort affectionnez aux interets de Vostre Majesté » ⁽³⁾. Wolfgang Bethlen, leur chef, passait comme étant « fort ennemy des Hongrois » ⁽⁴⁾.

Malgré ces rapports froids, Nointel appuya les demandes d'Apafi et de Teleki dans toutes les démarches qu'il fit pendant ce temps auprès de la Porte, parce que, ce qui l'intéressait, c'était l'organisation d'une puissante diversion en Hongrie.

Comme vers la fin du mois d'avril on disait à Constantinople que la Cour de Vienne faisait des efforts auprès du Prince de Transylvanie pour le décider à accepter le rôle

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 14, fol. 181-182.

(2) Lettre de Nointel à Révérénd du 2 mai 1678. *Ibid.*, fol. 194.

(3) *Ibid.*, t. 5, suppl. fol. 260.

(4) Lettre de Nointel à Révérénd du 29 avril. *Ibid.*, t. 14, fol. 184.

de médiateur dans le règlement de son conflit avec les Mécontents, Nointel alla voir Maurocordato, l'interprète de la Porte et l'ami intime du Grand Vizir, et lui montra que cette médiation était contraire aux intérêts des Turcs. La réponse de Maurocordato fut « qu'assurement le grand vizir enpescheroit l'intervention du Prince de Transylvanie dans une pacification que la Porte ne veut point... » (1).

Nointel continua encore plusieurs mois de pousser les Turcs à intervenir contre l'Autriche ou au moins à permettre au Prince de Transylvanie d'appuyer les Mécontents.

*
* *

Si au printemps de 1678 les Turcs faisaient des préparatifs pour continuer la guerre avec les Moscovites, ils avaient prouvé, par leur manière de régler l'affaire des réfugiés transylvains et par la permission tacite accordée à Teleki de prendre le commandement des troupes des Mécontents, qu'ils ne perdaient pas de vue l'affaire de Hongrie et qu'ils étaient intéressés au maintien du parti des Mécontents.

Ce fut cette attitude de la Porte à propos de l'affaire de Hongrie qui facilita au Prince de Transylvanie et au comte Teleki l'exécution de leurs traités avec la France.

La Porte n'ayant pas permis au Prince de Transylvanie d'appuyer les Mécontents avec ses troupes, ce dernier autorisa le comte Teleki à se mettre à la tête de leurs forces conformément au traité du 27 mai 1677 qui avait prévu aussi cette éventualité.

Le 27 avril, Teleki alla rejoindre l'armée des Mécontents à Nagybania « avec un équipage superbe et quatre cents chevaux de troupes » et prit son poste de commandant en chef selon le traité. Apafi fit savoir par « des lettres patentes » à toutes les villes de la Hongrie impériale que Teleki avait pris le commandement en chef de l'armée « par ses ordres » et il les sollicita « de se joindre à luy pour leur commune liberté ». Il l'avait autorisé en même temps « d'arborer son grand estandart de Transylvanie ce qui est une chose de

(1) Lettre de Nointel au Roi du 1^{er} mai 1678. *Ibid.*, fol. 191.

grand effet en ces pays icy et qui s'est faite avec toute la pompe et la cérémonie requise » (1).

En dehors de quelques troupes qu'Apafi avait mises à sa disposition, il lui avait donné 12 canons de différents calibres. La manière dont Teleki constitua son conseil de 12 personnes, dans lequel il n'appela que ses amis, mécontenta, dès le commencement, les chefs des Kurucz, Vesselenyi et Tököly. Mais ils furent obligés de se soumettre. Il s'opposa d'abord à ce que ce dernier obtienne un poste quelconque dans son armée, craignant déjà l'influence dont celui-ci disposait parmi les Mécontents. Il fallut plusieurs démarches de la part de Révérend auprès d'Apafi et de sa femme pour obliger Teleki de l'accepter (2).

Son armée, qui disposait environ de 12.000 hommes, très mal dirigée, perdit tout l'été à faire des sièges de places peu importantes dans la Haute-Hongrie : elle évita d'attaquer le gros des forces autrichiennes. Forval demanda à Teleki d'engager la lutte avec le général autrichien Wrba qui n'avait que 7.000 hommes. Son conseil fut d'avis contraire et décida d'assiéger Eperies. Forval, indigné de cette décision, déclara aux membres de ce conseil « qu'ils alloient passer pour l'opprobre des nations ». Teleki ne lui pardonna jamais cette insulte (3).

Lorsqu'il constata après quelques mois de campagne que la population de la Hongrie impériale ne se rangeait pas encore sous son drapeau, il lui envoya une proclamation le 4 juillet, par laquelle il lui demandait de prendre les armes pour la liberté de la Hongrie, en l'assurant du concours du Prince de Transylvanie, du Sultan et du Roi de France. Cette proclamation n'eut pas d'effet non plus (4).

(1) Lettre de Béthune au Roi du 10 mai 1678. *Ibid.*, Pologne, t. 59, fol. 91-98. « Comme il a été nécessaire, ajoutait Béthune, de se servir du crédit de la Princesse et de gagner le Maître de la cour et un des principaux conseillers de Transylvanie pour déterminer le prince, naturellement timide, à une déclaration publique — à laquelle je suis toutefois persuadé qu'il n'auroit point entré s'il n'avoit scéu la Porte favorable —, l'abbé Révérend me marque s'estre engagé à un présent considérable à la dite Princesse et à mille ducats pour les conseillers, lesquels je croiray bien employés sy le dit Prince persiste comme il a commencé. »

(2) BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, pp. 305-306.

(3) *Ibid.*, p. 308.

(4) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 365.

La Cour de Vienne, craignant de plus grands succès de la part des Kurucz, envoya en Hongrie de nouvelles forces, commandées par les généraux Leslie et Dünewald, qui firent leur jonction avec celles de Wrba, le 12 août.

Teleki dont le prestige était complètement compromis, ne se sentant plus capable de résister devant les forces réunies de l'Autriche, quitta le commandement et se retira vers la mi-août avec ses troupes transylvaines à Kövar ⁽¹⁾.

Après son départ, les Mécontents élirent pour leur chef le jeune comte Emeric Tököly et décidèrent de mettre leur armée sous la direction générale de Boham.

En quelques semaines, grâce à l'énergie de Tököly, qui fit preuve, dès le commencement, d'appréciables qualités militaires, l'armée de Kurucz réunit environ 20.000 hommes. En occupant Murany, l'armée infligea une défaite aux troupes des trois généraux autrichiens et prit ensuite les places de Likava, Rosenberg et Arva.

Le 10 octobre, Neushol tombait entre les mains de Boham et quelques jours après, Tököly occupait dans la Haute-Hongrie Altsohl, Schemnitz, Kremnitz et Léva ⁽²⁾. Pour

(1) L'abbé Révérend, par crainte de le rendre encore plus hostile aux Mécontents, se contenta de dire au Prince qu'il était surpris de l'attitude de Teleki et ne chercha plus à porter d'autres plaintes contre lui. Pour justifier cette attitude, Révérend donna les explications suivantes à Bethlen Niklos : « Qu'il n'étoit point venu en Transylvanie pour y brouiller les affaires ; que quand même il en auroit eu la pensée, il s'en seroit abstenu, de peur de nuire aux négociations dont il étoit chargé et de plus, que s'il n'avoit pas réussi, comme cela étoit fort vraisemblable, il se faisoit un ennemi irréconciliable de ce Ministre, qui l'auroit toujours traversé dans la suite dans tout ce qu'il aura voulu obtenir de la cour. La Princesse de Transylvanie étoit d'ailleurs tout à fait dans ses intérêts et instruite de tout ce qui se négocioit dans l'Etat... » BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, p. 312.

(2) Depuis le mois d'avril un député de ces villes et du comte Esterhazy avait proposé à Béthune de chasser les garnisons autrichiennes, mais à condition que les Mécontents ne puissent mettre des troupes à leur place, que sur la demande des habitants. Esterhazy se montrait prêt à mettre à la disposition de Béthune la place forte de Altsohl, à condition de conclure avec lui un accord spécial. « Comme j'ay de grandes mesures Sire, écrivait Béthune au Roi le 24 avril, à garder pour Vostre service, avec le Prince de Transylvanie, le comte Teleki et les Hongrois, estant important de les laisser flatter chacun dans leurs chimères de Royauté, affin de les porter plus facilement à la forte diversion que Vostre Majesté désire, j'ay creu devoir éviter de leur donner aucun soubçon que Vostre Majesté voulust retenir aucune place pour elle, et j'ay respondu au dit député que Vostre Majesté a accordé sa protection par moi en général à tous les Hongrois... » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 57.

celebrer ses victoires, Tököly fit frapper des monnaies avec ces deux effigies, d'une part : « *Tököli Princeps, parlium Hungariae Dominus* », et de l'autre : « *Ludovicus XIV Galliae Rex, Defensor Hungariae* » (1).

Après avoir dévasté encore une partie de la Haute-Hongrie et répandu la terreur parmi les troupes autrichiennes (2), Tököly subit en novembre une grande défaite de la part des généraux autrichiens Dünewald et Wrba, dans le combat de Heiligenkreuz où il perdit plus de 1.500 hommes. Cet échec le contraignit à évacuer les places de la Haute-Hongrie.

Se rendant compte qu'il ne pourrait plus compter longtemps sur le secours de la France dont les négociations de paix avec l'Autriche étaient très avancées, et ne voulant pas s'exposer pendant l'hiver à de plus grands échecs, Tököly conclut en novembre, par son délégué Paul Szalay, un armistice avec l'Autriche jusqu'à la fin du mois de février 1679 (3).

Pendant que les Kurucz allaient rentrer dans leurs quartiers d'hiver, Boham, selon l'instruction secrète qu'il avait reçue de Béthune, laissa une partie de ses troupes se mutiner près de la frontière du Maramures par où elles pouvaient repasser en Pologne.

Lorsque la campagne de Hongrie de 1678 fut terminée, la France, sur le point de conclure la paix avec l'Autriche, n'avait plus besoin de la diversion des Mécontents. On verra plus loin que déjà, depuis plusieurs mois, elle cherchait

(1) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 366.

(2) La guerre entre les Kurucz et les Labantz (les troupes autrichiennes) se faisait dans les conditions les plus barbares. Presque toujours les prisonniers étaient traités comme des criminels et tués, après avoir subi toutes sortes de supplices. L'Empereur avait été lui-même obligé de recommander à ses généraux d'abandonner ces pratiques. Ses ordres ne furent pas toujours respectés, si bien que les Kurucz, pour se venger, adoptèrent le même système. « Tous les gens de guerre, écrit Bethlen Niklos, ne voulaient plus retourner en Hongrie ni s'exposer s'ils avaient le malheur d'y être fait prisonniers, à subir des supplices qui n'étoient destinés que pour les plus grands scélérats. » *Mémoires historiques*, p. 320; KARL AUGUST SCHIMMER : *Wien's Belagerungen durch die Türken und ihre Einfälle in Ungarn und Oesterreich*, pp. 179-180.

(3) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 367.

à se débarrasser des engagements qu'elle avait pris envers eux et envers le Prince de Transylvanie par le traité du 27 mai 1677.

*
* *

Depuis 1674, lorsque la France était entrée en relations avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents, et jusqu'en 1678, à aucun moment elle n'avait pensé les appuyer après la conclusion de la paix avec l'Empereur. Dans la diversion de Hongrie, Louis XIV voyait justement un moyen pour obliger Léopold d'accepter ses conditions de paix. Elle perdait donc tout intérêt pour lui dès que cette paix était possible. Au commencement du printemps de 1678, la France remporta une grande victoire dans les Pays-Bas. La ville de Gand capitula le 9 mars et la citadelle le 12. Pour les Hollandais c'était un avertissement de la part de Louis XIV, que, s'ils continuaient à refuser la paix, après Gand, ce serait le tour d'Anvers, et ils auraient dans ce cas tout à craindre pour la prospérité d'Amsterdam. Le Roi de France publia au mois d'avril les conditions auxquelles il traiterait la paix avec ses ennemis. Elles devaient être acceptées et les traités signés avant le 10 mai. Après, le Roi reprendra sa liberté ⁽¹⁾.

Sous l'influence de ces événements, on croyait, à la Cour, la paix possible. La diversion de Hongrie devenait donc moins intéressante. « Cette diversion, écrivait Pomponne à Béthune le 15 avril, paroîtroit d'autant plus désavantageuse que l'on pourroit craindre qu'elle ne fust fomentée par le Turc... » ⁽²⁾. C'était la première fois que la Cour commençait à exprimer de tels scrupules depuis 1674, car elle avait toujours connu les relations des Mécontents avec la Porte, et son ambassadeur à Constantinople n'avait pas oublié, pendant toute cette époque, de faire l'impossible, soit pour l'engager à s'intéresser davantage à cette diversion, soit pour la pousser à attaquer elle-même l'Autriche.

Deux jours avant cette lettre de Pomponne, le Prince de Transylvanie avait enfin ratifié le traité du 27 mai 1677, avec la promesse de permettre au comte Teleki de prendre

(1) E. LAVISSE : *Louis XIV de 1643 à 1685*, 2^e partie (*Histoire de France*, t. VII, 2^e partie), pp. 340-341.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 38.

le commandement des troupes des Mécontents. « De sorte, Sire, écrivait Béthune au Roi le 25 avril, que tout semble présentement se disposer mieux que jamais à une forte diversion en Hongrie » (1). Ce n'était donc pas à un moment où la diversion se présentait sous un si beau jour que la France pouvait se décider à ne plus l'appuyer, d'autant plus que les négociations de Nimègue n'aboutissaient pas encore à la paix. A la requête des Etats Généraux, Louis XIV fut obligé de proroger jusqu'au 15 août les délais qu'il avait donnés aux coalisés, et ce fut seulement le 22 juin que les Etats Généraux donnèrent l'ordre à leurs représentants au congrès de signer la paix avec la France.

Dès le 10 juin, Pomponne informa le marquis de Béthune que la France ne pouvait appuyer la diversion que jusqu'au moment où la paix serait signée à Nimègue. « Il y en a trop que la paix doit se conclure bientôt, lui écrivait-il, mais jusques à ce qu'elle soit signée, il importe de maintenir tous les embarras qui peuvent déterminer davantage l'empereur à l'accepter » (2).

A la fin du mois de juin, les délégués de la France ayant déclaré qu'elle ne pouvait pas évacuer les places qu'elle devait restituer, tant que la Suède n'était pas rétablie dans la possession des territoires et des places perdus pendant la guerre, la signature de la paix fut de nouveau retardée. Sous la pression de l'opinion publique, le roi Charles d'Angleterre fut obligé de signer avec la Hollande, le 26 juillet, un traité d'alliance offensive et défensive par lequel la Hollande s'engageait à continuer la guerre et l'Angleterre à la commencer si la France ne cédait sur ce point jusqu'au 11 août, sans attendre le rétablissement de la Suède.

Enfin, le 10 août, le traité de paix entre la France et la Hollande fut signé à Nimègue. La Suède signa le même jour une trêve avec la Hollande (3).

Le traité avec l'Empereur étant encore loin d'être conclu, la diversion de Hongrie présentait encore des avantages pour la France. Louis XIV recommanda à Béthune d'encourager toujours les Mécontents et le comte Teleki

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 55.

(2) *Ibid.*, fol. 180.

(3) E. LAVISSE : *Op. cit.*, pp. 341-343.

à continuer la lutte. « Fortifiez-les, lui écrivait-il le 1^{er} juillet, jusques à ce que vous voyiez la paix assurée avec l'empereur. » Une fois la paix signée, il était d'avis de les laisser traiter eux aussi un accord avec l'Autriche ⁽¹⁾.

Louis XIV se déclara très content, lorsqu'il apprit que la diversion faisait des progrès et que Léopold était obligé de concentrer des troupes en Hongrie ⁽²⁾.

Pendant que Louis XIV se préparait en secret à abandonner les Mécontents et le comte Teleki dès la signature de la paix avec l'Empereur, le marquis de Béthune, qui avait eu la direction de toutes les négociations avec eux et le Prince de Transylvanie, cherchait à trouver une solution qui aurait pu lui permettre de se dégager d'une façon honorable du traité qu'il avait conclu avec eux.

Malgré lui, les moyens devaient lui être fournis par la Pologne.

Depuis le commencement de la campagne, le fait que de nouvelles troupes étaient passées de Pologne en Hongrie, et, que Béthune continuait à en recruter encore d'autres, continua à augmenter encore davantage le mécontentement des adversaires de Sobieski.

Les partisans surtout de l'Autriche, poussés par la Cour de Vienne, cherchaient par tous les moyens à empêcher le recrutement des troupes. Ils reprochaient à Sobieski de vouloir entraîner la Pologne dans des complications avec l'Autriche, contrairement à ses intérêts, et lui demandaient d'interdire à Béthune toute relation avec les Mécontents et le Prince de Transylvanie. Ce qui rendait la position de Béthune encore plus difficile, quant à la diversion de Hongrie, c'était l'attitude de la Reine de Pologne qui travaillait ouvertement contre les intérêts de la France. « Comme il arrive presque toujours, écrit Pomponne dans ses Mémoires, à propos d'elle, les passions et les intérêts particuliers se mêlent aux affaires les plus grandes des Etats, lors particulièrement que les femmes y ont quelque part. »

Marie d'Arquien, femme « altière et glorieuse », était très irritée contre Louis XIV qui avait refusé d'accorder à son père, le marquis d'Arquien, le titre de duc et pair de France.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 60, fol. 20.

(2) Lettre à Béthune du 22 juillet. *Ibid.*, fol. 65.

Elle se considérait blessée dans sa dignité pour le peu d'attention que la Cour de France faisait à ses demandes.

A ce mécontentement s'ajoutaient aussi des querelles de famille avec Béthune, qui était son beau-frère. Pour se venger, elle se rapprocha de l'Autriche et appuya ouvertement tous ceux qui voulaient empêcher Béthune d'envoyer de nouvelles troupes en Hongrie ⁽¹⁾. Elle alla, à en croire Coyer, jusqu'à insinuer à Demetrius Wisnowietzki, grand général de Pologne, et à Jablonowski, palatin de Russie, que Sobieski, en permettant à Béthune de recruter des troupes, ne faisait en réalité que préparer « quelque mauvais dessein » contre la République ⁽²⁾.

Devant les plaintes de l'Autriche, les reproches de sa femme et les attaques violentes de ses adversaires, Sobieski fut obligé de prendre certaines mesures qui pouvaient lui donner satisfaction. Le nonce papal lui parla aussi dans le même sens ⁽³⁾.

Au mois de mai, Sobieski permit au général Jablonowski de se saisir de tous les passages sur la frontière de la Transylvanie et de la Hongrie pour empêcher toute correspondance entre Béthune et l'armée de Teleki. Plusieurs personnes au service de Béthune, parmi lesquelles se trouvaient aussi des Français, furent arrêtées et insultées. Jablonowski interdit par la force, à Stry, par où on correspondait d'habitude avec la Transylvanie, le passage de quelques troupes de Cosaques que Béthune voulait faire passer. Il fit arrêter dans la ville de Skole un représentant des Mécontents, Nemesany, dont la maison fut pillée, et lui-même, maltraité.

Béthune fit de grands efforts pour découvrir les raisons de ce changement de la Cour de Pologne. Par un secrétaire du Roi, nommé Sarbaski, qu'il réussit à corrompre,

(1) J. MAVIDAL : *Mémoires du marquis de Pomponne*, t. 1, pp. 451-456. Béthune écrivait à Pomponne le 13 février 1677 : « La reine est femme Monsieur, femme née jalouse et envieuse... On lui a insinué que si elle laissoit quelqu'un entre le roy et elle, il ne lui resteroit aucune considération... On lui a fait remarquer que depuis mon arrivée, tout ce qu'il y avoit d'hommes et de femmes considérables sembloient ne regarder que Madame de Béthune et moi. » JEAN DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa politique de 1674 à 1683*, p. 31.

(2) L'ABBÉ COYER : *Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*, t. 2, p. 185.

(3) Lettre de Béthune au Roi du 27 mai 1678. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 138.

il se procura la copie de la lettre du résident de l'Empereur adressée à Sobieski et l'envoya à Louis XIV. Cette lettre lui fit comprendre que l'Autriche faisait espérer d'importants avantages à Marie d'Arquien, parmi lesquels, le mariage de son fils avec une archiduchesse autrichienne, et peut-être même, un titre de prince pour son père, le marquis d'Arquien.

Devant les reproches de Béthune pour ce qui s'était passé, Sobieski se défendit prétextant « l'absolue nécessité où il s'estoit trouvé de sauver les apparences » ; il ajouta, que la Diète devait se réunir prochainement et que, sans ces mesures, il craignait une révolte générale contre lui. Il reconnut pourtant qu'on avait de beaucoup dépassé ses ordres.

Lorsque Béthune lui demanda d'ouvrir de nouveau les passages et de promettre aux troupes qu'il avait recrutées de passer en Hongrie, il constata que Sobieski n'était plus disposé à appuyer la diversion de Hongrie. « Je trouve le roi, écrivait-il à Louis XIV le 1^{er} juin, plus difficile qu'il ne m'avoit paru auparavant. » Sa femme surtout était complètement hostile. « Ma plus forte appréhension est Sire, continuait Béthune, que Monsieur de Teleki apprenant ce changement arrivé en Pologne, ne juge pour ses propres interests la France trop esloignée de le soustenir et ne precipite conjointement avec les Hongrois quelque accommodement dont il reçoit chaque jour des propositions » (1).

Au commencement du mois de juin, Sobieski exprima des regrets au Prince de Transylvanie et aux Mécontents pour ce qui était arrivé, et leur déclara que les passages seraient de nouveau ouverts. Il présenta en même temps des excuses à Nemesany, lui disant que « tout ce qui s'estoit passé avoit esté fait contre ses ordres et par la passion du palatin de Russie ». Sobieski ne voulait pas leur donner l'occasion de publier les engagements secrets qu'il avait pris envers eux (2). Pour leur témoigner sa bonne volonté, il donna des passeports à Absalon qui devait aller en France et fit « toutes les honnestetés imaginables » à l'envoyé du Prince de Transylvanie et à celui des Mécontents qui se trouvaient à cette époque en Pologne. Ces envoyés n'étaient

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 149-155.

(2) Lettre de Béthune au Roi du 9 juin 1678. *Ibid.*, fol. 164-169.

pas encore partis lorsqu'un nouvel incident eut lieu. Le grand général Wisnowietzki fit arrêter un représentant du comte Vesselenyi venu en Pologne pour recruter des troupes, le fit condamner et exécuter sur-le-champ par un conseil de guerre. « Je n'ay pu ouvertement me plaindre, écrivait Béthune au Roi le 9 juin, de la manière dont il a esté traité, ne voulant rien porter à l'extrémité dans l'incertitude où me paroissent encore les affaires de la paix » (1).

Sobieski déclara encore une fois aux envoyés d'Apafi et des Mécontents qu'on avait dépassé ses ordres, et promit de prendre des mesures pour mettre fin à ces incidents.

Béthune réussit à persuader le Roi de Pologne de promettre au Prince de Transylvanie qu'il irait au mois de juillet à Stry, et là, qu'il pourrait se rencontrer avec lui pour décider ensemble de tout ce qu'on pouvait faire pour la diversion de Hongrie. L'envoyé d'Apafi avait déclaré à Béthune que son maître était disposé à se rencontrer avec lui sur la frontière de la Transylvanie où le Prince désirait l'entretenir de certaines choses qu'il ne pouvait confier à personne. En attendant, il se déclarait prêt à négocier avec la France l'envoi aux Mécontents d'un secours de 4.000 hommes. Béthune, n'ayant aucune instruction dans ce sens et ne voulant pas engager la France dans une nouvelle négociation, juste à un moment où on croyait la paix très proche, se contenta de répondre qu'il accompagnerait Sobieski au mois de juillet à Stry et pourrait alors discuter cette question avec Apafi. Grâce à cet expédient, il sut éviter du même coup le paiement d'une somme d'argent qu'Apafi demandait à la France pour avoir accordé des quartiers d'hiver aux troupes de Boham. Béthune promit à l'envoyé de Transylvanie « un présent » de 3.000 écus s'il pouvait réussir à décider le Prince « à faire joindre presentement, sans conditions, les quatre mille hommes qu'il offre à l'armée des Mescontans » (2).

*
* *

Malgré les promesses que Sobieski avait faites, après les incidents du mois de mai, d'ouvrir à nouveau les passages

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 59, fol. 164-169.

(2) *Ibid.*

de la Hongrie et de continuer à appuyer en secret la diversion, il n'était plus, en réalité, disposé à les réaliser.

Il ne semble pas que Béthune ait bien compris, de suite, la nouvelle orientation dans la politique extérieure de la Pologne. Il expliquait l'attitude de Sobieski plutôt par la faiblesse de son caractère que par d'autres raisons ⁽¹⁾. Et il se trompait. Pas plus que la Reine, il n'était très content de la France. Il se sentait négligé par Louis XIV et il n'avait pas touché les grosses subventions qu'il avait espérées ⁽²⁾.

Mais, si tous ces motifs pouvaient expliquer les sentiments personnels de Sobieski et de sa femme, ils n'étaient pas suffisants pour que la Pologne se détachât de la France. A cela, il y avait d'autres raisons plus importantes. On se rendait compte en Pologne que Louis XIV, une fois la paix conclue avec l'Autriche, ne continuerait plus à soutenir la diversion de Hongrie. Or, depuis le printemps de 1678, on commençait à croire en Europe que les négociations de Nimègue pouvaient aboutir bientôt à la paix. Dans ces conditions, la Pologne, qui avait appuyé la diversion en permettant à Béthune de l'organiser et de recruter des troupes, et qui s'était donc placée dans une situation très délicate à l'égard de l'Autriche, avait tout intérêt de se réconcilier avec elle avant la signature de la paix. Elle était d'autant plus intéressée à désirer ce rapprochement qu'elle soupçonnait que les Turcs se préparaient à envahir la Hongrie. A cette époque, les Polonais considéraient les Turcs plus dangereux que les Impériaux et se sentaient liés par le même intérêt que ceux-ci à s'opposer à l'agrandissement de l'Empire ottoman ⁽³⁾. Ils étaient aussi inquiets que l'Autriche, à la pensée que les Turcs pourraient s'installer un jour dans la Hongrie impériale, d'où il leur serait encore plus facile de les attaquer que du côté de la Moldavie. Et, depuis le printemps de 1678, il y avait des indications

(1) « Cependant..., écrivait-il au Roi le 9 juin, dans tout ce qui s'est passé, il m'a paru de la foiblesse du roy de Pologne et assez de mauvaise volonté du costé de la Reine. » *Ibid.*

(2) Dans un mémoire qu'il donna à Forbin-Janson pour le présenter à Louis XIV, il lui disait : « Je fis la paix avec la Turquie (le traité de Zurawno), ce que le roy a tant et si fort désiré, quoique avec désavantage de la République... et cependant je n'ay pas été récompensé. » J. DU HAMEL DE BREUIL : *Op. cit.*, p. 36.

(3) L. FARGES : *Recueil des Instructions... Pologne*, p. LIII.

sûres que la Porte, malgré la guerre avec les Moscovites, ne perdait pas de vue la Hongrie et qu'elle n'attendait que le moment propice pour l'envahir. L'emprisonnement à Constantinople de Paul Beldy et de ses amis, les adversaires transylvains de toute intervention de la principauté en faveur des Mécontents, le consentement tacite de la Porte pour que Teleki, le ministre d'Apafi, prit le commandement de leurs troupes, et le fait qu'elle leur donnait des quartiers d'hiver dans ses possessions, et qu'Apafi lui-même, se montrait disposé à leur envoyer un secours de 4.000 hommes, étaient des preuves suffisantes, aussi bien pour l'Autriche que pour la Pologne, de l'imminence du danger turc.

Parallèlement avec les démarches que Léopold faisait auprès de Sobieski pour le décider à ne plus appuyer la diversion de Hongrie, le Pape faisait lui aussi des efforts par ses nonces de Pologne et de Vienne pour rapprocher les deux pays devant le danger turc ⁽¹⁾. Le 28 mai, Innocent XI demanda à Sobieski de ne plus tenir compte de la paix de Zurawno et de continuer la guerre avec les Turcs, lui promettant de l'assister ⁽²⁾. Le 11 juin, il s'adressa directement aux évêques polonais en les exhortant à détourner le Roi de Pologne de la ratification du traité de Zurawno ⁽³⁾. Il demanda le 1^{er} juillet à Louis XIV et le 22 à Léopold de hâter la conclusion de la paix pour pouvoir aider la Pologne dans la guerre contre les Turcs ⁽⁴⁾.

Pendant l'été et l'automne de 1678, la diplomatie pontificale travailla non seulement à un rapprochement entre la Pologne et l'Autriche, mais aussi entre la première et les Moscovites ⁽⁵⁾. Dans ces conditions, la décision de Sobieski, de ne plus permettre les recrutements de troupes pour la diversion de Hongrie, restait définitive malgré les pro-

(1) Lettre de Francesco Buonvisi, nonce à Vienne, à N. Martelli, nonce en Pologne, du 2 mai 1678. A. LEVINSON : *Nuntiaturbefichte vom Kaiserhofe Leopold's I, II Theil* (Archiv. für Oesterr. Gesch., t. 106, 2. Hälfte, Wien 1918, p. 707).

(2) Lettre d'Innocent XI à Sobieski. A. THEINER : *Monuments historiques...*, p. 127.

(3) *Ibid.*, p. 129.

(4) *Ibid.*, pp. 136-138. Dans sa réponse du 30 juillet, Léopold se déclarait prêt à seconder les « saints désirs » du Pape pour la pacification des princes chrétiens, mais il accusait Louis XIV de mauvaise foi. *Ibid.*, p. 59. Le Roi de France répondit le 28 août, promettant de secourir la Pologne. *Ibid.*, p. 144.

(5) Lettre du nonce Martelli du 21 septembre. *Ibid.*, p. 151.

messes qu'il faisait à Béthune, aux Mécontents et au Prince de Transylvanie. A partir du mois de mai 1678, Sobieski commence à se détacher de la France et à se rapprocher de l'Autriche ⁽¹⁾. Cette nouvelle orientation ne lui permettait plus d'aider les Mécontents de Hongrie. Mais il avait pris tant d'engagements envers eux et le Prince de Transylvanie, de les soutenir qu'il ne pouvait pas les quitter tout d'un coup. Jusqu'à la fin de l'année, il ne fit que chercher les moyens qui lui donneraient la possibilité de dégager sa responsabilité, tout en gardant, si c'était possible, de bons rapports avec eux et avec la France.

Au moment donc où Louis XIV pensait à se désintéresser lui aussi de la diversion des Mécontents, aussitôt la paix avec l'Autriche conclue, Sobieski avait déjà pris avant lui la décision de ne plus la favoriser.

*
* *

Béthune qui continuait à ne pas comprendre la nouvelle orientation de Sobieski, ayant reçu la lettre du Roi du 10 juin par laquelle il lui annonçait qu'il n'avait pas l'intention d'appuyer les Mécontents après la signature de la paix avec l'Autriche, adressa à Pomponne, le 15 juillet, un long mémoire à propos de l'affaire de Hongrie ⁽²⁾.

Il déclarait dès le commencement que cette affaire lui paraissait aussi difficile à soutenir qu'à abandonner. Mais, bien que le traité du 27 mai 1677 eût souffert « beaucoup de contraventions » de la part du Prince de Transylvanie et des Mécontents, la France, d'après Béthune, ne restait pas moins engagée à les protéger et à leur payer les mêmes subsides, si elle ne pouvait pas les faire comprendre dans le traité de paix avec l'Autriche. « Vous jugez cependant bien Monsieur, écrivait-il, que les assurances qui leur ont été données et la seule confiance que la protection du roi leur seroit continuée indépendamment mesme de la paix, ont enfin déterminé le prince et le comte Teleki d'agir cette campagne selon l'esprit du mesme traité. » Si le Roi

(1) Lettre de Chwalkowski du 20 mai 1678. F. HIRSCH: *Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Fried. Wilhelm von Brandenburg*, t. 19 (Polit. Verhand.), p. 195.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 60, fol. 53-59.

avait un intérêt considérable à donner encore des affaires à l'Empereur, la diversion pourrait être maintenue. Il serait même possible d'augmenter les troupes jusqu'à 30.000, mais il faudrait de grandes dépenses. On pourrait pour cela traiter avec le Prince de Transylvanie et avec le Roi de Pologne ⁽¹⁾. Pourtant il y aurait un grand inconvénient. Sobieski tenait comme certain l'envahissement de la Hongrie par les Turcs dans la campagne prochaine. En continuant d'appuyer les Mécontents, la France faciliterait l'intervention de la Porte et elle pourrait donc être accusée de l'avoir attirée en Hongrie.

Si, au contraire, le Roi voulait abandonner complètement les Mécontents, il faudrait prendre toutes les précautions nécessaires. Autrement, non seulement sa gloire « en souffriroit », mais une telle décision pourrait les pousser, dans leur désespoir, jusqu'à « faire périr les troupes » de Boham et arrêter tous les Français qui se trouvent auprès d'eux et du Prince de Transylvanie. « De plus, Monsieur, continuait Béthune, cet exemple feroit perdre à jamais toute confiance avec les polonois et acheveroit d'entraîner ce pays cy dans l'entiere dépendance de la maison d'Autriche qui scauroit bien s'en prevaloir et rien ne seroit plus contraire aux mesures qu'on voudroit prendre du costé de Prusse en cas que les affaires des Suédois ne s'accomodassent pas par la paix générale. »

Dans le cas où le Roi resterait bien décidé à ne plus soutenir la diversion, Béthune ne voyait qu'un moyen pour sortir honorablement de cet embarras : c'était de s'en remettre pour tout ce qui regardait les Mécontents et le Prince de Transylvanie au Roi de Pologne ; et dans ces conditions, ils ne pourraient plus se plaindre de la France, et toute la responsabilité tomberait sur Sobieski, si l'affaire venait à échouer ⁽²⁾.

(1) « Comme ces projets Monsieur, écrivait Béthune, dépendant de plusieurs, ne sont pas si certains que l'on ne s'y puisse tromper, je ne vous les expose que comme faisables et non pas comme immançables. »

(2) « Il me paroist que le roy ne peut rien faire de plus avantageux, disoit Béthune, que de se remettre sur le roy de Pologne des moiens d'assister les Hongrois, puisque par là, il les met hors d'estat de se plaindre et dans la nécessité de se contenter de tout ce que Sa Majesté polonoise jugera à propos, et que si l'affaire tombe, ce sera par le roy de Pologne et non pas par Sa Majesté. »

Pour cela, il recommandait à Pomponne de déclarer à Absalon, leur envoyé, lorsqu'il arriverait à la Cour, que le Roi avait l'intention de continuer à les protéger et qu'il avait déjà expédié ses ordres à Béthune pour tâcher d'arranger avec Sobieski tous les moyens pour leur « rendre la protection la plus utile qu'il se pourra ».

Il fallait gagner Absalon avec un présent de 1.000 écus et le faire repartir le plus tôt possible afin qu'il ne puisse pas soupçonner les intentions de la Cour. Pour s'assurer de Teleki et de Tököly, il serait utile d'envoyer par Absalon, au premier, une assurance d'une pension de 15.000 livres et au second, un portrait du Roi de 2.000 écus. « Quant à la pension pour le comte Teleki, continuait Béthune, elle ne pourroit estre mieux employée puisque de sa satisfaction dépendra celle du Prince de Transylvanie et des Mécontents et que Sa Majesté s'attachant cet homme à elle, pourra se servir en tous temps contre l'empereur de son crédit et de son ambition et en tirer mesme de grandes utilités en cas d'un changement ou d'une revolution en Pologne où l'on peut dire que les choses sont toujours incertaines... »

Une lettre de la part du Roi et un portrait de 2.000 écus suffisaient pour attirer aussi le comte Tököly qui était « extrêmement françois dans le cœur et ennemy personnel et irreconciliable de la maison d'Autriche ». Avec son concours, Béthune était d'avis que Louis XIV « seroit en estat de remuer en tout temps la Hongrie et la Transylvanie selon qu'il conviendrait aux affaires de France ».

En dehors de ces personnes, Béthune demandait aussi des gratifications pour Chinafski, Lubomirski, Voienski, etc... qui l'avaient beaucoup aidé à recruter des troupes et à les faire passer en Hongrie. C'était un moyen de s'assurer de leur concours pour plus tard et en même temps, de consolider le parti français en Pologne où « chacun se reglera sur le bon traitement et la protection que Sa Majesté accordera à ceux qui l'on servi dans une affaire aussy difficile et qui a autant esclaté » ⁽¹⁾.

(1) Louis XIV répondit à Béthune à propos de ce mémoire, le 5 août, lui disant qu'il ne pouvait prendre encore aucune décision sur les propositions qu'il avait faites tant que la paix ne serait pas conclue. « Jusques là, lui écrivait-il, continuez à nourrir cette guerre qui peut estre très capable dans la conjoncture presente de determiner l'Empereur » à accepter la paix. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 60, fol. 102.

A la date du 15 juillet, lorsque Béthune envoya ce mémoire à Pomponne, il ne voyait d'autres moyens pour la France de se dégager des engagements qu'elle avait pris envers les Mécontents et le Prince de Transylvanie que de s'en remettre au Roi de Pologne.

Le 24 juillet, il proposa à Louis XIV une autre solution⁽¹⁾.

Entre temps, il avait reçu une lettre de la part de l'abbé Révérend, qui se trouvait toujours à la Cour d'Apafi et qui lui annonçait que le Prince, étant convaincu maintenant que la Porte lui accorderait la permission d'attaquer l'Autriche, se déclarait disposé à discuter avec la France les moyens qui devaient lui permettre d'entreprendre cette guerre. Dans ces conditions, Béthune croyait qu'il était encore plus avantageux de s'en remettre entièrement à Apafi qui, en échange d'un subside, pourrait se charger non seulement de secourir les Mécontents, mais aussi de prendre à son service les troupes de Boham lorsque la France ne pourrait plus les tenir en Hongrie. Comme Béthune soupçonnait Apafi de vouloir se procurer la couronne de Hongrie, il était d'avis qu'on pouvait l'aider, et, une fois arrivé à ce but, le laisser sous la protection de la Porte, dans les mêmes conditions que la principauté de Transylvanie. C'était le seul moyen, d'après lui, d'empêcher les Turcs d'occuper tout le royaume de Hongrie. Lorsqu'il serait roi, Apafi ferait une déclaration par laquelle il assurerait à tous ses sujets la liberté de conscience. Dans ces conditions, personne ne pourrait reprocher à Louis XIV de l'avoir aidé. Pendant que Béthune faisait ses propositions à la Cour, les informations qui arrivaient de Hongrie concernant les victoires de l'armée des Mécontents — en réalité de beaucoup exagérées — commencèrent à alarmer le Roi de Pologne. Il craignait que les Mécontents, se voyant sur le point d'être abandonnés par la France, pourraient se décider à appeler les Turcs et à leur céder les places qu'ils avaient occupées en Hongrie. Les Turcs s'approchant dans ce cas des frontières de la Pologne, ils ne seraient, disait Sobieski, qu'à quelques jours de Cracovie.

Pour écarter une telle éventualité, Sobieski ne voyait qu'un seul moyen, qui était de demander aux Mécontents, d'accord avec la France, de solliciter la réunion de la Hon-

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 60, fol. 69-74.

grie à la Pologne dans les mêmes conditions que la Lithuanie (1). Béthune lui promet d'écrire en France pour lui envoyer des instructions à propos de cette affaire. Mais, dans la lettre qu'il adressa à Louis XIV, il lui présenta ce projet comme presque impossible à réaliser et nécessitant pour la France de très grandes dépenses. « Au contraire, écrivait-il au Roi, si Vostre Majesté juge devoir appuyer secrettement, pour un temps seulement, le projet du Prince de Transylvanie, il me paroist que l'Empereur en prendra beaucoup plus d'alarme et d'inquiétude dans la crainte que la Porte ne vienne à s'intéresser dans cette guerre. »

Si pourtant, le Roi n'avait plus d'intérêt à la diversion de Hongrie, Béthune était d'avis d'engager le Roi de Pologne à réconcilier les Mécontents avec l'Autriche, et s'il était possible, de le faire entrer comme garant dans le traité qui serait conclu entre les deux parties.

Louis XIV répondit aux propositions de Béthune le 1^{er} septembre (2). Si la paix avec la Hollande était déjà conclue depuis le 10 août, elle n'était pas encore ratifiée. Quant à celle avec l'Empereur, il n'y avait encore rien de certain. Dans ces conditions, Louis XIV informa Béthune qu'il ne pouvait prendre aucune décision définitive à propos de la diversion de Hongrie tant qu'il n'était pas assuré de la paix avec Léopold. Il lui recommanda de chercher à gagner du temps avec le Roi de Pologne et le Prince de Transylvanie, et de n'entrer « dans rien de fort particulier sur toutes ces affaires ». Il pouvait dire à Sobieski « en termes obligeans mais generaux » que le Roi avait appris avec plaisir son projet d'augmenter sa couronne aussi avec le royaume de Hongrie et qu'il attendait des informations plus complètes sur les moyens dont il disposait pour le réaliser et sur les « facilités qu'il pourroit y attendre » de lui (3).

Quant au Prince de Transylvanie, il devra garder la même attitude. « Ce que je desire de vous sur ce sujet, lui écrivait le Roi, est de le maintenir dans les bonnes disposi-

(1) Lettre de Béthune au Roi du 2 août 1678. *Ibid.*, fol. 88-92.

(2) *Ibid.*, fol. 175.

(3) « Faictes en cette sorte, ajoutait le Roi, que sans entrer dans aucun engagement, il ait sujet d'estre satisfait des dispositions qu'il trouve en moy et qu'il ait lieu d'entrer plus avant avec vous dans les moiens qu'il se propose pour le succez de cette affaire. »

tions où il est jusques à cette heure et d'y entretenir de mesme les Hongrois. » Louis XIV garda la même attitude jusqu'à la fin du mois de septembre⁽¹⁾. Au cours de ce mois, le traité de paix avec la Hollande fut ratifié le 17 et deux jours après, la paix fut conclue aussi avec l'Espagne. A la suite de ces deux événements, la paix avec l'Empereur n'était plus qu'une question de temps. Même si la guerre devait continuer encore quelque temps avec lui, la diversion de Hongrie n'était plus nécessaire à la France.

Le 29 septembre, le Roi écrivait à Béthune que les deux diversions, de Prusse et de Hongrie, « cessaient de lui être nécessaires », et qu'il ne pouvait plus dépenser avec elles que 100.000 écus par an⁽²⁾. Lorsque celle de Prusse serait terminée, il acceptait que toute cette somme fût dépensée pour celle de Hongrie, « soit, disait-il, pour aider soubz main la guerre que les Mécontents continueroient contre l'empereur, soit pour favoriser leur accommodement, mais de sorte toutefois, qu'il reste toujours dans ce royaume un party opposé, bien qu'en secret, à la maison d'Austrie »⁽³⁾.

Cette lettre n'était pas encore arrivée en Pologne lorsque Louis XIV décida le 6 octobre d'en finir avec la diversion de Hongrie. Entre temps, il avait reçu une dépêche de Béthune du 10 septembre qui lui annonçait qu'il était presque impossible de continuer à appuyer la diversion de Hongrie.

*
* *

Depuis la lettre de Béthune du 2 août, par laquelle il proposait au Roi, pour le cas où il n'aurait plus besoin des Mécontents, de laisser Sobieski intervenir pour leur accommodement avec l'Autriche, la situation avait empiré en Pologne.

Sobieski, quoique décidé à ne plus appuyer la diversion, ne voulait pas rompre complètement les relations avec les

(1) Lettres du Roi à Béthune du 8 et du 15 septembre. *Ibid.*, fol. 191-218.

(2) K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 5, pp. 146-147.

(3) « Vous jugez assez, continuait le Roi, que les ordres que je vous donne doivent demeurer secretz affin que vous puissiez plus aisement cacher aux Hongrois le dessein que j'ay de les assister moins fortement que je n'ay faict jusques à cette heure. Vous ferez de mesme que le roy de Pologne ne penestre point mon intention... »

Mécontents. L'Autriche, non contente d'avoir obtenu la fermeture des passages, lui demandait en outre de rappeler les troupes que Béthune avait envoyées en Hongrie, et qui étaient composées en majeure partie de Polonais. Sobieski, qui voulait se dégager plus lentement des engagements qu'elle avait pris à l'égard des Mécontents et du Prince de Transylvanie, se refusait à cette nouvelle concession. Pour le forcer, la Cour de Vienne dressa contre lui le parti autrichien. A la fin du mois d'août, on disait même que l'Autriche était prête à faire passer des troupes en Pologne contre le Roi et qu'elle avait négocié en secret avec Teleki pour que celui-ci leur donnât passage par son gouvernement de Maramures ⁽¹⁾.

Cette version paraissait d'autant plus possible que le comte Teleki avait déjà quitté à cette époque l'armée des Mécontents et s'était retiré en Transylvanie.

La victoire que les Turcs remportèrent le 21 août sur les Moscovites, par la prise de la ville de Cehrin, faisait craindre à l'Autriche que la Porte, ayant réparé l'échec de 1677, pût maintenant conclure la paix avec les Russes. Or, cette paix signifiait pour l'Autriche l'intervention prochaine des Turcs en Hongrie. Ses partisans en Pologne redoublèrent donc les attaques pour forcer le Roi à rappeler les troupes. Le résident de l'Autriche lui offrait, en échange de cette concession, d'être accepté par Léopold comme médiateur et arbitre dans son conflit avec les Mécontents. La Reine le pressait de « sacrifier les affaires de Hongrie », comme étant le seul moyen pour mettre fin aux attaques de ses adversaires et se réconcilier avec l'Empereur. Sobieski, en informant Béthune par l'intermédiaire de l'évêque de Kamienietz de la proposition du résident de l'Autriche, lui demanda son opinion. L'ambassadeur français, en vue de gagner du temps et de se réserver une issue honorable pour le cas où Louis XIV se déciderait à abandonner définitivement la diversion, répondit qu'il acceptait cette solution à condition que d'abord Louis XIV en fût informé, et ensuite que, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une réponse, Sobieski ne rappelât pas les troupes ⁽²⁾.

(1) « La cour de Vienne, écrivait Béthune au Roi le 27 août, peut attirer le comte Teleki dans ses intérêts toutes les fois qu'elle voudra le faire Palatin de Hongrie. » *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 60, fol. 163.

(2) Lettre de Béthune au Roi du 10 septembre 1678. *Ibid.* fol. 201.

La lettre de Béthune, par laquelle il informait le Roi de la proposition du résident autrichien et de la réponse qu'il avait donnée à Sobieski, arriva à la Cour dans les premiers jours d'octobre.

Louis XIV, qui avait décidé depuis le 29 septembre de ne plus dépenser pour les diversions de Prusse et de Hongrie que 100.000 écus par an, et qui ne cherchait qu'une occasion pour les abandonner complètement, trouva la proposition de médiation de Sobieski « quasi plus de nécessité que de choix ». Il répondit à Béthune le 6 octobre qu'il fallait l'accepter. « Vous inspirerez au roy de Pologne, lui écrivait Louis XIV, d'y menager autant qu'il sera en luy, des conditions avantageuses pour les Mécontans et en cas qu'il puisse y reussir, vous les ferez valoir de telle sorte aupres des principaux de ce party, qu'ils croient les devoir à ma considération. Le mécontentement qu'ils ont de la cour de Vienne pouvant estre difficilement tout a fait esteint, faites qu'ils conservent sous l'esperance de ma protection, des semences cachées d'un party contre l'Empereur selon que l'occasion pourroit naistre... » (1).

Louis XIV, se décidant à abandonner la diversion de Hongrie, n'avait plus de raisons de retarder le départ d'Absalon, le délégué des Mécontents et du Prince de Transylvanie qui était arrivé à la Cour depuis le commencement du mois de septembre. Il avait eu son audience vers la mi-septembre, et le Roi mit plus d'un mois pour lui donner une réponse aux demandes qu'il avait présentées au nom des Mécontents, de Teleki et d'Apafi (2). Le Roi et Pomponne écrivirent à tous le 19 octobre, les assurant en termes vagues de la protection de la France et en les invitant de s'adresser à Béthune qui, disaient-ils, avait déjà reçu des instructions pour donner satisfaction à leurs demandes (3).

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne.*, t. 61, fol. 31.

(2) En envoyant la ratification du traité du 27 mai 1677, ils demandaient tous au Roi de France d'exécuter fidèlement le traité ; Apafi sollicitait également le paiement d'une somme pour les quartiers d'hiver donnés aux troupes de Boham. Mémoire d'Absalon présenté au Roi avec les demandes des Mécontents, de Teleki et d'Apafi. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 91-104. Publié dans *Magyar Történelmi Tár*, 1886, pp. 492-496.

(3) Lettres de Louis XIV et de Pomponne au Prince de Transylvanie, à Teleki, Tököly et Vesselenyi, du 19 octobre 1678. *Ibid.*, pp. 489-492.

Le Roi informant Béthune du départ d'Absalon, auquel il n'avait donné d'ailleurs aucune réponse précise, lui recommanda de finir cette affaire tout en cherchant à « conserver l'affection du prince de Transylvanie et des Hongrois ». Louis XIV croyait qu'avant qu'Absalon fût de retour en Pologne, Sobieski aurait fini de réconcilier les Mécontents avec l'Autriche (1). Il en était tellement convaincu que, le 28 octobre, Pomponne écrivait à Béthune de ne plus envoyer en Transylvanie Roger Akakia avec les présents pour Apafi et pour les Mécontents, que le Roi avait consentis de faire, à la suite du mémoire de Béthune du 15 juillet (2).

Mais, pendant que Louis XIV prenait ces dispositions, se basant sur la médiation de Sobieski, la situation était de nouveau changée en Pologne.

Les adversaires du Roi, appuyés par le parti autrichien, menaçaient de se révolter s'il ne rappelait pas les troupes passées en Hongrie. Le Pape, d'autre part, le poussait à s'allier avec les Moscovites et avec l'Empereur pour attaquer ensemble les Turcs (3). Sobieski, qui voulait se tirer honorablement des engagements pris à l'égard des Mécontents et du Prince de Transylvanie, refusait toujours de rappeler les troupes, si bien que ses adversaires parlaient de le remplacer sur le trône par le prince Charles de Lorraine (4). Vers la fin du mois d'octobre, l'Autriche lui fit connaître par son résident qu'elle n'acceptait pas sa médiation dans l'affaire de Hongrie.

Dans ces conditions, il ne restait plus à Béthune qu'à laisser le Roi de Pologne rappeler les troupes pour rejeter sur lui toute la responsabilité de l'abandon des Mécontents.

Sans lui demander formellement cette mesure pour ne pas éveiller ses soupçons, Béthune ne fit plus rien pour l'en empêcher. Sobieski mit pourtant encore quelque temps à se décider.

Dès qu'il reçut la lettre du Roi du 6 octobre, par laquelle il lui était recommandé de finir l'affaire de Hongrie, Béthune écrivit à Boham, le commandant des troupes qu'il avait envoyées au secours des Mécontents, de les « laisser peu à

(1) Lettre du Roi à Béthune du 21 octobre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 61, fol. 68-70.

(2) Voir la note 2, p. 331. *Ibid.*, fol. 91.

(3) Lettre de Béthune au Roi du 2 octobre 1678. *Ibid.*, fol. 18.

(4) Lettre de Béthune au Roi du 24 octobre. *Ibid.*, fol. 76-78.

peu désertier et de leur en donner mesme occasion, en les approchant des frontières de Pologne, affin d'éviter que rentrans toutes en corps, elles ne puissent demander leur paiement avec violence, causer des desordres en Pologne qu'il ne seroit pas en pouvoir d'arrester... » (1).

Béthune était obligé de prendre des mesures pour diminuer leur nombre, parce qu'elles n'étaient pas payées depuis plus de 8 mois, et il trouvait que la somme qu'elles demandaient était « trop considérable pour estre payée toute entière » (2).

Depuis le 24 octobre, Béthune avait proposé au Roi d'organiser en Transylvanie et en Hongrie un parti attaché à la France par le moyen de quelques subventions payées aux personnes les plus influentes de ces deux pays. Le 18 novembre, il répéta de nouveau cette proposition. Louis XIV l'accepta le 16 décembre et lui demanda d'envoyer à la Cour un tableau de tous ceux qui devaient les recevoir avec les sommes qu'il proposait pour chacun (3).

A l'époque donc où Absalon fut de retour en Pologne — vers la fin du mois de décembre — la France, malgré la décision de ne plus appuyer la diversion de Hongrie, ne voulait pas rompre les relations avec les Mécontents et le Prince de Transylvanie. Lorsque Absalon quitta la France en octobre, on lui avait dit que Béthune avait déjà reçu les ordres de la Cour de donner satisfaction à ses demandes. Mais, à son arrivée, Béthune, prétextant que les Mécontents négociaient la paix avec l'Autriche sans l'avoir mis au courant, refusa de lui donner la ratification du traité du 27 mai 1677, en lui déclarant qu'il était prêt à satisfaire toutes leurs demandes dès qu'il les verrait « réunis dans un mesme corps et disposés à agir selon l'esprit et les conditions du traité ». « Ce que j'ay fait à double intention, écrivait Béthune au Roi le 30 décembre, ou pour mettre les Hongrois dans leur tort s'ils traittent ou pour essayer de les reunir sous l'esperance de jouir de l'effet de la dite ratification et des conditions qu'ils ont demandées... » (4).

(1) Lettre de Béthune au Roi du 7 novembre. *Ibid.*, fol. 130.

(2) Lettre de Béthune au Roi du 18 novembre. *Ibid.*, fol. 151.

(3) Lettre du Roi à Béthune du 16 décembre. *Ibid.*, fol. 227.

(4) *Ibid.*, fol. 273.

La retraite des troupes de Boham de la Hongrie et les relations de la France avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents au cours de 1679.

L'année 1678 s'était terminée avec la décision de la France de retirer les troupes qu'elle avait en Hongrie et de ne plus entretenir de relations avec les Mécontents et le Prince de Transylvanie que dans la mesure où elle avait besoin d'un parti attaché à ses intérêts. En leur faisant espérer d'importantes subventions, la France les obligeait non seulement à se plaindre moins de la manière dont elle les abandonnait, mais elle pouvait aussi retirer en sûreté tous les Français qui se trouvaient en Transylvanie et dans l'armée des Mécontents.

La France suivit la même politique envers les Mécontents pendant tout l'hiver et le printemps de 1679. Ce qui l'intéressa surtout pendant cette période, ce fut la liquidation de l'armée de Boham et la retraite des officiers qui l'avaient accompagnée. A aucun moment, Louis XIV n'avait pensé à maintenir des troupes en Hongrie, une fois que la paix avec l'Empereur serait conclue et ratifiée. Plusieurs propositions que Béthune lui fit dans le sens contraire avaient été continuellement rejetées ⁽¹⁾.

(1) Le 6 janvier 1679, Béthune montra au Roi que si besoin était, on pouvait encore maintenir les troupes de Boham en Hongrie malgré que Sobieski les eût rappelées entre temps. (*M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 62, fol. 14.) Louis XIV répondit le 17 février que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de les laisser jusqu'à la ratification du traité de paix avec l'Empereur. « Mais parce que je ne fais pas aussy dessein, continuait-il, de les maintenir après l'exécution de la paix, je ne désire point que vous vous employiez auprès du roy de Pologne pour revoquer les Universaux que ce prince a déjà données. » (*Ibid.*, fol. 186.) Le 24 février, Béthune fit une nouvelle proposition : si la France ne pouvait plus les tenir sous son nom, il était d'avis de laisser les régiments qui restaient encore à Boham, passer au service des Mécontents, et de leur payer en secret une certaine somme, qui devait leur permettre de continuer la guerre. (*Ibid.*, fol. 215.) Il répéta la même proposition le 5 mars. (*Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 124.) Louis XIV la refusa comme impossible, le 17 mars. « Ce que je voulois bien faire, lui écrivait-il, estoit seulement de donner en secret quelque pension aux principaux chefs des Mécontents. » (*Ibid.*, *Pologne*, t. 62, fol. 299.) Devant la ferme décision du Roi de ne plus maintenir de troupes en Hongrie, Béthune n'insista plus.

La paix avec l'Empereur fut conclue à Nimègue le 5 février. Louis XIV la ratifia le 26 février, la Diète de Ratisbonne le 23 mars, et Léopold le 29. Les ratifications furent échangées à Nimègue le 19 avril ⁽¹⁾.

Dès le mois de décembre 1678, la paix avec l'Empereur étant presque certaine, Louis XIV n'attacha plus aucune importance à l'affaire de Hongrie. Loin de vouloir payer aux troupes ce qu'il leur devait depuis plusieurs mois, il fut très content de la proposition de Béthune de les laisser déserteur petit à petit. Lorsqu'elles devaient prendre des quartiers d'hiver, Boham, selon l'instruction secrète qu'il avait reçue de la part de Béthune, laissa une partie d'entre elles, la cavalerie polonoise et tartare, se révolter vers la frontière du Maramures, d'où elle passa en Pologne ⁽²⁾. Boham et les troupes qui lui restaient, prirent leurs quartiers d'hiver en Transylvanie.

Lorsque Béthune vit que Louis XIV ne voulait à aucun prix laisser des troupes en Hongrie, il envoya en Transylvanie, au commencement du mois d'avril, un courrier par lequel il enjoignit à Boham, à Forval et à l'abbé Révèrend, de se retirer en Pologne « le plus promptement et le plus honnestement qu'ils pourront avec les principaux officiers » ⁽³⁾.

Après avoir laissé les troupes obéir aux ordres du Roi de Pologne qui leur avait ordonné de se retirer de la Hongrie, Boham et les officiers voulurent passer eux aussi par le Maramures, mais la population les ayant empêchés, à la demande d'Apafi, ils furent obligés d'aller à sa Cour ⁽⁴⁾. Le Prince avait déjà écrit à Boham en des termes « fort severes » de se rendre auprès de lui avec ses officiers pour « ren-

(1) MIGNET : *Op. cit.*, t. 4, p. 696.

(2) « La révolte et la désertion de la cavalerie polonoise, écrivait Béthune au Roi le 5 mars, est arrivée dans un temps si juste, que je n'aurois pu moy mesme rien desirer de plus avantageux pour le service de vostre Majesté, estant certain que si ces troupes estoient toutes rentrées en corps, en Pologne, après leur amnistie, elles m'auroient mis dans un fascheux embarras... » (*M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 62, fol. 242.) Louis XIV fut très content de cette désertion et il écrivit à Béthune le 17 mars qu'il serait très bien si les autres troupes de Boham pouvaient déserteur elles aussi. (*Ibid.*, fol. 299.)

(3) Lettre de Béthune au Roi du 8 avril. *Ibid.*, t. 63, fol. 31.

(4) BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, p. 335.

dre conte de la revolte et de la disertion de la cavallerie tartare et polonoise » (1).

Malgré le fait qu'ils avaient voulu sortir de Transylvanie sans répondre à l'invitation d'Apafi, ils furent bien reçus à sa Cour. Si le Prince les laissa partir en Pologne après quelques semaines, c'est qu'il voulait continuer à négocier avec la France.

*
* *

Depuis la fin du mois de décembre 1678, Révérend avait informé Béthune que le Prince de Transylvanie était décidé à envoyer un représentant en Pologne pour lui montrer qu'il voulait intervenir avec ses forces au secours des Mécontents pendant la campagne prochaine, si la France s'engageait à lui payer les frais de l'expédition (2).

Les délégués d'Apafi et des Mécontents arrivèrent en Pologne au mois de février. Celui d'Apafi déclara à Béthune que son maître, ayant la conviction que la Porte lui donnerait maintenant la permission d'attaquer l'Autriche, était prêt à se joindre avec 15.000 hommes aux troupes des Mécontents et de Boham sous les conditions suivantes : la France devrait payer régulièrement cette armée, toujours un mois d'avance ; si le Roi faisait la paix avec l'Empereur, le Prince demandait d'être inclus dans le traité ; en outre, il voulait qu'on lui payât au moment de l'entrée en campagne 15 mille ducats et somme pareille lorsque la guerre serait terminée.

Le délégué d'Apafi donna à entendre à Béthune que la Porte ne voulait à aucun prix laisser les Mécontents se réconcilier avec l'Autriche et que, dans ces conditions, elle permettrait à son maître de les secourir. Béthune, pour gagner du temps, fit semblant de recevoir ces propositions avec beaucoup d'intérêt et promit d'envoyer au Roi un courrier spécial pour demander des instructions. En attendant cette réponse, il fit passer en Transylvanie un des délégués,

(1) Lettre de Béthune au Roi du 29 mars. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 62, fol. 338.

(2) Lettre de Béthune à Pomponne du 6 janvier 1679. *Ibid.*, fol. 14. Béthune ayant demandé l'avis du Roi, celui-ci lui répondit le 17 février qu'il ne devait entrer en aucune négociation sur ce point ni avec Apafi ni avec les Mécontents de Hongrie. *Ibid.*, fol. 186.

Absalon, pour assurer le Prince et les Mécontents des bonnes dispositions de la France. En même temps, il écrivit à l'abbé Révérend de chercher à savoir si les propositions d'Apafi étaient bien sérieuses ⁽¹⁾.

Louis XIV refusa de les prendre en considération et recommanda à Béthune, le 20 mars, de déclarer aux Mécontents que la paix qu'il avait conclue avec l'Empereur l'empêchait de prendre de nouveaux engagements avec eux. « Vous aurez pû seulement leur confirmer, lui écrivait le Roi, les assurances de mon affection et la satisfaction que j'ay de leur en avoir pû donner des marques cette année dernière dans la deffence de leur liberté » ⁽²⁾.

Quelques jours après, il lui annonça de nouveau que les diversions de Prusse et de Hongrie lui étaient maintenant complètement inutiles ⁽³⁾.

Avant de recevoir ces réponses, Béthune insista encore une dernière fois, le 5 mars, sur les avantages que la France aurait à accepter les propositions d'Apafi ⁽⁴⁾. Mais, il rencontra le même refus de la part du Roi qui ne voulait d'aucune négociation avec les Mécontents et le Prince de Transylvanie. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'autoriser Béthune à promettre à Apafi qu'il serait cité parmi ses alliés dans son traité de paix avec l'Empire d'Allemagne. Comme à cette époque la Cour de Vienne avait répandu le bruit que le Prince de Transylvanie avait fait arrêter Boham et tous ses officiers, Louis XIV écrivit à Béthune le 13 avril que, si la chose était exacte, il ne devait pas lui faire cette promesse ⁽⁵⁾. Or, Béthune, qui voulait garder de bons rapports avec Apafi, s'était déjà engagé depuis le mois de février envers lui à obtenir du Roi de le citer parmi ses alliés.

Tout le mois de mars, l'abbé Révérend et Forval travaillèrent en Transylvanie à préparer le terrain à toute éventualité. Pour montrer à Apafi et aux Mécontents que la France s'intéressait toujours à la diversion de Hongrie, ils reçurent de Béthune l'ordre de chercher à décider le comte Vesselenyi, un des chefs des Mécontents, à épouser la fille de

(1) Lettre de Béthune au Roi du 24 février 1679. *Ibid.*, fol. 215-216.

(2) Lettre du Roi à Béthune. *Ibid.*, fol. 261.

(3) Lettre du Roi à Béthune du 24 mars. *Ibid.*, fol. 327.

(4) Lettre au Roi. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 124.

(5) Lettre du Roi à Béthune du 13 avril 1679. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica*, t. 5, p. 230.

Teleki, ce qui aurait pu rapprocher davantage les Mécontents et les Transylvains ⁽¹⁾. En même temps, ils firent espérer à Apafi une réponse favorable à ses propositions de la part du Roi de France. Lorsque Béthune, devant le refus net de Louis XIV d'engager toute nouvelle négociation avec Apafi et les Mécontents, rappela au commencement d'avril Boham, Révérend et Forval, il se garda de porter ce refus à la connaissance du Prince. Il voulait gagner du temps afin de pouvoir retirer de Transylvanie les officiers français qui avaient accompagné Boham et les autres agents. Apafi, après les avoir tenus plusieurs semaines à sa Cour, n'ayant reçu entre temps aucune réponse précise à ses propositions, les laissa partir, toujours avec l'espoir de pouvoir continuer la négociation avec la France. Apafi offrit deux banquets en l'honneur des officiers de Boham ; l'un, trois jours après leur arrivée à la Cour, l'autre, avant leur départ pour la Pologne ⁽²⁾. Le Prince de Transylvanie les laissa tous sortir de Transylvanie, au commencement du mois de mai, sauf l'abbé Révérend qu'il garda auprès de lui comme une garantie que la France lui paierait les sommes qu'il demandait pour avoir donné des quartiers d'hiver aux troupes de Boham. Il envoya en même temps en Pologne Absalon avec des lettres pour Béthune, de sa part, de la part de Teleki et des chefs des Mécontents, qui toutes, témoignaient « d'un grand respect pour le roy ». Apafi s'en remettait pour toutes ses demandes à la décision de Louis XIV, et insistait plus spécialement pour être compris dans le traité de la paix générale.

(1) Lettre de Béthune au Roi du 29 mars. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 62, fol. 338.

(2) Au premier banquet, comme il était d'habitude en Transylvanie, Apafi se retira à la fin, avec Boham, Révérend et les officiers supérieurs dans son cabinet, où l'on but tellement, que Révérend pria le Prince de se retirer, pour pouvoir « transporter quelques uns qui ne pouvoient plus ni marcher ni se soutenir. Il y eut entre autre, écrit Bethlen Niklos dans ses Mémoires, M. de Chanleu colonel d'infanterie qui étoit si accablé de vin, qu'il n'avoit plus de connoissance ; dans cet état il fut frappé par le lieutenant colonel Zefelt dont on n'a jamais bien su le motif ». Pour éviter un duel, on fut obligé d'expédier en Pologne Zefelt, avant les autres officiers. Au deuxième banquet on leur donna « raisonnablement à boire », et il ne s'acheva plus dans le cabinet du Prince comme la première fois. Après le premier banquet, les invités participèrent à une course de chevaux et ce fut l'abbé Révérend qui gagna le premier. BETHLEN NIKLOS : *Mémoire historique*, pp. 337-341.

Dans un mémoire adressé à Pomponne le 15 mai, Béthune se déclara très content de la manière dont le Prince s'était comporté avec Boham et ses compagnons, et il lui montra qu'il était indispensable pour la France de donner satisfaction à Apafi sur ce point, et s'il était possible, de citer même les Mécontents parmi ses alliés. « Je suis persuadé, écrivait Béthune, que Sa Majesté, autant pour sa gloire que pour des considérations à venir, voudra menager et satisfaire un prince qui s'est rendu la maison d'Autriche irréconciliable pour luy plaire et qui sera toujours prest, s'il est bien traité, d'entrer dans tout ce que Sa Majesté pourra desirer de son service. L'inclusion de ce prince dans le traité de paix, laquelle il demande avec instance, paroist non seulement juste, mais servira encore à le rendre plus attaché à la France. » Quant à la somme qu'Apafi sollicitait, Béthune exprima l'avis que ce serait mieux de lui envoyer une boîte de portrait du Roi de 5 ou 6.000 écus qui serait reçue « plus agreablement et produiroit un meilleur effet que tout le remboursement qu'il pourroit justement demander..... » (1).

Il rappela aussi à Pomponne que si les troupes de Boham n'avaient pas été payées depuis plus d'un an, on ne pouvait pas faire la même chose avec les officiers (2).

(1) Lettre de Béthune à Pomponne du 15 mai 1679. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 63, fol. 108-109.

(2) « Je vous supplie Monsieur, écrivait Béthune, de considérer quel esclat leur mécontentement va faire, et a quel embaras je me trouveray exposé si Sa Majesté n'a la bonté d'ordonner quelque somme pour les satisfaire, ce qui sera d'autant plus facile que selon les ordres que je leur avois donnés, ils ont dissipé ou laissé en Transylvanie presque tout le reste de leurs troupes, n'ayant ramené que les officiers principaux qui n'ont pu ny voulu prendre service ailleurs. » *Ibid.*

Une partie des troupes de Boham qui avaient passé en Pologne, ne cessèrent pas, tout l'été de 1679, de demander le paiement. D'accord avec les officiers qui avaient fait partie de la diversion de Prusse, elles attaquèrent violemment Béthune qui fut obligé de demander l'intervention du Roi de Pologne, pour arrêter les uns et ordonner aux autres de cesser les attaques. (Lettre de Béthune au Roi du 19 juin. *Ibid.*, fol. 194.) Boham avec les autres officiers, envoyèrent en France Chanleu qui réussit enfin, après de nombreuses démarches, à obtenir 12.000 livres pour Boham et 20.000 pour tous les autres. (*Ibid.*, *Hongrie.*, t. 3, fol. 199-203; I. MAVIDAL : *Mémoires du marquis de Pomponne*, t. 1, p. 459.) Les troupes et les officiers de Prusse continuèrent l'agitation jusqu'à la fin du mois d'août, lorsqu'elles se dispersèrent à la suite de la menace de Lubomirski « de faire monter la noblesse à cheval pour les charger ». (Lettre de Baluze à Pomponne du 25 août. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 5, pp. 271-272.)

Comme suite à cette lettre de Béthune, le Roi se déclarant satisfait de l'attitude d'Apafi, l'informa le 8 juin qu'il l'avait compris dans le traité de Nimègue comme son allié⁽¹⁾. Mais il ne put pas faire la même chose pour les Mécontents.

Louis XIV, se considérant dégagé de tous engagements à l'égard d'Apafi et des Mécontents, s'en tint à l'ancienne proposition de Béthune, d'entretenir en Hongrie et en Transylvanie, par le moyen de quelques pensions distribuées aux chefs, un parti attaché à la France. Il lui demanda le 16 juin un mémoire sur les personnes qu'il croyait indiquées pour recevoir de telles pensions⁽²⁾.

Or, Béthune l'avait envoyé depuis le 5 juin⁽³⁾.

D'après lui, maintenir en Hongrie un parti hostile à la Maison d'Autriche, c'était très facile, si on pouvait gagner aussi les Transylvains, « les affaires des Mécontents d'Hongrie aiant, disait-il, une relation presque nécessaire avec la Transylvanie ».

Pour cela, il fallait entretenir la sympathie d'Apafi, de sa femme et du comte Michel Teleki, pour la Transylvanie ; quant à la Hongrie, il croyait qu'avec le comte Emeric Tököly et les frères Vesselenyi, il suffirait d'avoir en mains tous les Mécontents. Il recommandait aussi pour une pension Daniel Absalon et le comte de Boham. Béthune considérait le comte Tököly comme étant le plus facile à gagner et sans argent, parce qu'il « avait une haine implacable contre l'Empereur » qui lui avait confisqué tous ses biens en Hongrie. Pour les autres, il fallait de l'argent⁽⁴⁾.

(1) Lettre de Louis XIV à Apafi du 8 juin 1679. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 16, p. 659.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Pologne*, t. 63, fol. 184.

(3) Mémoire sur les affaires de Hongrie. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 143-148.

(4) Voici comment Béthune présentait la situation d'Apafi et de Teleki, du point de vue de l'organisation de ce parti favorable à la France : « Le prince de Transylvanie est ennemi juré de l'empereur, si disposé par sa propre inclination à rechercher l'amitié de la France que l'on peut facilement et avec un peu de bon traitement se l'acquérir entièrement et le faire entrer dans tous les engagements qui pourroient convenir au service de Sa Majesté. La seule personne à gagner en Transylvanie est la princesse sa femme qui le gouverne absolument et dont la seule ambition, est de tout sacrifier à voir son mari roy d'Hongrie, ce qui a esté depuis longtemps facile à toutes les maisons qui ont régné en Transylvanie, et ce qui a fait aussy le véritable fondement du dernier traité où, le prince estoit absolument entré

Ce fut à la fin du mois d'août que Louis XIV approuva ces propositions de Béthune et l'autorisa à communiquer aux personnes intéressées sa décision de leur envoyer bientôt les pensions et les cadeaux pour Apafi et pour sa femme. Mais, en leur promettant l'appui du Roi en des « parolles generalles », il ne devait entrer avec eux dans aucune discussion plus détaillée parce que « leur opposition naturelle pour la cour de Vienne, écrivait Pomponne, empeschera assez qu'ils n'entrent avec elle dans une réconciliation véritable » (1).

Malgré cet engagement, le Roi ne se décida à l'exécuter véritablement que le 17 novembre. Pendant l'été, il fut donc presque indifférent à la diversion de Hongrie ; à partir du mois de novembre, elle commence à l'intéresser de nouveau. Il y a plusieurs raisons qui expliquent ce changement.

*
* *

Louis XIV avait cru qu'une fois la paix conclue avec l'Autriche, et ses troupes retirées de la Hongrie, les Mécontents ne pourraient plus continuer la lutte. Or, il se

sans aucun consentement de la Porte, laquelle ne s'opposera jamais à ce que j'ay peu cognoître par toutes ses demarches à toutes les liaisons que les princes de Transylvanie prendront avec la France, les regardans tous comme autant de moyens d'affoiblir l'empereur et de fortifier leur domination en Transylvanie... » Quant à Teleki, continuait Béthune, « son activité est incroyable, les affaires les plus difficiles ne l'embarrassent pas, il est plain d'expediens, entreprenant, pensant de grandes choses, ferme dans les resolutions, liberal, sobre, eloquent, cherchant avec excès la gloire et la reputation, magnifique dans la suite et dans sa maison et n'espargnant rien pour estre informé de ce qui se passe dans les cours où ses interets luy donnent quelques relations. Celle de Vienne l'a souvent recherché luy offrant le palatinat d'Hongrie, mais soit qu'il espérait de plus grandes choses et plus solides du costé de la Porte, il n'a jamais voulu se destacher des Mecontans ny les abandonner ; ce que l'on peut penetrer des desseins cachés du dit Teleki, est qu'il aspire à se faire par le Turc ou roy tributaire de Hongrie, ou prince à la place d'Apafi. Si les bonnes qualités du dit Teleki sont éclatantes, ses mauvaises sont en grand nombre, estant né cruel, injuste, violent, artificieux, implacable dans sa haine, faisant tout servir à ses desseins, et ne cognoissant rien de sacré, lorsqu'il s'agist de satisfaire son ambition et sa vengeance... Son âge est de 46 ans et sa santé fort vigoureuse. » *Ibid.*

(1) Lettre de Pomponne à Béthune du 31 août 1679. *Ibid.*, *Pologne*, t. 64, fol. 153.

trompa complètement. Les Mécontents, après avoir négocié pendant tout l'hiver de 1679, posèrent de telles conditions à l'Autriche que tout accord fut impossible. Les hostilités recommencèrent, et ils remportèrent même plusieurs succès sur les armées impériales (1).

Louis XIV, réduit en réalité aux informations qu'il recevait de Nointel et de Béthune, ne comprenait pas bien la situation exacte des Mécontents de Hongrie. Il se figurait pouvoir les déterminer à continuer la guerre qui leur coûtait d'énormes sacrifices, par le moyen de quelques subsides et en leur faisant d'autres promesses qu'ils savaient d'avance irréalisables. Au fond, en dehors de leurs propres moyens, ils ne se maintenaient que par l'appui secret de la Porte et par l'espoir d'une intervention directe des Turcs qui pouvaient leur permettre peut-être une victoire complète sur l'Autriche. L'argent qu'ils recevaient de temps en temps de la part du Roi de France leur était certainement très utile, leur permettant de s'organiser mieux, mais il n'était pas suffisant pour justifier la continuation des hostilités. Ils tiraient un autre profit des relations qu'ils entretenaient avec la France. Dans la propagande qu'ils faisaient dans la Hongrie impériale pour gagner à leur cause la population chrétienne, il leur convenait mieux de se présenter comme étant aidés par le Roi « très chrétien » de France que par le Sultan, comme ils l'étaient en réalité.

Le Prince de Transylvanie se trouvait à peu près dans la même situation. Il ne pouvait s'engager avec la France que dans la mesure où la Porte l'obligeait à secourir les Mécontents. Dans ces conditions, il n'avait qu'à y gagner, s'il pouvait se procurer quelques subsides de la part du Roi de France. De plus, pour lui, prince vassal de la Porte, ce n'était pas rien que de se considérer l'allié d'un si grand roi. Le fait qu'il négociait avec Louis XIV, dont un représentant siégeait à sa Cour depuis plus de deux ans, signifiait pour lui plus que tout l'argent qu'il pouvait espérer de sa part.

Voilà pourquoi, ni les Mécontents, ni le Prince de Transylvanie ne voulurent rompre avec la France malgré la manière dont elle les avait abandonnés par le retrait des troupes de Boham. Apafi ne cessa pas de demander son inclusion dans le traité, pendant tout l'été de 1679, se plai-

(1) FESSLER : *Geschichte von Ungarn*, t. 4, pp. 367-368.

gnant à l'abbé Révérend que le traité qu'il avait conclu avec la France ne lui avait rapporté que la haine de l'Empereur et « la ruine de ses Etats par les quartiers qu'il avoit accordés aux troupes auxiliaires de Sa Majesté » (1). Mais, loin de rompre, il autorisa Teleki à envoyer Nemessany au mois d'août en Pologne avec une nouvelle proposition pour la France : si le Roi avait besoin de la diversion de Hongrie, Teleki se déclarait prêt à empêcher toute réconciliation entre les Mécontents et la Cour de Vienne. Béthune recommanda au Roi ce projet comme facile à réaliser (2).

Lorsque le Prince reçut enfin la ratification du traité du 27 mai 1677, et la lettre de Louis XIV qui lui annonçait son inclusion dans le traité de Nimègue, il en fut très satisfait : il demanda immédiatement à Révérend d'écrire au Roi pour faire une déclaration à Vienne, qu'étant son allié, il ne permettrait pas à l'Empereur de l'attaquer (3). Louis XIV se garda bien de lui donner satisfaction sur ce point.

Dans les lettres qu'Apafi et Teleki adressèrent à Louis XIV et à Pomponne pour les remercier d'avoir cité le Prince comme l'allié de la France, ils se montraient très disposés à continuer la négociation (4).

Béthune les entretint dans cet espoir tout l'automne de 1679. Il continuait toujours à croire qu'avec quelques subsides, la France pouvait les décider à empêcher les Mécontents de se réconcilier avec l'Autriche (5).

Pour gagner du temps, dans l'attente que le Roi se décidât enfin à envoyer des cadeaux et les sommes nécessaires au paiement des pensions, et pour mettre fin en même temps au bruit que le résident de l'Empereur faisait courir que l'abbé Révérend était gardé par Apafi pour des sommes que la France lui devait, Béthune le rappela au mois d'octobre après deux ans et demi de séjour en Transylvanie. L'abbé

(1) Lettre de Révérend à Béthune du 30 juin 1679. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 152.

(2) Lettre de Béthune au Roi du 25 août. *Ibid.*, *Pologne*, t. 64, fol. 133.

(3) Lettre de Révérend à Béthune du 15 septembre. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 158.

(4) Lettres du 18, 19 et 22 septembre. *Magyar Történelmi Társulat*, 1886, pp. 499-502.

(5) Lettres de Béthune au Roi du 28 septembre et du 4 octobre 1679. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 64, fol. 228, et t. 65, fol. 17-18.

Révérénd ayant promis au Prince d'y retourner le plus tôt possible avec une réponse précise à toutes ses propositions concernant les Mécontents, et aussi avec les pensions promises, Apafi ne s'opposa plus à son départ ⁽¹⁾. Il arriva en Pologne vers la fin du mois d'octobre.

Dans le mémoire qu'il adressa au Roi le 29 octobre, il exprimait la même opinion que Béthune ⁽²⁾. On pouvait facilement, d'après lui, maintenir non seulement un puissant parti attaché à la France, mais aussi faire continuer la diversion de Hongrie. Apafi était tellement haï par l'Empereur que la France pouvait être toujours sûre de l'avoir de son côté « pour peu qu'on prenne de soin de le maintenir dans cette bonne volonté ». D'ailleurs, sa femme « qui connoist aussy bien l'intérêt de son Estat que les plus habiles de ses conseillers, et sans l'avis de laquelle on ne prend aucune résolution d'importance », était aussi décidée que son mari à travailler « pour le service du roy ». D'accord avec le Prince, elle pria Révérénd, au moment de son départ pour la Pologne, d'intervenir auprès de Louis XIV pour obtenir la restitution des sommes qu'ils avaient consacrées aux affaires de Hongrie. Révérénd fut d'avis d'agréer cette demande.

Contrairement donc à ce qu'il avait cru, Louis XIV, à la suite de toutes ces informations, put constater que la diversion de Hongrie continuait sans son appui, et qu'en plus, le Prince de Transylvanie, Teleki et les Mécontents se montraient très disposés à donner encore « des affaires » à l'Autriche en Hongrie.

Or, juste à l'époque où il faisait ces constatations, il avait de nouveaux motifs pour ne pas laisser passer une occasion si favorable pour créer de l'occupation à l'Empereur dans ses Etats.

Dès le lendemain de la paix de Nimègue, Louis XIV avait commencé la politique des Chambres de réunion, par laquelle il voulait faire, selon le mot de Voltaire, « de la paix un temps de conquêtes » ⁽³⁾.

(1) Lettres de Béthune au Roi du 22 et 29 octobre. *Ibid.*, t. 65, fol. 63, 85.

(2) Mémoire concernant les affaires de Hongrie et de Transylvanie. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 184-187.

(3) EMILE BOURGEOIS : *Louvois et Colbert de Croissy. Les Chambres de réunion*. (*Revue historique*, 1887, p. 413.)

En septembre 1679, le parlement de Besançon réunit quatre-vingts villages du comté de Montbéliard. Des réunions semblables furent réalisées en Alsace et en Lorraine. Les juges qui décidaient ces réunions, pour faire du zèle, allaient plus vite que n'aurait voulu Louvois lui-même ⁽¹⁾.

Tous les seigneurs lésés par ces réunions, comme le duc de Wurtemberg, l'Electeur de Trêve, etc..., protestèrent dès le commencement et firent appel à l'Empereur. La Diète fut saisie de cette affaire dès le mois d'octobre ⁽²⁾.

Louis XIV, qui venait à peine de finir une longue guerre, ne voulait pas en entreprendre une nouvelle. Si l'Empereur n'était pas libre d'intervenir, il pouvait continuer la politique des réunions sans s'inquiéter beaucoup des protestations.

Pour s'assurer contre toute intervention de Léopold, il négocia des alliances en Allemagne. Il conclut en octobre un traité avec l'Electeur de Brandebourg, et un autre en novembre, avec l'Electeur de Saxe.

La révolte des Mécontents pouvait aussi paralyser l'Empereur dans une certaine mesure. La paix qu'il avait signée avec lui ne permettait pas à Louis XIV de les appuyer, mais, en entretenant des relations avec eux et avec le Prince de Transylvanie, il se mettait dans la situation de pouvoir intimider Léopold par la crainte d'une nouvelle alliance avec eux.

Voilà les raisons pour lesquelles le 17 novembre Louis XIV se décida enfin à envoyer à Béthune les cadeaux et les pensions qu'il avait approuvés depuis le 31 août. Comme il savait que l'abbé Révérend était rappelé en Pologne, il ordonna à Béthune de faire passer à sa place en Transylvanie Roger Akakia dont, après la diversion de Prusse, il

(1) « Je vous prie, leur écrivait-il, de vous bien mettre dans l'esprit qu'il n'est point question d'avoir réuni en un ou deux mois à la couronne, les lieux que l'on croit être en état d'éprouver qui en dépendent, mais bien de le faire de manière que toute l'Europe connaisse que Sa Majesté n'agit point avec violence... mais seulement qu'elle rend justice à des églises dont les biens ont été usurpés... Afin de ne point faire trop de bruit, il ne faut comprendre dans une même requête que cinq ou six villages et de huitaine en huitaine... Cité par E. LAVISSÉ : *Louis XIV de 1643 à 1685. Histoire de France*, t. 7, 2^e partie, p. 353.

(2) *Ibid.*, p. 353.

n'avait plus besoin à Dantzig. C'est lui qui devait porter les pensions et les cadeaux. « Ce que j'attends, écrivait le Roi, de la présence d'un ministre qui sera de ma part auprez de ce prince, est que je seray informé par lui de tout ce qui regardera la jalousie que les Hongrois donnent toujours à Vienne et que sans que l'empereur se puisse pleindre de son séjour dans la cour de Transilvanie..., il sera en estat d'entretenir un commerce plus proche avec les chefs des Mécontents, et, sans leur faire esperer des assistances que la paix que j'ay avec l'empereur ne me permet pas de leur donner, il aura soin de les assurer toujours de mon affection et de ma bienveillance... » (1).

Cette lettre n'était pas encore partie pour la Pologne lorsque le Roi disgracia Pomponne et appela à sa place aux Affaires étrangères Colbert de Croissy, celui qui avait eu l'idée de la politique des Chambres de réunion (2). Colbert de Croissy, étant chargé d'une mission en Bavière, ne rejoignit son nouveau poste qu'en janvier 1680. Son frère Colbert fit l'intérim.

Quelques jours après la disgrâce de Pomponne, Louis XIV écrivit à son nouvel ambassadeur Guilleragues, qui venait d'arriver à Constantinople pour remplacer Nointel, de chercher à s'informer par tous les moyens des intentions de la Porte. Dès cette époque, Louis XIV songeait à un rapprochement avec les Turcs dans la mesure où il voulait s'assurer contre une intervention de l'Empereur dans la question des réunions. Peut-être aussi est-ce ici qu'il faut voir une des raisons qui avaient déterminé le Roi à enlever du poste des Affaires étrangères une personne qui éprouvait trop de scrupules dans les relations avec les Turcs. Entre l'instruction de Guilleragues du 10 juin 1679, rédigée par Pomponne, et la lettre du Roi rédigée par Colbert le 30 novembre de la même année, il y a une différence. « Aujourd'hui que la paix est faite, écrivait Pomponne le 10 juin, il y en a peu ou les interets de Sa Majesté puissent avoir quelque rapport à la Porte. » Quant à la guerre avec les

(1) Lettre du Roi à Béthune du 17 novembre 1679. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 65, fol. 112.

(2) EMILE BOURGEOIS : *Louvois et Colbert de Croissy...* (*Revue historique*, 1887, p. 415.)

Moscovites, Guilleragues était informé que la France n'y prenait aucun intérêt ⁽¹⁾.

Le 30 novembre, le Roi tint à Guilleragues un autre langage. Ce qui se passait à Constantinople, commençait de nouveau à l'intéresser. « Comme les mouvemens de la Porte, écrivait-il, auront toujours quelque rapport avec ce qui peut estre du bien de mon service, je desire que vous ayez toujours l'œil ouvert et que vous observiez avec soin toutes les resolutions que le Grand Seigneur pourra prendre sur le sujet de la guerre dont il menace toujours les Etats Chrétiens qui le confinent » ⁽²⁾.

La préoccupation de se garantir contre l'éventuelle intervention de l'Empereur dans la question des réunions, obligea Louis XIV à la fin de 1679 à chercher un nouveau rapprochement avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents. Ce fut la seule raison qui le décida à envoyer Roger Akakia en Transylvanie.

8.

La mission de Roger Akakia en Transylvanie en 1680 et 1681.

Malgré la décision de Louis XIV du 17 novembre 1679, de faire passer Akakia en Transylvanie le plus tôt possible, celui-ci n'arriva à la Cour d'Apafi qu'au mois d'août 1680.

Sobieski, qui continuait sa politique de rapprochement avec l'Autriche, et qui ne voulait plus lui donner l'occasion de lui faire de nouveaux reproches, fit certaines difficultés pour donner un passeport à Akakia afin de passer en Transylvanie. A la suite de toutes les informations qu'il possédait sur les intentions de la Porte, il commençait à croire de plus en plus à l'imminence d'une guerre avec l'Autriche.

(1) Mémoire pour servir d'instruction au Sieur de Guillerague allant ambassadeur de Sa Majesté à Constantinople. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 4-13. A l'égard des Mécontents de Hongrie et du Prince de Transylvanie, Pomponne s'exprimait de la façon suivante : « La paix que Sa Majesté a conclue avec l'empereur ne luy permet plus de prendre ouvertement leur protection, mais en cas que les députez des Mécontents et du prince de Transilvanie eussent encore occasion d'aller à Constantinople et qu'ils vissent le Sr. de Guillerague, il pourra leur faire connoistre que bien que Sa Majesté ne soit plus en estat de les assister contre l'empereur, elle conserve toujours pour eux l'affection dont elle les a honorez. »

(2) Lettre du Roi à Guilleragues. *Ibid.*, fol. 45.

Or, il méditait déjà une expédition contre les Turcs, et il attendait de grands avantages d'une alliance avec l'Empereur ⁽¹⁾.

Dès que l'on sut en Pologne que la France voulait faire passer un nouvel agent en Transylvanie, le résident de l'Autriche, le baron de Jorofski, essaya par tous les moyens de décider Sobieski à ne pas lui délivrer le passeport et il fit toutes sortes d'ennuis à Akakia pour le décourager à le demander ⁽²⁾.

Mais, si Sobieski voyait des raisons pour ménager l'Autriche, il ne pouvait pas pourtant refuser au Roi de France le passage par son territoire à un de ses agents.

Ce qui paraît expliquer davantage le retard d'Akakia, c'est le peu d'empressement que Béthune mit à lui procurer le passeport ; cela lui valut, comme on le verra plus loin, des reproches très durs de la part de Louis XIV. Il semble qu'il ait voulu utiliser, pour toutes ces négociations avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents, son homme de confiance, l'abbé Révérend, qui avait résidé à la Cour d'Apafi plus de deux ans et demi ⁽³⁾. Un moment, il fut question de

(1) L'ABBÉ COYER : *Histoire de Sobieski, roi de Pologne*, t. 2, pp. 187, 188.

(2) *Mémoires du chevalier de Beaujeu*, pp. 258-269.

(3) Plusieurs fois au cours de 1678 et au commencement de 1679, le Roi lui avait demandé des rapports détaillés sur le nombre des troupes qu'il avait fait passer en Hongrie, et sur les sommes qu'il leur avait distribuées. Tous les mémoires de Béthune sur cette question furent trouvés par le Roi très peu satisfaisants. Jusqu'à la date du 27 janvier 1679, la France avait dépensé avec l'armée de Boham 302.470 livres. « Mais Sa Majesté, écrivait Pomponne à Béthune, n'a veu par aucun compte ny par aucune depesche, le nombre veritable de regiments et de compagnies dont ces troupes d'infanterie, cavalerie, et dragons sont composées, ny par aucune revue ny par aucunes lettres, soit des officiers généraux qui les commandent ou des colonels particuliers, la force ou foiblesse de chacune compagnie... » (Mémoire sur les dépenses de Béthune en Hongrie, du 27 janvier 1679. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 62, fol. 89.) L'affaire fut débattue dans le Conseil du Roi, et Béthune ne manqua pas d'être accusé de très graves irrégularités. « Ce manque de régularité, écrit Pomponne dans ses Mémoires, pour des comtes auxquels le marquis de Béthune étoit peu accoutumé, ne m'a jamais fait naître de soupçon qu'il n'y eût pas une entière netteté dans son administration, et je suis persuadé qu'il en avoit usé selon son zèle et suivant les occasions qu'il avoit jugées avantageuses pour le service du roy, ce qui toutefois ne fut pas regardé tout à fait de même dans le conseil de Sa Majesté. » I. MAVIDAL : *Mémoires du marquis de Pomponne*, t. 1, p. 469.

Dans ces conditions, le fait qu'il avait pu faire passer de nouveau en Transylvanie l'abbé Révérend et qu'Akakia attendait toujours son passeport, ne fit qu'augmenter les soupçons.

l'envoyer avec Akakia, vu sa grande expérience de tout ce qui concernait la situation en Transylvanie et en Hongrie ⁽¹⁾.

Mais, à la fin du mois de décembre, Béthune décida de l'envoyer seul en Transylvanie, expliquant au Roi qu'il l'avait chargé de travailler pour rapprocher les Mécontents et les Transylvains par le mariage du comte Tököly avec la fille de Teleki, et qu'il devait annoncer l'arrivée prochaine d'Akakia avec les cadeaux et les pensions ⁽²⁾.

Le 5 janvier 1680, Colbert de Croissy s'adressa directement à Akakia et lui ordonna de passer « incessamment » en Transylvanie ⁽³⁾. Le même ordre lui fut répété par le Roi le 23 février. Il devait le renseigner sur les rapports qui existaient entre Apafi, Teleki et les Mécontents, et sur tout ce qui pouvait intéresser la France ⁽⁴⁾.

Lorsque Louis XIV apprit que Béthune n'avait pas encore pu obtenir un passeport pour Akakia, il s'en déclara « fort surpris » et refusa de croire fondées les explications qu'il donnait pour le retard du passage de celui-ci en Transylvanie. « Comme vous scavez assés, lui écrivait-il, de quelle importance il m'est qu'il soit au plus tost en ce pays là pour l'exécution de mes ordres, je m'asseure que vos premières lettres m'apprendront qu'il est party et que vous aurez faict cesser toutes sortes d'excuses que je ne pourrois plus admettre » ⁽⁵⁾.

Quelques jours après, le Roi reçut une lettre de Béthune du 10 mars lui annonçant que c'était d'accord avec Akakia qu'il avait été obligé de faire passer Révérend « par des chemins détournés », seulement pour porter la pension à Teleki, et les gratifications aux chefs des Mécontents, afin de les décider à continuer la lutte contre l'Autriche. Il ajoutait aussi que Sobieski, faisant toujours des difficultés pour permettre à Akakia de passer en Transylvanie, il avait également envoyé Forval sur la frontière de Hongrie pour

(1) Lettre de Béthune au Roi du 16 décembre 1679. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 65, fol. 212.

(2) Lettre de Béthune au Roi du 29 décembre 1679. *Ibid.*, fol. 241.

(3) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 197.

(4) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 5, fol. 3.

(5) Lettre de Louis XIV à Béthune du 22 mars 1680. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 5, p. 413. Une lettre aussi pressante que celle-ci fut envoyée le même jour à Akakia. *Ibid.*, p. 414.

empêcher Tököly de se réconcilier avec l'Empereur ⁽¹⁾. Louis XIV fut encore plus courroucé. « Il seroit difficile de me persuader, lui écrivait-il le 5 avril, que vous n'eussiez pas pu trouver les mesmes facilités pour le passage d'Akakia que pour celui de l'abbé Révérend, aussi je m'assure que cette depesche ne le trouvera plus à Varsovie et qu'il aura commencé en Transylvanie l'exécution de mes ordres » ⁽²⁾.

Il lui fit de nouveaux reproches le 12 avril en l'avertissant qu'il n'admettrait plus aucune excuse. « Ce retardement, écrivait le Roi, ne me peut estre agréable » ⁽³⁾.

Jusqu'au mois de juillet, il ne cessa pas de reprocher à Béthune ce retard. Ce ne fut que vers la fin du mois de juin qu'Akakia put enfin partir pour la Transylvanie, et il dut mettre plus d'un mois pour arriver à la Cour d'Apafi.

Pendant ce temps, l'abbé Révérend travailla pour rapprocher les Transylvains et les Mécontents dont les rapports n'avaient jamais été très bons. A la rivalité qui existait déjà entre Teleki et Tököly, et qui rendait presque impossible une collaboration sincère entre eux, s'en était ajoutée encore, dernièrement, une autre, entre Tököly et le général Vesselenyi. Depuis la fin de 1679, Béthune cherchait à décider Tököly à épouser la fille de Teleki, ce qui, d'après lui, devait mettre fin à leurs querelles. L'abbé Révérend, qui avait été chargé de travailler dans ce sens, n'arriva à aucun résultat, si bien qu'au commencement de l'été de 1680, les rapports entre eux étaient devenus si tendus qu'Apafi, sous l'influence de Teleki, confisqua tous les biens que Tököly possédait en Transylvanie ⁽⁴⁾. Révérend fit de grands efforts pour les réconcilier. Au mois de juillet, Tököly fit enfin une déclaration de soumission complète à Apafi, par laquelle il s'engagea à exécuter ses ordres, à ne faire aucune trêve sans son consentement, et à n'envoyer nulle part des lettres ou des députés sans s'être mis auparavant d'accord avec lui ⁽⁵⁾.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 66, fol. 111.

(2) *Ibid.*, t. 68, fol. 83.

(3) K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 5, p. 422.

(4) Lettre de Béthune au Roi du 27 juin 1680. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 67, fol. 127.

(5) Lettre de Révérend à Béthune du 13 juillet. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 261. Si Tököly n'avait pas fait cette déclaration, Révérend était prêt à pousser les Mécontents à le remplacer au commandement des troupes par Vesselenyi. *Ibid.*

Par ce moyen, Apafi voulait s'assurer d'une personne dans laquelle il voyait déjà un dangereux rival, et cherchait en même temps à empêcher toute négociation directe entre la France et les Mécontents ⁽¹⁾.

D'ailleurs, Apafi était obligé de vivre, au moins en apparence, en bons rapports avec les Mécontents, qui étaient soutenus et encouragés à continuer la lutte par les Turcs ; autrement, c'était s'exposer à perdre le trône de la principauté.

Dès le mois de juillet, il déclara à l'abbé Révérend qu'il était disposé à entrer immédiatement en guerre avec l'Autriche si la Porte lui accordait son consentement et si la France voulait lui payer toutes les sommes dues au terme du traité de 1677 ⁽²⁾.

Cette déclaration ne l'engageait en réalité à rien, parce qu'il se rendait compte que la Porte ne pouvait pas lui donner une telle licence tant qu'elle était encore en guerre avec les Moscovites. Mais c'était un moyen pour lui de continuer à négocier avec la France et peut-être de s'assurer de toucher à la fin quelque somme d'argent. Il voulait déjà depuis plus d'un an envoyer en France une délégation pour demander au Roi l'exécution du traité de 1677, mais Révérend l'en avait empêché sous divers prétextes. Lorsqu'il dut partir de Transylvanie à la suite de l'arrivée d'Akakia, celui-ci ne put plus l'empêcher d'envoyer cette délégation ⁽³⁾. Le nouvel agent français fut très bien reçu en Transylvanie ⁽⁴⁾.

Il avait apporté au Prince comme présent un service de vaisselle d'argent, d'une valeur de 10.000 écus. « Cette marque d'attention de la part de la France, écrit Bethlen Niklos dans ses Mémoires, fut reçue dans cette Cour avec

(1) Depuis le mois de mai, Béthune s'était adressé directement à Tököly par l'intermédiaire de Faigel, l'assurant de toute la protection du Roi, s'il pouvait empêcher les Mécontents de faire la paix avec l'Autriche. Il lui insinua même que, s'il pouvait les décider à continuer les hostilités jusqu'au 1^{er} octobre, peut-être à cette date là le Roi de France se trouverait dans la situation de « leur accorder sa protection ». (Lettre de Béthune au Roi du 15 mai 1680. *Ibid.*, t. 67, fol. 33.)

(2) Lettre de Révérend à Béthune du 13 juillet. *Ibid.*, Hongrie, t. 3, fol. 261.

(3) Lettre d'Akakia au Roi du 21 août 1680. *Ibid.*, fol. 289.

(4) Lettre d'Akakia au Roi du 14 août. *Ibid.*, Pologne, t. 67, fol. 181 ; KATONA : *Historia critica regum Hungariae...*, t. 34, pp. 377-378.

des démonstrations de joie inexprimable et surtout de la part de la princesse qui n'en avoit jamais reçu de si considérable » ⁽¹⁾.

Les délégués d'Apafi, Absalon, le comte Ketser et Bethlen Niklos, partirent pour la France vers la fin du mois d'août, en même temps que l'abbé Révérend ⁽²⁾.

*
* *

A l'heure où le Prince de Transylvanie se montrait disposé à négocier avec la France, Louis XIV avait d'avantage besoin de la diversion de Hongrie qu'au commencement de l'année. Le mécontentement provoqué en Europe par la politique des réunions, avait pris entre temps des proportions inquiétantes. La Diète de l'Empire, saisie depuis le mois d'octobre 1679 de cette affaire, décida au mois de juillet 1680 de protester auprès du Roi de France contre la politique des réunions. L'Angleterre, qui s'éloignait de Louis XIV, avait signé en juin avec l'Espagne un traité de mutuelle garantie. D'autre part, le Prince d'Orange cherchait partout des alliés contre la France ⁽³⁾.

(1) BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, p. 345.

(2) Au moment où il quitta la Cour du Prince, Révérend reçut comme présents deux chevaux de la part d'Apafi, un troisième de la part de Teleki et un quatrième de la part de Wolfgang Bethlen. « La princesse de Transylvanie, écrit Bethlen Niklos, lui donna six mouchoirs de gaze brodés à la turque, honneur qu'elle n'avoit encore fait à aucun des envoyés qui étoient venus avant lui à la cour de Transylvanie. » *Ibid.*, p. 346.

(3) Voici comment Louis XIV voyait la situation générale déjà depuis le mois de mai. « Les ennemis cachés de ma couronne, écrivait-il à Guilleragues le 17 mai, travaillent toujours à former des ligues contre moy, qui jusqu'à present n'ont pas eu grand succès. Le roy d'Angleterre à qui le mecontentement de ses sujets suscite tous les jours, quelques nouveaux troubles, tasche de le porter ailleurs. Le prince d'Orange qui croit y trouver son compte, fait aussy ce qu'il peut pour seconder les desseins du dit Roy. Les Estats Généraux qui ont un interest different, soustiennent autant qu'ils peuvent leur liberté, par la repugnance qu'ils temoignent à de nouveaux engagements. Les Roys du Nord et les plus puissans Princes d'Allemagne sont aussy sollicités par la Maison d'Autriche et par le roy d'Angleterre. Mais la foiblesse de ce party et la seureté que chacun scait qui se trouve dans mon alliance, me donne lieu de croire qu'il se trouvera peu de princes assez mal conseillés pour s'attirer une nouvelle guerre avec moy... » (*Ibid.*, *Turquie*, t. 16, fol. 83.)

Ce qui compliquait aussi la situation, c'était l'attitude du Roi de Pologne qui faisait des efforts pour décider les princes chrétiens à s'unir contre les Turcs. Le Pape, par son nonce en Pologne, Martelli, le poussait depuis des années à faire cette politique. Au cours de 1680, celui-ci fit des efforts encore plus grands pour convaincre Sobieski de la nécessité de cette ligue ⁽¹⁾. Le Roi de Pologne envoya même en 1679 diverses missions auprès des princes chrétiens pour solliciter leur appui. André Morstyn fut chargé d'aller en France, et le prince Radziwil à Vienne et à Rome. Ces missions furent de retour à Varsovie en 1680, sans apporter autre chose que des promesses. L'Empereur avait même reçu Radziwil avec beaucoup de réserve et lui avait déclaré qu'il ne pouvait entrer que dans une ligue défensive. Il soupçonnait encore Sobieski d'être sous l'influence de la France, et craignait que la proposition de cette ligue offensive contre les Turcs ne fût un jeu de Louis XIV pour l'entraîner dans une guerre avec eux et le laisser peut-être à la fin tout seul devant les forces ottomanes ⁽²⁾.

Louis XIV, qui voyait cette ligue complètement contraire à ses intérêts, décida de l'empêcher et de chercher à gagner de nouveau Sobieski.

Il rappela au mois de juin le marquis de Béthune et nomma à sa place le marquis de Vitry, ambassadeur à Vienne. Craignant que celui-ci ne pût, seul, détourner Sobieski de l'idée de cette ligue, Louis XIV envoya aussi Forbin-Janson, maintenant évêque de Beauvais, qu'il considérait spécialement indiqué pour cette mission à cause du rôle qu'il avait joué dans l'élection de Sobieski au trône de Pologne en 1674.

Leur instruction est du 12 juillet 1680 ⁽³⁾. Le Roi les chargeait de détourner Sobieski de l'idée de faire cette ligue, lui démontrant qu'actuellement les princes chrétiens ne se trouvaient pas dans la situation de lui donner tout le secours qu'ils pourraient dans d'autres circonstances. Ils devaient empêcher en secret toute ligue contre les Turcs,

(1) A. THEINER : *Monuments historiques...* Dépêches de Martelli, pp. 200-210.

(2) J. DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa politique de 1674 à 1683*, pp. 43-51.

(3) LOUIS FARGES : *Recueil des Instructions...* Pologne, t. 1, pp. 168-172.

offensive ou défensive, mais de telle manière que les ennemis de la France ne puissent pas l'accuser de mauvaises intentions à l'égard de la Pologne et de la chrétienté. Ils étaient chargés d'assurer Sobieski que, si pourtant la ligue se constituait, il pouvait compter sur le secours de Louis XIV, seulement après la signature de l'alliance par les autres princes chrétiens et après que la guerre serait effectivement déclarée aux Turcs.

En attendant, ils devaient faire « de pressantes instances » auprès de Sobieski pour permettre à Akakia de passer en Transylvanie et de donner à la France « toutes les facilités nécessaires pour pouvoir secourir les Mécontents de Hongrie tant que l'empereur s'efforcera d'exciter de nouveaux troubles dans l'empire et de former des ligues contre Sa Majesté ».

Cette instruction était déjà rédigée, lorsque le Roi apprit que Sobieski avait enfin autorisé Akakia à passer en Transylvanie. Dans une addition à cette instruction, qui porte toujours la date du 12 juillet ⁽¹⁾, il recommandait aux ambassadeurs de demander à Sobieski d'accorder le passage par la Pologne aux personnes et aux secours que la France voudrait faire passer en Transylvanie ou en Hongrie.

Forbin-Janson arriva à Varsovie le premier septembre et le marquis de Vitry vers le milieu d'octobre. A cette époque, Sobieski, tout en poursuivant son projet de ligue contre les Turcs, se montrait disposé à négocier avec la France, peut-être justement pour forcer l'Autriche, dont il cherchait l'alliance, à ne plus faire de réserves à sa proposition de ligue offensive. Au mois de juillet, il avait laissé croire à Béthune qu'on pourrait le gagner avec quelque somme d'argent et quelques satisfactions dans certaines questions de famille, quoiqu'il sût qu'il ne pouvait pas faire d'autre politique que celle de rapprochement avec l'Autriche ⁽²⁾.

(1) LOUIS FARGES : *Op. cit.*, t. 1, p. 173.

(2) « Vous savez, déclara-t-il à Béthune, ce que j'ai fait depuis que vous êtes en Pologne pour montrer mon amitié au Roy de France et comme je l'ai servi sans aucun intérêt... avec danger de me perdre ainsi que ma famille, pendant que l'Angleterre, la Bavière, tiraient des sommes immenses de la France non pour l'assister, mais seulement pour ne pas lui être contraires. J'ai été mal traité tandis que Monsieur de Brandebourg et autres ennemis déclarés de la France, sont chaque jour comblés de grâces et de

Louis XIV continua jusqu'en 1683 à croire qu'il pouvait gagner Sobieski et le détourner de son projet de ligue. Tandis qu'il envoyait deux ambassadeurs pour s'assurer de lui, il ne perdait pas de vue la diversion de Hongrie.

*
* *

Le marquis de Vitry n'était pas encore arrivé à Varsovie lorsque Louis XIV lui écrivit le 18 août qu'il était très inquiet de n'avoir reçu aucune information d'Akasia depuis qu'il était passé en Transylvanie. « La première (question) à laquelle je désire que vous donniés vos principaux soins, lui écrivait le Roi, sera de bien reconnoître l'estat présent des affaires d'Hongrie. »

Pour la première fois depuis la signature de la paix de Nimègue, le Roi de France se montrait décidé à payer aux Mécontents une somme d'argent, en dehors des pensions qu'il avait accordées aux chefs. « En sorte, écrivait-il, que les troupes de l'empereur puissent avoir assez d'occupations de ce costé là, pour ne pas entreprendre une nouvelle guerre en Allemagne, à laquelle je vois que tendent tous ses desseins. » Il attendait, pour envoyer l'argent, un rapport d'Akasia ou de Vitry ⁽¹⁾. Mais, quelque temps après, le Roi ayant appris par les lettres d'Akasia du 14 et du 21 août, que la diversion de Hongrie continuait et que le Prince de Transylvanie se trouvait dans les meilleures dispositions pour la France ⁽²⁾, il ne se pressa pas d'envoyer l'argent. Si Louis XIV ne voulait pas faire de dépenses tant que les Mécontents pouvaient continuer la guerre par eux-mêmes, il était par contre très intéressé à entretenir des relations avec eux et avec le Prince de Transylvanie. « Les affaires de Hongrie, écrivait-il dans l'instruction donnée à Sébeville

présents. Jusqu'ici j'ai repoussé les efforts que l'on m'a faicts... mais si l'on ne change de conduite avec moi, on ne peut trouver à redire que je suyve ce que la prudence et mes intérêts demanderont de moy... La France a beaucoup d'ennemys et d'envieux de sa grandeur... Croyez-vous par exemple, que l'électeur de Brandebourg demeure ferme dans l'amitié du roy de France ? C'est ce que le temps nous fera voir. (Lettre de Béthune du 20 juillet 1680. Citée par J. DU HAMEL DE BREUIL : *Sobieski et sa politique...*, p. 47.)

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 49, fol. 200.

(2) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 289.

le 6 octobre ⁽¹⁾, sont beaucoup plus à cœur à l'empereur qu'aucunes autres, non seulement par le voisinage du Turc mais encore par le party qui y subsiste de Mécontents et rien n'est plus capable de faire souhaiter à la Cour de Vienne une bonne correspondance avec Sa Majesté, que l'appréhension qu'elle a de toutes les pertes et dommages qu'elle pourroit recevoir de ce costé là si la France donnoit aux Mécontents l'asistance nécessaire pour faire de plus grands progrès qu'ils n'ont fait jusques à présent. »

Les relations avec le Prince de Transylvanie présentaient le même avantage. Le Roi recommandait à Sébeville dans la même instruction d'entretenir une correspondance régulière avec Akakia, et d'assurer en même temps l'Empereur qu'il ne devait rien craindre de la présence d'un agent français en Transylvanie tant qu'il entretiendrait de bons rapports avec lui ⁽²⁾.

A la fin du mois d'octobre, les délégués d'Apafi arrivèrent en France afin de remercier le Roi pour les présents envoyés par l'intermédiaire d'Akakia, et pour lui demander aussi l'augmentation des pensions ⁽³⁾. Ils furent présentés au Roi en novembre, par le marquis de Béthune qui était rentré à ce moment de Pologne. Ils montrèrent que les Mécontents de Hongrie ne pouvaient plus résister longtemps à l'Autriche sans le concours de la France. Vers la même époque, Louis XIV fut informé que le comte Tököly négociait avec l'Empereur. Ce qui était vrai ⁽⁴⁾.

(1) Sébeville fut envoyé à Vienne pour remplacer le marquis de Vitry, passé en Pologne. *Ibid.*, *Autriche*, t. 49, fol. 209.

(2) « Ainsy, continuait l'instruction, il n'y a pas lieu de douter que le séjour d'un ministre de Sa Majesté auprès du prince de Transylvanie ne donne beaucoup d'inquiétude aux ministres impériaux. S'ils la témoignent au dit sieur Marquis de Sebeville, il pourra les assurer que tant que l'empereur entretiendra une bonne intelligence avec Sa Majesté, il ne doit pas apprehender aucun prejudice de la négociation d'un ministre françois auprès du dit prince de Transylvanie, mais il leur fera entendre aussy, que quand on voudra contrevenir aux traitez de paix et rompre toutes mesures avec Sa Majesté, Elle pourra bien aussy se servir des moiens qu'elle a en mains pour faire repentir ceux qui auront suscité une nouvelle guerre. »

(3) Lettre d'Apafi au Roi du 19 août 1680. *Mon. Comit. Regni Transylv.*, t. 17, p. 122; lettre d'Akakia au Roi du 21 août. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 289.

(4) Au commencement de novembre, il conclut un nouvel armistice avec l'Autriche. FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 371.

Dans ces conditions, il fut obligé d'envoyer à Akakia une somme de 30.000 écus pour empêcher les Mécontents de se réconcilier avec l'Autriche. Mais, comme il ne voulait pas donner à l'Empereur l'occasion de prétendre qu'il ne respectait pas le traité de Nimègue, Louis XIV recommanda à Akakia le 13 novembre de distribuer cet argent comme provenant de sa fortune personnelle, sans engager le Roi de France. Il l'informait en même temps qu'il n'avait pas du tout l'intention de donner aux Mécontents « des subsides réglés » tant que l'Empereur respecterait le traité de Nimègue ⁽¹⁾.

Les délégués d'Apafi quittèrent la France avec la promesse de Louis XIV de prendre une décision définitive à propos de leurs demandes, dès qu'il recevrait les renseignements qu'il avait demandés au marquis de Vitry.

*
* *

Pendant que les envoyés d'Apafi attendaient à Paris la réponse du Roi, et que les ambassadeurs français en Pologne écrivaient à Akakia de travailler à rapprocher les Mécontents et les Transylvains ⁽²⁾, celui-ci demandait à être rappelé de Transylvanie. Il avait constaté qu'on ne pouvait avoir confiance en Apafi et surtout en Teleki pour tout ce qui regardait les intérêts des Mécontents. Au commencement du mois de novembre, il s'était plaint d'avoir été maltraité à la Cour du Prince. Deux fois, un juge de Transylvanie avait violé son domicile ; une autre fois, les soldats mis à sa disposition par Apafi, avaient insulté en sa présence les gens qui l'avaient accompagné en Transylvanie. Akakia trouvait insuffisantes les excuses que le comte Teleki lui avait présentées. Le 10 novembre, il demanda à être rappelé ⁽³⁾. Quelques jours après, il informait Forbin-Janson que les Mécontents, en général, étaient disposés à accepter les propositions de réconciliation que leur faisait l'Autriche. Il était pourtant d'avis qu'avec une importante somme d'argent, la France pourrait les en empêcher et que, pour cela, elle n'avait pas besoin d'entretenir un agent à la

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 5, fol. 26.

(2) Lettre de Forbin-Janson et de Vitry du 22 novembre 1680. *Ibid.*, *Pologne*, t. 69, fol. 186.

(3) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 5, fol. 39.

Cour d'Apafi. « Je me trouve assez inutile au service de Sa Majesté, écrivait-il le 20 novembre, à moins qu'il luy importe de nourrir les espérances des Hongrois et de faire craindre à l'empereur les suites de ma mission dont il a fait paroistre de l'inquietude » (1).

Akasia, étant convaincu qu'on ne pouvait plus attendre aucun secours de la part d'Apafi pour les Mécontents, proposa au Roi le 10 décembre un nouveau projet à propos de la diversion de Hongrie. La France pourrait traiter directement avec le comte Tököly qui avait la possibilité d'occuper quelques places sur la frontière de la Pologne, d'où, on pourrait correspondre avec lui sans plus avoir besoin du Prince de Transylvanie. « Le comte Tekely, écrivait Akasia, sur le pied que sont maintenant les troupes et les affaires de sa communauté, se peut passer facilement de la Transylvanie et d'autant plus que non seulement elle ne luy donne aucun secours, mais qu'elle voudra avoir comme cy devant la meilleure part de l'argent dont Vostre Majesté auroit agréable d'assister les Mescontens... » (2).

Dans une autre lettre adressée à Colbert de Croissy le 22 décembre, il insista de nouveau sur ce projet et sur la nécessité de ne plus traiter avec Apafi. « Les Hongrois, écrivait-il, ont le désir de se tirer de la dépendance trop dure de la Transylvanie... De tous temps la Transylvanie en a usé comme elle fait aujourd'huy à l'esgard des Hongrois dont on a toujours sacrifié les intérêts pour en tirer de plus grands avantages de la Cour de Vienne, celle cy a les mesmes maximes et les mesmes veues. Elle n'est entrée dans les affaires presentes que pour faire les siennes et l'on peut dire avec verité, qu'elle ne desire pas le succes ny le bien de celles des Hongrois » (1).

Le 12 janvier 1681, Akasia exprima la même opinion : il était plus facile d'empêcher les Mécontents de se réconcilier avec l'Autriche en traitant directement avec eux. Quant au Prince de Transylvanie, on ne pouvait espérer de sa part aucun appui. « Il passe sa vie, écrivait Akasia, à dormir, à manger, à boire, et à lire la bible... Il aime trop peu l'action. » Son armée était peu nombreuse, mal équipée et très peu exercée. De plus, il n'avait d'autre liberté d'action que

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 69, fol. 227.

(2) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 5, fol. 47.

(3) *Ibid.*, t. 3, fol. 438.

celle que la Porte lui permettait. Dans ces conditions, la France ne perdait rien, disait Akakia, en le rappelant de la Cour d'Apafi (1).

Lorsque Louis XIV fut informé par les premières lettres d'Akakia du mauvais traitement auquel il était soumis en Transylvanie, il était très soucieux à propos des préparatifs militaires de l'Empereur. Il savait que Léopold faisait de grands efforts dans l'Empire pour décider les autres membres à s'armer également (2). Dans ces conditions, il trouva que ce n'était pas le moment d'interrompre les relations avec le Prince de Transylvanie, et il décida seulement de rappeler Akakia et d'envoyer à sa place Du Vernay-Boucault. Le Roi annonça au comte Teleki le 2 janvier 1681 qu'il rappelait Akakia pour cause de maladie et qu'il resterait en Transylvanie jusqu'à l'arrivée de son remplaçant (3).

L'instruction de Du Vernay-Boucault porte la date du 2 janvier. Il reçut la même mission qu'Akakia. Il devait travailler à rapprocher les Mécontents et les Transylvains, et à empêcher les premiers de se réconcilier avec l'Autriche. Pour atteindre ce but, il pouvait dépenser une somme de 40.000 écus, argent déposé déjà à Dantzic. On lui prescrivait en même temps d'aller à l'ambassade française à Varsovie pour prendre les derniers renseignements sur la situation en Transylvanie (4). Du Vernay-Boucault partit pour la Pologne le 12 janvier. Quelques jours après son départ, le Roi reçut les lettres d'Akakia du mois de décembre qui lui proposaient de traiter directement avec Tököly et qui lui faisaient voir en même temps que les Mécontents étaient favorables aux propositions de paix de l'Autriche. Louis XIV envoya immédiatement à Du Vernay-Boucault, le 24 janvier,

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 5, fol. 80-81.

(2) Lettre du Roi à Guilleragues du 29 novembre 1680. *Ibid.*, *Turquie*, t. 16, fol. 176.

(3) *Magyar Történelmi Tár*, 1890, p. 678. « Ce Duvernay (Boucault), écrit le marquis de Sourches dans ses Mémoires, avoit été secrétaire de feu Mr. le duc de Modène ; ensuite il étoit devenu capitaine de cavalerie et premier capitaine du régiment des cuirassiers du roi ; après cela, s'étant dégouté du service, il s'étoit retiré en Champagne, où il avoit quelques biens ; et M. de Louvois l'en avoit tiré pour l'employer à des affaires secrètes, parce qu'il avoit un esprit capable de mener bien une intrigue. » (*Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV* ; éd. COMTE DE COSNAC ET A. BERTRAND, t. 1, p. 153.)

(4) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 373.

un nouveau mémoire, qui devait lui compléter l'instruction du 2 janvier ⁽¹⁾. Le Roi ne prenait encore aucune décision à propos de la proposition d'Akakia de traiter avec Tököly, indépendamment du Prince de Transylvanie. Tout ce qui l'intéressait pour le moment, c'était d'empêcher tout accord entre les Mécontents et la Cour de Vienne. Du Vernay-Boucault était autorisé à prendre avec lui encore 20.000 écus, et au besoin de dépenser jusqu'à 100.000 écus pour décider les Mécontents à continuer la lutte contre l'Autriche. Le Roi lui permettait même de promettre au Prince de Transylvanie et aux Mécontents l'exécution du traité signé avec eux par Béthune en 1677. Mais il ne devait faire cette promesse que dans le cas où il n'aurait plus d'autres moyens de les amener à continuer la guerre ⁽²⁾.

En attendant que Du Vernay-Boucault fût arrivé en Transylvanie, le Roi envoya l'ordre à ses ambassadeurs en Pologne de mettre encore 20.000 écus à la disposition d'Akakia, supposant que les autres 30.000, admis en novembre, lui avaient déjà été envoyés ⁽³⁾. Or, il n'avait pas encore touché cet argent, et, le 25 janvier, il écrivait à Forbin-Janson et à Vitry de ne pas le transmettre encore jusqu'à ce qu'il connût les intentions des Turcs à l'égard des Mécontents ⁽⁴⁾.

Le Roi, ayant enfin reçu les lettres d'Akakia de la fin du mois de décembre et du commencement de janvier, lui répondit le 7 février qu'en principe, il pouvait admettre sa proposition de traiter directement avec le comte Tököly si la chose était possible. Mais, pour prendre une décision définitive dans cette affaire, il voulait connaître d'abord l'opinion de ses ambassadeurs en Pologne. « De quelque manière que ce soit, lui écrivait le Roi, soit que vous continuiez à vous servir de l'entremise du prince de Transilvanie

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 384-385.

(2) « Si cependant, continuait l'instruction, contre l'opinion de Sa Majesté, les députés des Mécontents et le Prince de Transylvanie ou Teleki insistoient si opiniâtement sur l'exécution du traité fait par le marquis de Béthune, qu'il ne restast plus aucune esperance au dit sieur Du Vernay Boucauld de les pouvoir contenter ny par le payement des pensions ny par les nouvelles gratifications aux chefs et commandans, il pourroit prendre en ce cas la un troisième party qui seroit de ne leur pas oster entièrement l'esperance des assistances qui leur sont promises par le dit traité... »

(3) Lettre du 16 janvier 1681. *Ibid.*, Pologne, t. 68, fol. 283.

(4) *Ibid.*, Prusse-Brandebourg, t. 17, suppl. fol. 55.

et de son ministre Teleki, soit que vous ayez à négotier directement avec le comte Tekeli, vous devez employer tous vos soins et de toute vostre adresse à empescher l'accommodement des Mécontens. » Quant aux « insolences » qu'on lui avait faites en Transylvanie, le Roi lui recommanda de se déclarer satisfait des excuses données et « de ne pas pousser plus loin son ressentiment » ⁽¹⁾.

Louis XIV, on le voit donc, était bien décidé à cette époque à soutenir les Mécontents. Akakia lui ayant écrit que les réfugiés hongrois qui se trouvaient en Transylvanie pressaient beaucoup, à cause de leur misère, les Mécontents, de se réconcilier avec l'Autriche, Louis XIV approuva qu'on leur donnât quelques secours de l'argent qu'il avait mis à sa disposition ⁽²⁾.

Le Roi considérait maintenant la diversion de Hongrie d'une telle utilité pour sa politique que, le 10 mars, il écrivait à Akakia de promettre au besoin au Prince de Transylvanie et aux Mécontents l'exécution intégrale du traité de 1677 ⁽³⁾. Mais, il ne maintint pas longtemps cette résolution. Akakia lui écrivait continuellement qu'Apafi et le comte Teleki étaient de mauvaise foi, et il persistait dans son projet de traiter directement avec Tököly ⁽⁴⁾. D'autre part, les lettres de Guilleragues de Constantinople, lui démontraient que les Turcs commençaient à s'intéresser de plus en plus à l'affaire de Hongrie. En même temps Louis XIV croyait pouvoir régler pacifiquement le conflit avec l'Empereur ⁽⁵⁾. Toujours prêt à quitter les Mécontents dès qu'il n'aurait plus besoin de leur diversion, Louis XIV prit la décision, à la fin du mois d'avril, de s'engager moins avant avec eux et surtout de ne pas faire de dépenses inutiles. Contrairement aux ordres du 2 et 24 janvier qui l'autorisaient à dépenser jusqu'à 100.000 écus, Du Vernay-Boucault fut invité, le 24 avril, à passer en Transylvanie, mais sans emporter aucune somme avec lui ⁽⁶⁾.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Hongrie*, t. 3, fol. 407.

(2) Lettre du 13 février 1681. *Ibid.*, fol. 408.

(3) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 4, fol. 38.

(4) Lettre du Roi à Akakia du 24 avril. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 414.

(5) Lettre du Roi à Guilleragues du 8 avril 1681. *Ibid.*, *Turquie*, t. 16, fol. 212.

(6) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 3, fol. 415.

Louis XIV s'était toujours trompé lorsqu'il avait pensé qu'avec des promesses de secours d'argent, il pourrait décider les Mécontents à continuer la lutte contre l'Autriche, et le Prince de Transylvanie à les appuyer. Le 8 mai, en cherchant à expliquer à Akakia les raisons qui l'avaient déterminé à ordonner à Du Vernay-Boucault de ne pas prendre l'argent avec lui, il montrait que, pour la première fois, il commençait à comprendre en partie le fond de l'affaire de Hongrie. Il était maintenant d'avis que sous le rapport de la bonne foi, les Transylvains et les Mécontents se valaient et « que les uns et les autres n'ont agi jusques à present que suivant les ordres du Grand Seigneur ». Si les Turcs, disait le Roi, voulaient les appuyer, il n'avait aucun intérêt à leur donner de l'argent. Ce sacrifice, il ne pouvait le faire que si la Porte leur refusait toute assistance ⁽¹⁾. Si le Roi avait une juste appréciation des choses en affirmant que le Prince de Transylvanie et les Mécontents n'avaient rien entrepris que d'après les ordres du Sultan, il continuait à se tromper lorsqu'il se figurait que, sans le concours ottoman, il pourrait les pousser à continuer la guerre contre l'Autriche.

Depuis le commencement de l'année, le Roi demandait régulièrement à Guilleragues des informations sur tout ce qu'il pouvait connaître sur les intentions de la Porte. « Taschez de penetrer, lui écrivait-il le 8 avril, de quel costé peuvent tourner les armes ottomanes et informez moi de ce que vous en descouvrirez » ⁽²⁾.

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 415.

(2) Voir la note 5, p. 368. *Georges Lokhard* l'auteur, d'après *Barbier del'Histoire secrète des Intrigues de la France en diverses Cours, de l'Europe*, publie une lettre adressée par Louis XIV au Sultan le 3 avril 1681. Lokhard prétend que cette lettre avait été trouvée dans les bagages de Tököly en 1686. Or, elle est certainement apocryphe. Voici le contenu : « Nous avons ordonné, écrivait Louis XIV, à notre fidelle serviteur, nôtre Ambassadeur à la Porte, d'informer Vôtre Hautesse, comme de nôtre part, de certaines affaires grandes et importantes qui regardent Votre Hautesse, par rapport à vôtre royaume de Hongrie et au tort qui vous est fait par Leopold, Empereur des Allemands. Ayez s'il vous plait, une entière confiance en nôtre dit serviteur et comptez sur nôtre secours, en tout ce qui pourra contribuer à la gloire de vos armes contre nôtre Ennemi commun... » (T. 3, p. 250.) Rien dans la correspondance échangée à cette époque entre le roi et Guilleragues à Constantinople ne peut confirmer que Louis XIV ait écrit cette lettre. Quoique à la Cour on désirait beaucoup l'intervention des Turcs en Hongrie, Guilleragues n'avait aucun ordre de travailler dans ce sens. Il demandait

Louis XIV ne cessa pas jusqu'à la fin de l'année de demander à Guilleragues, dans chaque dépêche, des informations sur l'attitude de la Porte à l'égard de l'Autriche.

A la date du 24 avril, lorsque le Roi écrivait à Du Vernay-Boucault d'entrer en Transylvanie, mais sans porter l'argent dont il avait été chargé antérieurement, celui-ci se trouvait toujours en Pologne où il attendait l'autorisation de Sobieski. A la fin du mois de juin, celui-ci céda enfin aux demandes des ambassadeurs français, et Du Vernay-Boucault put passer au mois de juillet en Transylvanie.

Le 23 juin, Louis XIV lui recommanda qu'une fois arrivé à la Cour d'Apafi, il devrait se conformer aux instructions qu'il avait déjà données à Akakia ⁽¹⁾. Le même jour, il écrivit au marquis de Vitry que, si Du Vernay-Boucault n'était pas encore passé en Transylvanie, il vaudrait peut-être mieux qu'il attendit en Pologne le retour d'Akakia, pour s'entendre avec lui sur l'attitude à prendre à l'égard des Mécontents ; Akakia avait de nouveau recommandé à la Cour de traiter avec les Mécontents, indépendamment d'Apafi, jugeant inutile pour la France de faire des dépenses en Transylvanie ⁽²⁾.

Mais, lorsque cette lettre arriva en Pologne, Du Vernay-Boucault était déjà passé en Transylvanie.

toujours au Roi de lui envoyer des ordres concernant l'attitude qu'il devait avoir à l'égard de l'affaire de Hongrie. » J'attends les ordres du Roy, écrivait-il le 20 mars, pour apprendre ce que Sa Majesté commandera. Je fais cependant ce que je scay ou peut estre de ce que je ne scay pas. » (*M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 220.) Depuis le mois de décembre 1680, il était entré en relations à Constantinople, par l'intermédiaire de l'abbé Bennier, avec les adversaires d'Apafi, Pasko et Csaky, qui lui donnaient toutes sortes d'informations sur les relations des Turcs avec les Transylvains et les Mécontents. Ils avaient demandé plusieurs fois des secours d'argent à la France. Le 21 mai, Louis XIV approuva Guilleragues de continuer à s'informer par leur intermédiaire et même de donner une petite gratification à celui qui lui donnerait les meilleurs avis. Mais il ne devait entrer avec eux dans aucun engagement qui pourrait fâcher Apafi et l'obliger de s'approcher de la Cour de Vienne. Cette fois-ci, de nouveau, le Roi se contentait de lui demander des informations sur les intentions de la Porte (*Ibid.*, fol. 223-225).

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 4, fol. 241.

(2) *Ibid.*, *Pologne*, t. 70, fol. 211.

La mission de Du Vernay-Boucault en Transylvanie (1681-1682) et les relations entre la France, Michel Apafi et les Mécontents de Hongrie, jusqu'au siège de Vienne, 1683.

Du Vernay-Boucault était allé en Transylvanie avec la même mission que Roger Akakia. Il devait d'une part chercher à rapprocher les Transylvains et les Mécontents et, d'autre part, empêcher ces derniers à se réconcilier avec l'Autriche.

Après l'avoir mis au courant de la situation, Akakia, quittant la Transylvanie au mois d'août, regagna la Pologne. Avant de partir, il laissa à Du Vernay-Boucault un mémoire dans lequel il lui donnait des informations à propos des rapports qui existaient à cette époque entre les Transylvains et les Mécontents de Hongrie ⁽¹⁾ : D'abord, on ne peut avoir aucune confiance en Apafi, personne de « peu de mérite et de capacité » et qui est dirigé par son ministre Teleki, qui, à son tour, se trouve sous l'influence de l'Autriche. Ensuite, tous les conseillers du Prince sympathisent avec la Cour de Vienne. « Les maximes que l'on a eu de tout temps en Transylvanie, continuait Akakia, et l'intérêt qu'on y croit avoir que la Maison d'Autriche conserve ce qui lui reste de la Hongrie et surtout d'empêcher que le Turc n'en achève la conquête qui entresnerait peu après l'oppression de ce pays, ne permettent pas de pouvoir prendre jamais de bonnes mesures par Sa Majesté avec ce prince, pour le maintien et la durée de la guerre des Exilez, cette Cour, voulant la finir au plus tôt... Ainsy, il n'y a pas de sûreté à marcher sur cette route. » Mais comme le Roi ne veut pas rompre la correspondance avec le Prince tant qu'il n'est pas assuré de pouvoir traiter directement avec le comte Tököly, on est obligé de continuer à payer la pension à Teleki et aux autres chefs.

Du Vernay-Boucault ne tarda pas à faire les mêmes constatations. « La mauvaise volonté des Transylvains,

(1) Mémoire laissé à M. Du Vernay Boucauld par moy Akakia en partant de la Cour de Transylvanie. Juillet 1681. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 3, fol. 312.

écrivait-il au Roi le 19 août, ne paroist que trop dès à présent. Je ne dis pas seulement par les jugements publics qu'ils font en prononçant rarement le nom des françois sans y ajuster celui de chien, mais parce qu'en effect, ils sont ennemis irréconciliables des Hongrois et qu'ils ne scauroient souffrir sans chagrin aucun ministre de Vostre Majesté » (1).

Cet état d'esprit était le résultat de la politique opportuniste de Louis XIV. Presque toutes les promesses que ses agents avaient faites au Prince et aux Mécontents n'avaient pas été tenues par lui. Le Roi avait évité de payer à Apafi, même les sommes dues pour les quartiers d'hiver que celui-ci avait accordés aux troupes de Boham lors de la campagne de 1678. La manière, d'autre part, dont le Roi avait liquidé cette armée en 1679, en refusant de payer les troupes et presque tous les officiers inférieurs, avait créé partout un grand mécontentement contre la France (2).

Par le traité de 1677, la France s'était engagée à faire tous les efforts possibles pour les faire comprendre dans le traité de la paix générale ; si, malgré sa bonne volonté, elle ne devait pas réussir, le Roi prenait l'engagement de continuer à les protéger en secret et de leur payer les mêmes subsides qu'auparavant. Or, pendant les négociations de Nimègue, Louis XIV n'avait pensé à aucun moment à leur donner satisfaction sur ce point. La paix avec l'Autriche une fois conclue, il éluda de la même manière l'obligation de leur continuer le paiement des subsides.

Si, à la suite de tous ces faits, le Prince de Transylvanie, le comte Teleki et les Mécontents de Hongrie, ne pouvaient avoir trop de confiance dans les promesses du Roi de France et de ses agents, ils avaient pourtant tout intérêt à continuer les relations avec lui, pour pouvoir toucher de temps en temps quelques pensions de sa part. Mais, pour cela encore, il leur fallait être diplomates avec Louis XIV. Ils se rendaient très bien compte que le Roi de France les abandonnerait dès qu'il les verrait appuyés effectivement par la Porte. Pour cette raison, ils ne voulurent donner aucune information précise sur les véritables rapports qu'ils entretenaient avec la Porte, ni à Roger Akakia, ni à

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 6, fol. 97.

(2) BETHLEN NIKLOS : *Mémoires historiques*, p. 333.

Du Vernay-Boucault. Ce ne fut qu'au mois d'août que le Prince de Transylvanie informa enfin le représentant de la France qu'il allait secourir les Mécontents ⁽¹⁾.

*
* *

La Porte avait ordonné depuis le commencement de 1681 aux trois princes, de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, de faire des préparatifs militaires en vue de la campagne prochaine. La paix qu'elle venait de conclure à cette époque avec les Moscovites la rendait de nouveau libre pour s'occuper de l'affaire de Hongrie. D'ailleurs, le grand vizir Kara Mustafa désirait déjà depuis longtemps une guerre avec l'Autriche ⁽²⁾. Les Mécontents de Hongrie pouvaient aider beaucoup les Turcs dans cette entreprise. L'Empereur se trouvait dans une situation d'autant plus difficile qu'il se rendait compte, d'une part, du danger ottoman et que, d'autre part, il voulait être libre pour pouvoir mieux s'opposer à la politique des réunions de Louis XIV. Poussé par ce double intérêt, Léopold essaya pendant toute l'année de 1681 de chercher un accord avec la Porte et les Mécontents. Les propositions qu'il fit aux Turcs par son résident Khunitz pour le renouvellement des capitulations n'eurent aucun succès ⁽³⁾. Le même échec lui arriva avec les Mécontents.

Léopold avait décidé depuis le 28 février de convoquer les Etats de Hongrie le 28 avril à Oedenbourg, pour leur demander de prendre toutes les mesures nécessaires à la pacification de la Hongrie. Le comte Tököly, le chef des Mécontents, invité lui aussi, avait refusé de s'y présenter ⁽⁴⁾.

(1) Les représentants des Mécontents à Constantinople avaient déclaré à Guilleragues à la fin du mois de mai que le Grand Vizir leur avait promis de secourir les Kurucz dans quelques mois. (Lettre de Guilleragues à Colbert de Croissy du 26 mai 1681. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 240.) Mais l'ambassadeur français était trop habitué aux déclarations de ce genre, pour prendre au sérieux cette information. C'est seulement à partir de la fin du mois de juillet qu'il commença à croire que les Turcs appuieraient les Mécontents, soit directement avec leurs propres forces, soit indirectement, par les trois princes, de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie. (Lettre de Guilleragues au Roi du 31 juillet. *Ibid.*, fol. 251-258.)

(2) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, p. 60.

(3) *Ibid.*, pp. 60-61.

(4) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 371.

Pour la première fois depuis le commencement de la révolte, la Cour de Vienne était enfin résolue à faire des concessions importantes aux Mécontents. Le Roi ouvrit lui-même la session de la Diète le 25 mai, et prononça un discours par lequel il s'engagea à donner satisfaction à un grand nombre de leurs revendications. Il promit une amnistie, des concessions aux protestants et le rétablissement de la fonction de palatin. D'après la proposition du Roi, la Diète élit quelques jours après Paul Esterhazy comme Palatin de Hongrie ⁽¹⁾.

La décision de la Cour de Vienne de pacifier la Hongrie mettait la Porte dans l'impossibilité de différer plus longtemps le secours que les Mécontents lui demandaient depuis des années. Pour les empêcher de se réconcilier avec l'Autriche, la Porte ordonna aux Princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, et aux Pachas de Temeswar et Grosswardein, d'aller au secours des Mécontents. Dès qu'il connut cette décision de la Porte, le comte Tököly prévint l'Empereur qu'il estimait illégales toutes les décisions de la Diète et l'élection du palatin, et lui demanda de rétablir purement et simplement l'ancienne constitution du pays. Il lui annonça en même temps la cessation de l'armistice et la reprise des hostilités ⁽²⁾.

Vers la fin du mois d'août, Apafi et Teleki, obligés par les Turcs, se portèrent au secours des Mécontents. Les Princes de Moldavie et de Valachie envoyèrent eux aussi quelques troupes. Le comte Tököly fut appuyé également par les Pachas de Temeswar et de Grosswardein. Après avoir occupé plusieurs places dans la Hongrie, Tököly se dirigea avec ses troupes vers le gros des forces autrichiennes qu'il contraignit à franchir la Tissa.

Le Prince de Transylvanie et son ministre Teleki, dont les rapports étaient très tendus avec le comte Tököly, se retirèrent vers la fin du mois d'octobre avec leurs troupes en Transylvanie.

Apafi n'avait aucun intérêt à faciliter aux Turcs l'occupation de nouvelles places en Hongrie. Il savait aussi que les Mécontents n'agissaient que d'après les ordres de la Porte qui entretenait des relations très étroites avec Tököly, leur

(1) FESSLER: *Op. cit.*, t. 4, p. 372.

(2) *Ibid.*, p. 374.

chef. Apafi voyait déjà en lui un adversaire dangereux et un candidat possible pour le trône de la principauté ⁽¹⁾. Pendant toute la durée de la campagne, il vécut dans les plus mauvais termes avec Tököly ⁽²⁾. Au siège de Szatmar il fut accusé de vouloir empêcher les Mécontents de prendre cette place. Le pacha qui commandait les troupes turques à ce siège envoya des plaintes contre lui à Constantinople ⁽³⁾. « Quant au siège de Szatmar, écrivait Vitry au Roi, que les Transylvains, joints aux Turcs, avoient voulu entreprendre, puisque le comte Tekeli avoit marché avec ses troupes du costé du général Caprara affin de l'occuper pour favoriser cette entreprise, ils y ont demeuré quinze jours inutilement, ensuite de quoy, le Prince de Transylvanie, après avoir essuié quelques reproches du Bassa sur la lacheté de ses troupes, l'accusant aussy de conivence avec l'empereur, il se retira dans ses Etats..... » ⁽⁴⁾.

Avant même de connaître l'abandon de la campagne par le Prince de Transylvanie, Louis XIV était déjà décidé à ne plus traiter avec lui.

*
* *

Si le Prince de Transylvanie avait caché à la France jusqu'au dernier moment l'ordre de la Porte d'aller au secours des Mécontents, Guilleragues de Constantinople, Sébeville de Vienne, le marquis de Vitry et Forbin-Janson de Pologne, n'avaient pas manqué d'informer Louis XIV que les Turcs se préparaient à attaquer l'Autriche ⁽⁵⁾.

(1) *Histoire d'Emeric comte de Tekeli ou Mémoires pour servir à sa vie*, p. 121.

(2) Lettre de Vienne du 10 novembre. *A. M. Guerre*, t. 668, pièce 208; lettre de Vitry au Roi du 3 octobre. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica...*, t. 7, p. 173.

(3) *Histoire des troubles de Hongrie*, t. 2, p. 32; *Mémoires de M. de... (Brégy ?)*, éd. MICHAUD ET POUJOLAT, 3^e série, t. 7, pp. 629-631.

(4) Lettre du 20 novembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 69, fol. 651.

(5) « La face des affaires de Hongrie a entièrement changé, écrivait Forbin-Janson et Vitry au Roi le 18 juillet. Le prince de Transylvanie avoit ordre de la Porte de se mettre en campagne à la fin de ce mois avec toutes ses forces pour aller au secours des Mécontents et que le Grand Seigneur y devoit joindre 30.000 hommes de ses troupes... » *Ibid.*, fol. 557.

On a vu plus haut que le Roi de France prenait grand intérêt à l'exactitude de toutes ces informations. « Je suis fort satisfait, écrivait-il à Guilleragues le 16 juillet, de toutes les particularités que vous m'écrivez concernant les affaires de la Transylvanie et des Mécontens, et comme vous en connoissez assez l'importance et les suites qu'elles peuvent avoir, je ne doute point, que vous ne donniez tous vos soins à pénétrer les résolutions qui se prendront à la Porte sur ces affaires » (1).

Léopold, devant l'imminence d'une intervention turque en Hongrie, s'était adressé dès le commencement du mois de juillet au Pape pour solliciter un secours en argent (2). Innocent XI insista de nouveau auprès des princes chrétiens pour les décider à s'unir contre les Turcs.

A la fin de l'été de 1681, Louis XIV savait donc par plusieurs voies que l'Autriche était exposée à une guerre avec l'Empire ottoman. Si véritablement cette guerre devait éclater, la France n'avait plus besoin du Prince de Transylvanie et des Mécontents de Hongrie. Informé d'autre part, par Akakia, de la mauvaise foi d'Apafi et de son ministre Teleki, Louis XIV recommanda à Du Vernay-Boucault, le 4 septembre, de se retirer en Pologne, si le Prince continuait à persister dans son hostilité à l'égard des Mécontents. Il lui prescrivit en même temps de continuer la correspondance avec le comte Tököly et de ne pas suivre la Cour d'Apafi, lorsque celui-ci serait obligé par les Turcs d'aller au secours des Mécontents (3).

Au cours du mois de septembre, le Roi de France eut enfin confirmation qu'Apafi, aidé par les Princes de Moldavie et de Valachie, était allé secourir les Mécontents. Il

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 241.

(2) Lettre de Léopold à Innocent XI du 1^{er} juillet. La réponse du Pape est du 23 août. P. F. IOACHIM-JOSEPH BERTHIER : *Innocentii P. P. XI Epistolae ad Principes*, t. 1, p. 441.

(3) « Quoy qu'il en soit, lui écrivait le Roi, quand les armées ottomanes seront jointes au prince de Transylvanie, je ne désire pas que vous suiviez cette cour, et comme vous ne pouviez pas aussy m'y rendre aucun service cet hiver sy le prince de Transylvanie et Teléki ne changent point de sentimens, je vous permets en ce cas de repasser en Pologne, soit sous le prétexte d'y aller recevoir l'argent que j'auray destiné pour assister les Mécontents soit sous tel autre que vous croirez plus speciaux et plus agreable à la Cour où vous estes... » (*M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 4, fol. 331.)

savait maintenant que l'Empereur était occupé sérieusement en Hongrie et qu'il ne pouvait pas envoyer des troupes sur le Rhin. « Vous jugez bien vous-même, écrivait-il à Sébeville le 26 septembre, que l'empereur ne sera pas plus tôt débarrassé des affaires qui retiennent ses principales forces du côté de la Hongrie qu'il ne songera plus qu'à porter la guerre sur le Rhin » (1).

Assuré pour un moment contre toute intervention de l'Empereur, Louis XIV continua à faire des réunions. Le 30 septembre, il occupa Strasbourg ; le même jour, des troupes françaises entrèrent dans Casal en Italie.

Ces deux nouvelles conquêtes provoquèrent un grand mécontentement à travers l'Empire. Louis XIV apprit, pendant son voyage à Strasbourg au mois d'octobre, que la Suède, blessée par la réunion du duché de Deux-Ponts, avait conclu le 30 septembre un traité avec les Provinces-Unies pour le maintien de la paix de Nimègue. A partir de ce moment, il « joua serré ». Il offrit à l'Empereur de ne plus continuer les réunions pourvu qu'on lui laissât celles qu'il avait déjà faites jusqu'en septembre (2). Pour se garantir mieux encore contre une intervention de l'Empereur, Louis XIV décida de resserrer l'alliance avec l'Electeur de Brandebourg. Il signa un nouveau traité avec Frédéric-Guillaume le 22 janvier 1682. Le 25 mars, les deux alliés conclurent un autre traité avec le Danemark.

Le changement qui s'était produit pendant ce temps en Hongrie obligea le Roi de France à s'intéresser davantage à la diversion des Mécontents.

Le Prince de Transylvanie avait abandonné la campagne à la fin du mois d'octobre. Peu de temps après, le comte Tököly avait signé avec l'Autriche un armistice de plusieurs mois. Le marquis de Vitry, en informant le Roi le 20 novembre de ce qui se passait en Hongrie, lui montra que le Prince de Transylvanie faisait tous ses efforts pour décider les Mécontents à se réconcilier avec l'Autriche, et qu'il n'y

(1) ALBERT SOREL : *Recueil des Instructions... Autriche*, p. 92.

(2) E. LAVISSE : *Op. cit.*, p. 358. Après l'occupation de Strasbourg, la Cour de Vienne craignait que Louis XIV n'étendît ses conquêtes jusqu'en Souabe et qu'il ne posât ensuite sa candidature au trône de l'Empire. Tous les démentis qu'il donna à ces rumeurs ne réussirent pas à dissiper les craintes de Léopold. (A. LEGRELLE : *Louis XIV et Strasbourg*, pp. 220-222.)

avait d'autres moyens pour les empêcher, que d'appuyer fortement le comte Tököly. « La confiance seule qu'il a en la protection de Vostre Majesté, écrivait Vitry, luy fait soustenir avec fermeté tous les efforts qui se font contre luy. » Il exprima l'avis que, sans l'appui du Roi de France, Tököly « seroit contraint de ceder à la nécessité » (1).

A la fin du mois de novembre, Vitry proposa au Roi de négocier directement avec le comte Tököly. L'ambassadeur français lui avait déjà promis, par l'intermédiaire de Nemesany, son agent en Pologne, un secours de 4.000 ducats de la part du Roi de France, s'il continuait la guerre. Louis XIV non seulement approuva cette somme, mais il écrivit à Vitry le 11 décembre de promettre à Tököly encore 100.000 écus, s'il recommençait la campagne au printemps prochain (2). L'abandon de la campagne par le Prince de Transylvanie, et les concessions importantes que l'Autriche offrait aux Mécontents pour se soumettre, inquiétèrent de nouveau la France. Au commencement du mois de décembre, Louis XIV ne considérait pas comme impossible un accord entre les Mécontents et la Cour de Vienne. D'autre part, il n'avait encore aucune information précise sur l'intention de la Porte. Ce qui le préoccupait surtout, c'était de savoir pour quelle raison les Turcs n'avaient pas continué l'expédition. Il soupçonnait même que c'était la Porte qui avait ordonné aux Mécontents et au Prince de Transylvanie de cesser la campagne. « Parce que, écrivait le Roi à Vitry, il y a beaucoup d'apparence que ce party n'a d'autre mouvement que celui que les Turcs luy donnent » (3).

Mais, peu de temps après, les informations qu'il reçut de la part de Vitry, de Guilleragues et de Sébeville, lui firent connaître que les Turcs n'avaient pas l'intention d'abandonner l'affaire de Hongrie. Sébeville lui écrivait le 12 novembre que la Cour de Vienne considérait la guerre avec les Turcs comme « infaillible ». « Il n'y a, ajoutait-il, que Monsieur le Prince de Baden qui dit toujours que, si l'empereur l'en croyait, il signeroit dez aujourd'huy la paix avec le Turc, quand il devoit luy en coûter toute la Hongrie, et soutient qu'il y gagneroit encore ; les principaux ministres seroient aussy de son avis s'ils y voyoient de la seureté,

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 69, fol. 651-654.

(2) *Ibid.*, t. 70, fol. 278.

(3) *Ibid.*, fol. 277.

mais ils n'y en trouveront point ; non plus qu'à traiter avec Tékéli » (1).

D'autre part, Vitry communiqua à la Cour le 5 décembre que les Turcs étaient très mécontents du Prince de Transylvanie, qui avait abandonné la campagne malgré leurs ordres, et qu'ils voulaient le remplacer au trône de la principauté par le comte Tököly. « Ce que je sçais de positif par le sieur Nemessany, ajoutait-il, c'est que le comte Tekeli entretient une parfaite correspondance avec les Bassas de Bude et de Varadin, qu'ils sont ses amis particuliers et qu'ils luy ont rendu et rendent encore tous les jours à la Porte et auprès du grand vizir, tous les offices imaginables et qu'ils n'ont rien oublié en mesme temps pour perdre le prince de Transylvanie. » Vitry exprima l'avis que le projet de remplacer Apafi par le comte Tököly serait très avantageux pour la France (2). Le même jour, Guilleragues confirma au Roi que les Turcs étaient très mécontents d'Apafi, qui entretenait des relations étroites avec la Cour de Vienne et qui était très hostile aux Mécontents. Il apprit par les délégués d'Apafi, arrivés le 1^{er} décembre à Constantinople, que le Prince était décidé à demander à la Porte de laisser les Mécontents se soumettre « pour toujours » à la principauté de Transylvanie. « Il n'y a aucune apparence, écrivait Guilleragues, que les Mécontents veuillent escouter ces propositions, et ils se resoudront plus tost à accepter celles de l'Empereur que de devenir sujets du prince de Transylvanie » (3).

Guilleragues ayant des relations avec les délégués d'Apafi et du comte Tököly — par l'intermédiaire du père Bennier — connaissait les mauvais rapports qui existaient entre les Transylvains et les Mécontents. Il chercha à convaincre les délégués d'Apafi que leur maître avait tout intérêt à voir les Turcs s'engager dans une guerre avec l'Autriche. S'ils faisaient la paix avec l'Empereur, ils attaqueraient certainement la Pologne, et dans ce cas, disait Guilleragues, les Turcs occuperaient des places en Transylvanie, pour s'assu-

(1) G. GUILLOT : *Léopold I^{er}. Les Hongrois, les Turcs, le siège de Vienne...*, p. 11.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 69, fol. 669. Le 27 décembre, Sébeville écrivait au Roi que la Cour de Vienne craignait un changement en Transylvanie où elle préférerait Apafi au comte Tököly. (*Ibid.*, *Autriche*, t. 5, suppl. fol. 265.)

(3) Lettre du 5 décembre 1681. *Ibid.*, *Turquie*, t. 16, fol. 309-310.

rer de nouveaux passages vers la Pologne. Le désir qu'Apafi montrait pour la pacification de la Hongrie obligea l'ambassadeur français à sympathiser avec les Mécontents ⁽¹⁾.

Le Grand Vizir déclara aux délégués d'Apafi qu'il n'y avait d'autre moyen pour son maître de se réconcilier avec la Porte qu'à continuer la guerre contre l'Autriche ⁽²⁾.

D'après tous les renseignements qu'il possédait, Guilleragues était convaincu que la Porte voulait obliger le Prince de Transylvanie à secourir les Mécontents ⁽³⁾.

Tandis que les Turcs se préparaient à attaquer l'Autriche, la Diète de Hongrie, d'Oedenbourg, se terminait le 30 décembre 1681 sans avoir pu pacifier la Hongrie ⁽⁴⁾. Sous l'influence des Mécontents, les députés protestants, qui avaient participé aux travaux de la Diète, avaient refusé toutes les propositions de la Cour de Vienne. Le comte Tököly avait été intransigeant parce qu'il se basait sur l'appui prochain de la Porte ⁽⁵⁾.

*
* *

Au commencement de l'année 1682, Louis XIV, malgré toutes ces informations, n'avait pas encore la certitude que les Turcs attaqueraient l'Autriche. Il savait que la Cour de Vienne oscillait entre deux politiques : l'une, était de faire la paix à tout prix avec la Porte et de déclarer ensuite la guerre à la France. « Plutôt faire des concessions aux infidèles, répétait souvent Léopold, qu'à l'ambition et à l'orgueil du Roi de France » ⁽⁶⁾. L'autre politique consistait à chercher un accord avec Louis XIV pour la question des réunions et faire la guerre à l'Empire ottoman. L'ambassadeur d'Espagne, le marquis de Borgomainero, faisait tous ses efforts pour empêcher l'Empereur de passer un accord avec

(1) Lettre de Guilleragues au Roi du 9 décembre 1681. *Ibid.*, fol. 313-315.

(2) Lettre de Guilleragues à Colbert de Croissy du 8 décembre. *Ibid.*, fol. 311.

(3) Lettre de Guilleragues au Roi du 20 décembre. *Ibid.*, fol. 325.

(4) FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, pp. 380-383.

(5) *Histoire des Troubles de Hongrie*, t. 2, p. 39.

(6) A. LEFAIVRE : *Op. cit.*, t. 2, p. 92 ; A. LEGRELLE : *Louis XIV et Strasbourg*, p. 160.

la France ⁽¹⁾. Les conférences de Francfort, où Louis XIV avait envoyé comme délégués Saint-Romain et De Harlay, n'aboutirent pas. Au mois d'avril 1682, le Roi de France envoya un ultimatum à Léopold. Il se déclarait prêt à renoncer aux autres prétentions qu'il pouvait avoir si on lui reconnaissait les réunions faites jusqu'en septembre 1681, la ville de Strasbourg comprise. Ces conditions n'étaient valables que jusqu'à la fin de novembre 1682 ⁽²⁾.

Depuis le 20 mars, le maréchal de Créquy avait levé le blocus de Luxembourg. Colbert de Croissy avait appelé l'ambassadeur d'Espagne le 23 mars et lui avait expliqué la raison de cette mesure. Le Roi de France, en présence du danger auquel était exposé l'Empire du côté des Turcs, voulait lui donner la possibilité de les combattre. « Le roi de France, lui avait déclaré Croissy, ne voulait point profiter des malheurs de la chrétienté pour ses intérêts particuliers, et que pour faire connoître à toute l'Europe la sincérité de ses intentions, il avoit envoyé ordre au Maréchal de Créquy de lever le blocus de Luxembourg et qu'il choisissoit le roi d'Angleterre pour son arbitre et lui donnoit pouvoir de terminer tous les différends qu'il avoit avec l'Espagne » ⁽³⁾.

Pendant que Louis XIV prenait ces mesures pour permettre aux partisans de la guerre avec les Turcs de triompher à

(1) G. GUILLOT : *Léopold I^{er}. Les Hongrois, les Turcs, le siège de Vienne...*, p. 9 ; MARIUS VACHON : *La France et l'Autriche au siège de Vienne en 1683...* (*La Nouvelle Revue*, t. 23, p. 774).

(2) BERTRAND AUERBACH : *Recueil des Instructions... Diète Germanique*, p. 70.

(3) *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV* (éd. COMTE DE COSNAC ET ARTHUR BERTRAND, t. 1, pp. 89-90). « Sur les avis que Sa Majesté reçut de Constantinople, écrit St-Hilaire dans ses Mémoires, il envoya ordre à M. de Barrillon, son ambassadeur en Angleterre de demander une audience publique et d'y déclarer que le roi, son ma tre, sur les nouvelles très certaines des préparatifs de guerre extraordinaires qui se faisaient dans l'empire ottoman, à desssein de soutenir les rebelles de Hongrie, et de faire la guerre à l'empereur, avoit aussitôt ordonné à ses troupes de se retirer et de lever le blocus de Luxembourg, afin que la chrétienté fût mieux défendue et que l'empereur avec toutes ses forces, pût soumettre les rebelles (les Mécontents de Hongrie) et chasser les Infidèles de ce royaume (de Hongrie), espérant toutefois que Sa Majesté britannique, si zélée pour la tranquillité de l'Europe et ce qui étoit de justice, s'emploieroit incessamment auprès du roi Catholique (le roi d'Espagne), pour lui faire avoir au plus tôt satisfaction de ses justes prétentions sur la ville de Luxembourg... » (*Mémoires de St-Hilaire*, éd. LÉON LECESTRE, t. 2, p. 11.)

Vienne, il suivait une politique à l'égard de l'Empire ottoman qui devait encourager celui-ci à attaquer l'Autriche.

Cette politique, on le verra plus loin, était étroitement liée aux relations qu'il entretenait avec les Mécontents et le Prince de Transylvanie.

*
* *

Pendant l'été de 1681, contrairement à la politique suivie par le Roi, l'amiral français Duquesne avait provoqué un grave conflit avec la Porte. Il avait poursuivi huit navires montés par des corsaires tripolitains, jusque dans le port de Khios. Devant son refus de quitter le port, le commandant turc ouvrit le feu contre la flotte française. Duquesne, en ripostant, avait lancé sur la ville 4.000 boulets qui avaient endommagé un grand nombre de maisons et plusieurs mosquées. La population avait eu quatre-vingts tués et plus de huit cents blessés. Dès qu'on eut connaissance à Constantinople de cet événement, la Porte envoya le Kapitan pacha à Khios avec une flotte de 48 galères ⁽¹⁾.

Ce conflit avec la Porte était arrivé précisément au moment où, d'une part, les Turcs appuyaient les Mécontents par les Princes de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie, et par les Pachas de Hongrie, et, d'autre part, Louis XIV se préparait à occuper Strasbourg. Le Roi fut mécontent de l'attitude de Duquesne. « Il eût été à souhaiter, lui écrivait-il le 31 août, que vous n'eussiez point été obligé de tirer sur les forteresses du Grand Seigneur, et vous devez l'éviter autant que vous le pourrez dans toutes les occasions possibles » ⁽²⁾.

Louis XIV, ayant appris que le Kapitan pacha était allé à Khios avec une flotte de 48 galères, recommanda à Duquesne, le 16 octobre, d'éviter tout nouveau conflit avec la Porte. « Pour le commerce de mes sujets, dans le Levant, lui écrivait-il, et en considération de l'état présent des affaires en Europe, il ne faut pas de guerre ouverte avec le

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, p. 55 ; G. FLASSAN : *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française*, t. 4, pp. 33-34 ; LE VICOMTE DE LA JONQUIÈRE : *Histoire de l'Empire ottoman*, t. 1, p. 269.

(2) A. JAL : *Abraham Duquesne et la Marine de son temps*, t. 2, p. 38.

Grand Seigneur. Il faut donc persuader les officiers de la Porte que le roi ne veut pas de guerre avec leur Maître, et ne rien faire à l'égard des barques et vaisseaux turcs qui naviguent dans l'archipel, quand même vous sauriez que ces barques porteraient des marchandises aux vaisseaux de Tripoli qui sont dans Chio... Lorsque le capitán pacha voudra faire sortir les vaisseaux corsaires sous prétexte que le Grand Seigneur les a achetés, il faut le décider par raison à renoncer à ce projet, en lui remontrant que, malgré l'alliance entre la France et la Porte, vous retiendriez les vaisseaux. Si pourtant le pacha persistait à vouloir les faire sortir, il vaut mieux ceder que d'engager un combat..... » (1).

La Porte demanda à la France pour le règlement de l'affaire de Khios 375.000 écus. Guilleragues, invité à se rendre auprès du Grand Vizir, refusa de s'asseoir sur le tabouret qui avait été placé, comme d'habitude, au-dessous de l'estrade (sopha) et s'entretint debout avec Kara Mustafa. Le Grand Vizir lui demanda de s'engager par écrit à présenter au nom du Roi de France des excuses au Sultan, et à lui donner la réparation pécuniaire. Guilleragues, ayant refusé, fut mis en état d'arrestation chez le tschaouschbaschi. Il ne fut libéré qu'après avoir pris par écrit l'engagement que le Roi de France écrirait au Sultan qu'il n'avait pas donné l'ordre à Duquesne de tirer sur la ville de Khios, et qu'il s'engageait en son nom personnel à donner au Sultan, dans un délai de six mois, un présent « de choses belles » (2).

On parla même à Constantinople d'une guerre possible avec la France. Kara Mustafa enjoignit aux résidents des Mécontents et du Prince de Transylvanie de communiquer à leurs maîtres de ne plus rien entreprendre contre l'Autriche, parce que les Turcs pensaient à une guerre contre la France (3). Mais cette menace ne fut qu'un stratagème pour forcer Guilleragues à donner satisfaction au Sultan, parce

(1) CASIMIR GAILLARDIN : *Histoire du règne de Louis XIV. Récits et Tableaux*, t. 4, p. 26. A la fin, ce fut le Kapitan pacha qui, manquant de vivres, avait cédé. *Ibid.*

(2) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, p. 56 ; *Mémoires du chevalier D'ARVIEUX...*, t. 6, pp. 205-210 ; lettre de Guilleragues au Roi du 25 octobre 1681. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 277-298.

(3) Lettre de Guilleragues du 25 octobre. *Ibid.*, fol. 288.

que la Porte était fermement résolue à éviter tout conflit militaire avec la France.

Le résident d'Apafi, voulant excuser son maître d'avoir quitté le siège de Szatmar, déclara au Grand Vizir, au commencement du mois de décembre, qu'à Vienne on espérait une guerre entre les Turcs et la France. Kara Mustafa lui répondit « qu'Abaphy ne devoit pas se mesler de cette affaire parce que cela, n'estoit pas assuré » ⁽¹⁾.

Louis XIV, avant de connaître l'accord qui était intervenu entre Guilleragues et la Porte, lui écrivit le 12 décembre que, si on ne lui donnait pas satisfaction sur la question du Sopha, il « pourrait bien se déterminer » à le rappeler. « Je differeroys néanmoins encore, continuait le Roi, à prendre mes dernières résolutions jusqu'à ce que je sois informé du succez qu'aura l'affaire de Chio. »

En attendant, il devoit montrer aux Turcs que la France voulait vivre en bons rapports avec eux. Le Roi, étant informé par Sébeville que les ministres de l'Empereur avaient répandu à Vienne le bruit que la France avait proposé à l'Autriche de lui envoyer un secours contre les Turcs et les Mécontents, si elle acceptait les réunions, ordonna à Guilleragues de donner un démenti absolu à ces bruits. Il devoit également attirer l'attention de la Porte sur le fait que l'Autriche utilisait ces intrigues seulement dans le but d'obtenir la pacification de la Hongrie et la paix avec l'Empire ottoman ⁽²⁾.

Pendant ce temps, Duquesne, qui ne comprenait pas la politique de Louis XIV à l'égard de la Porte, continuait à provoquer les Turcs. Il s'approcha des Dardanelles, fit arrêter par son escadre tous les bâtiments chargés de vivres, qui devaient être transportés à Constantinople et menaça la Porte, si elle ne donnait pas satisfaction à Guilleragues dans l'affaire du Sopha, d'aller à Constantinople et de mettre le feu dans la ville ⁽³⁾.

Louis XIV le rappela en Provence le 31 janvier 1682, lui donnant « quinze jours ou trois semaines pour tout délai » si sa présence était encore nécessaire à Guilleragues.

(1) Lettre de Guilleragues du 8 décembre. *Ibid.*, fol. 311.

(2) Lettre du Roi à Guilleragues du 12 décembre 1681. *Ibid.*, fol. 275-276.

(3) DU MONT : *Le Cérémonial diplomatique des Cours de l'Europe*, t. 2, p. 711.

Mais Duquesne n'exécuta pas l'ordre du Roi. Louis XIV lui en fit pour cela de très sévères remontrances. Il lui écrivit le 13 juin 1682 qu'il n'acceptait plus aucun retard et qu'il ne lui permettait pas d'interpréter ses ordres. « Comme les ordres que je donne, lui écrivait le Roi, sont toujours concertés avec connoissance, je désire qu'on les exécute sans réplique et sans qu'on se donne la liberté de les interpréter » (1).

Le 18 juin, Duquesne arriva enfin avec son escadre à Toulon. Entre temps, l'affaire de Khios avait été définitivement réglée par Guilleragues dès la fin du mois de mai (2).

*
* *

Depuis le mois de septembre 1681, Louis XIV avait laissé la liberté à Du Vernay-Boucault de sortir de Transylvanie, lorsqu'il constaterait qu'Apafi ne voudrait pas changer son attitude à l'égard des Mécontents. Il resta pourtant à la Cour d'Apafi jusqu'en février 1682. Pendant ce temps, dans toutes les lettres qu'il adressa soit à la Cour, soit au marquis de Vitry en Pologne, il exprima constamment l'avis qu'on ne pouvait plus compter sur le Prince pour secourir les Mécontents et qu'au contraire, celui-ci les poussait par tous les moyens à se réconcilier avec l'Autriche. Depuis surtout qu'Apafi avait abandonné la campagne à la fin d'octobre 1681, les rapports entre lui et les Mécontents étaient devenus encore plus tendus. Les délégués du comte Tököly, arrivés à Constantinople au commencement de janvier 1682, se plaignirent au Grand Vizir du Prince de Transylvanie qui voulait à tout prix la paix en Hongrie. Ceux d'Apafi accusèrent à leur tour Tököly d'intelligence avec l'Autriche et déclarèrent au Grand Vizir que leur

(1) A. JAL : *Abraham Duquesne et la Marine de son temps*, t. 2, p. 413.

(2) L'ambassadeur français avait donné au Sultan, en son nom, un présent en valeur de 250.000 écus que le Roi approuva le 1^{er} septembre 1682. (Lettre du Roi à Guilleragues. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 404.) Le présent se composait d'un écrin de pierreries, de deux fauteuils artistement sculptés, d'une glace de Venise dans un cadre d'argent, de cinq pendules, d'un tapis des Gobelins, de plusieurs pièces de draps, de satin, de velours et de lourdes étoffes vénitiennes. (HAMMER : *Histoire de l'Empire ottoman*, t. 12, p. 58.)

maître ne pouvait admettre les prétentions du chef des Kurucz. Guilleragues finit par le soupçonner lui-même d'entretenir des relations secrètes avec la Cour de Vienne, ne pouvant s'expliquer autrement le fait que Léopold ait permis aux Kurucz de prendre des quartiers d'hiver dans plusieurs comitats de la Haute-Hongrie ⁽¹⁾. Ce qui donnait une certaine vraisemblance au bruit qu'il était d'intelligence avec l'Autriche, c'était le fait que Tököly négociait depuis quelque temps avec la Cour de Vienne, afin d'obtenir le consentement de Léopold pour son mariage avec la veuve de Rakoczy, qui possédait de vastes propriétés dans la Haute-Hongrie. Mais, en dehors de cette affaire, il n'y avait rien de vrai, quant à l'accusation que le chef des Kurucz négociait sa réconciliation avec l'Autriche. La version qui circulait d'autre part que la Porte serait disposée à remplacer Apafi par le comte Tököly, fit empirer davantage les rapports entre le Prince et les Mécontents. Au commencement de janvier 1682, ils demandèrent à Du Vernay-Boucault de traiter seulement avec eux et de se retirer de la Cour du Prince en Pologne. Ils étaient même mécontents de l'agent français qui refusait de prendre ouvertement leur parti contre le Prince de Transylvanie ⁽²⁾. En réalité, celui-ci sympathisait avec eux, mais il était chargé par son instruction de chercher par tous les moyens à les rapprocher.

Ayant constaté qu'il n'y avait plus moyen de mettre fin à leur querelle, Du Vernay-Boucault se retira en Pologne, au mois de février 1682. Il quitta la Transylvanie sans pourtant rompre les relations avec Apafi et le comte Teleki. Pour les assurer qu'il y reviendrait, il donna même de l'argent pour faire réparer la maison qu'il devait habiter à son retour, à Alba Julia. Depuis la signature du traité du 27 mai 1677, le Prince de Transylvanie n'avait cessé de demander au Roi de France de l'exécuter, malgré la paix

(1) Lettre de Guilleragues au Roi du 14 janvier 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 328-332.

(2) Leurs délégués à Constantinople se plaignirent au père Bennier, écrit Guilleragues au Roi le 14 janvier, « qu'Apaphy ne pensant qu'à la paix de la Porte avec l'Empereur, retenoit l'argent que Vostre Majesté leur avait destiné et que Du Vernay Boucault, trop crédule, ne penetrait pas les mauvaises intentions de Teleki, ministre de Transylvanie ». *Ibid.*

que Louis XIV avait conclue à Nimègue avec l'Empereur. Lorsque Du Vernay-Boucault partit pour la Pologne, le comte Teleki lui demanda de nouveau au nom du Prince l'exécution de ce traité, lui déclarant qu'Apafi attendrait la réponse définitive jusqu'au mois d'avril. Teleki ajouta que ce délai passé, le Prince « ne pourroit pas se dispenser de faire esclater ses plaintes ». Rendant compte au Roi des conditions dans lesquelles il avait quitté la Transylvanie, Du Vernay-Boucault exprima l'avis que lors de son retour à la Cour d'Apafi — si le Roi le trouvait encore nécessaire — il devrait porter un « cadeau considérable » au Prince et des pensions — cette fois-ci, augmentées, — au comte Teleki et aux chefs ⁽¹⁾.

Lorsque la lettre de Du Vernay-Boucault arriva à la Cour, le Roi savait déjà que l'Empereur ne renonçait pas à l'idée de chercher un accord avec la Porte. Depuis le commencement du mois de février, Léopold avait envoyé à Constantinople une grande ambassade sous la présidence du comte Albert de Caprara pour soumettre aux Turcs de nouvelles propositions en vue du renouvellement de la paix ⁽²⁾.

Dans ces conditions, Louis XIV fut obligé de s'intéresser à nouveau à la diversion de Hongrie. Il écrivit au marquis de Vitry le 2 avril de continuer les relations avec le comte Tököly et de lui promettre le secours de la France s'il recommençait les hostilités ⁽³⁾. Le même jour, il répondit à Du Vernay-Boucault qu'il lui laissait la liberté de retourner en Transylvanie lorsqu'il le jugerait utile, portant avec lui le cadeau et les pensions qu'il avait demandés ⁽⁴⁾. Tout en étant décidé à ne traiter qu'avec le comte Tököly, Louis XIV ne voulait pas interrompre les relations avec le Prince de Transylvanie. Il désirait au contraire les resserrer pour fortifier le parti des Mécontents.

Guilleragues, lui ayant écrit qu'il s'efforçait de le réconcilier avec les Transylvains, le Roi l'approuva le 8 avril, en lui recommandant de continuer à travailler dans ce sens.

(1) Lettre de Du Vernay au Roi du 24 février 1682. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 6, fol. 224.

(2) HAMMER : *Histoire de l'Empire ottoman*, t. 12, p. 67.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 72, fol. 33.

(4) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 6, fol. 230.

Mais, pendant que Louis XIV tenait à maintenir les relations avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents, le Roi de Pologne prenait une décision qui devait les rendre très difficiles. Toutes les tentatives faites par Vitry et Forbin pour regagner Sobieski avaient échoué. Louis XIV savait déjà, depuis l'été de 1681, que le Roi de Pologne ne voulait plus s'engager avec la France. Forbin-Janson, estimant sa mission terminée, avait quitté la Pologne à la fin du mois de juillet 1681 ⁽¹⁾. Depuis, Sobieski avait continué sa politique de rapprochement avec l'Autriche. En avril 1682, informé que les Turcs se préparaient à secourir de nouveau les Mécontents et peut-être même à envahir la Hongrie, il ne voulut plus permettre à Vitry et à Du Vernay-Boucault d'entretenir aucune correspondance avec les Transylvains et les Mécontents ⁽²⁾.

La décision de Sobieski rendit impossible le retour de Du Vernay-Boucault en Transylvanie, d'où il ne pouvait plus correspondre avec Vitry. Aux demandes de Vitry et de Du Vernay-Boucault qu'on leur permit de continuer la correspondance avec Apafi et les Mécontents, Sobieski répondit qu'il ne voulait plus entendre parler de leurs « intrigues de Hongrie et de Transylvanie » ⁽³⁾.

Malgré les difficultés faites par Sobieski, Du Vernay-Boucault ne cessa d'entretenir en secret la correspondance avec les comtes Teleki et Tököly pendant tout le printemps de 1682. Les lettres échangées entre eux à cette époque n'ont pas d'intérêt, toutes se réduisant, soit d'une part, à toujours demander à la France des secours en argent, soit de l'autre, à leur faire régulièrement des promesses ainsi qu'à les encourager à continuer la guerre en Hongrie ⁽⁴⁾.

En juillet 1682, Louis XIV, malgré l'attitude de Sobieski, ordonna à Du Vernay-Boucault de passer en Transylvanie,

(1) COMTE DE FORBIN : *La seconde mission de Toussaint de Forbin en Pologne, 1680-1681*. (*Revue d'Histoire diplomatique*, 1913, p. 270.)

(2) Lettre de Vitry au Roi du 17 avril. K. WALISZEWSKI : *Acta Historica*, t. 7, pp. 205-207.

(3) Lettre de Du Vernay-Boucault à Colbert de Croissy du 29 mai 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 6, fol. 299.

(4) Lettres échangées entre Du Vernay, d'une part, et Faigel, Nemessany, Teleki et Tököly, d'autre part, pendant les mois de mars, d'avril et mai 1682. *Magyar Történelmi Társulat*, 1887, pp. 541-757 ; t. 1.890, pp. 684-688.

mais cette fois-ci dans de toutes autres conditions. Il savait déjà depuis longtemps, par les lettres de Guilleragues et de Du Vernay-Boucault, qu'on parlait à Constantinople de remplacer Apafi, au trône de la principauté, par le comte Tököly. Guilleragues avait déjà écrit à Colbert de Croissy le 27 février que la France serait intéressée à ce changement. « La disgrâce dont Apafi est menacé, écrivait-il, et dont les Mécontens pourroient profiter, avec quelque secours en argent de la part de Sa Majesté, les mettroit en estat de faire de la peine à l'empereur » (1).

Le Roi n'ayant pas la certitude que ce projet pourrait réussir, ne voulait pas s'engager dans cette direction. Le bruit que la Porte était décidée à remplacer Apafi par le comte Tököly, persista encore tout le printemps de 1682. Le 5 juin, Du Vernay-Boucault communiqua à la Cour que, d'après les informations qu'il possédait de Transylvanie et de Hongrie, Apafi et son ministre Teleki étaient sur le point d'être arrêtés par les Turcs qui voulaient mettre Tököly comme Prince de Transylvanie. Il demanda au Roi de lui permettre de passer en Transylvanie lorsque ces informations seraient une réalité (2). Le 12 juin, il écrivit au Roi que Tököly pourrait facilement devenir Prince de Transylvanie si la France voulait l'aider (3). Louis XIV, qui avait de nouveau laissé le 2 juillet la liberté à Du Vernay-Boucault de passer en Transylvanie, lorsque celui-ci considérerait son retour utile (4), prit, le 9 juillet, une nouvelle décision. A la suite de la lettre de Du Vernay-Boucault du 5 juin, le Roi l'autorisa à passer en Transylvanie dès qu'il verrait le comte Tököly installé définitivement sur le trône de la principauté. Il lui envoya même les lettres de créances pour le nouveau prince et lui recommanda d'être très prudent à l'égard d'Apafi, qui pourrait résister à la volonté de la Porte, de le remplacer par le comte Tököly (5). Mais, lorsque cette lettre arriva en Pologne, la situation était de nouveau changée en Hongrie.

*
* *

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 6, suppl. fol. 128.

(2) *Ibid.*, *Hongrie*, t. 6, fol. 304.

(3) *Ibid.*, fol. 319.

(4) *Ibid.*, fol. 302.

(5) Lettre du Roi à Du Vernay-Boucault du 9 juillet 1682. *Ibid.*, fol. 313.

Le comte Tököly avait dénoncé l'armistice et recommencé les hostilités avec le concours des Pachas de Hongrie et des Princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie. Dès le commencement de 1682, la Porte avait ordonné plusieurs fois à Apafi de se préparer pour la campagne prochaine et d'être prêt à se joindre avec ses troupes à celles de Tököly, lorsqu'il recevrait l'ordre d'Ibrahim, pacha de Bude ⁽¹⁾.

Après avoir essayé, moyennant argent, d'obtenir le consentement de la Porte à ne pas aller au secours des Mécontents ⁽²⁾, le Prince, que les Turcs menaçaient de remplacer s'il n'obéissait à leurs ordres, fut forcé de se mettre avec ses troupes à la disposition du Pacha de Bude.

Le comte Tököly, après avoir célébré son mariage avec Hélène Zrinyi, la veuve de Rakoczy (14 juin), qui possédait de vastes propriétés dans la Haute-Hongrie ⁽³⁾, publia un manifeste (26 juillet), dans lequel il accusait Léopold de vouloir tromper les Magyars et expliquait qu'il recommençait les hostilités avec le secours de la Porte, pour la liberté de la Hongrie ⁽⁴⁾.

A l'époque où la guerre reprenait en Hongrie, Du Vernay-Boucault se trouvait dans une situation très délicate en Pologne. Déjà, depuis le mois de mai, Sobieski l'avait obligé à rester à Niemirow pour l'empêcher d'entretenir des relations avec les Transylvains et les Mécontents. Au mois de juillet, on le menaça même de le chasser de cette localité. Il

(1) Lettres du Sultan et du Grand Vizir à Apafi. V. V. RENNER : *Türkische Urkunden den Krieg des Jahres 1683 betreffend nach den Aufzeichnungen des Marc' Antonio Mamucha della Tore*, p. 15.

(2) Lettre de Guilleragues au Roi du 30 juin 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 394-397. « Les envoyés d'Abaphy ont fait, écrivait Guilleragues, de vaines propositions pour ne l'engager pas à la guerre contre l'empereur; ils ont donné de l'argent, ils ont pris les conseils de l'Internonce (de l'Autriche) ils ont proposé quelques conditions et quelques difficultés touchant la succession du fils de leur prince et sur le commandement de Theukeuly au préjudice de Vesseleny. Le vizir leur a ordonné de partir incessamment pour déclarer à leur maistre qu'il falloit agir sans délai et sans prétexte, avec des assurances de toute sorte de bons traitemens si les succès estoient heureux. »

(3) M. DE SACY : *Histoire générale de Hongrie...*, t. 2, pp. 326-327; *Histoire du temps ou Journal galant*, p. 261.

(4) FR. KRONES : *Zur Geschichte Ungarns 1671-1683* (*Archiv. für Oesterreichische Geschichte*, t. 80, 1894, p. 387; FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 392.

était considéré en Pologne comme un « agent provocateur » qui cherchait à pousser les Turcs à attaquer des chrétiens ⁽¹⁾.

Louis XIV, qui était au courant de ces difficultés, avait recommandé le 2 juillet à Vitry d'intervenir auprès de Sobieski pour les supprimer. On peut voir dans cette lettre le véritable but de la politique que Louis XIV suivait à cette époque à l'égard de l'affaire de Hongrie. Il désirait ardemment voir les Turcs s'engager en Hongrie dans une guerre avec l'Empereur. « Il est de vostre adresse, lui écrivait le Roi, de luy (Sobieski) faire bien connoistre qu'il ne luy importe pas moins qu'à moy, d'occuper en mesme temps de ce costé (en Hongrie), les forces des Turcs et celles de l'Empereur » ⁽²⁾.

Au mois d'août, Louis XIV, étant informé que, d'une part, Sobieski ne voulait pas changer d'attitude et que, d'autre part, les hostilités avaient recommencé en Hongrie, recommanda à Du Vernay-Boucault de se retirer à Dantzic et d'attendre là une occasion plus favorable pour passer en Transylvanie. Il répéta cet ordre le 17 et le 30 septembre ⁽³⁾. Le Roi ne devait changer d'attitude qu'au mois de novembre. Du Vernay-Boucault, qui soupçonnait le marquis de Vitry de vouloir le remplacer par son secrétaire, Deuil ⁽⁴⁾, ne voulut pas se retirer à Dantzic, et continua à correspondre avec le comte Tököly pour l'encourager à continuer la lutte ⁽⁵⁾.

Au fur et à mesure qu'arrivaient en Pologne les nouvelles concernant les grandes victoires remportées en Hongrie par les Kurucz et leurs alliés, la situation du marquis de Vitry et surtout celle de Du Vernay-Boucault devenaient de plus en plus difficiles.

Les Polonais, et plus spécialement les partisans de l'alliance avec l'Empereur, accusaient la France de vouloir

(1) Lettre de Du Vernay-Boucault à la Cour du 24 juillet 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 6, fol. 358.

(2) Lettre du Roi à Vitry du 2 juillet 1682. *Ibid.*, *Pologne*, t. 72, fol. 66.

(3) Lettre du Roi à Vitry. *Ibid.*, *Pologne*, t. 73, fol. 304; lettre du Roi à Du Vernay-Boucault. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 6, fol. 413.

(4) Lettre de Du Vernay-Boucault à la Cour du 18 septembre. *Ibid.*, fol. 421.

(5) Les lettres échangées entre Du Vernay-Boucault, le comte Tököly et Faigel, le secrétaire du dernier, pendant les mois d'août, septembre et octobre 1682, sont publiées dans le *Magyar Történelmi Társulat*, 1887-1888.

provoquer l'intervention des Turcs en Hongrie. Ils continuaient de voir dans la conquête de la Haute-Hongrie par les Turcs un grand danger pour la sécurité de leur pays. « C'est la principale raison, écrivait Vitry au Roi le 24 septembre, sur quoy le Roy de Pologne se fonde pour ne pas favoriser le party des Mescontens disant que ce seroit une chose qui le rendroit odieux à tout son royaume » (1).

La nouvelle qui arriva en Pologne à la fin du mois de septembre, que la Porte avait nommé le comte Tököly roi de la Haute-Hongrie, provoqua de nouvelles attaques contre la France. Le 10 août, le Sultan avait signé un diplôme par lequel il accordait au comte Tököly la dignité royale pour la Haute-Hongrie. La Porte le prenait sous sa protection, et il devait lui payer un tribut annuel de 40.000 piastres.

Au mois de septembre, après la conquête de Füle, Ibrahim, pacha de Bude, conféra solennellement à Tököly le diplôme du Sultan, en même temps que l'étendard et les queues de cheval, insignes que la Porte attribuait à ses plus hauts feudataires (2). Les Transylvains protestèrent contre l'élévation de Tököly à la dignité royale. « Les transylvains, écrivait Vitry au Roi le 1^{er} octobre, commencèrent à crier hautement, tous d'une commune voix, qu'ils n'avoient point d'autre roy que Léopold, c'est à dire l'Empereur, qu'ils ne faisoient pas la guerre pour en avoir un nouveau, mais pour maintenir leurs privilèges et leurs libertés... » (3).

La nomination de Tököly comme roi de la Haute-Hongrie, engageait maintenant ouvertement la Porte à le protéger contre l'Autriche. Dès lors, Sobieski ne pensa qu'à hâter la conclusion de son alliance avec l'Empereur.

Vitry, d'après l'ordre de Louis XIV, répandit vers cette époque le bruit que la Porte avait saisi la correspondance du comte Caprara, l'internonce impérial, et que les lettres interceptées prouvaient que l'Autriche poussait les Turcs à attaquer la Pologne. Zierowski, le résident impérial, protesta auprès de Sobieski et lui demanda une audience publique pour lui faire connaître l'activité des agents français

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 73, fol. 356.

(2) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, pp. 64, 505-506 ; FESSLER : *Op. cit.*, t. 4, p. 393 ; A. LEFAIVRE : *Op. cit.*, t. 2, p. 104.

(3) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 15.

en Pologne ⁽¹⁾. Elle lui fut accordée le 6 octobre. Zierowski montra au Roi quelques lettres échangées en septembre entre Du Vernay-Boucault, le comte Tököly et Faigel son secrétaire, qui avaient été saisies par le châtelain de Przemyśl ⁽²⁾, et qui prouvaient que la France cherchait, en appuyant le comte Tököly, à provoquer une guerre entre l'Empire et les Turcs. « J'ajoute pour l'intérêt de votre royaume, déclara Zierowski à Sobieski, que cette conduite a donné lieu de croire au monde que les Polonais étoient assez aveuglez pour ne pas voir les malheures que leur voisinage leur faisoit craindre et qu'ils vouloient se mettre le poignard dans le sein eux-mêmes en souffrant chez eux le sieur Du Vernay » ⁽³⁾. Il demanda à Sobieski de chasser Du Vernay-Boucault de Pologne. Zierowski déclara au Roi que, s'il ne lui donnait pas satisfaction, « il se verroit obligé de faire connaître à toute l'Europe que les intrigues de la France en Pologne, étoient cause des troubles de la Hongrie et de l'irruption des Turcs ».

Devant les attaques du résident impérial, le marquis de Vitry et Du Vernay-Boucault se contentèrent de répondre qu'ils n'étaient obligés de rendre compte de leurs actions qu'au Roi de France. Le lendemain, Sobieski fit connaître à Vitry qu'il ne pouvait plus permettre à Du Vernay-Boucault de rester à Niemirow où sa vie était en danger. Il se montra même disposé, si la France y consentait, à lui donner un passeport pour passer en Transylvanie ⁽⁴⁾.

Lorsque Louis XIV reçut cette lettre, il ordonna à Du Vernay-Boucault de passer à la Cour d'Apafi, « pour y rétablir, lui écrivait-il, vostre séjour et donner par là aux Mécontents quelque esperance que je ne les abandonneray

(1) J. DU HAMMEL DE BREUIL : *Op. cit.*, p. 54.

(2) Zierowski fit publier ces lettres dans presque toutes les gazettes de l'époque. GEORGES LOCKHARD : *Histoire secrète des Intrigues de la France en diverses Cours de l'Europe*, t. 3, pp. 243-249 ; *Lettre de Monsieur S. L... Seigneur polonais à Monsieur le marquis C. L... à l'assemblée des Etats de l'Empire à Ratisbonne sur les affaires présentes de la Hongrie, etc...*, pp. 68-91 ; Stanislaw Lysimachi Equitis Poloni *Epistola ad Claudium Lentulum Nobilem Marchiacum in qua Tecte Gallorum Pacis Belive, artes, ac cum Turcis et Seditiois Hungaris conspirationes reteguntur...*, pp. 70-77.

(3) *Lettre de M. S. L...*, pp. 63-66.

(4) Lettre de Vitry au Roi du 8 octobre 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 20-23.

pas ». Pour rendre le comte Teleki plus favorable à la France, le Roi autorisa Du Vernay-Boucault à lui payer pour une année la pension qu'il avait demandée ⁽¹⁾. Mais, à la date où le Roi prenait cette disposition, Du Vernay-Boucault avait déjà quitté la Cour de Pologne, se retirant à Dantzig, où il arriva au commencement de décembre ⁽²⁾. « Je crois, écrivait Vitry à Louis XIV le 12 novembre, que le roi de Pologne se croit deschargé d'un pesant fardeau et délivré des persécutions qu'il recevoit tous les jours du résident de l'empereur et de la part du nonce du Pape qui est entièrement devoué aux interests de la cour de Vienne » ⁽³⁾.

Louis XIV était disposé à employer tous les moyens pour empêcher une alliance entre la Pologne et l'Empereur. Il avait mandé à la Porte, par l'intermédiaire de Guilleragues, que si les Turcs attaquaient la Pologne, cela obligerait beaucoup de princes chrétiens d'aller à son secours, mais qu'il n'en serait pas de même, s'ils attaquaient l'Autriche. « Les Turcs, écrivait le Roi à Guilleragues le 8 avril 1682, ne doivent pas craindre aucune jonction de nos troupes avec celles de l'empereur et que le Grand Seigneuer trouvera toujours beaucoup moins d'opposition à son entreprise contre la Hongrie qu'il n'en rencontreroit en quelque autre Estat de la chrestienté que ce puisse estre, où il voudroit porter son armée » ⁽⁴⁾.

Pendant qu'il faisait tenir ce langage à Constantinople, Vitry était chargé d'exploiter ce fait auprès des Polonais pour les détourner de l'alliance avec Léopold. Le Roi lui indiquait même les insinuations dont il devait se servir pour atteindre ce but. Le bruit répandu par Vitry que l'Autriche travaillait à Constantinople afin de pousser les

(1) Lettre du Roi à Du Vernay-Boucault du 12 novembre 1682. *Ibid.*, *Hongrie*, t. 6, fol. 459.

(2) Il n'alla plus en Transylvanie comme affirme G. FLASSAN : *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française*, t. 4, p. 61. Le 5 novembre il écrit de Stry, le 10 décembre de Leopold et enfin le 11 décembre, de Dantzig. A partir de ce moment, on a des lettres de lui adressées de Dantzig, jusqu'en 1683 lorsqu'il rentra en France. *Ibid.*, fol. 487.

(3) *Ibid.*, *Pologne*, t. 74, fol. 67.

(4) KURT KOEHLER : *Die Orientalische Politik Ludwigs XIV...*, p. 122. Guilleragues constata qu'ayant parlé à la Porte de cette affaire, la déclaration du Roi avait produit « un bon effet ». Lettre de Guilleragues à la Cour du 11 août 1682. *Ibid.*, p. 123.

Turcs à envahir la Pologne, n'avait pas eu d'effet. Louis XIV songea à présenter Sobieski aux yeux des Polonais, comme étant personnellement intéressé à l'alliance avec l'Empereur ⁽¹⁾. Mais ce moyen ne devait pas lui réussir.

Louis XIV, étant informé que la Diète polonaise devait discuter la question de l'alliance avec l'Empereur, chargea Vitry le 26 novembre de chercher à l'empêcher par tous les moyens. « Vous ne devez, lui écrivait-il, faire aucune démarche publique qui tende à l'empescher ; il est bon neantmoins de traverser sous main autant qu'il vous sera possible, en cela et en toutes autres choses tout ce que ces Ministres Imperiaux poursuivront et temoigneront desirer... » Quant à la question des relations avec les Mécontents de Hongrie, Vitry fut chargé de ne plus insister auprès de Sobieski. Si la Diète voulait empêcher toute correspondance entre les agents français en Pologne, et les Mécontents, l'ambassadeur ne devait plus s'y opposer. « Il n'est pas de ma dignité, continuait le Roi, que vous fassiez aucune demarche pour prevenir cette resolution, d'autant plus que je trouveray tousjours assez d'autres moyens pour secourir le comte Tekeli lorsque je le jugeray à propos » ⁽²⁾.

(1) « J'apprens que Sebeville a esté averty, écrivait-il à Vitry le 13 novembre, que le roy de Pologne fait solliciter la Cour de Vienne d'obtenir l'ordre de la Toison d'Or, ce qui marque un grand attachement du dit roy aux interets de la Maison d'Autriche et il est bon que vous en repandiez le bruit adroitement, en sorte qu'on ne puisse pas penetrer qu'il vienne de vous, et qu'il serve neantmoins à faire naistre des obstacles aux desseins du dit Roy. » *Ibid.*, p. 104.

(2) Lettre du Roi à Vitry du 26 novembre 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 72, fol. 128. Louis XIV était attaqué partout, par le fait qu'en soutenant les Mécontents de Hongrie, il ne faisait que provoquer une guerre entre les Turcs et l'Empereur. (HUBERT GILLOT : *Le Règne de Louis XIV et l'opinion publique en Allemagne*, pp. 106-107.) L'auteur de la « *Lettre de Monsieur S. M. seigneur polonais à Monsieur le marquis C. L...* », attirait l'attention de l'Europe contre la politique anti-chrétienne de Louis XIV. Il commençait par : Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ?... Constrictam omnium civium meorum conscientia Gallorum cum perditis Hungaris ac Turcis conjurationem non vides ?..., et il continuait : « Les françois ont soulevé les Turcs, vous devez en être persuadés. Ceux-cy ne seront pas plutôt entrez en Autriche ; ils n'auront pas assiégé Vienne, comme assurément ils l'assiègeront ; désolé tout le pays d'alentour ; mis enfin l'Allemagne dans une extrémité désespérante ; que les françois invitez par vos prières viendront volontiers vous faire offre de leur secours. Mais au lieu d'eau pour éteindre le feu ils

Le Roi de France pouvait donc au besoin correspondre avec le comte Tököly par la voie de Constantinople ou même par la voie d'Allemagne, soit par Rebenac, soit par Sébeville.

Le Roi de France avait été amené à ne plus demander à Sobieski la permission de correspondre par la Pologne, avec les Mécontents et les Transylvains, par deux considérations : d'abord, les violentes attaques dont il était l'objet en Europe, à cause de ces relations ; ensuite, la conviction qu'il s'était faite que les Transylvains étaient absolument hostiles à la continuation de la guerre des Mécontents et à toute intervention des Turcs en Hongrie. Si le Prince les appuyait ouvertement depuis deux ans, le Roi savait maintenant qu'il le faisait seulement parce qu'il y était contraint par les Turcs.

porteront de l'huile pour l'allumer davantage... Si vous aimez mieux être esclave du Roy de France, qu'obéir à l'empereur, tout ira de mal en pis pour vous, en punition de vôtre parjure et manque de foy. » Cette lettre était datée du 1^{er} septembre 1682, pp. 39-51. L'auteur de ce libelle rendait la France responsable de toutes « les intrigues de Hongrie et de Transylvanie ». « Toute l'Europe a scû, continuait-il, comme Boham le chef des Révoltez de Transylvanie, avec quelques françois de même trempe, fameux par les crimes qu'ils ont commis dans la Hongrie, ont couru çà et là, pour soulever des séditions et se joindre aux Rebelles... Les François et les Turcs sont d'accord depuis longtemps... L'intention secrette des François, est d'attirer la guerre dans les Provinces qui restent du royaume de Hongrie pour, quand il plaira à leur ambition, étendre leur domination ailleurs, par la misère des peuples et la désolation des chrétiens... », pp. 7-13.

Louis XIV, accusé déjà depuis longtemps de pousser les Turcs à envahir la Hongrie, recommandait toujours beaucoup de prudence à Sébeville et à Guilleragues, dans les relations qu'ils pouvaient avoir avec les Mécontents et les Transylvains. Le 27 mai 1682, Louis XIV attira spécialement l'attention de Guilleragues d'éviter tant qu'il pourrait d'adresser des lettres aux Mécontents. (*M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 357.) Sébeville avait reçu les mêmes instructions. Le comte de Rebenac, le représentant de la France auprès de l'Electeur de Brandebourg, ayant écrit au Roi, le 17 octobre, qu'un délégué du comte Tököly lui demandait d'entretenir correspondance avec son maître, Louis XIV lui prescrivit la plus grande prudence. « Je ne juge pas à propos, lui répondait le Roi le 29 octobre 1682, que vous écriviez au comte Tököly, sinon en cas qu'il vous en donne des occasions sûres et en ce cas, vous le pourrez assurer de la continuation de ma protection et du dessein que j'ay de lui faire tenir quelques assistances. » (F. HIRSCH : *Urkunden und Actenstücke...*, t. 19, pp. 677-681.)

Dans ces conditions, il se décida le 26 novembre à ne plus entretenir de relations avec le Prince de Transylvanie et à annuler l'ordre qu'il avait donné à Du Vernay-Boucault le 12 novembre de passer en Transylvanie. Lorsque l'ordre du Roi arriva en Pologne, Du Vernay-Boucault était déjà à Dantzig.

A partir de ce moment, il ne fut plus question pour la France d'entretenir des relations avec le Prince de Transylvanie.

Quant au comte Tököly, elle continua encore quelque temps la correspondance avec lui, en l'assurant toujours de sa protection et en lui promettant continuellement de lui donner des secours en argent. Dès qu'il apprit que le Sultan avait signé le diplôme par lequel il lui conférait le titre de roi de la Haute-Hongrie, le comte Tököly décida d'envoyer un agent, Nemessany, auprès de Louis XIV pour lui demander son appui ⁽¹⁾. Faigel, le secrétaire de Tököly, informa le 9 septembre Du Vernay-Boucault que le Pacha de Bude avait déjà offert à son maître soit la Hongrie, soit la Transylvanie. « Mais nostre sentiment a esté, écrivait-il, qu'il demandat tous les deux comme une chose qui luy a esté promise ; mais que s'il ne peut obtenir les deux, il s'en tienne à la principauté de Transylvanie » ⁽²⁾. En faisant voir à la France qu'il pouvait obtenir facilement la principauté de Transylvanie, Tököly espérait décider Louis XIV à continuer les relations avec lui.

Lorsque Nemessany arriva en Pologne, il fut très mal reçu, et empêché de voir Du Vernay-Boucault, jusqu'à la veille de son départ pour la France ⁽³⁾.

Sobieski, malgré l'hostilité qu'il montrait à l'égard des Mécontents et les relations étroites qu'il entretenait avec Apafi et son ministre Michel Teleki ⁽⁴⁾, ne put pas empêcher Nemessany d'aller en France. Le voyage de Nemessany ne changea en rien le caractère des rapports que Louis XIV entretenait avec le comte Tököly. Il quitta la France très

(1) Les lettres de Tököly pour Louis XIV, le Dauphin, Colbert de Croissy et Du Vernay-Boucault, sont du 18 août 1682. *Magyar Történelmi Társ.*, 1888, pp. 476-479.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 6, fol. 433.

(3) Lettre de Du Vernay-Boucault à la Cour du 18 septembre 1682. *Ibid.*, fol. 421.

(4) Lettre de Du Vernay-Boucault à la Cour du 24 septembre. *Ibid.*, fol. 437.

content, portant à son maître, comme par le passé, des promesses de secours et de protection ⁽¹⁾.

Du Vernay-Boucault, en se retirant à Dantzig, informa le comte Tököly qu'il devait s'adresser à l'avenir au marquis de Vitry qui était chargé de continuer la correspondance avec lui.

Le 12 décembre, Tököly communiqua à Vitry qu'il pouvait rompre à tous moments l'armistice qu'il venait de signer avec l'Autriche. Si la France voulait bien l'appuyer, il se montrait prêt à recommencer les hostilités ⁽²⁾.

Les rapports que Louis XIV eut encore avec le comte Tököly jusqu'au siège de Vienne furent conditionnés, d'une part, par les événements de Pologne et, d'autre part, par l'évolution du conflit austro-turc.

*
* *

Jusqu'au mois d'avril 1683, Louis XIV se refusa à croire possible une défection entière de Sobieski et de sa femme ⁽³⁾. Il essaya par tous les moyens d'empêcher l'alliance entre la Pologne et l'Empereur. Ce qui lui faisait surtout croire au succès de cette tentative, c'était l'opinion très courante à cette époque que l'on pouvait corrompre facilement les milieux dirigeants polonais ⁽⁴⁾.

(1) Lettre de Nemessany à Du Vernay-Boucault du 24 janvier 1683. *Magyar Történelmi Társulat*, 1888, pp. 491-492.

(2) Lettre de Tököly à Vitry du 12 décembre 1682. *Ibid.*, p. 490.

(3) K. WALISZEWSKI: *Marysienka. Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne*, p. 298.

(4) Voici comment décrit DALERAC les difficultés que rencontrait un ambassadeur étranger lorsqu'il devait négocier en Pologne à cette époque une affaire de quelque importance : « Il n'y en a point de (situation) si difficile à connaître ni de plus mal aisée à ménager, à cause de différens intérêts qu'on y rencontre. La cour a ses Négociations à part, comme elle a ses vûes différentes de celles du royaume en général. Tout y est plein de cabales, d'intrigues, de partialitez : le Roy en particulier a ses maximes et sa politique détachée; la Reine fait un second parti dont sa famille est le principe, auquel parti, elle ramène très souvent le roi qui n'agit plus en ce cas que par les vûes de la Reine. Les confidens de cette princesse forment encore un détachement qui se gouverne par ses propres intérêts sous les auspices de Sa Majesté, et à la faveur de son nom : en sorte qu'un Ambassadeur doit avoir un génie universel pour négocier avec tant de têtes et concilier tous les partis différens afin de les ramener ensuite aux intérêts de son Prince. D'ailleurs si un ambassadeur s'attache

Or, Louis XIV se trompait. L'argent ne suffisait pas à détourner la Pologne d'une alliance où elle se sentait attirée par le même intérêt que l'Autriche, pour empêcher ensemble l'agrandissement de l'Empire ottoman.

A partir du moment où fut connue en Pologne la nomination de Tököly comme roi de la Haute-Hongrie, la signature de l'alliance avec l'Empereur n'était plus qu'une question de temps.

Dès la fin du mois de novembre, on commença à croire en Pologne que les Turcs se préparaient à entreprendre « quelque chose de considérable l'année prochaine, du costé de la Hongrie » (1).

A toutes les démarches de Vitry, Sobieski lui donnait régulièrement la même réponse : la Pologne ne pouvait plus protéger les Mécontents, qui par leur lutte contre l'Autriche ne faisaient que faciliter aux Turcs la conquête de tout le royaume de Hongrie. Le 15 décembre, le Roi de Pologne écrivit au Pape qu'il espérait conclure bientôt l'alliance avec l'Autriche (2). A cette époque, Louis XIV soupçonnait non seulement que la Pologne avait déjà conclu le traité avec l'Autriche, mais aussi qu'elle s'était alliée également avec la Suède. Il chargea Vitry de faire l'impossible pour connaître la vérité (3). En réalité, la Pologne négociait avec la Cour de Vienne, mais il n'y avait encore rien de signé à ce moment entre les deux Cours. Quant à l'alliance avec la Suède, il n'y avait absolument rien. L'Empereur seul avait adhéré le 28 février 1682 à la ligue de la Suède et de la Hollande. L'Espagne y adhéra également le 2 mai (4).

trop à s'acquérir la Cour, il échoue avec la République, où il y a encore autant de chefs de parti qu'il y a de sénateurs et de Ministres, toujours opposés en général aux intentions et aux vûes du Roy. Au contraire, s'il cherche à réussir avec la République, il se perd à coup sûr du côté de la Cour, qui n'est point à mépriser, tellement que le Ministre qui pourrait ménager l'une et l'autre, n'est pas moins difficile à rencontrer que le Phénix dont on ne connaît que le nom. » (DALERAC : *Les Anecdotes de Pologne ou Mémoires secrets du règne de Jean Sobieski III du nom*, t. 1, pp. 9-10.)

(1) Lettre de Vitry au Roi du 20 novembre 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 75.

(2) THEINER : *Monuments historiques...*, pp. 109-112.

(3) Lettre du Roi à Vitry du 17 décembre 1682. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 72.

(4) A. GEFFROY : *Recueil des Instructions...* Suède, p. 141.

L'incertitude où se trouvait Louis XIV quant aux intentions de la Cour de Vienne ⁽¹⁾ l'obligea à redoubler ses efforts en Pologne pour l'empêcher de conclure l'alliance, et, si elle était signée, de mettre Sobieski dans l'impossibilité de l'exécuter.

Le marquis de Vitry se trouvait en rapports très étroits avec le grand trésorier André Morsztyn qui organisait en secret un véritable complot contre Sobieski, destiné à l'empêcher de s'allier avec l'Empereur. Depuis plusieurs mois, le Roi de Pologne connaissait tous les détails de ce complot d'après les dépêches du marquis de Vitry, qu'il faisait ouvrir à l'insu de l'ambassadeur français ⁽²⁾. Sobieski fit saisir une lettre de Morsztyn qui confirmait nettement les détails qu'il connaissait d'après les lettres de Vitry ⁽³⁾. Le scandale fut considérable. Morsztyn fut arrêté, et Vitry convoqué par le Roi de Pologne devant une assemblée où furent aussi appelés tous les notables qui avaient fait partie du complot. On reprocha à l'ambassadeur français d'avoir voulu détrôner Sobieski et lui substituer le Palatin de Russie, Jablonowski. Vitry, après avoir assuré le Roi qu'il n'avait jamais travaillé contre lui, se retira, déclarant qu'il n'était obligé de rendre compte de ses actions qu'au Roi de France, son maître, et, si Sobieski n'était pas content de lui, il n'avait qu'à demander son rappel à Louis XIV ⁽⁴⁾.

Quoique confondu complètement, Vitry, aidé par De Krokow, l'envoyé de l'Electeur de Brandebourg, continua quelque temps encore à soulever des difficultés au Roi de Pologne ⁽⁵⁾. Ce fut par le courrier de l'Electeur de Brandebourg qu'il envoya ses dépêches à la Cour.

(1) On croyait à cette époque à Paris (le 10 décembre 1682) que le comte Tököly avait déjà conclu la paix avec l'Empereur et que le renouvellement du traité de paix entre l'Autriche et la Porte avait été signé. On s'attendait à une guerre imminente entre la France et l'Empereur. On disait même que l'Electeur de Bavière s'était déjà déclaré contre la France. (*Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, t. 1, p. 159, éd. COMTE DE COSNAC et A. BERTRAND.)

(2) Lettre de Vitry au Roi du 28 mars 1683. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 275.

(3) SALVANDY : *Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne*, t. 2, p. 139.

(4) Lettre de Vitry au Roi du 19 mars 1683. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 261-270.

(5) J. DU HAMEL DE BREUIL : *Op. cit.*, p. 61.

Profitant de l'émotion causée par la découverte du complot de Morsztyn, Sobieski obtint facilement le 31 mars l'approbation de la Diète pour signer le traité d'alliance offensive et défensive avec l'Empereur ⁽¹⁾. Le plénipotentiaire de Léopold, le comte de Walstein, qui avait négocié avec Sobieski ce traité, n'avait rencontré aucune difficulté. « Jamais négociation ne fut plus aisée, écrit Dupont dans ses Mémoires, que celle de ce Ministre : il trouva le roi de Pologne disposé à tout ce que la cour de Vienne désirait avec tant d'ardeur » ⁽²⁾. Tous les efforts de Vitry pour trouver quelqu'un afin de rompre la Diète et empêcher ainsi la ratification du traité, furent inutiles ⁽³⁾. Sobieski voulait absolument cette alliance. La nuit de Pâques, du 17 avril 1683, à trois heures du matin, il se présenta devant la Diète. Personne n'osa invoquer le *liberum veto*, et le traité d'alliance fut ratifié ⁽⁴⁾.

(1) DOGIEL : *Codex Diplomaticus*, t. 1, pp. 337-342.

(2) « Lorsque le comte Valstein arriva (en Pologne), continue Dupont, il n'eut pas plutôt proposé au roi les ordres dont il était chargé, que ce prince, plein d'envie de faire la guerre aux Infidèles, les fit agréer par la République, laquelle, applaudissant aux généreux desseins du monarque, consentit et donna les mains à tout ce qu'il lui plut. » (PHILIPPE DUPONT : *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des actions de Jean Sobieski...*, pp. 82-83.)

(3) « Il m'a esté impossible, écrivait Vitry au Roi le 22 avril, quelques offres que j'ay pû faire d'argent, de trouver un seul homme dans toute la Diète qui se soit voulu charger de la rompre. Les Lithuanois ont esté les derniers à se rendre et les plus opiniâtres à s'opposer à la conclusion de la Ligue. » (*M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 324.)

(4) RUDOLF THEIN : *Papst Innocenz XI und die Türkengefahr im Jahre 1683*, p. 30. Voici, d'après l'abbé Coyer, la déclaration que Sobieski fit devant les sénateurs, à propos de l'attitude de Vitry : « Un ambassadeur qui travaille dans les ténèbres et qui veut à quel prix que ce soit, se rendre agréable à son Maître, se flatte aisément dans les complots qu'il forme. Il interprète un geste, une parole équivoque en faveur de ses desseins ; il va même jusqu'à enfler le nombre des conspirateurs pour se rendre plus important ; sauf après, s'il en est besoin, à rejeter son erreur sur l'inconstance humaine... L'ambassadeur nous outrage tous en nous peignant comme une nation vénale, sans foi et sans honnêteté. Ne justifions pas la rupture d'un traité qui ne s'est pas conclu sans la participation de tous les ordres et qu'il faudroit négocier s'il n'étoit pas fait. Le Turc s'arme, vous le savez comme moi. Si Vienne tombe, quelle est la Puissance qui garantira Varsovie ? Montrons à la France et à l'Europe que nous avons des lumières, de la bonne foi et de l'honnêteté... » L'ABBÉ COYER : *Op. cit.*, t. 2, pp. 229-231.

Le lendemain, Sobieski informa le Pape de la clôture de la Diète et de la signature définitive du traité d'alliance avec l'Empereur ⁽¹⁾.

Dès que Louis XIV eut appris la découverte du complot de Morsztyn et le mauvais traitement auquel était soumis son ambassadeur en Pologne, il se rendit enfin compte qu'il ne pouvait plus compter sur Sobieski. Il rappela Vitry le 22 avril ⁽²⁾.

Au commencement du mois de juin, il se retira à Dantzig et, de là, rentra en France. A l'audience de congé, Sobieski fut très froid. « L'alliance de la Pologne et de l'empereur, lui déclara le chancelier de Pologne, si avantageuse pour nous et la chrétienté, est enfin signée et ratifiée. Votre Excellence a essayé de l'empêcher par d'impardonnables manœuvres ; nonobstant, comme nous respectons le roi, son maître, qu'Elle s'éloigne sans crainte » ⁽³⁾. Vitry partit pour Dantzig sans prendre congé de la Reine, et après avoir été insulté par plusieurs officiers polonais ⁽⁴⁾.

*
* *

Avant la signature du traité d'alliance entre la Pologne et l'Empereur, le comte Tököly avait envoyé au mois de mars une délégation auprès de Sobieski pour lui montrer qu'il ne devait rien craindre de la guerre que les Mécontents menaient contre l'Autriche pour la libération de la Hongrie ⁽⁵⁾. Dans la lettre qu'il adressa à Sobieski, il l'assura que les Mécontents désiraient maintenir les meilleurs rapports avec la Pologne ⁽⁶⁾.

Les délégués de Tököly portèrent aussi des lettres à l'ambassadeur français, mais, Vitry se trouvait en si mauvais termes avec la Cour de Pologne qu'il ne put leur prêter aucun appui. Sobieski retarda le départ des délégués

(1) Lettre du 18 avril 1682. THEINER : *Monuments historiques*, p. 245.

(2) Lettre à Vitry. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 286-288.

(3) D'après une lettre de Contarini du 19 juin 1683. Citée par J. DU HAMEL DE BREUIL : *Op. cit.*, p. 63.

(4) Lettre de Vitry au Roi du 12 juin (de Dantzig). *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 385.

(5) L'instruction de Tököly pour ses deux délégués, André Sebestyeni et Jean Görgei, du 17 mars 1683. GOTTLIEB BIERMANN : « *Tökölyiana* » (*A. für Oster. Geschichte*, t. 26, 1861, pp. 305-307).

(6) *Ibid.*, pp. 307-309.

jusqu'au mois de mai. Dans la réponse qu'il fit à Tököly, le Roi de Pologne lui offrit sa médiation pour le réconcilier avec la Cour de Vienne. Il l'assura en même temps que l'alliance qu'il venait de conclure avec l'Empereur n'était dirigée que contre les Turcs, et qu'il ne voulait pas « rompre l'ancienne correspondance de ce royaume icy avec luy ny entrer dans aucun acte d'hostilité directement contre luy, non plus que contre les Hongrois... » (1).

Sobieski continua les rapports avec le comte Tököly, malgré l'alliance conclue avec l'Empereur. Au mois d'août, lorsqu'il se trouvait avec ses troupes en Hongrie, il envoya à l'insu de Léopold un agent, Gisa, auprès de Tököly avec la mission de se ménager réciproquement pendant la campagne de Hongrie (2).

*
* *

Pendant que Vitry travaillait en Pologne, pour empêcher Sobieski de s'allier avec l'Empereur, Louis XIV, sans prendre d'engagements formels auprès des Turcs, les poussait, par son ambassadeur à Constantinople, à attaquer l'Autriche. Le Roi de France se rendait maintenant parfaitement compte que la diversion des Mécontents de Hongrie n'était pas possible sans l'appui de la Porte. Il savait enfin que la continuation de la guerre en Hongrie ne dépendait pas du comte Tököly, mais seulement des Turcs. C'était donc à Constantinople qu'il devait agir et non plus auprès de Tököly.

Jusque vers la fin du mois de juillet 1683, lorsqu'il apprit que les Turcs assiégeaient enfin Vienne, Louis XIV n'eut la certitude que la Porte s'engagerait dans une guerre avec l'Autriche. Sébeville l'informait au mois de septembre 1682 qu'on commençait à Vienne à faire des préparatifs sérieux en vue d'un éventuel siège des Turcs, ce qui était vrai (3) ; il écrivait en même temps à Vitry que

(1) Lettre de Vitry au Roi du 1^{er} mai 1683. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Pologne*, t. 74, fol. 338.

(2) J. DU HAMEL DE BREUIL : *Op. cit.*, p. 67 ; DALERAC : *Les Anecdotes de Pologne ou Mémoires secrets du règne de Jean Sobieski...*, t. 1, p. 86.

(3) ONNO KLOPP : *Der Fall des Hauses Stuart und die Succession des Hauses Hannover in Gross-Britannien und Irland...*, t. 2, pp. 385-386 ; RUDOLF THEIN : *Papst Innocenz XI und die Türkengefahr im Jahre 1683*, p. 11.

les ministres impériaux, quoiqu'il y eût 20.000 Turcs en Hongrie qui appuyaient le comte Tököly, s'obstinaient pourtant à proclamer que la trêve avec la Porte n'était pas encore rompue et « qu'ils avaient la paix dans leur poche » (1).

Le fait que, d'une part, l'Empereur évitait de conclure un accord avec la France, dans la question des réunions, et que, d'autre part, il cherchait par tous les moyens à trouver un accord avec les Mécontents de Hongrie et l'Empire ottoman, constituait des preuves pour Louis XIV que la Cour de Vienne ne voulait pas renoncer à une guerre avec lui. Le nonce papal, Buonvisi, prêchait la croisade, tandis que l'Espagne, par son ambassadeur, le marquis de Borgomainero, poussait l'Empereur à faire la paix avec les Turcs, à tout prix, et à commencer la guerre avec la France (2).

Dans ces conditions, Louis XIV, qui dans sa haine contre les Turcs ne voulait pas d'alliance avec eux (3), trouva pourtant qu'il était indispensable de les ménager et même de les encourager à attaquer l'Autriche. Dans l'affaire de Khios, Louis XIV avait fait des concessions aux Turcs et avait préféré un accord à une rupture avec eux. Dans la question du Sopha, malgré l'intransigeance des Turcs, le Roi ne voulut pas rappeler son ambassadeur de Constantinople. Dès qu'il fut informé que l'Empereur avait envoyé à la Porte le comte Caprara pour négocier le renouvellement de la paix, le Roi de France ordonna à Guilleragues de faire comprendre aux Turcs qu'ils ne rencontreraient pas une grande opposition de la part des princes chrétiens, s'ils attaquaient l'Autriche (4). Depuis ce moment, jusqu'au siège de Vienne, Louis XIV garda envers la Porte la même attitude, lui faisant connaître plusieurs fois qu'elle pouvait compter dans une guerre avec l'Autriche sur la neutralité de la France. Chaque fois que Guilleragues fut chargé de faire une telle déclaration, il se contenta de la faire verbalement et ne laissa jamais rien par écrit. « Déclarez, lui écrivait le Roi au mois de septembre 1682, que j'observerais

(1) Lettre de Sébeville à Vitry du 6 septembre 1682. Citée par G. GUILLOT : *Léopold I^{er}, les Hongrois, les Turcs, le siège de Vienne...*, pp. 43-44.

(2) *Ibid.*, pp. 9-13, 56.

(3) THÉOPHILE LAVALLÉE : *Des relations de la France avec l'Orient*. (*Revue Indépendante*, t. 12, 1844, pp. 57-70.)

(4) Lettre du Roi à Guilleragues du 8 avril 1682. KURT KOEHLER : *Die Orientalische Politik Ludwig XIV...*, p. 122.

toujours fort régulièrement les capitulations que j'ai moi-même avec le Grand Seigneur, quand il y satisfera de sa part, mais même, qu'il ne peut y avoir dorénavant assez de liaisons entre moi et l'empereur pour m'obliger à joindre mes armes aux siennes pour quelque raison que ce puisse être » ⁽¹⁾.

Au commencement de novembre 1682, le Roi, étant informé que l'Empereur serait disposé, afin d'éviter une guerre avec les Turcs, de leur céder même toute la Hongrie, recommanda de nouveau à Guilleragues de répéter aux Turcs qu'ils seraient moins gênés dans une expédition contre l'Autriche que contre la Pologne ⁽²⁾.

Vers la fin du mois de novembre 1682, Guilleragues eut plusieurs conversations avec Caprara, l'envoyé de l'Empereur. « J'ay souvent répété à Caprara, écrivait-il au Roi, dans la chaleur de nostre confiance, que les justes pretentions de vostre Majesté n'estoient pas si considerables que la Hongrie... Je l'ay obligé à faire des reflexions sur l'estat déplorable où se trouvera l'Allemagne s'il réussit dans son traité, qui, laissant les Turcs en une possession paisible d'une grande partie de la Hongrie, leur donnera les moyens d'employer cette campagne à déposséder Abaphy, et les mettra en estat d'entretenir facilement dans leurs anciennes et leurs nouvelles conquestes quarante mille hommes tous prests à entreprendre sur l'Allemagne, sans faire à leur ordinaire, de longues menaces et de longs préparatifs. »

Caprara l'écouta avec un grand intérêt. « Il s'attendrit, continuait Guilleragues, il pleure, il me remercie, il assure qu'il écrira de son chef toutes ces considérations à un de ses amys qui est du conseil..... » ⁽³⁾.

(1) CH. GÉRIN : *Le Pape Innocent XI et le siège de Vienne en 1683.* (*Revue des Questions Historiques*, t. 39, 1886, p. 110.)

(2) Lettre du Roi à Guilleragues du 5 novembre. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 419.

(3) Lettre de Guilleragues au Roi du 22 novembre 1682. *Ibid.*, fol. 446-450. Dès le commencement de son ambassade, Caprara se rendit compte que les Turcs attaqueraient l'Autriche. Allant à Constantinople, il rencontra en cours de route un délégué du comte Tököly qui revenait de la Porte: Il déclara à quelques personnes de la suite de Caprara qu'ils arrivaient trop tard et que son maître avait déjà tout réglé avec les Turcs pour la guerre de Hongrie. (G. BENAGLIA : *Relazione del Viaggio fatta a Constantinopoli, e ritorno in Germania dell' Ill^{mo} Sig. Conte Alberto Caprara*, p. 28.) Caprara avertit l'Empereur à plusieurs reprises

A partir du mois de janvier 1683, il n'y eut plus de doute pour la Cour de Vienne que les Turcs étaient bien décidés à envahir la Hongrie. Le 2 janvier, les queues de cheval, signal de guerre sainte, furent arborées à Andrinople devant la porte du Palais, et annoncèrent l'ouverture de la campagne contre la Hongrie. Le 15, le Sultan et le Grand Vizir partirent pour Andrinople ⁽¹⁾. Deux jours avant, Kara Mustafa avait écrit au comte Tököly de ne rien craindre de la négociation de Caprara et l'assura du concours de la Porte pour la campagne prochaine ⁽²⁾.

Le 31 mars, jour où l'Empereur signait avec Sobieski le traité d'alliance offensive et défensive, l'armée turque quitta Andrinople en se dirigeant vers la Hongrie. Le comte Caprara fut obligé par les Turcs de suivre l'armée avec toute sa suite.

A Philippopoli, l'armée rencontra les délégués de Tököly qui retournèrent avec elle à Belgrade. Ce fut ici que le Sultan apprit la signature de l'alliance entre l'Empereur et le Roi de Pologne. Mohamed IV conféra à Kara Mustafa le titre de généralissime et lui remit le vieil étendard vert du Prophète. Le Grand Vizir se sépara du Sultan et partit avec l'armée vers Eszek.

Les délégués de Tököly, venus pour presser la marche de l'armée turque sur Vienne et pour soumettre au Grand Vizir, au nom de leur maître, un plan de campagne, furent reçus en audience par le Sultan. Ils retournèrent auprès de Tököly avec la promesse de la Porte de le secourir immédiatement.

Lorsque le Grand Vizir arriva à Eszek, il déclara enfin à Caprara, qui était déjà rappelé par l'Empereur, qu'il était libre de partir pour Vienne. Il resta encore quelque temps à Bude et, de là, Caprara gagna l'Autriche. Kara Mustafa

que les Turcs se préparaient à attaquer l'Empire et qu'il devait leur résister en faisant la paix avec la France. (G. GUILLOT : *Léopold I^{er}, Les Hongrois, les Turcs et le siège de Vienne*, p. 48.) Caprara communiqua à l'Empereur, dès le 12 décembre 1682, qu'il n'avait plus aucun espoir d'arriver à un accord avec la Porte. (RUDOLF THEIN : *Papst Innocenz XI und die Türkengefahr im Jahre 1683*, p. 11.)

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, pp. 79-80.

(2) Lettre du Grand Vizir au comte Tököly du 13 janvier 1683. KURT KOEHLER : *Die Orientalische Politik Ludwigs XIV...*, p. 124.

retint auprès de lui, en vue des négociations avec l'Empereur, le collaborateur de Caprara, Kunitz.

Au commencement du mois de juin, le roi des Kurucz, Tököly, fut reçu à Eszek par le Grand Vizir, avec tous les honneurs dus à son rang ⁽¹⁾. Un mois après, l'armée turque s'approcha de Vienne « comme une trombe exerçant partout d'effroyables ravages » ⁽²⁾. Le 7 juillet, l'Empereur quitta la ville avec sa Cour et se retira à Linz. Les hostilités avaient commencé sans aucune déclaration de guerre de la part des Turcs.

Malgré le progrès de l'armée turque, Louis XIV craignait encore à cette époque un accord entre la Porte et l'Autriche ⁽³⁾. Depuis le commencement de l'année 1683, le Roi de France n'avait pas cessé de pousser les Turcs à envahir la Hongrie. Guilleragues lui ayant écrit le 10 avril qu'un renégat vénitien de l'entourage du Sultan lui avait déclaré que le Grand Vizir parlait d'assiéger Vienne « et qu'il estoit assuré de la prendre si l'empereur de France, beaucoup plus puissant que tous les princes chrétiens ensemble, ne s'y opposoit », Louis XIV lui répondit, le 9 juin, d'assurer les Turcs qu'il ne s'y opposerait pas. « Vous pouvez faire entendre comme de vous mesme, lui écrivait le Roi, que de la manière dont la Cour de Vienne s'est conduit envers moy, on ne doit pas appréhender que je prenne des liaisons avec elle, et que vous savez mesme que je n'ay pas voulu permettre à quelques volontaires qui vouloient aller servir en Hongrie de sortir de mon royaume. Gardez-vous bien sur toutes choses de donner ces assurances en mon nom et encore plus, d'en rien mettre par escrit, et continuez vous d'insinuer ce que je viens de vous escrire, en répondant, comme de vous mesme, aux questions qui vous pourroient estre faites. » Louis XIV lui recommanda en même temps de profiter de cette circonstance pour demander satisfaction dans la question du Sopha ; mais si les Turcs refusaient,

(1) HAMMER : *Op. cit.*, t. 12, pp. 81-89.

(2) ALFRED MICHIELS : *Histoire secrète du Gouvernement autrichien...*, p. 185.

(3) « Il y a bien de l'apparence, écrivait-il à Guilleragues le 21 mai, que leurs entreprises de guerre (des Turcs), ne feront pas grand mal à la chrestienté, et que tous leurs préparatifs, ne tendent effectivement qu'à donner de l'apprehension à l'empereur et l'obliger à des conditions plus honteuses. » *M. Aff. Etr. Corresp. polil. Turquie*, t. 16, fol. 488.

il ne devait pas insister, ni leur laisser l'impression que le Roi leur garderait un ressentiment quelconque ⁽¹⁾.

Le 30 juillet, quoique Vienne fût déjà assiégée depuis le 14 du même mois, Louis XIV ordonna de nouveau à Guilleragues d'assurer les Turcs de sa neutralité. « Il faut leur dire....., lui écrivait-il, que mon cousin, le prince de Conty, s'eschapa de ma cour sans ma permission, avec le seul prince de Savoye et du page, pour aller servir dans l'armée de l'empereur. » Guilleragues fut chargé de montrer aux Turcs que le Roi de France avait pris toutes les mesures contre ces deux princes ⁽²⁾.

Aux demandes pressantes du Pape d'aller au secours de l'Empereur pour sauver Vienne, Louis XIV répondit au mois d'août qu'il ne pouvait encore prendre de décision, tant que Léopold n'acceptait pas la trêve sur la base du *statu quo* qu'il avait proposée à la Diète de Ratisbonne. Il se plaignit même au Pape que les ministres de l'Empereur déclaraient n'avoir pas besoin de son secours et que Léopold attendait de faire la paix avec la Porte pour attaquer la France ⁽³⁾.

*
* *

Depuis la fin de 1682, la France avait renoncé définitivement à l'idée d'entretenir des relations avec le Prince de Transylvanie, pour des raisons qu'on a vues plus haut. Quant à Tököly, les rapports qu'il entretenait avec la France jusqu'au siège de Vienne, se réduisirent en réalité à l'échange de quelques lettres sans importance.

Du moment que la Porte s'engageait ouvertement dans une guerre avec l'Autriche, la diversion de Tököly perdait tout intérêt pour la France. Louis XIV, sans plus entrer en aucun engagement avec Tököly, continua la correspondance avec lui, plutôt pour être informé de ce qui se passait en Hongrie et de ses relations avec les Turcs, que pour le pousser à continuer la lutte. Etant violemment attaqué partout, pour ses relations avec le Roi des Kurucz, Louis XIV fut obligé de s'imposer une grande réserve à son égard,

(1) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Turquie*, t. 16, fol. 503-504.

(2) *Ibid.*, fol. 523-524.

(3) Lettres de Louis XIV au Pape du 19 août 1683. A. THEINER : *Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae...*, t. 3, pp. 690-691.

d'autant plus qu'intimement, il tenait les Mécontents de Hongrie en médiocre estime ⁽¹⁾.

Il avait ordonné au cours de 1682, à plusieurs reprises, à ses ambassadeurs de Vienne et de Constantinople, d'éviter, tant qu'ils le pourraient, d'entretenir une correspondance écrite avec les Mécontents. Le Roi leur avait recommandé la même attitude au cours de 1683.

Le marquis de Sébeville, ayant reçu une lettre de la part de Tököly, lui avait répondu, au commencement de janvier 1683, qu'il n'était pas autorisé à « se mêler des affaires de Hongrie ». Louis XIV approuva cette réponse. « A moins que vous n'y voyiez quelque sujet bien pressant, lui écrivait-il le 29 janvier, et une entière seureté, à entrer dans quelque commerce avec luy, vous devez vous en excuser » ⁽²⁾. Ce furent seulement Vitry et Du Vernay-Boucault qui eurent davantage de rapports avec Tököly. Après la découverte du complot de Morsztyn, Vitry dut éviter de répondre aux lettres de Tököly et de son secrétaire Faigel. Ceux-ci s'adressèrent par la suite à Du Vernay-Boucault qui se trouvait toujours à Dantzic. L'existence de cette correspondance était connue par la Cour de Pologne. En juillet 1683, il fut même question que Sobieski prit des mesures pour obliger Du Vernay-Boucault à quitter Dantzic ⁽³⁾.

Tököly savait que Louis XIV voulait garder le plus grand secret à propos de la correspondance que Du Vernay-Boucault entretenait avec lui. Or, le Roi des Kurucz n'avait pas le même intérêt. Au contraire, il tenait beaucoup à ce qu'elle fut connue. Il se sentait d'autant plus honoré de ces relations qu'il était accusé, même en Hongrie, de jouer le rôle, pour satisfaire ses ambitions, d'un simple instrument entre les mains des Turcs. Tant qu'il espéra des subsides, il garda en apparence ce secret. Mais, dès qu'il constata que les promesses de la part du Roi de France n'étaient au fond que des paroles, il ne se fit plus aucun scrupule. Le 1^{er} juin, il adressa une lettre ouverte à Du Vernay-Boucault, sans plus la chiffrer. Après lui avoir annoncé qu'il avait dénoncé l'armistice et qu'il se mettrait bientôt d'accord

(1) G. GUILLLOT : *Op. cit.*, p. 56.

(2) *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Autriche*, t. 54, fol. 137.

(3) Lettre de Pallavicini au Pape du 14 juillet. A. SAUER : *Rom und Wien im Jahre 1683...*, p. 172.

avec le Grand Vizir pour le plan de la campagne, il demandait au Roi de France de lui payer les subsides promis ⁽¹⁾. Faigel lui adressa le 1^{er} juin une lettre dans le même sens ⁽²⁾. Le 14 juin, Tököly écrivit directement à Louis XIV en lui demandant sa protection ⁽³⁾.

Mais, toutes ses demandes d'argent furent inutiles. Il n'obtint aucune satisfaction.

L'ultimatum que Louis XIV adressa à la Diète de Ratisbonne le 26 juillet, pour forcer l'Empire à accepter ses conditions jusqu'à la fin du mois d'août, provoqua à la Cour de l'Empereur de nouvelles attaques contre la France. Le marquis de Sébeville fut accusé d'entretenir non seulement des relations avec les Turcs et le comte Tököly, mais de leur donner des renseignements sur la marche des troupes chrétiennes, et des conseils techniques ⁽⁴⁾.

Pendant le mois d'août, la haine de la faction espagnole et de l'Empereur contre la France était telle qu'on pensait faire la paix immédiatement avec la Porte et déclarer ensuite la guerre à Louis XIV ⁽⁵⁾. Mais Kara Mustafa ne voulut pas entendre parler de paix avant la conquête de Vienne. Les Impériaux furent bien obligés de continuer la guerre avec les Turcs.

(1) Lettre de Du Vernay-Boucault du 17 juillet 1683. *M. Aff. Etr. Corresp. polit. Hongrie*, t. 6, fol. 657.

(2) G. SAMU : *Emeric Tököly et la Diplomatie française. (Magyar Történelmi Tár, 1888, pp. 497-498.)*

(3) *Ibid.*, pp. 498-499.

(4) MARIUS VACHON : *La France et l'Autriche au siège de Vienne en 1683. (La Nouvelle Revue, t. 23, pp. 779-780.)*

(5) *Ibid.*, p. 780. Sébeville fut accusé aussi d'avoir envoyé une personne de confiance auprès du Grand Vizir pour le décider à continuer le siège de Vienne et l'assurer que la ville était facile à prendre. (*L'Esprit de France et les Maximes de Louis XIV, découvertes à l'Europe, Cologne 1688, p. 60.*) Mais ce n'était pas vrai. « Nous avons deux ennemis irréconciliables, s'écrie l'auteur du libelle « La Cour de France turbanisée », les Turcs d'un côté, et la France de l'autre ; l'un est le bourreau et l'autre la torture... Prions Dieu du fond de notre âme, qu'il veuille bénir les armes de l'empereur et de ses alliés, et que par sa bonne et grande miséricorde, il lui plaise d'extirper et chasser le grand Turc de devant Vienne et ailleurs et de délivrer aussi notre pays du Petit Turc français qui nous saccage et nous ruine par le fer et par le feu. Grand Dieu ! Veuillez nous en sauver ! » Cité par CAMILLE ROUSSET : *Histoire de Louvois, t. 3, p. 234.*

Vienne n'était pas encore délivrée, lorsque les armées de Louis XIV envahirent les Pays-Bas espagnols. Au mois d'octobre, l'Espagne devait lui déclarer la guerre.

*
* *

Sans avoir aucun engagement envers la Porte ou le Roi des Kurucz, Louis XIV agit donc pendant le siège de Vienne comme s'il était leur allié. S'il ne faisait pas la guerre ouvertement à l'Empire, il l'empêchait, par son attitude menaçante, de concentrer toutes ses forces contre les Turcs. Par l'invasion des Pays-Bas espagnols, il donnait encore un coup à l'Empire. D'abord, il se mettait à l'abri contre de nouvelles demandes du Pape d'aller au secours de l'Empereur ; ensuite, il encourageait indirectement les Turcs à continuer la guerre, leur donnant une preuve éclatante de son intention de garder la neutralité à l'égard de la guerre de Hongrie.

Les relations qu'il eut avec Tököly au cours de 1683 n'eurent qu'une influence indirecte sur la décision de la Porte d'assiéger Vienne. Le Roi des Kurucz l'avait tenue régulièrement au courant de ses rapports avec la France. En dehors donc des assurances de neutralité que Guilleragues leur donnait à Constantinople, ils avaient une preuve de plus dans les relations de Louis XIV avec Tököly qu'ils pouvaient attaquer l'Empire sans rien craindre de la part de la France.

Le Roi des Kurucz avait continué la lutte grâce seulement à l'appui de la Porte et au concours de la population protestante de la Hongrie, mécontente du gouvernement autrichien.

A aucun moment, depuis le commencement de la révolte des Mécontents jusqu'au siège de Vienne, on ne peut dire qu'elle s'était maintenue grâce aux relations qu'ils avaient eues avec la France. Cette révolte fut toujours soutenue par les Turcs qui voyaient en elle, non seulement un moyen d'affaiblir la Maison d'Autriche, mais aussi la possibilité d'achever un jour la conquête du royaume de Hongrie.

Si le Prince de Transylvanie avait appuyé les Mécontents, il l'avait fait, non pas déterminé par ses relations avec la France, mais seulement parce qu'il y avait été forcé par les Turcs. Lorsque, à la fin de 1682, Louis XIV se

rendit enfin compte de cette situation, il cessa tous rapports avec lui.

La défaite que les Turcs subirent le 12 septembre 1683 sous les murs de Vienne interrompit pour une longue période les relations de la France avec les Mécontents de Hongrie.

Quant à la principauté de Transylvanie, cette défaite devait avoir comme conséquence, quelques années plus tard, la perte définitive de son indépendance politique.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS ET DES PAYS CITÉS DANS CET OUVRAGE

A

Absalon (Lilienberg), diplomate transylvain, 269, 270, 279, 281, 282, 284, 285, 287, 293, 312, 327, 333, 338, 339, 340, 344, 345, 347, 359.

Afrique, 207.

Agram, 234.

Aix-la-Chapelle, 237-239.

Akakia (Roger du Fresne), agent français en Transylvanie, 256, 260, 262-267, 269, 280, 281, 291, 339, 352, 354, 355, 356, 358, 359, 361-372, 376.

Alba-Julia, ville en Transylvanie, 73, 259, 386.

Albauj, comitat dans la Hongrie, 129.

Alexandre VII, pape, 176, 178, 182, 183, 185, 187-189, 200.

Alexandrie, 170.

Alger, 48, 207.

Allemagne, 22, 24, 25, 31, 32, 35, 44, 49, 50, 52, 58, 65, 66, 81, 83, 86-88, 91, 93, 95, 97, 105, 107, 108, 125, 132, 143, 144, 147, 149, 151, 160, 170, 173, 183, 187, 189, 191, 192, 197, 199, 200, 202, 208, 221-223, 225, 232, 233, 246, 251, 344, 352, 359, 369, 377, 381, 393, 395, 396, 405, 406, 410, 411.

Alméric (de Modène), 182.

Alsace, 144, 147, 207, 352.

Altsohl, ville en Hongrie, 321.

Aly-Bassa, officier ture, 179.

Ambrun (D'), archevêque, ambassadeur de France en Espagne, 186.

Amsterdam, 323.

Anne d'Autriche, régente pendant la minorité de Louis XIV, 82, 89, 99, 102, 154.

Andrinople, 249, 266, 274, 275, 406.

Angleterre, 42, 46, 63, 184, 194, 195, 217, 238, 251, 276, 288, 324, 359, 361, 362, 381.

Antelmi (Antonio), ambassadeur de Venise à Vienne, 32.

Antonius, évêque à Vienne, 29.

Anvers, 323.

Apafi (Michel), prince de Transylvanie, 22, 176, 177, 187, 190, 192-195, 200, 202-204, 209, 213-215, 217-219, 226, 227, 232, 233, 235, 239, 243-245, 247, 248, 250, 251, 255-272, 275, 277-288, 290-321, 323, 325, 327, 328, 330-335, 337-339, 341-359, 362-380, 382-390, 393, 396, 397, 405, 408, 411.

Arras, (ville d'), 165.

Arva, ville en Hongrie, 321.

Arvieux (chevalier d'), 241.

Asie, 43, 48, 56.

Aubeville (d'), ambassadeur de France à Rome, 183-186, 188.

Auguste II, électeur de Saxe, 352.

Autriche, 21-24, 26, 28-44, 47-53, 55-64, 66-69, 72, 73, 75-83, 87, 88, 90-92, 94, 96, 98, 99, 101, 103, 105-112, 114-120, 122-124, 126, 127, 129-133, 135-140, 143, 145, 147-150, 154-158, 160-162, 166, 169, 170, 172, 173, 175-179, 182-185, 187, 189-229, 231-239, 241-261, 263-265, 267-271, 273, 275, 277, 279, 280, 283-293, 296, 297, 300-302, 306, 308-310, 313, 316, 320-323, 325-327, 329-340, 343-351, 353, 355, 356, 358-361, 363-388, 390, 392, 394, 395, 398-412.

Avaugour (Charles de Bretagne-Dubois, baron d'), diplomate français, 36, 43, 45, 52-54, 57-59, 61-67, 71, 76, 84-89, 91, 93, 116, 119, 130, 133, 146, 154, 160, 161, 163-165, 167, 168, 171.

Avaux (Claude de Mesmes, comte d'), diplomate français, 34-36, 40-42, 45-47, 50-54, 57, 59, 60, 64, 65, 82, 84-89, 91, 93-98, 100, 102, 104-107, 109, 114, 117, 118, 121, 131, 132, 135, 138, 141-143, 145-147, 150, 152, 153, 256.

Avaux (Jean-Antoine de Mesmes, comte d'), diplomate français, 277.

B

Baden (prince de), 378.

Bagdad, 43, 48.

Bakos Gabor, officier transylvain, 119.

Balaski (le comte), noble hongrois, 219.

Balintffy (Basile), agent de Rakoczy I^{er}, 52.

Ballo Ladislas, agent d'Apafi, 220.

Banffy (Denis), diplomate transylvain, 214, 259, 263, 286.

Banner, général suédois, 47, 65, 66.

Barbaresques (les), 48, 182.

Barberini (Antoine), cardinal italien, 185.

Barczay (François-Daniel), prince de Transylvanie, 175, 177.

Barillon (de), ambassadeur de France à Londres, 381.

Bartfeld, ville en Hongrie, 78.

Baudiss, officier suédois, 86.

Bavière, 95, 144, 150, 251, 253, 361.

Beaumont (Nicolas), agent français envoyé en Transylvanie, 251, 255-263, 282.

Bekir (Pacha), gouverneur de Temeswar, 39.

Beldy (Paul), noble transylvain, 257-259, 309, 310, 312, 313, 316, 330.

Belgrade, 406.

Bellino (Sigismond), noble transylvain, 316.

Bender, ville en Bessarabie, 300.

Bercheny (Emeric), agent de l'empereur Ferdinand III, 55.

Bereg, comitat en Hongrie, 129.

Bergman (Peter), 90.

Bernard de Saxe Weimar, 54.

Besançon, 352.

Bessarabie, 250, 253, 300.

Bethlen (Etienne), noble transylvain, 27, 28, 31, 32, 35-40, 77.

Bethlen (Gabor), prince de Transylvanie, 21, 24-27, 29, 30, 38, 59, 78, 82, 86, 124, 129, 193, 257, 266.

Bethlen (Jean), chancelier d'Apafi, 196.

Bethlen (Nicolas), fils de Jean Bethlen, 196, 204, 205, 209, 213, 214, 215, 219, 308, 321, 322, 345, 358, 359.

Bethlen (Wolfgang), noble transylvain, 316-318, 359.

Béthune (marquis de), ambassadeur de France en Pologne, 271, 272, 276, 278-281, 284-289, 291-296, 298, 299, 302-307, 309, 311, 312, 314, 315, 318, 320-329, 331-352, 355-358, 360-363, 367.

Bisterfeld (Johan), diplomate transylvain, 43-47, 50, 52, 53, 57, 58, 60, 61, 63, 65, 67, 71, 75, 76, 115, 119, 151.

Bistritza, ville en Transylvanie, 177.

Blondel, agent français envoyé à Constantinople, 175, 182.

Bocskay (Etienne), noble hongrois, 242.

Boer (Sigismond), agent d'Apafi, 316-318.

Boham (comte de), officier français, 304, 307-309, 311-315, 321, 322, 328, 332, 334, 338, 339, 341-343, 345, 346, 349, 355, 372, 396.

Bohème, 109.

Boinebourg (baron de), ministre en France de l'Electeur de Mayence, 241.

Boix de Lagroix, frère de Charles d'Avaugour, 89.

Bonis (François), noble hongrois, 242.

Bonn (la ville de), 250.

Bonsy (de), évêque de Béziers, ambassadeur de France à Venise et en Pologne, 191, 194-196, 201-204, 206, 208-212, 216, 222.

Borgomainero (le marquis de), ambassadeur d'Espagne à Vienne, 380, 404.

Borsod, comitat en Hongrie, 129.

Bory (Michel), noble hongrois, 242.

Bosnie, 39, 91.

Boug, rivière en Pologne, 162.

Bouthillier (Claude), secrétaire d'Etat en France, 35, 37, 40.

Brégy (Nicolas de Flécelles, comte de), ambassadeur de France en Pologne, 87, 97, 99, 104, 127, 132, 148, 151, 155, 156, 235.

Brême, 98.

Breslau, 66.

Brienne (Henri-Auguste de Loménie, comte de), secrétaire d'Etat aux affaires étrangères en France, 84, 85, 90-97, 100, 102-104, 106, 107, 116, 118, 121, 132-135, 138, 140, 141, 143, 146-148, 150, 153, 155, 165, 168, 169, 171.

Brisack (la ville de), 146, 147.

Broemsebrö (la ville de), 129.

Brünn, place forte en Moravie, 119.

Bucari, port sur la Mer Adriatique, 196, 202, 203, 206.

Bucovacskey (François), agent du comte Pierre Zrinyi, 233.

Buczacz, ville en Pologne, 247, 249.

Bude (la ville de), 30, 32, 39, 127, 220, 315, 406.

Budé (Charles), agent français envoyé en Transylvanie, 107.

Buonvisi, nonce papal à Vienne, 249, 250, 330, 404.

C

Caillet (Desnonville), envoyé du prince de Condé en Pologne, 178-181.

Candie (l'île de), 49, 120, 122, 182, 240, 317.

Canée (la), port dans l'île de Crète, 124.

Cantémir, chef tartare, 39.

Caprara, général impérial, 375.

Caprara (Albert), ambassadeur impérial à Constantinople, 387, 392, 404-407.

Caraffa, comte, 200.

Carniole, 234.

Castel (Rodrigo, marquis de), diplomate espagnol, 118.

Catalogne, 64.

Catherine de Brandebourg, épouse de Bethlen Gabor, 27, 29, 30.

Cattaro, port sur la Mer Adriatique, 48.

Cécile-Renée, fille de l'empereur Ferdinand II, 43, 97.

Cehrín, ville en Russie, 300, 301, 306, 337.

Césy (Philippe de Harlay, comte de), ambassadeur de France à Constantinople, 25, 27, 28, 31-33, 35-37, 39, 40, 43, 45, 47, 48, 55.

Champagne, 366.

Chanleu, officier français, 346.

Chanut (Pierre), ambassadeur de France en Suède, 150, 154.

Charles I^{er}, roi d'Angleterre, 46.

Charles II, roi d'Angleterre, 324.

Charles II, roi d'Espagne, 381.

Charles IV, duc de Lorraine, 155, 156, 237, 252, 339.

Charles-Gustave, roi de Suède, 159-169, 171, 173.

Chaumont (marquis de St-), ambassadeur de France en Allemagne, 40, 41, 42.

Chavigny (Léon Bouthillier, comte de), secrétaire d'Etat en France, 47, 68, 69.

Chinafski, noble polonais, 333.

Chmelnicki (Bogdan), hetman des Cosaques, 297.

Christian IV, roi de Danemark, 80, 82, 87.

Christine, reine de Suède, 22, 51, 67, 70, 97, 159.

Christophe-Bernhard de Ga-len, évêque de Munster, 221.

Clément X, pape, 249, 250.

Colbert (Jean-Baptiste), 241, 253, 274, 277, 353.

Coligny (Saligny, comte de), officier français, 197-200.

Cologne (la ville de), 250.

Condé (le prince de), 178-181, 201, 222, 223, 252.

Conrad de Burgsdorf, homme d'Etat brandebourgeois, 90.

Contarini, ambassadeur de Venise à Munster, 92, 118, 142-144, 146, 147, 149.

Conti (le prince de), 408.

Corsaires d'Afrique, 207.

Corsaires d'Alger, 48.

Cosaques (les), 32, 39, 155, 158, 159, 162-165, 245, 247, 277, 298, 326.

Courtin, ambassadeur de France en Suède, 174.

Cracovie, 86, 130, 170, 334.

Créqui (le duc de), ambassadeur de France à Rome, 186-189, 191, 201, 381.

Crête (île de), 120, 124, 141. Voir Candie.

Croissy (Antoine Fouquet de Marsilly), conseiller au Parlement de Paris, envoyé en Transylvanie, 82, 89, 90, 92, 93, 95, 97-105, 109-111, 113-119, 124-140, 142, 145, 146, 149, 151, 152, 154.

Croissy (Colbert de), secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, 353, 356, 365, 381, 389.

Croitie, 195, 200, 210, 218, 219, 221, 224, 230, 233, 234.

Crolles, secrétaire du résident de Hollande à Constantinople, 151.

Cromwell, 158, 159, 164.

Csernel (Paul), noble hongrois, 242.

Curlande, 155.

Czaky (Etienne), noble transylvain, 81, 86, 126.

Czaky (François), noble hongrois, 242.

Czaky (Ladislas), noble transylvain, 316, 370.

Czernin (le baron de), ambassadeur d'Autriche à Constantinople, 106, 109, 122-124, 126.

D

Dacie, 26.

Dalmady (Etienne), agent de Rakoczy I^{er}, 154, 155.

Danemark, 79, 80, 82-84, 87, 88, 90, 93, 94, 105, 107, 108, 123, 125, 129, 155, 161, 162, 168-171, 377.

Dantzig (la ville de), 36, 57, 61, 84, 86, 118, 132, 133, 353, 366, 391, 394, 397, 398, 402, 409.

Danube, 40, 145, 169, 199, 243.

Dardanelles, 384.

Darpajon, agent français à Dantzig, 155.

Debreczen, ville en Hongrie, 307, 308.

De la Croix, secrétaire de Nointel, 265, 266, 274, 275.

Des Hameaux, agent français à Venise, 94, 101, 107.

Des Noyers (Pierre), secrétaire de la reine de Pologne Marie de Gonzague, 159, 163, 166, 167.

Derfflinger (Georges), officier suédois, 67.

Derwisch Mohammed Pacha, grand vizir, 165.

Deuil, secrétaire du Marquis de Vitry, 391.

Deux-Ponts (duché de), 377.

Diosgyer, ville en Hongrie, 78.

Dobay (André), noble hongrois, 242.

Dominique (le prince), polonais, 86.

Domonkos (Thomas), noble transylvain, 316.

Don Carlos, 217.

Doroszensko, hetman des Cosaques, 297.

Douglas, général suédois, 110, 119.

Doulceur, secrétaire de Théodore Godefroy, 152.

Druget (Johan), agent de Ferdinand III, 73.

Dünewald, général impérial, 321, 322.

Dupont (Philippe), auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des actions de Jean Sobieski*, 40.

Du Quesne, commandant d'une escadre française en Méditerranée, 382-385.

Du Vernay Boucault, envoyé français en Transylvanie, 366-371, 373, 376, 385-391, 393, 394, 397, 398, 409.

E

Eberhard-Louis, duc de Wurtemberg, 352.

Egypte, 120, 241.

Eisgrub, ville en Moravie, 128, 129.

Elbe, 66.

Empereur (le Sieur), fonctionnaire à l'ambassade de France à Constantinople, 55.

Enghien (le duc d'), 98, 176, 178, 180, 181, 192, 199, 201, 208, 222, 231.

Eörsy (Sigismond), envoyé de Ferdinand III en Transylvanie, 73.

Epériés, ville en Hongrie, 31, 78, 320.

Erfurt (la ville de), 195, 199, 208.

Espagne, 34, 46, 49, 82, 122, 142, 143, 160, 165, 175, 182, 183, 186, 198, 199, 217, 221-224, 227, 228, 232, 236-238, 245, 250, 336, 359, 380, 381, 399, 400, 410.

Esterhazy, commandant de la place forte d'Altsol, 321.

Esterhazy (Nicolas), palatin de Hongrie, 28, 32, 35, 41, 77, 81, 83, 90, 108.

Esterhazy (Paul), palatin de Hongrie, 374.

Estrades (Godefroy, comte d'), diplomate français, 277.

Estrées (d'), ambassadeur de France à Rome, 278.

Eszek, ville en Hongrie, 406, 407.

F

Fabian (Wolfgang), noble hongrois, 242.

Faigel (Pierre), agent des Mécontents de Hongrie, 287, 293, 358, 391, 393, 397, 409, 410.

Farkas (Fabian), agent des Mécontents de Hongrie, 287, 293.

Ferdinand II, empereur d'Allemagne, 21, 25, 28, 29, 31-36, 41, 42.

Ferdinand III, empereur d'Allemagne, 22, 44, 47, 49, 54-59, 61-63, 68, 72, 73, 76-82, 84-86, 88, 92-98, 101, 105, 108-110, 112, 114-117, 120, 121, 123, 124, 126, 129-133, 135, 137, 140, 143-145, 147-154, 157, 160-162, 165, 167.

Ferdinand-Marie électeur de Bavière, 251, 288.

Feuquières (Isaac), diplomate français, 154, 241.

Flandre, 34, 217, 221-224, 227.

Fleutot (Louis), agent français, 47, 52, 57.

Florence, 61.

Foeldwar, ville en Hongrie, 79.

Fogaras, ville en Transylvanie, 138, 263-265, 268, 269, 277, 281, 287, 314.

Forbin-Janson, évêque de Marseille et de Beauvais, ambassadeur de France en Pologne, 252-256, 258, 260-262, 265-267, 269-272, 276, 281, 284, 286, 291, 320, 360, 364, 367, 375, 388.

Forgach (Nicolas), noble hongrois, 242.

Forgacs (Sigismond), agent de l'empereur Ferdinand III, 62.

Forval (de), agent français, 286-288, 295, 297-300, 302, 304, 305, 307, 308, 314, 315, 320, 342, 344, 345, 356.

Foscarini (Pietro), bail de Venise à Constantinople, 37.

France, 21, 22, 24, 25, 28, 31, 33-38, 41-52, 54-72, 74, 76, 78, 79, 82-89, 91, 95-98, 100, 101, 103, 104, 106-115, 117-122, 126, 127, 129, 131-134, 136-152, 155, 157, 158, 160-165, 167-176, 178, 181-184, 186, 188-192, 194-196, 198, 199, 201-209, 211-241, 243, 246-248, 250-253, 255, 257-262, 264-266, 269-291, 293, 295-298, 301-304, 307-316, 319, 322-329,

332-334, 336, 338, 340, 341, 343-351, 355, 356, 358-366, 370-373, 375, 378, 380, 381, 383, 384, 387-389, 391-394, 396, 397, 400-402, 404, 406, 408, 410-412.

Francfort (la ville de), 91, 98, 381.

Franche-Comté, 237.

Frangipani (François), noble hongrois, 221, 234, 235, 238, 241.

Frédéric-Guillaume électeur de Brandebourg, 155, 159, 161, 168, 170, 222, 223, 246, 251, 272, 273, 277, 278, 280, 283, 289, 290, 352, 361, 362, 377, 396, 400.

Fülel, place forte en Hongrie, 80, 392.

Fürstenberg (Guillaume-Egon, comte de), 221, 222, 228.

G

Gallas, général impérial, 79, 108, 109.

Gand (la ville de), 323.

Gaudi (Andréas), agent de Rakoczy I^{er}, 52, 53.

Georges (Etienne), prince de Moldavie, 158, 163, 165, 166, 172.

Georges William, duc de Hanovre, 251.

Ghiza ou Gisa, agent polonais, 263, 264, 266, 403.

Gninski, noble polonais, 290.

Godefroy (Théodore), historiographe de France, 152.

Göntz, général impérial, 95.

Gonzaga (Dom Annibal), 32.

Görgei (Jean), agent de Tököly, 402.

Götz, général impérial, 80, 109, 110.

Grammont (Antoine, duc de), maréchal de France, 170, 173-175.

Gran, ville en Hongrie, 81.

Gratz, ville en Autriche, 123.

Gravel, ambassadeur de France en Allemagne, 195, 202.

Greifenklau de Wohlrath (Alexandre), résident impérial à Constantinople, 79.

Grémonville (le Chevalier de), ambassadeur de France à Venise et à Vienne, 121, 142, 143, 204-206, 208-233, 235-239, 243, 245-251.

Grignan (Madame de), 279.

Grimani (Giovani), ambassadeur de Venise à Vienne, 55.

Grosswardein, place forte en Hongrie, 176, 182, 190, 194, 200, 247-249, 374.

Grotius (Hugo), ambassadeur de Suède à Paris, 36, 40, 46.

Guilleragues (Gabriel-Joseph de la Vergne de), ambassadeur de France à Constantinople, 353, 354, 359, 368-370, 373, 376, 378-380, 383-387, 389, 390, 394, 396, 404, 405, 407, 408, 411.

Gustave-Adolphe, roi de Suède, 26, 29, 30.

Gyulai (Alexandre), noble transylvain, 316, 317, 318.

H

Hambourg (la ville de), 41, 46, 47, 50, 52, 57, 60, 117.

Harlay (de), diplomate français, 381.

Haro (Don Louis), diplomate espagnol, 183.

Hatzfeldt, général impérial, 110.

Haye (La), ville, 236, 246.

Haye (Denis de la Haye, seigneur de Vantelet), ambassadeur de France à Constantinople, 188-191, 207, 214, 227.

Haye (Jean de la Haye, seigneur de Vantelet), ambassadeur de France à Constantinople, 48, 49, 55, 62, 63, 64, 68, 69, 74-76, 84, 87, 88, 91, 96, 106-109, 120, 121, 124, 125, 130, 133-137, 144, 151, 157, 160, 164, 168, 175, 184, 188.

Hegyalja, ville en Hongrie, 77.

Heiligenkreuz (bataille de), 322.

Heister, général impérial, 234.

Hesse-Cassel (Landgrave de), 70, 117.

Hoher, conseiller d'Etat à Vienne, 235, 246.

Hollande, Provinces-Unies, 27, 43-47, 60, 63, 70, 76, 152, 153, 184, 217, 237-239, 244-246, 248, 250, 251, 268, 323, 324, 335, 336, 359, 377, 399.

Holstein (le duché de), 80, 84, 108.

Homonnay, noble transylvain, 81, 86.

Hongrie, 21-24, 26-28, 30, 31, 33-36, 38, 39, 42, 44, 45, 47, 48, 53-56, 59, 60, 62, 66, 69, 70, 76-78, 80, 81, 83, 85-87, 90, 91, 94, 95, 97, 98, 101, 104-109, 111, 114, 115, 117-119, 122-126, 129, 134-137, 140, 142, 149-151, 174, 175, 177, 190-206, 209-217, 221-247, 249-251, 253-260, 263, 264, 267, 268, 270-273, 275, 278-282, 284, 286-301, 304-344, 347-351, 353, 355, 356, 359, 361, 362, 365, 368, 369, 371-374, 376-378, 380-382, 384-397, 399, 403-409, 411.

Houbald, officier suédois, 86.

Hust, château en Transylvanie, 312, 314.

I

Ibrahim I, sultan, 22, 62-69, 71-77, 79, 80, 91, 95, 96, 106, 110, 115, 118, 122-128, 130, 131, 134-144, 149, 151.

Ibrahim, pacha de Bude, 379, 390, 392, 397.

Innocent X, pape, 117, 121.

Innocent XI, pape, 278, 279, 330, 339, 360, 376, 394, 399, 402, 408, 411.

Ioniennes (les îles), 182.

Isola (voir Lisola).

J

Jablonowski, noble polonais, 326, 400.

Jakusith (Georges), évêque en Hongrie, 55, 73.

Jankowitz (bataille de), 110, 123, 126.

Jarmy (François), agent de Rakoczy I^{er}, 151-154.

Jawarow, ville en Pologne, 271, 272.

Jean-Casimir, roi de Pologne, 154, 156, 159-163, 165, 171, 180.

Jean-Georges électeur de Saxe, 195.

Jean-Philippe de Schoenborn, électeur de Mayence, 190, 195, 221, 241.

Jean-Sigismond électeur de Brandebourg, 26, 27.

Jorofski (le baron de), résident de l'empereur en Pologne, 355.

Juterbock (bataille de), 108, 123.

Jutland, 80.

Jyulaffy (Ladislas), noble hongrois, 242.

K

Kallo, ville en Hongrie, 77, 84, 176.

Kalnoki (Valentin), noble transylvain, 316.

Kamienietz, ville en Pologne, 272, 286, 291, 337.

Kaminianus, conseiller de Rakoczy I^{er}, 130.

Kapy (Geoges), agent transylvain, 310, 313.

Kara Mustafa, grand vizir, 284, 285, 297, 298-301, 315-319, 373, 375, 380, 383-385, 390, 406, 407, 410.

Kaschau, ville en Hongrie, 29, 78, 81, 247.

Kecser (Melchior), noble hongrois, 242.

Kemeny (Jean), prince de Transylvanie, 109, 176, 177, 179, 185, 187, 189, 190, 194.

Kende (Gabriel), noble hongrois, 242.

Kende (Martin), noble hongrois, 242.

Kesmark, ville en Hongrie, 78.

Ketser (le comte), agent d'Apafi, 359.

Khios (le conflit de), 382-385, 404.

Khotin, ville en Bessarabie, 250, 253.

Khunitz, résident impérial à Constantinople, 373, 407.

Kinsky (baron de), agent impérial envoyé à Constantinople, 56.

Klobusiczky (Andréas), noble hongrois, 81.

Koeprilü (Achmed), grand vizir, 177, 189, 190, 207, 240, 241, 249, 254, 261, 264, 270, 273, 275, 276, 284.

Koeprilü (Mohammed Pacha), grand vizir, 169, 172, 175, 177.

Konicepolski, général polonais, 61.

Königsmark (Jean-Christophe de), général suédois, 98.

Körösy, agent de Rakoczy I^{er}, 55, 81.

Köwar, château en Transylvanie, 244, 313, 314, 321.

Kremnitz, ville en Hongrie, 321.

Krokow (de), envoyé par l'Électeur de Brandebourg en Pologne, 400.

Kurucz (les), l'armée des Mécontents de Hongrie, 288, 307, 308, 320-322, 373, 386, 391, 407-409, 411.

L

Labancz, l'armée impériale qui combattait les Kurucz, 288, 322.

Ladislas VII, roi de Pologne, 43, 76, 89-91, 96, 121, 127, 139, 144, 154.

La Fontaine, agent français envoyé à Constantinople en 1664, 207.

Laszloffi (Paul), agent de Ferdinand III, 73.

Leibniz, 241.

Leipzig, 79.

Lemberg, 247.

Léopold I^{er}, empereur d'Allemagne, 176, 177, 179-181, 183, 187, 189-191, 194, 196-209, 211, 213-218, 221-225, 227-234, 236-239, 243, 245-248, 250, 251, 254, 255, 257, 263, 266-268, 272, 274, 275, 278, 281, 283, 284, 289, 290, 292, 294, 295, 299-301, 306, 322-325, 327, 330, 332, 333, 335-339, 341-344, 347, 350, 355, 357, 360, 363, 364, 366, 369, 373, 374, 376, 377, 379-391, 384, 386, 387, 390-392, 394, 395, 398-408, 410.

Leslie, général impérial, 321.

Leutschau, ville en Hongrie, 78, 241.

Léva, ville en Hongrie, 321.

Likava, ville en Hongrie, 321.

Lille (la ville de), 224.

Linz, ville en Autriche, 135, 407.

Lionne (Hugues de), secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, 154, 170, 173-175, 186, 191, 193-196, 201, 204, 207, 208, 211, 214, 218, 224, 226, 228, 230, 237.

Lippay (Georges), évêque de Strigonie, 81, 205, 210-212.

Lisola ou **Isola**, diplomate au service de la Cour de Vienne, 179, 217, 237, 246.

Lithuanie, 335, 406.

Livonie, 280.

Lobckovitz, conseiller d'Etat à Vienne, 197, 237, 239.

Longueville (le prince de), plénipotentiaire français à Munster, 144-147, 150, 152, 153.

Lonyay (Sigismond), noble hongrois, 81.

Lorraine, 237, 252.

Lorette (le trésor de), 48.

Louis XIII, roi de France, 21, 24, 28, 35, 37, 45, 49, 51, 72.

Louis XIV, roi de France, 22, 83, 113, 114, 116, 136, 141, 146, 147, 151, 154, 157, 174, 175, 183-192, 195-199, 201-210, 212, 215-241, 243, 250-252, 254-258, 260-262, 264-267, 269-272, 274, 275, 277-283, 285, 287, 288, 291-306, 312, 314, 316, 320-370, 372, 373, 375-389, 391-400, 403-405, 407-411.

Louvois (François-Michel Le Tellier, marquis de), 248, 274, 352, 366.

Lubomirski (Georges), grand maréchal de Pologne, 167, 178-181, 199, 200, 208, 216, 222, 223.

Lubomirski, fils du grand maréchal, 254, 255, 296, 303, 306, 333, 346.

Lumbres (Antoine de), ambassadeur de France en Pologne, 163-165, 167-169, 171, 178, 179, 189, 200.

Lupu (Basile), prince de Moldavie, 39, 42, 50, 55, 75, 76, 78, 108, 126, 158.

Luxembourg (la ville de), 237, 381.

M

Magdeburg (la ville de), 109.

Malthe (les chevaliers de), 120-123.

Maramures, province en Transylvanie, 307, 309, 310, 315, 322, 337, 342.

Marie (Casimire d'Arquien), reine de Pologne, 252, 256, 294, 295, 325-327, 329, 337.

Marie (Louise de Gonzague), reine de Pologne, 168, 178-181, 200, 201, 216, 222, 223.

Marguerite-Thérèse, fille du roi d'Espagne Philippe IV, 217, 220.

Marienthal (la bataille de), 119.

Markacsy (Balthasar), agent d'Apafi, 287, 293.

Martelli (N.), nonce papal en Pologne, 330, 360.

Matei Bassarab, prince de Valachie, 31, 32, 37, 39, 42, 50, 55, 73, 76, 78, 108, 158.

Maurocordato, interprète à Constantinople, 319.

Mazarin (le Cardinal), 38, 82, 83, 86, 87, 89, 93, 95-99, 115, 116, 119, 126, 127, 128, 132, 138, 139, 143-146, 160, 161, 164-166, 169, 170, 173-175, 182, 183, 185, 187, 189.

Maximilien-Henri de Bavière, électeur de Cologne, 221, 222.

Mécontents de Hongrie (les révoltés contre l'Autriche), 22, 193-196, 199, 202, 204-206, 208-239, 242-244, 247-251, 254-273, 275, 277-279, 281-297, 299-358, 361-380, 383-390, 392, 393, 395-397, 399, 402-404, 409, 411, 412.

Meerbot (Henri), agent du Landgrave de Hesse, 41, 42.

Ménès (Paul), ambassadeur moscovite, 250.

Mer Adriatique, 196, 203, 220.

Mer Baltique, 80.

Mer Méditerranée, 49, 142.

Mer Rouge, 240.

Mihréban (la bataille de), 38.

Mikes (Clément), noble transylvain, 316-318.

Millet, agent français, 223.

Modène (le duc de), 366.

Mohammed IV, sultan, 165, 168, 170, 172-175, 180, 185, 188, 189, 227, 243, 244, 246, 261, 274, 276, 301, 313, 317, 318, 320, 349, 354, 369, 382, 383, 385, 392, 394, 397, 405-407.

Moldavie, 26, 32, 39, 42, 50, 55, 75, 76, 78, 108, 126, 128, 158, 163, 165, 166, 169, 171, 172, 190, 205, 209, 219, 243, 246, 247, 249, 329, 373, 374, 376, 382, 390.

Moliboze, village en Pologne, 167.

Montagne-Blanche (la bataille de la), 25.

Montbéliard (le comté de), 352.

Montecuculi, général impérial, 177, 190, 197, 198, 246.

Moravie, 66, 107, 109, 110, 119, 123, 128, 282, 293.

Morstyn (André), noble polonais, 222, 252, 360, 400, 401, 402, 409.

Moscovites-Russes, 32, 39, 82, 83, 87, 160, 161, 165, 168, 250, 277, 280, 297-301, 306, 319, 326, 327, 330, 337, 339, 354, 358, 373.

Mousa, pacha de Bude, 78, 79, 91.

Munckacz, place forte en Hongrie, 53, 111, 140, 154, 234, 307.

Munster (la ville de), 84, 87, 89, 94, 98, 99, 108, 116-119, 132, 133, 140, 141, 143-147, 149, 151-154, 160, 224, 225, 230, 232, 236, 239, 256.

Murad IV, sultan, 26, 32, 35, 37-40, 44, 48-50, 55, 56, 58, 62.

Murany, ville en Hongrie, 321.

N

Nadasdy (François), noble hongrois, 221, 224, 225, 229, 234-236, 238.

Nagy (André), noble hongrois, 241.

Nagybania, ville en Transylvanie, 319.

Nani (Battista), ambassadeur de Venise à Vienne, 173.

Naples (royaume de), 49, 268.

Nassouh-Paschazadé, gouverneur de Bude, 39.

Navarin (le port de), 123.

Nemesany, agent des Mécontents de Hongrie, 326, 327, 350, 379, 388, 397.

Neubourg (le duc de), 221, 223, 231, 252.

Neuhacusel, place forte en Hongrie, 190, 200, 212.

Niemirow, ville en Pologne, 390, 393.

Nimègue (le congrès de), 278, 280, 324, 328, 342, 347, 350, 351, 362, 364, 372, 377, 387.

Nointel (**Charles-François Olier, marquis de**), ambassadeur de France à Constantinople, 240, 241, 243, 254, 265, 272-276, 279, 283, 286, 296-303, 310, 313, 315-319, 349, 353

Nyalab, village près de Szatmar, 307-309.

O

Oedenbourg, ville en Hongrie, 373, 380.

Oliva (la paix d'), 178, 182.

Olmütz, place forte en Moravie, 66.

Onod, ville en Hongrie, 78, 247.

Orange (**Guillaume d'**), 246, 250, 259.

Osman, pacha de Bude, 96.

Osnabrück (le congrès d'), 84, 95, 99, 108, 117, 132, 141, 145, 152, 160.

Oxenstiern (**Axel**), chancelier de Suède, 30, 36, 41, 46, 90, 132, 154.

P

Panaioti (**Nicoussos**), interprète à Constantinople, 225.

Papes (les). Voir : **Urbain VIII**, **Innocent X**, **Alexandre VII**, **Clément X**, **Innocent XI**.

Paris, 34, 38, 45, 46, 89, 94, 120, 175, 195, 196, 253, 264, 400.

Pasko (**Christophe**), noble transylvain, 310, 316, 370.

Patak, ville en Hongrie, 247.

Paul (**le chevalier**), officier français, 182.

Pazmany, cardinal hongrois, 29, 32, 41.

Pays-Bas Espagnols, 323, 411.

Père Bennier, jésuite français à Constantinople, 379, 386.

Père Joseph, 34.

Père Ottoman, 183.

Perses (les), 28, 30, 31, 35, 37-40, 43, 48, 49, 55, 62, 250.

Petroczy (**Etienne**), noble hongrois, 242, 281, 288.

Philippe IV, roi d'Espagne, 47, 198, 217.

Philippopoli, ville en Bulgarie, 406.

Piémont (le), 54, 255.

Plettenberg (**Hiéronyme de**), officier suédois, 67.

Podolachie, 162.

Podolie, 247.

Pologne, 26, 31, 32, 34, 43, 46, 63, 72, 73, 76, 81-83, 86-92, 96-99, 104, 127, 132, 139, 152, 155-173, 176, 178-181, 192, 199-201, 208-210, 214, 216, 222, 223, 231, 237, 243-256, 258-266, 269-292, 294-297, 302-304, 307, 308, 311, 312, 322, 325-346, 350-353, 355, 360, 361, 364-367, 370, 371, 375-380, 385-402, 405, 409.

Poméranie, 170, 194, 277, 280, 283.

Pomponne (**Simon Arnauld de**), secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, 154, 222, 236, 239, 241, 273, 274, 277, 280, 284, 295, 296, 300, 323, 325, 326, 331, 333, 334, 338, 339, 343, 346-348, 353-355.

Portugal, 64, 186.

Pötting (**le comte**), ambassadeur impérial en Espagne, 199.

Prague, 47, 110.

Premyslie, ville en Pologne, 166.

Presbourg, ville en Hongrie, 78, 116, 132, 190, 193, 205.

Pressoir (**du**), agent français envoyé à Constantinople en 1664, 207.

Provence, 384.

Provinces-Unies, voir Hollande.

Prusse, 170, 256, 267, 271, 273, 278, 289, 294, 332, 336, 338, 344, 346, 352.

Puchaim, général impérial, 80, 109.

Putnok, ville en Hongrie, 78.

Pyrénées (le traité de), 182, 183.

Q

Questenberg (comte de), conseiller de Ferdinand III, 29, 81.

Quirini, baile de Venise à Constantinople, 276.

R

Raab (la rivière de), 198.

Racow, ville en Pologne, 167.

Radici (André), agent des Mécontents de Hongrie, 275, 318.

Radziwil (le prince), polonais, 86, 360.

Rakoczy (Georges I^{er}), prince de Transylvanie, 21-23, 25, 27-157, 172, 193, 225, 264, 266, 269.

Rakoczy (Georges II), prince de Transylvanie, 22, 73, 157-176, 181, 182, 214, 218.

Rakoczy (François), 179, 180, 215, 218, 226, 230, 231, 233, 234, 386.

Rakoczy (Sigismond), 119, 155.

Ratisbonne, 204, 208, 251, 342, 408, 410.

Rébenac (le comte de), diplomate français, 396.

Rebenstock (Jakob), officier suédois, 72, 73, 75, 76, 86.

Regecz, ville en Hongrie, 129.

Reiffenberg, diplomate au service de l'électeur de Saxe, 195, 196, 202.

Reninger, résident impérial à Constantinople, 177.

Révérénd (Dominique abbé), diplomate français, 285-287, 295, 296, 302, 304, 305, 308, 310-315, 317, 318, 320, 321, 334, 342-345, 350-352, 355-359.

Rhédy (François), prince de Transylvanie, 172, 174.

Rhin (le), 300, 306, 377.

Richelieu (le cardinal de), 21, 25, 34-36, 38, 40, 43, 48, 49, 54, 55.

Rima-Szombath, ville en Moravie, 124.

Roboly (Jean-François), négociant français à Constantinople. Il remplit la fonction d'ambassadeur français de 1661 à 1665, 188, 190, 204, 207.

Rolamb, agent suédois, 169.

Romarini de Weicha, 196.

Rome, 38, 121, 142, 183, 186, 188, 192, 201, 278, 360.

Roncalli, résident polonais en France, 96, 97, 127.

Rorté (baron de), ambassadeur de France en Suède, 42, 46, 50, 67, 68, 71, 84, 117.

Rosenberg, ville en Hongrie, 321.

Rouen (la ville de), 89.

Romanoff (Mikhaïl), tsar à Moscou, 31.

Rottal (le comte), conseiller d'Etat à Vienne, 241.

Roumains, 26, 27, 50, 108.

Rudolf August de Brunswick-Wolfenbuttel, 251.

Russes, voir Moscovites.

Ruvigny (marquis de), général français, 196.

Ruyter, commandant de la flotte hollandaise, 268.

S

Saavedra (Fajardo Diego de), diplomate espagnol, 118.

Sackville, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, 46.

Saint Etienne, roi de Hongrie, 23.

Saint-Gothard (la bataille de), 197.

Saint Louis, roi de France, 241.

Saint-Peter, ville en Transylvanie, 263.

Saint-Pol (le comte de), fils du duc de Longueville, 237.

Saint-Romain, diplomate français, 152, 381.

Salvius, ambassadeur de Suède en Allemagne, 46, 47, 51, 54, 57, 59, 60, 64, 67, 95, 117, 141.

Sarbaski, secrétaire de Sobieski, 326.

Sarosti (Johannes), agent d'Apafi, 316-318.

Sauvans, agent français, 261, 265.

Savoie (prince de), 408.

Saxons (les), 27.

Schemnitz, ville en Hongrie, 321.

Schlezer, agent de l'électeur de Brandebourg, 159.

Schmidt, résident impérial à Constantinople, 29, 79.

Sebestyeni (André), agent des Mécontents, 402.

Sébeville (marquis de), ambassadeur de France à Vienne, 362, 363, 375, 377, 378, 384, 395, 396, 403, 409, 410.

Sébusie (le comté de), 127.

Serban (Constantin), prince de Valachie, 163, 165, 166, 172.

Servien (Abel), diplomate français, 82, 84-96, 98, 100, 102, 104-107, 109, 114, 117, 118, 121, 128, 130-132, 135, 138, 141-147, 150, 152, 153, 155, 156, 170.

Sévigné (Madame de), 253, 276, 279.

Sicile, 49.

Silésie, 34, 80, 98, 162, 208, 229, 282, 293.

Silistre, ville en Roumanie, 39, 91.

Silnasi (Valentin), agent d'Apafi, 316-318.

Skole, ville en Pologne, 326.

Smyrne, 298.

Sobieski (Jean), roi de Pologne, 250-263, 265-267, 270-272, 276, 278, 279, 281-284, 289-291, 297, 303, 306, 311, 325-339, 341, 354-356, 360-363, 370, 388, 391-403, 406, 409.

Sophie Bathory, 73.

Soranzo, baile de Venise à Constantinople, 120.

Souches, général impérial, 119.

Soulfikar, interprète à Constantinople, 74, 75.

Spankau, général impérial, 234, 247.

Spork, général impérial, 234.

Sriliectir Bassa, 86.

Stockholm, 42, 67, 150.

Strassbourg, 377, 381.

Strasbourg (Paul), diplomate suédois, 29, 30.

Sthumsdorf, le traité de, 34.

Stry, ville en Pologne, 326, 328, 394.

Suède, 21, 22, 27, 29-31, 34, 36, 41-47, 50-61, 64-69, 71-76, 78-80, 82-88, 91-95, 97, 99-101, 104-107, 109, 110, 116, 117, 123-131, 134, 135, 137, 138, 140, 141, 144-147, 149, 150, 152-155, 157, 159-174, 194, 205, 213, 222, 277, 280, 288, 289, 324, 332, 377, 399.

Suisse, 36.

Szabolcz, comitat en Hongrie, 129, 200, 268.

Szalay (Paul), agent des Mécontents, 322.

Szapolay (les), princes de Transylvanie, 24.

Szapolay (Jean), prince de Transylvanie, 26.

Szatmar, ville en Transylvanie, 129, 176, 200, 248, 268, 307, 308, 375, 384.

Székhalmi (Johannes), agent d'Apafi, 316-318.

Szeklers (les), 27, 259, 309, 310, 311.

Szeleptsényi (Georges), agent de Ferdinand III, 79.

Szendrő, ville en Hongrie, 78, 80, 247.

Szepesy (Paul), noble hongrois, 242, 249.

Szöny (le traité de), 122, 124.

Szuhay (Matthias), noble hongrois, 193, 242.

T

Tarczal, ville en Hongrie, 129.

Tartares (les), 32, 39, 40, 127, 158, 166, 170-172, 177, 181, 190, 193, 247, 265, 280.

Tattenbach (Erasme), noble révolté contre l'Autriche, 221, 234, 235, 238, 241.

Teleki (Michel), conseiller d'Apafi, 22, 219, 244, 247, 248, 258-260, 262-264, 266-270, 281, 282, 284-295, 302-327, 330-333, 337, 338, 345, 347, 348, 350, 351, 356, 357, 359, 364, 366-368, 371, 372, 374, 376, 386-389, 394, 395, 397.

Tellier (Le), secrétaire d'Etat, 274.

Temeswar, ville en Transylvanie, 32, 38, 374.

Terlon (le chevalier de), diplomate français, 167, 173.

Tholdalagy, agent de Rakoczy I^{er}, 55.

Thuillerie (Cognet de la), ambassadeur de France à La Haye, 83, 93, 94, 117, 132.

Tiefenbach, conseiller de Ferdinand III, 81.

Tirnavu, ville en Hongrie, 78, 81, 96, 97, 109, 110.

Tissa (la rivière), 177, 307, 374.

Tokay, ville en Hongrie, 129, 247.

Tököly (Eméric), chef des Mécontents de Hongrie, 288, 304-306, 320-322, 333, 347, 356-358, 363, 365-369, 371, 373-380, 385-393, 396-400, 402-411.

Tököly (Etienne), noble hongrois, 242.

Torda, ville en Transylvanie, 27.

Törös (Jean), agent de l'empereur Ferdinand III, 55, 56.

Torstenon, général suédois, 21, 66-69, 71-76, 79-83, 85-88, 90, 91, 93, 98-101, 103-110, 114, 116, 119, 120, 123, 126-132, 146, 149, 154.

Torstenson (le comte), 154.

Tott, ambassadeur de Suède en France, 164, 165.

Toulon (la ville de), 385.

Transylvanie, 21-44, 47-51, 53-55, 57, 61, 63, 64, 67, 69, 70, 72, 75-77, 79, 80, 82, 86, 89, 92, 93, 95, 98, 100, 102, 105, 107, 108, 111, 115, 116, 119, 125, 127-133, 135, 137, 138, 140, 145, 149, 151-153, 157, 162, 163, 165, 167, 170-179, 181, 182, 185, 187, 189-194, 200, 202-204, 209, 212-214, 220, 226, 227, 232-235, 238, 242-245, 248, 249, 251, 254-263, 266, 267, 269, 271, 282, 284-286, 289, 292, 298, 304-309, 311-316, 319, 321, 326, 328, 337, 340, 343-348, 350, 352-358, 361-371, 373, 375, 376, 379, 381, 386-394, 396, 397, 412.

Trautmansdorff, plénipotentiaire de l'empereur au congrès de Munster, 144.

Trencsin, ville en Moravie, 218.

Trèves (électeur de), 352.

Tripoli (Corsaires de), 383.

Tunis (Corsaires de), 48.

Turenne (maréchal de), 144, 152, 196, 246, 248.

Turquie, 22-51, 54-59, 62-65, 68, 69, 71-75, 78, 79, 84-86, 88-94, 96, 98-101, 104-110, 112, 114-116, 120-149, 151, 158-160, 164-169, 171-195, 197-214, 218-227, 230-235, 237-263, 265-290, 292, 293, 297-310, 313-319, 323, 326, 329-332, 334, 337, 339, 343, 348, 349, 354, 355, 358, 360, 361, 363, 366-376, 378-396, 398-401, 403-412.

U

Ugocsa (comitat en Hongrie), 129.

Ukraine, 163, 247, 277.

Urbain VIII, pape, 38.

V

Vaag (rivière de), 109.

Valachie, 26, 31, 32, 37, 39, 42, 50, 55, 73, 76, 78, 108, 128, 158, 163, 165, 166, 169, 171, 172, 190, 205, 209, 219, 243, 246, 247, 313, 373, 374, 376, 382, 390.

Valona, port sur la Mer Adriatique, 48, 49, 54.

Varadin (pacha de), 299, 315, 379.

Varsovie, 208, 249, 252, 260, 261, 268, 272, 294, 299, 357, 360-362, 366, 401.

Vasvar (la paix de), 198.

Vay (Michel), noble hongrois, 242.

Venise, 29, 48, 49, 53, 55, 63, 92, 94, 95, 101, 107, 120-124, 133-135, 141-145, 147, 149, 159, 164, 169, 172, 182, 183, 191, 192, 194, 200, 202, 203, 205, 206, 209, 220, 226, 250, 285.

Verboeczi, jurisconsulte hongrois, 26.

Vesselenyi, palatin de Hongrie, 218-221, 235, 242.

Vesselenyi (Paul), fils du palatin, 259, 281, 288, 304, 305, 307, 308, 320, 328, 338, 344, 347, 390.

Vicka, agent de l'empereur Léopold I^{er}, 228.

Vico (Pietro), ambassadeur de Venise à Vienne, 29.

Vilaki (Ladislas), agent transylvain, 61.

Vitnyédy (Etienne), 215, 216, 242.

Vitry (marquis de), ambassadeur de France à Vienne et en Pologne, 277, 360-362, 364, 367, 370, 375, 377-379, 385, 387, 388, 391-395, 398-403, 409.

Voienisky, évêque de Kamienietz, 291, 333.

Voltaire, 351.

Vossem (le traité de), 251.

W

Wallenstein, général impérial, 29.

Walstein (comte), diplomate impérial, 401.

Warnerus (Levinus), consul hollandais à Constantinople, 166.

Weiss (Samuel), officier suédois, 36.

Weissembourg, ville en Transylvanie, 77.

Westphalie (le traité de), 160, 246, 251.

Wilhelm de Hesse-Kassel, 41, 54.

Winchelsey, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, 194.

Wirtz, général suédois, 162.

Wisniowiecki (Demétrius), général polonais, 251, 253, 258, 303, 306, 309, 311, 326, 328.

Wisniowiecki (Michel Korybut), roi de Pologne, 237, 245.

Wrbna, général impérial, 320-322.

Y

Yousouf Pacha, commandant de la flotte turque, 123.

Z

Zeben, ville en Hongrie, 78.

Zefelt, officier polonais, 345.

Zékély Moyse, noble transylvain, 35, 37, 40, 44, 63, 136.

Zemplin, comitat en Hongrie, 129.

Zierowski, résident impérial en Pologne, 392, 393.

Zoliomy, noble transylvain, 226, 227, 261, 284, 299.

Zöny (traité de), 66, 79.

Zrinyi (Hélène), 386, 390.

Zrinyi (Nicolas), ban de Croatie, 194-197, 200, 203-206, 208-211.

Zrinyi (Pierre), ban de Croatie, 195-197, 202-206, 208, 209, 211, 212, 217-220, 224-226, 229-231, 233-235, 238, 241.

Zurawno (traité de), 260, 269, 276, 277, 284, 289, 290, 294, 297, 329, 330.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ABRÉVIATIONS	1
BIBLIOGRAPHIE.	3
PRÉFACE	21
I	
La Transylvanie avant l'avènement au trône de Georges I Rakoczy en 1630.	23
II	
Les rapports de la France avec la Transylvanie de 1630 à 1635	28
III	
Les rapports de la France avec la Transylvanie de 1635 à 1648	34
1.	
Les premières relations de la France avec Georges Rakoczy en vue d'une alliance, de 1635 à 1637.	34
2.	
La mission en France de Johan Bisterfeld envoyé par Georges Rakoczy, et le voyage en Transylvanie de Charles d'Avaugour, agent français, en 1638. Projet de traité entre la Transylvanie et les alliés: la France, la Suède et les Provinces-Unies, en 1638	43
3.	
Suite de la négociation de Rakoczy avec la France et la Suède en 1639. Projet d'envoyer en Transylvanie Louis Fleutot comme plénipotentiaire de la France	47
4.	
Les relations du Prince de Transylvanie avec la France et la Suède de 1640 à 1642	58
5.	
Le traité d'alliance avec la France et la Suède de 1643 . . .	65
6.	
La guerre de Georges Rakoczy avec l'Autriche en 1644. . .	76

7.	Pages
La mission de Croissy-Fouquet en Transylvanie en 1644 . . .	82
8.	
La situation de Rakoczy pendant l'hiver de 1644	105
9.	
Le traité d'alliance du 22 avril 1645 entre Georges Rakoczy et la France	109
10.	
La paix du 22 août 1645 entre le Prince de Transylvanie et l'Empereur	120
11.	
Le voyage à Constantinople projeté par Croissy en 1645. . . .	129
12.	
L'accord du 22 février 1646 entre la France et Georges Rakoczy	137
13.	
Les relations entre la France et Georges Rakoczy pendant les années 1647 et 1648	149

IV

Les relations diplomatiques entre la France et la principauté de Transylvanie de 1664 à 1668

157

1.	
La France et la Transylvanie à l'époque de Georges Rakoczy II (1648-1660). L'alliance de Rakoczy avec la Suède et son expédition en Pologne en 1657.	157
2.	
La France et la Transylvanie à l'époque de Jean Kemeny et Michel Apafi, 1660-1664. Les événements de Transylvanie et la candidature du duc d'Enghien au trône de Pologne, 1661-1662. La France et la ligue projetée par le Pape contre les Turcs comme suite aux guerres de Transylvanie.	176
3.	
Les relations de la France avec les Mécontents de Hongrie et la Transylvanie pendant la guerre austro-turque de 1664	192
4.	
Les relations de la France avec la Transylvanie et les Mécontents de Hongrie depuis le traité de paix entre la Porte et l'Autriche en 1664 jusqu'en 1668	202

V		Pages
Les relations diplomatiques entre la France et la principauté de Transylvanie de 1674 à 1683. . . .		232
1.		
La France et la Transylvanie de 1669 à 1674. La révolte des Mécontents de Hongrie. Ses conséquences pour les relations franco-transylvaines		232
2.		
La mission de Beaumont en Transylvanie en 1674.		251
3.		
La mission de Roger Akakia en Transylvanie en 1675. Les relations de la France avec Apafi et les Mécontents de Hongrie jusqu'à la paix polono-turque de Zurawno (16 octobre 1676).		260
4.		
Le traité de Fogaras du 27 mai 1677 entre la France, le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie. . .		277
5.		
Le traité conclu entre la France et Michel Teleki le 17 février 1678. La ratification du traité du 27 mai 1677 par le Prince de Transylvanie (le 13 avril 1678).		307
6.		
L'exécution des traités du 27 mai 1677 et du 17 février 1678 par Apafi et Michel Teleki. Les relations de la France avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents de Hongrie pendant la campagne de 1678.		316
7.		
Le retraité des troupes de Boham de la Hongrie et les relations de la France avec le Prince de Transylvanie et les Mécontents au cours de 1679		341
8.		
La mission de Roger Akakia en Transylvanie en 1680 et 1681		354
9.		
La mission de Du Vernay-Boucault en Transylvanie (1681-1682) et les relations entre la France, Michel Apafi et les Mécontents de Hongrie jusqu'au siège de Vienne 1683.		371

VI

Index alphabétique	413
-------------------------------------	------------

Vu le 24 Avril 1927 :

*Le Doyen de la Faculté
des Lettres,*

Ferdinand BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Recteur de l'Académie
de Paris,*

S. CHARLETY.

